HAL
open science

Jardins au désert, Évolution des pratiques et savoirs oasiens, Jérid tunisien

Vincent Battesti

▶ To cite this version:

Vincent Battesti. Jardins au désert, Évolution des pratiques et savoirs oasiens, Jérid tunisien. IRD Éditions, pp.440, 2005, À travers champs, Jean Boutrais. halshs-00004609v1

HAL Id: halshs-00004609
https://shs.hal.science/halshs-00004609v1

Submitted on 30 Nov 2007 (v1), last revised 16 Aug 2011 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mots clés
Sahara
Oasis
Nature
Environnement
Ressources
Jardiniers
Anthropologie sociale
Jérid
Djanet
Zagora

Vincent Battesti, est docteur en anthropologie sociale de l'université Paris-V/Sorbonne et chercheur associé au Muséum national d'histoire naturelle. En poste au Cedej (Centre d'études et de documentations économiques, juridiques et sociales), au Caire, ses études portent sur les questions de développement, en particulier les relations entre sociétés et environnement. Ses recherches se situent principalement en Afrique du Nord (Algérie, Tunisie, Maroc) et au Proche-Orient (Égypte, Yémen).

La présence d'oasis dans le Sahara peut sembler une aberration écologique. Les palmeraies et les jardins qu'elles abritent sont en fait le fruit d'une conquête millénaire qui se poursuit encore aujourd'hui. Ces paysages artificiels, terroirs soigneusement façonnés et entretenus, sont l'archétype des systèmes naturels anthropisés.

Cet ouvrage a été réalisé à partir d'enquêtes de terrain menées dans le Jérid tunisien, mais aussi dans le Tassili n'Ajjer (Djanet, Algérie) et l'oued Draa (Zagora, Maroc). Si cette perspective comparative révèle la diversité des pratiques et savoirs oasiens et des relations à l'environnement, elle met aussi en valeur les dynamiques locales qui se déploient au-delà de l'habituel dualisme entre tradition et modernité. Par ailleurs, plusieurs échelles d'étude, de la planche de cultures au jardin et du parcellaire à la palmeraie, permettent de souligner la variété des articulations entre facteurs écologiques, économiques et sociaux.

Le Sahara cultivé n'offre pas une mais des natures oasiennes en constante évolution, construites à partir de cette richesse anthropologique.

à travers champs

IRD Éditions
213, rue La Fayette
75480 Paris cedex 10
editions@paris.ird.fr

Diffusion
IRD, 32, av. Henri-Varagnat
93143 Bondy cedex
fax : 01 48 02 79 09
diffusion@bondy.ird.fr
www.ird.fr

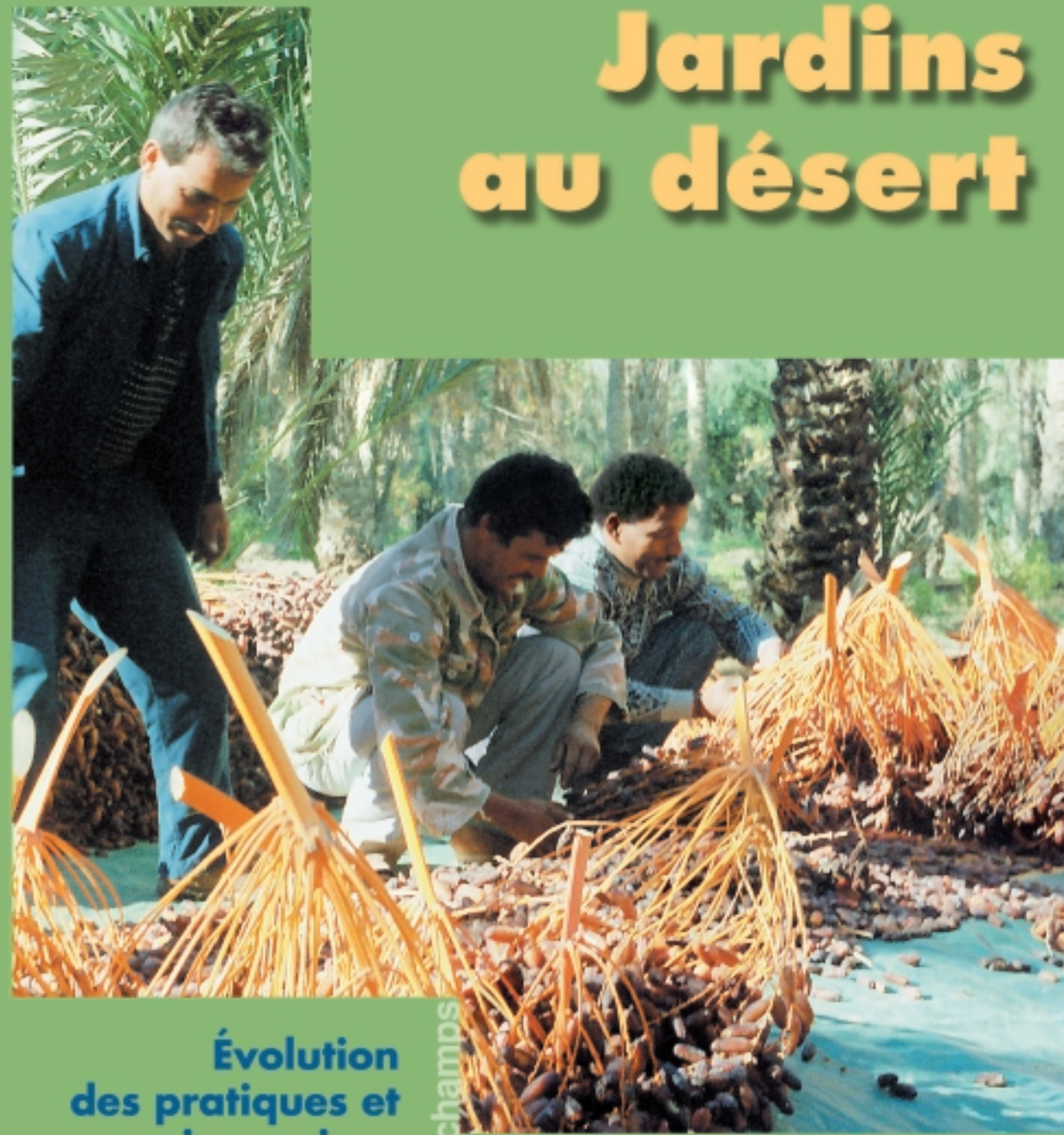
ISBN 2-7099-1564-2
ISSN 0998-4658

42 €

Vincent Battesti
Signature numérique de Vincent Battesti
DN: cn=Vincent Battesti, ou=bat, ou=email=x@vbat.org, c=FR
Date: 2007.11.30 11:13:32 +01'00'

Vincent BATTESTI

Jardins au désert



Jardins au désert

Évolution des pratiques et savoirs oasiens

Jérid tunisien

à travers champs

IRD Éditions

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 1

Jardins au désert

Évolution des pratiques et savoirs oasiens

Jérid tunisien

Vincent Battesti - *Jardins au désert, Évolution des pratiques et savoirs oasiens, Jérid tunisien*, Paris, Éditions IRD, coll. À travers champs, 2005, 440 p.

ISBN 2-7099-1564-2
(Format: 17 x 24 cm, 60 photog., 45 fig., 15 tab., 42€)

http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00004609

La collection « À travers champs », publiée par IRD Éditions, témoigne des mutations que connaissent aujourd'hui les sociétés rurales et les systèmes agraires des pays tropicaux.

Les études relèvent souvent des sciences sociales, mais les pratiques paysannes sont également éclairées par des approches agronomiques.

Les publications s'organisent autour d'un thème ou s'appliquent à des espaces ruraux, choisis pour leur caractère exemplaire.

Jean BOUTRAIS
Directeur de la collection
jeanboutrais@hotmail.com

Parus dans la collection « À travers champs »

Le risque en agriculture – Éd. sci. : Michel Eldin et Pierre Milleville

L'ombre du mil. Un système agropastoral sahélien en Aribinda (Burkina Faso)
Dominique Guillaud

Le meilleur héritage. Stratégies paysannes dans une vallée andine du Pérou
Marguerite Bey

De vaches et d'hirondelles. Grands éleveurs et paysans saisonniers au Mexique
Éric Léonard

Jours ordinaires à la finca. *Une grande plantation de café au Guatemala*
Charles-Édouard de Suremain

La terre d'en face. La transmigration en Indonésie – Patrice Levang

Paysans Seerer. Dynamiques agraires et mobilités au Sénégal
Éd. sci. : André Lericollais

Le terroir et son double. Tsarahonenana 1966-1992
Chantal Blanc-Pamard, Hervé Rakoto Ramiarantsoa

Partir pour rester. Survie et mutations de sociétés paysannes andines (Bolivie)
Geneviève Cortes

Les deux visages du Sertão. Stratégies paysannes face aux sécheresses (Nordeste, Brésil)
Marianne Cohen, Ghislaine Duqué

Apprivoiser la montagne. Portrait d'une société paysanne dans les Andes (Venezuela)
Pascale de Robert

Le coton des paysans. Une révolution agricole en Côte d'Ivoire (1880-1999)
T. J. Basset

Un droit à inventer. Foncier et environnement dans le delta central du Niger
Olivier Barrière, Catherine Barrière

Figures du métayage. Étude comparée de contrats agraires au Mexique
Éd. sci.: Jean-Philippe Colin

Les orphelins de la forêt. Pratiques paysannes et écologie forestière (les Ntumu du Sud-Cameroun) – Stéphanie Carrière

À la croisée des pouvoirs. Une organisation paysanne face à la gestion des ressources naturelles (Basse Casamance, Sénégal) – Pierre-Marie Bosc

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 3

Jardins au désert

Évolution des pratiques et savoirs oasiens

Jérid tunisien

Vincent Battesti

IRD Éditions
INSTITUT DE RECHERCHE
POUR LE DÉVELOPPEMENT

collection À travers champs

Paris, 2005

Préparation éditoriale et coordination
Marie-Odile Charvet Richter

Mise en page
Bill Production

Maquette de couverture
Michelle Saint-Léger

Maquette intérieure
Catherine Plasse

Photos de couverture
La récolte et le premier tri des dattes dans le jardin se font souvent en équipe de jardiniers voisins sous le principe de l'entraide et de la réciprocité. Nefta (Tunisie)

Au dos : Grappillage des dattes à Nefleyet (Tunisie)

Sauf mention particulière, toutes les photos sont de l'auteur.

La loi du 1er juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD Éditions, 2005

ISSN : 0998–4658
ISBN : 2–7099–1564–2

Sommaire

Les transcriptions des termes oasiens 7

Introduction 9

Partie 1
La description de l'oasis, une norme 33

Partie 2
Les révolutions permanentes des jardins 187

Partie 3
Les natures de l'oasis se croisent 267

Conclusion : la construction des natures oasiennes 371

Bibliographie 379

Annexes 391

Sigles et acronymes 411

Lexique des termes oasiens employés 413

Tables des illustrations et des tableaux 431

Table des matières 435

Les transcriptions des termes oasiens

Tous les mots étrangers au français sont en caractères italiques. J'ai opté ici pour un système relativement simple de transcription des mots arabes, berbères et des dialectes locaux. Restent en écriture régulière les termes couramment employés en français (comme « souk » ou « oued » et non « *suq* » ou « *wêd* ») et ceux de certains lieux (comme « Tozeur » ou « Nefta »). Signalons pour note que dans la région, Jérid se prononce *jrîd* ou *djrîd*, Tozeur *tuzor*, Degache *dgesh*, Dghoumes *dghums*, etc. La transcription des mots donne l'avantage à leur prononciation locale plutôt qu'à leur écriture classique (quand cette écriture existe : le *tifinagh*, l'écriture lybico-berbère des Touareg, n'est pas usuel).

En particulier pour le vocabulaire propre au Jérid, il ne s'agit pas de fautes, mais de prononciations particulières à la région. L'arabe dialectal comporte une nuance vocalique supplémentaire par rapport aux voyelles de l'arabe classique (*a*, *i*, *u*), qui est transcrite ici « e ». Les valeurs des lettres correspondent à peu près à celles du français. Les parenthèses utilisées parfois dans un mot désignent une voyelle peu prononcée et que l'on peut omettre. Ci-contre sont indiquées quelques lettres qui pourraient poser problème, ou entre crochets les correspondances avec le système phonétique international.

Voir dans les annexes en fin d'ouvrage le lexique des termes oasiens employés.

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 8

° : lettre arabe *(°ayn),* une pharyngale sonore

e : toujours comme « é » ou « è » [e] [ɛ]

e : comme dans le mot « jeu » [ə]

h : un « h » expiré légèrement (laryngal)

h : un « h » très expiré (pharyngal sourd)

kh : entre la jota espagnole ou le « ch » allemand [x]

gh : un « r » grasseyé

r : un « r » roulé

g : toujours comme « g » du mot « gare »

q : lettre arabe (*qâf*), une occlusive vélaire, emphatique

s : comme « s » du mot « si »

s : un « s » mais emphatique

sh : comme « ch » en français (« *ch*ante*r* »)

t : un « t », mais emphatique

th : équivalent du « th » anglais dans « *thin* »[θ]

dh : comme « th », mais plus doux et proche du « z » [ð]

dh : comme « *dh* », mais emphatique

d : comme un « d », mais emphatique

n : précédé d'une voyelle (an, in, etc.), se prononce comme en français « m*an*ge*r* », « m*in*ce », etc., nasale [~]

u : comme « ou » en français (« *ou*blier ») [u]

y : comme « y » du mot yoga [j]

w : comme du mot « *w*ater » en anglais [w]

^ : au-dessus d'une voyelle quand celle-ci est longue [:]

Introduction

Je me penche et je coupe quelques plantes. Je me déplace encore un peu et je répète l'opération. Je donnerai celles-ci à mes animaux, là-bas. L'eau est à mes pieds, qui circule, cherche son chemin. Il fera bientôt nuit, les ombres ont disparu. Les étoiles, là-haut, vont scintiller.

> « **C**omme on dit en arabe, les aveugles ne peuvent pas vous montrer le bon chemin, et les illettrés sont des aveugles, non ? […] Le gouvernement, s'il veut savoir ce qui se passe, doit manger dans toutes les soupes. » — Un *sherîf* lettré à Nefta, le 6 mars 1996.

Rachid ben [*fils de*] Bechir ben Rouissi : à énumérer les parties de son nom, il retrace aussi les générations qui l'ont précédé et comment ce jardin à Degache (ou du moins sa part) lui est échu.

Depuis six heures ce matin, il est seul au jardin, comme à son habitude. Il n'a pas vraiment quelque chose à y faire, rien de pressant en tout cas. Il pourrait à la rigueur rester à la maison comme le font les plus jeunes aujourd'hui, mais pour quoi faire ? Autrement que pour le dîner et la nuit, il n'y est pas vraiment chez lui, il risquerait de gêner sa femme et les allées et venues des voisines. Et que diraient les voisins à le voir traîner dans le quartier ? Qu'il est un paresseux ? Qu'il a perdu son jardin ?

Aujourd'hui, il désherbe les tomates qui manqueront bientôt d'être étouffées sous les mauvaises herbes. Il en fait des tas sur les bords des planches. Il va ensuite couper d'autres mauvaises herbes dans les allées, dans les jachères, jusqu'à récolter la bonne quantité, pour qu'il n'ait pas ce soir à rajouter du concentré aux chèvres et à la brebis de la maison. C'est sa femme qui s'occupe des animaux. Avec le retour de la chaleur, l'herbe recommence à bien pousser et est envahissante

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 10

dès que l'eau est là, dès que les *nûbât* (tours d'eau) sont assez rapprochées, longues et de débit suffisant. Il arrive qu'un des forages tombe en panne et que l'eau des circuits d'irrigation suffise à peine à inonder les carrés de cultures. D'après son voisin, son tour d'eau devrait commencer après-demain à onze heures dans la nuit.

Après le repas, des fèves qu'il a réchauffées sur le feu (il en mange tous les jours), l'après-midi est vite passée : il y a toujours quelque chose à faire dans le jardin. Il a rassemblé en l'occurrence toutes les palmes sèches qui traînaient au pied des palmiers depuis qu'il les a nettoyés durant l'hiver. Il les a rassemblées en paquets de vingt et il enverra dire à son cousin de passer les prendre avec sa charrette pour les vendre au *hammâm* (bain turc). Ça ne vaut pas grand-chose, mais ça paiera des bonbons pour les enfants.

Le soleil décline, l'appel à la prière se fera bientôt entendre, il est temps de rentrer. « Tiens, Mohamed et Tarek ne sont pas passés aujourd'hui. » Il coupe une grosse botte de salade pour la maison. Il devra passer par le souk (marché ou centre-ville) pour prendre du persil. Le peu qu'il a planté cette année n'a pas poussé. Peut-être de mauvaises graines. Ou plutôt il prendra du persil chez Brahim à qui il a prêté une *mes-ha* (une sape). Il boit son dernier verre de thé au jardin, de la théière qui est restée toute la journée sur la braise près de la cabane. Ce n'est plus une infusion, c'est une décoction. Il ne pourrait plus s'en passer.

En levant son verre, son regard se pose sur les premières spathes des palmiers qui s'ouvrent bientôt. « Le temps sera venu, la semaine prochaine, de polliniser », pense-t-il en attachant la charrette à son mulet et en y posant les bottes d'herbe et la salade. L'animal connaît le chemin du retour, Rachid peut s'allumer une cigarette Cristal.

Des hommes et des oasis dans le désert

Le Sahara est le plus vaste désert au monde. Il n'y a que des vues de satellites qui permettent d'en embrasser toute l'étendue. Du haut de l'espace, on pourrait voir que ces grandes surfaces, toutes de roches et de sables, sont constellées de points ou de traînées vertes : les

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 11

© by www.speedfreak.info

Vue aérienne de la palmeraie de Tozeur, Tunisie (février 2003). Les formes complexes du terroir millénaire, visibles au niveau des jardins, sont tout aussi évidentes à petite échelle. Au fond, le chott el-Jérid, au premier plan, le bâti (le plus ancien est proche de ou dans la palmeraie) et, sur la droite, le bras de l'oued part du site dit du Belvédère (*râs el-°ayûn*) pour se diviser dans la palmeraie.

oasis. Leur présence n'est pas, sur la Terre, une spécificité du Sahara : des oasis existent ailleurs, en fait sur les cinq continents. Restons un moment dans cette position géostationnaire, surplombant l'Afrique du Nord. Sûrement des gens vivent là-dessous, dans le désert. Si on a la chance d'avoir sur soi le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, on apprendra à l'article « Sahara » (BONTE, 1991) que, « au-delà des diversités, ethniques et linguistiques, les sociétés sahariennes présentent des traits communs : mode de vie pastoral et nomade, organisation tribale, influence de l'islam, importance des échanges à longues distances […] ». Et les oasis ? on n'en parle pas. Les oasis ne sont peut-être plus le désert. Le Sahara, c'est le déplacement et non pas l'établissement. Mais où situer, alors, l'oasis si bien isolée au milieu du vide, du rien désertique ?

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 12

L'innovation oasienne

…des taches de verdures entretenues par le labour opiniâtre des hommes malgré les dunes, le vent et le soleil ; des troupeaux que conduisent comme au temps biblique, les nomades à la recherche de maigres pâturages […]. (Jacques Soustelle, ancien ministre français du Sahara, cité par GAUDIO, 1960 : 104) C'est en ces termes que pouvait s'évoquer, dans les années 1950, le Sahara français. « Comme au temps biblique ». Pour l'imaginaire européen, le désert et les oasis « parlent » beaucoup. La référence historique religieuse est inévitable, mais ce décor où nous croyons avoir nos « racines de civilisation », c'est un ailleurs dont nous nous serions écartés. Nous aurions changé et nous aurions laissé un monde à son immobilité et son indigence. Le désert ne bougerait pas, les oasis non plus, tout serait immuable sous la torpeur d'un soleil implacable.

Si les hommes sont là, il faut bien pourtant que le désert et les oasis aient une histoire. Quelles sont les origines de ces singulières oasis ? Comme le rappelle LACOSTE (1990 a), dans les régions arides du globe où coulent des cours d'eau allogènes, il est un fait que cette eau n'a pas toujours suscité l'intérêt des populations à son exploitation au profit de cultures (Australie, Moyen-Orient, Amérique, Afrique, Asie). Donc, cette disponibilité hydrologique serait une condition nécessaire mais non suffisante pour expliquer la création d'oasis. Nous sommes alors tenus de prendre en compte d'autres paramètres, notamment historiques et techniques qui ne semblent pas les moindres.

Pour que surgissent des oasis du désert, il faut aussi que des hommes aient eu les connaissances et les moyens de construire des équipements hydrauliques (puits, canaux, petits barrages…). Aussi, n'y a-t-il pas de grandes oasis au milieu du désert du Kalahari, bien que dans cette vaste cuvette arrivent de nombreux cours d'eau descendant des pays voisins. Dans cette partie de l'Afrique, les Khoisans (Bochimans) vivent surtout de la chasse et de la cueillette. Ils ne font guère de cultures et ne savent pas irriguer la terre. Quant aux Européens, venus dans le pays au XIXe siècle, ils s'intéressèrent surtout au grand élevage spéculatif dans les régions steppiques voisines et ils n'eurent pas besoin de créer d'oasis (des zones à meilleure pluviométrie supportaient les cultures). Il en est à peu près de même pour les déserts australiens (LACOSTE, 1990 b : 260).

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 13

Quelles sont ces conditions historiques qui ont permis la mise en œuvre de ces techniques culturales relativement intensives et perfectionnées ? En dépit de l'abondance des sites et de la longue occupation du Sahara au néolithique (12 000-4 000 ans av. J.-C.), dans une phase beaucoup plus humide que l'actuelle, il n'existe pas d'évidence directe que l'agriculture y était alors vraiment pratiquée (BOUNAGA et BRAC DE LA PERRIÈRE, 1988). L'idée de l'oasis à palmiers dattiers viendrait du lieu de domestication de cette plante, une relique de l'ère tertiaire.

> **O**n suppose aujourd'hui que ce lieu est le golfe Persique. On pense qu'auraient existé des palmeraies dans cette région dès 5000 av. J.-C. Des fouilles archéologiques menées sur le site d'Hili, en bordure de l'oasis d'al-Aïn (émirat d'Abu-Dhabi), tendent à indiquer que les régions périphériques du grand désert d'Arabie connaissaient déjà une agriculture avancée en 3000 av. J.-C., le mode d'utilisation du sol étant celui des oasis (CLEUZIOU et COSTANTINI, 1982). Ces oasis ont pu grouper depuis des siècles des populations, fondement démographique des États des vieilles civilisations mésopotamiennes et nilotiques.

L'hypothèse classique expliquant la présence dans la zone saharienne de cette structure oasienne, mais aussi des plantes qui l'accompagnent, est une thèse diffusionniste. Ces civilisations orientales, fondées en bonne partie sur la maîtrise de l'eau d'irrigation, auraient diffusé leurs techniques notamment vers l'Afrique du Nord. Au premier millénaire av. J.-C., les techniques agricoles suivent les bords de la Méditerranée et les franges présahariennes le long des grandes routes commerciales des « chars » qui menaient déjà aux rives sahéliennes. Auguste CHEVALIER (1932 : 690), frappé par l'identité des inventaires des espèces végétales cultivées dans les deux régions, défendait avec André Berthelot l'hypothèse d'une diffusion depuis l'Égypte des premières dynasties également par des routes intérieures pénétrant jusqu'au cœur du Sahara (et sans doute jusqu'au Niger). Ces voies sahéliennes sont bientôt relayées par les pistes caravanières vers 500 av. J.-C. grâce à l'introduction du dromadaire domestiqué au Proche-Orient depuis le troisième millénaire avant Jésus-Christ. Les techniques d'exhaure et d'irrigation, ainsi que les pratiques agricoles, se seraient ainsi diffusées progressivement dans les étapes caravanières, et les chaînes d'oasis auraient alors commencé à se constituer (TOUTAIN, DOLLÉ et FERRY, 1990 : 8). Cette hypothèse classique a ses détracteurs qui lui reprochent de penser les oasis comme de simples greniers pour nomades ou caravanes (MAROUF, 1980).

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 14

(d'après RÉTAILLÉ, 1986, modifié)

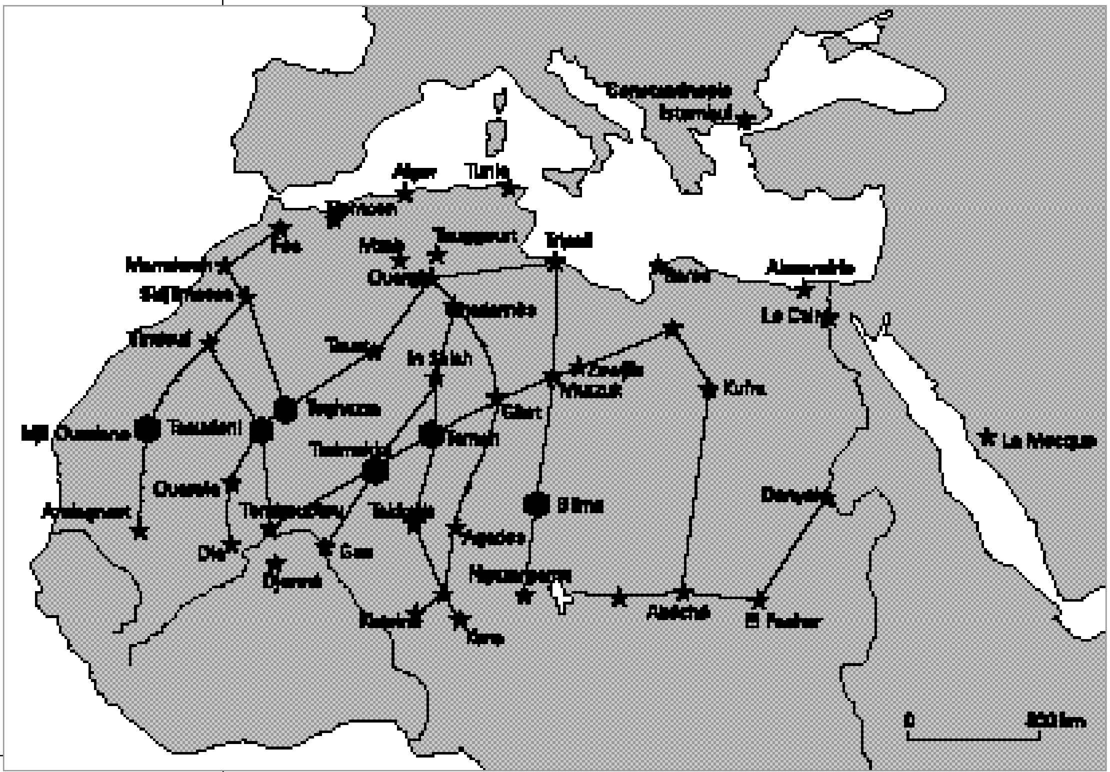
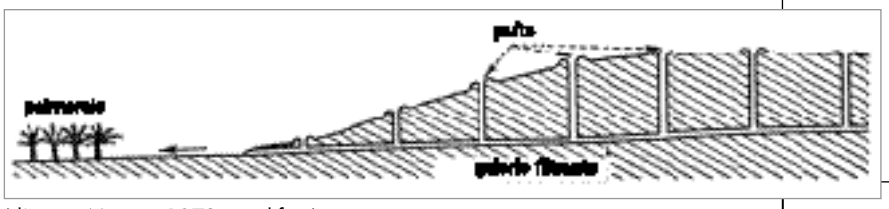


Fig. 1 –
Les routes transsahariennes au Moyen Âge.

On ne connaît toujours pas l'origine exacte des oasis sahariennes. Ce qui est certain, c'est que la transformation de certaines terres arides en zones de cultures ou leur maintien a demandé l'investissement de réelles organisations, parfois appelées « sociétés hydrauliques ». On sait que, principalement au Moyen Âge, le florissant commerce caravanier à travers le Sahara — qui pour certains auteurs n'existait pas avant l'apparition de l'islam (VERMEL, 1973 : 15), on pourrait plutôt dire qu'il a alors pris son essor — joignait les Empires noirs et leurs gisements aurifères du « Soudan » (dont le Ghana) aux cités marchandes maghrébines à travers un dense réseau de pistes (fig. 1). Sinon la création, du moins le maintien de certaines oasis dans le Sahara occidental et central ne peut se comprendre qu'en rapport à l'importance du trafic du VIIIe au XIVe siècle à l'époque où la voie du Nil, beaucoup plus commode, était barrée en Nubie par de puissants royaumes chrétiens. Ces oasis procédaient donc, pour certaines, de raisons commerciales et politiques (LACOSTE, 1990 a) et leur main-d'œuvre proviendrait en partie des populations noires déportées en esclavage.

Les oasis ne sont pas des isolats mais, tout au long de leur histoire, les carrefours d'incessants trajets à travers le Sahara.

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 15



(d'après MUNIER, 1973, modifiée)

Fig. 2 – Coupe d'une galerie filtrante (foggara).

L'histoire des oasis est difficile à reconstruire. Ainsi, les foggaras sont-elles une invention indigène ou importée ? Les foggaras font partie de ces grands aménagements hydrauliques constitués d'importants réseaux (en longueur) de galeries souterraines filtrantes pour capter le peu d'eau de pluie retenue dans les piémonts (fig. 2). Il est très classique de comparer ces travaux monumentaux à la technique des *qanât* pratiquée depuis des millénaires en Iran. Marouf relève que cette « technique aurait été introduite par les [familles] Barmaka [se déclarant d'origine iranienne — durant la dynastie des Almoravides 1169-1260] détenteurs du secret des *qanât* iraniens ». Toutefois, « cette technique pourrait aussi bien avoir une origine locale [touatienne ou judéo-zénète — en Afrique du Nord, les Zénètes sont des Berbères préislamiques, nommés ainsi depuis le IVe siècle, après avoir été appelés « Gétules »] et avoir été conçue de façon évolutive et en rapport à la désaffection des réseaux hydrauliques de surface, et ce, bien avant le Xe siècle » (MAROUF, 1980 : 265). Le débat est loin d'être clos. Un récent séminaire au Collège de France (BRIANT, 2001) mettait encore en évidence les similarités techniques entre *qanât* et foggara et en même temps qu'on déterre des réseaux complets datant du Ve s. av. J.-C. dans une oasis égyptienne (WUTTMANN, GONON et THIERS, 2000), aucune preuve archéologique assez ancienne en Iran n'a encore pu prouver son antériorité (avant l'Islam). A-t-on eu alors convergence de forme, de structure même, dans l'élaboration d'un équipement hydraulique ou n'a-t-on finalement que transposé un modèle technique exogène ?

Il n'y a ici aucune volonté d'historien dans cette brève présentation de l'origine des oasis. Ce qui compte est avant tout de comprendre ce qui a présidé à leur création. Les données historiques (si faibles sont-elles) l'affirment : artificielles, les oasis le sont incontestablement. D'un milieu écologiquement conditionné par l'aridité, l'apport d'eau en surface ou au moins son épandage lorsque l'eau est déjà présente à l'air libre (cours d'eau allogène ou *guelta*), est la condition indispensable afin d'obtenir, en zone chaude comme le Sahara, l'existence d'une telle concentration de biomasse. Dans ce type de structure écologique où les êtres vivants (à l'exception de quelques plantes adventices et insectes) sont implantés car utiles à l'homme, ce dernier apparaît comme l'acteur indispensable de ce jeu d'équilibre.

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 16

« La plupart des hommes produisent des ressources domestiquées et, de ce fait, ont profondément modifié et modifient les systèmes et objets naturels » (BARRAU, 1981 : 385).

En effet, cet écosystème « hyper-anthropisé » peut être figuré comme un équilibre instable, un équilibre qui doit, à tout moment, être ajusté par l'homme sous forme de travail. La position stable, au sens thermodynamique, serait le désert. Même si MAUSS (1967) nous rappelle « qu'il n'y a jamais en réalité production par l'homme, mais simple administration de la nature, économie de la nature : on élève un cochon, on ne le crée pas », l'homme est le facteur déterminant de bien des écosystèmes, et dans le cas de l'oasis, il s'apparente à la clef de voûte de cet ouvrage de transformation spectaculaire du milieu. L'équation est fort simple : l'absence de l'homme (de sa culture technique et de son travail) équivaut à l'absence d'oasis. (L'équation inverse n'est pas vérifiée et elle n'est pas commutative.)

L'oasis ne semble pas s'accorder à une « évidence » que propose Jacques BARRAU (1981 : 387), selon qui la modification des systèmes naturels du fait des sociétés humaines procède toujours du *generalized* au *specialized*, pour rester fidèle à la terminologie empruntée au *Fundamentals of ecology* de Eugene P. et Howard T. ODUM (1959), selon laquelle les écosystèmes *generalized,* à indice de diversité élevé, forte productivité et relative stabilité – la forêt tropicale humide par exemple – contrastent avec les *specialized,* à moindre indice de diversité, plus faible productivité et relative vulnérabilité – les steppes, par exemple : il y aurait érosion de la diversité et exigence d'apports constants et croissants d'énergie. Si le second terme est en accord avec ce que l'on peut observer pour le cadre de l'oasis, ce milieu est loin d'évoquer l'érosion génétique puisque sa biodiversité est considérablement plus riche que celle du milieu environnant ou originel, le désert proche. Il est vrai que, si l'on considère le Sahara dans son ensemble, la flore comprend environ 500 espèces de plantes vasculaires (OZENDA, 1985). Bien plus, l'oasis est source de biogenèse, « engendrant » de nouvelles variétés de plantes et de cultivars de dattiers (*Phœnix dactylifera* L., Arecaceae).

Comment se présentent concrètement les oasis sahariennes ? Et comment embrasser l'ensemble de ces terroirs dispersés dans le désert ?

Réduire les oasis à ce qu'elles ne sont jamais

Les oasis étudiées

Si cette étude n'est pas conçue comme une monographie, toutefois le Jérid est le terrain privilégié de référence. Cette région se trouve dans

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 17

le sud-ouest de la Tunisie, aux confins algériens et de l'œkoumène tunisien (fig. 3). Le Jérid est une région un peu étriquée, un isthme coincé entre deux dépressions salées, le chott el-Gharsa et surtout le chott el-Jérid. Cet anticlinal jéridi sépare et alimente pour partie ces deux chotts qui sont en fait deux grandes *sebkha*, des dépressions salines parfois incomplètement recouvertes d'eaux saumâtres (fig. 4).

Un peu alignées, là, sur ce bras de terre et de sable, des oasis forment le paysage. Depuis des temps immémoriaux, on les sait là ; on ne peut dire qui les a édifiées, comment, quand, et non plus si elles étaient vraiment différentes autrefois. Quelques vestiges romains laissent penser que ces oasis faisaient partie du *limes*, les frontières de la conquête de Rome en Afrique (province d'*Africa*). Les oasis les plus anciennes auraient plus de deux mille ans (Tozeur, par exemple, qui se serait appelé Thozurus). Mais elles vivent encore. Elles changent d'elles-mêmes, les hommes continuant à les travailler de génération en génération. Toujours par elles et autour d'elles, se nouent les relations que les hommes savent tisser entre eux, en société. Aujourd'hui, les Jéridis se définissent comme arabes et musulmans, jéridis et tunisiens. On y parle l'arabe tunisien avec des variantes dialectales locales.

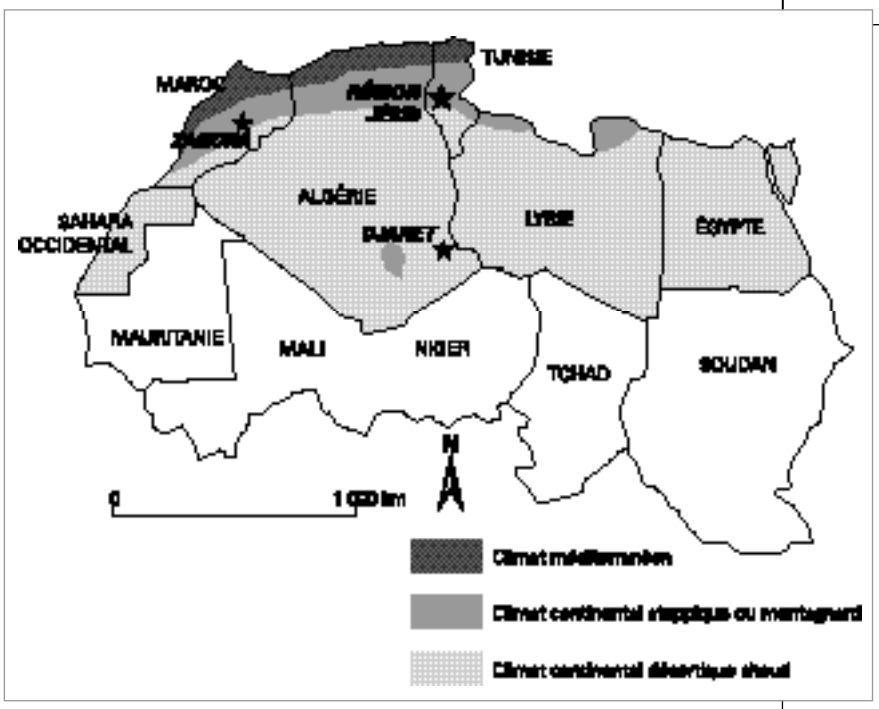
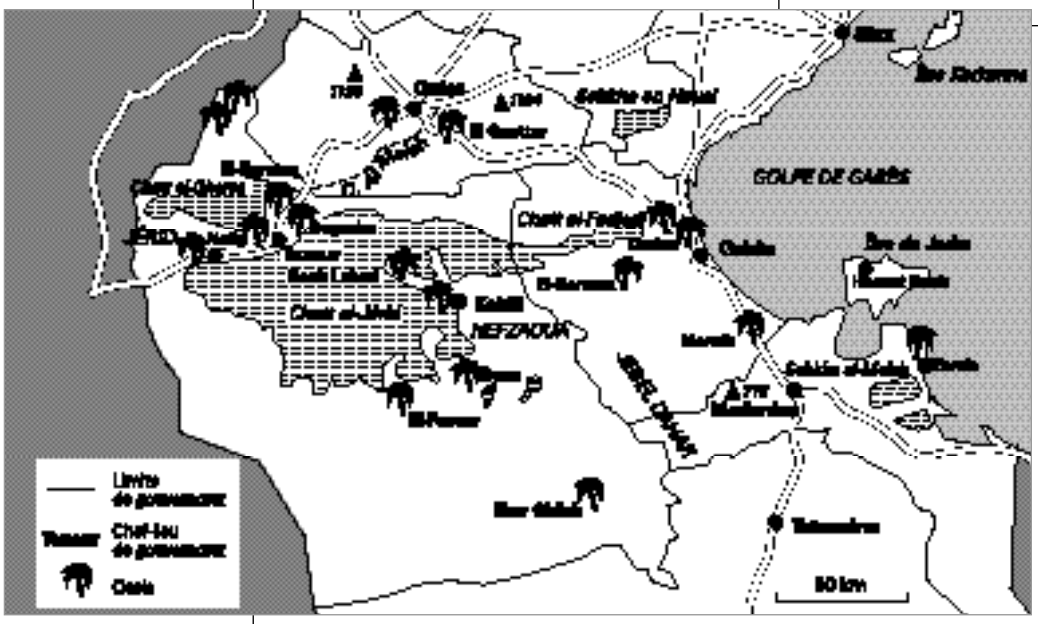


Fig. 3 – Localisation des oasis étudiées en Afrique du Nord.

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 18

Fig. 4 –
Carte du Sud tunisien.



Les oasis représentent comme un emblème de la région, elles concentrent une grande partie de l'activité régionale. Pourtant, elles ne sont que de petits points de cultures, les quelques intérêts qu'elles suscitent semblent encore démesurés en rapport à leurs dimensions.

> **S**ur les 559 287 ha de superficie totale du gouvernorat de Tozeur, 324 861 ha (58 %) sont de surface agricole utile (SAU). Cette SAU est composée de parcours et broussailles et de superficies labourables (comprenant les superficies en oasis et les superficies à vocation céréalière). La superficie totale des oasis représente 9 150 ha, soit 2,8 % de la SAU du gouvernorat ou encore 1,6 % de la superficie totale du gouvernorat (valeurs fournies par Mohamed Chebbi, responsable du service Statistique du CRDA de Tozeur en avril 1996).

Djanet, un deuxième terrain de référence, est différente (fig. 3). Il s'agit d'une oasis du tassili n'Ajjer en Algérie, aux confins libyens et nigériens. Bien plus excentrée et petite que les anciennes palmeraies du Jérid (250 ha environ au total), elle ne participe pas à franchement parler d'une région oasienne. « Il nous faut repartir, aller plus loin, jusqu'à la limite extrême du Sahara, dans un bled qui soit vraiment *Le Bled*, à Djanet » (en italique dans le texte, POTTIER, 1945 : 147). On comptait à Djanet dans la première décennie du XXe siècle, 17 500 palmiers approximativement (GARDEL, 1961 : 347), c'est-à-dire

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 19

au plus 80/100 ha en palmeraie. Y vit une population touarègue, les Kel Ajjer, sédentaires et pasteurs. Les Kel Ajjer parlent une langue berbère, le *tamahâq* (une variante du *tamashèq* ou tamacheq) et souvent l'arabe et le français. Ils se définissent d'abord comme Touareg et éventuellement musulmans.

Un dernier terrain a été les oasis de l'oued Draa au Maroc et en particulier celle de Zagora. Elle bénéficie du rare privilège saharien d'un cours d'eau permanent descendu de l'Atlas et qui irrigue les jardins par dérivation. Ses palmeraies les plus anciennes peuvent prétendre, elles aussi, compter plusieurs millénaires d'existence. Les habitants de Zagora se définissent de façons multiples (voir plus loin) et parlent un dialecte de l'arabe et du berbère.

Nous avons là trois exemples de « nature oasienne » : une première approche fait apparaître ces oasis comme structurellement et fonctionnellement semblables et des modes de vie sahariens, après tout, assez proches également. « Oasis » est un terme générique commode, une catégorie géographique pertinente, mais qui ne renseigne pas sur la relation des hommes et de leur environnement : nous avons le contenant sans discerner encore le contenu, une forme sans en connaître même les limites.

Canal d'irrigation. Septembre 1996, palmeraie de Zagora (Maroc). Zagora bénéficie du privilège d'une eau descendue de l'Atlas (l'oued Draa) et captée par dérivation pour ses jardins.

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 20

Les oasis sont nombreuses au Sahara, mais la superficie totale de toutes les oasis sahariennes n'atteint dans les estimations les plus optimistes que le chiffre de 8 000 à 9 000 km^2, soit environ un millionième de la superficie du Sahara dans son ensemble. Elles représentent sur le globe, pour celles qui sont plantées en palmiers dattiers, près d'un million d'hectares et font vivre directement entre sept et dix millions de personnes. Encore que cela dépende de ce que l'on appelle oasis. Il serait pertinent de considérer comme telle la vallée du Nil ; la presque totalité de la population est concentrée dans cette vallée, soit plus de 60 millions de personnes. Il faut ajouter à ces populations d'oasis, celles qui en vivent partiellement (pasteurs nomades par exemple), celles des oasis sans palmier et celles des oasis des zones continentales à hiver froid (Asie centrale, Chine). Ces unités restreintes de cultures ne se ressemblent pas, même en se cantonnant à la zone saharienne ; cette hétérogénéité est visible le plus souvent même pour le néophyte : il est aisé de distinguer une oasis jeune d'une oasis ancienne (taille des palmiers dattiers, espacement entre eux, etc.), une oasis dont les cultures sont de rente d'une oasis fondée sur l'autoconsommation (différence de biodiversité).

Pour la commodité de lecture, une diversité demande toujours à être simplifiée en une classification. Mais quelle typologie préférer ? Autrement dit, quels critères doit-on mettre en avant pour un découpage du réel, pour une traduction du complexe en un intelligible simplifié ? L'on sait la subjectivité de tels découpages, cependant nécessaires afin de réduire une réalité foisonnante inassimilable. Car si l'on veut traiter du rapport des oasiens à leur milieu, encore faut-il peut-être savoir de quel milieu il est question. Les oasis se distinguent entre elles par leur économie ou leur structure. Une typologie des oasis peut se concevoir à partir de ces critères. Voici quelques exemples courants de typologies proposées dans la littérature traitant des oasis.

L'approche économique

Une partie des oasis se sont épanouies en favorisant les relations caravanières entre les deux rives du Sahara. D'une dimension démographique restreinte, elles sont situées sur les routes transsahariennes du Moyen Âge, notamment du commerce de l'or, du sel, des esclaves et autres denrées, entre l'Afrique du Nord et les Empires noirs. En tant qu'escales, elles assuraient le ravitaillement des caravanes. L'oasis exportait une partie de sa production (dattes, céréales…). Le commerce transsaharien de l'or a périclité aux XVI^{e}et XVIIe siècles (concurrence maritime), mais les caravanes n'ont disparu qu'avec l'avènement

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 21

du camion au XXe siècle. L'oasis de Tozeur ou celle de Nefta (au Jérid, Tunisie) par exemple, ont particulièrement bénéficié de leur situation de lieu de passage sur les routes marchandes.

Un autre type d'oasis se distingue de celui-ci : les oasis de peuplement important. Elles sont localisées surtout dans les vallées où coulent des cours d'eau. De ces vallées d'anciens peuplements, les plus importantes sont celles du Nil, de l'Euphrate et du Tigre. Elles représentent une forme d'oasis dont la caractéristique économique est de se tourner plus vers elles-mêmes que vers l'extérieur avec une agriculture qui vise d'abord l'autosubsistance. Leur ambition est de nourrir les personnes qui y vivent (notamment les classes non productives, comme les fonctionnaires). L'autoconsommation régionale est de règle, sans exclure l'éventualité de cultures de rente (henné ou safran par exemple) destinées, par l'échange, à l'apport de biens non produits dans l'oasis. Mais il serait simpliste d'en rester à cette typologie binaire. Nombre d'oasis tiennent des deux types à la fois. Ainsi, le cas de Zagora (vallée du Draa, Maroc), bénéficiant d'un cours d'eau permanent : cette oasis semble un site de vieux peuplement comme l'ensemble de la vallée, cependant elle a néanmoins tiré profit de sa situation de port caravanier dans le commerce transsaharien.

L'oued Draa. Octobre 1996, Zagora (Maroc).
Les oasis ont essaimé le long de son parcours, chacune puisant pour son terroir agricole dans cette ressource renouvelable mais limitée qui disparaît plus au sud dans le désert.

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 22

Il est clair que cette typologie à caractère économique est très liée à l'histoire. Que reste-t-il réellement aujourd'hui de cette dichotomie entre ces oasis ? Sans doute plus grand-chose depuis l'abandon de la caravane comme moyen de communication. Les circuits marchands majeurs s'étaient eux-mêmes affranchis du désert — de sa traversée en fait — depuis les débuts de la navigation européenne le long des côtes africaines. Les oasis-relais ont vu leur raison d'être disparaître et ont dû se recentrer sur elles-mêmes. Les oasis, en général, ont beaucoup souffert d'un exode rural (concernant surtout les personnes jeunes), mais un exode qui semble à l'heure actuelle fortement diminuer voire s'inverser : c'est que les oasis deviennent aussi de véritables villes attractives. On pourrait parler d'exode rural multicentré (et les oasis deviennent aussi des carrefours migratoires Nord-Sud, voir PLIEZ, 2000). Les responsables (surtout européens) du développement fondent beaucoup d'espoir sur la structure oasienne traditionnelle, car les oasis pourraient être des pôles de développement, « un système d'avenir, amené à résoudre efficacement les problèmes croissants de désertification » (fascicule de présentation du Gridao — Groupe de recherche et d'information pour le développement de l'agriculture d'oasis, Montpellier —, groupe initié par l'Inra et le Cirad).

Il se crée aujourd'hui de nouvelles oasis dont l'apparition est liée à l'émergence de nouvelles technologies (une hydraulique mécanisée surtout), telle qu'avait pu l'être au Moyen Âge la *noria* par exemple (machine hydraulique formée de godets attachés à une chaîne sans fin, plongeant renversés et remontant pleins d'eau), et procédant sans doute du même effet de diffusion. Il s'agit de centres de cultures explicitement orientés vers la production commerciale, des oasis de rente aux technologies modernes qui se multiplient en Algérie, Libye, Californie, Azerbaïdjan, mettant en œuvre des moyens d'irrigation et de cultures très importants et se détachant des contraintes sociales : comptant peu d'employés, l'oasis moderne n'est plus un centre de vie, mais est économiquement prospère (quand le système fonctionne). La monoculture est l'une de ses caractéristiques, influant cela va de soi sur la structure du paysage (hectares de palmiers en alignement et monostrate ou monoculture d'une herbacée, comme la tomate, destinée à l'exportation comme légume en primeur, voire le blé).

La distinction structurelle

Une classification des oasis selon un discriminant structurel recouvre, au moins partiellement, celle fondée sur un critère économique. Le terme de différenciation qui retient peut-être le plus l'attention est l'irri-

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 23

gation ou, plus exactement, les moyens par lesquels l'eau arrive aux terres cultivées. Par ordre croissant de difficulté, voici ces moyens avec leurs exemples sahariens.

— Le long du Nil, par exemple, l'eau est constamment présente. Les eaux du fleuve, dit allogène, dont le niveau fluctuait en fonction des crues saisonnières, recouvraient alors les terres régulièrement fertilisées par le dépôt limoneux ; le cas se présente également dans les vallées marocaines d'oued comme le Draa ou le Ziz, voire (en moindre proportion) Tamerza et Midès, les oasis de montagne du Jérid.

— Dans le Borkou (nord du Tchad), par exemple, les palmiers exploitent l'eau dans les nappes superficielles. Il n'y a pas obligation d'irrigation, mais les rendements sont faibles. Ce sont des oasis d'appoint pour les éleveurs sahariens.

— Dans le Souf (Algérie), par exemple, les oasis sont dans les fonds, entre les dunes où l'eau des rares orages s'est infiltrée. L'eau sourd par endroits pour se perdre aussitôt, à moins que les Oasiens ne la recueillent. Ces oasis sont confrontées au problème de leur enfouissement par les dunes sous l'action du vent.

— Dans le Mzab voisin ou au Jérid, de profonds puits ont été forés dans le sol rocheux et sableux, ce qui permet de puiser l'eau sans arrêt, dans la limite bien sûr des ressources de la nappe sous-jacente.

— Ailleurs l'eau est drainée sur de très vastes espaces par un système de canalisations souterraines, sur des longueurs de plusieurs dizaines de kilomètres, qui la concentre en un point ; il s'agit du système des foggaras, très coûteux en travail, car nécessitant en sus de leur mise en place, de très importants travaux d'entretien. Il s'agit typiquement de l'exemple d'oasis qui n'ont pu être installées qu'avec une main-d'œuvre issue d'un système esclavagiste. On rencontre ce système dans le Sud oranais par exemple.

Cette typologie structurelle des oasis laisse dans l'ombre la question de l'exploitation effective de ces terres. On aimerait pouvoir croiser plus de variables pour accroître la pertinence des catégories d'oasis. La typologie ci-dessous propose des facteurs multiples.

L'exploration multifactorielle

Le *Mémento de l'agronome* (1991 : 820) propose une typologie intéressante des oasis, rejetant tout facteur historique (au risque d'ignorer les dynamiques d'évolution), mais jouant sur la complémentarité

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 24

oasis/steppe ; elle se base sur le postulat suivant : « à des niveaux de pratiques culturales plus ou moins intensives, correspondent des pratiques d'élevage elles-mêmes plus ou moins extensives. » On distingue alors quatre types d'oasis.

Les oasis dans lesquelles les travaux agricoles se limitent à la cueillette des dattes et parfois à la pollinisation des palmiers, correspondent à deux types de situations : la première (type A) est celle où l'irrigation complémentaire de la palmeraie n'est plus possible, elle est en voie d'abandon et seule l'activité de cueillette persiste. Les causes peuvent en être le manque d'eau ou l'impossibilité de travail par ensablement ou encore le manque de main-d'œuvre (Adrar mauritanien, Ifoghas au Mali…). Dans le second type (type B), les ressources en eau directement disponibles sont suffisantes, le palmier en fond de talweg exploite directement les ressources de la nappe et l'irrigation complémentaire des palmiers n'est pas jugée nécessaire. Les travaux d'entretien sont limités au minimum (pollinisation et récolte) et il n'y a pas de sous-cultures. L'activité dominante n'est pas la phœniciculture. Les phœniciculteurs (de *Phœnix*, nom de genre du dattier en latin) sont d'abord des éleveurs (grands transhumants) se déplaçant une partie de l'année. Ils laissent sur place, dans la palmeraie, quelques membres de la famille avec quelques animaux (ovins et surtout caprins), et recherchent à l'extérieur de l'oasis des pâturages pour leurs dromadaires (oasis de ce type au Soudan, au Tchad…).

Un autre type d'oasis rassemble celles qui sont entretenues et irriguées, plantées de palmiers dattiers et de quelques rares associations culturales (type C). Il s'agit souvent d'oasis de repli où des éleveurs, ayant perdu récemment leur troupeau, pratiquent depuis peu l'agriculture sous palmeraie en vue de reconstituer progressivement leur cheptel (palmeraies du Tagant en Mauritanie).

Le dernier type d'association (type D) est celui des palmeraies cultivées en bon état, avec cultures sous-jacentes présentant différentes formes d'organisation et d'intensification (sud du Maroc, Jérid tunisien…). Cinq cas sont proposés : (a) lorsque les cultures céréalières (blé, orge, sorgho) uniquement sont cultivées, (b) lorsque y sont ajoutées les cultures maraîchères, (c) lorsqu'au précédent cas sont ajoutées (totalement ou en partie) des cultures de rentes (comme le henné), (d) lorsqu'au dernier cas y est ajoutée (totalement ou en partie) une arboriculture fruitière et enfin (e) lorsque les cultures sous-jacentes des cas précédents sont associées à des cultures fourragères et à un élevage sédentarisé (les cas du Jérid, Zagora et Djanet).

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 25

En fait, aucune typologie n'est satisfaisante en soi, car il se trouvera toujours une oasis qui n'entrera pas dans ce découpage. Autrement dit, une traduction du réel par catégorie est toujours un exercice de réduction. Ainsi, si l'on prend l'exemple de l'oasis de Djanet (tassili n'Ajjer, Algérie), elle correspond à plusieurs cas de figures : elle est composée en partie de nouveaux agriculteurs, l'arboriculture est pratiquée, les cultures de rentes sont absentes… Cependant, ces typologies ne sont pas inintéressantes : chacune à sa manière nous dit un peu des oasis, un aspect. Si on accepte fatalement de faire son deuil de la représentativité du réel par une classification, pour autant la typologie peut être d'un intérêt certain tant que le modèle ne plie pas la réalité, ne devient pas structurant.

Cette tentative de présenter une typologie satisfaisante de l'oasis montre qu'il s'agit probablement de réduire les oasis à ce qu'elles ne sont jamais. L'eau est-elle le biais idéal, ne sera-t-elle pas non plus inutilement réductrice ?

L'eau, l'oasis

« Oasis : dans les déserts, petite région où la présence de l'eau permet la culture » *(Larousse, 1982)*. Rien ne s'associe mieux à l'oasis que l'eau. En effet, sans eau point d'oasis. Cela suffit-il ? Condition nécessaire mais non suffisante, pourtant, il apparaît bien naturel d'aborder ce type de terroir agricole sous cet angle. Il s'agit même de la voie royale : peu de publications échappent à cette constante. Ma propre démarche m'a conduit aussi dans un premier temps à m'interroger sur ce rapport à l'eau.

Imaginer les origines

Si l'on ne connaît pas toujours la démarche concrète qui a mené à la création d'oasis, il est toutefois aisé d'imaginer que les « fondateurs » de ces centres de cultures avaient une idée précise du désert — ou tout au moins des zones arides — puisqu'ils devaient le côtoyer. Or, on ne vit pas dans de telles régions sans que ce milieu

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 26

n'influe autant sur l'individu que sur le groupe, sur le contenu du savoir et les pratiques, notamment et particulièrement en ce qui concerne la question de l'eau. Là, dans ces zones géographiques, un choix n'existe pas. Les populations, aussi diverses soient-elles (Bushmen, Touareg, Californiens), ont besoin d'avoir une culture au moins technique de la gestion de cette ressource rare. C'est avec ce caractère obligé que l'on peut parler alors de formes d'adaptation tant technique, économique que sociale à un milieu donné. Ces formes d'adaptation aux conditions environnementales, ces stratégies mises en œuvre par les groupes humains peuvent devenir la marque distinctive d'une identité culturelle et, sans doute, une forme d'organisation sociale.

Les conditions écologiques d'un milieu contingentent et déterminent en partie les modalités de son exploitation par les populations qui y vivent.

L'émergence du système oasien n'a pu survenir sans que soient réunies un ensemble de conditions. On peut compter parmi celles-ci certaines conditions historiques (par exemple, l'apport du dromadaire pour beaucoup d'oasis sahariennes), politiques (structure étatique ou marchande mobilisant une main-d'œuvre) et sociales. Ce que Leroi-Gourhan nomme « milieu technique » est essentiel, qui consiste en l'ensemble des matériaux, des modes d'action, des gestuelles et des chaînes opératoires disponibles, ainsi en est-il de la nécessaire disponibilité de savoirs technologiques liés à la maîtrise de la captation de l'eau (par forage de puits, percement de foggara, épandage de l'eau d'un fleuve, etc.), de sa répartition et de son économie. Les conditions écologiques du milieu contingentent et déterminent une direction dans les types d'exploitation de celui-ci. Mais si les populations des zones désertiques n'ont pas le choix et doivent savoir gérer l'eau disponible, cependant le rapport à l'environnement n'est pas univoque. Les oasis sont le fruit d'un savoir-faire dans une direction partiellement imposée par les conditions écologiques. Ce savoir-faire se traduit particulièrement dans l'agriculture où les caractéristiques des systèmes de cultures prouvent leur originalité (organisation de l'espace, des unités de production, étagement de la végétation, intensification des productions, polyculture…). L'Homme transforme profondément son milieu, crée un paysage, et cela est visible ; le contraste oasis/désert (ou steppe) est évident et se manifeste au niveau édaphique, microclimatique, biologique, etc. Mais au final, l'environnement quotidien de l'oasien n'est plus seulement le désert, mais le désert modifié, l'oasis. Ainsi, s'invalide l'idée d'une action et réaction simple d'une chose à l'autre (société, milieu). Il faut parler d'interactions, puisque société et milieu évoluent de façon conjointe, ou de

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 27

Vue sur la palmeraie de Nefta (Tunisie) depuis sa « corbeille ». Avril 1995. Cette palmeraie, comme toutes celles du Jérid, était alimentée d'une eau qui sourdait d'une multitude de sources artésiennes que les forages modernes ont asséchées.

causalités réciproques (il est de fait impossible de distinguer l'influence du milieu sur le groupe pendant que ce milieu se transforme).

Le gué fatal ?

Le discours commun détermine le plus souvent comme contrainte majeure de l'installation humaine en milieu désertique l'eau ou, plus exactement, la difficulté d'approvisionnement en eau.

> « **D**ans les régions arides ou désertiques, la nature restreint l'habitat à une zone étroite dont il ne peut s'écarter. La proximité de l'eau est la règle inflexible ; pas d'établissement qui s'en écarte, qui ne tienne de l'oasis. » (VIDAL DE LA BLACHE, 1921 : 175)

Il est bien difficile de nier que cela soit une contrainte majeure, mais est-ce bien la seule ? La chaleur ou le climat en général, la qualité des sols, la difficulté d'accès, voire peut-être le système politique, etc., n'en sont-elles pas aussi ? Peut-on honnêtement conférer à cette ressource rare le rôle d'axe pertinent explicatif du fonctionnement oasien ? La question revient à se demander si l'eau est l'essence de l'oasis.

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 28

Pour les observateurs extérieurs, il paraît évident que l'eau, parce que rare dans le désert, est inéluctablement un écueil central de la vie oasienne. Un exemple parmi d'autres : les auteurs de la publication *Étude d'exécution de sauvegarde d'oasis dans le Jérid* (Tunisie, MINISTÈRE DE l'AGRICULTURE, 1991) n'ont même plus besoin de le mentionner dans le titre : le « problème de l'oasis » est fatalement un « problème d'eau » et de forages.

Il ne s'agit pas de minimiser l'importance de la donnée hydraulique, mais de mesurer sa réelle portée heuristique pour la compréhension et la traduction des systèmes d'oasis. Pour s'en tenir à Tozeur au Jérid, c'est certes au long des siècles que s'est construit son remarquable complexe de répartition des eaux. Les jeux de pouvoir locaux sont souvent passés par les tentatives de contrôle de cette ressource (BOU ALI, 1982). Et si Paul PENET (1912), dont le nom subsiste encore aujourd'hui dans la mémoire collective du Jérid, était parvenu à déchiffrer le système et à l'analyser au début du XXe siècle, cela n'avait sans doute rien d'un innocent passe-temps de contrôleur civil. Les autorités coloniales se sont rapidement intéressées à l'eau, y voyant un facteur limitant, donc un moyen stratégique de contrôle.

> « **A**lors que la vie économique est en constante évolution, que la Tunisie, surtout depuis le Protectorat, voit son agriculture se développer régulièrement, que l'aspect de régions entières se modifie rapidement, les oasis semblent avoir atteint, depuis un temps immémorial, leur niveau actuel de production ; elles sont comme figées dans leur décor immuable ; toute leur vie, en effet, demeure subordonnée à un facteur qui semble invariable : la quantité d'eau débitée par les sources. » (BARDIN, 1944 : 13)

À ce titre, une des premières mesures après l'installation du Protectorat en Tunisie (en 1881) a consisté en la nationalisation des sources, notamment celles qui irriguaient les jardins de Tozeur. Elles furent versées au Domaine dès 1885 au terme du décret du 24 septembre (contrairement aux dispositions applicables en métropole). Il est inutile de s'attacher à démontrer davantage le rôle politique local et large de l'eau dans les oasis, comme au Maghreb en général (voir par exemple PÉRENNES, 1993), c'est une chose entendue. Le discours revendicatif oasien lui-même se construit souvent autour de l'eau (cela est vrai au Jérid, mais absent par exemple à Djanet, dans le Sud algérien, où c'est plutôt un discours de construction identitaire, être touareg, qui prime). Mais, nous verrons plus loin qu'il s'agit sans doute, sous de fausses apparences techniques, d'un discours politique. Le politique se reflète-t-il dans l'eau des oueds ? Il s'agira plus vraisem-

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 29

blablement d'un rare terrain accessible où la revendication et le droit à la parole sont encore possibles sous l'actuel régime politique en Tunisie. La situation est similaire sans doute dans l'oasis de Zagora, au Maroc, où le responsable de la subdivision du CMV avouait avec amertume que « l'eau est la source de la vie, mais aussi la source de nos problèmes » (le 30 septembre 1996). Ce n'est pas un terrain neutre, l'histoire témoigne du contraire. Que demande-t-on aux agriculteurs jéridis d'exprimer, et d'autre part, qu'attendent-ils des intervenants extérieurs, sinon cette action sur l'eau qui, à eux, leur a échappé ? L'eau est probablement là, en tant que thème discursif, pour servir à construire et à manifester l'expression du conflit ou de la crise. Bien sûr, cette expression a l'avantage de susciter l'attention et l'intérêt des personnes concernées par l'oasis. Cette forme d'expression entre dans la problématique culturelle locale, et le jardinier n'éprouve pas non plus de gêne ou d'inconvénients à en faire usage (question approfondie dans BATTESTI, 2004 b). Si effectivement l'eau occupe une place centrale dans le regard sur l'oasis, si effectivement il semble que ce soit un élément médium — qui médiatise partiellement — dans les processus discursifs sur l'oasis, n'y a-t-il pas réduction à n'observer que par son prisme ? N'est-ce pas faire preuve d'essentialisme ?

Ce passage obligé — on pourrait dire ce gué obligatoire — de la question de l'eau pour accéder à l'intimité de la vie oasienne (sociale, technique, économique) s'illustre notamment chez Geneviève BÉDOUCHA dans son ouvrage *L'eau, l'amie du puissant* (1987). Le fond de son approche s'énonce ainsi : « si dans une société oasienne, c'est l'eau qui raconte le mieux la société, la société raconte avant tout l'eau, se raconte à travers l'eau [p. 16] ». Et pourquoi est-ce l'eau qui raconte le mieux la société ? Pourquoi finalement choisir cet axe comme angle d'attaque de la communauté oasienne ? Parce que « dire que dans une oasis l'eau est la ressource rare, essentielle, dont le contrôle et la répartition sont le fait crucial, quoi de plus évident ? » (p. 15). En effet, la littérature qui traite des sociétés oasiennes s'est cantonnée « dans une description exclusivement technique et juridique du système hydraulique, sans d'emblée l'envisager comme un tout dont les aspects sociaux et politiques sont au moins aussi importants ». Car pour Bédoucha, « l'eau est objet d'étude privilégié parce que première techniquement et économiquement mais aussi symboliquement ». L'eau constitue donc l'axe central de son travail sur ces communautés d'oasis du Sud tunisien, au Nefzawa (ou Nefzaoua, située sur la rive est du chott el-Jérid, tandis que la région du Jérid est sur la rive ouest), l'autre grande région de dattes du pays avec le Jérid.

Le travail de Bédoucha, entrepris en 1970, s'inscrivait dans la lignée de ce que l'on a appelé l'ethnologie (ou ethnographie) de sauvegarde, d'urgence. Pour l'oasis, face aux récents changements des dernières décen-

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 30

nies, jugés rapides et bouleversants pour un système « qui avait fait ses preuves durant des siècles », s'imposait à la recherche dès lors « l'urgence d'un inventaire et d'un recueil des modes traditionnels de mesure, de distribution et d'appropriation de l'eau », « traces seules durables » — mais aujourd'hui disparues — d'une organisation sociale et politique originale. Trois idées sous-jacentes se dessinent en filigrane. L'une, déjà soulignée, est que l'eau et le système hydraulique ont la capacité de représenter la société de l'oasis ; la deuxième est la permanence d'un système traditionnel trans-historique mais sombrant brutalement avec l'avancée moderne ; la troisième, enfin, une reconnaissance implicite de la qualité supérieure de ce (système) traditionnel.
Cet ensemble d'idées implicites se retrouve dans d'autres travaux, notamment celui d'Yves JUSSERAND (1994) sur l'oasis de Nefta, au Jérid. Plus explicitement, Ahmed KASSAB (1980) pose le primat de l'eau pour aborder l'oasis et la destruction d'un équilibre (ce qui présuppose son existence antérieure). Si G. Bédoucha évoquait avec une certaine nostalgie l'ordre ancien d'une harmonie entre l'homme et son milieu naturel, A. Kassab parle de sauvegarder ou de retrouver cet équilibre. L'équilibre d'une société vis-à-vis de son milieu n'existe jamais en tant que tel, il est toujours remis en cause par l'apparition de nouveaux événements ou phénomènes historiques, naturels ou sociaux. Peut-être ne faut-il pas lire trop rapidement un changement dans les relations au milieu comme une perte d'harmonie, mais comme l'histoire du procès incessant de la poursuite (recherche) des équilibres.

Cet essai de socioécologie des milieux d'oasis sahariennes voudrait évacuer trois propositions. D'abord, cette reconstruction de l'oasis au travers de l'eau joue sans doute trop le jeu politique au détriment d'une vision plus large de l'homme dans son milieu oasien. Ensuite, l'idée du traditionnel est au mieux un type idéal ou l'évocation de structures antérieures et (ou) persistantes, mais ne correspond pas réellement à un état de quiétude et d'harmonie originelle. Enfin, cet état supposé traditionnel et en voie de disparition laisse place au regret d'un âge d'or, qui, s'il s'intègre bien au discours revendicatif local, doit être un objet soumis à la critique en anthropologie.

Au sujet des animaux

Cette étude porte essentiellement sur le végétal au détriment de l'animal. Une raison tient à ce que le végétal cultivé est la différence fondamentale et fondatrice de l'oasis. La vie au désert des nomades est

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 31

placée sous le signe animal, ce sont des pasteurs éleveurs. Dans l'oasis, non seulement l'animal n'est pas l'élément original, mais sans doute ne vient-il qu'en surimpression. Certes, de nombreux travaux, notamment sous la mouvance systémique fonctionnaliste, ont montré avec une réelle pertinence les relations de dépendance et même de complémentarité entre l'oasis et le désert (ou la steppe, *sahârâ'* dans tous les cas). Ceux de Mongi Sghaier (s. d. [1994]) de l'Institut de recherches agronomiques de Médenine en sont un très bel exemple (cf. en particulier p. 89 « Schéma 2. Modèle de complémentarité oasis-steppe dans les régions arides, cas tunisien »). Cette mouvance systémique fonctionnaliste est très séduite par ces tableaux aux multiples « cases » reliées par des réseaux complexes de « flèches » matérialisant des relations de dépendance ; comme le dit malicieusement GUILLE-ESCURET (1989 : 165), « ils ne peuvent masquer longtemps que les questions demeurent dans les flèches irrésolues ». La biomasse des pâturages sahariens va alimenter l'oasis en viande, en lait, en peau et en fumure comme l'oasis alimente les troupeaux en fourrage, dattes déclassées, etc. Les animaux élevés au désert entrent dans la vie oasienne comme les animaux des oasis vont pâturer au désert, confiés à des pasteurs. Les centres urbains possèdent leurs propres élevages à dominante caprine tandis que les Sahariens sont à dominante ovine. Ces élevages d'herbivores sont plutôt de type domestique, c'est-à-dire liés à la maison, dans les cours (*hôsh* ou *hûsh*) où leur est souvent réservé un espace propre. Cela dénote d'ailleurs le caractère partiellement rural des oasis jéridis. Il est fréquent que les chèvres soient libres de circuler dans les ruelles des quartiers. L'élevage en stabulation est moindre dans les jardins de l'oasis. L'extension de l'élevage bovin en palmeraie est aussi une évolution notable et bénéficie du soutien de l'administration agricole. L'animal sera présent en creux dans cette étude : par lui, l'agriculteur amende en partie sa terre, pour lui, l'agriculteur travaille en partie la terre (fourrage), et en des proportions parfois importantes comme c'est le cas dans les oasis de néo-agriculteurs (et ex-pasteurs, encore que le cumul est parfois réalisé entre les statuts d'agriculteur et de pasteur).

Il est évident que d'un point de vue socio-économique, on ne pourrait faire sans mauvaise conscience l'impasse de l'animal dans l'oasis. Cependant, ce travail assume cette impasse partielle, car il se limite volontairement au rapport de populations à leur milieu. Certes, les animaux d'élevage (chèvres, moutons, vaches et, pourquoi pas, poules, lapins…) font « partie du paysage », leur présence influe sur la struc-

*1/DÉBUT 9/01/07 16:16 Page 32

ture des jardins (emplacement d'une bergerie ou surfaces consacrées aux cultures fourragères), pour autant le végétal prédomine, le végétal est la structure d'accueil créée par les hommes pour les hommes eux-mêmes et pour les animaux. Je ne tiens pas à démontrer plus que cela la pertinence de l'oubli des animaux : il s'agit aussi d'un parti pris de travail.

La description de l'oasis, une norme

Partie 1

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 34

Les oasis diffèrent. Les exploitations des jardins oasiens de la région du Jérid sont également hétérogènes et il est difficile de les classer dans un même ensemble. Nous verrons que les différents types d'exploitations répondent à des logiques et à des pratiques différentes du milieu. Les jardins dits traditionnels des vieilles palmeraies de la région représenteraient la norme oasienne, ils constituent une référence : ils sont censés être le jardin toujours reproduit. Cette norme, jamais datée, peut être dite « institutionnelle » (localement). Ce discours peut être interne au Jérid afin de présenter aux intervenants extérieurs une homogénéité de façade qui masque les profondes disparités locales, voire les conflits ; ce type de discours peut être également externe, éventuellement pour folkloriser l'ensemble ou bien pour discréditer tout ce « système de production traditionnel », stigmatisé comme source de blocage, non fonctionnel, exemple d'une aberration économique.

La première partie joue le jeu de cette norme par une description ethnographique des palmeraies et de leurs jardins au Sahara. Progressivement, des espaces aux temps de la palmeraie, des plantes cultivées aux pratiques les mettant en œuvre, des travailleurs oasiens à l'organisation sociale du travail, le naturel de cette norme oasienne deviendra cependant moins évident. Les parties suivantes proposeront des moyens de contourner cette difficulté pour aborder de façon dynamique ces constructions socioécologiques que sont les oasis.

Des espaces des palmeraies

L'étude des spatialités oasiennes porte ici en particulier sur les palmeraies du Jérid (fig. 5) et essentiellement sur les anciennes, c'est-à-dire celles des centres d'habitation de Tozeur, Degache, Nefta et El-Hamma, plusieurs fois millénaires. Je relègue à plus tard, sans les oublier, les palmeraies récentes. Cette mise à l'écart relative tient à ce qu'elles incarnent soit des conceptions récentes de l'agriculture, soit des états transitoires (par processus d'appropriations et d'innovations), même si les palmeraies installées depuis un demi-siècle constituent aujourd'hui 58 % des périmètres irrigués du gouvernorat. Les anciennes oasis couvrent 3 300 ha sur un total de périmètres irrigués au Jérid de 7 819 ha, le reste est donc formé de palmeraies installées sous le protectorat français ou de créations de l'État tunisien (données chiffrées du CRDA Tozeur, 1996). Les oasis nouvelles sont toutefois moins « visibles », elles ne sont pas visitées par les touristes, elles sont fréquemment placées à l'écart des routes, ne sont pas incorporées aux bourgades comme les anciennes et enfin elles sont rarement revendiquées comme partie de « l'identité jéridie ».

En se concentrant sur les espaces de cultures, on dégagera une logique d'emboîtement de différents niveaux d'organisations : le terroir oasien, le parcellaire, le jardin avec ses planches de cultures. Les cadres spatiaux et aussi temporels de la pratique oasienne se modifient à chacun de ces niveaux.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 36

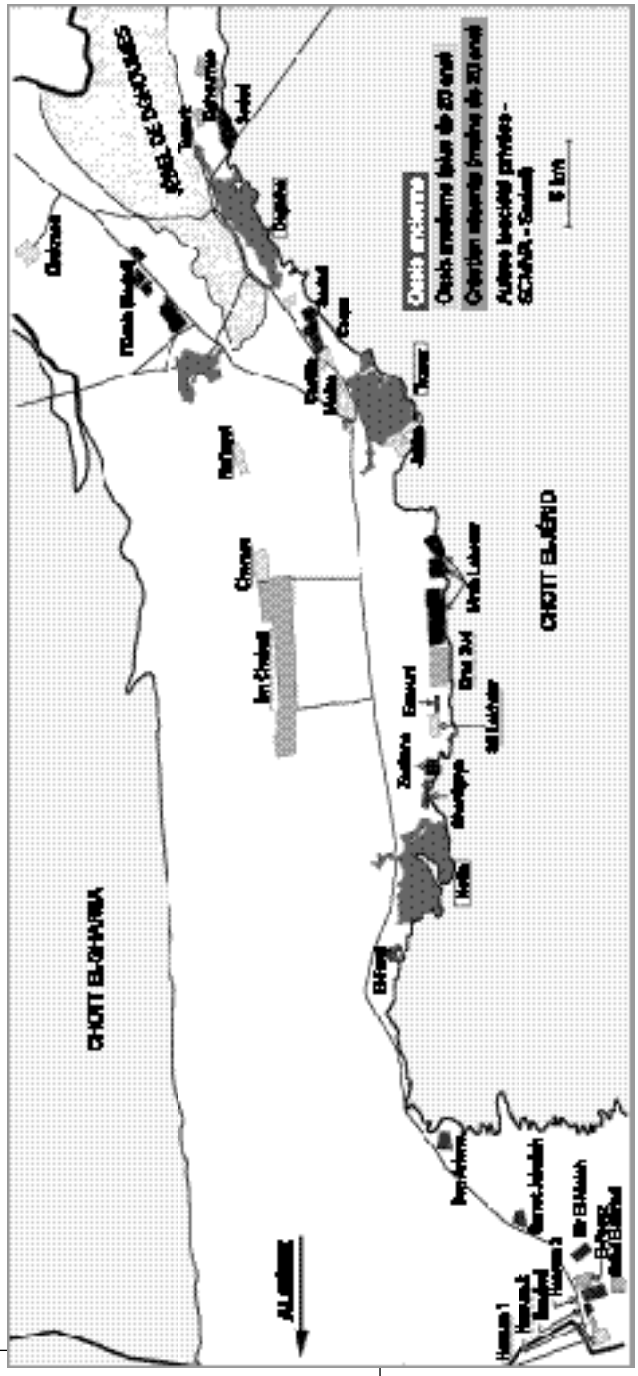


Fig. 5 –
Carte habituelle de la région du Jérid (palmeraies anciennes et récentes).

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 37

La structure du terroir

Un terroir holiste ?

Selon l'origine de l'eau d'irrigation, parfois les oasis s'étirent jusqu'à former des lignes de terroir en continu, parfois elles sont plutôt des îles dans l'océan minéral. L'imagerie maritime est assez fréquente pour parler du désert. Les oasis seraient des îles ou des ports, le désert, une mer de sable et les dromadaires, des vaisseaux du désert (une métaphore particulièrement marquante pour l'imaginaire européen : en pratique, nombre de touristes sont déçus de ne pas toujours trouver du sable autour des oasis, bien que ces zones sableuses ne représentent qu'un septième du Sahara). Les oasis du Jérid sont ainsi, facilement isolables, abordables. Ce sont des espaces agricoles que l'on peut cerner et qui sont conçus comme clos. C'est en cela qu'elles appellent sans doute des descriptions holistiques, c'est-à-dire des descriptions les prenant comme des totalités. La dualité entre l'oasis et le désert est renforcée par les effets de contrastes : agricole et inculte, le travail et la friche, l'irrigué et le sec, le fécond et le stérile, l'anthropique et la désolation, le domestique et le sauvage… L'intégration homogène de l'oasis est encore facilitée, quand on l'aborde à travers l'eau, par une métaphore morphologique ou « organiciste » facile : la conception en arborescence du réseau amenant l'eau d'irrigation dans la palmeraie (le système afférent) et du réseau emportant les eaux usées de la palmeraie (le système efférent) rappelle les systèmes anatomiques nerveux ou sanguins (fig. 6). Respectivement, il s'agit des canaux d'adduction, l'oued (*wêd*, plur. *widyên*) puis les *swâgî* (pluriel de *sêgya*, les seguias), qui amènent l'eau des sources à la terre des jardins, et des drains, les *khanâdeg* (pluriel de *khandeg*), qui évacuent l'eau usagée de la terre des jardins en dehors de la palmeraie (au Jérid vers le chott el-Jérid ou le chott el-Gharsa). Ces eaux agricoles usées (le *nezz*) emportent le sel des eaux d'irrigation, mais aussi le sel du sol qui remonte à la faveur des évaporations.

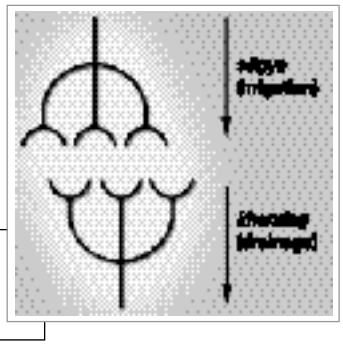


Fig. 6 – Le système « organique » de l'oasis.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 38

Aussi, cette intégration homogène d'un terroir semblerait pertinente. Pourtant, même à s'en tenir à la région du Jérid, les oasis s'animent de fluctuations des espaces, des lieux, et recèlent une diversité des pratiques et des discours. On reconnaît ainsi une étonnante variété de parler l'oasis, beaucoup de termes désignant des espaces diffèrent dans le dialecte arabe local d'un village à l'autre (voir tabl. 2 p. 60). Si ces espaces mouvants sont le produit de la rencontre de facteurs socio-historiques et de conditions écologiques, ces facteurs et conditions n'en sont pas moins d'une homogénéité très incertaine au sein de cette région, et cela est rendu évident avec l'usage des outils de typologie et de zonage. En fait, l'irrespect du caractère holiste de l'espace oasien permet de révéler sa fausse apparence monolithique : l'oasis n'est pas seulement entière, elle est addition infinie de parties et les frontières qui la limitent sont floues.

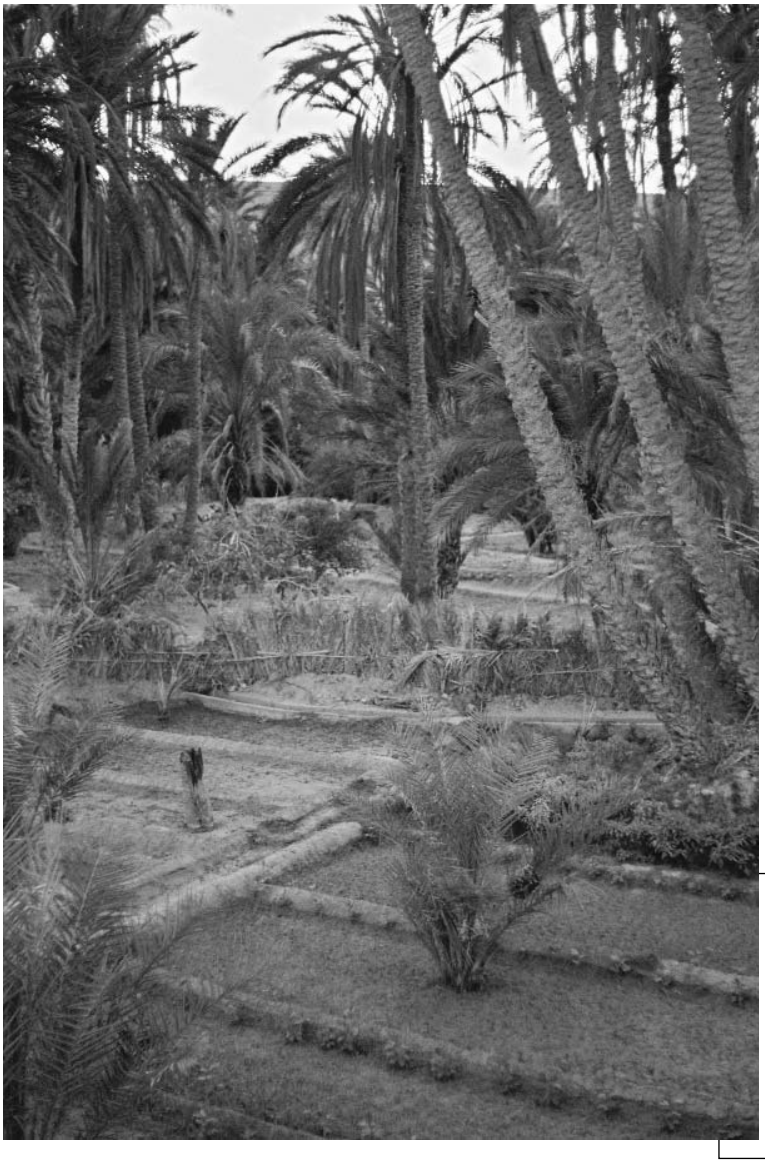
L'oasis n'est pas seulement entière, elle est addition infinie de parties et les frontières qui la limitent sont floues.

L'oasis, entité géographique, se subdivise en sous-parties, qui elles-mêmes se partagent encore et qui elles-mêmes… : nous avons comme un jeu de poupées russes. L'ensemble intègre une logique d'emboîtements, de l'oasis à la planche de cultures. L'espace de la palmeraie se structure d'abord suivant l'axe de l'oued (pour les oasis comme Tozeur ou Nefta) et les grandes divisions en quartiers. Le mot *jar* (coll. inv.) désigne deux choses : le tout et ses premières parties, la palmeraie dans son ensemble et chaque quartier de la palmeraie.

L'usage local (en parler jéridi) du terme *jar* est réservé aux anciennes palmeraies (pour les récentes, on donnera directement leur nom). On dira par exemple *jar Tozeur*, ou seulement *jar* s'il est question de la catégorie spatiale (« *win el-ghâba* ? *fil jar* » — « où est le jardin ? dans l'oasis »). Le terme courant de *wâ<u>h</u>a* (qui correspond au mot français d'origine grecque oasis, et sans doute, comme lui, tire son étymologie de l'égyptien) est plus vague (il est aussi employé à Zagora), tandis que *jar* concerne, pour les populations *jrîdî*, le terroir agricole, distinct du bâti. On accole par contre le nom du « quartier » de la palmeraie quand *jar* est employé pour désigner cette subdivision. On dira par exemple *jar ˚abbâs*, *jar el-wasa<u>t</u>*, *jar el-rebâ<u>t</u>* pour les quartiers de la palmeraie de Tozeur (*Abbas* est un prénom arabe, *el-was(a)<u>t</u>* signifie « le milieu », « le centre », *rebâ<u>t</u>* désigne une place forte ; à Tozeur, on compte un quatrième quartier composé de *El-Hafir, Gernaz, Es-Suanî, Ed-Dejaja*) (fig. 7). Le découpage en quartiers superpose la rotation de la distribution d'eau. Les oueds du Jérid ne sont pas les mêmes que les oueds marocains. Ces derniers (Draa, Ziz) sont de véritables cours d'eau, prenant leurs sources dans les montagnes de l'Atlas marocain, tandis que ceux du Jérid ne sont que la collection des eaux des sources artésiennes (*˚ayûn*, pluriel de *˚aîn*) — ou aujourd'hui des forages qui s'y déversent — et n'ont d'existence que sur quelques milliers de mètres avant de n'être plus que les divisions ramifiées des seguias

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 39

vers les jardins. L'oued de Djanet au tassili n'Ajjer, appelé *edjeriu*, est un véritable cours d'eau, mais à la condition que les pluies soient suffisantes, c'est-à-dire qu'en fait il ne coule quasiment jamais (cela est vrai pour toute la région sauf exception de la petite oasis des plateaux, Ihérir). En tamahâq de Djanet, l'*ighezer* est un oued un peu étroit, le *taghzit* (plur. *tighza*) est large.



Paysage oasien à Nefta (Tunisie) décembre 1994. La palmeraie est, à cet endroit, relativement ouverte ; les palmiers sont de « variétés communes ». L'alignement des planches de cultures suggère un travail sur le *tafsîl* profond et récent.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 40

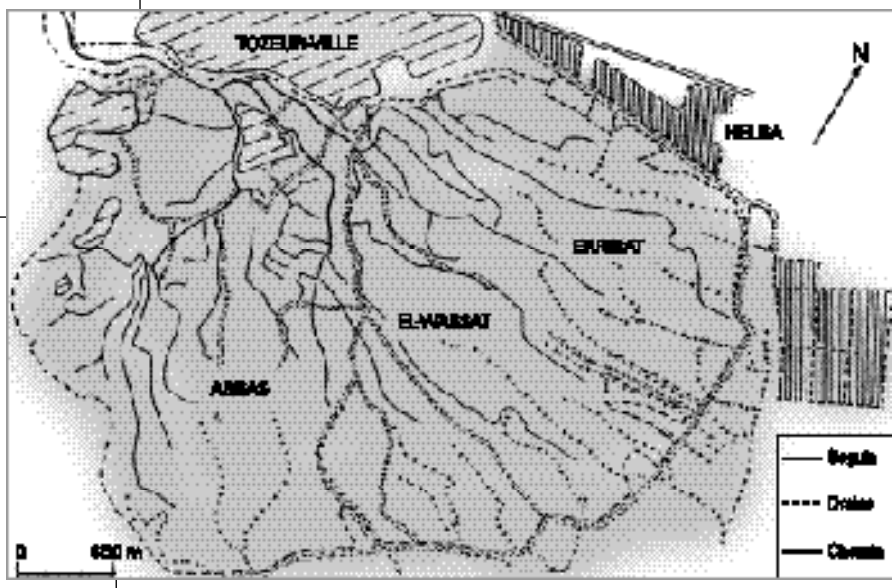


Fig. 7 – La palmeraie de Tozeur, réseau des seguias et des drains principaux.

(d'après A. KASSAH, 1993, modifiée)

Les frontières floues

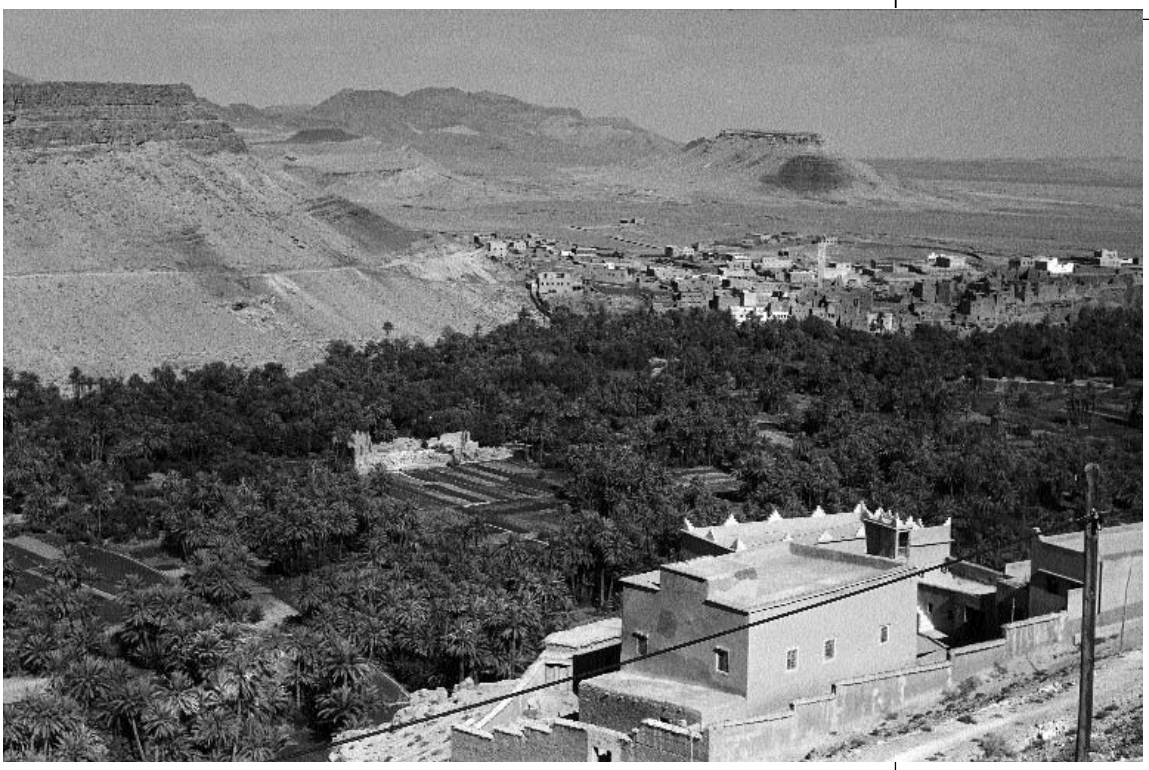
L'oasis n'est donc pas monolithique, mais est-elle tout au moins limitée ? En fait, les contours de la palmeraie bougent aussi. C'est même sur ces bordures que la marge de mouvement est la plus aisée : l'extension empiète sur du désert qui est perçu comme n'appartenant à personne, puisque pas mis en valeur. L'usage local (mais officieux) tend à accorder comme la propriété d'un individu la terre prise au désert (hors les terres collectives de parcours des pasteurs), le sol n'a de valeur pour les jardiniers que s'il est potentiellement productif, c'est-à-dire irrigué. Hors l'agriculture, c'est aussi selon cette logique qu'on marque le sol de tas de pierres sur les marges du village. Ce sont les pierres dont on se servira pour monter les murs ; de fait, elles peuvent rester des années ainsi. Au-delà du matériau, ces amas sont surtout les signes intelligibles que ce périmètre a aujourd'hui un propriétaire, qu'il a été approprié. Néanmoins, le sol est aujourd'hui la propriété de l'État tunisien (et a donc un prix), mais c'est une chose que l'on « oublie » facilement, que ce soit pour l'habitat ou les cultures. En outre, ces extensions non autorisées des marges de la palmeraie sont illicites : la superficie du terroir oasien a été gelée par l'État (en dehors des créa-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 41

tions de l'État lui-même !) afin que ne se multiplient pas à l'infini les ayants droit aux tours d'eau, une eau dont le débit est fixe (sinon en déclin). Il arrive que la police vienne combler cet oubli et expulse des cultivateurs hors de nouvelles terres qu'ils se sont appropriées sur les bords de la palmeraie « officielle » et qu'elle procède à l'arrachage des rejets de dattiers (à Nefta en 1995, par exemple).

À Djanet en Algérie, la palmeraie est plus réduite, et la structure plus souple et moins fermée : certaines zones sont abandonnées faute d'eau, d'autres s'étendent ou sont créées. Par exemple (25 juillet 1994, à Djanet), des agriculteurs ont agrandi leur grand jardin en annexant un petit morceau de terre (approximativement dix mètres sur vingt) qui le jouxte du côté de l'oued. Ils l'ont préparé en délimitant rapidement l'endroit puis en creusant à la houe un petit fossé (trente centimètres de profondeur) dans lequel ils plantaient dressées des palmes au fur et à mesure. Il ne s'agissait pas pour eux forcément d'accroître la surface cultivée : ce n'était pas directement parce que l'eau était plus abondante cette année (rares précipitations) qu'ils annexaient cette portion de terrain, mais c'était surtout que là, il n'y avait pas d'herbes adventices à défricher.

Le débouché au désert d'un oued de montagne (Atlas). Octobre 1996, Gorges de Todgha (Maroc). Le contraste est ici saisissant entre le milieu oasien et l'aridité du désert environnant.



*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 42

Les jardins d'oasis sont des propriétés privées clairement affirmées, mais cela n'empêche pas les contours de leur ensemble de pouvoir bouger. Ces extensions agricoles sont appelées au Jérid (tout au moins à Tozeur) *mazyûd*, ou *sênya* (plur. *swânî*, cf. « Le jardin au pluriel »). Elles sont plus aisées à créer sur les limites de la palmeraie et sont le fait soit de propriétaires (*mâlek*) désirant créer *ex nihilo* un jardin ou une zone de jardin souvent à vocation productive (on préfère en général repartir de rien plutôt que de rénover l'ancien jardin), soit de métayers (au cinquième, *khammêsa*, voir pour ce terme « Les jardiniers des oasis et l'organisation du travail » p. 163) pour qui c'est un moyen facile d'accéder au statut de propriétaire. Dans tous les cas, elles se présentent de manière similaire : souvent équipées d'un puits dit *bîr* (elles n'ont normalement pas droit à une main d'eau), ces parcelles sont conçues différemment de celles situées au cœur des vieilles palmeraies. À travers des jardins neufs qui ne proviennent pas des circuits du patrimoine, qui ne sont pas chargés de l'histoire du Jérid, l'objectif des cultivateurs est clairement la rente phœnicicole. Les parcelles sont organisées comme le sont celles de type colonial ou, après l'Indépendance, constituées par l'État. Ces *mâlek* s'approprient un type d'agencement de l'exploitation perçu comme rationnel et moderne : les palmiers sont alignés, leur densité de plantation est faible (100 à 150 pieds/ha) et la proportion du cultivar *deglet en-nûr*, roi sur le marché de la datte d'exportation, est élevée. De plus, étant récents, ces jardins affichent une formation végétale ouverte et ne comptent pas (encore ?) les trois étages caractéristiques. Sans avoir l'ampleur du phénomène régional du Nefzaoua (Brochier-Puig, 2000), ces extensions au Jérid, bien que sur les marges de la palmeraie, n'en sont pas moins importantes (ou si on veut, peu marginales en nombre). Selon les données officielles du service Statistique du CRDA de Tozeur (en mai 1996), le Jérid compte un total de 7 750 ha de périmètres irrigués en palmiers dattiers, dont 3 303 ha en oasis anciennes et chaque oasis comporte des extentions inégales (tabl. 1).

Tabl. 1 – Proportion des extensions dans les vieilles palmeraies du Jérid.

Palmeraie	Superficie totale	Superficie en extension	% en extension
Nefta	852 ha	45 ha	5,3 %
Degache	895 ha	87 ha	9,7 %
Tozeur	973 ha	171 ha	17,6 %

(Superficies totales tirées de : Conforti, Ben Mahmoud, Tonneau, s. d. [1995])

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 43

Ces extensions de l'oasis peuvent s'affirmer délibérément comme tendant vers un seul dessein : le profit (sans pour autant le garantir). Ces *mazyûd* s'affranchissent du regard que le jardinier jéridi porte habituellement sur le terroir oasien. Cette coupure radicale à la référence du *jar* explique en partie le fait que l'on préfère presque toujours fonder une parcelle *ex nihilo* plutôt que de rénover une ancienne tenue par héritage et par l'histoire.

Le temps inaccessible

L'Histoire, construite et reconstruite, s'exprime peut-être à travers le lignage. Des lignages, sans doute autrefois plus significatifs, sont aujourd'hui sans expression forte chez les sédentaires du Jérid. G. BÉDOUCHA (1987), à propos d'oasis du Nefzaoua, pense que la dissolution du lignage a amené la destruction du système de distribution ancien de l'eau. Un peu à l'identique, Mondher KILANI (1992) voit le langage du lignage s'inscrire directement dans l'espace cultivé de l'oasis à El-Ksar (près de Gafsa, un peu plus au nord) puisque ce lignage présidait au fonctionnement du système hydraulique. On pourrait présumer que cela a pu être vrai au Jérid, mais il m'est difficile d'abonder dans ce sens ou non. Les discours locaux (des sédentaires *jrîdî*) réfutent même quelquefois l'existence actuelle des lignages, les *˚arûsh* (pluriel de *˚arsh*).

> **C**ela se vérifie pour les populations locales de vieille sédentarité. Pour les bédouines ou plutôt d'origine bédouine, le lignage *˚arsh* reste une institution structurant encore la collectivité (on se réfère davantage à la *qabîla*). Une des démonstrations de cette prégnance chez les anciens nomades a été établie par Nicolas Puig calculant par exemple que le mariage arabe préférentiel (avec la fille de l'oncle paternel) et le mariage entre cousins en général sont deux fois plus nombreux que chez les Jéridis (sédentaires de vieille souche) : 37,8 % contre 17,4 % des mariages totaux entre l'Indépendance et 1997. (PUIG, 1998)

Si le terme *˚arsh* est usité parfois, ce serait plutôt dans un sens restrictif de « famille » et on le ferait correspondre à *˚â'ila* (plur. *˚a'ilt*, la famille élémentaire). Ce qui est visible aujourd'hui l'est au niveau du bâti, du village (en fait aujourd'hui des bourgades, voire des villes). Dans Tozeur, Nefta ou Degache, à chaque quartier d'habitations correspond un lignage, ou correspondait puisque cette homogénéité par quartier se perdrait de nos jours. À Degache, malgré la tenue d'un discours niant souvent

l'°*arsh* en général, chacun des quartiers se rattache à un des quatre fondateurs éponymes de l'oasis (on pourrait arguer que cette négation est contradictoire avec les récits de fondation, (voir « Les histoires larges des oasis » p. 79), et chacun se dit de tel ou tel lignage. Nier leur existence se constitue peut-être comme une façon de nier leur efficacité à ce jour, c'est également un discours compatible avec l'édification d'une nation moderne, image officielle présentée par la Tunisie. Ces partitions des lignages se reflètent plus ou moins dans le *jar* aujourd'hui. L'espace oasien demeure structuré par l'histoire que les lignages y ont inscrite, mais la relative autonomisation actuelle des individus vis-à-vis de leur groupe agnatique suffit sans doute pour que les regroupements par lignages soient introuvables dans la palmeraie proprement dite.

En revanche, à certaines oasis récentes correspond un peuplement spécifique de groupes agnatiques. Cet investissement résulte d'une politique d'État dans le cadre des programmes de sédentarisation des pasteurs-éleveurs.

> **P**ar exemple à Dghoumes, ce sont les Awlâd Yahya et à l'autre extrémité du Jérid, à l'ouest, les Ghrib à Hazoua, ou encore des Awlâd Sîdî Abîd (principalement des Rkerka) à Chekmou. Dans la palmeraie de Nefleyet, elle aussi récente (fin des années cinquante), à mi-chemin entre les centres de Tozeur et El-Hamma, est connue une zone dite « *shig shebbiya* », c'est-à-dire « partie [côté] des Shebbya » (les Shebbya sont un groupe nomade occupant tardivement le nord de Tozeur). L'autre partie de la palmeraie est dite *shig al-blêd*, c'est-à-dire la partie des habitants du [centre-] ville. Le terme de « *shig* » peut couvrir un sens politique signifiant ligue, fraction ou partie. (Battesti et Puig, 1999)
>
> La démonstration la plus probante de la marque du lignage dans le terroir oasien, je l'ai trouvée à Djanet en Algérie : les Touareg Kel Ajjer de Djanet ne savent pas très bien si les jardins ont toujours existé ou non, toutefois ils pensent que ces terres étaient cultivées avant que les différents villages (aujourd'hui des quartiers de Djanet) n'apparaissent. De ces ancêtres planteurs de palmiers, il y aurait en fait deux tribus fondatrices de l'oasis (villages et palmeraie) de Djanet, les Kel Aminder (habitant le quartier d'Azélouaze) et les Kel Taghofit (habitant le village d'El-Mihane) selon mes informateurs qui appartenaient à une de ces deux tribus (les Kel Aminder), et ils semblaient fiers de faire partie de ces pionniers. Le bâti est pensé comme des territoires tribaux distincts. On affirme que les serrures ne servent qu'à éviter les intrusions des animaux dans les maisons : puisque tout le monde se connaît, on ne craint pas les voleurs. Aujourd'hui encore, il est bien rare qu'un étranger au village (donc à la tribu) ose s'y aventurer non accompagné, même s'il vient du village voisin.
>
> Cette séparation des deux tribus est réelle et persiste. Ainsi, elle l'est au niveau géographique entre les deux villages, mais aussi pour les jardins : il y a une zone de jardins Kel Aminder (au nord de la palmeraie) et une zone

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 45

de jardins Kel Taghofit (au sud de la palmeraie), deux zones dont la frontière se matérialise par un chemin. Cette démarcation divisant l'espace des terres cultivées traverse la zone inculte du centre de l'oued sec et, chose importante, c'est à cet emplacement précis qu'a lieu la fête de la *Sebiba* (premier mois inaugurant l'année du calendrier *targi* de douze mois lunaires ; c'est aussi la grande fête qui a lieu dix jours après le début du mois et qui célèbre *Musa*, Moïse dans le Coran, fuyant Pharaon). Pendant la fête, les participants assis respectent cette ligne fictive et demeurent séparés de part et d'autre des zones de jardins, les danseurs tournent autour de l'assistance. Cette représentation réifie la séparation des lignages et souligne l'importance des jardins dans la vision globale de l'oasis (la palmeraie peut se dire *tisdayen*, un pluriel de palmier dattier, *tasdet*). La sédentarité à Djanet implique avant tout le désir de posséder un jardin, quitte à ne loger que dans celui-ci, c'est-à-dire dans les zéribas (habitations de semi-sédentaires construites en chaumes de graminées : *ekadiuan* quand elles sont petites et *tekabart* quand elles sont de grandes dimensions).

L'oasis dans son ensemble et ses quartiers changent dans un temps long et leurs contours sont modifiées par de lentes fluctuations.

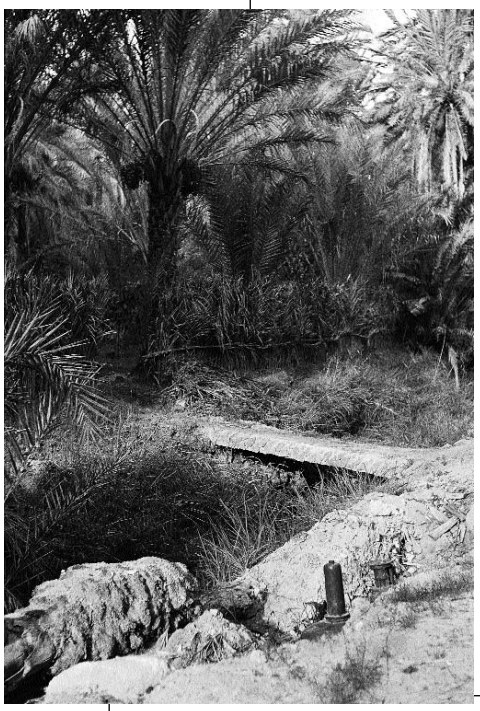
L'oasis dans son ensemble et ses premières subdivisions (les *jar* au Jérid) sont les niveaux d'emboîtement les plus englobants. Ces niveaux larges sont donnés, c'est-à-dire que la mémoire ne se souvient pas que cet univers ait pu changer, autrement dit que l'homme puisse agir sur ces niveaux (et la naissance des oasis est évoquée comme une apparition soudaine). Ces niveaux larges s'inscrivent dans un cycle long de mouvements, la fluctuation est possible, mais apparemment sur des siècles (ou tout au moins, c'est ainsi que cela est perceptible). C'est à cette échelle la rencontre d'une histoire mythique, celle de la création, et d'un espace dont les contours connaissent un rythme lent de fluctuations : à l'imprécision des temps correspond l'indétermination des contours.

Le parcellaire

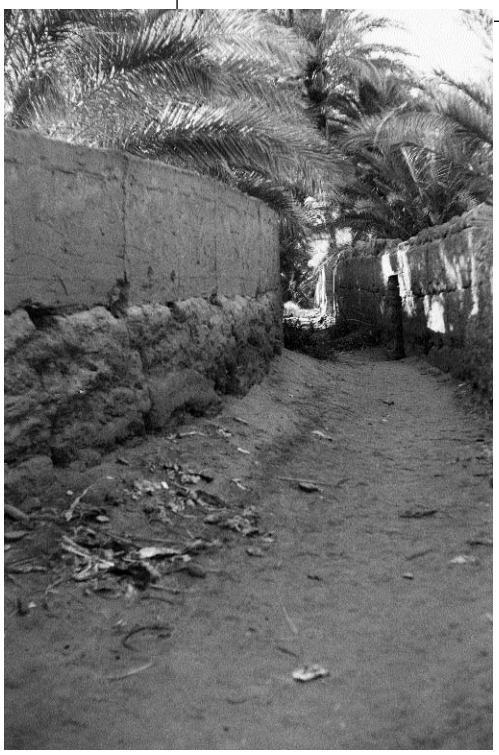
Alors que l'oasis représente une unité géographique nette et distincte, séparée au Jérid d'une autre oasis par le désert ou la steppe, le foncier intérieur des anciennes palmeraies forme plutôt un puzzle. Le jardin d'oasis — *el-ghâba* — est une unité de propriété délimitée physiquement. Exception faite de quelques rares « terres blanches » (*ard beyda*), c'est-à-dire sans cultures, l'espace de l'oasis est un ensemble contigu de jardins. Les jardins se touchent, les formes irrégulières de leur contour sont des frontières (*hudd*, plur. *hodûd*) avec le

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 46

jardin du voisin ou un chemin d'accès. Ces limites de jardins sont matérialisées généralement au Jérid par une haie de palmes ou une butée de terre ou encore un drain (voir tabl. 2). Ces haies de palmes sont la norme à Djanet. À Zagora au Maroc, les jardins ont la particularité d'être cernés d'un mur (*het*) d'au moins deux rangées de grosses briques de terre crue (mêlée à de la paille) qui rappellent les proportions des pierres de taille romaines (environ deux mètres de long pour un en hauteur). Dans une telle structure du terroir oasien, les chemins ramifiés souvent étroits sont les liens entre les jardins ; ils représentent un espace longiligne public (voir « Parcours, représentations dans la palmeraie » p. 281). À Zagora, ils possèdent un nom spécifique : *trek*.



Pont de palme et borne d'irrigation. Novembre 1995, Tozeur (Tunisie). L'entrée de jardin est bordée d'un drain, que longe un réseau de distribution d'eau récent souterrain.



« Ruelle » de la palmeraie. Septembre 1996, Zagora (Maroc). La plupart des jardins de cette région sont enclos d'un mur imposant (*het*) dont les tracés dessinent de véritables ruelles.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 47

Cette constitution en puzzle où les petites pièces (superficie moyenne des parcelles en ancienne palmeraie de 0,7 ha) s'insèrent étroitement l'une dans l'autre s'explique, en partie, par les contraintes écologiques qui poussent à la culture intensive à l'échelle de l'oasis. Il est connu que cette structuration dense induit un microclimat favorable aux cultures (réduction du vent, ombrage, diminution de l'évapotranspiration…). Cet effet très local qui tempère la sévérité désertique est ce que l'on appelle d'ordinaire « l'effet oasis ». Une telle structuration de l'espace des palmeraies permet également d'optimiser l'usage de l'eau, ressource rare. Quand l'eau est acheminée d'une source ou d'un oued vers les jardins, son parcours est diminué et ombragé, réduisant infiltration et évaporation.

Un puzzle qui bouge

Le parcellaire oasien connaît un double mouvement contradictoire : indivision et morcellement.

La structure agrégée du parcellaire n'implique pas toutefois une absence de mouvement. Malgré la rigidité apparente de cette imbrication de jardins, le parcellaire se recompose, se modifie au gré des morts et des naissances des membres de la communauté oasienne, des stratégies et des revers de fortune des uns et des autres. À travers les générations, existe une mobilité des propriétés. Nous assistons au cours de ces années, semble-t-il, à la fin d'une gestion de l'oasis par le lignage et du patrimoine par la famille élargie. Il est difficile de s'avancer sur ce qu'était la gestion des terres autrefois au-delà de la « tradition idéale », mais aujourd'hui s'identifie un double mouvement : l'indivision et le morcellement (au Jérid, cette « tradition idéale » est une gestion de l'héritage dans la palmeraie par le fils aîné, tandis que la situation « idéale » à Djanet voudrait que les jardins appartiennent uniquement aux femmes, trait matriarcal des sociétés touaregs, mais de fait, cela est loin d'être systématique).

L'indivision résulte soit d'un non-accord sur la répartition de l'héritage, soit d'une volonté des enfants de respecter l'intégrité du patrimoine légué par le père (cas le plus dynamique). Si un accord sur la gestion du patrimoine n'intervient pas entre héritiers, au mieux seul un minimum d'investissement est pratiqué, sinon le défaut d'entretien déprécie à terme la valeur du jardin et sa productivité. Le morcellement, en revanche, décompose le jardin en autant d'unités que d'héritiers, y diminuant la rentabilité et la possibilité d'investissement.

On mentionne que, « autrefois » (*bikrî*), se manifestait une réticence à la vente d'une terre héritée. Ce n'est globalement pas le cas aujour-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 48

d'hui. Dans l'oasis, il n'existe pas d'unité minimale de transaction. L'anecdote du palmier appartenant à plusieurs personnes se retrouve dans beaucoup d'oasis sahariennes. Les biens indivisibles ont pris fin avec la dissolution des *habûs* (habous ou terre de mainmorte) par la loi du 18 juillet 1957 en Tunisie. Ces biens *habûs* « prévoient que les biens d'une famille seraient dévolus à une fondation pieuse en cas d'extinction de la descendance mâle » (BÉDOUCHA, 1987 : 87) lorsqu'ils sont du type dit *alhî*. On distingue trois types de biens habous : *alhî*, le bien reste dans la famille jusqu'à extinction puis revient alors à une fondation pieuse ; *khayrî*, il est attribué à une œuvre de bienfaisance ; et *zâwiya*, il est dévolu à l'entretien d'une *zâwiya* (fondation religieuse). Les terres *habûs* sont frappées d'une rétention perpétuelle contre toute éventuelle aliénation dès leur constitution par un écrit notarié. Dans les oasis du Jérid, leur dissolution par l'État a été à l'origine d'un mouvement foncier facilitant l'entrée de nouveaux propriétaires dont des *khammêsa* (cas par exemple de l'exploitation de « Abdel Majid » à El-Hamma, cf. Partie II) et certains éleveurs de souche nomade. Dans les oasis marocaines, par exemple à Zagora, ces terres continuent d'être gérées par l'administration des habous du ministère des Affaires islamiques (qui, comme pour les palmeraies d'État en Tunisie, vend la production en lots sur pieds).

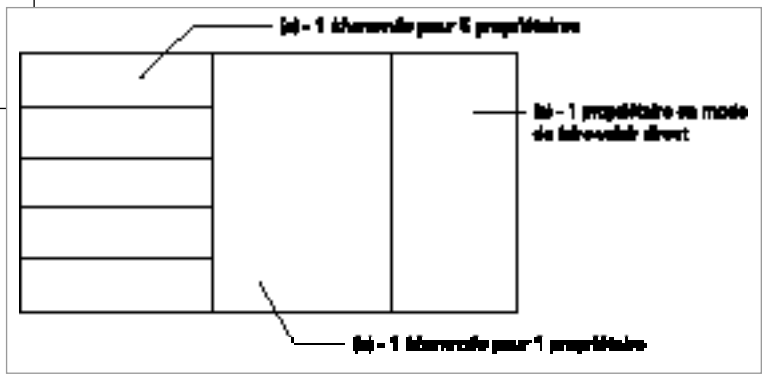


Fig. 8 – Exemple du jardin Sânyat Rahîl à Nefta.

Le remaniement constant du parcellaire tient également à la disparité des vues sur l'oasis des propriétaires eux-mêmes, qui implique une diversité des stratégies. Certaines stratégies foncières tendent à la reconstitution de grandes parcelles, telles qu'on les présentait autrefois, d'un seul tenant. Ainsi, on divise, on rachète des parts, on revend,

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 49

on cède, on échange : la structure foncière se présente comme un puzzle mouvant au sein de l'oasis. Le parcellaire peut paraître *a priori* statique (il a découragé plusieurs partisans du remembrement), mais un minimum de perspective diachronique nous rend les formes floues, bougées. Le schéma (fig. 8 : la forme du jardin est schématisée au lieu des contours tourmentés caractéristiques en oasis ancienne) et le commentaire correspondant illustrent un exemple de ces mouvements.

> **L**'ensemble de ce jardin a appartenu à un juif du nom de Rahîl, il y a quatre-vingts ans, dit-on (d'où le nom de *Sânyat Rahîl* que porte la parcelle). Rahîl l'aurait vendu en son entier au grand-père d'un des propriétaires actuels qui y possède aujourd'hui 0,7 ha et qu'il travaille lui-même (a). Deux *khammêsa* (métayers au cinquième) exploitent le reste du jardin, l'un pour le compte d'un propriétaire (b) et l'autre sur une surface sensiblement identique, mais propriété de cinq personnes distinctes (c).
> (Cet exemple a été recueilli à l'automne 1995 à Nefta par Nicolas Puig et est tiré de l'article auquel ce chapitre fait implicitement référence : BATTESTI et PUIG, 1999.) Un autre aperçu de trajet de jardin est donné en détail chez Y. JUSSERAND (1994).

Le jardin au pluriel

Le terme « jardin », dans son acception générique, recouvre un ensemble hétérogène. Les pièces de puzzle s'assemblent, mais ne se ressemblent pas toujours. Cette hétérogénéité est soulignée par le vocabulaire local.

> ***J**ardin* ou *jarden*, dérivé du français « jardin », est parfois employé, mais désigne alors le jardin potager devant ou dans la maison (*hûsh*), c'est-à-dire dans la cour. Quelques légumes courants y sont cultivés en petites quantités pour les besoins de la cuisine familiale (menthe, blette, persil…).
> Au Jérid, le mot en arabe classique « *jenna* » et sa forme diminutive « *jnîna* » ne sont pas en usage, tandis qu'ils le sont dans d'autres régions d'oasis au Sahara ou même à Tunis. Ce terme se retrouve par exemple au Maroc dans les vallées du Draa (Zagora) et du Ziz (Er-Rissani) : *jnan* (au pluriel, *jnanat*) y désigne de façon générique le jardin de la palmeraie. Au sens propre, *jenna* désigne le paradis et par extension un jardin de fleurs ou un jardin public.
> Le terme générique de jardin de palmeraie se traduit au Jérid par « *ghâba* » (plur. *ghâbat* ou *ghîb*). Quoi qu'en disent un certain nombre d'auteurs, ce mot qui se comprend hors de cette région toujours dans le sens de « forêt » désigne localement et dans le *jar* toujours le jardin. Il est utile d'insister sur cette nuance tant on peut lire que « dans les représentations locales, l´oasis est considérée comme une forêt de palmiers.

Les différents noms du jardin au Jérid renvoient à des conceptions variées de l'agriculture et du jardinage.

Ghabba : forêt ». En effet, même à Zagora, si l'on parle à des agriculteurs de *ghâba*, cela ne leur évoquera que la forêt (d'eucalyptus par exemple). Dans l'oasis *jrîdî*, par « *ghâba* » c'est invariablement le jardin que l'on désigne (et non « une forêt de palmiers ») : « *nemshi-l-ghâba* », je vais au jardin ; « *yikhdem fil-ghâba* », il travaille au jardin. Au tassili n'Ajjer, le dialecte local targui ne réserve qu'un terme semble-t-il pour parler du jardin : *afaghadj*, et son pluriel *ifaradjan*.

Au Jérid toujours, dans la palmeraie, un petit jardin se dit *drîjât*, c'est-à-dire jardin de la dimension de quelques *darja* (planches d'irrigation, cf. *infra* « La structure des jardins »). On trouve jusqu'au XIXe siècle dans les actes notariés la mention de *jidar*, qui désignait dans le parler local un petit mur en terre servant à retenir l'eau. Ce terme correspondait alors à la propriété totale d'une parcelle dans la palmeraie (terre, palmier et eau) (HÉNIA, 1980). « *Bustân* » (parfois prononcé *bestên*, plur. *besâtîn*) est le beau jardin, de petite taille, qui a eu beaucoup d'eau (donc luxuriant). Ce terme est peu utilisé comme nom commun, mais comme composant d'un nom de jardin. On le retrouve aussi dans *al-basâtîn* (un pluriel de *bustân*), toponyme d'une partie de Nefta.

Sênya (ou *sânya*, plur. *swânî*), comme *bustân*, est plus souvent fixé dans un toponyme (cf. *supra* « *Sanyat Rahîl* ») qu'utilisé comme substantif. Le champ sémantique de *sênya* diffère cependant de *bustên*. En arabe standard, le terme *sânya* correspond plutôt à « champ » en français. Il désigne au Jérid le jardin en extension, aux palmiers jeunes et situé en bord de palmeraie. L'emploi de *sênya* permet peut-être de se démarquer du caractère vieilli et moins performant du *ghâba*. Le nom précédent (*Sanyat Rahîl*) désigne pourtant un vieux jardin : soit qu'il était jeune au moment de la fixation du toponyme, soit que le sens du terme ait changé. Les extensions dénotent un esprit d'entreprise comparable aux stratégies des agriculteurs du Nefzaoua (la seconde grande région dattière de Tunisie) qui ont développé pour plus de 4 000 ha des périmètres en extensions illicites. (De nombreux éléments peuvent venir expliquer ce phénomène au Nefzaoua, un des plus prosaïques étant que le forage est abordable techniquement aux personnes privées, car la nappe du Complexe terminal (une nappe relativement profonde) dans la région est beaucoup plus proche de la surface qu'au Jérid.)

Un autre mot du vocabulaire local dérive du français : *nûmro* (auquel s'est fixé un pluriel depuis son adoption : *nwâmâr*). Ce sont les jardins des palmeraies nouvelles organisées en lots numérotés (d'où le nom) et plus grands que les *swânî*. Conçus par les autorités coloniales ou les colons eux-mêmes (palmeraies de Castilia, Nefleyet), puis par l'État tunisien indépendant, les lots ont été alloués sur la période récente aux anciens combattants (ou assimilés, liés au parti unique destourien) (palmeraie d'Ibn Chabbat) et à d'anciens nomades dans le cadre des programmes de sédentarisation (palmeraies de Chemsa, Hazoua, Dghoumes). Le terme « *nûmro* » éclaire lui-même sur la destination de ces jardins. Ils sont voués, par la structure parfaite de leur alignement, à une production en masse, aux hauts rendements (espérés). Toutefois, les jardins « *nwâmâr* » d'an-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 51

ciens nomades ont une vocation paysanne plus marquée ; leurs processus de socialisation, différents des anciennes palmeraies oasiennes, ne sont pas non plus ceux des *nwâmâr*, « sans âme » est-on tenté d'écrire. À Dghoumes, les villageois vont se laver dans les « *regâra* » (sans doute de « regard » en français) des canalisations d'adduction d'eau de la palmeraie, ce qui ne se conçoit pas à Castilia, Ibn Chabbat ou Nefleyet.

La palmeraie se compose comme un puzzle de milliers de jardins. Par le biais des transactions foncières individuelles, les cultivateurs ont collectivement une emprise sur la palmeraie, lui donnent son visage et des noms pour la décrire. Les différentes dénominations du jardin renvoient à des champs sémantiques divers et souvent à des conceptions variées de l'agriculture et du jardinage. Mais cette action pratique se limite au niveau du parcellaire. À ce niveau d'organisation de l'oasis, de maîtrise de la terre correspond le temps moyen des décennies, des générations : c'est le pas (l'unité) de mouvement à ce niveau d'observation.

La structure des jardins

Les milliers de jardins des palmeraies sont autant de propriétés privées. La propriété est la règle ; seuls les chemins des palmeraies peuvent prétendre être du domaine public. Contrairement aux terres collectives de parcours des tribus de pasteurs dans les steppes avoisinantes, la propriété privée s'applique strictement à la terre comme à ce qui pousse dessus dans les palmeraies d'oasis. Aujourd'hui, terre et eau sont indissociables (ce qui ne l'était pas il y a quelques décennies), de même que terre et palmiers, mais cela est plus théorique (il existe des cas, comme à El-Hamma, où trois palmiers dans un coin du jardin n'appartiennent pas au jardinier bien que la terre à cet endroit soit sa propriété). À un jardin correspondent un ou plusieurs propriétaires (en cas d'indivision, par exemple) et chaque propriété peut posséder sa propre logique d'exploitation, sa propre stratégie donc. Mais celle-ci n'est jamais tout à fait indépendante de celle du voisin compte tenu de l'environnement socioécologique local.

Les logiques d'exploitations et l'organisation des parcelles intègrent les contraintes sociales et écologiques assez fortes dans les zones arides. L'association des cultures basses et des cultures fruitières permet d'assurer l'ombrage contre le fort ensoleillement ; l'ombrage et

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 52

l'humidité constante (oueds, irrigation par immersion, densité du couvert végétal) permettent de pallier les trop fortes chaleurs ; le vent et en particulier le *shehîlî* (sirocco) est amenuisé par les coupe-vent de palmiers de variétés dites communes ou de ligneux comme les filaos (*Casuarina equisetifolia*, ou *safsâf* au Jérid) ou les eucalyptus (*Eucalyptus globulus* ou *kalatûs* au Jérid), et de manière générale par la densité du couvert en palmeraie ; le système d'irrigation supplée à l'aridité et l'irrigation par inondation à la faible hygrométrie ; la salinité des sols et des eaux se résorbe par le système déférent de drains (*khanâdeg*) et afférent des seguias et les irrigations d'hiver, ainsi que par l'ombrage du sol par les végétaux (le sel remonte ainsi moins par capillarité). Si ces contraintes pèsent sur l'agriculture, on s'en affranchit cependant toujours partiellement : il existe toujours une marge de manœuvre, sociale, sur l'espace, le temps, le travail, les techniques. Les différences entre jardins et également entre oasis en sont la preuve. Quant à savoir s'il y a un fondement écologique des pratiques sociales ou un fondement social des pratiques écologiques (BARRAU, 1982), il semble bien difficile, ici comme ailleurs, de trancher.

Avant tout, le jardin est une entité définie, isolée par les oasiens. Dans la perception de leur environnement géographique naturel, *el-ghâba* a une réalité profonde pour les gens vivant de la palmeraie. Comme on le verra par la suite, un niveau pertinent d'enquête a semblé être le jardin, bien qu'il ne soit ni l'unité essentielle de décision stratégique, ni l'unité minimale de transaction (tout peut être divisé pour la vente ou en parts d'héritage, *hossa*), ni même de production (un propriétaire ou un *khammês* agissant sur plusieurs parcelles peut répartir sa stratégie de production). De même, comme le jardin fonctionne en cultures associées (polyculture intensive), une partie du jardin peut être réservée à une culture (on va dire au Jérid par exemple *shig felfel*, « partie piment »). En fait, il n'existe pas d'unité minimale de production spécifique (*stricto sensu*) puisque plusieurs cultures peuvent coexister dans le plus petit sous-ensemble (*hôdh* ou *meskba*). On peut trouver dans une même *hôdh*, observée à Nefleyet (mais le cas est ordinaire), piment surtout, mais aussi salade, fève et blette poussant mélangés.

L'organisation interne générale

Dans la région du Jérid, la répartition des palmiers dattiers à l'intérieur du jardin est homogène. Dans les palmeraies de Gabès (littoral

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 53

tunisien oriental) au contraire, les palmiers ont plus une vocation de coupe-vent que de production (mauvaise fructification due au climat maritime) et sont disposés en haie autour de grandes planches de cultures. La disposition homogène au Jérid explique pour une part la forte densité des pieds. Ce rapport atteint parfois 400 palmiers par hectare dans les vieilles oasis, les pieds étant disposés alors en désordre, contre 100 à l'hectare et des palmiers en ordre aligné dans les nouvelles plantations. La structuration verticale classique des palmeraies oasiennes en trois strates est connue et elle confère à ce type d'exploitation la qualification de « jardin-verger ». Sous les palmiers (la première strate), poussent les arbres fruitiers (la seconde strate), et le dernier étage, à l'ombre, se compose des cultures maraîchères et fourragères. Il arrive que certains jardins de vieilles oasis, à défaut d'entretien, se referment sur eux-mêmes et aient des zones complètement arbustives, une fermeture condamnant l'exploitation de planches sous-jacentes. Les cultures basses sont contenues dans les planches de cultures. Ces planches répondent d'une logique géométrique d'imbrication et d'emboîtement de quadrilatères. Cela est la structuration classique de la norme oasienne.

La structuration classique des jardins est la superposition verticale et l'emboîtement horizontal.

Dans l'aménagement des jardins d'oasis, deux pôles (catégories idéelles soumises à la critique un peu plus loin) semblent s'opposer : le « moderne » (palmiers alignés, espacés, parcelle rangée, productiviste) et le « classique » (ou « traditionnel », sans ordre apparent, dense, riche biodiversité). À l'exception d'une rénovation totale (rare) ou de légères tendances par contraintes (comme le démariage des palmiers décidé par l'Administration), il y a peu d'itinéraires de jardins allant du « classique » vers le « moderne ».

> **L**e démariage, *takhfîf*, se pratique pour les arbres comme pour les légumes (de *khafîf* ou *khfaîf*, léger). Ce démariage des palmiers, organisé par l'administration, imposait aux agriculteurs la coupe de dattiers afin de diminuer la densité. Elle a eu lieu à Degache par exemple, dans les années 1962-1965, « pour faire entrer le soleil au sol, pour qu'il prenne le soleil » (l'organisateur de ces travaux à Degache, le 27 février 1996). Voir le sens de « soleil » dans « Du travail horizontal… » p. 135.

L'inverse plutôt se produirait, lorsque des cultivateurs se réapproprient leur parcelle (on peut parler de détournement de projets étatiques) en rajoutant des palmiers surnuméraires au « cent pieds à l'hectare » de leur jardin d'oasis récente, détruisant la « belle architecture » (mais en respectant une autre).

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 54

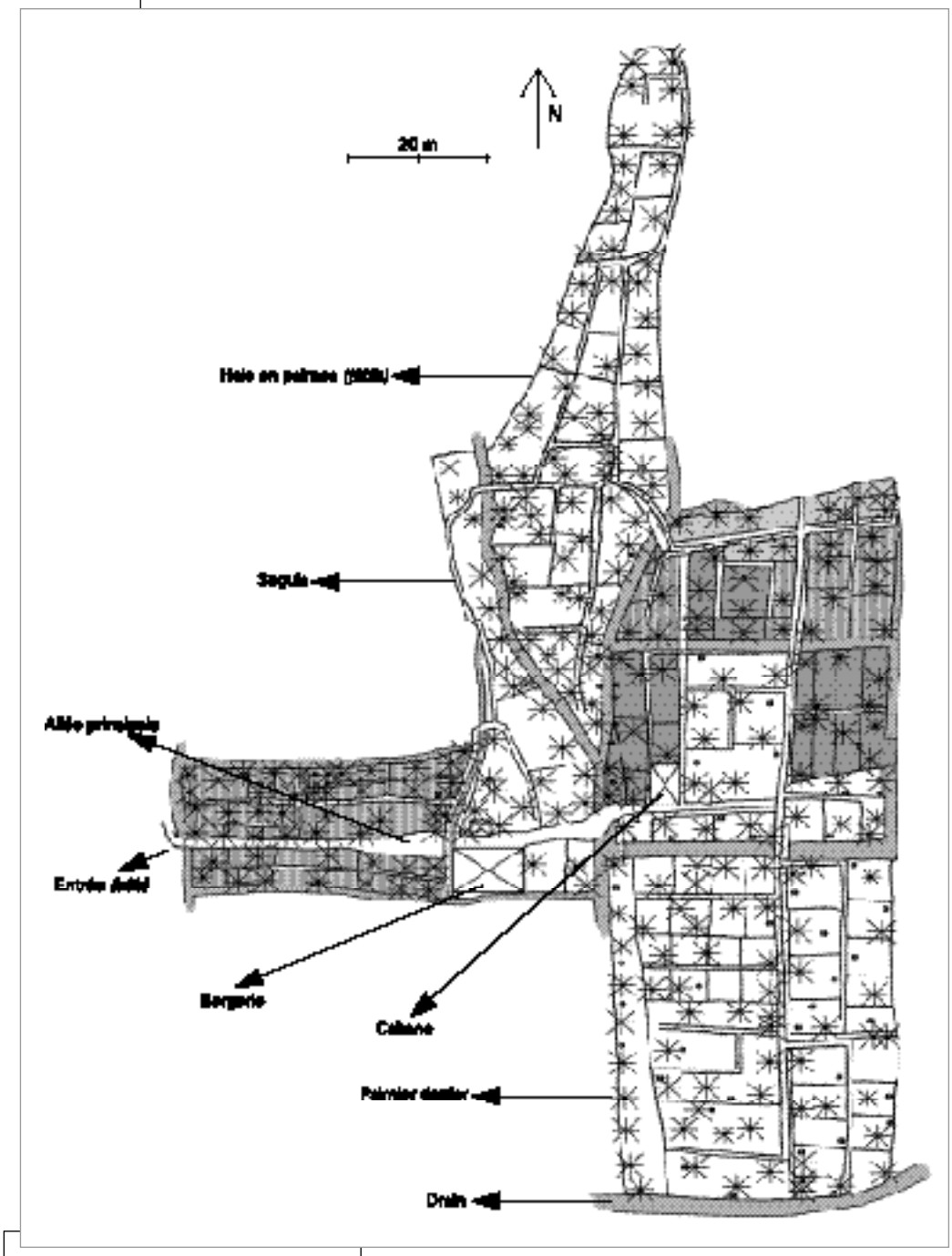


Fig. 9 – Plan d'un jardin immergé au sein d'une palmeraie ancienne (Sadik à El-Hamma).

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 55

En général, le jardin se structure selon deux plans, vertical et horizontal. Sur le plan vertical, l'organisation en trois strates a été objet d'incompréhension pour certains Européens habitués à distinguer l'*ager* du *sylva* (en latin, *ager* correspond aux espaces cultivés, labourés, semés et récoltés en masse et *sylva* aux espaces arborés ; *hortus* correspond aux espaces jardinés). D'ailleurs, ne conseille-t-on pas en jardinage français que, « aussi souvent qu'il sera possible, il y aura avantage à cultiver séparément légumes et fruits [arbres fruitiers], car les arbres fruitiers par leur ombrage et leurs racines, gênent les légumes, et d'autre part, les légumes nuisent aux arbres fruitiers en puisant dans le sol une quantité importante de matières nutritives » ? (TRUFFAUT et HAMPE, 1957 : 176). Évidemment les conditions écologiques sont différentes en oasis. Pourtant certains agronomes, aux « avis plus autorisés », reprennent globalement ce constat : « il est hors de doute qu'en palmeraie la coexistence des trois strates principales de végétation est un non-sens technique […]. En effet, les besoins et les rythmes des irrigations sont différents selon les plantes associées. Les travaux du sol pour les cultures herbacées, comme les labours, déterminent des blessures sur les racines des arbres fruitiers. Le traitement sanitaire éventuel sur arbres fruitiers provoque parfois des accidents sur les cultures sous-jacentes. L'association végétale trop dense nuit à une bonne production (ombre, photosynthèse diminuée, étiolement, concurrence…). » (TOUTAIN, 1979 : 186). En d'autres termes, à chaque culture sa terre. Cette organisation de la palmeraie a été au contraire pour d'autres objet d'enthousiasme considérant l'*hortus* oasien comme un modèle d'adaptation écologique qui « maximise » la production. Aucune étude multifactorielle ne permettant de comparer les différents systèmes, nous resterons prudents. *A priori*, rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit de la meilleure ou de la pire manière de valoriser le litre d'eau d'irrigation, ni que l'ombrage des strates arborées est ou n'est pas préjudiciable aux cultures basses. Le système oasien est très complexe. Il est difficile, en fait impossible, de manipuler en même temps tous les facteurs qui interviennent dans cet écosystème, cet ethnoécosystème si l'on y intègre l'homme (PUJOL, 1975). Certaines palmeraies du Jérid et du Sahara en général ne répondent pas au schéma des trois strates, la deuxième ou la troisième strate n'existant pas. C'est plus particulièrement le cas de créations récentes dont les objectifs de production sont différents de ceux des palmeraies plus anciennes.

Horizontalement, deux zones se distinguent dans le jardin jéridi : celle de la production agricole et celle de la *dukkana* (Nefta), *torbi°a* (El-Hamma) ou *nuwâla* (Tozeur), l'espace non cultivé où se trouve la

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 56

cabane. Cet abri est *grîsha* quand il est un parallélépipède ou *˚arish* quand il était autrefois un coin (forme de tente). Une fois passée la porte (*bêb*) marquant l'entrée du jardin (*medkhel*), l'allée principale (*er-riba* ou *er-riba el-asâsiya*) y conduit directement. Les braises du feu y sont toujours actives. La cabane contient des outils de jardinage et parfois un lit qui permet la présence du jardinier pendant les siestes et la nuit lors des irrigations. Dans quelques jardins existe un abri en dur, appelé *beyt*, c'est-à-dire « chambre », terme utilisé pour la maison d'habitation en général. Un autre abri se rencontre parfois pour les animaux d'élevage. Cet abri se dit *kûrî* du mot « écurie » en français bien qu'il corresponde fonctionnellement à l'étable ou la bergerie. Toutefois, les animaux qui ne sont pas dans les pâturages (des bergers *sâraẖ* de la ville emmènent les troupeaux pour la journée) sont plus fréquemment proches de la maison, c'est-à-dire au village ou dans le quartier (élevage urbain).

La zone de production agricole occupe la plus grande surface. Elle s'ordonne avec précision quand le non-initié ne verrait que confusion. Les agencements des planches de cultures sont compliqués et varient entre palmeraies et également entre agriculteurs (voir les plans de jardins dans « Les états des jardins » p. 189).

Les planches de cultures

Le système de disposition des cultures en planches d'irrigation est très commun aux oasis sahariennes. Dans les jardins, la surface que l'on cultive et que l'on irrigue est délimitée en planches. L'unique technique d'irrigation est l'épandage de l'eau, l'inondation, à partir de l'eau d'un puits (motorisé ou non) ou d'une eau passante. Cette disposition en planches est un caractère marquant de l'agriculture en oasis. Le dessin 10 a été effectué par une fillette de 9 ans (Yamina, aidée de deux amies du même âge, le 30 juillet 1994 à Djanet).

Sur ce dessin, on reconnaît un garçon (qui porte une grappe et un panier plein de raisins) et une fille, des fleurs (qui n'existent pas beaucoup en réalité dans les jardins de cette oasis), une voiture, le soleil, des pommiers et autres arbres fruitiers, et en haut à droite un palmier. Initialement, j'avais demandé à cette enfant de me dessiner un jardin : le jardin est ce quadrillage qui occupe toute la place et qui a été tracé en premier lieu, avant tous ces détails. C'est l'élément récurrent d'autres dessins que j'ai demandés. C'est parfois même le seul élément dessiné. C'est le maillage en planches de cultures de l'espace du

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 57

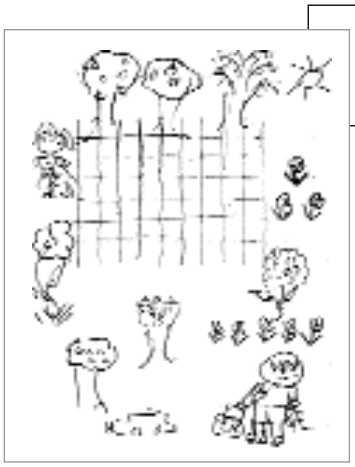


Fig. 10 –
Dessin d'un jardin
par une enfant (Djanet).

jardin qui est le caractère fort et représentatif. En réalité, il n'est pas si régulier bien sûr, mais on perçoit là idéalement ce qu'il devrait être. Le « réalisme intellectuel » de ce dessin fait émerger à travers même son exécution par un enfant sa structure cachée mais constitutive.

L'organisation interne des jardins classiques. Mars 1995, Nefta (Tunisie). En palmeraie ancienne, la très forte concentration des cultures et leur diversité dans les jardins exigent un art minutieux de l'assemblage des planches.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 58

Le* tafsîl *est l'art de dessiner au sol ses planches de cultures.

Au Jérid, l'opération du tracé des planches au sol est appelée *tafsîl*, substantif du verbe *fassala*, « détailler ». Ce travail fonde le dessin et celui-ci est restauré pour ainsi dire chaque jour pendant les travaux du jardin : avec le pied pour raffermir les bords des planches et des seguias, en arrachant les mauvaises herbes dans les rigoles (surtout au printemps), pendant l'irrigation avec l'ouverture et fermeture des portes des planches. Les ensembles de planches sont séparés le plus souvent par des allées, dites *riba* ou plus spécifiquement *memsha* au Jérid, *hashia* (plur. *hashiet*) à Zagora (Maroc), par lesquelles le jardinier se déplace. Dans ces formes du *tafsîl*, vient s'imbriquer le réseau d'irrigation qui lui est intimement lié. Il convient au moins d'apporter l'eau aux palmiers dattiers et le cas échéant aux cultures basses. Il en résulte un dessin complexe au sol de *swâgî* (pluriel de *sêgya*) et de planches. *Sêgya* et *swâgî* sont les termes en usage au Jérid, mais également à Zagora (Maroc) où s'utilisent aussi leurs équivalents en berbère, *targa* pour le réseau entre les jardins, *imself* (plur. *imsaalf*) à l'intérieur du jardin. En tamahâq de Djanet (Algérie), la seguia se dit *atindjer*. Le système de division de la surface cultivée en planches et celui des canaux d'irrigation rendent possible une irrigation différentielle de la terre du jardin selon la présence ou non de cultures et selon le type de cultures. Par exemple, un jardinier à Nefleyet qui estime que le volume d'eau (c'est-à-dire le temps) qui lui est alloué est insuffisant pour irriguer toute sa parcelle à chaque tour, répartit la surface d'inondation sur différents tours d'eau, tout en assurant l'eau à chaque fois pour les fèves et les oignons en pleine production (au mois de mars).

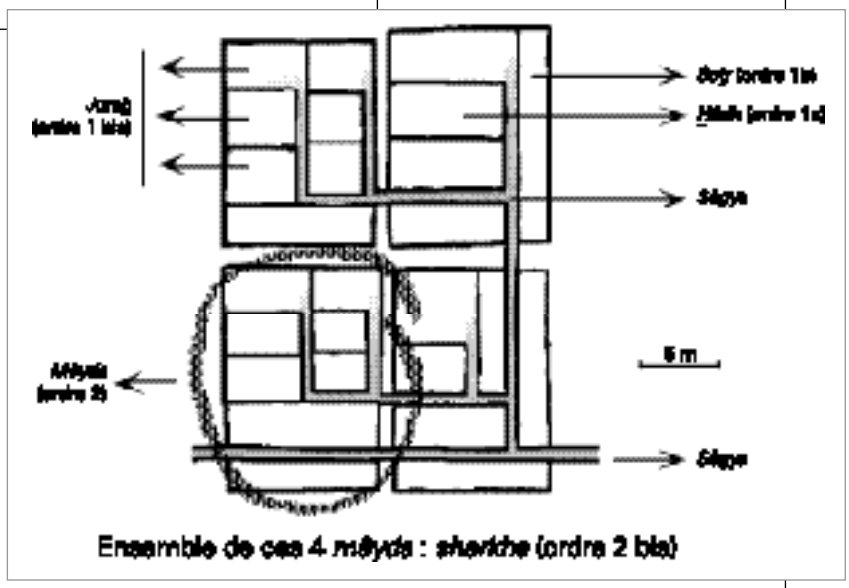
L'emboîtement de plusieurs « ordres » spatiaux

S'il fallait encore considérer qu'une telle organisation des planches de cultures était la réponse obligée aux contraintes écologiques, il demeure néanmoins une marge de manœuvre sur les formes adoptées et une variabilité lexicale. Si la logique de ces emboîtements reste invariable au Jérid, les termes en usages et leurs combinaisons varient d'une palmeraie à une autre. L'unité de variabilité est ici la palmeraie.

Le tableau 2 regroupe les diverses dénominations de l'espace dans les jardins selon les palmeraies. Pour les planches de culture, le niveau d'ordre 1 est la plus petite unité, une cuvette irriguée d'un seul tenant, délimitée d'ados de terre, de forme plus ou moins carrée (1a) ou de

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 59

Fig. 11 – Plan d'une partie d'un jardin de Nefta et sa terminologie.



forme allongée (1b). Le niveau d'ordre 2 est l'unité supérieure qui contient celles d'ordre 1. On distingue parfois un niveau intermédiaire, d'ordre 1 bis, sous-structure occasionnelle de l'ordre 2 ; il s'agit à l'intérieur du niveau 2 d'un ensemble de structures d'ordre 1. L'ordre 2 bis est une superstructure occasionnelle du niveau 2, ensemble de structures de ce niveau, soit un ensemble d'ensembles. La figure 11 schématise les quatre niveaux d'emboîtement à Nefta : le niveau 1 (a : *hôdh* et b : *sotr*) ; le niveau 1 bis (*jurah*, ensemble de trois *hôdh* dans la figure) ; le niveau 2 (*mêyda*) ; le niveau 2 bis (*sherkha*, ensemble de quatre *mêyda* dans la figure).

Ces termes sont d'un usage quotidien dans le jardin et sont connus de tous les jardiniers à l'intérieur d'une palmeraie. La variation de vocabulaire entre les palmeraies, surtout à l'intérieur d'une même région, encouragerait à appréhender l'oasis comme un isolat où les mots auraient évolué séparément. Mais ces mots se partagent aussi entre les sites, on retrouve les signifiants avec parfois des signifiés différents, brisant l'idée de l'isolement. La variabilité des lexiques du jardin témoigne plutôt de l'identité très individualisée (par l'histoire) de terroirs pourtant proches géographiquement, ou, parce que proches géographiquement. Castilia est une palmeraie créée dans les années cinquante, attenante et inféodée à Tozeur. Son vocabulaire est celui, appauvri, de Tozeur. Nefleyet, créée à la même époque, est travaillée

Tabl.2 – Exemples du lexique spatial de jardins oasiens.

	Anciennes palmeraies (Jérid, Tunisie)				Créations récentes (Jérid, Tunisie)				
OASIS Désignation	NEFTA	TOZEUR	EL-HAMMA	DEGACHE	CASTILIA	NEFLEYET	IBN CHABBAT	HAZOUA	DGHOUMES
Planches									
Ordre 1 (a)	*hôdh [hawaz]*	*meskba [mesêkeb] /fum [afam]*	*meskba [mesêkeb]*	*meskba [mesêkeb]*	*meskba [mesêkeb]*	*meskba [mesêkeb]*	*hôdh [hawaz]*	*hôdh [hawaz]*	*meskba [mesêkeb]*
Ordre 1 (b)	*sotr*	*khît/ jorah*	*fusmat/ jurah [ajrah]*	*smât [smatât] jabûn*	*khît*			*smât [smatât]*	
Ordre 1 bis	*jurah [joroha]*	*sherkha [shirâkh]*	*jurah [ajrah]/jabûn*						
Ordre 2	*mêyda*	*sherkha] [shirâkh*	*darja [draj]*	*darja [draj]*		*darja [draj]/ sherkha [shirâkh]*		*mêyda*	*darja [draj*
Ordre 2 bis	*sherkha [shirâkh]*			*sherkha [shirâkh]*				*sherkha [shirâkh]*	
Seguias principales	*hammala*	*sêgya el-umm*	*sêgya el-umm*						
Séparations									
en palmes		*zarab*		*tâbîa*					
de sable	*hadd [hodud]*	*ridif*							
en ados	*jiser*	*mirued [merâwid]*	*jiser*						
Barrage (ou porte)	*sedd/ miftâh*	*maghloq*		*maghleg [maghâleg]*					

Singulier [pluriel]

NOTES SUR L'ÉTYMOLOGIE DES TERMES DU TABLEAU 2

darja : marche, palier ou degré. DOZY (1967) signale le sens de « petit espace de temps », instant. Le terme peut donc renvoyer aussi à une unité de temps nécessaire au remplissage des cuvettes ;

fum : bouche ;

hadd : frontière, limite ;

hammala : porteur ;

hôdh ou *hûd* : bassin ;

jabûn : long, terme local dont il n'est fait mention dans aucun dictionnaire ;

jiser : pont, digue ;

jurah ou *jorah* : blessure, plaie. Dans les jardins récents, une planche hors norme, située en bordure de jardin. Le lien entre le sens classique et l'emploi vernaculaire désignant un ensemble de cuvettes en vieilles palmeraies est plus énigmatique ;

khît : fil, de coudre ;

meskba : lieu où l'on verse, de *sakaba*, verser, irriguer.

mêyda ou *mîda* : table, au Maghreb, petite table ronde. Dans une acception technique, *mêyda maiya* signifie nappe phréatique (utilisé à Nefta et à Hazoua, peut-être avec emprunt au langage technique des forages) ;

miftâh : clef ;

sedd : barrage ;

sêgya al-hâmmala : seguia porteuse ;

sherkha : coupure, séparation. Au Jérid, s*harakha* : couper en deux quelque chose d'important comme un tronc de palmier ;

smât : au Jérid, outre (sans poils) ; rang, rangée ;

sotr : ligne ;

umm (*el*) : mère (la).

par des cultivateurs de Tozeur et d'El-Hamma. La terminologie utilisée par exemple pour désigner le niveau d'ordre 2 est à la fois de Tozeur (*sherkha*) et d'El-Hamma (*darja*), il arrive qu'une même personne use des deux termes, ce qui n'arrive pas à Tozeur ou El-Hamma (tabl. 2).

Dans la palmeraie d'Ibn Chabbat, le cas est différent. Cette palmeraie

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 62

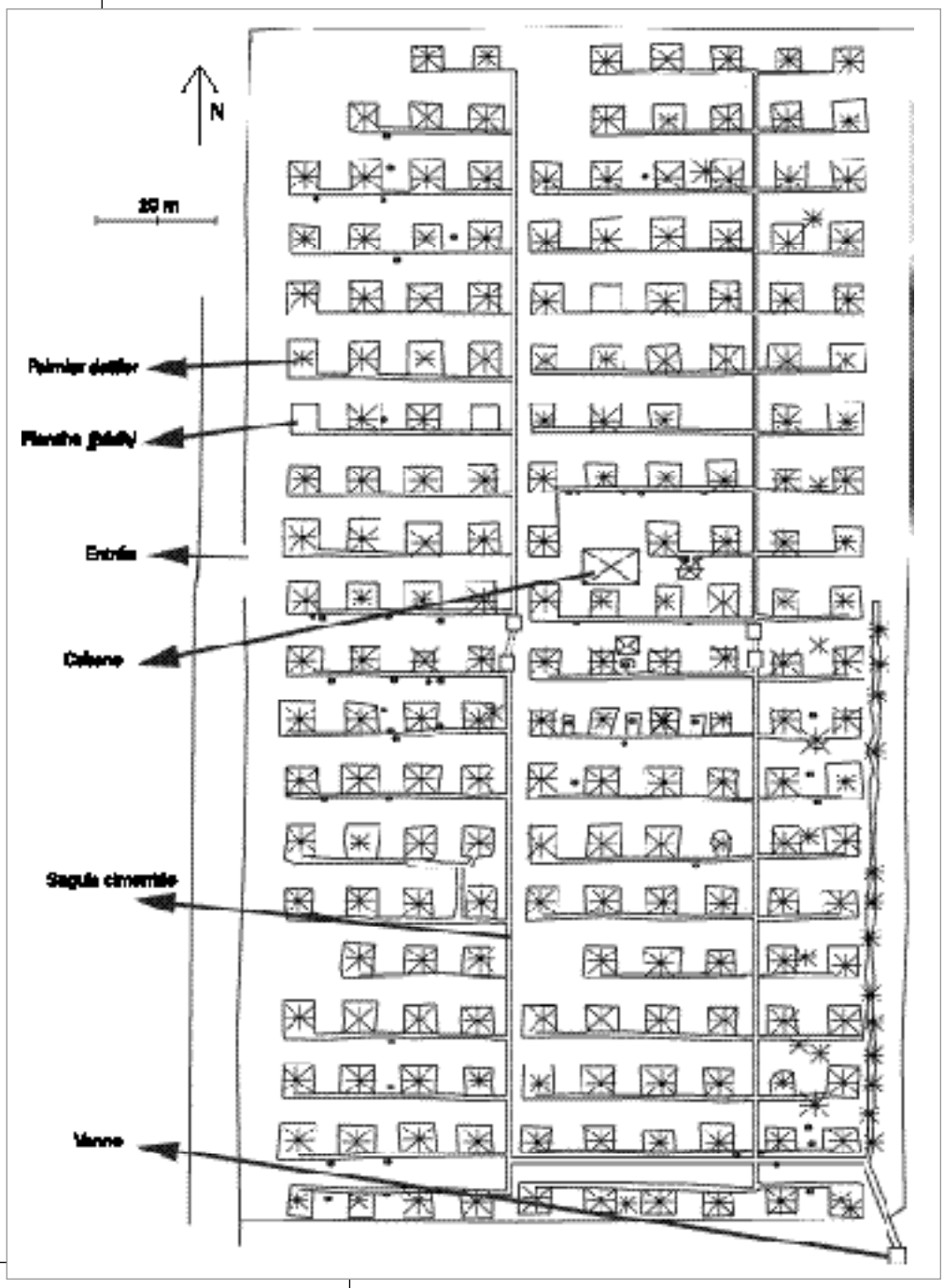


Fig. 12 –
Plan d'un jardin d'une palmeraie récente (Bechir à Ibn Chabbat).

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 63

est une création très récente, une dizaine d'années, et elle est située entre Tozeur et Nefta. Le vocable est pauvre et pourtant y travaillent des agriculteurs de Nefta et Tozeur. *A priori*, ces jardiniers possèdent une bonne culture technique oasienne. Mais parce que jeune, la palmeraie est encore très ouverte (les arbres sont de petite taille et leur densité est faible) et sans une réelle structure d'oasis. Seul est en place le niveau d'ordre 1 (*hôdh*), les cuvettes régulières entourent chaque palmier (fig. 12), et seul ce niveau-ci est évoqué. On peut émettre l'hypothèse qu'avec la fermeture de la palmeraie se produira une complexification à la fois des formes et du lexique.

La terminologie est la plus riche dans les quatre vieilles oasis de la région (les premières du tableau) : une richesse lexicale dans un système complexe. Le cultivateur décide seul de l'organisation de ses planches de culture. Il possède « le dessin dans la tête » (disent-ils) puis l'applique et le confronte à la réalité, l'adapte à la forme du jardin (limites du jardin, emplacements des drains, des palmiers, etc.), d'où peut-être aussi la diversité plus grande des formes et des noms en anciennes oasis sur un terrain accidenté et travaillé par l'histoire.

L'ordre d'une parcelle conçue comme une entreprise rurale. Juillet 1995, Castilia (Tunisie). Dans ce type de jardin, l'alignement des arbres est parfait, et un effort est porté à la modernisation des infrastructures, comme ces seguias cimentées à l'intérieur de la parcelle.

En fait, la diversité du lexique et des formes ne renvoie pas à des pratiques différentes de l'irrigation. Le procédé de base demeure le même. La manière d'effectuer l'irrigation fait partie du bagage minimum du savoir en agriculture oasienne (voir « Le savoir » p. 151). Cependant la compétence en matière d'irrigation et d'aménagement du jardin est une acquisition. Comme nous l'avons vu, l'influence de Tozeur est visible à Castilia ; Hazoua fait partie des oasis les plus occidentales de la région et s'y rendre demande de traverser d'abord la vieille oasis de Nefta : la terminologie de Hazoua est celle de Nefta. C'est la proximité spatiale ici qui constitue le facteur décisif en matière de circulation des savoirs. Nous pouvons sans doute emprunter aux linguistes la notion de « chaînes linguistiques » telles que les parlers géographiques entretiennent surtout des relations avec les voisins (très bien illustrée par la situation de l'archipel du Vanuatu dans le Pacifique, BONNEMAISON, 1996). C'est une intelligibilité de proche en proche. La population de Hazoua est en relation de travail avec celle de Nefta : des éleveurs Ghrib ont pu travailler dans l'oasis de Nefta et des propriétaires de Hazoua employer des *khammêsa* de Nefta. À Dghoumes encore, elle aussi récente oasis de sédentarisation, le vocabulaire des espaces du jardin est celui de Degache, la vieille oasis proche. Des cultivateurs disent l'avoir appris, avec les techniques agricoles, dans la palmeraie d'État voisine (sodad) où certains travaillent et côtoient d'autres jardiniers d'El-Ouediane (notamment Degache).

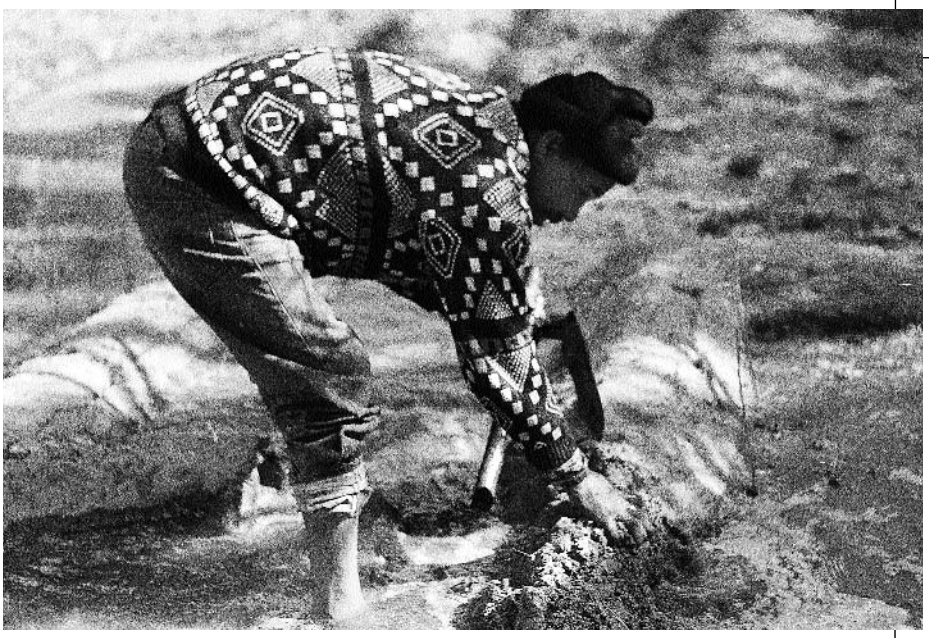
Pourquoi cet éclatement linguistique et technique en agriculture dans une si petite région ? Par manque de communication ? Si de jeunes agriculteurs (adolescents) et quelques rares plus vieux, qui n'ont pas « voyagé » (comme ils le disent), ne connaissent pas les termes techniques des autres palmeraies, ce n'est globalement pas la règle. C'est sans doute qu'il faut lire une volonté de se différencier, voire un esprit de rivalité parfois entre oasis : chacune a son histoire propre qui voudrait ignorer celle des voisines. De plus, il est à peu près certain que ce *corpus* de vocabulaire (en se limitant toujours à celui des espaces du jardin) se remanie dans le temps : ainsi, aujourd'hui à El-Hamma dit-on surtout *jurah*, tandis qu'avant les « vieux » disaient *jabûn* comme actuellement à Degache.

Cette agriculture de long terme, fondée sur la trame du palmier dattier (*Phœnix dactylifera*), espèce qui, si elle ne franchit pas le siècle, peut vivre de nombreuses décennies (il n'y a pas consensus sur la longévité du palmier dattier ; cependant plusieurs auteurs affirment qu'il peut vivre au-delà du siècle et certains même plusieurs siècles), pos-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 65

sède une inertie relative. Les mouvements peuvent être lents. Les agriculteurs, quand ils ont des objectifs productivistes, adoptent souvent le modèle « moderne », mais ne passent pas par la rénovation. Ils préfèrent une nouvelle plantation *ex nihilo*, une extension avec son propre système d'exhaure de l'eau, en sous-estimant trop souvent l'investissement et le coût d'une nouvelle zone dévolue à la phœniciculture. Mais, malgré cette relative inertie des palmiers, le jardin et son organisation interne sont le niveau de l'emprise sur la terre non de la génération mais cette fois de l'individu. C'est là le niveau du travail sur le sol, de la détermination des formes du *tafsîl*, là que le jardinier peut agir de manière directe sur les choses. C'est l'espace restreint mais révisable, le niveau du temps court où l'action est la plus immédiate. Il y a maîtrise complète de l'historicité de l'espace.

Ce que j'appelle le niveau du parcellaire (les jardins en général, les groupes de jardins) correspond à une échelle spatiale moyenne et appartient aux temps moyens, intermédiaires, de l'ordre de deux ou trois générations (au-delà, le temps est indéfini). La palmeraie, *jar*, appartient à la petite échelle de temps et d'espace, le niveau du temps long, le millénaire qui prend sa source dans les récits de fondation. Là, l'emprise (ou la prétention d'emprise) sur l'histoire et sur l'espace est minimum pour l'individu.



Le travail de l'irrigation dans un jardin. Février 1996, Degache (Tunisie). Le jardinier referme une « porte » d'une planche de piment. Le déplacement du sable provoque l'inondation de la planche adjacente. L'irrigation du jardin est conduite à la main nue et avec l'aide de la *mes-ha,* une sape qui sert également aux travaux du sol (retournement et préparation des planches).

Ainsi, les espaces oasiens anthropisés artificiels sont des espaces fortement maillés selon une logique d'emboîtement. À chaque échelle spatiale (petite, moyenne, grande) correspond une temporalité propre. Ce sont des espaces vécus et dits : on remarquera que plus on s'attache à de grandes échelles, vers les dimensions humaines de l'intérieur du jardin, plus l'espace et le lexique sont précis, différenciés et comportent de subdivisions. Il existe des échelles de temps différentes entre le large et le particulier (de la région au jardin). Le pas de changement (les mouvements), la possibilité de transformation et la main mise sur l'espace augmentent quand on passe aux niveaux de sous-structures, aux niveaux d'organisation inférieurs. Dans la perception jéridi, le temps associé au « large » est toujours plus confus que celui associé au « particulier » (ou au « restreint »). On connaît mieux, ou plutôt, l'accord est plus facile sur l'histoire de son propre jardin que sur l'histoire bien plus collective de l'oasis. Mais aussi s'agit-il d'histoire plus immédiate.

Temps et temporalités au Jérid

Pour comprendre les divers types de relations contemporaines à l'environnement dans les oasis, le temps doit être pris en compte, au même titre que l'espace. La séparation de l'espace et du temps est d'ailleurs une convention purement technique ou scientifique dirait LEROI-GOURHAN (1965 : 142). Il est admis que le temps existe en soi, avec ou sans observateur, mais que ce qu'on appréhende comme « temps » n'est en fait que « temporalité ». La temporalité est le temps perçu, conçu, vécu et pratiqué. La temporalité est au temps ce que le lieu est à l'espace, ou encore ce que la nature est au milieu. Ainsi, en elle-même, « une temporalité n'a rien de temporel. C'est un mode de rangement pour lier les éléments » (LATOUR, 1991 : 102). Tout comme les pratiques des milieux font des natures différentes, et cela de manière singulièrement liée, les temporalités diffèrent en particulier entre acteurs de l'oasis (voir BATTESTI, 2000).

La temporalité est au temps ce que le lieu est à l'espace, ce que la nature est au milieu.

Les temporalités des oasis jéridies se déclineraient ainsi : un temps non utilitaire (mais non moins utile) qui serait « historico-légendaire » ; un temps écologique des cycles annuels et saisonniers de la nature oasienne qui engloberait alors les généalogies ; un temps utilitaire (en ce qu'il sert de cadre quotidien) qui tirerait à lui les lunaisons et compterait les semaines et les journées (*yêm*, pluriel de *yûm*).

Le temps historique

Comment intègre-t-on le temps dans les oasis, comment le vit-on ? Ou, autrement dit, comment situe-t-on son action, sa *praxis* dans la dimen-

sion temporelle, et particulièrement au sein de la palmeraie ? Cela a-t-il à voir avec la religion, puisqu'une tradition orientaliste nous a enseigné les sociétés maghrébines comme des sociétés musulmanes, c'est-à-dire des sociétés monistes où règne le primat de la religion comme paradigme structurant et déterministe ? Voyons d'abord comment l'islam *pourrait* structurer la dimension temporelle, autrement dit, ce que l'on pourrait espérer qu'il implique de perception du temps. L'islam, la seule religion pratiquée dans les oasis sahariennes aujourd'hui (la présence des communautés juives s'étant éteinte avec l'Indépendance et celle des chrétiens dès le XIVe siècle), est une religion dite historique comme le judaïsme et le christianisme, les deux autres grandes religions révélées.

Si la religion régissait les manières mêmes de vivre le temps, on ne devrait pas rencontrer dans les sociétés musulmanes cette « fidélité têtue à un passé conçu comme modèle intemporel » comme l'écrit LÉVI-STRAUSS (1962 : 282) : les religions monothéistes rejettent au contraire cette idée d'infini cyclique ; le salut ne consiste ni en une participation à la *vie cosmique* ni en une fuite hors du temps ; il s'inscrit au contraire dans une *histoire* (BRÉHIER, 1983 : 544).

La pratique des terrains oasiens et sahariens semble contredire parfois cet aspect historique de l'islam. À lire mes carnets de terrain, la dimension du temps telle qu'aujourd'hui nous la concevons généralement ne semble pas être la conception populaire des oasis. À une jeune fille de Djanet (21 ans, avril 1993) :

> « **S**elon toi, depuis quand existe l'oasis de Djanet ?
> [Hésitations…] « … Quinze ans ?
> « Mais tu m'as dit toi-même que tu as 21 ans et que tu es née ici à Djanet ! ?
> « Alors, peut-être que Djanet n'existait pas… » (Une datation au carbone 14 d'un linteau de porte semble montrer que l'oasis de Djanet existait déjà au XVe siècle.)

Dans les oasis de l'oued Draa ou du Jérid, il est fréquent que se formulent des réflexions très semblables. Tout ce qui est vieux a généralement cent ans ou un de ses multiples (deux cents, trois cents…), grandeurs choisies avec une impression de hasard, presque de désinvolture vis-à-vis de l'Histoire. La palmeraie a cent ans, la ville ou tel quartier date de cent ans, ce jardin-là aussi… Le chiffre cent alors n'a plus valeur numérale ou quantitative, mais qualitative, c'est un ordre de grandeur absolu, la qualité du vieux. On en vient réellement à douter de l'historicité du temps oasien. Pierre BOURDIEU (dans ses premiers travaux, 1958 : 103) notait ceci des Kabyles qu'il étudiait : « Pour le paysan

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 69

vivant dans le milieu naturel, le temps n'a pas la même signification que dans le milieu technique où la durée est objet de calcul ; […] l'esprit paysan (décrit dans l'universalité de sa tradition) implique la soumission à la durée, la vie agricole étant faite d'attentes. Rien ne lui est plus étranger qu'une tentative pour prendre possession de l'avenir. » Si on parle d'avenir, de futur aux jardiniers du Jérid, on s'entendra répondre en écho comme pour coller à cette image d'Épinal du musulman fataliste : *mektûb* ! le destin (littéralement « c'est écrit »). Les Oasiens ne baignent-ils pas dans l'islam ? ne sont-ils pas imprégnés de cette historicité du temps musulman ? On pourrait aussi le formuler ainsi : pourquoi donc ces Oasiens ne partagent-ils pas la conception occidentale du temps puisqu'ils tiennent leur cosmogonie d'une religion révélée tout comme celles qui fondent la civilisation judéo-chrétienne ?

Le télescopage de références romaines, arabes et françaises dans les récits locaux n'implique pas un déni de l'Histoire.

Dans les récits locaux se télescopent parfois occupations romaine, arabe et française. Cependant, cette apparence de non-temps chez l'homme quotidien n'implique pas une réelle abstraction à une histoire. Au contraire, les récits de fondation des oasis, des villages, d'un groupe ne sont pas des faits mythiques, mais des relations de choses passées. Si la chronologie est incertaine et retravaillée, elle existe pourtant. Pour éviter de « voir un néant dans ce qui ne nous reflète pas, [de] restituer le différent comme lacunaire » (Moscovici, 1994 : 33), on peut dire qu'il y a dans ces temporalités locales une inscription dans l'histoire malgré ses réticences à se plier à notre ordre du temps.

Le temps naturel

Il est possible de faire intervenir un système d'explication beaucoup plus convaincant que celui qui entérine l'islam comme seul ressort des perceptions du temps ou de l'espace. Mais cela demande aussi de s'interroger sur les termes de référence de la comparaison entre *leur* temps et *notre* temps. La notion du temps vécue en Occident était autrement différente avant les formulations de E. Kant et de W. von Humboldt (tout chrétiens qu'ils étaient par ailleurs). La vision qui prévalait à leur époque était celle d'une histoire par âge : jeune, adulte, vieux. L'histoire était pensée par analogie à la nature, au développement des plantes : une naissance, une maturité, une mort. Pour autant cependant, l'histoire n'était pas ces infinis cycliques, cela ne figurait

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 70

que le mode de développement des événements. Il est très séduisant de prêter une perception analogue aux Oasiens.

Dans les ouvrages ou articles traitant des oasis, une constante (après celle de l'eau, cf. *supra* « Le gué fatal ? ») est de s'attacher aux liens entre Oasiens et palmiers dattiers, ce qui est au demeurant légitime vu la place centrale que cette plante reine occupe. Invariablement et quelles que soient les oasis, les observateurs (ethnologues, géographes, administrateurs) notent l'anthropomorphisme que les Oasiens attribuent au palmier. Généralement, on l'explique par le fait que « le palmier est l'arbre béni des Arabes. Il sert à tous les usages » (MASSELOT, 1901 : 115). Il est vrai que la liste des emplois que l'on a su tirer du palmier dattier, comme aliment ou matériau, est longue. Les Oasiens lui prêtent aussi des âges, souvent quatre au cours de sa vie (qui peut durer une centaine d'années, autre sujet d'identification à l'homme), différents stades dans sa croissance liés à sa vigueur, sa productivité et sa taille. Le sens de cette identification semble être de l'homme vers le palmier, du moins, d'après la littérature. Or, à regarder de près l'illustration de l'anthropomorphisme dans les ouvrages scientifiques, la chose semble plus compliquée : ainsi chez G. BÉDOUCHA (au chapitre « Anthropomorphisme », 1987 : 107) les exemples donnés tendent finalement dans les deux sens de la qualification. Si lorsqu'on représente une généalogie, on esquisse sur le sable un palmier et l'on remonte lentement de la base au sommet, de l'ancêtre éponyme vers le contemporain, cela ne raconte plus l'anthropomorphisme, mais son inverse. Quand au Jérid on souhaite une journée *degla* (cultivar aux dattes très sucrées, lumineuses et douces) à un ami ou qu'au Maroc (Zagora) le mot palmier en berbère, *tafroht* (plur. *tifarhine*), désigne également par extension une jolie fille, cela tiendrait davantage d'un « phœnixomorphisme ».

> **S**alutations entre amis au Jérid : *sbahak en-nûr* (« ton matin la lumière », que ta matinée soit enluminée), ou *sbahak degla u halîb* (« ton matin degla et lait », que ta matinée soit de *degla* et de lait).
> « On peut le dire à une jeune fille ?
> « Exactement ! tu as trouvé exactement comment le dire !
> « Pourquoi *degla u halîb* ?
> « *Degla*, car c'est sucré, c'est très bon, pour que la matinée et la journée soient très bonnes, et le lait, blanc, c'est signe de paix. C'est bon le *degla* et *halîb*, ça suffit pour se nourrir. » (Degache, le 26 janvier 1996)
>
> La degla et le lait : nous l'avons déjà dit, la datte est douce, sucrée, *halû*. Plus qu'un goût, c'est une sensation, un sentiment recherché, qui s'accorde bien avec un idéal de vie faite de douceur, voire avec une repré-

sentation de la vie après la mort comme l'eschatologie musulmane la promet aux croyants. Le lait, lui, a une valeur particulière. Le Prophète, lors de son transport connu de La Mecque à Jérusalem en une nuit chevauchant le *borâk*, jument grise fabuleuse, rencontra là Abraham, Moïse et Jésus. Parcourant ensuite les sept ciels et parvenu au Temple de Dieu, un ange lui propose trois coupes, l'une de miel, l'une de vin, la troisième de lait. Il choisit celle remplie de lait et est félicité pour cela par l'archange Gabriel, car c'est un heureux présage pour la race arabe. Le lait au matin est une bénédiction pour la journée.

Cet anthropomorphisme qui établit un parallèle entre l'homme et le palmier, c'est-à-dire qui attribue au palmier des qualités humaines, il est possible de le retourner en partie ou de le faire fonctionner dans les deux sens : ne serait-ce pas plutôt dans ce cas l'homme qui prendrait modèle ou plutôt analogie métaphorique sur le milieu naturel pour se représenter sa vie et l'Histoire : une naissance, une maturité, une mort ? L'homme de l'oasis ne s'attribuerait-il pas aussi des qualités « naturelles » ?

Cette hypothèse se présente séduisante à plus d'un titre. D'abord, elle pourrait permettre de mieux saisir un temps non plus vécu comme simplement linéaire ou simplement cyclique, mais composé d'une suite de générations, une histoire comme une suite de cycles récursifs et évolutifs entre la naissance et la mort : nous sommes dans l'ordre de la génération, à la manière des noms qui s'énumèrent comme une généalogie, *Brahim ben Mohammed ben Rouissi* (*ben*, « fils de »), du parcellaire et des jardins qui changent de propriétaires avec les morts. L'identification de son temps à la nature définit le champ de sa pratique, de sa nature, de son jardin. Dans les pages consacrées à une anthropologie de l'espace oasien (« Des espaces des palmeraies » p. 35), se dessinaient des niveaux de temps et d'espace définis, en quelque sorte, par le degré de la possibilité de pratique. Le niveau de pratique de l'agriculteur, comme individu, est le jardin dans son organisation interne ; le façonnage de l'espace au-delà, au niveau des jardins, du groupe de jardins, est du ressort de la génération. On comprendra mieux aussi, avec cette hypothèse, l'évolution des jardins, leur dynamique qui semble toujours circuler entre mort et résurrection. Cela explique peut-être mieux le « naturel » (tel que perçu par les *Jrîdî*) de la trajectoire des jardins et qui le semble si peu aux agents extérieurs de développement, plus « évolutionnistes linéaires » dira-t-on.

La pratique oasienne du temps concilie un temps historique et un temps pensé par analogie au temps naturel.

Cette hypothèse d'une pratique oasienne du temps concilie à la fois un temps historique et un temps pensé par analogie au temps naturel.

Cela ménage simultanément une place au sentiment d'une évolution historique — et là se révèle possiblement l'empreinte cosmogonique de l'islam (celle d'une création, de l'événement prophétique, de l'hégire, de la conquête…) — et une place à une limitation du temps et de sa pratique au niveau de la génération. Cette référence au temps naturel, tel qu'il est proposé ici, ne s'embarrasse pas — pour ma part et celle des Oasiens considérés dans la « norme » — d'une « fusion à la Nature ». Une proximité peut-être (et à tempérer selon les acteurs concernés), mais certes pas, comme a pu le prôner une certaine littérature ethnologique, une inclusion dans la nature.

Le temps quotidien

Le temps de l'évolution historique et celui de la nature peuvent certainement accepter une troisième dimension, *el-waqt* (« le temps », au Jérid) : le temps plus quotidien encore, non du projet, de la stratégie sur le jardin, mais du travail que le jardinier y effectue journellement (*kul yûm*, tous les jours), physiquement et directement. RIVIÈRE (1995 : 365) s'approche de cette vue en se questionnant : « mais n'y aurait-il pas pour lui [noir africain] comme pour nous [européens] à distinguer entre un temps non utilitaire (mythique, historico-légendaire, généalogique), un temps écologique (cycles annuels, saisons, lunaisons) et un temps utilitaire (semaine, journée), quitte à signaler des chevauchements de systèmes ? » Je serais tenté de répondre que peut-être oui, nous pouvons dessiner aussi trois temps en Europe, mais qui ne s'énoncent pas de la même manière que les Oasiens.

Pour l'agriculture des palmeraies, les semaines s'apparentent parfois aux *nûbât* (pluriel de *nûba*, ici le tour d'eau d'irrigation, mais ce terme en général désigne un rythme : une musique jouée lors des *hadra* au Jérid, et une suite vocale dans la musique savante). Pour situer un événement, les jardiniers font d'ordinaire référence au moment de l'irrigation (de la dernière, l'avant-dernière) plutôt qu'à la semaine (même si la semaine est bien différenciée par sa ponctuation du jour de la prière, le vendredi). Les fréquences des *nûbât* varient de palmeraie à palmeraie (de quatre à quinze jours) et parfois au sein d'une même oasis. En ce qui concerne la journée, il s'agit de l'unité classique et pratique, non de mesure du temps, mais de compte d'événements. C'est la répéti-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 73

tion d'un geste qui importe. Si une activité se répète x jours de suite dans un jardin, c'est ce « x » qui comptabilise l'action, quelle que soit sa durée (en minutes ou en heures), et même si par ailleurs le jardinier se représente fort bien la difficulté, l'investissement en effort, de telle ou telle tâche. En fait, le travail n'est pas relié directement au temps (quantitativement) et en cela nous avons affaire à une conception où la force de travail n'est pas une valeur marchande aliénable (Marx, voir également DESCOLA, 1986 : 350). Quand on s'aventure à demander cette fois la durée d'un événement, le jardinier recourt à cette unité de compte dans sa réponse. Un jardinier aura récolté des fèves pendant huit jours — parce que l'action s'est prolongée pendant huit jours — quand je n'aurai comptabilisé que quatre heures de travail. Mais la journée peut évidemment s'envisager comme temps de travail quand ce travail est exclusif : si l'on emploie un salarié payé à la journée pour la pollinisation des palmiers par exemple, on en attend bien sûr qu'il y consacre réellement sa journée, environ six ou huit heures selon les saisons. La durée des journées de travail en effet change : un jardinier *khammês* à Nefleyet donne ces horaires de travail : l'hiver de 8 à 16 heures et l'été de 5 ou 6 heures à 11 heures ou midi. Quand il s'agit d'une tâche d'entretien classique, équivalente à celle du métayer, même rétribuée à la journée, ce qui importe davantage que le temps effectif consacré est la présence et le résultat, d'autant que, dans ce cas, l'assiduité de l'employeur sur l'exploitation (et donc son contrôle direct sur le temps) est rare.

C'est donc globalement la « journée » (*el-yûm*) qui marque le temps du travail oasien dans les jardins. N'en concluons pas trop vite à l'incapacité du jardinier de manipuler des subdivisions plus fines du temps : celles-ci s'observent au moment de l'irrigation. Le système classique de répartition des eaux (quand elles doivent être partagées parce que provenant d'un cours d'eau, comme à Tozeur) distribue les sous-divisions de l'oued d'abord en volume (le débit, dans les faits), puis en temps pour les groupes de jardins. Aujourd'hui, c'est la montre qui délimite le temps d'allocation d'eau à chaque jardin. Chaque jardinier, à défaut de la surface précise de la parcelle qu'il travaille, connaît exactement le temps qui lui est dévolu dans la succession des tours d'eau, à la minute près ; ou disons à la courante division minimale de l'heure (*sâ°a*, plur. *swâ°ia*) en cinq minutes, le *draj*, par exemple : *arba°a* (quatre) *draj* égalent vingt minutes. L'heure précise de début et de fin d'irrigation n'est pas ce qui prime, la durée est ce qui importe. Le droit à la prise d'eau passe successivement d'ayant droit à ayant droit, celui

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 74

qui prend sa main d'eau règle sa montre sur celle de son prédécesseur. Autrefois, avant la montre, les agriculteurs oasiens utilisaient le mouvement des étoiles la nuit (*nujûm*, pluriel de *nejma*) ou les subdivisions diurnes des prières, et de manière plus précise, le *khayêl*, la portée de l'ombre de l'homme, mesure dite *khaṯûa* (en pied, *gdem*, tel que 12 *agdâm* valent 4 m à El-Hamma, donc 1 m vaut 3 *agdâm*), ou un nombre de *gadûs* (poterie trouée jouant la fonction de clepsydre) si une personne chargée de la comptabilité et de la gestion des droits d'eau officiait dans la palmeraie.

Le temps correspondant à celui d'écoulement de l'eau du *gadûs* varie entre oasis. Pour Tozeur, cela correspond à un douzième d'heure, c'est-à-dire cinq minutes. Les Grecs l'employaient déjà sous le nom de « *kados* » ou « *metretès* », une mesure de capacité reprise par les Romains sous le nom de « *cadus* », représentée par un vase en terre cuite avec une pointe pour l'enfoncer dans le sol, et qui était destinée à conserver le vin. Mais seuls le nom et la consistance matérielle du vase ont subsisté (LEGENDRE, 1958 : 51). Le récipient qui aujourd'hui contient le *qêshem* (*lêgmî* fermenté) est une amphore aux formes antiques appelée *baṯya*.

Jardin en bordure de chemin principal. Avril 1999, palmeraie de Tozeur (Tunisie). On devine à l'alignement des dattiers que ce jardin a connu une rénovation.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 75

Aujourd'hui, presque tout le monde dispose d'une montre, mais dont l'heure de Greenwich, officielle, se superpose à l'heure vraie, donnée par le cadran solaire. Cette heure vraie est réservée au culte d'une part (moment des prières) et règle d'autre part, comme dans différents pays d'ailleurs, les travaux journaliers dont l'exécution est en partie fonction du jour réel, c'est-à-dire du jour utile.

L'usage de la montre par les jardiniers, pour la durée des tours d'eau, rend tangible le caractère instrumental du temps.

Nous avons ici un bel exemple du caractère socialement construit du temps, en particulier du temps moderne. Lorsqu'on régule son activité sur le mouvement des étoiles, du soleil ou de la lune, il apparaît évident que le temps ne tient que d'une norme sociale construite par rapport à des référents choisis dans le milieu naturel (*chronos* se construit sur certains éléments du cosmos). Ce caractère construit est moins transparent pour l'heure de nos montres. L'usage que les jardiniers en font, une synchronisation du proche au proche des temps indiqués par les aiguilles des montres, nous rend cependant beaucoup plus tangible le caractère instrumental du temps. Le temps comme instrument est, au même titre que les autres outils idéels et matériels, un moyen de prise sur la réalité, une part de la définition de la pratique en oasis.

Si bien souvent on s'accorde à dire que la rencontre du monde moderne et du traditionnel (africain par exemple) fut un choc de civilisations, celle du temps occidental et du temps oasien ne semble guère avoir produit d'étincelles en se télescopant. Que soit utilisée la montre plutôt que le *gadûs* pour la mesure du temps d'irrigation n'a pas entraîné de révolution dans l'univers de la palmeraie, sinon qu'il est plus commode d'avoir une trotteuse au poignet que compter les récipients vidés. Il s'agit de la rencontre de deux sociétés aux temps historiques. Cette similitude de structure temporelle entre Occident et oasis sahariennes permet un glissement d'un plan à l'autre du temps, comme catégorie de l'expérience, plutôt qu'un assaut vainqueur de la modernité. Les détails sont mineurs dans une vue d'ensemble et de fait, doivent rester ignorés de tout grand bouleversement.

Le seul découpage de l'année finalement qui soit à la fois perçu et pratiqué par tous les jardiniers est la rudimentaire partition du cycle annuel en « été », *s̲ayf*, et « hiver », *shtâ'* (cf. « Le classement des plantes » p. 110). C'est sur ce schéma simple que les fellahs « organisent » leur année agricole. Les cultures se succèdent — non selon des dates précises et planifiées (un plan de culture), mais « au moment de » — et elles créent par leurs venues mêmes l'ordre du temps. Ce « moment de » détermine les opérations agricoles en dehors de tout almanach. Cette détermination temporelle de l'activité dans le jardin

est socioécologique, en même temps sociale et naturelle : chacun des jardiniers dit à l'autre l'avancement dans la saison de son travail à l'occasion de rencontres dans son jardin, sur les chemins de la palmeraie, au café…, c'est une invitation et une exigence collectives sociales, mais avec l'évidence d'une invitation et d'une exigence naturelles (comme le moment de la fécondation artificielle des dattiers : les bractées s'ouvrent, « il faut » polliniser). Toutefois, les jardins de la palmeraie préexistent souvent aux exploitants : ils sont là avant que le jardinier ne vienne au monde. Il faut alors parler d'un « choix de société » (en fait un héritage structural) : assumer l'héritage collectivement d'une soumission à certains temps agricoles qui remonte au choix pour une certaine agriculture (les Bédouins n'ont pas directement cette contrainte vis-à-vis des palmiers, par exemple). Finalement, quelles que soient les palmeraies oasiennes au Sahara, aux variations climatiques locales près, la synchronisation du moment social et du moment naturel est la même si on la mesure sur un calendrier commun (grégorien, par exemple). La « manière de » synchroniser en revanche peut changer : on peut imaginer une instance locale qui ordonne le moment ou une détermination de type mimétique comme au Jérid.

Pour résumer la question du temps dans les oasis du Jérid, on peut dire que les temporalités locales se vivent et se pensent certainement en rythmes multiples, des rythmes entremêlés qui ne s'excluent pas mutuellement. Le temps social, qui se vit et se pense, se décline en trois niveaux : un temps historique, un temps naturel et un temps quotidien. Par « temps social », je n'entends pas opposer un temps écologique et un temps social — comme l'a fait EVANS-PRITCHARD sur les Nuer (1994 : 118, 1re éd. 1937) en parlant de niveaux de rythme et en évoquant ce que « nous appelons temps écologique […] et [ce] que nous appelons temps structural » — mais en réfléchissant au contraire en termes d'emboîtement comme pour les notions d'espaces.

Comment au Jérid cet emboîtement de trois temporalités peut-il tenir ? La coexistence de ces différentes temporalités renvoie à des perceptions et pratiques du temps de niveaux de « synthèse » différents. J'utilise comme Norbert Elias l'expression de « niveau de synthèse » plutôt que niveau d'abstraction, car « à partir de quoi le concept de temps serait-il donc obtenu par abstraction ? » (ELIAS, 1996 : 50). Un calendrier qui s'explique par la succession des mois lunaires tel le musulman est une conceptualisation du temps qui se rattache aisément à l'observation directe du ciel la nuit. Il y a déjà là une certaine autonomie vis-à-vis du milieu naturel. Le calendrier julien et plus

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 77

encore le grégorien s'en détachent davantage, et il faut un effort (une habitude sociale) pour y voir le reflet de la succession « réelle » des jours en années (voir en annexe 6 : « Les calendriers en usage au Jérid »).

Les commentaires du jardin et la fondation des oasis

L'articulation du temps et de l'espace selon les modalités présentées n'est pas uniquement une vue de l'esprit. C'est une théorisation satisfaisante, mais il s'agit bien d'un moyen de penser les espaces de la palmeraie. L'objectif n'est pas de répéter la dichotomie que Fernand Braudel distinguait déjà entre le « long cycle » — ou histoire de « longue durée » c'est-à-dire l'histoire structurale — et le « temps court » où s'inscrit l'histoire événementielle. Une temporalité locale s'est dégagée, déclinée en trois niveaux, historique, naturel et quotidien. À ces trois temps correspondent trois formes d'espace, la palmeraie, le parcellaire et le jardin. C'est autour de leurs articulations que se pense et se pratique l'oasis : du large au restreint, du long au court, du collectif à l'individuel.

Au Jérid, on peut identifier deux types d'histoires locales, partagées lors des *ga°da* du jardin (voir « Le collectif dans le jardin » p. 275) : celles qui ont trait à un jardin précis, connu de tous et identifiable, et celles qui dissertent sur une oasis identifiée, mais « en général ». La différence entre ces deux types d'histoires ne réside pas dans leurs acteurs — c'est toujours une geste —, non plus dans la précision des récits — on discute des heures durant des divers détails — , ni même dans leur actualité, mais dans l'étendue du cercle des personnes directement impliquées.

Les histoires de jardins

Chaque jardin peut avoir sa propre histoire, mais en réalité les histoires connues et qui voyagent parfois de palmeraie à palmeraie ne concernent qu'un nombre plus restreint de jardins. Ces jardins sont identi-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 78

fiables aussi parce qu'on les situe géographiquement et qu'ils existent encore. En fait, dans une certaine mesure, la réalité physique contemporaine de ces jardins confirme pour les *Jrîdî* la véracité du récit. Voici un exemple célèbre d'histoire de jardin (tout au moins parmi les jardiniers) dont il existe plusieurs versions.

> **U**n informateur de Tozeur : « À Tozeur, il existe un jardin qui s'appelle *ghâba s̲âba rjêl* [« jardin des sept hommes »]. Ce sont sept *khammêsa*. Il y avait dans ce jardin un grand serpent dit *zoregî* qui a tué successivement sept hommes, mais le huitième prit un tronc de palmier et le déguisa en homme. Il put attaquer le serpent pour le tuer par ce subterfuge. » (Degache, le 24 avril 1995)
>
> Une autre version, par un informateur d'El-Hamma : « Il y avait un jardin en friche. Six hommes, l'un après l'autre, défièrent le serpent qui l'habitait : « moi, j'y arriverai, je serai plus fort que lui. » Ce serpent est le *zoregî*, le serpent terrible qui se dresse et attaque l'homme. Six hommes sont morts. Le septième était intelligent et dit [au *mâlek*] : « vous me donnez un septième du jardin et je tue le *zoregî*. » Il prit un tronc de *bargûg* [abricotier] et le plaça à l'endroit où les autres sont morts. Le serpent se dressa et frappa le tronc et tomba mort [suite du choc]. Ainsi, cet homme eut un septième du jardin. (El-Hamma, le 24 avril 1995)
>
> Une version par un autre informateur de Tozeur : « […] Le septième homme, qui tue le serpent, est un juif. Avec une moitié de *bargûg* habillé d'un burnous près de la rivière, il tue. Le serpent s'est planté direct dans le bois. Il l'a achevé d'une cartouche. Le jardin appartient pour le septième au juif, et encore il l'a. » (Tozeur, le 30 avril 1995)

Les histoires se complètent au fur et à mesure des récits, l'informateur sachant que son interlocuteur en connaît déjà les bases. Dans la dernière version présentée ici (ordre chronologique), le « et encore il l'a » est à noter. Cette histoire, comme les autres, est un récit d'actions passées, mais dont la réalité est immédiatement vérifiable aujourd'hui. C'est en tout cas ainsi que cela est présenté, il importe peu de le vérifier. Le septième homme, peut-être juif, peut-être intelligent, *existe encore* et possède *encore* un jardin qui a *encore sa réalité*. Ces histoires, qui nous relatent le passé du jardin, cette pièce élémentaire du puzzle de la palmeraie, prennent pied efficacement dans le présent. Il se vérifie qu'à cet espace restreint correspond un acte individuel et que la possibilité de transformation et la mainmise sur l'espace augmentent quand on considère les niveaux de sous-structures, les niveaux d'organisation inférieurs. Avoir le pouvoir d'agir sur les choses demande que les choses soient présentes, en temps et en espace. La conséquence de l'acte n'est pas collective. L'histoire concerne uniquement ses protagonistes.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 79

Je ne m'attarderai pas à le démontrer, mais les histoires « restreintes », celles des jardins, peuvent « contenir » une histoire plus vaste dont les ethnologues attentifs pourront deviner les schèmes. Mais les hommes qui racontent cette mémoire parfois régionale sous la forme d'une banale histoire de jardin n'ont eux-mêmes pas conscience de cette étendue. Ce qui importe ici est qu'une fois tout ce « vaste » évacué ou oublié, alors la dimension raisonnable d'une histoire qui ne concerne plus officiellement un collectif est celle du jardin, ou, la dimension raisonnable d'une histoire qui ne concerne plus officiellement un large espace est celle de quelques individus.

Les histoires larges des oasis

Les histoires qui ont trait à l'oasis correspondent très souvent en fait à des récits de fondation. Notons qu'ici, palmeraie et oasis s'identifient l'une l'autre, car c'est le temps de fondation qui est évoqué, l'ancien, le « il y a longtemps » : dans ce cas, cela exclut les palmeraies récentes, souvent créées *ex nihilo* sans être liées à du bâti de façon « organique ». Pour les histoires sur les oasis, le recours à la « vérification » est difficile. Pourtant, il ne s'agit pas d'une différence fondamentale qui les distingue des histoires sur les jardins (d'ailleurs cette vérification n'est pas concrètement mise en œuvre pour les jardins). Certes, les événements relatés sont bien passés, ce qui laisse de plus grandes marges dans les arguments, mais la présence en quelque sorte de ce passé est tangible : le présent observable en est le résultat. Comme les histoires de jardins, les récits sur les oasis se prolongent dans le contemporain, mais alors c'est aussi en s'enracinant aux origines. La distance n'est d'ailleurs pas grande, il n'y a pas une chronologie : des origines, on émerge directement au présent en sautant les boucles de la spirale du temps.

Dans ce type de conversations sur les origines, la société s'investit beaucoup plus profondément que pour les jardins. Les participants débattent interminablement sur ce qui apparaît être des détails. Mais la différence capitale entre les histoires sur les oasis et sur les jardins est que cette fois l'histoire concerne intimement des groupes et leurs identités. Raconter l'origine des oasis, c'est — classiquement — légitimer le présent, et en l'occurrence la position des différents lignages les uns par rapport aux autres, même si chaque lignage fait semblant de ne s'intéresser qu'à lui-même.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 80

Le court récit suivant témoigne du caractère de « geste » de la fondation, de sa vivacité et de sa possible implication dans le présent.

> **U**ne femme âgée dans un jardin de Djanet à deux jeunes gens : « Il y a très longtemps, pas de gens. Avant il n'existait rien à Djanet, même pas de l'eau, « *esuf* » [vide], seulement un palmier très grand, près d'Adjahil. Il y a longtemps, peut-être cent ans, c'était une route Djanet [seulement un lieu de passage, on ne s'y arrêtait pas], un homme est venu et n'a vu qu'un palmier. L'homme est passé par cette route pour aller en Libye, puis au retour [il n'y avait] toujours rien à Djanet. Un an qu'il est mort. Il disait comme tout le monde parlait de Djanet que c'était lui le premier à l'avoir découvert donc cela lui appartenait. Il peut prendre Djanet à lui seul. Mais il ne l'a pas fait. » (Djanet, 27 juillet 1994)

Au Jérid, il existe plusieurs niveaux d'interprétation de l'histoire. L'histoire des oasis « en général » dans l'ensemble du Jérid est l'histoire du Jérid. Et cette histoire régionale racontée reprend très fréquemment des schèmes identiques : le tropisme oriental, par exemple « La plupart des variétés de dattes viennent d'Irak, peut-être que c'est par échange ou directement par des Irakiens que les palmiers sont venus ici » ; et la mer (« Avant, il y avait de l'eau dans le chott el-Jérid. »). Le « tropisme oriental » toutefois se manifeste également, mais moins fréquemment, de l'Ouest. Mais ce n'est qu'un site « miroir » : l'ouest, le Maghreb, c'est le Maroc, et l'on estime qu'il y a là de vrais Arabes descendants du Prophète. En fait du Maroc, c'est souvent la référence à la *Segia al-Hamra* (Río del Oro). Déclarer une origine de l'Ouest revient donc à la dire de l'Est, dans tous les cas une origine « bénie ». Certains fondateurs viennent ainsi de l'Occident arabe. Un jardinier me racontait que l'eau des sources de Nefta et Tozeur vient également du *maghreb*, mais les puits creusés [par les colons puis l'État tunisien] avaient fait refluer cette eau vers le Maroc (Tozeur, le 20 mars 1996). Voici un exemple de récit d'histoire régionale :

> « **L**e palmier est venu ici par les nomades d'Irak et du Yémen et les voyageurs algériens il y a longtemps. Les purs habitants du Jérid viennent du Yémen. Avant, il y avait des Juifs, des Romains, des Phéniciens (des Bumekein), les Berbères… Avant, il y avait une mer dans le chott reliée à Gabès. Les Arabes ont fait la guerre et ont chassé les autres. Les Hilaliens sont d'origine du Yémen, ils sont venus en Tunisie. Les oasis ont été créées après la mer. Avant, leur culture était l'olivier. Les oasis ont été créées par les Arabes. Ils ont creusé des sources manuellement. À Degache il y a plusieurs sources, puis ils ont planté les palmiers pour rester au calme, tranquilles. Mais il existe un puits à Kriz [près de Degache] creusé par les Romains. Avant, le Yémen était la mère des Arabes, le Yémen, l'Égypte, l'Irak… : *Jezîr ˚arabya*. » (Un Degachi à Degache, 14 avril 1995).

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 81

(Par « Hilaliens », il désigne les Arabes arrivés au Maghreb au XIe siècle avec ce qu'on appela l'invasion hilâlienne. On minore aujourd'hui leur importance numérique, mais cette invasion est ancrée comme une geste fondant l'arabité du Maghreb.)

Ou encore, alors que je demandais à un jardinier habitant El-Hamma :

« **J**'ai lu dans un livre qu'il y avait beaucoup d'orangers et de citronniers au Jérid…
« Oui, il y a longtemps, quatre cents, cinq cents ans. [Il y en avait] beaucoup, mais pas d'oasis, pas de palmiers. Il y avait un port. Les *degla* [n'étaient] qu'en Irak. Ici, dans le *shott*, il y avait la mer. [Pour les *Jrîdî*, comme d'ailleurs pour les agronomes, il y a sans doute incompatibilité entre une production de datte (ou une bonne production) et la proximité de la mer.] Nous, les purs *Jrîdî*, on vient de l'Irak, *shî'a* [chiites]. C'est pourquoi on trouve le voile noir ici, les femmes le portaient à la mort de l'Imam Ali [khalif]. En Irak, ils le portent encore jusqu'à maintenant. La première famille qui est venue au Jérid vient de l'Irak.
« Mais dans quelle ville ?
« À Tozeur… on ne peut pas dire. Au Jérid en général. À El-Hamma, on trouve des ruines dans l'oasis, des pierres des Romains.
« Mais avant cette famille, il y avait des gens ici ?
« Oui, il y avait.
« Qui ?
« Des *abadhian* [ibadites], le docteur Ali Chebbi, le ministre des Affaires religieuses, a fait une thèse sur eux. » (Houcine à Nefleyet, le 4 mars 1996)

L'histoire de la région, parce que vague, peut être encore consensuelle (« nous sommes arabes »). Mais la région est l'ensemble auquel personne ne croit vraiment (et il y a d'ailleurs peu d'histoires qui la concernent). Il est rare d'être du Jérid, on est plutôt de Nefta, Tozeur, Degache ou El-Hamma. Nous l'avons déjà vu, certaines terminologies et pratiques agricoles varient d'une palmeraie à une autre. Pour s'en tenir au seul secteur de l'agriculture, chaque oasis a ses particularités reconnues : les oignons d'El-Hamma, l'huile de Degache, etc. L'attache identitaire s'effectue au niveau de l'oasis. En fait, on saute souvent du niveau de l'oasis à un niveau supérieur à la région : la région est souvent « court-circuitée » par la revendication d'un « branchement direct » sur la référence qu'est le Coran (tropisme oriental également). Ainsi en est-il du processus qui identifie la localisation de l'histoire des « sept dormants » toujours comme locale. L'histoire des « sept dormants » s'intitule en fait « La caverne », Sourate XVIII (une des deux légendes chrétiennes retenues par le Coran, celle des martyrs de Najran « Les hommes du fossé » S. LXXXV et celle autrement dit des sept dormants d'Éphèse). Tout le monde connaît cette histoire et la

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 82

localise dans son oasis respective. Les commentateurs estiment que le « prince » évoqué au treizième verset dut être Décianus (Decius) et par exemple à Degache, on argue pour preuve de la localisation de ce récit que le nom Degache provient de Dokianus (Decius).

Raconter l'histoire de la fondation d'une oasis est établir un vrai récit identitaire.

Raconter les oasis devient plus problématique, parce que ce sont alors de vrais récits identitaires et qu'y interviennent les actes de fondations de « l'ancêtre ». On ne peut plus alors être neutre, tout à fait objectif. Nous prendrons l'exemple de Degache raconté en quelques extraits d'entretiens avec des habitants de cette oasis.

> « **A**bdallah Bruis [ben Ruis] était un saint qui a aujourd'hui son tombeau et sa mosquée. Il vient de la région de Béja, d'autres disent du Sahara occidental. Il y a peut-être deux siècles et plus. Il a fondé Degache, mais avant Degache n'était pas grand comme maintenant, seulement Bruis. Il n'y avait pas de palmiers. Avant ici, il n'y avait que le désert ; des rejets [de palmiers] ont été apportés par les Arabes du golfe Persique. » (Degache, le 24 mars 1995)

Cette histoire semble se tenir ; un ancêtre, une origine, une fondation. Pourtant, d'autres vont raconter quelque chose de complètement différent.

> « **L**e grand-père [ancêtre] de Degache est ˚Aid. Il vient d'Arabie Saoudite. Il était le chef de la tribu des quarante cavaliers. Nous autres, petits-fils [de ˚Aid], nous sommes de purs Arabes. Il est venu avec l'invasion arabe propager l'islam. À Tozeur, c'est un mélange, à Nefta ils sont purs, car sîdî Bu Ali [saint très connu] comme ˚Aid vient de l'Arabie Saoudite. ˚Aid a eu quatre enfants : Amida, Khaled, El-Bekri, Amor. À Degache, il y a d'autres familles qui ne sont pas de ˚Aid : Ruisi et Frarja, mais purs Arabes, Hilaliens aussi. » (Degache, 14 avril 1995)

Cet autre fondateur exclut le précédent. On ne fonde qu'une fois. Son histoire fonctionne d'autant mieux qu'elle est étoffée de détails, que d'autres donneront :

> « **A**vant, un homme, le grand-père de Degache : ˚Aid. Il venait du *Saharâ' el-gharbiya*, le Sahara de l'ouest. Il existait aussi un *wilî* nommé sîdî Bakar. Lui a trouvé des Romains ici. Ce sont les Romains qui ont fait les sept puits [lieu dit *sâba abêr*]. Il y a une place qui s'appelait *gebba* en contrebas de l'oasis, on y trouve des vestiges romains. En plus de sîdî Bakar, il y avait un groupe d'anciens Juifs. ˚Aid a trouvé tout cela, Juifs et Romains. Il a habité avec eux.
> « À l'époque de Pharaon et Moïse en Égypte, il y avait des Juifs et Moïse les emmenait. Une femme, *jêrya* [plur. *jawarî*, serviteur] au palais, a été accusée d'avoir fait l'amour avec quelqu'un. Elle allait être tuée. Un Égyptien lui a donné une idée pour n'être vue ni sur la terre ni dans le ciel. Il lui a fait une *beyt* [une maison] dans un arbre. Pharaon a vu cette femme. Il

> lui a demandé qui lui avait donné cette idée, mais qu'il n'irait tuer ni cet homme ni cette femme. Pharaon a décidé qu'elle quitte l'Égypte en lui donnant un peu de provisions. Alors, elle est venue ici. Elle vivait avec les juifs. Les Égyptiens connaissaient la langue juive puisque Moïse vivait là-bas. Elle a rencontré ˚Aid et ont fait un mariage et ce sont eux qui ont fait Degache. Les anciens ancêtres en sont descendus. ˚Aid a eu quatre fils : les quatre familles de Degache, Ameda (donne les Amidi — du quartier Uled Ameda), Mastur (donne les Masturi), Khaled (donne les Khaldi) et Amor (donne les Uled Amor). Il y a des places pour chacune des familles. » (Degache, 27 février 1996)

… On ne fonde qu'une fois, à moins de « bricoler » :

> « **P**as seulement ˚Aid qui a fondé Degache, mais aussi son grand ami avec lui, (sîdî) Abdallâh, on le nommait Abdallâh ben Ruis. » (Degache, 15 mars 1996)

On pourrait citer quelques pages encore dans ce genre. Jocelyne DAKHLIA (1990 : 37) le remarquait déjà, « les structures lignagères se confirmaient comme le cadre de référence réel de leur mémoire. » Les récits se contredisent d'un informateur à un autre et les discussions s'enveniment parfois dans le jardin. Car à l'échelle oasienne, le récit n'est plus une anecdote, n'est plus juste un commentaire, c'est la légitimité des groupes de l'oasis qui est en jeu. Celui qui fonde, c'est-à-dire en fait celui qui plante les palmiers, qui installe l'oasis, a cette légitimité de l'histoire. Mais le récit légitimant (droit de l'occupation d'une terre) débute toujours sur un fait migratoire (l'Orient arabe ou son miroir marocain) et non sur une prétention à l'autochtonie comme on peut s'en douter (on est arabe et non descendant des indignes païens). Ce n'est cependant pas tout à fait une « constante oasienne », car les Drawi (les Noirs) de Zagora au Maroc par exemple utilisent aujourd'hui cette revendication d'antériorité autochtone pour l'accès à la terre des palmeraies. Définir l'ancêtre premier de l'oasis, proposer celui de son lignage, c'est définir le pouvoir et sa consécration. À l'échelle spatiale large de la palmeraie correspond alors une capacité moindre de l'individu d'agir. Il faut référer à l'ancêtre, aux temps éloignés pour expliquer les formes collectives du présent.

Mais comment se construit l'histoire de l'oasis chez les Bédouins aujourd'hui sédentarisés ? Cette histoire liée au terroir ne se construit pas, ou pas encore. Il n'y a pas, ou pas encore, d'identification intime entre l'histoire du groupe et l'histoire de l'oasis comme cela se passe dans les vieux groupes oasiens. Quand l'histoire du groupe agnatique n'est plus liée à la terre, elle peut alors développer son imaginaire au-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 84

delà de toute crédibilité. Dans des histoires comme celle-ci, enregistrée à Dghoumes, qui rattache le lignage aux mythes arabes les plus vieux (l'épopée de *˚Antara*) jusqu'à la politique (presque) récente (Bourguiba et de Gaulle), tout y est incorporé :

> « **L**es Awlâd Yahya sont venus depuis la guerre entre le roi Hamen (le roi d'Irak, — du Yémen et d'Irak peut-être) et Ibn Shaddet (un grand chevalier, noir, qui venait d'*el-Jezîra ˚arabya*, sa mère est du *Sûdên*, son père d'*˚arabya*, un émir) [cela réfère à *˚Antara*]. Ils sont venus pendant la *fatra* [période entre Isa (Jésus) et Mohamed le prophète]. La guerre se faisait du Yémen jusqu'à l'oued Zaab (au Maroc), une guerre qui a duré dix ans. Les Awlâd Yahya (Yahya était *en-nebbî*, un prophète) sont venus jusqu'à l'oued Zaab. Ils se sont divisés en différentes familles qui ont occupé différentes places. C'est ˚Antara ibn Shaddet qui les a divisés entre Maroc, Algérie, Tunisie pour qu'ils ne puissent pas se réunir de nouveau pour faire la guerre contre lui. Les Awlâd Yahya sont de la famille du roi Hamen. Beaucoup sont en Algérie. Les *˚arûsh* sont encore importantes, pas comme dans les oasis (Tozeur, Degache…).
>
> « Bourguiba a dit que les plus dangereux sont les Awlâd Yahya, il nous a mis sur la liste noire. Par exemple, si la France rentre ici, c'est nous qui faisons la guerre [quand la France est entrée, c'est nous qui avons fait…], tous les autres *˚arûsh* sont soumis, mais nous on sort de l'Algérie, de la Libye. Mais ils sont retournés en Tunisie, car pris entre trois feux (Algérie-France, Libye-Italie, Tunisie-France). Et ils ont perdu toutes leurs réserves (argent, animaux). Les Awlâd Yahya ont alors fait des *ghora* (pillages) sur les pays voisins avec des hommes dangereux pendant les colonies et ont pu acheter alors beaucoup d'oasis dans le Jérid (Kriz, Bu Hlel), qu'encore aujourd'hui ils possèdent. De Gaulle a fait changer cette méthode [de pillage], car De Gaulle est un homme capable. » (Awlâd Yahya, à Dghoumes, le 6 novembre 1995)

Cela n'est qu'un exemple de récit, il n'est pas difficile d'en recueillir quantité, de construction semblable. Mais que l'on écoute un néo-agriculteur bédouin ou un oasien de vieille souche, des motifs identiques sont utilisés dans ces narrations, l'origine égyptienne en même temps qu'arabe en est un exemple. Davantage que « l'être devenu », l'important c'est « l'être issu ». Le voyage dans l'ascendance est une parade si fortement prisée qu'elle est la réponse à l'inadéquation à un monde qui les localise désormais dans le Sud tunisien. Et dans la construction de ce monde individuel et collectif de l'antécédent du lignage, et bien auparavant de sa source, ces architectes se passent bien de lois logiques, rien n'est incompatible, un plus un font toujours au moins deux, le sens de « trop » n'existe pas, télescopage dans le temps et dans l'espace, rien ne les gêne dans cette mécanique, pourtant sensible, d'un passé qui fait vivre le présent.

Hommes et plantes, l'agriculture

L'espace oasien peut s'interpréter en termes d'emboîtements et imbrications d'espaces-temps, d'échelles allant du large au restreint. Ce n'est pas uniquement une conception d'esprit de l'anthropologue puisque le vocabulaire local signifie lui aussi ces organisations. La lexicographie concernant en particulier les planches de cultures est riche. Nul doute cependant que le plaisir géométrique ne préside pas uniquement au *tafsîl*. Les planches de cultures sont destinées, ceci est sans doute une évidence, à accueillir les cultures. Reste à savoir quel inventaire peut-on faire de ces plantes, comment le jardinier s'en sert-il, quelle importance leur accorde-t-il ? Une palmeraie d'oasis est un espace d'agricultures irriguées et intensives en polyculture. Cette agriculture est la conjonction d'une société oasienne à sa nature oasienne — je suis tenté de parler de conjonction de coordination, emprunté à la grammaire et désignant ce mot invariable qui sert à joindre entre eux deux mots ou deux propositions de même nature. Ces végétaux mis en œuvre à travers l'agriculture locale sont autant d'outils d'une socialisation directe du milieu, un outillage vivant. En tout début d'ouvrage, HAUDRICOURT et HÉDIN (1987 : 21) insistent déjà sur ce que « la plante utile, comme l'animal domestique, n'est pas entre les mains de l'Homme un outil rigide dont il peut se servir à sa guise ».

« La plante utile, comme l'animal domestique, n'est pas entre les mains de l'Homme un outil rigide dont il peut se servir à sa guise. Pour utiliser l'une et l'autre, il lui faut se soumettre à leurs lois propres, qui sont celles de tous les êtres vivants » (HAUDRICOURT et HÉDIN, 1987).

Les plantes des jardins : le palmier dominant

Les entraves à l'agriculture ne sont pas minces. « Les difficultés énormes que le Sahara dresse contre la volonté humaine sont doubles :

les conditions atmosphériques et hydrologiques. La plus grande partie des végétaux qui pourrait être cultivée sur la surface désertique ne sera jamais en état de résister à sa sécheresse si élevée, aux vents brûlants qui déplacent des montagnes de sable à des vitesses quelquefois bien supérieures à 100 km/h, aux rayons foudroyants du soleil et aux froids nocturnes qui provoquent un brusque décalage de température atteignant 30 degrés […] » (GAUDIO, 1960 : 127). Cataclysmique … L'homme doit affronter cet environnement hostile et récalcitrant, l'homme est maître de la Création et doit jouer avec elle pour la dominer : c'est ce qui ressort de cet extrait classique qui oublie (est-ce un hasard ?) de dresser les avantages tout aussi indéniables des régions sahariennes tels qu'une chaleur propice à de nombreuses cultures (et même de primeurs), un climat permettant de mener à leur terme quasiment toutes les cultures méditerranéennes. Paradoxalement, au regard de cette vision apocalyptique, la liste des plantes cultivées inventoriées dans les oasis de Jérid (novembre 1994 à mai 1996) ou dans la région de Djanet, au tassili n'Ajjer (avril 1993) est longue.

L'essence cultivée prédominante est le très emblématique palmier dattier (*Phœnix dactylifera*, L. de la famille des Arecaceae). Les rapports agronomiques et botanistes se limitent à une description formelle de l'objet « palmier dattier ». Cette description ne sera qu'ébauchée ici, de nombreux ouvrages font très bien cela et ce n'est guère le dessein de ce travail de s'y engager davantage. La figure de description des parties du palmier dattier (fig. 13) est un classique : elle est reprise dans presque tous les travaux qui s'attachent à l'oasis et est tirée d'un ouvrage incontournable, *Le palmier-dattier* de P. MUNIER (1973). Je transforme cette image en ce qu'elle pourrait être si un jardinier du Jérid puis de Djanet jouait ce jeu.

Le dattier, avec les autres espèces de palmiers (cocotier, palmier à huile, rônier, etc.), est classé par Francis Hallé (HALLÉ, OLDEMAN et TOMLINSON, 1978) dans le modèle d'architecture végétal « Tomlinson », car développant des rejets (et gourmands) dits « réitérations ». Les palmiers sont à floraison axillaire et un seul bourgeon (bourgeon terminal) assure l'essentiel de la croissance, les ramifications sont inexistantes. C'est une plante dioïque (qui possède deux formes sexuées, des pieds mâles et d'autre part des pieds femelles) à fécondation croisée, et normalement anémogame (dont le transport du pollen pour la fécondation est normalement assuré par le vecteur du vent). D'un point de vue botanique, les palmiers ne sont pas des arbres (même si j'use de cet abus de langage simplificateur, car la distinction n'est pas faite en français

courant). Un arbre au sens botanique (selon le système classificatoire en usage chez les scientifiques) possède des tissus secondaires issus de méristèmes secondaires ; le plus visible de ces tissus secondaires est la matière ligneuse (ou bois). Le dattier, et plus généralement les palmiers, ne développe pas ces tissus malgré leur port arborescent (assuré par des tissus fibreux) et leur tronc n'en est pas un et est désigné comme stipe (ou pseudo-tronc) par les botanistes.

Parmi les grandes plantes des oasis, on isole très clairement le palmier dattier, ce prince du monde végétal pour Linné .

Dans les régions de Jérid, de Djanet ou Zagora, il n'existe pas d'oasis sans palmier (celles-ci sont très minoritaires au Sahara), il n'est que des palmeraies. Une littérature abondante montre combien les Oasiens ont su trouver à cette plante des emplois utiles, la plaçant au centre de l'univers végétal. Ainsi au Jérid, la superficie d'un jardin importe peu directement, le critère qui sert à fixer la valeur d'une parcelle lors d'une vente est le nombre de palmiers, ou plus précisément, le prix est un multiple — dix, quinze ou vingt — de la valeur de la production de dattes de la parcelle. Parmi les grandes plantes des oasis, on isole très clairement le palmier dattier, ce prince du monde végétal pour Linné. En langue arabe, en particulier au Jérid, le palmier se dit *nakhla* (plur. *nakhîl*), un terme qui serait à rapprocher, selon NACIB (1986 : 406), de *nakhil*, chef, et *nakhala*, trier, choisir (et de là, l'élu). Le dattier possède son propre statut, emblématique de l'oasis.

> **L**'origine géographique de ce palmier demeure encore sujette à caution. Il semblerait que le lieu de sa domestication fut le golfe Persique. Le dattier n'est pas connu à l'état spontané (sauvage). Le genre *Phœnix* représente douze espèces répandues à l'état spontané en Afrique subtropicale et tropicale à l'est jusqu'à l'Indus. L'espèce sauvage la plus proche du dattier est *Phœnix sylvestris* (Roxb.), spontané en Afrique du Nord et aux Indes ; le faux-palmier *Ph. reclinata* (Jacq.) en est assez proche également (EVREINOFF, 1956 : 328). Ce dernier parent sauvage du dattier de la zone sub-saharienne laisse certains auteurs penser que le palmier aurait pu aussi être domestiqué au Sahara (BOUNAGA et BRAC DE LA PERRIÈRE, 1988).

C'est un arbre à très forte symbolique, et d'une grande ancienneté en Asie et en Afrique comme en témoigne l'incroyable multiplicité des noms qu'il porte (voir BOIS, 1928) ; son aire géographique fut très tôt et encore à l'heure actuelle étendue à toute la zone désertique du sud du bassin méditerranéen jusqu'au bassin de l'Indus et selon Paul OZENDA (1985 : 92), cet arbre constitue la principale espèce cultivée au Sahara, ce qui bouscule un peu l'entendement lorsque l'on sait ses impératifs écologiques. En effet, de tous les arbres fruitiers, le dattier est le plus exigeant sous le rapport du climat. Il réclame deux conditions qui se trouvent rarement réunies sans la contribution de l'homme : « La tête

dans le feu et les pieds dans l'eau. » (REBOUR, 1968). Cette une formule est à relativiser (sans en connaître l'origine précise, c'est une phrase que l'on trouve citée partout dans la littérature), mais il s'agit bien de l'arbre des zones torrides qui disposent de moyens d'irrigation. Il réclame une isotherme annuelle d'au moins 18 ºC. Le dattier de cultivar « *degla* » ou « *deglet en-nûr* », dont les dattes sont quasiment les seules disponibles sur le marché européen (parfois commercialisée sous le nom de datte muscade), a des exigences encore plus impérieuses. Il lui faut surtout un automne et un début d'hiver présentant une sécheresse rigoureuse afin de mener sa fructification conformément aux critères de commercialisation. En fait, cette variété n'est cultivée pour le commerce pour ainsi dire que dans le Sud-Est constantinois (Algérie) et en Tunisie au Jérid et au Nefzaoua. Elle est donc absente de la région du tassili n'Ajjer, du Ahaggar (Hoggar) ou des oasis marocaines. Dans tout le Sahara central, où se situe Djanet, la production de dattes est à peine suffisante pour la consommation locale. Les cultures de dattes n'y sont donc pas destinées à l'exportation, même nationale.

À son avantage tout de même, le dattier se contente de sols médiocres, pourvu qu'ils soient perméables, mais il a besoin de disposer de quantités d'eau très importantes, non pas tant pour l'arbre lui-même, que pour empêcher les sels nocifs (chlorures de sodium) d'atteindre une trop grande concentration dans le sol. L'irrigation se transforme en lessivage. C'est ce qui explique sa précarité de survie dans les oasis où la ponction d'eau dans les nappes souterraines a été telle qu'elle a trop fortement diminué le niveau hydrostatique.

Si l'on ignore avec exactitude d'où provient le *Phœnix dactylifera*, ce qui ne fait pas de doute est qu'il ait voyagé de palmeraie en palmeraie. On retrouve dans différentes oasis les mêmes cultivars qui ont dû faire partie des échanges. Ces échanges au Jérid se poursuivent aujourd'hui entre cultivateurs qui sont aussi de véritables collectionneurs. Le palmier dattier possède une riche variété génétique. On distingue les palmiers selon des critères morphologiques (l'aspect), physiologiques (ses critères de sols, d'humidité…) et pomologiques (qualité de ses fruits). Les jardiniers nomment des populations génétiques de palmiers clones dont les caractères les ont intéressés et maintiennent ces caractères par une reproduction asexuée (végétative, par rejets). Ils reconnaissent avec aisance beaucoup de cultivars à partir de l'aspect du palmier (son port), l'aspect des palmes, des épines, du régime (jaune : *degla*, rougeâtre : *allig*, épillet court : *bisr halû*), encore que je formalise beaucoup un savoir intime qui est indicible : les jardiniers affirment souvent qu'ils sont incapables de

Les jardiniers dans les anciennes oasis procèdent à de véritables collections de palmiers dattiers.

dire comment se reconnaît un cultivar : « j'ai grandi ici en les connaissant » (El-Hamma, août 1995). Mais certains agriculteurs affirment pouvoir les identifier au seul toucher, même de nuit. Plusieurs centaines de cultivars sélectionnés par les agriculteurs jéridis ont été recensés (RHOUMA, 1994). Parmi les plus communs, on peut noter, outre la *deglet en-nûr*, les cultivars *allig*, *khwat allig*, *kentishî*, *bisr halû*, etc. La *deglet en-nûr* est le cultivar de très loin le plus exporté, et donc le plus intéressant pour son prix de vente (environ 1,200 DT/kg contre environ 0,400 ou 0,600 DT/kg pour les autres cultivars). Toutefois, de façon quasi informelle et discrètement, la *menakher* par exemple, cultivar rare, détrône le cultivar-roi (une centaine de pieds, surtout à Degache) : son prix peut côtoyer les 3,000 DT/kg. La rareté de ce cultivar tient au très faible nombre de rejets (*ghars* plur. *gharsa*) qu'il produit au cours de sa vie, rendant malaisé sa reproduction. Du point vue de l'administration agricole, on ne compte que deux catégories de dattiers : la *deglet en-nûr*, exportée, et les « variétés communes » qui rassemblent tous les autres cultivars et qui représentent 94 % de l'effectif dans les palmeraies anciennes.

À Djanet (en Algérie), les cultivars les plus courants sont *tanghiman* (grosses dattes brunes, peu sucrées), *tetmelet* (petites dattes brunes et sucrées) et *intakus* (grosses dattes blondes et très sucrées), mais aussi *telghusa*, *enestanef*, etc. À Zagora (au Maroc), les cultivars les plus représentés sont *bu-sthammi* (dattes rouges), très répandu aujourd'hui car le plus résistant au bayoud, *sair fagus* et *sair jihel* (*sair* désigne les dattes jaunes, de très bonne qualité mais peu résistantes au bayoud).
Le « bayoud » est une maladie cryptogamique dont le vecteur est le champignon *Fusarium oxysporum*, affection à terme mortelle pour le palmier. Se propageant d'ouest en est, atteignant les principales palmeraies du Maroc et aujourd'hui une grande partie de celles d'Algérie (mais pour l'instant n'ayant pas franchi la frontière tunisienne), le bayoud a probablement son origine justement dans la vallée du Draa (celle de Zagora) où cette maladie est identifiée depuis 1870. On estime qu'en un siècle, cette maladie a détruit les deux tiers des pieds de dattiers marocains. Le CMV de Zagora donne une progression annuelle des palmiers malades de 4 à 5 %. De nombreux programmes de recherche (notamment sous l'égide de la FAO) travaillent sur ce sujet, et à défaut d'avoir trouvé une solution curative, les voies de remplacement par cultivars résistants (et leur multiplication *in vitro*) sont explorées et recommandées. (voir par exemple : DJERBI, s. d. [>1990])

Cette description du palmier dattier comme *Phœnix dactylifera* L. est une présentation telle que la ferait un botaniste ou un agronome, un exemple de « purification » du palmier en objet. Ce n'est même pas tout à fait une transformation de la plante en outil, car l'outil médiatise davantage une relation homme-objet. Cette « purification en objet » (à produire des

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 90

dattes) est tellement vraie qu'on a pu oublier que la plante en culture faisait au moins partie d'un système agroécologique. Sa « décontextualisation » en laboratoire, ou en station expérimentale, qui était logiquement mise en œuvre à fin de compréhension analytique, a fait perdre de vue justement sa vraie nature d'outil. Il en a résulté des définitions simplifiées du palmier : critères rationnels de sa culture (une plantation selon un maillage de dix mètres sur dix), quantité nécessaire d'eau d'irrigation, d'éléments nutritifs. Certes, avec des approches écologiques plus systémiques, les agronomes ont, depuis, replacé le palmier davantage dans la palmeraie. Cette description scientifique du palmier correspond plus largement à une vue qui élague sa dimension humaine. Tandis que le discours touristique (des touristes *in situ*) admet que le palmier peut être autrement, et en quelque sorte y pressent l'hybride d'humain et de naturel, les descriptions des ethnologues tendent souvent à entériner cette confusion des genres entre choses et gens, entre nature et société.

> « **L**'agronome s'arrête devant un jardinet encombré de vieux palmiers agglutinés les uns contre les autres.
> « Il faudra tout arracher. Ça coûtera moins cher de refaire une palmeraie que de rajeunir celle-là.
> « Je suis d'accord avec vous [répond le Chérif, notable local]. Mais on dit ici que le palmier est notre tante paternelle, car Dieu l'a façonné avec la terre qui lui restait après qu'il eût créé Adam, notre père à tous. » (CARATINI, 1994 : 119)

Peut-être est-ce vraiment différent au Touat et au Jérid. Car je n'ai pas eu l'impression qu'au Jérid le palmier est avant tout intégré à la parenté humaine. Non, il s'agit d'un outil, un outil qui travaille. Certes, il convient de distinguer l'outil dans le domaine naturel (pilier de l'agrosystème oasien) et dans le domaine humain (il entre dans les transactions — dot, vente, usages — et les représentations), il n'en reste pas moins que c'est un outil et non un homologue de l'homme. La distinction est nette pour les Oasiens jéridis comme pour ceux de Djanet ou de Zagora.

Le choix et l'usage des autres plantes

L'inventaire des plantes

Le palmier dattier est certes l'arbre dominant des palmeraies, mais il n'est qu'une des plantes cultivées. Faut-il croire Auguste Chevalier lors-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 91

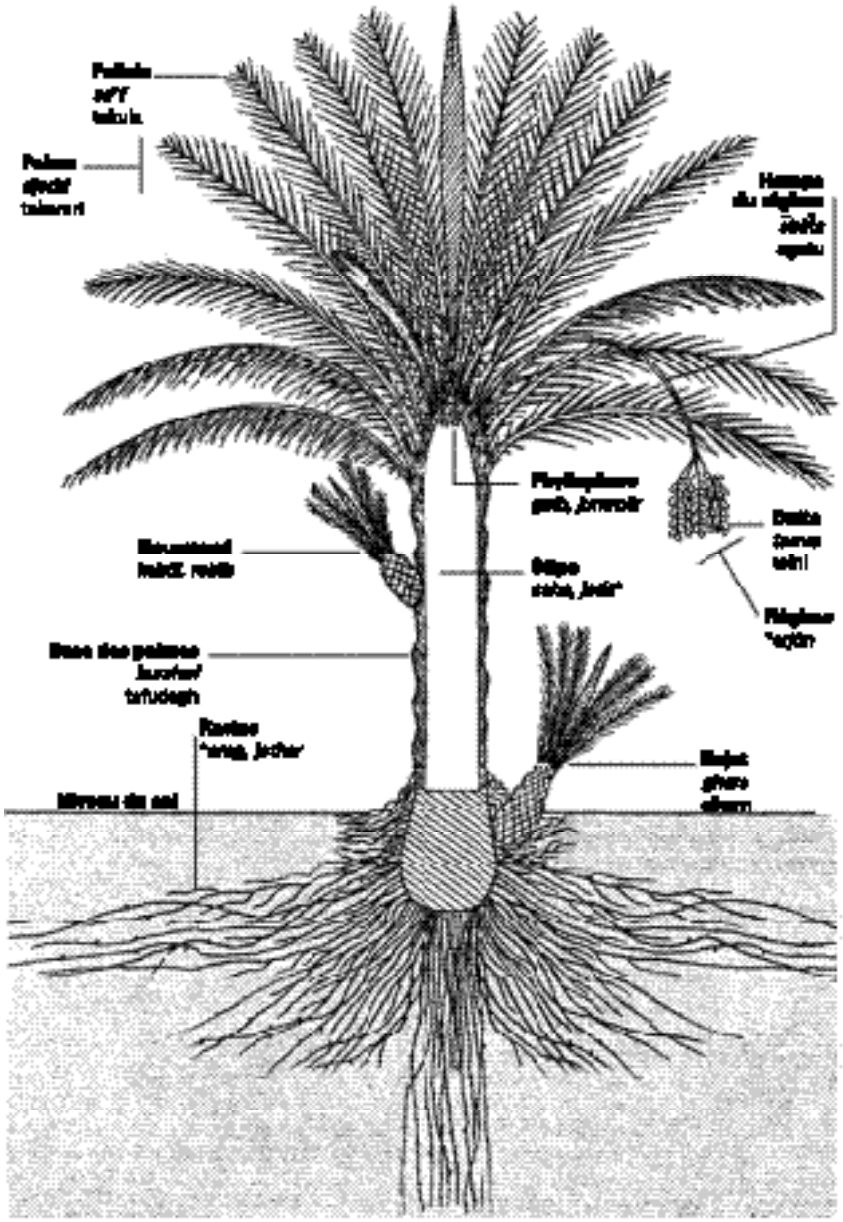
qu'il avance que « si l'on excepte le Dattier qui est le joyau du désert, le Sahara n'a pas à proprement parler d'arbres fruitiers ». Difficile d'abonder dans son sens lorsqu'il affirme que « les arbres de la région méditerranéenne : Figuier, Abricotier, Pêcher, Vigne, Caroubier, Olivier, à de rares exceptions s'y sont mal acclimatés ou n'y sont représentés que par des variétés inférieures. Cette infériorité tient non seulement au climat défavorable, mais peut-être aussi à l'instabilité de l'homme dans les oasis. […] Les arbres à fruits qui existaient dans les oasis avant la pénétration des Européens étaient insignifiants comme nombre et comme qualité » (CHEVALIER, 1932 : 760-761). La biodiversité relevée dans les oasis sahariennes est élevée, de façon peut-être surprenante. Corti (cité par OZENDA, 1985 : 92) aurait donné une liste des végétaux cultivés au Fezzan, dans laquelle il cite 93 espèces où l'on relève 14 arbres fruitiers, 5 autres arbres, 7 ombellifères utilisées comme condiment, 9 céréales, une dizaine de légumineuses (pois, lentilles et vesces), 6 courges et concombres, 4 cotonniers. René Maire (cité par OZENDA, 1985 : 92), de son côté, cite 36 espèces seulement pour le Sahara central, mais leur nature est sensiblement la même que sur la liste précédente. Pour l'oasis de Djanet, j'ai comptabilisé 46 espèces cultivées : 11 arbres fruitiers, 9 autres arbres, 4 céréales, 19 potagères, et 3 autres. Il est fort probable qu'un certain nombre d'espèces n'ont été introduites que récemment, comme cela semble être le cas du chou, observé qu'une seule fois à Djanet, chez un jardinier voulant « l'essayer ». Des voyageurs européens laissent parfois des graines en cadeau à leur hôte, on a ainsi une entrée de graines issues de laboratoires européens dans les potagers. Cette biodiversité, pour les oasis du Jérid (qui, entre elles, n'ont pas de différences notables à ce niveau), est de 63 espèces : 18 arbres fruitiers, 7 autres arbres, 33 potagères, et 5 (voir annexe 1 « L'inventaire des plantes cultivées »).

Outre le contraste que les voyageurs éprouvent entre une traversée du désert et cette tache verte qu'est une oasis, l'abondance toujours notée de la verdure fonde le renom des oasis, et en particulier de celles du Jérid : l'abondance, la prolifération et la diversité des plantes cultivées. Car « si la flore spontanée, si les plantes sauvages, végètent misérablement dans les terres de parcours de cette contrée, les oasis s'y montrent dans l'idéal de leur splendeur. Elles y trouvent toute la chaleur de la région tropicale. L'eau non plus ne leur manque pas […]. Les oasis du Djérid proprement dit sont donc des serres naturelles, à ciel ouvert, irriguées avec de l'eau tiède […] » (DUVEYRIER, 1881 : 102-103). L'énumération des plantes, si elle donne une idée de la diversité, ne rend pas l'ambiance et le paysage des jardins, en particulier des pal-

« Les oasis du Jérid proprement dit sont […] des serres naturelles, à ciel ouvert, irriguées avec de l'eau tiède […] aussi nulle part trouve-t-on rien de comparable aux superbes et délicieuses variétés de dattes du Djérid. » (DUVEYRIER, 1881 : 102-103)

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 92

Fig. 13 –
Description des parties du palmier dattier.
(d'après MUNIER, 1973 modifié)



Les noms des parties de la plante sont donnés :
- en caractères gras pour les mots en français ;
- en caractères italiques pour les mots du Jérid (arabe local) ;
- en caractères ordinaires pour les mots de Djanet (tamahâq local).

Noter que *kabûl* (c'est-à-dire « bâtard ») se dit à Nefta et *rebîb* (c'est-à-dire enfant né d'un premier lit) à Tozeur.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 93

meraies anciennes où se manifestent au maximum cette accumulation, la collection et cet art de la coexistence d'essences cultivées sur un même espace réduit. Certes ce sont des « bocages de palmiers dattiers, d'oliviers, d'amandier et de figuiers » (à Degache, *ibid.* : 110), mais c'est « sans compter les orangers, les citronniers, les limoniers, les figuiers, les pêchers, les jujubiers, etc. qui ajoutent au charme de ses jardins » (à Nefta, *ibid.* : 103).

Tabl. 3 – Arbres fruitiers au Jérid.

Espèces	Nombre de pieds
Grenadiers	95 000
Figuiers	90 000
Vignes de table	50 000
Oliviers	45 000
Abricotiers	33 000
Pommiers-poiriers	18 000
Pêchers	10 000
Agrumes	6 000
Autres	3 000
Total fruitiers	350 000

Service statistique du CRDA Tozeur, 1996.

Sous les palmiers, ce sont d'abord les abricotiers (*bargûg*, ou moins souvent *meshmêsh*) que l'on repère. Leur taille particulièrement haute les rend remarquables et les met presque en concurrence avec les dattiers. Le figuier (*karma*), lui, étale plus volontiers en largeur et à mi-hauteur ses grosses branches biscornues et ses larges feuilles, condamnant plutôt les planches sous-jacentes à la jachère, mais les fruits de ses nombreuses variétés sont très appréciés. Le grenadier (*rommâna*) est peut-être le plus présent (tabl. 3) : très rustique, on le plante partout (même en brise-vent pour une variété acide, *gârs*), et semble bien accepter d'être directement sous le feu du soleil. Les larges feuilles vert clair des bananiers (*mûza*, ou moins souvent *banân*) se concentrent le long des seguias, et plus encore près des entrées de l'eau dans les jardins (là où elle se perd davantage). La vigne (*ʿineb*), elle, ajoute à l'aspect de jungle, croissant en longues guirlandes reliant les palmiers, s'entortillant autour des stipes, parfois loin du cep.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 94

Tabl. 4 –
Cultures basses en superficie au Jérid.

Occupation du champ	Superficie (ha)
Autres cultures maraîchères	118,00
Légumes à feuilles	90,00
Piment	86,00
Oignon vert	80,00
Melon et pastèque	80,00
Fève verte	70,00
Légumes à racines	40,00
Tomate	30,0
Tomate de primeur	5,20
Piment de primeur	3,60
Autres primeurs	3,10
Melon et pastèque de primeur	2,60
Total cultures maraîchères	608,50
Luzerne annuelle	140,00
Luzerne pluriannuelle	120,00
Orge en vert	13,00
Autre fourrage	2,00
Total cultures fourragères	275,00

Service statistique du CRDA Tozeur, 1996.

Les arbres fruitiers ne sont là que pour s'insérer dans le maillage étroit des dattiers, même dans les palmeraies récentes. Il n'y a guère que dans la palmeraie d'Al-Ouediane (dont fait partie Degache) où parfois des parties de jardins sont exclusivement réservées à un fruitier, l'olivier (*zeîtûn*) et dans des palmeraies récentes (comme à Castilia) où un fruitier, souvent le citronnier (*shemmên qârs*, ou *qârs*), peut être systématiquement planté en quinconce avec les dattiers. Les pruniers (*ʿawîna*), pêchers (*khûkh*), amandiers (*lôza*), cerisiers (*habb melûk*), mandariniers (*bordgên*), orangers (*shemêm*), poiriers (*enzâs*), pommiers (*tuffâh*), mûriers blancs (*tût*) et autres jujubiers (*nabga*) sont à l'échelle du Jérid en plus faible nombre, mais cela dépend largement des goûts des jardiniers, de leurs préférences personnelles. Ainsi l'un pourra par plaisir collectionner les pruniers, un autre tenter divers *Citrus* sur sa parcelle, ou encore essayer de restituer l'ensemble des possibilités fruitières de la région dans son demi-hectare de jardin.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 95

« Non compris dans l'énumération qui précède, on voit épars, dans les oasis, comme un jardin d'essai, des arbres d'essences divers, rassemblés là comme par les soins d'un collectionneur intelligent ; c'est encore un des restes mourants de la grandeur des Arabes, qui avaient transporté au Djérid, dans ces jardins malheureux que nous voyons encore, toutes les essences d'arbres qu'ils avaient rencontrés dans leurs courses vagabondes, les uns productifs, dont nous venons de parler, les autres d'agrément, de luxe en quelque sorte : des acacias d'espèces variées, des jujubiers de Jéricho, des arbres de Judée et une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. » (Extraits d'un travail sur le Djérid dû à M. de Fleurac, lieutenant du bureau arabe à Touzer, cité par BARABAN, 1887 : 107.)

« À l'ombre de ces arbres si divers, dont le feuillage forme une voûte presque impénétrable aux rayons du soleil, on pourrait cultiver et l'on cultive en effet, dans quelques seniat malheureusement trop rares, des plantes potagères de toute nature. » (*ibid.*). Aujourd'hui, une des cultures qui vient se placer en premier en termes de surfaces occupées, après la luzerne *fassa* toutefois (mais qui est souvent une culture d'attente dans les nouvelles palmeraies), est le piment (*felfel* ou *hârr*), dont une partie est cultivée ici en primeur. La tomate (*tomâtom*) occupe aussi une superficie non négligeable ainsi que les carottes (*sfennêria*) et les courgettes (*bushoka* à Tozeur, *bûtozîna* à Nefta et Degache)… Des palmeraies se sont spécialisées dans une production et sont reconnues pour cela, ainsi en est-il des oignons (*basal*) d'el-Hamma. Ces cinq cultures sont de bon rapport, et les chiffres avancés par le CRDA (tabl. 4), même si la méthodologie statistique est obscure, semblent partiellement confirmer ce classement. Ce qui est aussi intéressant dans ce tableau c'est la place prise par les « autres cultures maraîchères » que n'ont pas su réduire des catégories pourtant déjà larges comme « autres primeurs », « légumes à racines » ou « légumes à feuilles » : cela laisse au moins imaginer la diversité des cultures oasiennes, 38 espèces herbacées maraîchères, céréalières ou fourragères dans mon décompte.

Le choix

Cette biodiversité culturale est donc très élevée, et cela d'autant que beaucoup des plantes cultivées dans l'ensemble d'une région se retrouvent dans l'enceinte d'un même jardin. Les jardins ne sont pas

spécialisés mais en polyculture, il existe toutefois une variabilité des plantes selon les régions d'oasis. Par exemple, ni au Jérid ni au tassili n'Ajjer n'est cultivé le safran, un crocus à très haute valeur commerciale qui est une culture de rente dans certaines oasis marocaines.

L'inventaire des plantes d'oasis fait apparaître qu'elles couvrent les besoins des communautés locales : les besoins en combustibles, en matériaux de construction (autrefois surtout) et bien sûr alimentaires, tant en plantes potagères, qu'en fruits, fourrages et céréales.

> **A**u Jérid, toutefois, les céréales pour l'alimentation humaine proviennent du nord, mais elles étaient cultivées auparavant, comme aujourd'hui encore dans la très isolée oasis de Djanet. On y pratique d'ailleurs un mode spécifique au Sahara de confection de céréales précuites : dans le jardin même, une partie de l'orge (*timzen*) est brûlée rapidement avec les chaumes et devient *tizalfawen*. On en fait notamment une soupe de *timzen* dite *aliwa tizalfawen*, mangée le matin au jardin à Djanet.

Bien sûr les plantes inventoriées dans les oasis (terroirs anthropiques) ont fatalement été importées. Comment s'effectue le choix des plantes cultivées ? Il s'agit là d'une problématique plus générale discutée encore aujourd'hui en biogéographie et en ethnobotanique. Pour utiliser ces outils que peuvent être partiellement les plantes, « il faut se soumettre à leurs lois propres » nous rappellent HAUDRICOURT et HÉDIN (1987 : 21). Toutes les plantes, en effet, ne sont pas transposables au contexte écologique des oasis. La pomme de terre par exemple ne produit pas dans les palmeraies, sinon faiblement pour les plus septentrionales d'entre elles. Cependant, la palmeraie est en partie une parenthèse locale (et volontaire) sur l'environnement désertique. Chaleur, humidité, ombrage, fumure assurent un contexte viable pour beaucoup de plantes communes des zones non désertiques. De plus, les ressources génétiques des plantes cultivées admettent une certaine souplesse et un affranchissement partiel des strictes conditions écologiques de croissance et de fructification. Par exemple, l'espèce pommier est aussi bien présente dans les campagnes normandes qu'en plein cœur du Sahara. L'un des plus forts déterminants de la présence ou de l'absence de plantes cultivées spécifiques ne serait pas les conditions écologiques, mais l'histoire.

Depuis la création des oasis, de nombreuses espèces ont été introduites du Moyen-Orient (souvent après un passage par l'Égypte), région avec laquelle elles ont eu longtemps des contacts privilégiés : le palmier dattier, les blés, orges, millets, l'oignon, les pois, les lentilles, les luzernes et trèfles, les cotons, le carthame, la garance et le safran,

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 97

la chicorée, le fenouil, la menthe et le basilic, les courges, sésames, ricin, lin et chanvre, ainsi que les poiriers, figuiers, abricotiers, amandiers et les cognassiers. À partir des zones soudanaises situées sur les axes de communication, le patrimoine génétique de l'oasis et son complexe végétal s'enrichissent progressivement de certains riz, sorghos, mils, hennés et diverses cucurbitacées. Ce sont là les contacts (notamment commerciaux) avec les populations noires.

> **C**es contacts sont très clairs à Djanet. Ainsi, le jujubier *Ziziphus spina-christi* (l'épine du Christ, une Rhamnaceae) se dit *korna* à Djanet et de façon similaire *kourna* en Haoussa parlé par les populations noires haoussa du nord du Niger (BROUIN, 1950). De même, au Jérid, *Cucurbita maxima*, la citrouille, se dit *kabûya* contre *gra°* dans le reste de la Tunisie et curieusement à Djanet elle est *kabiua* et au Niger (Haoussa) *kabewa* (SAADOU, 1993 : 17).

À l'époque de création des oasis sahariennes, la plupart des animaux d'élevage étaient déjà sur place depuis l'époque bovidienne, sauf le dromadaire. Pendant l'Empire romain, les légumes européens sont introduits, tels les navets, carottes, céleris, choux, etc., et la diffusion des fèves, orges à deux rangs, oliviers et vignes est favorisée. À partir du XVe siècle, la découverte des grandes routes commerciales océaniques et l'implantation sur les côtes de comptoirs européens permettent d'introduire dans les oasis de nouvelles espèces originaires des Indes et d'Amérique comme la patate douce, haricot, tomate, maïs, piment, aubergine, tabac, etc. (TOUTAIN, DOLLÉ et FERRY, 1990 : 12)

La contrainte écologique n'est donc pas si déterminante. Le choix, pour les sociétés oasiennes, d'adopter ou non certaines plantes que des contextes historiques mettent à leur disposition semble tout aussi décisif.

L'usage des plantes

Il semble logique de penser que les plantes introduites, c'est-à-dire choisies, sont utilisées. Cependant, cette utilisation des plantes varie entre communautés oasiennes. Toutes n'actualisent pas les potentialités offertes, ou plutôt, dans l'ensemble (indéfini) des potentialités offertes par une plante, les communautés oasiennes n'en extraient que quelques-unes, et pas toujours les mêmes. Prenons un exemple simple. Les dattes sont toujours mangées, et ce, quelle que soit l'oasis concernée (je parle des dattes qui parviennent à maturité, car le

contre-exemple serait la palmeraie d'Elche en Espagne où seules les palmes sont exploitées, la culture du dattier est trop septentrionale pour que les fruits parviennent à maturité). Les techniques de conservation et leurs préparations culinaires sont déjà multiples. Un alcool tiré de la fermentation de la sève, le *qâshem*, est fabriqué au Jérid. Le *lêgmî* (la sève sucrée) est produit par décapitation du bourgeon terminal du palmier dattier, sève qui est ensuite mise à fermenter. Souvent, les propriétaires de jardin sacrifient ou donnent à sacrifier à leur *khammês* un palmier par an (de préférence un vieux, un malade ou faiblement productif). On estime qu'en moyenne un palmier peut donner cinq litres par jour pendant trois mois (voir l'importance de l'alcool dans « Le collectif dans le jardin » p. 275). Cet alcool n'est pas fabriqué actuellement à Djanet. Probablement, l'a-t-il été il y a quelques décennies et selon des modalités techniques encore différentes d'après la mémoire locale. La distillation des dattes, en revanche, ne se fait aujourd'hui ni à Djanet ni au Jérid, mais elle se pratique au Maroc (et en Égypte, le fameux *˚ara*^{q} ou *˚aragî* à Siwa) . Cet alcool est bien plus fort (un alcool blanc) que le *qâshem*. Sa fabrication, qui semble plutôt dévolue aux Juifs dans les oasis de l'oued Ziz, nécessite la connaissance de la technique de l'alambic. En fait, un chargé de mission par le ministère français de l'Agriculture en 1887 témoigne qu'en Tunisie « les Juifs du Djérid fabriquent avec les dattes fermentées puis distillées une sorte d'anisette très riche en alcool et très parfumée » (BARABAN, 1887 : 102). Ainsi, au Maroc comme en Tunisie, les Oasiens se confectionnent des alcools à partir du dattier.

> **D**ans l'oasis algérienne de Djanet, un resserrement de la morale orthodoxe évite d'actualiser cette potentialité et a conduit à l'abandonner au point où cette sève — qui est consommée fraîche et même vendue aux souks du Jérid — n'est plus récoltée (elle aurait « tôt fait » de se fermenter). Il se boit à Djanet en revanche un jus de datte ignoré ailleurs. Ce jus de datte se dit *erale*. Les dattes sont broyées au *tende* (mortier), on élimine le noyau et le périanthe. On broie le fromage *aulis* (fromage de chèvre que l'on vend au marché, et non le fromage à pâte dure des pâturages des Touareg qui viennent du Niger, le *takamarlt*) jusqu'à former une farine que l'on tamise et que l'on mélange à de l'eau. Le tout est rajouté aux dattes dans le *tende*.

Nombre d'exemples pourraient venir étayer la diversité d'une oasis à une autre des potentialités extraites d'une plante, en particulier sur dattier. La confection d'éventails (*tewatwat*) ou de nombreux récipients de cuisines en sparterie (avec les folioles des palmes) à Djanet n'a guère

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 99

son équivalent au Jérid (la vannerie se dit *dhfîra*, ce qui veut dire aussi tresses de cheveux des femmes ; pour les plats, la poterie y est utilisée en revanche). Au Jérid, le palmier accompagne l'Oasien de la naissance (berceau en épillets des inflorescences, il y a peu de temps du moins, et encore les poupées en palme, voir fig. 14) jusqu'à la mort (le corps est enterré entre des planches du stipe de palmier). L'ensemble des usages tirés des plantes ne sera pas exposé ici, la place manquerait. Et encore nous cantonnons-nous au seul palmier dattier.

Fig. 14 –
Poupée en palme de dattier (Jérid tunisien).

Nous pourrions faire de même avec les cucurbitacées par exemple : à Djanet, assez proche de la zone soudanaise, le *tetakalt* (*Lagenaria siceraria*) sert de gourde végétale pour le lait de chèvre par exemple (de moins en moins aujourd'hui, les bidons en plastique sont plus pratiques) et quand le fruit est mûr, sa chair (*tetakalt* aussi) est utilisée pour la préparation du couscous ; et le *Luffa aegyptiaca* (*kayasa* à Djanet) possède un fruit dont la masse fibreuse sert d'éponge végétale. Ces usages n'existent pas au Jérid où en revanche la courge ou potiron (*kabû* ou *kabûya*), dont la chair entre comme ingrédient surtout dans le couscous, a ses graines utilisées (courge rouge : *gra° ahmar*) comme graines apéritives très salées (notamment consommées avec le *qâshem*).

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 100

Ce n'est pas non plus toujours par la différence que se distingue l'usage des plantes dans les oasis. À Djanet, les abricots (*el-mishmesh*) sont mis à sécher (même encore verts) par moitié au soleil ; il en est de même des tomates (*at-tomatom*) quand la récolte est bonne. Au Jérid, cette technique de conservation par séchage est aussi utilisée pour les abricots (*bargûg* ou *meshmêsh*), qui sont appelés alors *fermes* (et consommés entre autres pour la soupe *shorba*), et pour les raisins (on distingue trois variétés de raisins : le *ghâmrî*, couleur grenade, le *meskî*, « le bon raisin » de table, le *ghumur*, pour le vin — qui n'est pas élaboré dans la région) qui, de *˚ineb* se nomment alors *zebîb* (dont dérive le nom donné à la vigne en tamahâq).

Le cas du ricin (*Ricinus communis*, Euphorbiaceae) constitue une curiosité. Originaire d'Abyssinie, il est connu pour l'huile tirée de ses graines aux effets purgatifs. Que cette plante ait été introduite en oasis fait peu de doute, mais qu'elle soit identifiée comme « *feni* » à Djanet ou comme « *kharwa˚* » au Jérid, elle y est aujourd'hui spontanée et sans usage. C'est, semble-t-il, le cas dans l'ensemble du Sahara : personne n'exploite cette potentialité.

Même si les conditions pédoclimatiques écartent certaines cultures, le choix des plantes demeure et leurs usages ne sont pas figés.

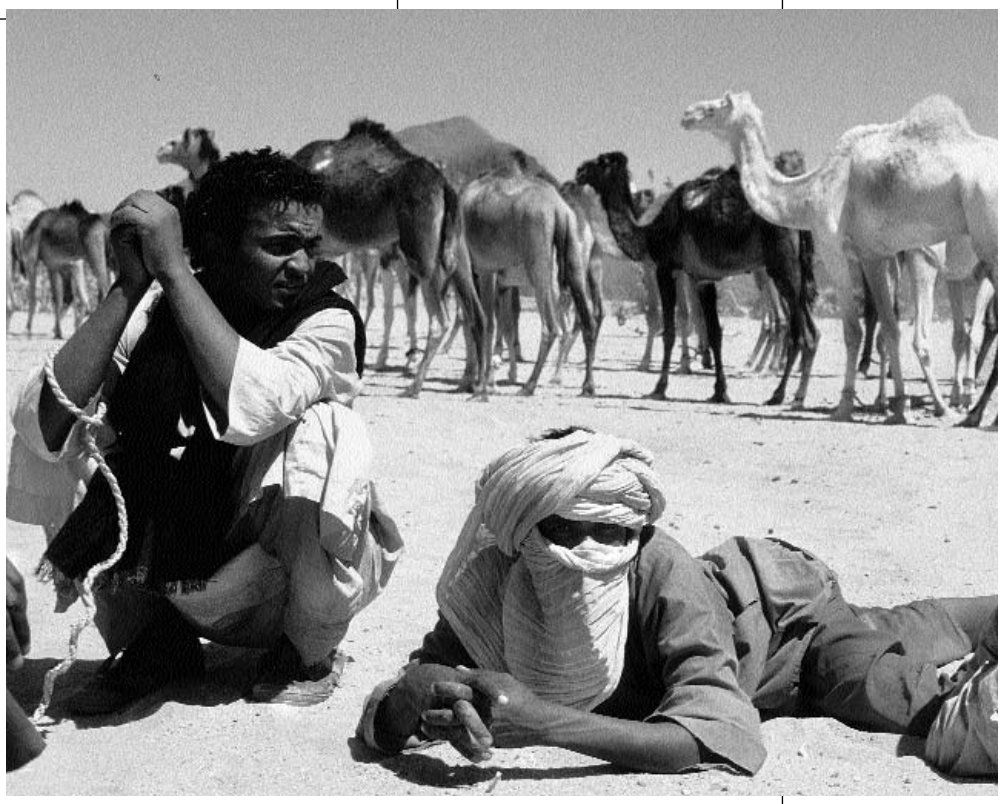
Si certaines contraintes écologiques écartent quelques cultures, les choix demeurent vastes pour les Oasiens, tant dans l'inventaire de ces plantes que dans les usages qui en sont tirés. Choix des plantes et usages ne sont pas non plus figés. Certaines cultures continuent d'être introduites comme le chou et le bananier dont j'ai pu observer les premiers plants lors de mon dernier passage à Djanet et d'autres sont abandonnées comme les céréales de consommation humaine au Jérid grâce aux communications terrestres rendues aisées avec le Nord céréalier. Mais il est possible également que les céréales n'aient jamais été intensément cultivées au Jérid. Le géographe Al-Idrîsî au XIIe siècle notait ceci de Tozeur : « Le prix des céréales est ordinairement haut, attendu qu'on est obligé de les faire venir de loin, le pays produisant fort peu de blé et d'orge » (Al-Idrîsî, 1866, cité par PUIG, 1998) et confirmé par Léopold BARABANT durant sa mission (1887).

Remarques sur les animaux

Ce travail fait l'impasse sur le monde animal, ce qui ne lui dénie aucunement son importance. Au Jérid (gouvernorat de Tozeur), d'après le

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 101

Jeunes Touareg d'une caravane arrivant à Djanet (Algérie). Avril 1993.
Cette oasis a pour particularité d'être beaucoup plus articulée que les autres avec son environnement désertique.
Les plus vieux des dromadaires finiront ici à la boucherie.



chef de l'arrondissement Production animale du CRDA, il y aurait au total 900 bovins femelles (sur un effectif total de 1 300), principalement à Nefta, Tozeur et Degache et surtout au sein des agglomérations et des palmeraies. L'effectif est donc assez faible. En général, si un jardinier possède des vaches, ce n'est guère plus d'une ou deux. Sur le total, dix pour cent sont de la race locale, le reste de la race pie noir et des hybrides.

Les ovins et caprins sont surtout élevés à l'extérieur de l'oasis, c'est-à-dire sur les pâturages (*saharâ'*) à 70 ou 80 %. Il y a 52 000 ovins (dont 40 000 femelles) de race queue fine et 28 000 caprins (dont 20 000 femelles). À partir des années 1990 se déroule l'introduction de la race alpine sous le contrôle de l'OEP (Office des élevages et des pâturages). Le problème majeur concernant l'élevage ovin et caprin est la sécheresse. Le dromadaire est à 95 % au *saharâ'* (3 500 têtes), surtout à Hazoua, Dhafria, Dghoumes, oasis d'anciens pasteurs.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 102

À Djanet en Algérie, le fourrage (des dromadaires, ânes, chèvres) est *amad* et *amad wan tenere* (« fourrage du désert ») dans les pâturages. Ce dernier, notamment *Aristida pugens* (Poaceae) dite *tulult*, est estimé très nettement supérieur à celui du jardin. « Les chèvres sont plus fortes, donnent plus de lait et de meilleure qualité ». Et le fromage *takamarlt* issu de ces chèvres est également perçu comme meilleur, et il est séché sur des herbes du désert qui lui donnent son parfum.

En ce qui concerne la volaille, on trouve 5 000 pondeuses sur Nefta et 2 000 sur Degache. Le CRDA dénombre sur la région 450 ruches dont 300 « de type moderne ». Les ruches qui ne sont pas de type moderne sont des caisses en bois ou des troncs de palmier coupés en deux et évidés, puis cerclés de fer. Le prix du miel à 20 DT/kg est intéressant et le produit très apprécié (en relation avec la douceur du sucré, comme pour les dattes), mais peu de Jéridis pratiquent l'apiculture.

L'intégration à l'oasis de l'élevage mené par les nomades, élevage qui représente 80 % du cheptel régional, n'est pas forcément réalisée. Ils ne vendent pas le lait mais le fumier quand les troupeaux (*zwâîlêt*, en fait « animaux ») se stabilisent un peu. Mais il est difficile pour les jardiniers de se procurer ce fumier qui reste souvent non valorisé. En annexe un petit lexique jéridi et tamahâq fournit des termes courants servant à désigner les animaux d'élevage des oasis du Jérid et de Djanet.

La problématique unité classificatoire

Que ce soit au tassili n'Ajjer ou au Jérid, relever une véritable taxinomie locale, telle que cela se fait en ethnosciences (voir, par exemple, FRIEDBERG, 1991, et lire la récapitulation de BERLIN, 1992), a été un échec partiel. Je ne suis pas parvenu à dégager un système taxinomique cohérent (comme des plantes chaudes et des plantes froides, etc.), ni pour les oasis en général ni pour une région en particulier, sinon rien de spectaculaire (voir le cas du Jérid un peu plus loin). Cela n'exclut ni qu'une autre recherche puisse y parvenir ni son intérêt : il s'agit de saisir l'idée plus intime que les sociétés se font de leur environnement, c'est-à-dire qu'à la pratique physique on ajoute l'ambition d'appréhender une dimension de la pratique cognitive. Un « classement » est cependant proposé : une première manière de voir le monde vivant est d'en dire l'origine.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 103

L'origine des plantes d'oasis

Au Jérid, on dit que le palmier dattier, plante emblématique de l'oasis, provient essentiellement d'Irak. Il s'agit certainement là du « tropisme oriental », qui s'explique en partie par l'islam : c'est vers l'Est que l'on se tourne pour prier, c'est à l'Est qu'a vécu le Prophète, est née la religion et que s'est manifestée la bénédiction de Dieu, c'est de l'Est que nombre de populations du Maghreb disent se rattacher ; mais c'est également de cette région que les botanistes pensent que cette plante est originaire, car c'est vers le golfe Persique que l'on a retrouvé les plus anciennes traces de palmeraies, c'est dans la région du golfe Persique qu'est née la « révolution néolithique » (pour cette partie du globe).

On dit au Jérid que « des pèlerins revenant de La Mecque faisaient provisions de dattes (d'Irak) pour le voyage. Ils jetaient leurs noyaux bien sûr et dans le Jérid, ils ont vu que des palmiers (*degla*) poussaient. On n'avait pas pensé faire une oasis au départ, mais on a vu que le site était favorable » (Tozeur, le 15 mars 1995). Ce récit, sur la fondation des palmeraies du Jérid (à rapprocher de celui de Djanet), donne des renseignements non pas réellement « historiques », mais sur ce qu'Alain ROMEY (1992) appelle (« faute de mieux »), la vérité authentique (qu'il distingue de la vérité historique), c'est-à-dire « l'idée que le groupe se fait de l'histoire et comment encore il la maintient de cette façon ». La mémoire orale est le statut local de l'histoire.

> **À** Djanet (tassili n'Ajjer), on donne au contraire au palmier dattier une origine biogéographique plus locale. Il existe une histoire du *tasdet* (le palmier dattier) nous renseignant sur son origine. À l'époque où se déroule cette histoire, on ne cultivait pas encore le palmier. Deux jeunes filles jouaient ensemble, sans doute au jeu d'*isaran* (se joue avec des nervures de palmes), près d'un palmier. Un petit garçon, trop jeune pour comprendre le jeu, et qui s'ennuyait, jouait seul dans l'ombre du palmier. Il mangea alors une datte qui venait de tomber. Les deux jeunes filles, ayant vu la scène, s'attendaient à le voir mourir. Comme il ne mourut point, on commença à cultiver le palmier dattier (Djanet, le 14 avril 1993).

Il paraît assez clair qu'à Djanet, au Tassili n'Ajjer, le palmier est considéré comme une plante sauvage à l'origine, puis qui a été domestiquée. Une plante qui vivait en pays touareg puisque les jeunes filles sont censées jouer à un jeu targui, et tout au moins ce sont les Touareg qui s'approprient la paternité de cette « domestication ».

> **L**'utilisation du terme « domestication » ici n'est pas neutre. Sur le terrain (en 1993 et 1994), un fait a fini par attirer mon attention à force de se répé-

ter. Dans la plupart des jardins, de très nombreux ligneux fruitiers portent un bouquet de quelques branches d'une spontanée très répandue dans cette région, l'armoise (*Artemisia judaica* ssp. *sahariensis* et A. *herba-alba*, Asteraceae), appelée « *teharadjeli* ». Les jardiniers affirment que sans armoise dessus, la vigne (*az-zebîb*) ne donnera pas de raisin. Il en est de même pour les figuiers (*tazert*), les orangers (*tshina*) et autres fruitiers… qui ne fructifieraient pas sans cette plante. Dans la cour d'une maison où se trouve un pommier (*et-tuffâh*), les propriétaires expliquent la présence d'un bouquet d'armoise dans ses branches par un « sans ça, les fleurs tombent » (Djanet, le 13 avril 1993).

Le dattier de Djanet n'aime pas l'odeur* sui generis *de l'homme : il est domestiqué par subterfuge.

En poussant plus loin l'investigation, on apprend l'importance de cette plante aromatique : certains arbres n'aimeraient pas « l'odeur de l'homme » et donc ne fructifient pas. Un moyen existe pour parer à cette indisposition des ligneux vis-à-vis du genre humain : camoufler notre odeur en plaçant un bouquet d'une plante aromatique, l'armoise en l'occurrence. « *Teharadjeli*, ça sent comme le parfum, ça ne sent pas une mauvaise odeur [comme les hommes] et les fleurs ne tombent pas, [on a de] belles feuilles, [des] fruits gros » (Djanet, le 22 avril 1993). Le palmier dattier serait lui aussi sensible à l'homme quand il est petit (on y met alors de l'armoise), mais quand sa taille s'est développée, les feuilles ou la tête ne sont plus exposées à cette odeur et l'armoise devient alors inutile (BATTESTI, 2004 a).

Domestication

Il peut sembler alors opportun de généraliser ce concept de « plantes sauvages puis domestiquées » à certains arbres fruitiers (ou plus exactement aux ligneux fruitiers puisque l'on compte parmi eux la vigne) auxquels on applique ces fameux bouquets d'armoise afin de camoufler l'odeur, donc la présence, de l'homme. Le mot « domestiquer » est sans doute peu adéquat à décrire la présente situation. Ce mot réfère classiquement à « apprivoiser » soit « rendre un animal moins sauvage » (*Petit Larousse illustré*, 1978), tandis qu'ici la plante est « trompée » et non pas rendue plus docile. Sauvage originellement et intolérante à la présence de l'homme (réagissant par non-fructification), on lui « cache » la présence de l'homme. La définition académique (du dictionnaire) sous-tend une vision très « civilisation du mouton » pourrait dire Haudricourt (cf. « Un jardin d'agriculture ou une exploitation horticole ? » p. 158). La docilité est-elle nécessaire à la domestication ? Une autre définition plus fine de la domestication consiste à d'abord se souvenir qu'un organisme vivant doit remplir trois conditions primordiales : se nourrir, se protéger et se reproduire. Pour Jacques BARRAU (1978, avec le commentaire de GUILLE-ESCURET, 1989), la forme et l'intensité de la domestication se définissent par le degré

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 105

d'intervention de l'homme sur ces trois fonctions premières. Le contrôle spatial et le contrôle temporel de la fonction doivent aussi caractériser cette domestication.

> **O**n pourrait objecter que les plantes sont enracinées, contrairement aux animaux qui se déplacent, donc que le contrôle spatial et temporel est aisé. Pourtant cela n'a rien encore d'évident : il existerait à Djanet des tamaris migrateurs nommés « *azawa* » (*Tamarix* sp., certainement *Tamarix pauciovulata*, Tamaricaceae) ; leurs bosquets disparaissent d'un lieu (on ne retrouverait pas même les racines) pour réapparaître un ou deux ans après en un autre endroit, tout en conservant exactement la même disposition des pieds entre eux. On m'a d'ailleurs mis au défi de prendre des mesures dans l'oued afin de vérifier ces dires dans quelques années (je ne l'ai pas fait). L'explication locale est qu'il s'agit d'une « espèce sauvage migratrice ».

Les modalités de cette domestication appliquées à Djanet seraient les suivantes.

Se nourrir : à Djanet, l'homme assure l'alimentation du dattier en eau et en minéraux à partir des puits de surface et d'engrais organique. Le contrôle spatial est total, hormis les quelques pieds spontanés (issus de graine) que le cultivateur peut parfois laisser pousser (bien qu'on suppose qu'on en obtient surtout des mâles, moins intéressants) ; puisque c'est le jardinier qui décide de l'emplacement où grandiront les rejets (*ilkemen*, pluriel de *elkem*) qu'il plante, il décide de l'espace de nutrition. Le contrôle temporel est lui tout aussi net : la terre est amendée au bon vouloir du jardinier, l'irrigation s'effectue comme il l'entend d'autant plus qu'à Djanet chaque jardin est indépendant à ce niveau (exceptées les nouvelles parcelles allouées par l'État). La liberté du jardinier jéridi est moindre puisqu'il doit se plier aux règles des tours d'eau, mais le résultat est le même pour le palmier : il dépend de l'homme, pris individuellement ou collectivement. Cependant, l'histoire touarègue du palmier reconnaît implicitement que cette plante peut se nourrir sans l'homme (elle se nourrissait avant sa domestication par l'homme). Soit l'homme ne lui donne alors qu'un complément pour « l'amadouer », soit, déraciné pour être implanté dans l'oasis, le palmier ne peut plus pourvoir à ses besoins. La seconde hypothèse est la plus probable, car les Kel Djanet savent que les palmiers meurent s'ils cessent l'irrigation.

Se protéger : la protection contre les prédateurs est faible. On s'avoue impuissant à maîtriser les insectes qui nuisent aux palmiers. On tente de tuer les oiseaux (tourterelles) qui mangent les dattes, mais la pression

de l'homme n'est pas assez forte pour espérer les éliminer. Les mauvaises herbes sont enlevées, mais pas toujours systématiquement. Le mauvais œil (*tujut*, cf. annexe 7 « Le mauvais œil ») est un risque pour le palmier, l'homme essaye de l'en protéger, mais les mesures ne sont pas infaillibles. Ce danger est anthropogène : si l'homme ne cultivait pas le dattier, il n'y aurait pas de risque de *tujut*. La protection en général du palmier est donc pratiquée, mais cette aide n'est pas essentielle.

Se reproduire : l'espèce a développé deux stratégies de reproduction, sexuée et végétative. La première permet la recombinaison du patrimoine génétique des individus (par production de dattes), tandis que la seconde fabrique des clones (par rejet). Sans l'intervention de l'homme, une reproduction strictement végétative tend à dégénérer la population concernée et, en dehors des mutations, à figer la biodiversité intraspécifique. C'est, toutefois, précisément cette option qui est choisie (au Sahara en général), car l'homme peut rectifier, et rectifie, les compositions génotypiques par sélection et constitution volontaire de collections. La reproduction végétative par replantation de rejets par le jardinier permet de contrôler de manière sûre outre le sexe (espèce dioïque), les caractères génétiques de l'arbre à venir (les palmiers issus de graine — d'une reproduction sexuée — produisent rarement des dattes de bonne qualité), de sorte qu'il convient mieux de parler de cultivar (clone) que de variété pour le palmier dattier (ce terme est tellement ancré en français pour le palmier que je l'utilise ici, notamment quand on parle de variétés communes qui sont pourtant des clones — ils ont le même génotype). Le jardinier, hors exceptions, interdit au palmier la multiplication sexuée : il arrache la plupart des pousses accidentelles. Il exerce un contrôle puissant sur la reproduction en choisissant quelles combinaisons génétiques valent d'être maintenues : il décide de la composition en cultivars de son jardin, où et quand ils seront installés (contrôle spatial et temporel). Mais le « hors exceptions » et « la plupart » sont essentiels. Ce sont les failles d'une censure sévère qui permettent l'apparition de nouveaux cultivars et l'enrichissement de la collection. Si le pied poussant spontanément possède quelques caractères intéressants, on le laissera croître et on lui attribuera un nom : il sera accepté. En dehors de cela, l'homme n'intervient pas sur la forme de l'individu : la greffe, la taille et autres techniques applicables aux ligneux sont impossibles sur cette grande herbe.

Pour résumer, le palmier habitait le pays des Touareg avant sa domestication. Parce que l'homme s'intéressa à ses dattes (et non à son « bois », déjà exploité comme le montre le jeu des jeunes filles), il cul-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 107

tiva cette plante. Le palmier est réticent à la présence humaine, on le trompe (armoise), on le nourrit (eau, fumier), mais on en censure fortement la reproduction sexuée pour l'amener à produire comme on l'entend. Le défendre est difficile lorsque celui-ci est réticent à la présence de son protecteur et en fait à sa domestication. Le palmier demeure « sauvage » (il peut encore assumer les trois fonctions de lui-même), la domestication par tromperie doit toujours se poursuivre.

Répartition par origines

Le cas des arbres fruitiers diffère quelque peu puisqu'on identifie de nombreuses espèces. En cherchant à établir les critères de la taxinomie de Djanet, un premier informateur me rangea spontanément les arbres selon un critère biogéographique. D'autres personnes interrogées classaient facilement les plantes selon les régions d'origine supposées, sans pour autant que ce fut tout à fait un critère taxinomique séduisant. On me dit que tous les petits ligneux (grenadiers, vignes, abricotiers, pommiers…) sont originaires de Djanet, ajoutant à ce groupe génétique les *tabarakat* (*Tamarix aphylla*, Tamaricaceae). Certaines plantes, comme le *safsaf* (*Eucalyptus globulus*, Myrtaceae), viennent d'Algérie, c'est-à-dire du Nord, du monde « arabe », et d'autres encore du Sud, c'est-à-dire de la zone des Touareg de l'Aïr. Mais la répartition des végétaux qui se fait en général sur les oppositions des trois classes Nord (arabe)/Djanet/Sud (Niger) varie d'un jardinier à un autre. Selon certains, tous les mots en « *el* » (l'article défini en arabe *al*) sont des mots arabes, désignant ainsi leur origine géographique (le Nord), les autres noms de plantes (et donc les plantes elles-mêmes) par déduction sont alors touaregs. Cette classification fait de l'abricotier (*el-mishmesh*) non plus une plante de Djanet mais arabe. Pour d'autres, c'est au coup par coup que s'opère la classification : par exemple, l'oranger (*tshina*) serait ainsi d'origine arabe, de même que l'abricotier. Si, au cas par cas, la distribution varie d'une personne interrogée à l'autre, la disposition tripartite semble être une constante (fig. 15). Ainsi, on distingue pour les chèvres (*Capra hircus*) également trois types d'après leur origine présumée : du Niger (les cornes sont bien dressées sur le crâne), de Djanet (les cornes sont plus à l'horizontale et dirigées vers l'arrière), du Nord (*idem*, mais les cornes tournent vers le bas pour pointer vers l'avant).

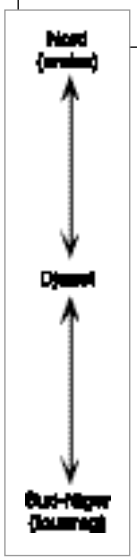
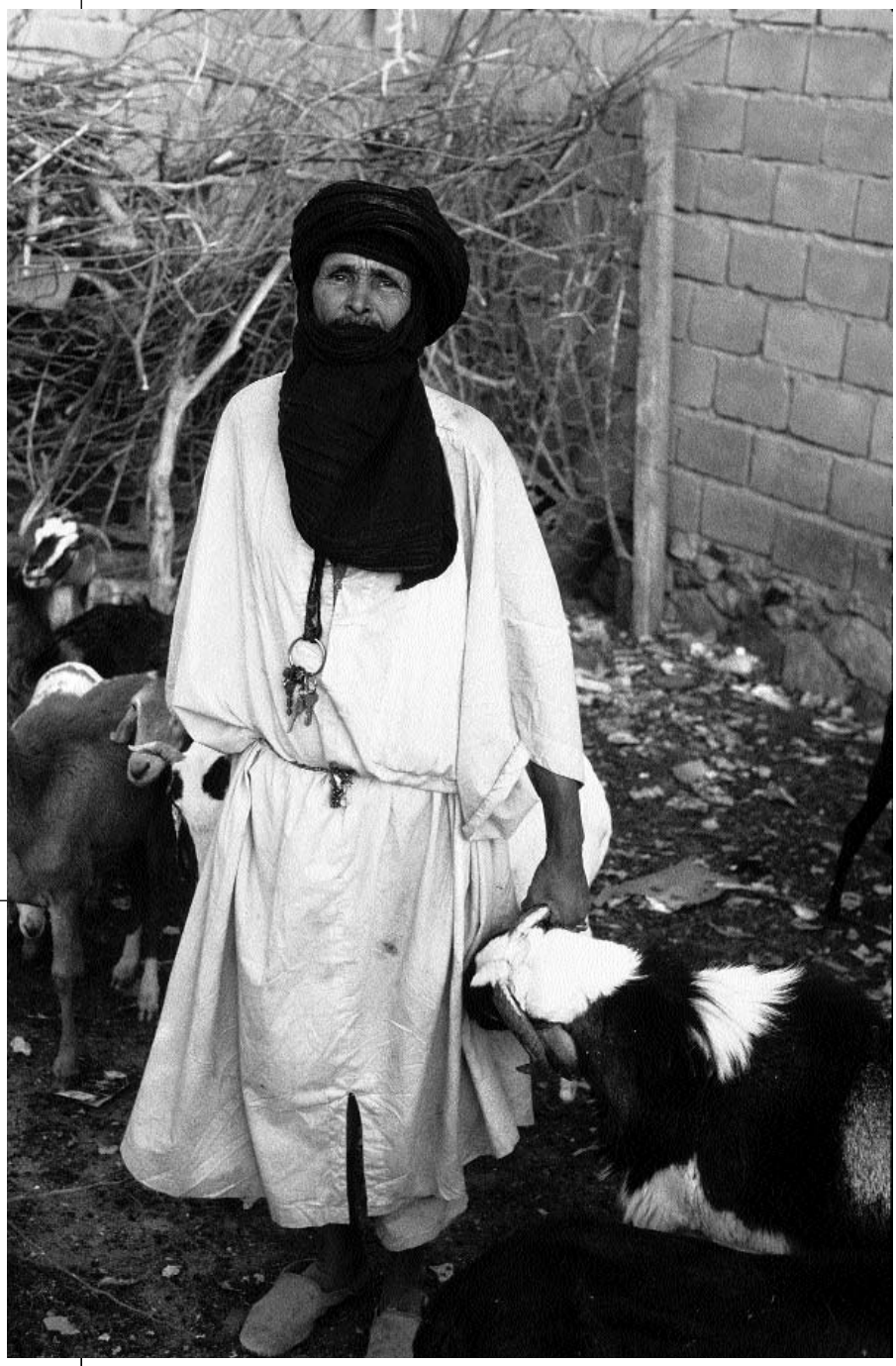


Fig. 15 – Tripartition des origines à Djanet.

Cette possibilité de classification par série d'opposition entre plantes locales et plantes étrangères, arabes ou nigériennes, n'est valable que dans ce cadre oasien particulier : cette taxinomie participe à une

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 108



Targui au milieu de son troupeau de moutons. Avril 1993, Djanet (Algérie). Les moutons, dans cet enclos découvert comme ceux qui sont en pâturage dans le désert, sont de l'espèce particulièrement adaptée à cet environnement, des *Ovis longipes*.

construction identitaire en même temps qu'elle la réifie. Cette construction identitaire des Kel Ajjer s'élabore elle-même dans deux cadres sociopolitiques : d'abord celui de l'Algérie où l'État a une gestion politique fortement jacobine niant les particularismes régionaux, un État-Nation qui se définit dès son projet, avant même son indépendance, avec une identité nationale arabo-musulmane. L'identité des Kel Ajjer ne s'inscrit pas uniquement comme un particularisme national, mais aussi dans le cadre plus large de la (mythique) confédération touarègue.

En général, dire qu'une plante provient du Niger est une référence positive : ce sont des plantes que l'on considère toujours plus fortes, dans la croissance (le mil), dans le goût (piment). Le même mécanisme est à l'œuvre pour le mouton : le mouton tel que nous le connaissons en Europe, c'est-à-dire à laine (*Ovis aries*) connu sous le nom de *tagelbit* (*tijilbiwen* au pluriel), n'est pas le plus répandu au tassili n'Ajjer. Un autre mouton bien plus courant est l'*Ovis longipes*, ou *tikarwaten*, aux pattes plus longues (d'où le nom latin), sans laine et à poils ras. On dit le premier venir du Nord (Ouargla, Ghardaïa, etc.) et le second, plus résistant au climat saharien, plus à même d'utiliser les parcours régionaux, on l'estime venir du Niger. À travers cette constante référence positive au Niger (sont visés évidemment les Touareg de l'Aïr et non les Noirs haoussa), les Oasiens de Djanet lisent une dégénérescence de leur identité, peut-être une acculturation à l'arabité proclamée de l'Algérie. Ils pensent par exemple que les Touareg du Niger parlent un *tamasheq* plus « pur » (si on donne un mot tamahâq, on rajoute parfois « mais ce que disent les vrais Touareg est… », comme au Jérid par ailleurs, où les locuteurs se justifient par rapport à l'arabe tunisien *a fortiori* classique).

Une petite curiosité réside dans le chevauchement des systèmes d'explication de la domestication par subterfuge et des origines Nord arabe/Djanet/Sud. On peut bien imaginer que la culture de la vigne, dite originaire de Djanet, requiert le subterfuge de l'armoise selon une logique identique au palmier, mais que penser de fruitiers tel l'abricotier (*el-mishmesh*), dit parfois originaire du monde arabe, et pourtant flanqué aussi d'un bouquet d'armoise ? C'est d'autant plus dérangeant que certains informateurs attribuent des origines non locales au palmier, non pour l'espèce certes, mais pour ses cultivars présents à Djanet : si le *tanghiman*, le *tetmelet*, le *tazgheft* sont explicitement de Djanet, par contre *el-khaghs*, *el-lulu* sont d'origine arabe. Les deux hypothèses possibles sont soit que les Touareg de Djanet pensent que les Arabes ont obligatoirement procédé de la même manière qu'eux (domestication universelle par subterfuge), soit que les deux systèmes sont assez peu cohérents et se laissent penser séparément.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 110

Le classement des plantes

À Djanet

Une chose m'avait étonné dans les entretiens menés sur l'univers végétal et animal de Djanet. Associer, mettre en groupe mentalement des objets vivants, faire dire un nom d'ensemble comme « animaux » représentait une extrême difficulté pour les personnes interrogées. Je n'ai pu avoir certains noms génériques en tamahâq sans doute parce qu'ils n'existent pas. On peut en être à peu près certain pour le mot « arbre » (alors qu'au Jérid c'est clairement *shejâr*) : les jardiniers touaregs ne proposent comme équivalent que des noms spécifiques d'arbres ; par exemple *tabarakat* (l'éthel, *Tamarix aphylla = T. articulata*) ou *safsaf* (*Eucalyptus globulus*). Au mieux, à force d'appeler une réponse, se voit-on proposer *ashik makaran*, c'est-à-dire « grande plante », mais qui n'a pas valeur d'une catégorie locale, mais d'une construction répondant à l'attente de l'enquêteur !

> Il ne s'agit pas d'un cas unique. Dans beaucoup de langues des termes manquent pour exprimer certains concepts comme arbres ou animaux : LÉVI-STRAUSS introduit « La pensée sauvage » (1962) précisément sur ce thème pour réfuter, dès le premier paragraphe, l'invocation d'une prétendue inaptitude à la pensée abstraite des « primitifs ».

Comme je l'annonçais en préambule de ce sous-chapitre, point de système taxinomique convainquant découvert. On classe bien les plantes en mâle et femelle : il s'agit en fait de masculin et féminin (la grammaire tamahâq distingue les genres), le féminin étant marqué surtout par la présence en initiale du « t » (et souvent aussi en terminale).

L'absence d'« arbre » n'interdit pas d'autres concepts. Ainsi, à Djanet, une « plante » se désigne par le mot tamahâq « *ashk* » (ou *ashik*). Le mot « *ishkan* », soit « plantes » au pluriel, représente la « végétation ». Ce qui est intéressant est que le terme « *ashk* » employé seul dans une conversation réfère inévitablement à une plante de jardin, poussant dans l'oasis. Le mot « *tenere* » en tamahâq correspond au « désert » et plus précisément aux espaces « hors oasis ». « *Ashk n'tenere* » représente donc « une plante hors oasis ». Une autre traduction curieuse m'a été donnée : pour « mauvaises herbes » (plantes sauvages, non cultivées), on peut dire « *ishkan n'tenere* », c'est-à-dire les « plantes (poussant) hors oasis ». La dualité sauvage/domestique serait-elle superposable à celle de l'espace non cultivé/espace cultivé,

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 111

Travailleur immigré au milieu des céréales. Avril 1993, Djanet (Algérie). Si les Touareg de Djanet regardent les Touareg de l'Aïr comme de « vrais » Touareg, ceux-là viennent parfois trouver ici du travail comme jardiniers.

autrement dit à désert/oasis ? Le désert est le lieu d'où l'on a arraché par subterfuge la plante reine, le dattier (et par extension probablement quelques arbres fruitiers, cf. *supra*) pour les conduire dans la palmeraie. Il vient alors à l'esprit d'autres extrapolations possibles : ce sont des arbres du désert potentiellement dangereux que l'on satisfait de « réparations » : le sacrifice d'animaux domestiques de l'oasis (ces plantes peuvent être habitées des esprits *kel isuf*, et un dicton targui ne dit-il pas : « Il ne faut jamais aimer une fille si tu ne la connais pas. Il ne faut jamais aimer un arbre dans l'oued si tu ne le connais pas. »). Les plantes de l'oasis ne sont pas dangereuses, et ont à souffrir au contraire du risque du mauvais œil. Le désert est le domaine du *kel isuf* (actif dans le désert au niveau des plantes) et l'oasis le domaine de l'humain (source du danger par le mauvais œil dans l'oasis). Pour clarifier les choses, le tableau 5 récapitule cette dualité désert/oasis.

Espace désert	Espace oasis
Plantes non cultivées	Plantes cultivées
Plantes sauvages	Plantes domestiques
Végétaux (et animaux) potentiellement dangereux *(kel isuf)*	Végétaux (et animaux) potentiellement en danger (mauvais œil) + animaux potentiellement réparateurs
Domaine *kel isuf*	Domaine homme (mauvais œil)

Tabl. 5 – Hypothèse de classification à Djanet.

Ces termes d'opposition ne sont valables à Djanet que parce que la présence du désert est d'une actualité quotidienne. Cette puissante présence du désert s'exerce par sa proximité (les quelque 8 000 habitants de Djanet sont dispersés dans les quatre quartiers/villages, où que l'on soit, le désert est visible) ; par sa dimension (aux quatre points cardinaux, ce sont des milliers de kilomètres de désert) ; par la fréquentation du désert (que pratiquent encore beaucoup d'Oasiens). Le Jérid, quant à lui, méconnaît complètement le désert, ignore les pasteurs bédouins qui y vivent. Le désert ou la steppe se résume à ce qui est entre les oasis ou entre les oasis et le Nord, traversé par les routes. Le désert y est interstitiel. Corrélativement à leur connaissance respective du désert, les *Jrîdî* n'aiment pas les Bédouins, les déconsidèrent énormément (tandis que les nomades sont très valorisés chez les Touareg de Djanet). Ces (anciens) nomades sont pour les Jéridis des étrangers : s'il y a des vols aujourd'hui à Tozeur, que l'ordre public est troublé, la confiance décroissante, c'est en ces « étrangers » qu'il faut voir les fauteurs. Par exemple, mais sans nommément les désigner :

« Le Jérid, [ce n'est] plus comme avant, *khalṯ*, beaucoup de mélanges.

- « C'est un problème ? je demande.

- « Un problème de confiance. [Il n'y a] plus de confiance comme avant. » (Jardiniers à Nefta, le 6 mars 1996)

Établir une classification plus précise de plantes à Djanet devient hasardeux. Toutefois, l'observation des pratiques agraires des jardins permet de relever quelques assemblages : dans la rotation des cultures, les plantes « à grosses racines » (les betteraves, les oignons, les arachides [sic]…), et les autres plantes (le blé, l'orge, les haricots…) ; dans la technique de semis par rapport à la taille de la graine (*tadagh*, plur. *tidaghen*), les plantes à grosses graines semées deux à deux (comme le potiron, les haricots, les fèves, les petits pois), et les petites graines semées par paquets (comme le mil, le blé, l'orge).

Si le milieu désert/oasis induisait une conception et perception uniques du rapport à la nature, les taxinomies, médiatisant ces catégories de pensées, devraient se retrouver similaires, sinon identiques. Au Jérid les choses sont pourtant différentes.

Au Jérid

Au Jérid, les termes génériques exprimant les concepts d'arbre et d'animal existent : « animaux » se dit *ḫayawânêt* : *ḫayawânêt ehlîya* (de *ahal*, « gens ») pour les animaux domestiques et *ḫayawânêt waḫshiya* pour les sauvages. Le terme « arbre » se dit *shejâr* (plur. *shejera*). *Ghalla* est

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 113

l'arbre fruitier (*ghilêl* au pluriel). Les plantes maraîchères (les légumes au sens large) se disent *khudhâr* (pluriel de *khudhra*) ; on en distingue deux sous-catégories. Cependant, si ces deux sous-catégories se pratiquent, elles ne s'imposent pas toujours comme une évidence.

> **E**xemple tiré d'un entretien avec un agriculteur de Nefleyet (habitant El-Hamma, Abdel Majid, le 8 mai 1995) ; la question était directe : « Quels sont les différents groupes qu'on peut faire des plantes qui poussent dans l'oasis ? » Le *khammês* interrogé décide d'abord de regrouper les plantes qu'on fait pousser ensemble, dans les planches de cultures : « normalement, on doit planter chaque plante toute seule, mais on économise de l'eau ainsi. Des plantes sont plantées ensemble, car elles possèdent la même période de semis. Par exemple, le gombo avec le melon ; la tomate (semée en septembre) avec la courgette (sur le pourtour des planches) ; le piment avec le maïs ou le tournesol (les deux en bordure) ou encore avec le chou (mélangé dans les planches avec le piment) ; l'oignon avec la blette (mais les blettes vont avec tout) ; la corette toute seule ou avec le tournesol », etc. [La corette potagère, ou mauve des Juifs, le *kablû* au Jérid, est une plante annuelle, dont les feuilles lancéolées sont séchées et donnent une poudre verte, la *mlôkhîya*, semblable au henné, et qui sert aux sauces.]. À la fin de cette énumération, il remarque que toutes ces plantes sont d'été et il glisse naturellement vers une nouvelle classification : les plantes d'été et les plantes d'hiver (suivant la récolte). Par exemple, pour celles d'hiver, les navets blancs, les carottes, les fèves, les blettes (mais toute l'année), les épinards, le persil, le céleri, etc., puis pour celles d'été, les courgettes, les oignons (mais planté en hiver), etc. Quelques plantes font exception, comme la luzerne qui est semée d'octobre à mars mais qui pousse et qui est récoltée toute l'année.

Des entretiens sur ce thème donnent le même schéma de partition entre les légumes d'hiver (oignon, carottes, fèves, salade, persil, céleri, radis, navet blanc, navet rouge, blette) et les légumes d'été (gombo, melon, pastèque, piment, concombre, courgette, courge ; les pommes de terre font aussi exception en se plaçant dans les deux catégories puisqu'on les plante en février et on les récolte en juin ou on les plante en octobre et on les récolte en avril ou mai). L'été et l'hiver se sont avérés être les deux saisons de repères du calendrier agricole de l'oasis jéridi. (Les Kel Ajjer de Djanet distinguent quant à eux clairement quatre saisons dans l'année : l'hiver, *tagrest*, le printemps, *tapsit*, l'été, *awilen*, et l'automne, *amoen*). Cette catégorisation en légumes d'hiver et légumes d'été est bien partagée et des mots sont là pour les dire : *sayfîya* pour les légumes d'été (de « été », *sayf*), *shetûya* pour les légumes d'hiver (de « hiver », *shtâ'*). Les herbacées spontanées (non cultivées, l'herbe) sont désignées par *hashîsh*. On peut dire spécifiquement mauvaises herbes par *hashîsh râyb* ou *a°shâb tfêlîya* (herbe intruse).

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 114

Le cas du palmier

La datte a constitué longtemps une grande partie de l'alimentation des oasis sahariennes et sa base nutritive. Ce statut explique que le palmier soit particulièrement choyé (pour cause ou par conséquence). Ce qui en fait aussi un fruit « recherché » (si l'on peut dire, malgré son abondance), c'est que la datte est douce, sucrée, *halû* : plus qu'un goût, c'est une sensation, un sentiment apprécié, qui s'accorde bien avec un idéal de vie faite de douceur, voire avec une représentation de la vie après la mort comme l'eschatologie musulmane la promet aux croyants (les jardiniers utilisent parfois cette référence).

Au Jérid, pour dénommer le palmier, c'est le mot arabe *nakhla* (plur. *nakhîl*) qui est employé (avec une tendance à adoucir vers *naghla*). En fait, ce sont les pieds femelles que l'on désigne de façon générique. Le palmier mâle est le *dhokar* (qui veut dire mâle, mais prend aussi l'acception de pollen et fécondation). La datte est dite *tamra* ou *tamar* au pluriel (qui a le sens de « fruit » en arabe littéraire, donc le fruit par excellence). La datte est-elle un fruit ? Les fruits du jardin en général (ou les arbres fruitiers) se disent *ghalla* et *ghilêl* au pluriel. On peut dire *ghalla* pour la récolte des arbres fruitiers, mais *gattâ˚a* pour celle des palmiers dattiers (de *gatta˚*, couper, c'est-à-dire couper les hampes des régimes) ou encore en général, *sâba*. Cependant, la personne qui organise les récoltes sur les palmiers dattiers (qui ne lui appartiennent pas, dattes qu'il revend ensuite avec bénéfice voire spéculation) s'appelle un *ghallêl* (même origine étymologique que *ghalla*). La datte peut être probablement incluse dans la catégorie des fruits (et des fruitiers) bien qu'on l'en distingue aussi nettement. Mais le matériau bois, *hatab*, comprend aussi les palmes (*djerîd*) du dattier.

Parmi les dattiers, les jardiniers jéridi différencient globalement deux grands ensembles : les dattiers issus d'un rejet planté, c'est-à-dire choisi par l'homme, et les dattiers issus de graines, c'est-à-dire non contrôlés par l'homme. Sont distingués aussi les dattiers précoces des tardifs. Cette diversité du moment de maturation, qui étale la récolte sur une durée effective assez longue, est même recherchée par les cultivateurs pour leur jardin. La possibilité de consommer des dattes de l'été à l'hiver est un des arguments forts pour expliquer que la composition variétale de la strate du dattier est hétérogène. À Djanet, on fait également cette distinction entre précoces et tardifs. Il y existe deux

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 115

périodes majeures de récolte de dattes selon les cultivars : l'été (*awilen*) avec *enestanef*, *intakus*, *tetmelet*, *el-lulu*, etc., et l'hiver (*tagrest*, en fait surtout décembre) avec *tanghiman*, *telrusa*…

En Tunisie *jrîdî*, c'est chacun des deux grands ensembles (issu de plant/issu de graine) qui se décompose en catégories précoce et tardif. Mais les catégories de dattes qui spécifient le caractère tardif recoupent la catégorisation par qualité. Commençons par l'ensemble des dattiers non contrôlés ou spontanés (issus de graines). On qualifie les palmiers de cet ensemble *nebêt rôhha*, c'est-à-dire « poussé [de] lui-même » (à Degache, *nebêt* (coll.) désigne un végétal), ou *hashen* (au moins à El-Hamma, Dghoumes). Ces deux expressions se disent d'un palmier issu d'une graine, avant sa production, avant de connaître la qualité des fruits. Ensuite, on les appelle *sheken* ou *khalt* ; *sheken* si les dattes mûrissent tôt et (ou) sont molles, *trî* ; *khalt* (*khalt* ou *khalat* veut dire « mélangé », c'est-à-dire bâtard si les dattes mûrissent tardivement et (ou) sont dures ou demi-molles et sèches (*gêsî*) ; ou encore *dhokar* s'il n'a pas de fruits (le palmier est mâle). Des jardiniers disent qu'on laissait avant davantage croître les plants sauvages. Aujourd'hui, on fait parfois des semis délibérés pour les clôtures (et coupe-vent), pour obtenir des mâles, des *sheken* ou des *khalt* qui donnent quelquefois de bonnes dattes. Si le palmier qui a poussé de cette façon donne de bons fruits, on le « baptise » (un nom en rapport avec ses qualités, le lieu ou son « inventeur », *sheken Habîb* par exemple, si le jardinier se nomme Habîb).

Ensuite, vient le second ensemble des palmiers socialisés par une sélection, multipliés par rejets : les palmiers dattiers des collections. Nous avons, du fait de cette sélection, des lignées de palmiers au même patrimoine génétique que les botanistes appellent cultivar (dit couramment, mais improprement, variété). Pour les Jéridis, cette unité « cultivar » ne se dit pas, elle n'existe pas, sinon exprimée par le nom même des cultivars. Il n'y a pas des cultivars, mais il y a le *degla*, le *legû*, le *gres matig*, le *khwat allig*, le *kentishî*… Ces cultivars se répartissent entre les *rotob* qui sont des dattes précoces, et généralement molles — *rotob* ou *rtob* signifie mou ou doux —, et les dattes tardives et demi-molles, dites *tamar moa'khkhar* (datte différée). Certains jardiniers les dispersent entre *rtob* (comme *tozor zeyd*, *tamar abîdh*) ou « dattes blanches » (comme *kentishî*, *gasbî*, *gundî*), et *tamar ahmar* ou « dattes rouges » (comme *allig*, *khwat*). On notera que pour cet ensemble, les catégories réfèrent non aux qualités du palmier mais de ses fruits.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 116

Tabl. 6 – Récapitulatif du classement du palmier au Jérid.

<table>
<tr><td colspan="4">Palmiers plantés</td><td colspan="2">Palmiers issus de graines : nebêt rôhha, hashen</td></tr>
<tr><td colspan="6">Palmiers femelles : nakhla</td></tr>
<tr><td>rotob</td><td colspan="3">moa'khkhar</td><td>sheken</td><td>khalt</td></tr>
<tr><td rowspan="3">dattes molles et précoces</td><td colspan="3">dattes tardives et demi-molles… ou les catégories :</td><td rowspan="3">dattes précoces et (ou) molles</td><td rowspan="3">dattes tardives et (ou) dures/demi-molles/sèches</td></tr>
<tr><td colspan="2">abîdh</td><td>ahmar</td></tr>
<tr><td colspan="2">dattes blanches</td><td>dattes rouges</td></tr>
<tr><td colspan="6">Palmiers mâles : dhokar</td></tr>
</table>

Le mûrissement de ces fruits s'étale sur une longue période et il n'y a guère que pendant une partie de l'hiver que les palmiers ne portent pas de fruits du tout. Les Jéridis surveillent la croissance des dattes et reconnaissent différents stades de développement du fruit. Les *belah* sont les dattes immatures, restées vertes et tombées au sol (en Égypte, ce mot désigne les dattes en général et l'on dit *nakhîl belah* pour les palmiers dattiers) que l'on ramasse pour les animaux au mois de juillet ; ce sont des *deglet en-nûr* plus quelques autres cultivars, mais leur astringence les rend inconsommables. *Beser* est le stade suivant de maturation : les dattes sont jaunes ou rouges et prennent leur forme définitive. Il n'y a qu'une variété dont les fruits sont consommables et se mangent à ce stade : les *beser halû*, dits *bisr halû* (les *beser* douces). On ne garde jamais les fruits de ce cultivar jusqu'au stade *tamra*. La datte mûre est *tamra* (*tamar* au pluriel). Les dattes parthénocarpiques, c'est-à-dire les fruits qui ne sont pas issus d'une réelle fécondation (chez le dattier, ils sont rabougris et peu intéressants), se disent *sîsh* (plur. invariable). Une classification des dattes intervient pendant la récolte, car le phœniciculteur doit effectuer un tri à ce moment : les différentes classes n'ont ni les mêmes prix de vente ni les mêmes circuits de commercialisation. Pour le cultivar *khwat allig* par exemple, on donne deux classes de tri : *semha* (belle) et *freza* (ce mot est utilisé pour les fruits déclassés en général) ; pour le cultivar *deglet en-nûr* : *shamlokh* (dattes branchées, les plus chères car elles ont une bonne présentation et offrent aussi une assez bonne garantie qu'elles ne soient pas infestées de la pyrale des dattes, *Ectomyelois ceratoniae*), *beth* (vrac, non branchées), *jêff* (sèches) et *maghmâgh* (déchets).

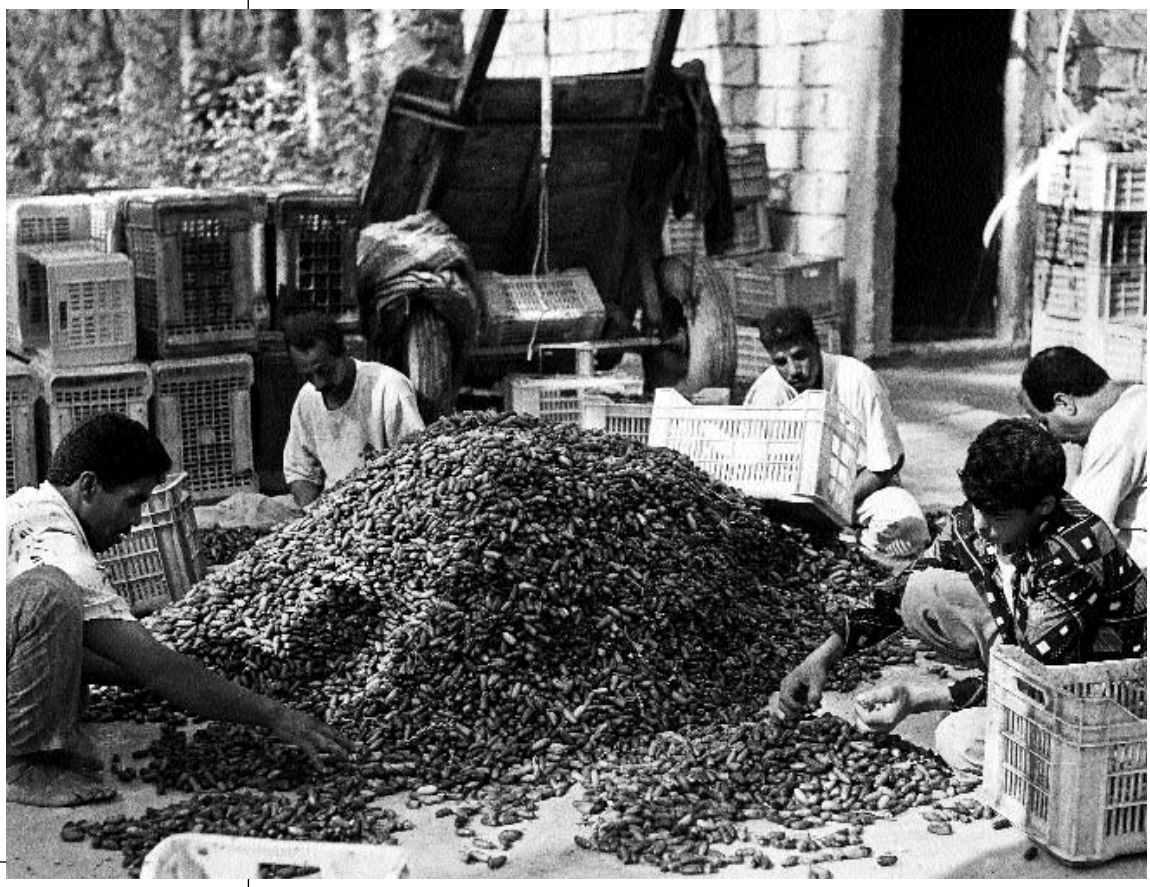
Il nous reste le palmier mâle. Dans les *dhokar*, certains jardiniers ne trouvent pas plusieurs catégories tandis que d'autres en distinguent

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 117

deux selon la taille des épillets. Le *dhokar* peut être parfois multiplié par rejet. Quelquefois, s'il ressemble à un cultivar femelle par des caractères végétatifs (sinon les épillets), pour le *degla* par exemple, on dira *dhokar degla* : il peut devenir alors un cultivar mâle sélectionné. D'autres agriculteurs vont plus loin : ils affirment qu'il faut polliniser le palmier avec un palmier de « même variété », par exemple *deglet en-nûr* avec *dhokar degla*. Il existerait deux sortes de *dhokar* : *dhokar* primeur, *badrî* (en janvier), et le *dhokar* tardif, *mazuzî* (en mars). Pour chaque variété, il existe une variété de *dhokar* ; ils se ressemblent et la couleur de leurs *djerîd* est identique. Mais ce n'est pas un avis partagé de tous.

Inflorescences de palmier dattier pollinisées. Avril 1995, Degache (Tunisie). Une fois la spathe de l'inflorescence femelle entrouverte, le jardinier achève de l'ouvrir et introduit lui-même des brins de pollen d'un palmier mâle. L'ensemble est maintenu par un nœud qui se défera seul.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 118



Tri des dattes dans le jardin pendant la récolte. Automne 1995, palmeraie de Nefta (Tunisie). Les jardiniers (propriétaires, amis et saisonniers) préparent le tri des dattes dans les caisses en plastique, dattes conditionnées au Jérid.

Il apparaît que les définitions du monde végétal en particulier ne sont guère un savoir reconnu, partagé, et ayant valeur de repère. Les définitions sont floues, plus encore peut-être que ne le laisse voir leur retranscription littéraire ici. Éclaircir le rangement des palmiers par exemple a été un exercice difficile, et je m'y suis pourtant attelé avec l'aide bienveillante et répétée des jardiniers, les premiers concernés par ce type de savoirs. Qu'en déduire ? — que l'agriculture est une activité secondaire dans les oasis et qui ne mérite pas de meilleures définitions ? En terme de population active, ce secteur est pourtant bien le premier employeur. Nul Jéridi sans un pied dans la palmeraie. La question des savoirs se repose avec évidence quand on aborde le travail non plus seulement discursif mais pratique sur ce matériel végétal, les pratiques agraires.

Les pratiques agraires des jardins

Les sociétés oasiennes exploitent leur environnement physique et en cela elles médiatisent une manière d'être avec la nature, non seulement de façon symbolique, mais aussi pratique. Elles médiatisent aussi une histoire faite d'évolutions lentes, de brisures, d'accélérations. Par accélération, il serait réducteur de n'entendre que les récentes perturbations de l'ère industrielle, car depuis longtemps sans doute les diffusions de techniques ou de plantes ont déjà causé leurs lots de bouleversements. Le médium le plus évident est l'outil, l'instrument classique qui, dans la main du jardinier, sert à travailler les plantes et la terre.

Les outils

Dans l'agriculture jéridi, l'inventaire des objets agricoles est rapide et ils sont suffisamment familiers pour que tous puissent les nommer. Leur petit nombre suggère une certaine polyvalence dans l'usage. À part l'*°atla*, ces objets allient tous le métal et le bois. L'essence utilisée pour le manche est très souvent le figuier qui contient au centre de ses branches une zone médullaire qui facilite l'emmanchement. Ce qui fait réellement la différence entre les outils est la qualité du fer. Il en existe des qualités différentes, et des forgerons (*haddêd*) ou des lieux (El-Hamma, par exemple) sont plus réputés que d'autres. Les fers, donc les outils, les meilleurs marchés sont ceux que l'on forge à partir de *bâr*

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 120

(des fers à béton, barres d'acier pour l'armature des dalles de béton en bâtiment). Au niveau de l'outillage, c'est la seule intégration ou le seul détournement massif et récent de composants techniques modernes, si l'on excepte l'usage timide du pulvérisateur (pour insecticide) (fig. 16).

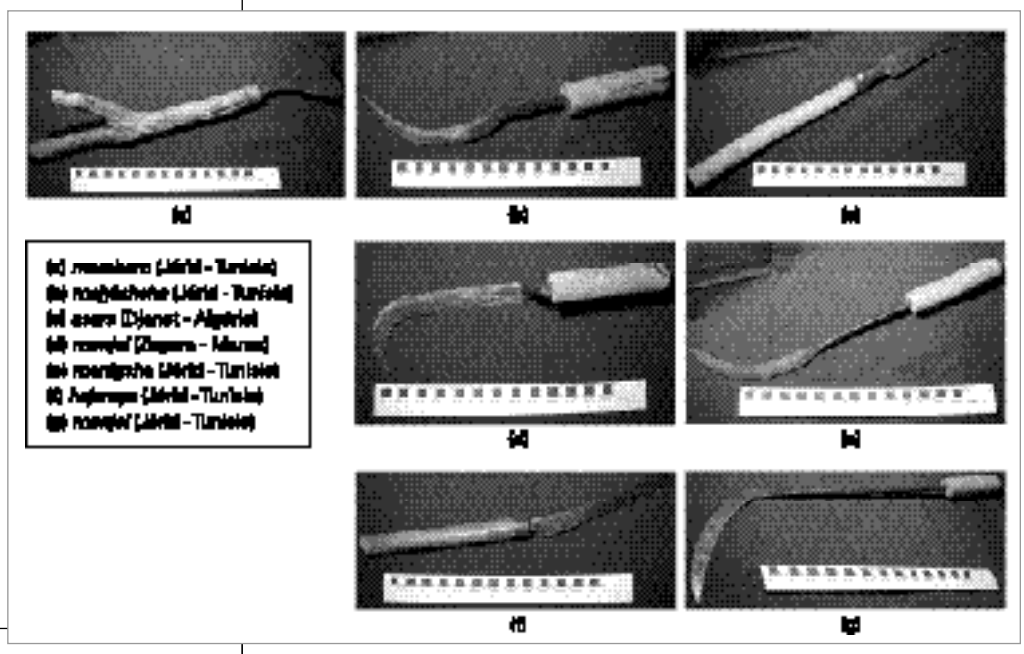


Fig. 16 – Photographies d'outils des oasis.

Le plus banal de ces outils agricoles est sans doute la faucille à dents (scie) *mahâshsha* (b, manche 13 cm, fer 25 cm). L'agriculteur en dispose souvent de plusieurs qu'il peut laisser dans le jardin. Pour déraciner accroupi quelques mauvaises herbes, pour fabriquer des liens avec les folioles des palmes, casser la terre autour des melons ou couper la luzerne, les salades… il l'a très souvent à la main. Avec la *mesha* (houe), c'est le signe distinctif du jardinier ; une plaisanterie raconte comment un Jéridi encore muni de sa faucille parvient à se tirer d'affaire dans cette jungle qu'est la capitale. Les jardiniers achètent souvent leurs faucilles (par deux) au début du printemps, car c'est surtout à cette époque que « pousse beaucoup de *hashîsh* ». Le préfixe « *ma* » en arabe peut désigner un outil (ou un lieu) et « *hashsha* » vient de *hashîsh* (herbe).

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 121

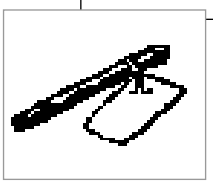
Désherber le jardin. Août 1995, Nefleyet (Tunisie). Préoccupation esthétique qui s'allie à une nécessité agroécologique, le désherbage, ici avec le *marshom*, est une entreprise « de domestication » sans fin.

Un autre type de faucille (de type serpe) est réservé au palmier dattier : la *menjel* (g, manche 12 cm , fer 40 cm). Elle coupe la hampe d'un régime ou le rachis d'une palme. Cette faucille-ci est plus longue ; le fer est droit et anguleux (non courbé). Une troisième faucille, plus polyvalente, peut remplacer les deux premières : la *manigsha* (e, manche 12 cm, fer 27 cm). Sa forme, justement, est un compromis entre les deux autres, à la fois longue et courbe. Mais on préfère dans tous les cas conserver une *mahâshsha* pour couper les plantes basses. `

Certains jardiniers utilisent aussi le *marshom*, un sarcloir servant à désherber l'intérieur des planches au milieu des cultures dans les jardins à texture sableuse, sinon les terres légères et sèches. Le manche en bois est taillé de telle sorte qu'il possède un début de branche secondaire (contre lequel la main butte) ; le fer est plat (a, manche 35 cm, fer 12 cm).

La houe ou la sape, nommée *mes-ha*, possède une lame en fer élargie en pelle et un manche court en bois qui fait un angle aigu avec la lame. Cette sape sert au labour à bras, un retournement profond du sol qui se fait chaque année (fig. 17). Elle est aussi mise à contribution pour aérer le sol par un retournement léger avant d'installer une nouvelle

Fig. 17 – *mes-ha*
manche : 55 cm
fer : 30 cm.



*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 122

Jardinier dans ses cultures. Avril 1993, Djanet (Algérie). Cet homme porte sa houe, outil aussi indispensable ici qu'il est ignoré au Jérid par exemple. Avec les outils, qui ont rôle de médiateurs, ce sont les positions, le travail, les échanges avec l'environnement qui changent.

culture, et pour reformer des ados qui limitent et divisent les planches de culture de manière complexe. Bien que cet outil soit défini par ces usages, son utilisation la plus courante se manifeste pendant les *nûbât* (les tours d'eau) : la *mes-ha* sert à ouvrir et fermer les « portes » des planches par des déplacements de sable, pousse l'eau dans les seguias. Pantalon retroussé, jambes raides et pieds dans l'eau, le corps penché en avant à soulever eau et terre, la *mes-ha* dans les mains, c'est la posture de l'agriculteur pendant les minutes, les heures d'irrigation. Les gestes sont précis et rapides : il faut que le maximum de la parcelle soit irrigué et que chaque zone reçoive sa juste quantité d'eau en fonction des plantes qui y poussent. « Ce sont des années d'habitude de travail inscrite dans les mouvements du corps que l'on retrouve dans l'accomplissement du travail manuel » (Puig, 1998 : 285). On peut ajouter que les gestes sont alors une mémoire qui s'accomplit de la relation au monde et à la transformation du monde.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 123

Tous les cultivateurs ne possèdent pas une *°atla*, mais ils peuvent toujours l'emprunter à un voisin si nécessaire. Il s'agit d'un ciseau massif de métal d'au moins un mètre (fig. 18). On l'utilise pour séparer à l'aide d'une masse le rejet de palmier dattier de son pied mère.

Fig. 18 – *°atla*
fer : 120 cm.

Un autre outil lié au palmier est le *hajamya*, un long couteau à la lame souple et tranchante (fig. 16 f, manche 20 cm, fer 20 cm). On le distingue des autres couteaux qui sont dits *mûs*. Le *hajamya* sert uniquement à la production de *lêgmî*, le jus de palme. Le palmier sacrifié est étêté, et chaque jour l'exploitant grimpe au sommet pour couper et racler le cal qui se forme à l'aide du *hajamya* afin que la sève continue de s'écouler. Le palmier mâle est censé donner plus de jus (sans préjudice pour sa qualité).

L'inventaire que j'ai pu constituer de l'outillage des jardiniers Kel Ajjer de Djanet est assez distinct (et certainement incomplet). Comme dans le Jérid, on laisse souvent les outils agricoles sur place dans les jardins. Cela est surtout vrai en ce qui concerne les faucilles/couteaux ou scies, à dents irrégulières : les *asars* (ou *asares*). Elles sont constituées d'un manche en bois d'arbre du jardin supportant une lame dentée, forgée localement et de facture assez grossière (manche 28 cm, fer 20 cm). Cette faucille n'a pas d'usage réservé et accompagne souvent le jardinier qui en possède parfois plusieurs. Elle sert entre autres à la coupe des mauvaises herbes, des feuilles de palmier et des régimes de dattes. Cet objet est aussi courant mais plus polyvalent que la *ma<u>h</u>âshsha jrîdîya* ; son usage le rapproche de la *manigsha*, mais utilisé plus fréquemment, de manière plus systématique que cette dernière.

L'agriculture oasienne de Djanet utilise le râteau acier — beaucoup plus rare au Jérid —, parfois la pioche *alfas* et fréquemment la houe *tamigrest* ou encore une petite houe plus proche fonctionnellement de la binette, la *tatau* (environ 40 cm de manche). Pioche, râteau et houe ressemblent beaucoup à ceux du jardinage européen. On note également une hache, la *tazuf* (environ 60 cm de manche), instrument de grosse coupe, d'aspect très rudimentaire à fer triangulaire (d'environ 20 cm) ; cet outil ressemble beaucoup à ceux inventoriés à Maradi (au Niger) par Claude RAYNAUT (1981, voir ses fiches 3 et 4). Comme d'ordinaire au Jérid, les manches des pioches, râteaux, haches et houes sont fabriqués par leurs utilisateurs avec le bois des arbres de jardin (eucalyptus, grenadier, figuier…) et non des ligneux spontanés, en partie en raison de leur rareté et de leur faible croissance.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 124

Certains jardiniers du tassili n'Ajjer possèdent un outil utilisé pour aplanir le terrain et reformer les buttes des rigoles et les limites de carrés de cultures ; sommairement, il s'agit d'une planche tractée par une personne suivie par une seconde personne qui la maintient à 45° environ à l'aide d'un double manche. Il s'entend que ce type d'outil ne peut s'employer qu'en terrain meuble, condition assez courante dans les jardins de Djanet.

La houe *tamigrest*, qui est avec la faucille *asars* l'outil le plus courant, est utilisée pour les déplacements de terre lors de l'irrigation ainsi que pour le travail de la terre. Elle est l'homologue de la sape jéridi, la *mes-ha*. Par exemple, lorsque l'on sème l'arachide (*kôwkôw*) dans les planches, des trous dans le sol sont faits d'un coup de houe. Avant d'être ensemencée, la terre a été retournée avec le même outil, fumée d'excréments d'âne et aplanie au râteau.

Au Maroc, c'est encore une autre distribution des objets. Les outils principaux de la palmeraie de Zagora (oued Draa) sont la sape et deux types de faucilles. L'une d'elles coupe les régimes de dattes ou les *djerîd* (palmes), elle est dentée et ressemble formellement à la faucille *asars* de Djanet. Cependant, plus spécialisé, ce type de faucille, *sbar* ou *temskert*, se rapproche fonctionnellement de la *menjel* du Jérid. Dans la palmeraie d'Er-Rissani, plus à l'est sur l'oued Ziz, ce même outil est nommé localement *m(a)zabra*, dont est certainement issu le terme *sbar* (même radical, semble-t-il). Le second type de faucille de Zagora, nommée *menjel* — même nom que la faucille du palmier au Jérid, la ressemblance s'arrêtant là — possède une forme originale à fer coudé et courbé, et sert à couper les plantes herbacées (d, manche 12 cm, fer 18 cm). Cette faucille se retrouve à l'identique à Er-Rissani. Le fer coudé évite le frottement des doigts de la main sur le sol pendant la coupe (et par conséquent favorise un meilleur angle d'attaque des tiges). Les autres faucilles de nos exemples tunisiens, algériens ou marocains résolvent cette question de confort par une asymétrie de l'objet : la lame se profile légèrement de biais. De fait, un droitier et un gaucher ne pourront pas utiliser les mêmes outils et le forgeron en fabrique dès lors les deux variantes.

Enfin, la sape ou la houe servant au travail du sol dans les palmeraies de Zagora se nomme *medir*. Tandis que la sape en usage au Jérid, la *mes-ha*, demande à l'agriculteur d'avoir le dos très courbé, un peu à la manière de la *daba*, la houe d'Afrique noire, la *medir* en revanche se rapproche plus de la houe européenne. La houe de Djanet, dite *tamigrest*, ressemble à la *medir*.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 125

Le tableau 7 donne un récapitulatif des types de faucilles rencontrées au Jérid (Tunisie), à Djanet (Algérie) et Zagora et Er-Rissani (Maroc).

Tabl. 7 – Les faucilles d'oasis et leurs usages.

Régions/destinations	Herbacées	Polyvalente	Palmiers
Oasis Jérid	*mahâshsha*	*manigsha*	*menjel*
Oasis Djanet	asars		
Oasis Zagora	*menjel*	*sbar*	

Si les outils sont évidemment adaptés à leurs usages, leur présence n'est pas obligée et leur forme ne détermine pas toujours un usage précis.

En ce qui concerne la catégorie des faucilles (ou apparentées), leur distribution fonctionnelle varie avec la distribution géographique. Dans les oasis du Sahara septentrional tunisien ou marocain, les outils destinés au travail sur le palmier dattier sont bien différenciés de ceux qui sont destinés aux cultures herbacées. À Djanet, oasis du Sahara central, la faucille est polyvalente et concerne autant ces deux types de cultures. (Dans la région voisine du Ahaggar, habitée par un groupe ethnique culturellement très proche de ces Kel Ajjer — les Touareg Kel Ahaggar —, la question ne se poserait pas puisque le dattier n'y est pas cultivé.) Au Jérid, il existe une forme intermédiaire de faucille, elle aussi en fait polyvalente. Il est curieux que la *sbar* qui, au Maroc, ne se conçoit que pour le palmier possède le strict équivalent au niveau de la forme à Djanet, l'*asars*, celle-ci servant également à la coupe des herbacées. C'est-à-dire que si les outils sont adaptés à leurs usages, leur forme ne semble pas déterminer uniquement tel ou tel usage.

De ce partage des tâches plus ou moins effectif d'après le type de plantes, les absents sont les arbres fruitiers. Dans le discours des jardiniers attribuant aux faucilles leurs rôles, on ne fait pas mention de ces arbres fruitiers pourtant très présents dans les jardins, parfois tout autant — si ce n'est plus, en quantité comme en espèces/variétés — que les palmiers dattiers. Existe-t-il d'autres outils qui leur sont assujettis ? Non : on utilise à la fois les faucilles des palmiers et les faucilles des herbacées selon ce que l'on veut couper, branches (selon l'épaisseur) ou fruits. Oubliés, les fruitiers se trouvent « quelque part entre » la production maraîchère et fourragère, et la phœnicicole. Et cela a peut-être à voir avec ce qui a été dit précédemment (« L'inventaire des plantes ») : bien que leur production ne soit pas tout à fait négligeable, elle tient d'une culture auxiliaire, supplémentaire, rarement commercialisée, consommée sur place souvent par « grappillage ».

Les matériels et outils mécanisés

Le chapitre sur la notion de progrès et la modernité s'intéressera à des outils agricoles plus « modernes », et permettra de définir ce que cela peut vouloir signifier dans un contexte oasien. Il ne serait pas satisfaisant en effet de se cantonner aux seuls outils classiques. Si ces objets font partie des outils qui permettent à l'homme de l'oasis d'agir sur son milieu, et particulièrement dans le cadre d'une pratique de l'agriculture, que dire des motopompes puisant l'eau, du motoculteur ou du tracteur… ? Il a sans doute été nécessaire de minorer l'axe explicatif de l'eau, néanmoins cet élément n'en demeure pas moins indispensable à la culture en zones désertiques et steppiques.

Puits et motopompes

À Djanet, dans le tassili n'Ajjer, il semble probable qu'à l'origine de l'oasis aient existé des jaillissements artésiens et que les premiers établissements humains aient utilisé l'écoulement naturel des eaux. Une encyclopédie d'édition récente (HAVARD, 1986) mentionne encore Djanet comme une des rares oasis bénéficiant d'une irrigation par sources ; les sources bibliographiques de l'auteur, elles, devaient dater. Toutefois, il est courant que les Kel Djanet fassent allusion à un temps où la région fut plus humide, où le lit de l'oued était effectivement un oued. Un jeune homme d'une trentaine d'années, par exemple, se rappelle qu'existait « une source qui coulait toute seule » dans la palmeraie lorsqu'il était enfant (Djanet, le 30 mars 1993, *in* BATTESTI, 1993 a). Les témoignages de certains explorateurs du début du XXe siècle attestent aussi de l'existence de sources à Djanet. Mais, à la manière de ce qui a pu arriver en particulier dans les oasis de l'oued Righ en Algérie (NESSON, ROUVILLOIS-BRIGOL et VALLET, 1973), seul le mode d'obtention d'eau par des puits subsiste, le jaillissement naturel ayant pour ainsi dire complètement disparu.

Aujourd'hui, la grande majorité des jardins survit équipée de puits fonctionnels. Et la presque totalité de ces puits (exception par exemple d'un puits public abreuvant les dromadaires des caravanes de passage) est équipée de motopompes, remplaçant les moyens d'exhaure manuel qu'étaient la poulie en bois et la corde. Cette transformation vers une hydraulique moderne, selon certains auteurs (notamment

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 127

GÉNY, WAECHTER et YATCHINOVSKY, 1992 : 172), serait sujette à caution : il y aurait risque de gaspillage de la ressource en eau et à terme de surexploitation des nappes et de leur assèchement. Mais le passage, aujourd'hui pratiquement achevé, d'un système hydraulique à l'autre a dû considérablement bouleverser les données du travail agricole, en particulier les temps de travaux.

Les jardins de Djanet sont tous pourvus de puits à deux exceptions près. La première est le cas peu fréquent d'un puits partagé entre deux jardins : installé dans l'un avec sa motopompe, il dessert en eau l'autre jardin *via* un petit canal, quitte à traverser le chemin et les deux clôtures qui les séparent ; ce sont généralement deux jardins d'un même propriétaire ou de propriétaires distincts mais apparentés. La seconde exception concerne une partie restreinte de la palmeraie à l'extrémité nord de l'oasis, à proximité du village d'Azélouaze, constituée d'un lot de jardins distribués gratuitement par l'État (en même temps qu'une maison) aux Touareg pasteurs nomades afin de les sédentariser. Dans chacun de ces jardins se trouve un « puits », petit bassin au fond duquel on déboulonne la sortie d'eau le jour alloué. L'eau est amenée d'un puits collectif où l'exhaure est effectuée par une pompe électrique. Là, à moindre échelle, il s'agit du système généralisé au Jérid pour les palmeraies récentes et celles qui ont fait l'objet

Extrémité de la palmeraie le long de l'oued Edjeriu. Avril 1993, Djanet (Algérie). En contrebas du vieux village d'Azélouaze : l'oued et l'environnement désertique immédiat, les jardins clôturés, le dessin des planches, et les fils électriques alimentant les pompes à eau électriques.

de restructuration (comme Nefta). Cependant au Jérid, de nombreux cultivateurs ont creusé un puits, systématiquement équipé lui aussi d'une motopompe (voir plans de jardin, fig. 22, 29, 35). Ce puits équipé ne vient pas supprimer une tâche difficile d'exhaure manuelle, mais en crée une nouvelle : il pallie l'insuffisance de l'eau distribuée par les tours d'eau de l'oasis (les *nûbât*) par des irrigations complémentaires (sauf pour les extensions — illicites — ne bénéficiant pas du partage des tours d'eau). Même avec l'exhaure mécanisée, la distribution de l'eau dans la géométrie complexe du jardin demande un investissement important en travail.

Au Jérid comme à Djanet, les jardiniers préfèrent pour tirer l'eau du puits la motopompe électrique (qu'ils possèdent dans la plupart des cas) au diesel parce qu'ils le trouvent difficile à démarrer (il faut tirer sur une corde pour entraîner le moteur) et qu'il faut sans cesse remettre du carburant (problème de transport). Parmi les moins pressés, des jardiniers attendent que l'électricité parvienne jusqu'à la palmeraie pour maçonner un puits. À Djanet, les jardiniers qui sont près de la route, donc des lignes électriques, se font installer un compteur. Selon un jardinier, le coût de revient en électricité pour une pompe électrique équivaut à la consommation en diesel de la motopompe à essence (bien que l'essence à Djanet soit largement subventionnée par l'État en considération de sa position géographique marginale). Les motopompes à moteur diesel aussi ont un coût élevé, d'autant que l'on ne trouve pas les pièces pour les réparer quand elles tombent en panne, ce qui oblige à réinvestir dans leur renouvellement. À Djanet comme au Jérid, la motopompe est un luxe, mais l'on ne s'imagine plus se passer de ce luxe aujourd'hui (surtout à Djanet où le puits est l'unique moyen d'irrigation) : une exhaure manuelle demanderait un redéploiement du temps de travail et sans doute de main-d'œuvre.

Échecs de la mécanisation et de la motorisation

Quelle est la place de la mécanisation dans les palmeraies ? Les ambitions des États indépendants maghrébins concernant leur agriculture nationale ont souvent été grandes, et parfois suivies d'effets. Elles visaient la modernisation de ce secteur et finalement l'autosuffisance alimentaire. En Algérie comme en Tunisie, la mécanisation s'est étendue puis généralisée chez les colons européens des terres septentrio-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 129

nales. Pour Hafedh SETHOM (1992 : 53), en Tunisie, c'est « seulement après l'Indépendance, que la mécanisation agricole va recevoir une impulsion décisive et continue », « la politique de l'État tunisien indépendant est un plaidoyer sans réserve pour l'abandon des techniques "archaïques", et en particulier l'araire, la charrue, la traction animale, et pour l'adoption des machines agricoles modernes ». La charrue, la traction animale ? Au Jérid, les cultivateurs n'ont pas souvenir de s'en être jamais servis (à l'exception des néo-agriculteurs, récents sédentarisés, qui pratiquaient — et pratiquent parfois encore — les cultures de céréales sur les oueds intermittents des régions de steppe avoisinantes à l'aide d'une charrue ou maintenant d'un tracteur loué). Au contraire, les jardiniers jéridis continuent à défier les modernes technologies de leur sape, la *mes-ha*, pour travailler le sol. Et pourtant la mécanisation agricole s'est largement étendue à tout le territoire, « sauf les montagnes ou les collines trop inclinées et trop difficiles d'accès » (SETHOM, 1992)… et les oasis du Jérid ! En fait, ces oasis reprennent les caractères singuliers qui font la spécificité des agricultures au sud du Sahara, définies par l'emploi du fer conjugué avec le non-emploi de l'énergie animale dans les travaux agricoles (et elles se soustraient ainsi de la zone méditerranéenne qui, elle, connaît l'araire) ; « à de rares exceptions près, ces deux caractéristiques ne sont réunies aujourd'hui nulle part ailleurs qu'en Afrique » (SIGAUT, 1984).

La mécanisation agricole s'est largement étendue à tout le territoire tunisien (SETHOM, 1992), sauf aux oasis du Jérid.

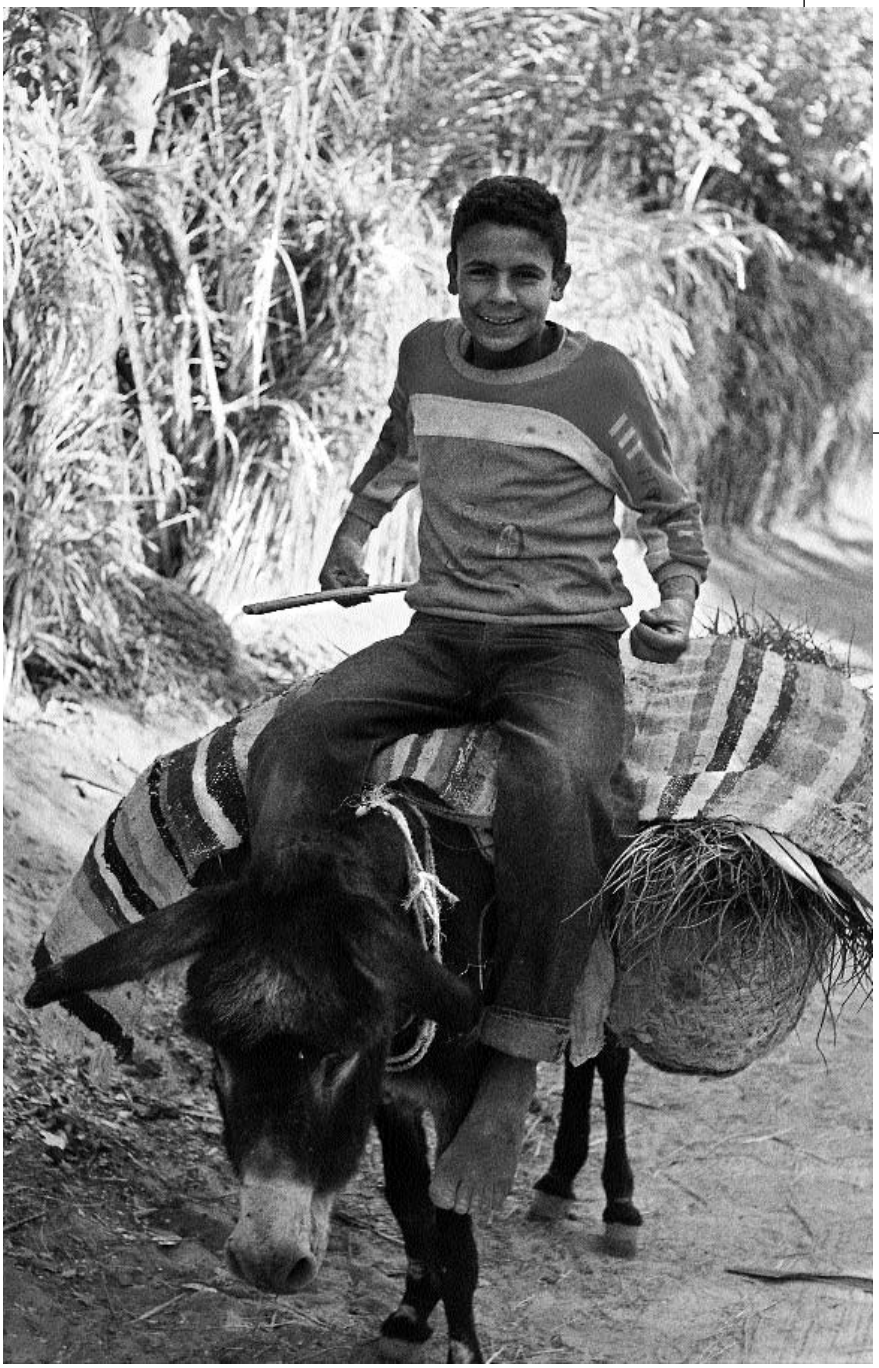
En Algérie, il n'est pas difficile d'imaginer que l'oasis de Djanet a échappé aux « récents progrès de l'agriculture au Sahara » que Georges ROLLAND (1898), dirigeant de la Société agricole et industrielle du Sud algérien (un ingénieur du corps des mines), affirmait avoir soutenu par la mise en place de trois « progrès principaux » dans quelques oasis algériennes, s'inscrivant dans une volonté de rationaliser ces zones de cultures. Ces trois progrès oasiens étaient : le labour à la charrue ; la plantation en vases et pépinières du palmier (à opposer à sa reproduction par rejets détachés du pied-mère quand il est de taille suffisante) ; les canalisations en terre cuite des rigoles d'arrosage. L'argument économique pour le passage à un labour à la charrue (on n'en était pas encore au tracteur) était solide : il estimait une diminution de moitié du coût de production par rapport au bêchage à la main. Même plus récemment, il est difficile de croire que la bonne volonté des plans économiques ait pu exercer une influence sur les zones de cultures de Djanet. Le plan quadriennal 1970-1973 (Plan quadriennal 1970-1973, Rapport général, secrétariat d'État au Plan, Alger, 1969, cité *in* LABONNE et HIBON, 1978 : 63) prévoyait ainsi une

agriculture algérienne industrielle et moderne. Tracteurs, matériels aratoires, moissonneuses-batteuses, semoirs, engrais chimiques, produits phytosanitaires et variétés à hauts rendements faisaient partie, depuis 1969, des moyens par lesquels l'État entendait réaliser « la couverture maximale possible de la consommation alimentaire ». L'autosuffisance alimentaire a dû se faire sans Djanet et nous avons vu que la panoplie technique y est beaucoup plus restreinte que celle préconisée.

Si l'on veut bien comprendre une telle situation de la mécanisation agricole, en particulier du travail du sol, dans une petite oasis algérienne si excentrée, cela est plus difficile pour la région du Jérid, grande productrice de devises pour l'État tunisien (le dinar tunisien n'est pas une devise et n'a donc pas cours — sauf dans le cadre d'accords particuliers — dans les échanges internationaux ; les dattes, avec le phosphate, le poisson…, permettent l'entrée des devises nécessaires). Tout le travail de labour de la terre des palmeraies du Jérid, si l'on excepte l'emploi timide et plus ou moins avorté du tracteur au sein des exploitations d'État, s'effectue manuellement à la *mes-ha*, la sape. Là aussi, pourtant, ce n'est pas faute d'une politique volontariste, car « le désir de réaliser à temps les travaux agricoles est l'apanage de tout agriculteur. Cet agriculteur qui consent beaucoup de sacrifices et engage d'importantes dépenses est en droit d'obtenir des résultats méritoires malgré les caprices du climat » (*L'évolution du machinisme agricole*, 1982, ainsi que les citations suivantes de ce paragraphe). En conséquence de quoi, « dans les conditions actuelles, seule la motoculture, rationnellement appliquée, lui permet de satisfaire ses exigences ». Cependant la victoire proclamée par le service du Machinisme agricole tunisien, dès 1982, de ce « mode de travail qui fait appel à l'énergie mécanique fournie par un moteur thermique » sur les aléas naturels de la production agricole est un peu précipitée une fois de plus : « [la motoculture] s'est généralisée à toutes les exploitations agricoles, quel que soit le type et la taille. Le développement de la motoculture est désormais irréversible du moins en ce qui concerne les exploitations agricoles de caractère non marginal ». *Ipso facto*, l'oasis est donc de ces exploitations agricoles de caractère marginal.

La principale explication à cette situation se situe — selon les services administratifs autant que selon les cultivateurs eux-mêmes (en des termes néanmoins différents) — dans la structure particulièrement complexe du tissu agricole oasien : les exploitations sont de faibles surfaces, les cultures basses n'occupent pas un périmètre spécifique, la densité des arbres fruitiers et des palmiers est élevée, bref la

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 131



L'âne bâté, l'enfant et les oignons. Printemps 1995, El-Hamma (Tunisie). Cet ancien moyen de transport a cédé récemment la place à la charrette dans les palmeraies du Jérid. L'enfant revient du jardin avec la récolte d'oignons, et vient de chiper sur le chemin des abricots verts.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 132

machine ne peut pas entrer. Les palmeraies proches de Gabès sur le littoral tunisien recourent plus efficacement à la mécanisation du labour, la structure des jardins y est aussi toute différente : les palmiers, en zone trop maritime pour être productifs, servent de coupe-vent autour de grandes planches consacrées uniquement au maraîchage. La machine ne peut entrer dans les palmeraies du Jérid, mais finalement, la laisse-t-on pénétrer ces terroirs ? Car en définitive, la charrette a pu, elle, se frayer son chemin dans l'oasis, entendez-le au sens propre. Sommairement, cette charrette (*karrêṯa*, plur. *kirârṯ*) offre un aspect assez proche de celle que l'on trouvait dans les campagnes françaises autrefois, une voiture de charge non suspendue, à deux roues, mais sans ridelles, équipée de limons et tractée en général par un mulet (*baghal*). Dans cette région néanmoins, elle tendra plutôt à s'opposer au classique âne bâté. La charrette se présente en fait toute aussi moderne au Jérid que les motopompes malgré la forte charge « traditionnelle » qu'elle véhicule pour un observateur urbain. À Degache, oasis du Jérid, ce sont les propriétaires eux-mêmes qui ont demandé l'élargissement des chemins de la palmeraie (aux dépens des jardins les jouxtant) pour qu'elle puisse y circuler, et les agriculteurs ont percé des entrées de jardins plus larges pour qu'elle puisse y pénétrer. Les travaux ont été entrepris en en 1965, et jusqu'alors, ces voies n'étaient qu'assez larges pour le passage de l'âne *bihîm* (plur. *behêym*), classique transport au bât. La symbolique de la pénétration technique est belle, cependant on ne peut en établir une semblable du sillon que le tracteur aurait tracé dans le terroir oasien.

La trop grande densité des palmeraies interdit la mécanisation de l'agriculture : un prétexte fallacieux ?

L'argument structurel de la palmeraie serait-il un prétexte fallacieux ? Car après tout, on aurait pu tout aussi bien prétexter la même incompatibilité pour la charrette. On aurait eu beau forcer, elle ne serait pas entrée si on ne l'avait d'abord acceptée. Il est vrai que si le tracteur agricole, aujourd'hui, peut sans doute circuler sur la plupart des chemins des palmeraies anciennes, voire s'inviter à passer le pas des jardins, sa fonction lui demande quelque chose de plus qu'à la charrette : travailler. Et son travail demanderait une réelle restructuration des vieux jardins (et non plus un passage) à moins de se heurter aux stipes des palmiers et troncs des arbres fruitiers qui, pris dans leur ensemble, présentent souvent une densité supérieure à 400 ou 500 pieds à l'hectare. L'objection est-elle recevable ? Pas tout à fait encore, car c'est oublier vite que le tracteur classique n'est pas encore le dernier recours. Demeure le motoculteur. Sa maniabilité et son travail très correct au vu de ce que l'on peut en attendre pour le labour

des jardins le placent *a priori* comme objet technique idéal. Le projet de coopération auquel j'ai participé (Cirad, Inrat, CRPh) s'est penché sur la question de son introduction : il semble qu'il n'existe pas de réels obstacles techniques, contrairement au tracteur, trop gros pour l'organisation des jardins (voir les rapports de BOYER, 1995, PUIG, 1995). Ce sont plutôt des itinéraires techniques mal maîtrisés, ou pas de bout en bout. Tel est le cas (donné par un responsable local de l'Agriculture) d'un agriculteur, rare volontaire à la mécanisation, mais qui n'utilise plus le motoculteur qu'il s'était acheté : sans l'usage préalable de désherbant, le passage de la machine a multiplié le chiendent en sectionnant les rhizomes.

Le travail dans les jardins

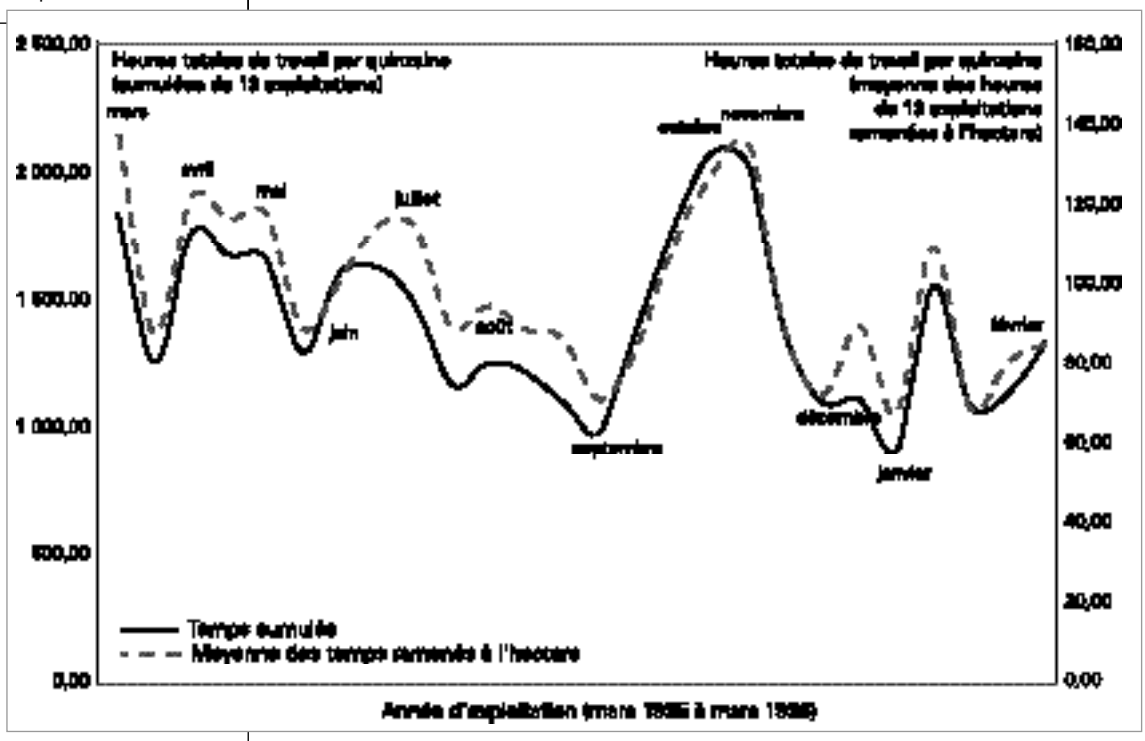
Le jardin absorbe jour après jour un nombre considérable d'heures de travail. La figure 19 présente l'évolution de la masse horaire consacrée par quinzaine (de jours) au jardin sur une année. Tous les travaux (et les travaux seulement) de treize jardins sont comptabilisés. Ces jardins, répartis sur l'ensemble de la région du Jérid, sont un échantillon d'un suivi présenté dans la deuxième partie de cet ouvrage. Si les variations saisonnières sont visibles, dans l'ensemble le travail sur l'année est continu et important. Le pic des mois d'avril et mai correspond à l'activité maraîchère, celui de juillet à la suspension des régimes de dattes et au ramassage des dattes immatures ; en octobre et novembre, le regain d'activité est lié à la récolte des dattes et pour certains au travail du sol que d'autres effectuent en janvier ou février.

On remarque que les variations des deux courbes se correspondent bien l'une l'autre. Pourtant l'une (en trait plein) est la masse horaire cumulée de l'activité sur treize jardins (par quinzaine) ; l'autre (en pointillés) est la moyenne de la masse horaire (par quinzaine aussi) de chaque jardin ramenée à l'hectare (car la surface des jardins de l'échantillon varie entre 0,5 et 4 hectares). Cela peut se lire en terme d'intensification de l'agriculture dans les palmeraies. En effet, l'investissement en temps de travail augmente en proportion de la surface du jardin. Avoir un grand jardin n'augure pas d'un caractère extensif de l'exploitation : au contraire, on se donne les moyens de travail pour exploiter plus grand. Ces treize jardins sont les représentants égale-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 134

ment de stratégies culturales variées ; ce graphique laisse lire aussi que *grosso modo* ces stratégies culturales n'interviennent que peu sur le déploiement temporel de la masse horaire de travail consacrée à l'exploitation. Existerait-il une sorte d'inertie liée au choix des plantes cultivées ? Pas uniquement. Peut-être tient-on là quelques invariants ou plutôt quelques tendances de l'agriculture régionale, en étant très prudent, caractérisée par l'intensification et les pics d'activités précités.

Fig. 19 – Évolution de la masse horaire consacrée au jardin.



La figure 19 ne présente qu'un temps global du travail dans le jardin (plus loin, nous verrons une présentation plus fine). Le jardinier a une pratique intégrée de l'agriculture de son jardin. Il lui est difficile de différencier pour certains types de travaux l'objet précis de son labeur, et cela est bien compréhensible. Dans mon travail d'établissement de « références technico-économiques » de l'agriculture oasienne (BATTESTI, 1997), cela se traduit par une catégorie « travaux généraux », catégorie qui peut être un des marqueurs de l'agriculture d'oasis (une polyculture intensive). Entrent dans cette catégorie l'irrigation,

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 135

le nettoyage, l'entretien général, des traitements phytosanitaires (les plantes sont souvent associées), le travail du sol. Les jardiniers le disent souvent eux-mêmes : ils ne travaillent pas pour une plante (une culture), mais pour le jardin en son entier. Et étant chez lui dans ce jardin, bien souvent, il y est tous les jours. Les cultures se succèdent avec les deux grandes saisons, l'hiver et l'été. Le jardin est l'espace du travail agricole, le lieu où s'accomplissent les gestes de l'agriculture d'oasis.

Du travail horizontal…

Récolter, la finalité du travail agricole, pose peu de questions : le fruit est matériellement offert au regard. Mais quand doit-on semer telle plante ? Mis à part le rudimentaire découpage de l'année en deux saisons (été, *sayf* et hiver, *shtâ'*), il est bien difficile aux jardiniers de le dire de prime abord. À l'échelle du quotidien, ce sont les successions des cultures qui rythment la vie du jardin. Une culture ne possède pas de manière intrinsèque son propre moment (de semis, par exemple). On ne peut indiquer précisément une date, sinon relative, « au moment de » telle autre action — par exemple « je sème telle plante quand j'ai terminé de récolter telle autre ». Il s'agit plutôt d'une évidence qui s'établit : « c'est le moment de » ; c'est l'avancement des autres cultures, une culture après l'autre, les voisins qui effectuent déjà une tâche (et qui rappellent ainsi aux autres que ce moment est là), etc., qui composent l'almanach du jardinier. Jean DUVIGNAUD (1994 a : 246) notait ceci de la vie à Chébika (oasis de montagne administrativement dans le Jérid) et qui s'applique bien à la perception du temps oasien : « Ainsi se déroule l'année, car la succession des jours et des nuits n'est point perceptible en elle-même : aucun événement ne marque le passage d'un jour à l'autre et l'on est bien certain que chaque geste entraîne tous les autres qui, en se répétant, composent la chaîne des choses qui vont de soi et dont personne ne discute puisqu'elles vont justement de soi. » Certains travaux se répètent tous les jours, comme le désherbage, d'autres ont une période plus élevée, comme la *nûba* (tour d'eau) de l'ordre de la semaine. Différentes échelles de temps coexistent (cf. « Temps et temporalités au Jérid » p. 67). Les plus grandes périodes sont celles des grands travaux qui annuellement concentrent l'attention dans les oasis : le labour du sol et les activités liées aux palmiers dattiers.

Le labour

Si je me suis attaché un peu longuement à la question de la mécanisation du travail du sol dans les pages précédentes, c'est que ce gros œuvre s'impose comme une véritable figure de l'agriculture oasienne en général et d'une socialisation de son jardin en particulier. Cette séquence itérative du travail du sol est respectée, dans la mesure du possible. Les Oasiens s'accordent à dire que le labour pénalise l'année suivante la production des palmiers dont on a remué la terre. C'est un travail « qu'il faut faire », il s'agit là d'un véritable consensus. On ne sait pas très bien ni pourquoi empiriquement on procède par quart de la parcelle chaque année (c'est-à-dire que le jardin est retourné tous les quatre ans dans son entier) ni pourquoi il faut atteindre au moins les quarante (voire soixante) centimètres de profondeur (à mesure de sape), si ce n'est que les « anciens » ont toujours fait ainsi et qu'il doit bien exister des (bonnes) raisons à cela. En revanche, les avis sont partagés entre labourer à l'automne (après la récolte des dattes) ou au début du printemps ; mais chacun se tient en général à l'une des saisons. Les uns arguent qu'ils préfèrent procéder à ce travail difficile après la récolte des dattes : on a alors le temps de s'y consacrer et l'argent (de la vente des dattes) pour employer le cas échéant de la main-d'œuvre temporaire. Les autres soutiennent qu'il leur semble préférable de retourner le sol avant les semis de printemps pour que ces derniers en profitent. Des divergences, comme celle-ci, apparaissent entre jardiniers dans l'exécution de ce travail, mais il ne m'a pas semblé qu'on puisse attribuer une manière de faire à telle ou telle palmeraie. La seule cohérence à ce niveau dans une palmeraie est l'espace des planches de cultures (nous l'avons vu en début de Partie I), et non la façon de les créer.

Chaque année, un quart de la palmeraie est retournée à la main sur près d'un demi-mètre de profondeur.

La catégorie « travail du sol » est hétérogène. Au Jérid, on distingue deux choses différentes. Le labour à bras d'une profondeur exceptionnelle est un véritable défoncement du sol. Il demande une certaine expérience pour à la fois le faire correctement et l'endurer physiquement. La fierté de se dire *fellâh* (agriculteur) s'articule sur deux mérites facilement identifiables : savoir et pouvoir travailler le sol, et savoir et pouvoir grimper aux palmiers ; deux compétences qui investissent le jardin horizontalement et verticalement. Un autre labour (un bêchage) beaucoup plus léger est celui qui précède juste la mise en culture des planches.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 137

Le labour en arabe est *harth* (peu utilisé au Jérid, il l'est davantage pour la céréaliculture). Pour dire qu'une personne « travaille la terre (le sol) », on utilise *ikhdem l-ard* (au Jérid, le verbe *ikhdem* est employé dans le sens général de « travailler »). Pour le labour, il faut préciser dans le jardin et à la sape, sinon « il travaille à la sape » peut se dire *yâzôk* (sens très précis). Certains cultivateurs brûlent les herbes qui ont envahi la planche à travailler, en particulier lorsque ce sont des adventices épineuses (cela permet aussi, selon eux, de diminuer les graines présentes dans le sol). Le labour profond s'effectue comme suit : à moins de vouloir transformer les formes du dessin des planches (le *tafsîl*), les ados sont laissés en place, tout au moins ceux des structures de niveau 2. Certains commencent par tirer un cordeau puis travaillent les rebords pour délimiter les planches. Quand ils sont plusieurs à travailler ensemble, ils discutent du *tafsîl* et de la place des seguias. En général, ce ne sont que les seguias qui sont corrigées. Le jardinier donne quelques coups de sape puis laisse l'outil pour ôter les mauvaises herbes et leurs racines (*˚areg*, plur. *˚arûg*, terme le plus usité, sinon *jethar*) en brassant la terre à pleines mains. L'opération est délicate, car il faut éviter de couper et laisser en terre des rhizomes, sans quoi on n'aura fait que multiplier certaines mauvaises herbes. L'opération se répète et la ligne de travail avance jusqu'à ce que la planche soit retournée dans sa totalité (on travaille en général sur la

Le retournement du sol. Février 1996, palmeraie de Nefta (Tunisie). Ces ouvriers de la palmeraie se contentent de défoncer le sol profondément. Plus tard, l'espace du jardin sera maillé par des planches de cultures. Il s'agit là d'une rénovation d'un jardin laissé à l'abandon.

longueur, créant ainsi le front de labour sur la largeur), au rythme des expirations fortes données par les travailleurs à chacun des efforts violents des coups de sape. C'est ensuite que l'on ajoute souvent le fumier. Il existe différentes qualités de fumier qui se dit *ghbâr* de manière générique. Le fumier de dromadaire se dit *jella*, il est léger et « dure longtemps ». On emploie encore, mais presque plus, le fumier humain, dit *fimûn*. Il provient de quartiers comme Râs adh-dhrâ° à Tozeur ou Nemlet à El-Hamma, qui n'ont pas encore de système généralisé de vidange en tout-à-l'égout. Le fumier, en général, provient soit des animaux d'élevage domestique (mais les quantités sont faibles), soit de troupeaux transhumants de la région (les jardiniers vont parfois le négocier au désert avec les pasteurs), ou le plus souvent, il est apporté par camions ou tracteurs des régions septentrionales de Gafsa et surtout Sidi-Bouzid et Sfax : le fumier est meilleur, car « il n'est pas sale » ; celui d'ici contient des cailloux, bouts de verre, papiers… disent certains jardiniers. D'autres rétorquent que celui du Nord transporte beaucoup plus de graines d'adventices. Dans les jardins trop argileux (l'argile : *ṯîn*), on ajoute du sable (*ramla*) afin d'aérer et alléger le sol. Un sol trop argileux induit des rétentions d'eau néfastes au développement de la plupart des plantes cultivées. Ensuite, c'est l'aplanissement (*tishwîk*) : le travailleur aplanit (*yeshawik*) et régularise les planches de cultures.

Les jardiniers qui effectuent ce travail au début du printemps, période de semis, passent rapidement à l'étape de l'ensemencement tandis que ceux qui l'accomplissent en fin d'automne ont plus tendance à séparer le retournement proprement dit de la fertilisation. Celle-ci se fait plutôt juste avant de semer et après un léger retournement. Le retournement profond ne concerne chaque année qu'une partie (d'un seul tenant) correspondant au quart approximatif de la surface totale du jardin. Or, le périmètre des semis déborde souvent ce quart et continue sur la partie travaillée l'année précédente. Dans ce cas, on procède à un petit retournement de la terre (un binage) avec enlèvement des mauvaises herbes, avant d'ensemencer. La profondeur du retournement est aussi liée aux plantes : des cultures comme les piments et les corettes n'ont pas leurs racines qui entrent profondément dans la terre ; aussi, dix à quinze centimètres suffisent selon certains cultivateurs.

Quant au problème souvent évoqué par les agronomes, le *nezz*, l'eau des drains (mauvaise, car chargée en excès des sels qu'elle évacue des sols), il n'en est un que lorsque les terres annexées sont sous la

palmeraie dans le sens de la pente. Au Jérid, ces eaux rejoignent les chotts dont le niveau est inférieur à l'anticlinal qui porte les palmeraies. Les terres comprises entre les palmeraies et les chott el-Gharsa et chott el-Jérid sont effectivement de piètre qualité, car trop chargées en sels (voir l'exemple de Tozeur chez MAMOU, 1995 : 45).

Les semis

La terre préparée, les phœniciculteurs exclusifs (sans cultures autres que le palmier dattier) s'en tiennent là, mais ceux-ci sont rares. La très grande majorité adopte cette conviction : le labour profite conjointement aux palmiers et aux cultures basses. Cela serait laisser un vide que de ne pas semer. L'opération du semis se dit *zar°ân*, mot de même racine que *zerrê°a* (graines). *Zerrê°a* est aussi le nom que l'on donne au tournesol (*Helianthus annuus*, Asteraceae) et rappelle le nombre important de graines de cette Composée. Le mot graine peut se dire également *habba* (*habb* au pluriel). Différentes plantes potagères sont souvent associées dans les mêmes planches, pourvu qu'elles soient semées ensemble (et encore, les jardiniers parviennent à rajouter quelquefois des intercalaires).

On distingue deux types de semis. Le semis à la volée (les graines sont jetées en pluie) : *rasheen* (verbe *yerush*) ; et le semis précautionneux : *zar°ân bel-kâb* (c'est-à-dire semis un par un). Le semis à la volée ne concerne que les petites graines. Le semis de la luzerne en est un bon exemple. Certains mélangent les graines à du sable pour obtenir une répartition plus homogène des plantes, d'autres, qui connaissent la technique, s'y refusent (« les graines étant trop petites, on risque d'en mettre trop… sauf si on s'y connaît », Brahim à Castilia, le 21 février 1996). Ensuite, « on bouge avec les doigts » la terre pour mélanger, on peut dire *taharik*. Certains jardiniers, quitte à faire de la polyculture, n'hésitent pas à mélanger dans un récipient des graines d'espèces différentes pour ensuite les semer ensemble à la volée (un cas par exemple à Castilia, le 15 septembre 1995 : oignon, radis, épinard, salade, navet). Les plus grosses graines, comme celles de *kabû* (courge) et *bushoka* (courgette), sont semées précautionneusement, une à une. C'est pour les cucurbitacées que la précaution de semis est la plus grande encore. Au sein de la plus petite unité de planches (le niveau 1), les jardiniers organisent des *byût* (pluriel de *beyt*, textuellement des chambres, des pièces, ou alors des « maisons » pour les graines). Ce sont des petites zones

circulaires de terre travaillée (environ 40 cm de diamètre — alors à l'exclusion de toute la surface de la planche) où est disposé du fumier. Dans chacun de ces trous sont déposées quelques graines de melon, de courge. Un des arguments avancés pour expliquer cette technique est celui de l'économie de fumier. Ce terme de *beyt* n'est pas utilisé à Nefta où l'on dit *hofra* (c'est-à-dire trou, terme plus général) et il n'est applicable qu'aux cultures maraîchères (et non au palmier, par exemple).

Les agriculteurs d'oasis en général maîtrisent les lignées de leurs plantes potagères et de leurs céréales puisque souvent ils sèment une partie mise en réserve des graines récoltées. Pour les céréales, cela est particulièrement vrai à Djanet où les jardiniers cultivent le blé (*Triticum* sp., localement *ert*), le maïs (*Zea mays* var. *saccharata*, localement *dawa* ou *dawa masar*), le mil (*Panicum miliaceum*, localement *ineli* ou *enele*), et l'orge (*Hordeum vulgare*, localement *timzen*). De nombreuses variétés de ces céréales existent par sélection empirique des pieds. Cette sélection varie entre chaque agriculteur et dépend de leurs propres techniques. De ce fait, plusieurs dizaines de cultivars de blé par exemple ont pu être dénombrés dans les oasis sahariennes (voir à ce sujet ERROUX, 1962).

Les agriculteurs laissent souvent une partie des plantes potagères dont on ne consomme pas les fruits monter pour en récolter les graines : les salades, les blettes, les oignons, etc. On récolte évidemment aussi les graines des fruits : piment, melon par exemple dont on choisit les plus gros, les meilleurs, bref, le jardinier met en œuvre une véritable sélection. Les graines autoproduites sont souvent pensées meilleures que celles achetées (dites graines *sûrî* au Jérid : ce n'est pas qu'elles soient syriennes au sens propre mais « non locales »). Ces dernières pousseraient mal et la récolte ne serait pas bonne en qualité comme en quantité. On peut en effet imaginer que les génotypes sélectionnés sur des générations dans la palmeraie sont mieux adaptés aux microconditions écologiques, mais c'est aussi que les jardiniers tentent ce que l'on appelle des « F2 » en génétique, une seconde génération qui perd les qualités d'hybrides (F1) des graines commercialisées. La préférence pour les graines locales a une autre explication souvent avancée : les semences étrangères sont chères. On peut par ailleurs acheter des graines locales au souk (que des agriculteurs de la palmeraie mettent en vente) et cela à des prix très compétitifs (les semences locales d'oignon à Nefta sont à 25 à 30 DT/kg contre 60 DT/kg pour les *sûrî*).

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 141

Une récolte de blé dans le jardin. Avril 1993, Djanet (Algérie). Alors qu'en beaucoup d'oasis, les céréales ont été abandonnées au profit des farines importées, Djanet maintient encore ses variétés locales de blé. Au fond, une planche de luzerne, pendant l'irrigation.

La plantation de palmiers

Puisque, pour ainsi dire, la totalité des dattiers des palmeraies représente des populations de clones, c'est qu'il a fallu les planter. Le palmier vit longtemps, planter un rejet ne fait pas partie du quotidien agricole. La technique varie entre les agriculteurs. En général au Jérid, un trou d'un mètre cube est creusé, au fond duquel le jardinier verse du fumier. Puis, il le rebouche de sable sans y avoir placé le rejet. Il irrigue. On laisse de un, deux à sept jours pour que le sable se tasse et descende. Simultanément, le rejet sevré du pied mère est laissé à sécher pendant sept jours. Enfin, au même emplacement (dont on se souvient exactement, car on y a planté une palme sèche), on refait un nouveau trou plus petit que le précédent afin d'y planter le rejet. On bouche avec du sable. Certains agriculteurs au lieu du fumier mettent du fer (pour obtenir de la rouille) : seaux, bidons, boîtes de conserves… On affirme aussi que des agriculteurs enterrent le cadavre de leur chien sous un jeune palmier (de deux, trois ans ou plus) pour le fortifier. Après leur plantation, il arrive souvent qu'on emmaillote le cœur et les jeunes palmes dans des tissus ou du papier, ou plus souvent encore de palmes sèches. On les irrigue aussi un à un. Les jeunes pieds sont l'objet d'attentions précautionneuses.

Les rejets sont le plus souvent autoproduits, parfois achetés ou échangés lorsqu'on veut se procurer un cultivar que l'on n'a pas. Certains pensent également qu'il n'est pas bon de planter un rejet provenant d'un terrain trop irrigué. Tout cela fait que certains agriculteurs vendent leurs rejets et en achètent. On peut parfois observer des ventes de rejet au souk, mais les transactions s'effectuent le plus souvent dans la palmeraie même. Les arbres fruitiers sont aussi reproduits uniquement par voie végétative, en l'occurrence la bouture (*ohuda*). Ces boutures s'échangent, se donnent, s'achètent entre jardins.

Les soins

La terre travaillée, les plantes semées, le travail ne s'achève pas si tôt. C'est alors le temps de la tâche quotidienne des actions de désherbage et nettoyage, qui sont souvent confondues. Cet entretien se dit *tandhîf*, mais ce terme prend parfois le sens plus restrictif de coupe à ras des herbes, tandis que l'action *hashîsh* (le mot qui désigne aussi l'herbe) est une coupe qui ne vise pas à éliminer : dans les parties en jachère, on favorise même parfois l'herbe pour en couper quelques

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 143

bottes autoconsommées ou vendues au marché. Les prix varient selon les qualités des bottes, c'est-à-dire leur composition (le *diss*, *Imperata cylindrica*, est peu estimé par exemple, on le dit « sans vitamine »). Des soins sont également apportés directement aux cultures. C'est le cas de l'éclaircie dite *tusfia*, des repiquages (piment, tomate, mais aussi salade, chou…), des traitements phytosanitaires et des fertilisations supplémentaires. Les traitements phytosanitaires sont dits de manière génétique *dawâ* ou *dûa'* (c'est-à-dire « médicament » ; cela vaut aussi pour les traitements zoosanitaires). Le jardinier nettoie les dattiers de leurs palmes sèches, il les traite contre les maladies, par exemple au *bakhala* (soufre) qu'il répand sur les régimes avec une vieille chaussette pendue au bout d'une longue perche, prévention contre le *bôrd* (ou *bôrid*, un champignon). Les traitements à l'aide de produits chimiques achetés sont appliqués (le cas échéant) surtout sur les cultures rémunératrices (tomate, piment). On sent une réticence à

Usage d'un pesticide chimique en jardin oasien. Mars 1995, Castilia (Tunisie). Cet homme pulvérise un insecticide, mais l'usage de ce type d'intrant, ici ou en général n'est pas systématique et même plutôt rare.

leur usage même parmi les cultivateurs qui en emploient : « sans, les légumes sont naturels et meilleurs ». Dans la lutte contre les *bebbûsh*, les escargots — leur présence est parfois si considérable qu'elle est le prétexte de l'abandon des cultures maraîchères —, la plupart se cantonnent aux « trucs » de jardiniers : l'un par exemple met sous les plantes (tomate, fève) des palmes sèches pour que les fruits ne touchent pas le sable (pour ce qu'il est comme matière et ce qu'il contient d'animaux nuisibles, escargots et vers). Une manifestation de réticence, plus diffuse mais similaire, s'applique aux engrais chimiques pourtant eux utilisés plus largement : « en donnant trop de vitamines, les plantes poussent trop vite et ce n'est pas bon ». Le plus courant de ces engrais chimiques est celui que l'on appelle *amonitr*, de l'amonitrate agricole azote 33,5 %. C'est la panacée de l'agriculture jéridi.

Il est sans doute un peu artificiel de séparer (entre autres) les pratiques agraires des outils. Cela a toutefois un mérite : celui d'éviter l'écueil intellectuel de « l'adaptation millénaire » des techniques oasiennes. On pourrait montrer que les outils de l'oasis sont pleinement adaptés à ce type d'agriculture qui est lui-même en accord parfait avec le milieu désertique. Bien, mais ce raisonnement est analogue à s'y méprendre aux vieilles conceptions de l'histoire que François FURET et D. RICHET (1973) ont démontées : une intelligibilité de l'Histoire par l'analyse d'un présent contenu dans ses états précédents.

Il est assez évident que l'outil est effectivement ajusté aux travaux réalisés, par exemple que la sape est effectivement appropriée à ce mode de travail du sol, on enfonce l'outil dans quarante centimètres de sol et l'on rejette la terre sur le côté. Ce qui tient moins d'une évidence est le raisonnement cette fois d'amont en aval, qui pose des questions beaucoup plus délicates : ce mode de travail du sol était-il nécessaire, ou le seul possible ? est-il conduit à changer (encore) ? Le labour est profond au Jérid et peut l'être dans cette région, car il y a sans doute assez d'eau en général pour laver les sols et dissoudre les sels. Mais à Ibn Chabbat, cette nouvelle palmeraie jéridi où le manque d'eau est criant ? Est-ce la « maladaptation » avancée par RAPPAPORT (1984) ? Des outils aux formes de travail, le chemin est facile, mais la création d'un outil ou d'une forme de travail, ou son choix (choisir d'adopter tel outil ou telle forme de travail) n'est pas déterminé uniquement par les faits de pédologie, mais également par les rapports sociaux de production. Le déterminisme n'est pas simplement tellurique, d'autant que le travailleur lève aussi les yeux vers les cieux, vers la frondaison des palmiers.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 145

… Au travail vertical

Le calendrier du travail sur le dattier ne souffre apparemment pas d'une liberté de choix. Trois moments forts rappellent que le dattier est à la fois rustique et exigeant d'attentions. Dominant de ses palmes le jardin, il règle un rythme annuel autour de sa production. D'ailleurs, ce rythme indéniable déborde de la palmeraie : la saison de la récolte de dattes est celle de la disponibilité monétaire, donc d'une activité économique plus importante (même les petits restaurateurs populaires offrent une carte plus variée qui ne se résume plus au plat unique !).

Tabl. 8 –
Temps de travaux consacrés aux dattiers et rapport au temps sur le jardin (extrait de l'échantillon des RTE - Jérid).

Nom	Surface (ha)	Temps de travaux agricoles (h/an)			Temps de travaux sur le dattier (%)	
		Total	Cultures	Dattier	Par rapport au total	Par rapport aux cultures
Masoud	1,00	3 374,00	533,75	236,50	7	44
Houcine	1,60	1 562,25	420,75	220,25	14	52
Mahmoud	1,50	2 607,05	872,30	347,50	13	40
Amara	2,00	1 643,60	451,10	270,50	16	60
Habib	0,50	1 996,50	721,00	191,25	10	27
Abdel Razzak	0,76	2 166,75	732,25	356,75	16	49
Tayeb	0,50	1 850,25	951,70	263,25	14	28
Abdel Majid	1,00	3 944,25	1 150,25	289,25	7	25
Ridha	1,30	4 424,75	1 974,25	1 225,00	28	62
Taher	1,00	4 517,75	548,75	429,50	10	78
Sadik	1,00	1 475,00	699,25	486,25	33	70
Brahim	4,00	5 103,35	2 113,10	861,25	17	41
MOYENNE		2 889,00	931,00	431,00	15	48

« Total » comprend : culture + élevage + travaux généraux (irrigation, travail du sol, nettoyage).
« Cultures » y compris celle du palmier dattier.
Ont été omises les exploitations non représentatives : Hassan, Bechir et Ali (en abandon ou sans cultures basses).

Au Jérid, le palmier est considéré comme une vraie armature de la palmeraie. Pour dire de façon générale qu'une personne est un jardinier, qu'il travaille dans les jardins, on dira *ikhdem fin-nakhîl*, c'est-à-dire « il travaille dans les palmiers ». Et pourtant, c'est surestimer le travail

consacré aux palmiers dattiers dans les jardins. Selon les données des références technico-économiques sur le Jérid (BATTESTI, 1997), la proportion du temps dédié aux palmiers est de 56 % de l'ensemble des cultures et seulement 17 % des temps totaux de travaux dans le jardin ; ou pour un échantillon plus restreint écartant les exploitations non représentatives (tabl. 8), 48 % des cultures et 15 % sur l'ensemble du jardin.

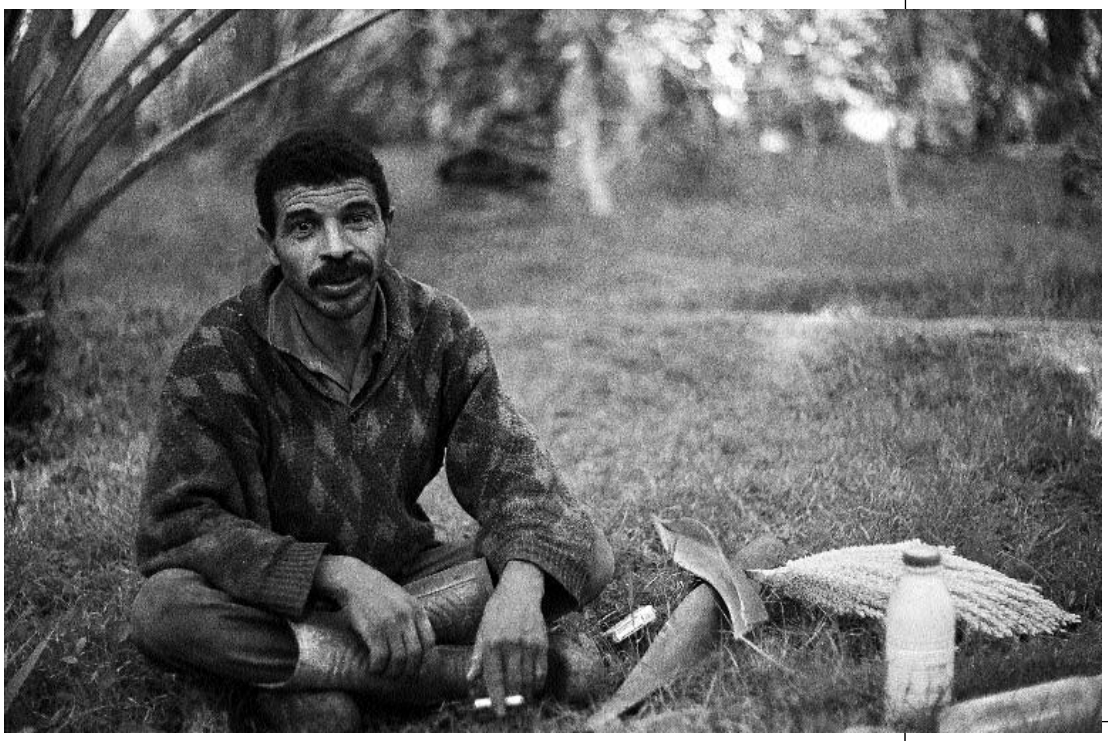
Une moyenne ici est purement indicative, mais l'ordre d'idées est là, et relativise, peut-être paradoxalement, l'importance des palmiers dattiers dans la palmeraie. Si les jardiniers voient bien cette armature dans le dattier, ce n'est pas une structure vide : les autres cultures et le « jardin en général » remplissent tout cela. L'appellation « phœniciculteur » est assez impropre en l'espèce ou du moins exagérée si l'on s'en tient au temps de travail.

La pollinisation

Le dattier des oasis est si anthropisé que sa pollinisation naturelle par le vent est inefficace.

Un premier moment fort est au printemps le *dhokar* : ce mot désigne le « mâle », le « pollen » ou la « pollinisation » (si on se sert du pollen contre les saignements de nez, on peut aussi le manger : on dit qu'il donne « de la force » aux spermatozoïdes). Bien qu'il s'agisse d'une plante anémogame (au pollen léger qui utilise le vent comme agent de dispersion des spores et de pollinisation), le jardinier escalade chacun de ses palmiers pour procéder à la pollinisation artificielle. Le vent n'assurerait pas une fécondation satisfaisante : sa culture est tellement dirigée par l'homme qu'il n'y a au mieux qu'un *ratio* de 2 % de pieds mâles dans les palmeraies d'oasis (au lieu des 50 % attendus dans une population naturelle de dattiers). Dans le Jérid, le palmier dattier est si « anthropisé » que l'on estime même que « le vent est mauvais pour la pollinisation des palmiers non sauvages », et l'on s'abstient d'ailleurs de polliniser les jours ventés (on estime que la température est alors trop basse). Plusieurs montées du stipe sont nécessaires, en général deux à quatre par pied. Chaque jour pendant cette période, le jardinier inspecte ainsi les spathes qui s'ouvrent afin de pratiquer la pollinisation manuelle au moment opportun. Alors, il grimpe jusqu'à sa tête et entre dans la couronne de palmes. Il aura auparavant aménagé ce qu'il appelle une « fenêtre » : c'est l'endroit où l'on retire les épines de la base du rachis des palmes, on peut dans ces conditions entrer sans risquer de se blesser (les borgnes ne sont pas rares).

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 147



Pause cigarette.
Février 1996, El-Hamma (Tunisie). L'inflorescence mâle du palmier (*dhokar*) au sol, dégagée de sa spathe, atteste qu'on est en période de pollinisation.

Quand la spathe de l'inflorescence femelle est entrouverte, on peut alors introduire le pollen. On achève d'ouvrir la spathe et l'on coupe ses enveloppes à la faucille. On éclaircit également l'inflorescence femelle de quelques brins afin d'obtenir des fruits plus gros et leur laisser la place de se développer. On prend trois ou quatre brins (selon la quantité du pollen) d'un spadice mâle ; un ou deux brins sont retournés vers le bas afin de polliniser le haut comme le bas de l'inflorescence femelle. Le pollen est mûr quand la poudre s'en échappe seule. On enfouit ces brins mâles à l'intérieur des brins femelles et l'ensemble est maintenu par un nœud fait d'une foliole de palme (ou avec un autre végétal). Ce nœud se défait de lui-même quand le régime commence à se former et à s'ouvrir. La fleur femelle du dattier possède trois *basra* (carpelles). Après pollinisation, deux des trois carpelles tombent, le troisième se développe pour donner la datte. Si la pollinisation a été mauvaise (ou non pratiquée), un fruit parthénocarpique (*sîsh*) se développe en place de l'ovaire fécondé. Ce faux fruit n'est pas récolté, sinon pour grignoter dans le jardin quand il est à hauteur de main.

La pollinisation, ce n'est pas seulement du pollen déposé qui va germer vers les ovules et induire une fructification. Au-delà des gestes que l'on peut observer de manière purement technique, c'est aussi le *fellâh* qui monte sur chacun de ses palmiers plusieurs fois vérifier l'ouverture des fleurs, et qui chante au palmier des chansons d'amour.

> « **L**a jolie femme a enlevé sa ceinture [s'est dénudée] pour dormir [se coucher auprès de l'homme]. Elle était jaune et elle est devenue rouge [comme une pomme, elle est maintenant mûre - fécondée] » (la référence est directe ici à l'ouverture de la bractée florale puis aux stades de maturation de la datte : jaune dite *beser* puis rouge dite *tamra*, l'homme est le pollen mâle, mais aussi le jardinier).
> Ou encore, dans un autre registre :
> « Le soir, ils sont venus, ils ont pris ma beauté, ils ont pris ma femme, ils ont pris ma bien-aimée. Je prends mon pistolet et ma faucille [*mahâshsha*] pour la faire rentrer. » Ce « ils » désigne les Français venus occuper le Jérid, Degache précisément, lorsque la Tunisie est devenue Protectorat français. »

La suspension des régimes

Le second moment fort de travail est l'*imferza*. Au mois de juillet, tombent les *belah* (sing. *belha*). Ce sont les dattes immatures, et les jardiniers estiment que cette chute physiologique est positive : elle fonctionne comme une éclaircie garantissant que les dattes qui ne sont pas tombées seront plus grosses (les *belah* sont surtout destinées aux animaux d'élevage). À cette époque, l'exploitant doit de nouveau monter à chaque palmier pour la suspension (fixation) des régimes, l'*imferza*. Cette opération concerne surtout les cultivars *deglet en-nûr*, *khwat* et *allig*, plus fragiles que la plupart des autres variétés dites communes. L'opération consiste à faire reposer chaque régime sur une palme afin que la tige de l'inflorescence ne casse pas (et ne condamne ainsi le régime de dattes). Ce sont surtout les régimes qui pendent hors de la frondaison qui sont les plus sensibles et exposés aux dégâts du vent. Certains jardiniers en profitent pour couper quelques régimes (et alléger le palmier), et faire le ciselage de ceux qui restent. *Imferza* aurait la même racine linguistique que *freza*, le verbe « trier ». *Yferz*, « il fait une suspension [de régime] » ; y*efrez*, « il trie les dattes ». Cette étymologie tiendrait au fait qu'il existe un triage, mais un triage naturel, quand on suspend : les *belah* tombent toutes seules à ce moment, mais plus aucune après. Geneviève BÉDOUCHA (1987) y fait allusion pour le Nefzawa, mais pour elle le rapprochement est dû à l'éclaircie qui se pratique au même moment que la suspen-

sion. En fait, le moment de l'*imferza* est le télescopage d'opérations habituellement étalées en arboriculture, l'éclaircissage des régimes, leur ciselage et, opération propre au dattier, leur fixation (ou suspension). Tout aussi périlleux que la pollinisation, ce travail ne nécessite cependant pas plusieurs escalades du stipe. Pour certains jardiniers même, cette suspension des régimes se fait du premier coup et en une seule fois : ils s'y décident quand les régimes et les dattes grossissent. L'*imferza* est considérée comme une opération plus difficile que la pollinisation. Le salaire est différent aussi : 0,600 DT contre 0,500 par palmier à Nefleyet. Les *khammêsa* chantent également pendant le travail de suspension de régimes.

> « **P**ourquoi les *khammêsa* chantent-ils quand ils montent pour la pollinisation ou l'*imferza* ? [Je pose la question à un *khammês* de El-Hamma.]
> « Pour passer le temps et parce qu'il est fier de lui-même. C'est difficile de monter aux palmiers. […] Je n'ai pas entendu Jamel (le *waggâf*) chanter depuis trois ans [qu'il travaille pour lui]. » Ce qu'il sous-entend est qu'il s'agit d'une spécificité, et comme monter au palmier, d'un savoir de *khammêsa*. Ce sont eux qui connaissent les chansons. » (Mahmoud à Nefleyet, le 16 juin 1995)
> Les chansons parlent beaucoup de *hobb*, d'amour. Les chants sont entrecoupés d'exclamations des *khammêsa* alentour, dispersés dans les jardins des environs mais à l'écoute, avec « *Idug(ek) en-nebbî* » c'est-à-dire « le Prophète (te) frappe », « le Prophète te fait du mal », tempérant l'audace des couplets.

La récolte

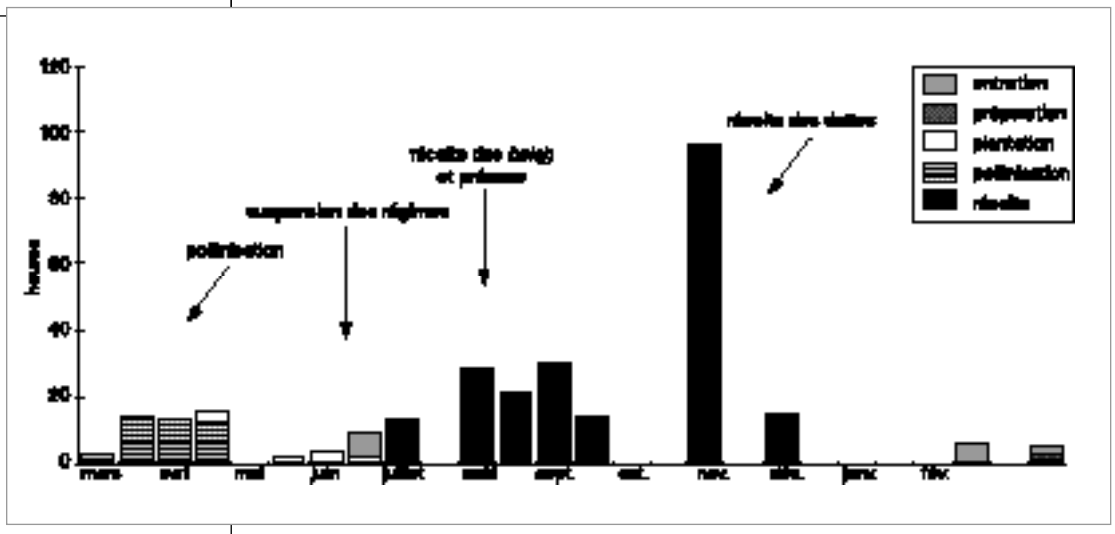
Enfin, la récolte à l'automne est attendue, voire redoutée quand les conditions climatiques ne sont pas bonnes et ont abîmé la récolte. Elle peut se décomposer en deux phases : la coupe des régimes (*gattâ°a*, qui donne le nom à la récolte des dattes en général), et le tri des dattes. Le coupeur (*gattâ°*) se hisse au sommet du palmier, sectionne la hampe et remet le régime, qui passe de main en main, aux ouvriers en position sur le stipe en dessous de lui. L'ouvrier à qui l'on tend le régime est nommé *meddâd* (de *madda*, tendre) ou *regêb*. Le coupeur, dont le travail requiert une technicité et une adresse plus élaborées, est investi du prestige le plus important et reçoit le meilleur salaire en situation de salariat temporaire. Pour les cultivars moins fragiles, on descend les régimes à l'aide d'une corde ou, au pire, on les laisse tomber au sol sur une bâche. Cela dépend aussi de la hauteur du dattier, bien entendu. Une autre façon de récolter les dattes est le grappillage, très fréquent pour les autres fruits. Cette activité se nomme *tinegya*.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 150

Parfois, une part importante de la récolte s'effectue ainsi par *tinegya*, petit à petit, *guffa* par *guffa* (couffin), en particulier pour les dattes destinées à l'autoconsommation familiale ou aux amis, et les cultivars dits de variétés communes. Le même type de cueillette s'observe à Djanet. On « pioche » sur les récoltes des cultures au fur et à mesure des besoins, on consomme souvent directement dans le jardin (raisin, pastèque, melon, potiron, grenade…). Cela tranche avec le regard que l'on peut avoir sur l'agriculture (en Europe), où si l'on sème et plante en masse, on récolte également en masse, meilleure façon aussi d'estimer les récoltes. Dans les oasis, la préoccupation n'est pas tellement la mesure exacte, on « goûte ».

Mis à part ce grappillage, tous ces travaux sur les palmiers sont consommateurs de main-d'œuvre, et de façon d'autant plus visible que l'activité se concentre sur trois moments forts, quelques semaines au total (fig. 20). Au contraire des travaux quotidiens (cultures basses le plus souvent, nettoyage, irrigation) qui s'accomplissent en solitaire, les travaux du sol et du palmier réclament bien souvent l'emploi temporaire de salariés agricoles, sinon l'entraide entre voisins ou *khammêsa* : ce sont les travaux collectifs. Ce qui demeure un travail toujours solitaire est l'entretien quotidien. En ce qui concerne les arbres fruitiers, il ne s'agit quasiment que de grappillage et les soins qu'on leur prodigue sont minimes. Il n'y a jamais de travaux collectifs qui puissent se réunir autour ni de leur entretien ni de leur récolte.

Fig. 20 – Exemple de dispersion de la masse horaire consacrée au dattier sur l'année. (Exemple de l'exploitation « Abdel Majid », El-Hamma, janvier 1995 à février 1996.)



*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 151

Le savoir

Question à un jardinier du Jérid : « Pourquoi faites-vous comme ça ? » Réponse : « Parce que c'est comme ça que ça se fait. »

La question du savoir, en matière agricole dans les palmeraies du Sud-Est tunisien, est particulièrement délicate. Autant il peut sembler que cette catégorie est singulièrement importante, et disons même obligée lorsqu'on traite d'agriculture et des relations d'une société à son milieu, autant le corps de ce savoir se délite quand on veut s'en saisir. Quand G. Dupré (1991 : 22) affirme que les « savoirs locaux [en général] n'ont pas d'existence en dehors des rapports sociaux où ils sont pris et de la stratification sociale où ils sont mis en œuvre », pour le cas qui nous concerne je l'applique ainsi : ces savoirs agricoles et du jardinage ne sont pas vraiment partagés par toute la société et sont circonscrits à une population particulière de *khammêsa* et de propriétaires en mode de faire-valoir direct (même si toute la société en profite directement ou indirectement). Et ces savoirs ne bénéficient pas d'une reconnaissance formelle, non seulement de la part des groupes hors de l'agriculture, mais aussi des jardiniers eux-mêmes.

Le cas du Jérid diffère sans doute de celui du tassili n'Ajjer. Les jardiniers touaregs répondent au curieux par un implacable « on a toujours fait comme ça ». Il n'y a pas d'explication utilitariste, on ne justifie pas autrement les pratiques qu'en se référant à l'efficacité de ce qui a « toujours fonctionné », une validité par l'expérience. Mais c'est certainement qu'on a rarement demandé aux jardiniers de se justifier : ils n'ont pas encore eu beaucoup l'occasion de se confronter à l'altérité interrogative à ce niveau, sinon peut-être auraient-ils inventé cette catégorie du « traditionnel »…

Les jardiniers jéridis manipulent moins cette référence à une norme intemporelle. Toutefois, ils ne réfèrent pas non plus à un savoir légitime. Cela se fait, c'est ainsi. Mais contrairement au cas targui de Djanet, ici en Tunisie toute question demande réponse (même pour indiquer une direction pourtant ignorée). Les réponses à une même question sur les pratiques agraires sont très diverses, variant d'une personne à une autre, voire d'un moment à un autre : c'est toujours une improvisation (bien évidemment en rapport à l'attente supposée du curieux). Pourquoi fait-on ce travail ainsi, pourquoi pas autrement ? la pertinence des réponses des agriculteurs est dans ce cas superficielle, et elle ne résiste pas aux approfondissements, ils éludent alors la question. Il n'y a rien à cacher (sauf lorsque l'on pressent l'hétérodoxie, par exemple

dans les prophylaxies du mauvais œil ou les sacrifices aux saints locaux). Tout se passe en fait comme s'il n'existait pas de *corpus* conscient de savoirs agricoles en tant que *corpus*.

Le savoir de chacun des jardiniers, pourtant indéniable, n'est pas généralisé et distingué comme véritable savoir. De l'ensemble des savoirs, on ne fait pas une somme. C'est-à-dire que ce savoir se distingue par une absence de formulation, de théorisation. La formation agricole ici se fait dans le jardin, par contact, et non *via* un corps constitué pédagogique (une école). Le travail s'apprend en situations réelles de pratiques. Le savoir agricole n'a en effet pas d'existence en tant que tel. Il n'y a pas une méthode, mais des choses à faire en situations. Un jardinier me certifie qu'à part les disparités géométriques dans le jardin, les techniques d'agricultures sont toujours identiques à travers le Jérid. Il y a « juste des agriculteurs qui savent mieux cultiver, c'est-à-dire qui travaillent plus. »

> « **M**ais pour l'agriculture, comme tous les métiers, il faut apprendre les techniques… ? demandais-je.
> « Oui, il faut s'entraîner.
> « Il y en a qui savent mieux que d'autres ?
> « Oui, surtout les vieux qui savent.
> « La chaîne d'apprentissage entre vieux et jeunes existe-t-elle encore ?
> « Oui, j'apprends à des jeunes et moi j'apprends encore des vieux. » (Ridha, Nefta, le 1er avril 1996 ; *idem* Mahmoud de Tozeur, à Nefleyet, le 31 mars 1996)

Pourtant, ce savoir éclaté en autant de pratiquants recèle une homogénéité. Nous l'avons déjà dit : la variété des *tafsîl* (dessin des planches de cultures) et de leurs dénominations ne renvoie pas à des procédés d'irrigation différents. La façon demeure exactement identique entre toutes les palmeraies du Jérid, et au-delà, dans toute la zone saharienne (pour autant que je n'ai pas connaissance de contre-exemple). Ce procédé est illustré par la figure 21).

Le cheminement des canaux à travers le jardin forme un dessin obscur au non-initié (la figure a d'ailleurs le tort de rendre « trop » lisible ce plan). L'irrigation d'un jardin exige un travail compliqué d'ouvertures et de fermetures de multiples canaux. La terre enlevée à un canal pour le passage de l'eau ferme l'adjacent. Le principe d'irrigation est toujours le même, quelle que soit la forme des planches de cultures. La figure présente l'exemple d'un ensemble de planches irriguées par un canal commun. Les différentes phases de l'inondation sont données dans l'ordre chronologique. Ici, lorsque rien n'est encore irrigué, l'eau

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 153

arrive par le canal (du bas vers le haut de chaque figure, puis se dirigeant vers la droite) et noie d'abord la planche en haut à droite (1). Une partie du rebord en terre de la planche du dessous est ensuite déplacée pour obstruer l'arrivée d'eau vers la première planche et dévier le courant vers cette deuxième planche (2). Il en va ainsi de suite jusqu'à inonder toutes ces planches (et le jardin). À la prochaine irrigation, l'inondation sera conduite selon la même méthode, mais exactement suivant le parcours inverse, puisque les « portes » des planches seront restées en place depuis la fois dernière (l'eau trouve son chemin toute seule dans un premier temps).

L'irrigation est un exemple de savoir, et un savoir essentiel puisque, c'est une évidence, il n'y a ni culture en sec dans l'oasis ni cultures pluviales. C'est un travail dira-t-on classique, car à ma connaissance on procède ainsi dans toutes les palmeraies. Ces connaissances partagées par tout jardinier oasien sont nombreuses. Il en va ainsi de l'irrigation, des travaux sur les palmiers, ou les cultures basses, sur l'élevage, etc. Ces connaissances des animaux, des plantes, sont indispensables à la tenue des jardins. Ainsi, il faut savoir que le nettoyage des planches de piment doit être soigneusement (et longuement) exécuté, car ses plantules sont facilement étouffées par les mauvaises herbes ; il faut savoir que l'on doit couper le bourgeon terminal des fleurs des oignons afin que le bulbe grossisse ; il faut savoir que le piment s'épuise en terre rapidement (on l'y laisse au maximum deux ans, la seconde année de récolte est déjà moins bonne).

Ce bagage agricole, réel et efficace, n'est que rarement évoqué. Il est comme évidemment acquis. Si on demande à un néo-agriculteur (ancien nomade) comment il a appris l'agriculture oasienne, c'est une question qu'il ne comprend pas : il a toujours su être agriculteur ! … même s'il ne l'avait jamais pratiquée. Et c'est sans doute un fait : les pasteurs savent irriguer, grimper à un palmier ; mais pour le reste, c'est du domaine du bricolage, pour eux comme pour tous les jardiniers oasiens. Les jardiniers ne considèrent pas du domaine du savoir un ensemble de pratiques dont ils se partagent les recettes, sur le bord du chemin la faucille à la main ou autour du feu en sirotant un verre de thé. Le savoir minimal (comme grimper au palmier ou manier la sape) est ce qui autorise à s'inclure dans la communauté des jardiniers locaux, et ce n'est pas seulement des savoirs agronomiques, mais également de trajets, d'histoires, etc., sur les espaces. Il n'existe pas de tradition culturale fixée : ce sont toujours des essais, toutes sortes de « recettes » coexistent.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 154

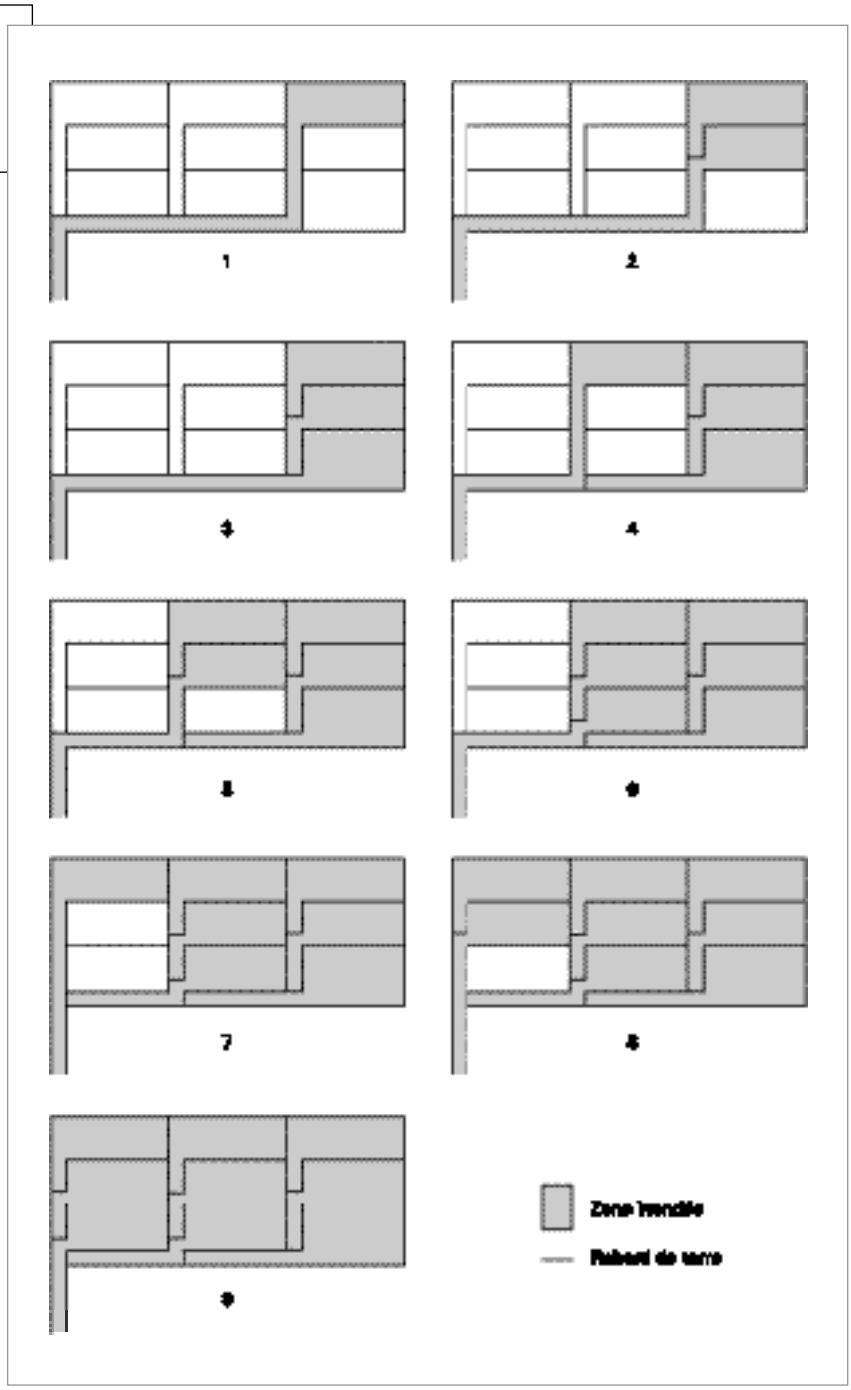


Fig. 21 – Progression d'une irrigation dans un ensemble de planches de cultures.

Par exemple dans les cultures associées : à Nefleyet, un *khammês* en 1995 a essayé d'associer dans la même unité de planches de cultures des oignons et des fèves. C'était la première et dernière fois qu'il le faisait, car les fèves ont étouffé les oignons. À Djanet, une vieille femme (juillet 1994) fait un essai de culture d'une composée ressemblant à une salade (selon elle), avec des graines données par des Européens de passage (mais elle n'est pas convaincue qu'il s'agit bien d'une salade, elle a vérifié aussi la racine — « mais pas comme carotte » — alors elle a donné la plante aux chèvres). Un grand propriétaire dans la palmeraie de Tozeur tente de comprendre pourquoi les pluies bienfaisantes sont néfastes à la fructification du dattier à l'automne (voir comment ce problème est repris par les instances nationales de développement dans « L'exercice du pouvoir » p. 322). Il me raconte une de ses expériences : si on arrose avec de l'eau du robinet les régimes de dattes, il n'y a pas de problème pour les dattes. Mais il y a un problème si c'est la pluie. Pourquoi ? Il pense que dans la pluie existe une matière qui est mauvaise pour le palmier. Il va faire l'expérience en lavant après la pluie les régimes à l'eau du robinet. Je lui explique à tout hasard l'hypothèse de l'humidité. Il apprécie l'information.

On tente, on essaye, on cherche. Si on se réfère au passé ou à une explication logique qui entérine le choix des pratiques, ce n'est que façade et au quotidien une attitude expérimentale prévaut. Les résultats sont plus ou moins mis en commun. La constitution d'un savoir agricole est alors relativement personnelle (mais mise en partage) et directement liée à la notion d'expérience, dans les deux acceptions du terme.

Ainsi : cet homme d'El-Hamma ne cultive pas d'arachide (*kôwkôw*) dans son jardin (dont il estime la terre trop salée), car c'est une plante sucrée, ce qui marche sur une terre salée est *besbês* (fenouil), *silq* (blette), *slâṯa* (salade), *faṣṣa* (luzerne), *baṣal* (oignon) ; tel autre à Tozeur estime que les *jiser* (bordures des planches) tiennent mieux l'humidité, c'est pourquoi il met les blettes sur la périphérie et au milieu les courgettes et les radis par exemple ; tel autre encore à Nefleyet sème le *mastûra* (maïs) sur les bordures en même temps qu'il installe le piment dans les planches, cela pour le protéger du vent ; à Djanet différents jardiniers donnent des ventilations dissemblables des plantes entre les catégories « a besoin d'eau » et « n'a pas besoin de beaucoup d'eau » (ce qui influe sur le choix des cultures). Nous nous cantonnons à des exemples biologiques, alors qu'il faudrait pour être plus exhaustif étendre ces domaines, pourquoi pas, jusqu'à l'astronomie : certains jardiniers jéridis distinguent deux phases dans l'hiver, des nuits noires (*el-leîli ṣud*) et des nuits blanches (*el-leîli el-bidh*), de vingt jours chacune. La phase des nuits noires a les nuits et les petits matins froids et celle des nuits blanches est froide tout le temps, même le jour. C'est dans la période des nuits noires (après commence le printemps, *ruby°*) que les fruitiers commencent leurs fleurs, c'est à ce moment également que l'on doit planter les fruitiers.

Les savoirs agricoles locaux sont des savoirs en situations de pratiques.

C'est à mon sens ainsi que doivent se comprendre les savoirs locaux des jardiniers jéridis. Les jardiniers désignent certains d'entre eux comme de bons jardiniers, c'est-à-dire qui possèdent beaucoup de connaissances, mais le savoir n'existe pas en lui-même ; le savoir est commun, pas toujours partagé mais mis en partage. Ce sont des savoirs en situations de pratiques. Les anthropologues offrent parfois une « restitution » de leur travail à certains membres des sociétés étudiées : honnêtement, je la redoute ! la formalisation par l'écrit des savoirs et des pratiques me sera contredite par tous… Une précision est nécessaire : il est parfois de mode (fonctionnaliste) de plaider pour un rationalisme des sociétés/cultures traditionnelles dans la gestion de leurs environnements. Le fond idéologique de cette assertion est *grosso modo* que les sociétés proches de la nature (sinon qui y seraient « incluses », toujours selon les porte-parole de ces idées) seraient restées les gardiennes d'un savoir véritable, entretenant une parfaite symbiose avec leur environnement, perdue par la modernité industrielle. Il suffira de peu pour l'invalider pour le terrain oasien. Il est vrai qu'il faut se méfier de fausses apparences « illogiques » comme la présence d'eucalyptus dans les jardins de Djanet : cela peut bien sembler une aberration agronomique pour ce que ces arbres consomment en eau. De ce point de vue, effectivement, c'est une aberration, cependant localement la chose est perçue différemment. Ce qui compte n'est pas l'eau bue, mais l'eau que l'on doit donner, c'est-à-dire le travail d'irrigation, les racines de cet arbre vont profondément dans le sol et on ne l'irrigue pas directement ; l'eucalyptus fournit du bois et sert de coupe-vent. Mais on ne peut pas toujours « rattraper » ces aberrations. L'agriculture porte typiquement une grande attention aux rotations des cultures pour éviter l'épuisement des sols. Or, dans la palmeraie de Castilia au Jérid (exploitation « Brahim », 1995-1996), j'ai vu des agriculteurs faire suivre d'une jachère des parties du jardin qui avaient porté des cultures de fèves, c'est-à-dire de légumineuses, famille botanique connue pour enrichir le sol en azote (et donc qu'on fait suivre logiquement de céréales ou de maraîchage). Il ne s'agit évidemment pas de porter un jugement de valeur sur les modes de relations au milieu, mais d'en tenter une analyse fine. Cette analyse procède d'un référent scientifique. Fatalement, les catégories conceptuelles qui sont les nôtres doivent chercher leur correspondance dans les locales.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 157

Jeune femme triant les fèves au jardin. Avril 1993, Djanet (Algérie). Chez les Touareg Kel Ajjer, les femmes participent aux travaux dans les jardins, tandis qu'elles en sont complètement absentes au Jérid tunisien.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 158

Un jardin d'agriculture ou une exploitation horticole ?

Dans la région du Jérid, il est difficile de trancher même *a posteriori* pour dire qu'il s'y pratique l'agriculture ou qu'au contraire c'est bien d'horticulture dont il s'agit. J'opterais volontiers pour un compromis entre les deux positions.

Le dualisme des mots

J'utilise sciemment de manière indifférenciée les termes de jardin, de jardinier, qui relèvent plus du lexique de l'horticulture, et ceux d'agriculteur, d'exploitation et d'agriculture (sont considérés comme équivalents les termes : agriculteur, cultivateur, jardinier ; il en est de même de : jardin, exploitation agricole, parcelle). Certes, on pourrait voir à travers la diversification des jardins-exploitations oasiennes du Jérid, le dualisme de deux pôles apparemment opposés entre le jardin classique (ou traditionnel, dans la vieille oasis) et l'exploitation moderne (dans la palmeraie récente) ; dans une certaine mesure, cela serait même assez justifié (nous verrons les limites de cette approche). Malgré tout, je refuse de trancher, même si, pour F. ZIMMERMAN (s. d. [1994]), « on ne peut méconnaître l'opposition fondamentale entre l'agriculture et l'horticulture ». [Dans l'idéologie hindoue] « l'agriculture fait violence à la terre, tandis que l'horticulture est le domaine de la non-violence ».

« La culture des tubercules tropicaux [nécessite] une "amitié respectueuse" » (HAUDRICOURT, 1962).

Dans un article célèbre, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », HAUDRICOURT (1962) inaugure une série d'articles où il établit un audacieux parallélisme entre la manière de traiter le végétal et l'animal et la manière de traiter autrui, pour différencier deux types extrêmes : la « civilisation du mouton » et la « civilisation de l'igname ». Sa proposition en deux types extrêmes demande à être développée ici au moins rapidement (les positions d'Haudricourt et de Sigaut sont synthétisées grâce à GUILLE-ESCURET, 1989). D'un côté, une mentalité interventionniste du Proche-Orient (et de l'Europe) favorise les modes de production esclavagiste, une agriculture fondée sur des plantes cultivées à graines dures (céréales, légumineuses) et sur un élevage de troupeaux d'herbivores (moutons, chèvres) ; l'agriculteur a une action directe et brutale (il jette les

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 159

graines, les semences sont piétinées), active en dirigeant et dressant les animaux, sélective sur les animaux domestiques comme sur les plantes à graines à reproduction sexuée, les déviants étant écartés. De l'autre côté, va de pair avec une mentalité non interventionniste à tendance syncrétique, une agriculture fondée sur des plantes cultivées pour leurs tubercules ou leurs rhizomes et sans élevage d'herbivores ; l'agriculteur a une action indirecte et précautionneuse sur des végétaux délicats, négative en laissant la plante grandir (en enlevant tout au plus les mauvaises herbes), collectionneuse sur des végétaux à reproduction végétative (par bouture), les clones étant collectionnés.

« Les rapports de l'homme avec la nature sont infiniment plus importants que la forme de son crâne ou la couleur de sa peau pour expliquer son comportement et l'histoire sociale qu'il traduit. » (HAUDRICOURT, 1962 : 50)

« Les rapports de l'homme avec la nature sont infiniment plus importants que la forme de son crâne ou la couleur de sa peau pour expliquer son comportement et l'histoire sociale qu'il traduit. » (HAUDRICOURT, 1962 : 50)

En fait, le travail agricole dans les oasis tient autant des deux types extrêmes déclinés par Haudricourt. Sans considérer les rapports serviles, l'agriculteur à la fois dirige ses animaux d'élevage, sème, piétine ses semences, sélectionne, et à la fois agit avec délicatesse sur le palmier et les arbres fruitiers, il détache avec précaution le rejet du palmier dattier, l'entoure de soins, l'emmaillote dans des tissus ou du papier, les irrigue un à un, collectionne dans son jardin des clones qu'il échange avec des voisins. De type « mouton » ou de type « igname » ? Le dilemme ne serait pas insurmontable si l'on accordait quelques crédits à la thèse du diffusionnisme : l'idée de l'oasis provenant du Croissant fertile, c'est-à-dire du point même d'origine du type « mouton » pour Haudricourt. Le jardinier organise sa parcelle en planches de cultures, sème, plante et récolte, mais les cultures sont souvent mélangées au sein de ces planches et l'on ne distingue pas le verger du potager. Agriculture ou horticulture ? exploitation agricole ou jardin (ou dans sa variante arborée, agroforêt) ?

F. SIGAUT (1982 : 356) tente, dans un article critique, de montrer les limites des études poursuivies sur ce thème : « Dans l'opposition céréales/tubercules, par exemple, où allons-nous mettre les arbres à graines […] qui ont constitué une large part de l'ordinaire de nombreuses populations […] ? Sans parler des bananiers, de l'arbre à pain, des palmiers et des innombrables espèces tropicales ? Que vaut cette dichotomie qui ne rend compte que d'une partie, arbitrairement choisie, de la réalité ? » Sa critique porte plus fermement encore sur la dichotomie agriculture/horticulture. Allons-nous pouvoir trancher le cas des oasis ? Pour résumer, il pointe l'asymétrie dans le partage du

monde agricole en deux catégories puisque « *Agriculture* » n'implique rien, si ce n'est la production d'espèces végétales domestiquées tandis que « *Horticulture* » au contraire est un terme chargé de toutes sortes de connotations et d'implications empiriques ». Son idée est que le jardin (horticole) n'existe pas sans le champ (agricole) : « Le champ est « productif » en ce sens qu'il rend à la société, en moyens de se reproduire, au moins autant que ce qu'elle y a investi. Le jardin est « improductif » en ce sens qu'il en rend moins [fins d'agrément, de luxe, d'ornement ou d'expérimentation]. Une société peut vivre sans jardin, et il en existe d'ailleurs de nombreuses dans ce cas […]. Mais une société ne peut pas vivre sans champs. » Est-ce le cas des oasis ?

La transgression oasienne

La critique de Sigaut est pertinente quand il affirme que nous devons absolument abandonner ce genre d'oppositions faciles si nous ne voulons pas que l'analyse des systèmes de culture ne devienne une espèce de combinatoire intellectuelle chimérique. Pourtant, dès qu'il s'aventure à illustrer cette critique, il use de nouvelles définitions réfutables. Celle du jardin énoncée au paragraphe précédent ne s'applique pas à l'oasis, pourtant il s'agit bien de jardin : la biodiversité est importante, c'est un écosystème complexe, il y a traitement individuel de plantes, c'est un espace clos, un lieu d'agrément aussi (cf. « Les pratiques de l'espace » p. 269), cependant il est productif (sur lui repose la consommation et/ou le revenu de familles), et il n'existe pas de champ. On pourrait dire que ces champs sont plus loin (au Jérid, les céréales consommées ne proviennent pas de l'oasis), exploités dans d'autres régions (la culture sur lit d'oued, après des pluies, se pratiquait dans la région, mais c'était surtout le fait des tribus de pasteurs ; celles-ci la continuent, mais un peu plus au nord), mais alors le champ ne vient plus en contrepartie du jardin improductif. De plus, des témoignages de cultivateurs font penser que les céréales (pour consommation humaine) étaient cultivées au sein des jardins, comme cela se fait à Djanet (orge, blé, mil), dans les mêmes planches que les autres cultures.

Les jardins oasiens, bien limités par leurs clôtures, transgressent les frontières toujours artificielles des définitions. Il nous apparaît difficile de caser quelque part le jardin oasien. Inutile de se tourner vers les agriculteurs des palmeraies pour nous aider à trancher dans notre irré-

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 161

solution. Car c'est bien un problème qu'ils ne se posent pas, au contraire des ingénieurs coloniaux, puis tunisiens qui ont eu bien du mal à sensibiliser les jardiniers à cette rhétorique. Pour nos ingénieurs, produire passe par le champ, qu'il soit même de palmiers dattiers. Tandis que pour les Oasiens, « il existe des relations entre tout. Quand je travaille [le sol dans] une *hôdh*, c'est bon pour le palmier, le fumier est de la vache et on peut planter [semer en maraîchage ou fourrage] » (Abdel Majid à El-Hamma, le 8 mai 1995). Les jardiniers, en général, refusent de donner une priorité entre palmiers et maraîchage. (Ensuite, il existe parfois des différences d'intérêt : un propriétaire qui a un *khammês* préfère qu'il ne se consacre pas trop au maraîchage.)

L'oasis résiste donc toujours aux définitions. Les vues souvent fragmentaires que nous en avons, parce que nous avons oublié d'ouvrir un autre œil, sont réductrices. Définir l'agriculture oasienne à travers les outils, les techniques et les plantes, ne suffit pas à la saisir, de même que les pratiques ne s'expliquent pas seulement par les contraintes écologiques : cela est vrai en partie, mais par exemple les rythmes annuels de travail sont davantage fondés sur l'adoption du palmier comme plante maîtresse que sur la condition steppique ou désertique.

La fumure des jardins.
Avril 1995,
Degache (Tunisie).
Le damier précis
de ce jardin de palmeraie
ancienne est travaillé ;
des tas de fumier
y ont été déposés
et seront incorporés au sol.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 162

Jeune jardinier escaladant un palmier. Septembre 1995, Nefta (Tunisie). Savoir grimper au palmier est, pour les jardiniers, un de leurs savoir-faire institués en fierté, avec celle de manier la sape, cassés en deux, pour le travail du sol.

Les jardiniers des oasis et l'organisation du travail

Pour les responsables et techniciens agricoles le terroir oasien est un lieu de production agricole. Des espaces, des plantes, des outils, des savoirs, des techniques entrent dans cette production. Reste à voir qui pratique ces espaces, qui plante, qui manie l'outil, qui sait, qui travaille. Dans la palmeraie, l'analyse de l'organisation de la force de travail, la main-d'œuvre, éclairera les stratégies des relations au milieu naturel.

La palmeraie demande du travail, mais l'organisation de ce travail n'est pas la pure adéquation au travail exigé par l'oasis pour la simple raison que cette « pure adéquation » n'existe pas. Autrement dit, l'organisation sociale du travail dans la palmeraie n'est pas déterminée (strictement imposée) par la structure de production même si les irrigations ou les palmiers ont leurs rythmes. Cette organisation pourrait avoir d'autres formes, et les changements qu'elle subit le prouvent, qui sont doubles : synchroniques (dans l'espace, entre oasis) et diachroniques (dans le temps, au cours du XXe siècle).

Les travailleurs de la palmeraie

Les oasis ont de tout temps connu, subi ou initié des transformations. Ce sont des révolutions permanentes. Le XXe siècle a été l'occasion d'un des importants changements qu'a connus le système oasien. Tandis qu'au Jérid il était peut-être de règle que le propriétaire ne travaille jamais lui-même sa terre, le nombre d'exceptions aujourd'hui, que nous nommons

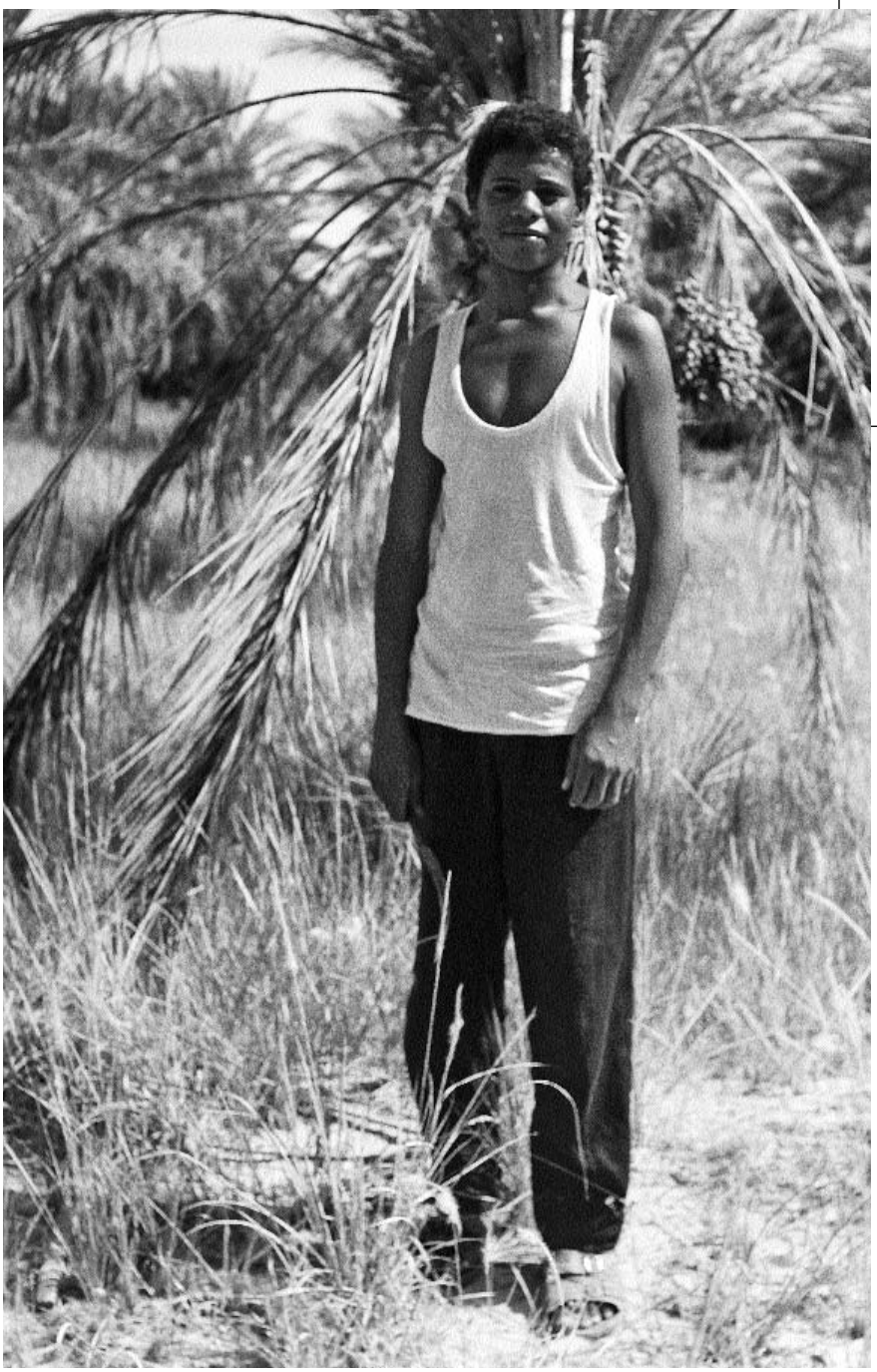
« mode de faire-valoir direct », conduit à penser que se met en place de nouveaux *modus vivendi* et *modus operandi* du travail agricole.

Le *khammêsa*

Il y a quelques décennies, lorsque le métayage était la règle, le statut de propriétaire suffisait pour recevoir d'importants revenus. Selon un schéma classique, une minorité de propriétaires (*mâlek*) utilisait la force de travail productive d'une majorité. Les plus grandes propriétés du Jérid, une forte part de la surface totale des jardins d'oasis, sont aujourd'hui encore aux mains de quelques familles de la *shorfa'* (les notables). Beaucoup de propriétaires sont absentéistes, leur statut leur permet de résider souvent hors de la région (sur le littoral ou à Tunis, la capitale). Dans ce cas, c'est parfois un gérant d'exploitation qui s'occupe des affaires de la palmeraie, le *waggâf* (celui qui « reste debout »). Encore largement représenté de nos jours, le système repose sur un métayage assez défavorable au métayer. Le *khammês* (qui peut se traduire en français par quintenier) est le métayer qui perçoit un cinquième de la production de datte, le *mâlek* les quatre cinquièmes et prend à sa charge eau, semences, fumier… Les autres fruits et les légumes à écouler sur le marché local sont souvent laissés au seul *khammês*, sauf prélèvement du *mâlek*.

Le métayage (*muzâra˚a*), et plus particulièrement le métayage au cinquième (*khammêsa*), semblent avoir existé au moins depuis l'installation des sociétés arabo-musulmanes entre le XIe et XVe siècle (HOURANI, 1993 : 195). Ce terme est utilisé aussi dans le tell tunisien (KRAIEM, 1973 : 24), plus au nord que les régions oasiennes. On était, et l'on est au Jérid, *khammês* de père en fils. L'origine étymologique du terme *khammês* est *khamsa*, « cinq » en arabe (ou *khumos*, « un cinquième »). La dénotation du terme est irréprochable, mais sa connotation véhicule toujours l'idée d'un rapport social inégal. Aussi le mot *khammês* est de temps à autre escamoté, surtout à Tozeur, au profit de « *sherîk* » (plur. *shorka'*, « associé »). Au-delà de l'exagération hypocrite du terme, l'idée d'association se fait de plus en plus adéquate, même si le terme semblait déjà en usage au début du XXe siècle (MASSELOT, 1901 : 143) ; la pénurie relative de main-d'œuvre, et la négociation entre propriétaires et métayers en évolution croissante, conduisent à un rapport de force entre les deux parties peut-être plus équilibré aujourd'hui, sinon à une position plus favorable qu'elle n'a pu

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 165



Enfants et adolescents au travail.
Septembre 1995, Nefleyet (Tunisie).
Le travail des enfants n'est plus systématique chez les métayers, mais malgré le fort taux de scolarisation, certaines familles trouvent plus utile de leur apprendre le métier, comme cela se fait, en apprentissage.

l'être dans le passé du travailleur (*khaddêm*, plur. *khaddêma*, de travail *khidma*) vis-à-vis de son employeur. Le système du *khammêsa* généralisé pouvait tenir tant que la force de travail ne manquait pas et que les métayers tenaient à conserver leur statut sur l'exploitation. Il existait un emploi encore inférieur, celui de *gayyêl* (plur. *gayyêla*), plutôt réservé aux enfants, qui était l'aide du *khammês* (de la racine « sieste », celui qui est dans le jardin quand le *khammês* fait la sieste). Ces aides subsistent encore, des enfants quelquefois non scolarisés, mais le statut à proprement parler a disparu. Aujourd'hui, la main-d'œuvre est en passe de devenir un facteur limitant. La relève des générations ne fonctionne guère, les enfants qui ont suivi un tant soit peu d'études refusent tout travail en rapport avec la terre. Les *khammêsa* ont la possibilité aujourd'hui de monter les enchères sur les termes du contrat (oral) qui les lie à leur employeur, et cela passe parfois par la feinte : « non, car à ce prix-là, un autre *mâlek* est passé et j'ai refusé. » Si la feinte fonctionne (personne n'est dupe), c'est que son scénario en tout cas est plausible. L'exigence courante à présent est l'octroi « d'encouragements », c'est-à-dire d'une somme en numéraire dont le montant peut être variable et sa distribution irrégulière (il est souvent accordé entre 50 et 100 DT/mois).

La monétarisation de la vie oasienne en particulier est concomitante de la création de nouveaux besoins et de la nécessité de disposer d'argent (scolarisation des enfants, produits ménagers…). « Cela a changé avec les Français, avec le Progrès, l'arrivée de la *tamaddun* [civilisation urbaine, de *medîna* la ville], l'argent a pris beaucoup d'importance. » (un vieux R'kerka de Tozeur, le 6 décembre 1995). Il est aujourd'hui difficile de subvenir aux besoins d'une famille par le seul revenu en nature des produits de la terre. À présent, un cultivateur-métayer a besoin de travailler une surface de jardin plus grande et (ou) avec une forte proportion en palmiers du cultivar *deglet en-nûr*, dont la valeur marchande est de loin la plus élevée. C'est l'unique cultivar parmi les centaines existant dans la région à être exporté vers l'Europe (exception faite d'un peu de *kenta* vers l'Italie) ; la saveur particulièrement sucrée de ses dattes et leur bonne conservation lui donnent cette suprématie sur le marché avec des prix de vente au moins doubles de ceux des variétés dites communes. De fait, les propriétaires de petites parcelles (de moins d'un demi-hectare, 41 % de l'ensemble des parcelles du Jérid) sont conduits à les mettre eux-mêmes en valeur, c'est-à-dire à adopter un mode de faire-valoir direct, ou à les abandonner faute de trouver un *khammês* intéressé. Les jardiniers estiment qu'il n'y

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 167

avait pas, dans le passé, autant de propriétaires qui travaillaient, mais leur explication ne prend pas en compte la monétarisation ou les changements de la société locale : « les récoltes étaient meilleures, [il était] donc plus facile de payer le khammês ». Est alors évoquée une « baisse des récoltes à tout niveau à cause de l'eau » (des jardiniers de Nefleyet, le 29 mai 1995).

Dans l'évolution des rapports entre métayer et propriétaire, une chose semble intangible : on concède au *khammês* les cultures basses, fréquemment les fruits, parfois même quelques naissances de caprins nourris dans le jardin, on lui offre des encouragements en argent, mais le *ratio* du cinquième de la récolte de dattes au travailleur est toujours respecté et ne semble jamais remis en cause. Toutefois, cette stabilité est vraie aujourd'hui, mais il semble qu'au début du XXe siècle, ce *ratio* était plus défavorable encore puisqu'on fait mention d'un huitième, cette forme de métayage portant néanmoins le nom de *khammêsa*. D'après S. Bou Ali (1982 : 116), le statut des *khammêsa* était avant 1959 : « 1 régime de degla sur 10 arbres degla, 1/8 des récoltes de dattes rouges (alligh, ftimi ou assimilés), 1/5 des récoltes de dattes communes (bisr-hèlou, etc.), 1/4 des récoltes des arbres fruitiers, 1/3 des cultures maraîchères et fourragères ». Après 1959, la part serait devenue : « 1/5 de toutes les sortes de dattes, 1/4 des récoltes de fruits et 1/3 des cultures maraîchères et fourragères ». Les proportions de dattes dévolues au *khammês* sont également rapportées par H. Attia (1965). Masselot (1901 : 143-145) décrit des « droits aux récoltes » du *khammês* encore plus complexes et aussi plus défavorables où globalement c'est le huitième qui lui revient sur les dattes et les autres fruits et un quart sur les cultures basses. Dans les faits, le partage de la récolte ne concerne de nos jours le plus souvent que les dattes.

Dans les anciennes palmeraies du Jérid, le *khammêsa* demeure le mode de faire-valoir majoritaire. Dans les récentes, le travail direct par le propriétaire prédomine. Dans les palmeraies d'anciens éleveurs, le *khammêsa* est même absent. Ce n'est d'ailleurs pas l'unique originalité de ces palmeraies du point de vue de l'organisation sociale du travail.

Le salariat

Une autre forme de main-d'œuvre dans la palmeraie est le salariat. Il est courant pour certaines périodes spécifiques de la vie agricole : la pollinisation et surtout la récolte des dattes à l'automne. À l'échelle

d'un jardin, le salariat n'intervient que quelques jours, mais à l'échelle de la palmeraie, le phénomène autorise des populations (surtout bédouines) de régions plus déshéritées du Nord (comme Kasserine) à venir chercher un travail journalier. Cette forme de travail temporaire peut encore intervenir sur des travaux de labours à la sape ou de rénovations. C'est généralement un travail à la tâche, *wafqa*. Le salariat à plein temps sur l'exploitation, autre mode de faire-valoir indirect, est plus rare. L'innovation du salariat a sûrement deux origines régionales : les mines de phosphate dans les montagnes autour de Gafsa qui marquèrent le Jérid d'une fuite de sa main-d'œuvre (travail bien rémunéré) et la création des grandes exploitations phœnicicoles coloniales qui survécurent sous la forme sodad (secteur public).

Le salarié agricole vend bien sa force de travail, mais pas une quantité de travail mesurée par le temps horaire.

Cette forme salariale est plus prisée dans les grosses exploitations employant plusieurs ouvriers ou par des propriétaires aux revenus confortables provenant d'activités extra-agricoles (surtout les émigrés). Mais cette solution salariale est aussi en usage dans les exploitations en phase d'installation qui ne dégagent pas encore de revenus suffisants pour intéresser un travailleur sous le régime du *khammêsa*. Ce salariat, toutefois, ne s'apparente pas au salariat urbain actuel — c'est-à-dire à une conception capitaliste du travail tel que le définissait déjà Marx — dans le sens où si le salarié vend bien sa force de travail, il ne vend pas une quantité de travail mesurée par le temps. Le temps, sinon celui des journées, voire des saisons, ne limite pas son travail (*khidma*). Le salariat à plein temps dans un jardin (contrairement au salariat temporaire des grands travaux comme la pollinisation ou la récolte) n'est pas non plus un travail à la tâche (*wafqa*), car la tâche n'est pas précisément définie : le salarié doit s'occuper de l'exploitation afin qu'elle vive, l'existence du jardin étant comprise comme indissociable de l'apport de travail humain. L'employeur est juge de la qualité du résultat du travail fourni, c'est-à-dire sur la fin, sans réel droit de regard sur le moyen. Ainsi, le salariat n'est qu'une variante du métayage ; ce qui l'en différencie est la rémunération, mensuelle et fixe, et non annuelle (avec la récolte de dattes) et fondée au *prorata* de la production. Cela induit tout de même une différence notable : le *khammês* est intéressé à la production, et non le salarié, avec ce que cela peut induire en termes de qualité du travail fourni sur l'exploitation (les propriétaires le prennent ainsi en compte).

Originalité locale, le salarié jouit souvent de façon exclusive des cultures basses (maraîchage et fourrage) et des fruitiers, exactement comme le *khammês*. Le salaire remplace en fait le cinquième des

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 169

dattes : produits maraîchers, fourrages et fruits demeurent quantité négligeable (négligée) ou plutôt hors circuit commercial. Pourtant, si l'on convertit salade, dattes, tomates et figues en dinars, il apparaît que les rapports en valeur des productions (dans les jardins qui les produisent et à l'intérieur de mon échantillon) sont en moyenne de 74 % pour les dattes, 4 % pour les fruits et 22 % pour les cultures basses, ou si l'on veut 2 555 DT pour les dattes, 130 DT pour les fruits et 627 DT pour les cultures basses en moyenne pour un hectare et par an (cf. tabl. 9, p. 230). Quand un salaire moyen au Jérid atteint à peine 200 DT par mois, cette « négligence » à comptabiliser ces produits (760 DT de valeur) ne se comprend guère qu'en les plaçant, justement, « hors comptabilité ».

Ce que l'on ne dit pas

Ce que l'on ne dit pas, ce qui est occulté dans le discours local sur le travail agricole tient à l'histoire de son organisation sociale. Prononcez le mot *˚abîd*, vous remarquerez des regards gênés. Personne n'ignore l'origine esclave (*˚abd*, plur. *˚abîd*) de la peau noire de beaucoup des *khammêsa*. De l'ancienne condition servile et du statut actuel de subordonné à un *mâlek* (propriétaire) perdure parfois un malaise. Se déclarer *khammês* va rarement de soi. On dira plus volontiers *sherîk* (associé) ou *fellâh* (agriculteur), dénominations qui ont l'élégance d'évacuer le rapport non dit de maître à serviteur. On n'oublie pas que le métayer fut obligé de s'adonner aux tâches ingrates, comme celle de nettoyer les latrines de la maison du maître pour fertiliser le jardin avec ce fumier, dit *fimûn*.

> **M**ême les esprits locaux, les *jnûn* en conviennent. Une histoire à Tozeur (notée le 17 avril 1995) raconte qu'un *khammês* était marié disons de manière normale à une femme, mais également à une femme *djinn*. « Les gens étaient informés de cette relation, car cette femme *djinn* lui disait ce que faisait sa vraie femme lorsqu'il était absent de la maison ; il rentrait le soir du travail et savait que du couscous était prêt. En se réveillant, il trouvait cinq dinars sous son oreiller chaque matin. C'était une belle somme à l'époque. Cette *djinn* pensait ainsi que le *khammês* arrêterait de faire ce sale travail — car il était chargé de vider les toilettes pour récupérer les excréments et répandre cet engrais dans les jardins. Cependant, lui, continuait ce travail. Alors, elle lui demanda d'arrêter. Mais il ne voulut pas

et continua malgré son insistance. Par dépit, elle est partie. » Ce petit conte, que l'on dit quasiment contemporain (une quinzaine d'années) suggère deux choses : d'une part que cette activité est perçue comme dégradante et d'autre part, que le *khammêsa* est une condition dont on ne peut se départir facilement.

Que le discours sur le monde soit « mythique » ou « scientifique », il est en tout cas dit et sert toujours à désigner les groupes ou les instances sociales compétents pour réglementer la gestion des ressources et procéder à leur répartition.

Chaque société invente sa nature et cette invention est un reflet des relations entre les hommes, au même titre qu'André-Georges Haudricourt voyait ce reflet dans la relation au monde vivant (cf. « Le dualisme des mots » p. 158). Que le discours sur le monde soit « mythique » ou « scientifique », il est en tout cas dit et sert toujours à désigner les groupes ou les instances sociales compétents (et à légitimer cette compétence) pour réglementer la gestion des ressources et procéder à leur répartition. Les mythes de fondation, au Jérid comme à Zagora, désignent des groupes *shorfa'* ou arabes, c'est-à-dire des groupes auréolés de leur parenté avec le Prophète, comme investis de l'autorité. Les grands propriétaires sont ceux-là mêmes.

À Zagora au Maroc, il se trouve que les femmes participent aux activités agricoles. Mais, ce faisant, cela dépend fortement de la couleur de peau : les critères locaux distinguent trois groupes dans la population de cette région. Ce sont les Noirs appelés autrement Drawi (ou Draoui), les Berbères (plutôt nomades et anciens « protecteurs » des palmeraies) et les *sherîf* (donc identifiés comme Arabes). Les gros propriétaires sont classiquement de la *shorfa'*. Les grandes perturbations foncières de la fin des années 1970 et début 1980 ont conduit certains à vendre des terres, mais ont permis aussi leur concentration aux mains d'autres. Les Noirs représentent la masse laborieuse. Comme au Jérid, le système du métayage prévalait, mais il semble qu'aujourd'hui le recours à ce système s'atténue. Pour certains, les Noirs se divisent en deux catégories : d'une part, les Noirs issus de l'esclavage et amenés d'Afrique (le terme de *ʿabîd*, c'est-à-dire « esclaves, serviteurs », les désigne, mais il n'est pas utilisé ouvertement par réserve, comme le terme « Noirs » d'ailleurs) et d'autre part, les Drawi originaires de la région.

La vallée du Draa était le domaine des Kouchites-Noirs ou Négroïdes, dits les Éthiopiens de l'Ouest. Leur capitale se serait située à Tazrout près du Jbel Zagora vers le Xe siècle av. J.-C. Cette capitale aurait succombé aux attaques des Juifs du Draa vers le IIe siècle av. J.-C. Le royaume juif du Draa aurait atteint son apogée vers le VIIIe et le Xe siècle de notre ère. Sa capitale Tazrout se trouverait sur le site de l'actuelle Tamegroute. Selon L. Ouhajou (1993), qui détaille davantage cette histoire, même légendaire, elle est néanmoins intéressante pour les indications qu'elle donne sur un

oued Draa anciennement peuplé par des populations sédentaires noires. Celles-ci auraient été progressivement réduites à une sorte d'esclavage par les conquérants durant les périodes postérieures. Ces populations noires, les Kouchites, seraient les aïeules de la population noire actuelle dite « *haratin* » ou plus discrètement « *drawa* ». Selon d'autres hypothèses, les Harratines de la région seraient en partie les descendants d'esclaves amenés du Soudan.

Quant à l'installation des éléments de la *shorfa'* dans la palmeraie, elle se serait opérée d'une façon pacifique : leur arrivée se fit à la suite de l'appel de la population pour apporter leur bénédiction (*baraka*) aux récoltes. L'histoire locale valide la répartition des groupes : la légitimité des grands propriétaires, l'asservissement des Drawi, mais aussi la contestation. Ces derniers affirmeraient aujourd'hui que la terre leur appartient.

À Djanet, on assure qu'il n'existe plus aujourd'hui de « problème de races, de couleurs entre Blancs et Noirs ». « C'est fini maintenant. » Ce que l'on ne dit pas, c'est que la proportion des Noirs dans les jardins demeure significative, ce que l'on ne dit pas c'est que les nobles sont encore connus et reconnus, qu'ils sont toujours blancs et que les anciens serviteurs leur « rendent service par respect » (pour des travaux quelconques et à titre gracieux). La reconnaissance d'un statut privilégié de la *shorfa'* au Jérid était plus vraie encore autrefois. Non seulement, ils étaient les grands propriétaires dans la palmeraie, mais ils formaient aussi le groupe dit « *°ashra kbâr* » (les « dix grands ») qui veillait aux destinées de l'oasis à Tozeur (voir « Le nouveau maître » p. 338). Aujourd'hui, ce relais est pris par l'État qui appuie son autorité et sa légitimité sur le scientifique : pour se développer, pour manipuler le moderne, son intervention se présente comme indispensable. La passation de pouvoir du local au national ne va pas sans regret chez ces « grands ».

Un *sherîf*, l'un de ces « grands » que je rencontrais durant une série d'entretiens, ne comprenait pas que le Centre de recherche de Degache ne lui demande plus son avis sur les choses des palmeraies. Comment cela était-il possible aujourd'hui ? Avec le transfert de la légitimité de la connaissance, le centre de recherche n'avait plus besoin d'intégrer la *shorfa'* dans ses paramètres de travail. Lors des entretiens, la stratégie du *sherîf* était de proposer un discours qui tendait à montrer que la tradition (dont il se voulait le représentant aujourd'hui) possédait les résultats que les scientifiques, pensait-t-il, revendiquaient (au sujet du nombre de litres d'eau nécessaire au palmier, par exemple). En fait, il essayait de prouver la nature du bon droit de son ancien pouvoir avec les « armes de l'ennemi ». Ce qu'il revendiquait à propos des litres d'eau, traduit pour l'oreille

de l'interlocuteur moderne, c'est la rationalité de l'utilisation des ressources et des mécanismes naturels comme support fonctionnel à une domination (voir « L'exercice du pouvoir » p. 322). Il jouit toujours d'un reliquat d'autorité avec la manipulation des droits d'eau (mais sans pouvoir)… d'après le registre du contrôleur civil PENET (1912), signe premier de l'ostensible pénétration du moderne dans l'oasis !

En fait de pouvoir, nous n'en abordons ici, avec le passage du droit local au droit national, qu'une forme directe. Le chapitre consacré aux acteurs du monde oasien (p. 295) démontera les jeux plus subtils de l'exercice des pouvoirs directs et indirects.

« Je possède deux brebis, deux béliers, plus 2 petits. » « De quel sexe ? » « Je ne sais pas ! c'est ma mère qui s'en occupe. J'achète à des particuliers du vieux pain à 0,100 DT pièce comme nourriture, mais c'est ma mère qui les nourrit, je ne peux pas dire ce qu'ils mangent. » (Mahmoud, célibataire, 16 juin 1995)

Et les femmes ?

Jusqu'à cette ligne, il n'est presque pas fait mention des femmes. Ne travaillent-elles pas ? Ne font-elles pas partie des *khaddêma* (travailleurs) de la palmeraie ? En fait, c'est qu'il est fort improbable au Jérid de voir une femme dans un jardin alors qu'à Djanet en Algérie, c'est aussi courant que d'y trouver un homme. Dominique CHAMPAULT (1969) signale que dans certaines oasis du Sahara nord-occidental, il est interdit aux femmes de pénétrer dans les jardins. Ce n'est pas explicitement le cas au Jérid, mais le résultat est identique. Le Jérid est sans doute la région tunisienne la plus affectée par un rigoureux marquage sexuel des espaces. Ils sont classiquement différenciés en espace domestique féminin et en espace public investi par les hommes, de manière pratiquement exclusive. Les femmes quittent peu en général le domaine domestique (voir annexe 8).

Elles ont pourtant leurs activités agricoles. Un aspect souvent oublié est l'élevage urbain ou plutôt domestique au sens strict (du grec *domos*, maison) qui est une composante importante du système de l'agriculture d'oasis. Ce sont les femmes qui se chargent de soigner, nourrir et entretenir caprins et ovins dans la cour de la maison. Ce sont elles également qui assurent la traite de la ou des vaches le cas échéant (mais la distribution éventuelle du lait aux clients est faite par l'homme). Le petit bétail domestique n'est pas très important, mais c'est un capital facilement transformable et qui vient en complément du jardin. Les revenus sont souvent réinvestis dans le jardin ; le fumier y est emmené par charrette pour enrichir la terre. Sans pénétrer dans le jardin, les femmes participent à l'agriculture et à l'économie familiale.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 173

Une femme dans un jardin. Novembre 1995, Dghoumes (Tunisie). Il s'agit d'une palmeraie de sédentarisation assez récente. Exception régionale, le travail des femmes dans les jardins est élevé dans ce type d'oasis (ici, la récolte et le tri des dattes des régimes coupés).

Si cela veut bien à être la norme déclarée au Jérid, elle souffre cependant d'exceptions et n'a rien de monolithique. Par exemple, à El-Hamma, dans plusieurs familles, des femmes sont habituellement présentes dans les jardins, et c'était peut-être davantage le cas hier qu'aujourd'hui (selon certains témoignages, probablement suite à des sédentarisations). Elles sont là pour ramasser l'herbe servant de fourrage pour les chèvres et les moutons, ou encore pour aider à la récolte des dattes.

La participation des femmes aux travaux agricoles sur la parcelle est bien plus forte dans les oasis périphériques, comme Dghoumes sur la bordure du chott el-Jérid à l'est et Hazoua à l'ouest, près de la frontière algérienne. Bien que situées géographiquement dans la région, leurs populations ne sont pas culturellement ancrées à cette tradition sédentaire de terroir. Elles sont bédouines (respectivement des Ghrib et des Awlâd Yahya) et ont bénéficié de programmes gouvernementaux de sédentarisation. Il n'est pas rare d'entendre des habitants de Dghoumes parler de ces gens de « là-bas, du Jérid », distants d'à peine une dizaine de kilomètres. De même, les *Jrîdî* les regardent

encore comme des intrus aux mœurs étranges qui ne maîtrisent pas l'agriculture d'oasis. Des signes de changements montrent l'adaptation et la volonté d'adaptation de ces populations des oasis périphériques au mode de vie sédentaire. Il n'en demeure pas moins que leur système social est très marqué par la vie pastorale que continuent à mener encore au désert, au *sahârâ'*, des parents, souvent les plus vieux. Les femmes sont bien présentes dans les jardins de ces oasis. Nous le verrons plus loin, elles effectuent la plus grosse part du travail agricole. Cela est un point fort et reconnu de différence entre « vieux Oasiens » *beldîya* (ou assimilés) et récents sédentarisés. On entend même dire à Dghoumes que « très honteuse est la femme qui ne travaille pas » (exploitant Tayeb à Dghoumes, le 17 mars 1995). Le système de production est peu diversifié et consacre beaucoup de superficies au fourrage (surtout en luzerne), en corrélation avec le maintien au village d'un grand nombre d'animaux : c'est aux femmes qu'échoit la coupe quotidienne. Leur participation aux travaux agricoles est ici massive. Nous verrons plus loin quelles sociabilités sont développées dans les jardins de vieilles palmeraies au Jérid proprement dit ; un monde masculin habité au-delà du travail. Dans les palmeraies de sédentarisation, les sociabilités diffèrent, beaucoup plus de type familial : on travaille en famille, mari, femme et enfants, même s'il n'y a pas toujours simultanéité. Des hommes peuvent travailler entre eux, des femmes entre elles, mais cette dimension familiale diminue la fréquence des réunions masculines qui prennent place dans les anciennes palmeraies (voir « Le collectif dans le jardin » p. 275) et restreint les moments de non-travail à l'usage des bornes d'irrigation (qui se disent *regâra*) pour la toilette (en famille parfois).

Les femmes des oasis de vieille sédentarité ne fréquentent jamais les jardins, tandis que dans les jeunes palmeraies de Bédouins sédentarisés, leur travail y est massif.

Un dernier point concernant la femme et l'agriculture, lui aussi souvent négligé, est le titre de propriété. Si la femme ne travaille pas directement dans le jardin dans le Jérid des *beldîya*, elle a quand même à voir avec la gestion de son patrimoine.

Un exemple illustrera cela. Un cultivateur d'El-Hamma travaille quotidiennement un jardin de la vieille palmeraie. Son jardin de 0,85 ha contient environ 300 palmiers : 150 *bisr halû*, 65 *khalt*, 18 *kentishî*, 30 *deglet en-nûr*, 8 *allig* et 30 *khwat allig*. La densité est donc très élevée, plus de 350 palmiers à l'hectare, mais dont seulement 30 *deglet en-nûr* (dont 10 productifs). Sensible au discours des vulgarisateurs de l'administration agricole, il souhaiterait diminuer la densité de palmiers dattiers pour laisser préférentiellement (sinon replanter) les cultivars *deglet en-nûr* et *kentishî*. Seulement, il ne peut réaliser ce projet de rénovation de sa parcelle, car il n'en est pas le seul propriétaire : héritée, il la partage avec ses

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 175

quatre sœurs et sa mère. Et ses sœurs s'opposent à cette diminution de densité (le problème est le même concernant les fruitiers). C'est une situation classique d'indivision d'un héritage ; les sœurs, ici, ne préfèrent sans doute pas se répartir les parts, car elles se trouveraient alors confrontées au problème de leur mise en valeur.

Il est très difficile de connaître et d'estimer le rôle que peuvent jouer les femmes dans l'intimité des foyers. Au Jérid, l'accès aux femmes est très réservé et les techniques régulatrices de la coexistence des genres sont efficaces. Observateur et analyste de sexe masculin, mon étude minore obligatoirement tout le jeu de l'autre genre sur la palmeraie. Plus encore, c'est ici l'aveu de mon ignorance partielle (sinon totale) des univers féminins des oasis. On peut toutefois supposer que si les femmes interviennent dans la conduite du jardin (ce que je crois malgré les signes manifestes de soumission), ce serait surtout sur les grandes décisions d'organisation telles que peuvent l'être la rénovation, l'installation d'une culture de rente importante ou toute autre activité impliquant sérieusement la trésorerie familiale comme la vente ou l'achat de parcelles. Invisibles, on peut cependant présumer que les femmes sont parties prenantes dans les stratégies mises en œuvre dans le jardin. Or, les entreprises de vulgarisation menées par l'Administration ne touchent pas (ceci serait difficile en fait) ces acteurs — actrices plutôt —, sinon dans les cas un peu extérieurs des palmeraies de néo-agriculteurs pastoraux.

Les stratégies oasiennes

L'objectif de présenter une norme de « la tradition oasienne » n'a pu être tout à fait tenu. Déjà de nombreuses failles se dessinent, tant sur les définitions du jardin, du statut des plantes cultivées, des outils mis en œuvre, que sur l'organisation sociale du travail agricole. Mais globalement, apparaît tout de même un mode d'organisation cohérent de l'agriculture d'oasis qui en fait à la fois la singularité (par exemple, par rapport aux autres régions agricoles de Tunisie), mais également l'identité de fond partagée avec les autres oasis sahariennes. Ce mode d'organisation de l'agriculture, qu'est-il sinon une organisation sociale du travail ? Ce n'est plus alors les catégories de travailleurs, mais la manière de travailler qui est visée. Cette cohérence dans l'exploitation

du milieu peut s'exprimer par un faisceau de stratégies qui ont en commun d'intégrer les facteurs sociaux et écologiques.

Une stratégie déterminée ?

Légitimement, on peut se demander si le milieu désertique ne déterminerait pas les stratégies d'exploitations en agriculture. La diversité des choix stratégiques et tactiques des agriculteurs montre qu'au-delà du conditionnement géographique, l'homme conserve sa liberté de mouvement. La « tradition millénaire » du Jérid en matière d'agriculture oasienne n'est pas un ajustement de la production au potentiel productif du milieu puisque les exemples de systèmes de production en application chez des néo-agriculteurs (anciens pasteurs, comme à Dghoumes) sont la preuve qu'il est possible d'actualiser d'autres potentialités, c'est-à-dire d'établir une autre « norme » en quelque sorte. Les exploitations des oasis de cette zone (zone 3 du zonage, p. 251) développent une stratégie de production de fourrage très importante (surtout de la luzerne, fort investissement en temps de travail, forte biomasse, forte valeur en dinars) et dans des proportions inconnues des palmeraies classiques. Les stratégies des agriculteurs peuvent se révéler autrement que dans les grandes décisions sur l'exploitation (sans être de la tactique) : par exemple, dans le travail courant de l'irrigation.

> **L**e jardinier « Bechir » d'Ibn Chabbat (cf. fig. 26) est face à cette situation : un manque d'eau et l'existence de palmiers chétifs (sans production) et d'autres plus vigoureux (avec production). Sa stratégie : il fait le choix à chaque fois de donner plus d'eau aux productifs aux dépens des chétifs. Il favorise en fait l'élite plutôt que de niveler. Ce choix stratégique est cohérent au regard de l'esprit très « productiviste » à l'origine de l'acquisition de cette parcelle (et parce que cette parcelle n'a pas une collection de cultivars, mais seulement le deglet nour). D'autres jardiniers choisiront plutôt de préserver au maximum le capital sur pied (arroser les plus faibles), quitte à ne pas récolter une qualité suffisante.

Des économistes diront qu'il existe deux stratégies ou deux logiques vis-à-vis d'une exploitation agricole : soit privilégier la production agricole et la constitution d'une capacité productive suffisante, ce qui suppose une affectation prioritaire du surplus quand il existe à l'appareil de production ; soit privilégier la reproduction de la famille qui absorbe une bonne partie des revenus dégagés par l'activité agricole [et des investissements], on peut même assister alors à une décapitalisation

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 177

Jardin en semi abandon. Avril 1993, Djanet (Algérie). Si la règle classique est une agriculture intensive, les oasis déploient toujours l'ensemble des faciès possibles. Ici, rien n'a succédé à la culture passée de céréales et les palmiers sont peu entretenus.

pour la satisfaction des besoins sociaux. Dans les faits, cela est beaucoup moins manichéen. Les stratégies relèvent toujours d'une combinaison des deux attitudes et on notera aussi des contre-exemples : les parcelles abandonnées (ou des parcelles « sales », *ard hemla*) se liraient alors comme « désintensifiées » pour la réallocation des revenus (et de la main-d'œuvre) vers les besoins familiaux ; il existe pourtant des cas où les propriétaires ont tout à fait les moyens mais ne s'en occupent plus, car ils ont d'autres revenus beaucoup plus intéressants (cas de l'exploitation d'Ali, cf. « L'état I a : les jardins en abandon ou en quasi abandon », p. 192). En tout cas, cela démontre que la marge stratégique dans la gestion d'un milieu existe, et que cette gestion n'est pas une soumission complète aux forces mystérieuses et intransigeantes du milieu.

Les palmeraies du Borkou au nord du Tchad ne sont pas irriguées dans leur grande majorité : les palmiers tirent l'eau qui leur est nécessaire des nappes superficielles (BAROIN et PRET, 1993). Sauf au moment des récoltes, ces palmeraies ne bénéficient d'aucun entretien. En quantité de travail, on s'écarte profondément du modèle oasien jéridi car la pollinisation n'est effectuée manuellement que sur une faible proportion de palmiers. Corrélativement, les rendements sont très faibles au regard de ceux obtenus au Jérid : 5 à 10 kg par pied contre 30, 40 et jusqu'à 80 kg. Les propriétaires de ces palmiers sont en fait des éleveurs de dromadaires. Parfois, un membre de la famille reste sur place pour effectuer un minimum d'entretien, les autres sont avec les bêtes.
Si ces palmeraies extensives couvrent 90 % des superficies cultivées, les 10 % restants relèvent d'un tout autre mode de culture et appartiennent à des sédentaires. Dans leurs jardins, entourés de haies de palmes, les palmiers sont entretenus, pollinisés ; les rendements en dattes atteignent 40 kg par pied en moyenne et parfois 100 kg. Les sols y sont amendés et accueillent des sous-cultures. Cette enclave minoritaire ressemble davantage au modèle tunisien. Dans les mêmes palmeraies, deux modes de cultures (ou systèmes de production) coexistent donc, c'est-à-dire deux paysages différents issus de stratégies divergentes pour un même milieu. Ce constat ne nie pas les limitations des choix par les paramètres écologiques (les choix ne sont pas tout à fait infinis), seulement il peut être redonné à la stratégie une acception « d'art de diriger un ensemble de dispositions ».

Il y a toujours une diversité de ressources potentielles dans un milieu et le choix des exploitants qui privilégient un mode de production plutôt qu'un autre n'est qu'un choix.

Pour résumer, l'adéquation entre potentiel productif et exploitation réelle du milieu n'existe pas. Une raison en est qu'il y a toujours diversité de ressources potentielles dans un milieu, et que le choix des exploitants qui privilégient un mode de production plutôt qu'un autre n'est qu'un choix. Ce mode de production, qui tient compte bien évidemment des facteurs écologiques, est une stratégie. La stratégie d'exploitation relève de la manière dont les acteurs perçoivent, conçoivent leur nature (d'un regard « équipé ») et des manières de traiter avec elle. Ces manières de voir et de pratiquer, nous les définirons un peu plus loin avec la caractérisation des acteurs du monde oasien. Cependant, l'adéquation d'un objectif et d'une stratégie mise en pratique n'est pas vraie pour chacun des acteurs. Un propriétaire d'un jardin dans une vieille oasis du Jérid sera limité dans le choix de sa stratégie par la configuration de son jardin, la situation géographique de l'oasis, les conditions pédoclimatiques propres à la palmeraie et — plus indicible — le « qu'en dira-t-on » (au café, sur les chemins, dans le quartier, dans le jardin), la sanction discursive des paires, les capacités à se justifier, etc. Il ne peut s'affranchir complètement de tout cela.

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 179

Je me demandais en conclusion d'une étude de l'oasis de Djanet (BATTESTI, 1993 a), pourquoi dans une oasis comme celle-ci, où les conditions *a priori* ne se présentent déjà pas très favorables à la culture et à l'élevage, viennent s'y ajouter encore des problèmes de *kel isuf* (esprits invisibles), du mauvais œil, d'odeur de l'homme (cf. « L'origine des plantes d'oasis » p. 103). Sans prétendre répondre à cette interrogation en quelques lignes, j'avançais l'idée que cela ne constituait pas réellement une embûche supplémentaire, mais pouvait probablement venir « expliquer » la difficulté de culture et d'élevage. C'est-à-dire que cela pouvait être assimilé à une forme de « gestion de l'incertitude ». Sans être autrement utilitariste, on peut assigner un tel effet à défaut de fonction. L'invisible et la manière de traiter avec l'invisible font partie du système d'explication de réussite ou d'échec, en fait, des stratégies, et l'on doit certainement les inclure dans la stratégie même.

Stratégies, tactiques et qualité des lieux

Les stratégies en agriculture oasienne sont donc multiples. La multiplicité des comportements incite à croire en une relative liberté du jardinier face au milieu. La stratégie demande sans doute à être ici un peu mieux définie. Dans la perspective de cet ouvrage, la stratégie ou plutôt les repères stratégiques que les jardiniers se fixent (et déclarent) « ne sont donc que des bornes par rapport auxquelles un acteur pris dans des logiques de situation peut s'orienter dans une temporalité plus longue » (CORCUFF, 1998 : 8). « Du fait de l'incertitude qui pèse sur l'avenir [en particulier dans l'activité agricole], les stratégies ne pourront être formulées en terme de programme mais devront l'être en termes d'aspirations, d'intentions ou de refus, termes qui, s'ils ne changent pas, "baliseront" le champ des possibles dans chaque "nouvel avenir", imprévisible aujourd'hui. » (SEBILLOTTE, 1989 : 615)

J'ai déjà recouru au terme de stratégie, mais aussi à celui de tactique ; il est classique de distinguer stratégie et tactique, sinon de les opposer. Issue d'une terminologie guerrière, la tactique peut être classiquement un sous-ensemble de la stratégie, désignant les moyens et l'art d'arranger ces moyens pour appliquer une stratégie. Mais « à force de considérer [cette distinction] comme classique, on oublie qu'en réalité il y a un "continuum" de niveau de décisions avec néanmoins, très probablement, des ensembles de décisions, partiellement isolables, dans lesquels se feraient des régulations "locales", ce qui implique tout un

La multiplicité des comportements pourrait inciter à croire en une relative liberté de stratégie du jardinier face au milieu.

ensemble de boucles de rétroactions. » (SEBILLOTTE, 1989 : 608). Il faut alors considérer que dans les actions des jardiniers, si l'on peut parler de stratégie (ce qui pose toujours la question de la réflexivité, mais qui ne sera pas débattue ici), cette stratégie « n'est alors pas prise comme un déterminant univoque de l'action, dans le sens où tout ce qui se jouerait dans les différentes situations ne serait que l'expression de visées stratégiques, car les circonstances rencontrées et les activités tactiques déployées génèrent leur propre dynamique. » (CORCUFF, 1998). Dans l'observation quotidienne de la vie des jardins, des prises de décision des jardiniers ou des gestes qui ne sont pas calculés (qui ne sont pas l'objet d'une apparente réflexivité), certaines tactiques semblent indépendantes de la stratégie et parfois, ce serait plutôt la stratégie qui émergerait des tactiques.

Quand un jardinier m'expose ses projets sur un temps long, c'est dans l'ensemble des savoirs en agriculture dont il dispose qu'il puise pour établir une stratégie. Mais on ne puise pas à l'aveugle, on choisit. On choisit, mais on n'a pas toujours les moyens de mettre en place les tactiques que l'on voudrait. Appliquer une stratégie agricole demande l'exercice de tactiques qui mettent en œuvre des moyens, eux, pas toujours accessibles. Les moyens les plus évidents sont les outils (par exemple, mécaniques) ou la disponibilité financière.

Il en est d'autres, aux yeux d'étrangers, beaucoup plus indicibles et qui plongent nombre de « développeurs » tunisiens dans la désespérance. Pourquoi donc les agriculteurs des jardins de palmeraie ne passent-ils pas au stade supérieur de la productivité ? (« Pourquoi n'adoptent-ils pas une stratégie productiviste pour réformer ces vieilles palmeraies ? ») Une conception moderne et efficace de l'agriculture pourrait être la planche de salut d'un système paysan oasien que d'aucuns considèrent moribond. Quel est le moyen qui manque à ce mouvement ? L'outil, le temps, l'argent, l'idée ? Autre chose encore et qui était d'une régulière récurrence dans les entretiens, mais qui ne se lira pas dans les références technico-économiques : la terre. Ou plutôt le type de terre, sa qualité. Je ne parle pas directement de pédologie ; par qualité, je vise celle qui est donnée par les jardiniers selon que le jardin est en palmeraie classique ou sur une terre nouvelle, et son approche économique alors change du tout au tout.

Le jardinier juge la qualité de la terre (par rapport à son apparence et aux récoltes passées) et, nous l'avons vu (« Le labour » p. 136), il décide en conséquence de la fumure, de l'apport de sable ou d'argile. Une terre de bonne qualité se dit *ard kebîra* (mot à mot « terre

grande »). C'est une terre qui ne possède pas beaucoup de sel, qui contient beaucoup de « vitamines » ou de « force », avec un bon équilibre d'argile (*tin*) et de sable (*ramla*), qui ne soit pas une *hizân* (un sol dur et inégal). Si on rajoute souvent du sable, une terre [trop] sableuse (*ard ramliya*) n'est pas non plus appréciée. L'attrait des agriculteurs jéridis pour la parcelle nouvelle (dans une perspective productiviste) est concomitant de l'idée qu'ils se font de la qualité de ces terres neuves. Quand ils annexent un morceau de terre de désert à leur jardin ou qu'ils créent une nouvelle parcelle en bordure de palmeraie, ils n'énoncent jamais l'idée d'une mauvaise qualité de ces sols : ce n'est pas une terre fatiguée (*ard demra*) par une agriculture multiséculaire, mais *a contrario* elle a été exposée longtemps au soleil (*shems* ou *samesh* au Jérid).

> « **O**n dit que le soleil donne de la force à la terre… ?
> « C'est connu. Quand la terre reçoit les rayons du soleil, elle devient comme nouvelle, comme s'il n'y avait pas eu de plantes.
> « C'est-à-dire nouvelle… ? bon pour les plantes ?
> « Bon pour les rejets de palmiers qui y poussent mieux.
> « Pour les légumes ?
> « Aussi, ça diminue les insectes et les maladies. La terre avec le soleil acquiert de la force pour lutter contre les insectes et maladies. À l'ombre, c'est moins bon, beaucoup de mauvaises herbes.
> « Mais il existe [des plantes] qui ont besoin d'ombre… ?
> « Tomate ou melon poussent bien [aussi] au soleil, mais il faut de l'eau ; les fruits sont alors plus gros et le goût meilleur. » (Abdel Majid, El-Hamma, le 20 février 1995)

On accorde aux rayons du soleil le pouvoir de régénérer, de fournir une force, une énergie (*qûwa*). « Les gens qui sont nés dans les pays sans soleil sont moins forts. Le soleil donne de la force. » (Brahim, Castilia, le 19 septembre 1995)

Au titre des stratégies productivistes, je m'arrêterai sur le cas de la spéculation. Composante classique du capitalisme moderne, elle est mise en œuvre au Jérid, mais elle concerne en fait plus le résultat de la production que la production proprement dite. La spéculation sur la production agricole (la spéculation « post-productive ») s'exerce dans la région au niveau des dattes (particulièrement depuis la libéralisation de la commercialisation des dattes au début des années soixante-dix, brisant le monopole de l'État exercé à travers la Stil), considérées alors comme une marchandise, ce qui est loin d'être toujours le cas pour les jardins. Quand, par exemple, les *ghallêla* (collecteurs de dattes souvent eux-mêmes jardiniers) achètent la production sur pied d'exploita-

tions, ils emploient des salariés pour assurer une récolte qu'ils espèrent revendre avec profit vers les autres régions du pays ou aux usines locales de conditionnement. Il y a négociation entre le *ghallêl* et les propriétaires des jardins (charge parfois déléguée au *khammês*) pour déterminer le prix de vente de la production totale de dattes de la parcelle (exceptés souvent quelques pieds réservés aux exploitants). De son côté et préalablement, le *ghallêl* mène une estimation à vue de la quantité sur pied de dattes produites dans le jardin, estimation dite *yukhros* (uniquement pour les dattiers). La vente sur pied ne semble pas exister à Zagora pour les particuliers, elle ne concerne que les ventes aux enchères des productions de terrains de l'administration des Habous ; à Djanet, elle n'existe pas du tout. Quand la spéculation touche la production proprement dite, elle intéresse surtout les nouvelles palmeraies : leur étiquette « moderne » s'accole à celle de « profit ». C'est encore là l'efficacité de la ligne droite, le primat capitaliste du jardin nouveau, son dégagement du cadre oasien « vrai » (voir « Du moderne et du traditionnel au Jérid », p. 307).

C'est donc une tout autre approche que pour les jardins « classiques », qui eux ne se réforment pas facilement. On spécule sur la production, disons, une fois produite, mais, dans le vieux jardin de vieille palmeraie, la qualité de « vrai » jardin oasien n'autorise pas vraiment une tactique de ligne droite par exemple, de monoculture, de spéculation en général sur « la manière dont ça pousse ». Le Jérid, dans l'apparente uniformité de l'agriculture d'oasis, est riche d'une grande diversité. Comme le montrent les références technico-économiques, les systèmes de production agricole sont parfois bien différents (cultures ou élevage). Ce n'est pas seulement la volonté d'application d'une stratégie qui entre en ligne de compte, mais aussi à la base les moyens tactiques que l'on peut mettre en œuvre. Posséder une terre assignée classique, de l'intérieur des vieilles palmeraies, les jardins des héritages, ne permet pas les tactiques productivistes telles que définies par les agronomes en vue d'une stratégie de spéculation agricole. Les perceptions des acteurs de ce monde sont dissemblables, mais de plus, comme le permet cette marge de manœuvre, les tactiques et les stratégies diffèrent selon les contextes géographiques et la qualité conférée aux lieux.

Un exemple viendra souligner cela, tiré d'un rapport agro-économique sur des palmeraies, dont Zagora, de la vallée du Draa au Maroc (FABRE, 1994). Les développeurs s'y heurtent également au passage au « stade supérieur » de l'agriculture. Au chapitre « Contraintes structurelles liées au sol, à l'eau et aux plantations »), l'auteur du rapport note que dans les zones

> de la [vieille] palmeraie, les structures constituent « un obstacle majeur à l'innovation technique, aux gains de productivité, à l'amélioration de la gestion des exploitations et d'une façon générale au développement agricole ». Pour lui, des potentialités sont présentes sur tous les plans, notamment au niveau des ressources humaines, mais les structures sont inadaptées et constituent un facteur de blocage.

Les mêmes discours sont entendus au Jérid : l'oasis traditionnelle est bloquée au stade archaïque. Au Maroc, toujours selon l'auteur du rapport, « c'est tellement vrai que certains agriculteurs dynamiques ont préféré quitter la palmeraie, perdre l'avantage que représente la gratuité de l'eau pour s'installer dans des zones d'extension au départ totalement improductives. » Les agriculteurs ainsi installés, après quelques années d'effort et de mise en valeur par l'installation de puits, affichent des rendements largement supérieurs à ceux de l'ancienne palmeraie. L'explication alors avancée est bien de type marxiste : la structure explique tout. La structure héritée de temps immémoriaux, d'un système esclavagiste, ne permet pas l'innovation, mais le jardinier, une fois désenclavé de cette structure, c'est-à-dire « dans la mesure où les structures sont favorables », peut faire preuve de sa « capacité d'assimilation et de mise en œuvre de nouvelles techniques ». Difficile d'abonder dans ce sens : certes, la terre a une étiquette, la terre qualifiée « moderne » ou « neuve » est un moyen mis en œuvre, mais ce moyen peut faire défaut. Autrement dit, l'opportunité tant financière que d'éducation de s'installer sur une parcelle hors oasis n'est pas offerte à tous : les agriculteurs des zones d'extension ne sont pas forcément les mêmes que ceux de la vieille palmeraie. Il n'est pas adéquat de dire que la structure abolie, le jardinier en général (sans distinguer différents profils ou parcours de jardiniers) peut pleinement épanouir son envie d'une agriculture « performante ». Ces « agriculteurs dynamiques » sont souvent d'anciens émigrés qui ont pu thésauriser en Europe pour réinvestir au pays, ils ont pu aussi revenir avec une autre vision moderne de la nature et de son exploitation (voir l'entretien avec Abdel Majid dans « Du moderne et du traditionnel au Jérid », p. 307).

Une stratégie peut être élaborée et mise en œuvre par le propriétaire d'un jardin, mais les activités tactiques déployées par le propriétaire ou son métayer (qui n'est pas toujours son strict exécutant) peuvent générer leurs propres dynamiques, au titre desquelles il ne faut pas sous-estimer l'importance de l'organisation sociale du travail agricole. Les références technico-économiques présentent des masses

horaires de travail, classées par type de travaux, mais ce qui demeure évidemment absent c'est la motivation au travail. L'organisation jéridi du travail est ainsi qu'il est courant que le jardinier qui travaille à plein temps sur le jardin n'en soit pas le propriétaire, et que le fruit de son travail soit finalement assez peu rémunéré. Un *khammês* fera toujours des cultures basses, pour sa propre consommation et pour la vente. « C'est surtout les *mâlek* qui ne s'intéressent pas aux légumes [en mode de faire-valoir indirect] » (Houcine, d'El-Hamma à Nefleyet, le 29 mai 1996). Le propriétaire n'a en effet guère d'intérêt à voir son métayer passer son temps de travail sur des tomates ou des salades, même s'il en voit la couleur, qu'il ne goûtera certainement pas. Le *khammês*, lui, ne fera volontiers pas de distinction de priorité entre les dattes et les légumes. S'il travaille les légumes, « c'est bon aussi pour les palmiers ». Le propriétaire s'engageait dans une stratégie en employant un métayer, mais de ce fait il perd en partie le contrôle tactique en le déléguant au *khammês* qui, lui, poursuit d'autres desseins. Il s'en suit une continuelle tension entre eux deux sur la marche de l'exploitation. Dans les choix d'un agriculteur, on l'oublie souvent, la recherche de ses intérêts propres intervient avant l'optimisation agronomique. Ainsi, un *khammês* qui cultive un jardin qui n'est pas le sien, préfère — pour être concret — amender une parcelle familiale avec le fumier des quelques chèvres et moutons qu'il possède à la maison, même si celle-ci en a moins besoin que la parcelle où il est métayer, bien qu'il reçoive un salaire proportionnel à la récolte (le cinquième des dattes). Les *khammês* le disent eux-mêmes : ils ne travaillent jamais mieux que lorsqu'ils travaillent pour eux. Et la qualité du travail agricole est une chose sur laquelle on sait être regardant. Comme ils le disent cyniquement, il existe différentes techniques de travail à la sape dont l'emploi est lié à la qualité désirée et cela dépend si l'on travaille dans son propre jardin ou comme journalier [dans un autre jardin]. Quand des *khammêsa* l'énoncent entre eux, ça n'est pas du registre du blâmable.

Dans les choix d'un agriculteur, la recherche de ses intérêts propres prime sur l'optimisation agronomique.

Un frein à la conversion (encouragée par l'Administration) des dites « variétés communes » de dattiers en deglet nour dans les vieux jardins fut la divergence d'intérêt entre *mâlek* et *khammês* comme le soulignait justement Bou Ali (1982 : 86) : le premier y a un intérêt, car il peut réfléchir sur le long terme, tandis que le second n'est pas intéressé, car avec la raréfaction croissante de la main-d'œuvre, il joue de préférence sur ce facteur du travail (pour obtenir des avantages immédiats, comme les « encouragements ») et change souvent de propriété

*2/PARTIE 1 9/01/07 16:40 Page 185

plutôt que de parier sur ce long terme. La forte production du palmier à l'hectare a sans doute permis l'existence d'une bourgeoisie déléguant le travail à un prolétariat agricole (les *khammêsa*). Mais cette délégation a aussi porté sur les tactiques et elle compromet partiellement les stratégies des propriétaires. Il s'ensuit non une violente lutte de classes sociales, mais une continuelle négociation entre les tenants du travail agricole.

Les différences d'organisation du travail agricole sont l'expression d'une liberté sociale et individuelle, qui n'est pas à proprement parler en dehors du champ écologique. Cette « norme oasienne » ne correspond pas à toute la réalité contemporaine des pratiques de la nature au Jérid. À partir du concret d'exploitations oasiennes, il s'agit maintenant de vérifier si les facteurs décisifs de stratégie agricole interviennent au niveau du jardin ou à celui de la palmeraie.

Les révolutions permanentes des jardins

Partie 2

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 188

Quinze exploitations de différentes palmeraies de la région du Jérid tunisien ont été étudiées ailleurs dans le détail (BATTESTI 1997, 1998). Ici, n'est restituée qu'une partie de cette étude de terrain. Ces quinze cas sont des photographies d'états de jardins dans un moment non pas de leur évolution, mais des révolutions permanentes qui les animent. Ces photographies de jardins feront ressortir une typologie des exploitations agricoles au Jérid, et une autre des palmeraies. Elles permettront de soutenir l'hypothèse que si l'on peut contredire tout déterminisme strictement écologique, l'écologie intervient cependant à un niveau (temporel et spatial) large tandis qu'elle est inopérante au niveau du restreint.

Tout d'abord, les états des jardins dans la région oasienne du Jérid sont présentés dans toute leur diversité. Nous verrons que la norme ethnographique décrite dans la première partie de cet ouvrage, s'enrichira d'une telle pluralité de situations qu'elle laissera place à une vision dynamique de l'agriculture locale. De même, l'idée d'état de jardin se substituera à celle de type de jardin. La nuance a son importance en cela que les jardins seront alors compris comme des systèmes en évolution, et les palmeraies comme beaucoup moins immobiles qu'on ne le penserait.

Les états des jardins

Comprendre comment se pratique l'agriculture des jardins oasiens par ses jardiniers et comparer les divers systèmes de production requiert un diagnostic minutieux de l'agriculture du Jérid. Les références technico-socio-économiques sur le fonctionnement de l'agriculture d'oasis sont proposées comme autant d'instants (états) de l'activité de différents jardins issus de différentes zones ; elles sont accompagnées d'une analyse des stratégies. L'intérêt d'un suivi socio-économique des exploitations est de descendre au plus petit *item* (le jardin) qui aura probablement ses problématiques propres par rapport à l'échelle du zonage (dont l'unité retenue est la palmeraie). L'élaboration de ces références repose sur un postulat : l'existence d'une diversité géographique, sociale et technique de l'agriculture du Jérid. Cette diversité doit être recherchée non seulement au niveau de la palmeraie, mais aussi au niveau inférieur du jardin, dont la forme d'exploitation tient d'un travail à la fois collectif et individuel.

Développement de l'agriculture des oasis du Jérid : les outils de diagnostic

La demande de développement pour le Jérid est la manifestation institutionnelle d'un besoin d'« évolution » de l'agriculture locale, considé-

rée comme traditionnelle au regard du chemin pris par les grandes exploitations du Tell tunisien par exemple. Le centre (la capitale) regarde la périphérie éloignée comme attardée. Développer, renforcer l'efficacité des systèmes oasiens locaux, les adapter aux nouvelles évolutions socio-économiques régionales, nationales et internationales, tel est l'enjeu du Développement selon l'État, ses propres institutions et leurs conventions de coopération avec des organismes étrangers. La recherche préalable nécessaire consiste à établir un diagnostic des relations de la société locale à son milieu (naturel et surtout anthropisé), et à donner une image claire des différentes voies prises par les cultivateurs de la région. Ce n'est pas tant d'expliquer le fonctionnement oasien global qui est alors demandé que de comprendre une diversité dans les adaptations du système oasien local aux évolutions actuelles. L'analyse porte sur un objet-système, ce qui impose de s'intéresser à des relations, en l'occurrence aux interactions entre l'homme et le milieu. Pour se reproduire, les oasis ont besoin notamment de travail, de terre et d'eau : le facteur « travail » étant le plus dynamique.

L'analyse du fonctionnement des systèmes de production et des systèmes agraires concerne l'analyse des flux énergétiques (travail, production), des moyens de (re) production (argent, héritage, travail) et des résultats du fonctionnement (rendement, blocage). Ce diagnostic s'est divisé en deux phases : l'établissement de cadres de références (un zonage et une typologie), puis le recueil de l'information (par un suivi d'exploitations) et l'organisation de données de références concernant les systèmes agraires et de productions.

Il a d'abord paru nécessaire de souligner les discontinuités de l'ensemble oasien de la région, autrement dit de rassembler des unités spatiales agricoles entre elles. Ce premier niveau d'organisation fut établi par un zonage (Conforti, Ben Mahmoud et Tonneau, 1994) qui permit de définir des « zones à problématiques homogènes », c'est-à-dire d'identifier des zones d'exploitations agricoles aux capacités similaires d'adaptation aux évolutions en cours, principalement l'intégration de l'économie oasienne au « marché ».

Ensuite, une typologie a été dégagée qui décline les exploitations en huit (Tonneau, 1993) puis sept états (Battesti, 1997) à partir de leur fonctionnement ainsi que des relations évolutives qui peuvent exister entre ces états. Cette typologie a été conçue pour répondre à l'ensemble des situations du Jérid ; elle s'appuie désormais sur des données quantitatives en sus des qualitatives qui avaient présidé à sa formulation initiale. Les états retenus sont les suivants.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 191

I a — Les jardins en abandon ou en quasi abandon,

I b — Les jardins en stagnation,

Ic — Les jardins en légère progression,

II — Les jardins en installation et en rénovation en exploitation directe,

III a — Les jardins installés en *khammêsa*,

III b — Les jardins installés en exploitation directe,

IV — Les entreprises rurales.

Les agriculteurs ont été choisis de manière aléatoire et sur déclaration : quinze répartis entre les sept états et sept zones. Le tableau 11 (p. 246) montre le croisement des états d'exploitations et des palmeraies.

À titre d'avertissement, soulignons que la campagne du suivi pour l'établissement des références technico-économiques, menée de mars 1995 à mars 1996, comprend une saison de dattes. La récolte de dattes fut celle de l'automne 1995 qui a été « exceptionnellement » mauvaise, la saison ayant été à la fois trop sèche et trop humide. On considère, au Jérid comme dans toutes les campagnes, qu'il y a de bonnes et mauvaises années. Ces aléas de la production (d'origine climatique ou autre) sont presque toujours pris en compte par les agriculteurs à la fois dans les stratégies de culture et dans l'interprétation de leurs résultats. Cette mauvaise récolte de dattes de l'automne 1995 au Jérid est considérée d'une ampleur qui se produit une à deux fois par décennie. La phœniciculture réclame des précipitations mesurées et bien ciblées dans le temps (par rapport aux phases de maturation du fruit), et cela particulièrement pour le cultivar deglet nour, très peu rustique au regard des autres cultivars locaux. Cette situation a donc moins affecté des palmeraies plus diversifiées en palmiers dattiers comme El-Hamma ou Nefta, voire Degache. Les résultats agro-économiques présentés dans les fichiers d'exploitations ne sont donc qu'un instantané d'une année un peu particulière qui a tendance à sous-estimer des résultats « moyens » d'exploitation.

Les références et la typologie des exploitations

La typologie étayée par les références technico-économiques définit des états de jardins et des stratégies de conduite d'une exploitation

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 192

agricole. Tandis que pour le zonage un seul facteur géographique de localisation a été pris en considération (voir p. 243 « L'ordre des palmeraies »), pour la typologie, les critères de choix furent plus exigants, un individu correspondant à un système de production. Autrement dit, les exploitations de l'échantillon raisonné du suivi vont avoir tendance à mieux « coller à » (c'est-à-dire mieux représenter) la typologie (qui traite de fonctionnement) qu'au zonage (qui traite du cadre).

Les jardins jéridis vivent des révolutions permanentes entre grandeur et décadence.

Une des limites de la typologie dans le cas du Jérid est la grande mouvance des exploitations entre les différents états distingués. Il existe des révolutions permanentes des jardins entre différents états dont les caractéristiques les plus opposées pourraient être abandon/entretien, faible/forte production, ou encore petite/grande surface. Pour une superficie donnée de palmeraie, entre grandeur et décadence, il est difficile de se faire une idée de la tendance sur une échelle de temps de l'ordre de la génération ou du siècle, d'autant que vient s'immiscer dans le *bikrî* (l'autrefois) l'idée d'un âge d'or. La palmeraie est un système écologique maintenu dans un état d'équilibre instable par l'apport du travail de l'homme. Cette fragilité favorise, au niveau des exploitations, une grande mobilité entre les états. Il suffit qu'un propriétaire qui travaille lui-même son jardin choisisse de prendre un *khammês* pour la saison qui vient pour qu'il change d'état, état qui changera de nouveau dès que le propriétaire renoncera aux exigences du métayer.

L'état I a : les jardins en abandon ou en quasi abandon

Les jardins en abandon ou quasi abandon sont sans doute l'état le plus aisément identifiable. Les travaux élémentaires de nettoyage ne sont plus effectués, les herbes spontanées poussent librement, avec une forte présence de *diss*, *Imperata cylindrica* L., Poaceae (d'après QUÉZEL et SANTA, 1962). Les limites des planches de cultures s'effacent ; les palmiers ne bénéficient au mieux que des opérations de pollinisation et de récolte (les palmiers délaissés sont reconnaissables au grand nombre de palmes sèches sur le stipe). Les autres cultures n'existent pas (ou plus) ; le travail du sol est rare ou inexistant ; l'activité se limite en général à l'irrigation, elle-même réduite au minimum, car souvent les seguias ne sont plus qu'un souvenir.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 193

Hassan a reçu une parcelle en 1984 ou 1985 dans le cadre de la distribution des lots d'Ibn Chabbat aux anciens combattants et membres du Parti. Ancien combattant, il touche une pension de 75 DT/mois de l'État tunisien. Les principales contraintes qu'il déclare sont la vieillesse (il a 74 ans) et le manque d'argent. Au cours de l'année de suivi, sa santé s'est largement dégradée l'empêchant de se rendre dans son jardin, très éloigné du centre urbain de Tozeur (il ne possède pas de moyen de locomotion). Il estime ne pas être assez aidé par l'État sur le plan financier. Il y a sans doute aussi un problème (pas encore majeur à ce stade) de maîtrise agronomique. Cet agriculteur, d'origine pasteur, est sédentarisé dans le quartier Râs adh-Dhrâ° de Tozeur (un des quartiers bédouins). Être agriculteur a été un choix, qu'il avait considéré plus intéressant que celui d'être fonctionnaire (sur le plan de la liberté et des revenus). Avant d'être propriétaire de ce lot, il était salarié agricole.
Quant à la parcelle, son terrain n'est pas plat (ce qui peut être un problème pour l'irrigation), ne reçoit pas assez d'eau et est très empierré. Il voudrait pouvoir replanter entièrement le centre du jardin aujourd'hui sans palmiers (qui sont tous morts). Il affirme avoir beaucoup d'ambition, mais manquer d'argent pour réaliser ses projets. Sa dernière stratégie était d'essayer de maintenir le capital, de continuer à travailler doucement jusqu'au retour de ses fils. Sa priorité a été d'élever ses fils dont l'un est maintenant instituteur et le second termine ses études de droit à Tunis. Il espère que ce dernier pourra bientôt lui envoyer de l'argent. Il envisage maintenant d'établir son testament pour leur léguer son jardin. Il a aussi sept filles (dont cinq mariées), mais elles ne sont pas concernées par cet héritage : « elles sont mariées, pourquoi faire ? »

HASSAN – IBN CHABBAT

Mode de faire-valoir : direct

Superficie totale : 2 ha

Surface cultures basses été 1995 : —

Surface cultures basses hiver 1995/96 : —

Palmiers dattiers : 115

Palmiers dattiers productifs : 38

Deglet en-nûr productifs : 30

Fruitiers : 22

Fruitiers productifs : 11

Animaux : —

Ali, l'actuel propriétaire, a hérité d'un jardin situé au sein de la vieille palmeraie de Nefta. Il délaisse aujourd'hui sa propriété, sans doute par désintérêt dû à l'éloignement. Il ne se déplace pas même pour la récolte ; sa dernière venue remonte à au moins cinq ans.
Le jardin est en abandon complet. C'est à peine s'il existe des seguias. Un *khammês* (47 ans) travaille tout de même sur la parcelle afin de s'occuper du tour d'eau (« L'eau trouve son chemin toute seule »), de la pollinisation et de la récolte. Le *mâlek* n'envoie aucun argent pour les frais d'exploitation (fumier…), ce qui ne permet pas le maintien et la reproduction du capital productif qui se déprécie fortement. Le *khammês* est lui-même *mâlek* d'une parcelle mitoyenne. Son travail de métayer n'est certainement pas exécuté correctement. L'intérêt est pour lui d'avoir à sa disposition, près de son jardin, une eau à gérer librement. La récolte ne permet qu'à peine de couvrir la facture d'eau après le cinquième dû au *khammês* (d'autant que la parcelle ne compte pas de pied de *deglet en-nûr*). Il est surprenant que cette association perdure (sinon parce que le métayer trouve son intérêt sur la question de l'eau). À moins d'un retour au pays du propriétaire ou d'un envoi suffisant d'argent et de directives au *khammês*, il y a peu de (aucune) perspectives pour ce jardin.

ALI – NEFTA

Mode de faire-valoir : indirect

Superficie totale : 1,45 ha

Surface cultures basses été 1995 : —

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 2,4 ares

Palmiers dattiers : 200

Palmiers dattiers productifs : 180

Deglet en-nûr productifs : —

Fruitiers : 57

Fruitiers productifs : 30

Animaux : —

Ces deux exemples sont bien différents l'un de l'autre. La parcelle d'Hassan est en phase avancée d'abandon. Le propriétaire/exploitant direct explique l'état de son jardin par sa vieillesse qui lui interdit d'une part, de travailler correctement (nous avons pu constater que son investissement en travail diminua comme sa santé tout au long de l'année), d'autre part, d'accéder au crédit bancaire qui lui serait nécessaire pour replanter la plus grande partie de sa parcelle d'Ibn Chabbat. Il voudrait, mais il ne peut pas. La situation d'Ali, à Nefta, est tout autre. Placée sous la direction d'un *khammês*, la parcelle appartient à un Jéridi parti depuis de nombreuses années en poste diplomatique en Occident. Le propriétaire a sans aucun doute les ressources nécessaires (par rapport au niveau de vie local) pour entreprendre la rénovation complète de sa parcelle. Seulement, il est loin et son *khammês* ne reçoit pas de ses nouvelles. Le propriétaire semble s'être désintéressé maintenant de sa propriété. Il pourrait, mais il ne veut pas.

Outre la question de l'investissement financier (impossible ou non désiré), nous devons également prendre en compte une situation structurelle défavorable de ces parcelles : manque d'eau dans les deux cas, insuffisante proportion de *deglet en-nûr* à Nefta et mauvaises conditions pédoclimatiques à Ibn Chabbat.

Chaque année, 420 h sont investies dans la parcelle d'Ali, soit 290 /ha, et près de 470 h chez Hassan, soit 230 h/ha. Les « travaux généraux » correspondent aux activités liées au jardin que l'on ne peut imputer à telle ou telle culture : le nettoyage, l'irrigation, le travail du sol en général, etc. Ils représentent respectivement 60 et 90 % de ces temps globaux de travail sur l'exploitation. Dans les deux cas, 80 % des travaux généraux sont dévolus à l'irrigation, le plus gros poste de travail de l'exploitation ; dans le cadre d'un jardin d'oasis, c'est aussi le dernier travail que l'on effectue avant de délaisser complètement la parcelle, au moins parce que l'eau représente une richesse et que dorénavant on la paye obligatoirement. (Dans l'ancien système de répartition des eaux, avant la restructuration et le contrôle de cette ressource par l'État, les exploitations de cet état auraient pu être plus rentables, car elles auraient pu vendre leur tour d'eau. C'est théoriquement interdit aujourd'hui.)

La seule culture en place est donc le palmier dattier. Mais les rendements sont très négligeables. Chez Hassan, les palmiers sont jeunes et chétifs et la production est d'à peine 50 kg de dattes immatures sur l'exploitation, soit 1,3 kg par pied théoriquement « productif ». Chez Ali, les arbres adultes ont dû autrefois produire (avant l'abandon). Envi-

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 195

ron une tonne a été récoltée, soit un rendement de 5 kg et 1,500 DT par pied.

Les investissements sont très faibles, mais comparativement aux revenus, ils sont bien trop disproportionnés pour établir un pourcentage de rendement. Les exploitations de cet état sont forcément déficitaires : Hassan, sans revenu, dépense 144 DT (sans prendre en compte la facture d'eau, qui n'est pas réglée) ; Ali obtient une production brute de 300 DT et dépense 425 DT. (Encore que le *khammês* se soit décidé à essayer, vers la fin du suivi, de semer de la salade et des oignons sur quelques mètres carrés, augmentant ainsi un peu la productivité chiffrée de la parcelle.)

Les jardins en abandon ou quasi abandon sont en situation d'attente (attente que les conditions de leur reprise existent, qu'un repreneur se présente, etc.).

L'état I b : les jardins en stagnation

Les jardins en stagnation se portent relativement mieux que l'état précédent, mais souffrent d'une injection d'argent insuffisante pour évoluer. Cette stagnation peut déboucher sur un abandon ou quasi-abandon ou vers une progression. Les exploitants ont d'autres sources de revenus que cette parcelle, mais ils servent à subvenir aux besoins de leur famille. L'investissement dans l'outil productif (le jardin) n'est pas prioritaire. Les revenus du jardin sont faibles. Le maraîchage existe sans être très développé.

MASOUD – DEGACHE, fig. 22

Mode de faire-valoir : direct

Superficie totale : 1 ha

Surface cultures basses été 1995 : 8,05 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 9,82 ares

Palmiers dattiers : 129

Palmiers dattiers productifs : 94

Deglet en-nûr productifs : 84

Fruitiers : 41

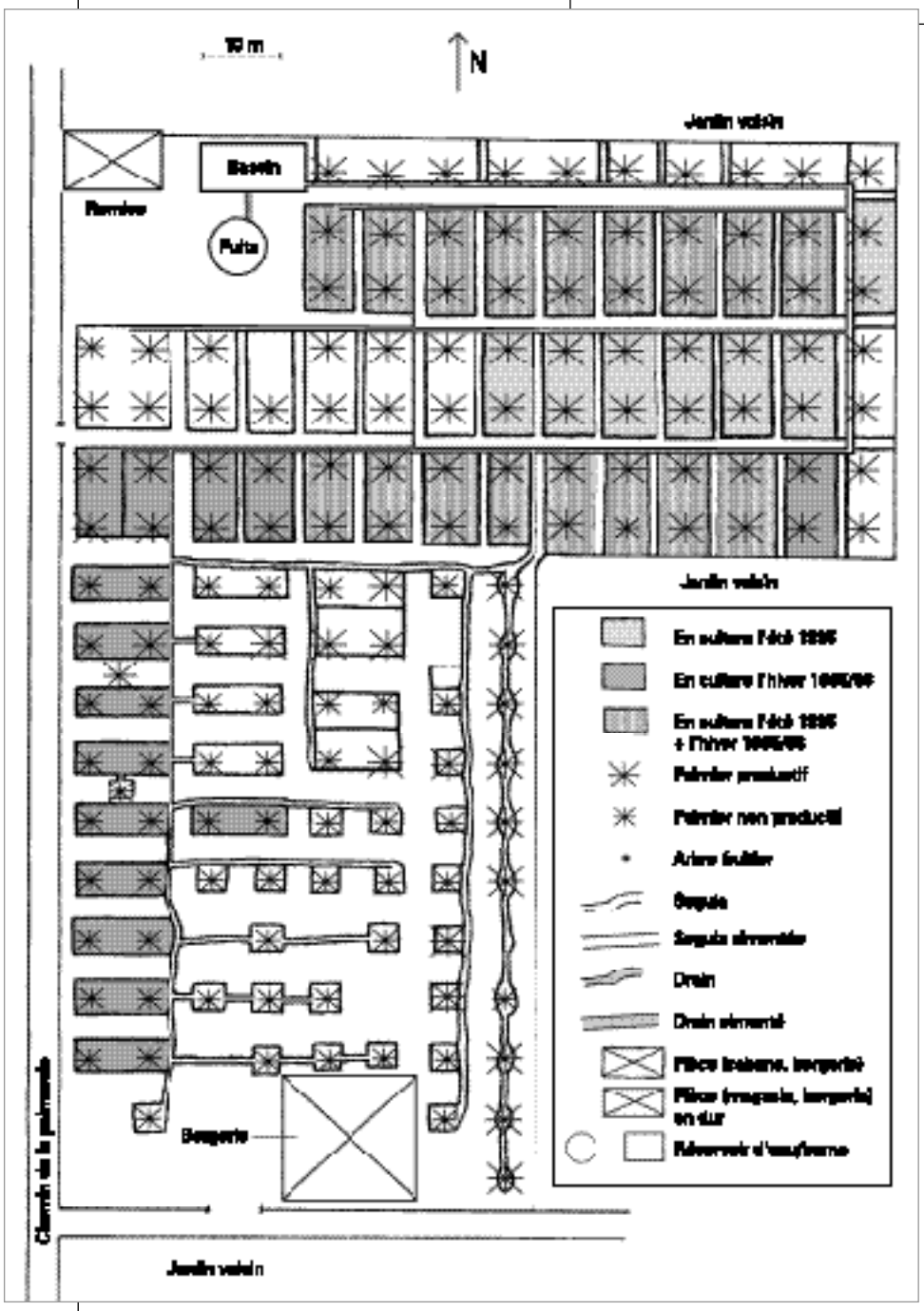
Fruitiers productifs : 21

Animaux : 27 caprins

Masoud, l'actuel propriétaire, acheta en 1979 un terrain nu en bordure de l'oasis de Degache (quartier Awlâd Ahmed) du côté du chott el-Jérid pour 350 DT. Son jardin peut être considéré comme une extension (dont la structure est encore assez ouverte, les *deglet en-nûr* sont jeunes) en partie légalisée : il possède un droit d'eau sur un tiers de la surface du jardin. Ce tiers correspond à la superficie plantée lorsque la répartition de l'eau a eu lieu. Un puits de surface et sa motopompe fournissent le complément d'eau.
Le propriétaire/exploitant à 62 ans n'a jamais travaillé ailleurs que dans l'agriculture. Il ne touche pas de retraite. Il estime, d'après ses calculs, gagner 150 dinars par mois en moyenne sur l'année. Il ne met jamais d'argent de côté. La plus grosse partie de son revenu part dans l'alimentation. Il a trois filles (de 22 à 35 ans) dont deux mariées et une fiancée et quatre garçons (de 29 à 37 ans). Le plus âgé est *ghallêl*, l'avant-dernier est forgeron à Degache, le dernier transporteur (en Peugeot 404). Le deuxième, étudiant en Europe, envoie parfois à son père une partie de sa bourse

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 196

Fig. 22 –
Plan du jardin de Masoud (Degache).



Pour l'explication de la légende de tous les plans, voir aussi Annexe 3, p. 396.

(d'un montant de 2 000 dinars par mois). Son fils transporteur commence à prendre en main l'exploitation du père, mais s'occupe surtout des animaux. Cependant, son manque d'expérience ne lui donne pas la main heureuse puisqu'il semble avoir perdu beaucoup d'argent à la suite d'une mauvaise spéculation sur la vente du troupeau pendant l'été 1995 en allant le vendre dans la région voisine afin de pouvoir investir dans une voiture. Le troupeau leur coûtait trop cher en alimentation et il n'y avait plus de pâturages au désert. Le propriétaire destine par ailleurs le jardin à ce fils et à celui qui travaille comme *ghallêl* (les plus impliqués dans l'agriculture).

Sadik, l'actuel propriétaire, a acheté son jardin en 1975 pour 2 000 DT. Il a investi ainsi l'argent mis de côté durant neuf années d'émigration en Europe. À son retour, il s'est également employé à l'installation d'un commerce. Son jardin, d'aspect très classique et dont la forme est travaillée par l'histoire, est immergé dans la vieille palmeraie. Selon lui, l'ancienneté de la parcelle et la fatigue des sols constituent les principaux handicaps de son jardin. Celui-ci ne compte aucun dattier du cultivar *deglet en-nûr*. Le mode de faire-valoir est indirect. Le propriétaire ne déclare aucune stratégie particulière : même s'il s'y rend souvent, il s'occupe peu de ce jardin, préférant se consacrer maintenant à l'installation de son extension en bordure d'oasis sur une « terre neuve ». Il possède trois autres parcelles reçues en héritage au milieu des années 1980 et début 1990. Plus que la production de rente, le propriétaire, à 50 ans, vise la (juste) conservation de son héritage, marque d'une attache terrienne.
Quant au *khammês* (40 ans), ce jardin ne représente pour lui qu'un *extra* à son travail à la sodad d'El-Hamma. Il ne vient y travailler qu'en fin d'après-midi et une grande partie du temps est consacrée au désherbage du jardin alimentant le troupeau dans lequel le propriétaire l'a intéressé à hauteur de 50 %. Ce jardin semble être voué à s'endormir, à être délaissé. En stagnation, il suffirait que le métayer actuel soit sollicité ailleurs, par une offre de travail plus intéressante, pour que le jardin perde sa main-d'œuvre.

SADIK – EL-HAMMA, fig. 23

Mode de faire-valoir : indirect

Superficie totale : 1 ha

Surface cultures basses été 1995 : 14,72 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 15,77 ares

Palmiers dattiers : 205

Palmiers dattiers productifs : 175

Deglet en-nûr productifs : —

Fruitiers : 73

Fruitiers productifs : 32

Animaux : 3 ovins et 8 caprins

Chez Masoud (Degache), si l'on excepte l'élevage (pour lequel de lourdes erreurs de conduite ont été commises), les dépenses s'élèvent à plus de 3 000 DT (mais avec des investissements en infrastructure peut-être peu judicieux) pour une entrée d'argent de 1 000 DT avec les cultures. En année normale, il peut espérer tout au plus rentrer dans ses frais.

Chez Sadik (El-Hamma), près de 880 DT ont été dépensés pour 1 400 DT de revenus des cultures. En fait, le cas de Sadik est un cas limite de cet « état ». Le propriétaire tire des revenus et d'un commerce et d'autres parcelles. Il pourrait réaliser l'effort financier d'investissement pour sortir de la stagnation. Cependant, ses revenus ne sont pas illimités et sont complètement absorbés par une nouvelle entreprise de

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 198

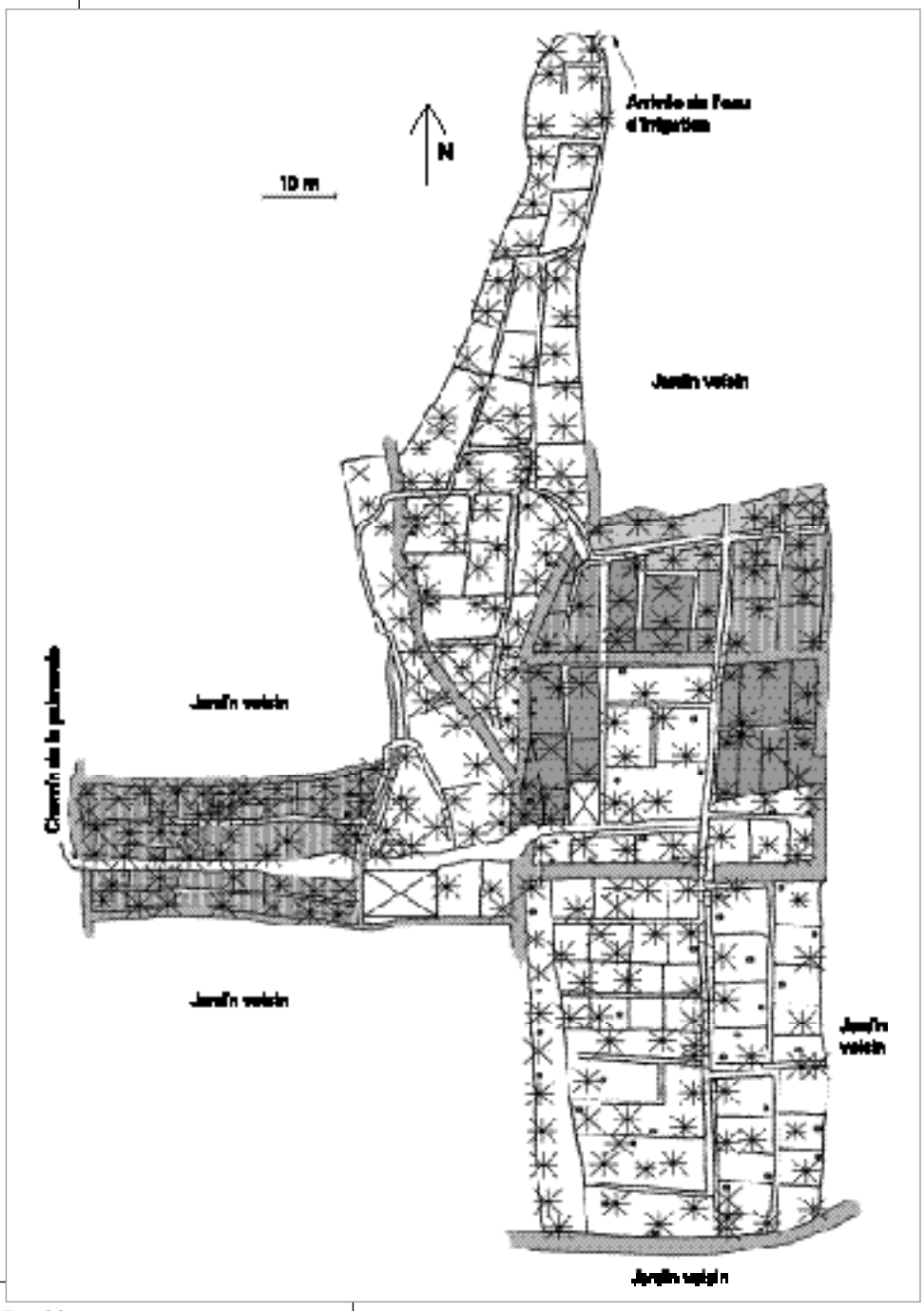


Fig. 23 –
Plan du jardin de Sadik (El-Hamma).

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 199

longue haleine : la création *ex nihilo* d'une plantation phœnicicole en périphérie proche de l'oasis répondant aux critères de modernité (alignement des rejets, 100 % de *deglet en-nûr*, faible densité). Le propriétaire dit avoir cru trouver une stratégie subtile en plantant dix palmiers chaque fois qu'il avait l'argent correspondant, mais il constate lui-même son échec : l'installation ne se résume pas à la plantation des rejets et son calcul n'envisageait pas un coût d'investissement aussi élevé. Malgré cela, il s'accroche à ce projet, même s'il sait que c'est aux dépens de cette vieille parcelle en stagnation dont il n'espère plus tirer grand-chose de toute façon.

Pour les jardins de cet état, même si les temps de travaux peuvent être importants (3 370 heures annuelles chez Masoud), le rendement des parcelles n'est pas très bon : dans la parcelle de Degache, les palmiers produisent 17 kg et 7 DT par pied chargé (pied productif) et dans celle d'El-Hamma, 28 kg et 8 DT par pied chargé. Le maraîchage et le fourrage existent dans les deux exploitations, mais demeurent peu significatifs : 355 DT en valeur de production dans les deux cas, soit guère plus que le nécessaire au recouvrement de la facture d'eau. Les exploitations de cet état capitalisent un peu en élevage. Elles fonctionnent habituellement en mode de faire-valoir direct, à moins que l'exploitation ne représente qu'un appoint pour le *khammês* éventuel.

L'état I c : les jardins en légère progression

Les jardins de cet l'état de légère progression sont exploités généralement en mode de faire-valoir direct, car ils ne sont pas encore assez productifs pour intéresser un *khammês*. D'ordinaire, ces jardins sont aussi de création récente et ont un fort potentiel de production (100 % de *deglet en-nûr* alignés dans les deux exemples).

> **D**ans le cadre des programmes de sédentarisation, l'État a alloué des petites parcelles aux Bédouins. L'Administration s'est occupée de ces parcelles les cinq premières années (1979) pour s'assurer qu'elles « prenaient » avant de les remettre. Le père de Habib, l'exploitant actuel, a reçu une de ces parcelles, mais il est reparti vivre au désert (avec entre autres un troupeau de son fils). La parcelle est théoriquement à partager avec les autres fils, mais un seul (42 ans) aujourd'hui la travaille et de fait en est le propriétaire depuis 1990.

HABIB – DGHOUMES, fig. 24

Mode de faire-valoir : direct

Superficie totale : 0,5 ha

Surface cultures basses été 1995 : 17,74 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 10,05 ares

Palmiers dattiers : 63

Palmiers dattiers productifs : 46

Deglet en-nûr productifs : 35

Fruitiers : 29

Fruitiers productifs : 19

Animaux : 6 caprins et 50 ovins au désert

Le niveau technique pénalise peut-être cet agriculteur. Son jardin a enregistré un retard à la production aussi à cause de la qualité des rejets qui y ont été primitivement plantés : sur les 50 *deglet en-nûr*, seuls 5 pieds avaient survécu. Il existait aussi les problèmes propres à la palmeraie, délocalisée par rapport aux centres d'écoulement des produits agricoles (légumes, mais dattes également).
L'exploitant touche un petit salaire d'employé de l'administration. Mais il ne peut guère investir davantage dans sa parcelle. Sa stratégie de production vise clairement, au niveau du maraîchage, l'autoconsommation. Le fourrage, autoconsommé également, tient une grande place (en temps et en espace) ; c'est surtout sa femme qui s'en occupe. Il essaye de diversifier ses activités agricoles. Il avait tenté une plantation de fruitiers (50 pommiers et 50 poiriers fournis par le CRDA), mais ces plants sont tous morts (une eau peut-être trop salée). Il a tenté l'expérience d'un écoulement direct de ses dattes, mais ce fut un échec, visiblement par manque de connaissance des circuits de commercialisation. Devant la réussite plutôt mitigée de son jardin, il a tenté un élevage d'embouche de veaux qui s'est révélé concluant.

AMARA – IBN CHABBAT, fig. 25

Mode de faire-valoir : direct

Superficie totale : 2 ha

Surface cultures basses été 1995 : 3,89 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 7,55 ares

Palmiers dattiers : 251

Palmiers dattiers productifs : 156

Deglet en-nûr productifs : 150

Fruitiers : 219

Fruitiers productifs : 131

Animaux : —

Amara habite Nefta, il a 39 ans et est d'origine modeste. Il a reçu une parcelle en 1985 de l'État dans le cadre du projet social d'allocation des exploitations. Il est tenu toutefois, comme tous les autres exploitants d'Ibn Chabbat, de rembourser sa dette auprès de l'Administration (terrain, rejets de palmiers, eau). L'insuffisance en eau est chronique dans cette palmeraie. Avec le changement de fréquence du tour d'eau (de cinq à six jours) survenu début 1996, l'exploitant revoit encore à la baisse la superficie des cultures maraîchères (arrêt de la corette, par exemple). L'ouverture de la palmeraie sur le désert a occasionné un problème particulier : les déprédations causées par des dromadaires, problème résolu par l'investissement dans une clôture. Le futur propriétaire (il le sera légalement après avoir remboursé sa dette) a demandé un crédit pour l'installation de conduites en PVC (pour éviter les pertes d'eau dans le sable), crédit qui lui a été refusé, car il n'a pas soldé le précédent pour la parcelle. Il espère toujours pouvoir installer cette parcelle pour en vivre. Il lui faut pour cela temps et argent, et il ne peut se procurer l'argent qu'en consacrant son temps à d'autres activités (maçonnerie). Grâce à cette activité, il pense gagner 200 dinars par mois mais sans espoir d'économiser — et il n'escompte pas tirer un revenu de l'agriculture. Cependant, il espère que sa stratégie actuelle finira par payer. Il envisage de faire creuser un puits. Le coût le fait hésiter.

Ces deux parcelles dégagent la même valeur de production en cultures : 1 100 DT pour Habib, 1 270 DT pour Amara, dont 60 à 65 % dus à la production phœnicicole. Pourtant, une différence fondamentale

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 201

les distingue : la parcelle de Habib (0,5 ha) a une surface quatre fois plus petite que celle d'Amara (2 ha), ce qui entraîne une productivité relative quatre fois plus élevée chez le premier. Mais leurs caractéristiques communes justifient leur coexistence dans le même état : notamment leur équilibre budgétaire précaire ou leur léger déficit (1 990 DT de dépenses pour 1 730 DT de recettes chez Habib ; 1 750 DT de dépenses et 1 080 DT de recettes chez Amara). Cela n'est pas dû à une réelle mauvaise santé des parcelles, mais au fait qu'elles sont en progression. L'effort d'investissement est proportionnel aux capacités des propriétaires : faible ici, il est possible grâce au revenu extra-agricole des deux exploitants. Ces propriétaires/exploitants sont d'origine modeste. Tout deux font appel (modérément) à de la main-d'œuvre externe, que ce soit pour le labour de la terre ou la création de seguias en ciment ; à des masses horaires de travail sur l'année assez proches (2 000 h/an chez Habib et 1 650 h/an chez Amara) correspondent des proportions proches d'heures de travaux extérieurs (13 et 16 %).

Ils savent la progression de leur parcelle lente et tentent des diversifications. Un élevage existe ou pourrait exister. L'absence d'élevage chez Amara tient uniquement à la distance car son jardin pourrait produire du fourrage pour le bétail (Ibn Chabbat est à plus de vingt kilomètres, parcours qu'il effectue en motocyclette). Habib se concentre sur l'élevage bovin et tente un élevage de veaux pour la boucherie (deux animaux) ; l'essai semble concluant et sera sans doute poursuivi. Amara semble se concentrer davantage sur l'arboriculture fruitière et tente de greffer (par tâtonnements empiriques) de nombreuses variétés capables de s'adapter à un terrain défavorable. Le maraîchage dans ce système d'exploitation est aussi développé, mais faiblement et selon des itinéraires techniques médiocres. Si l'on considère la biodiversité de sa parcelle, le jardinier peut être qualifié d'entreprenant. Parmi ses seize cultures, les plus importantes en valeur de production (totale) sont la fève, la menthe, la pomme de terre et la salade, chacune avoisinant entre 25 et 30 DT. Ce résultat est toutefois à relativiser : les fèves ne lui ont rapporté globalement que la valeur semée et les pommes de terre, la quantité plantée (il a cependant gagné un peu sur la différence entre les prix du kilogramme acheté et revendu !). Il tire des figuiers un peu plus de 90 DT. L'arboriculture fruitière peut se révéler une bonne alternative d'attente pour peu que les variétés soient rustiques.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 202

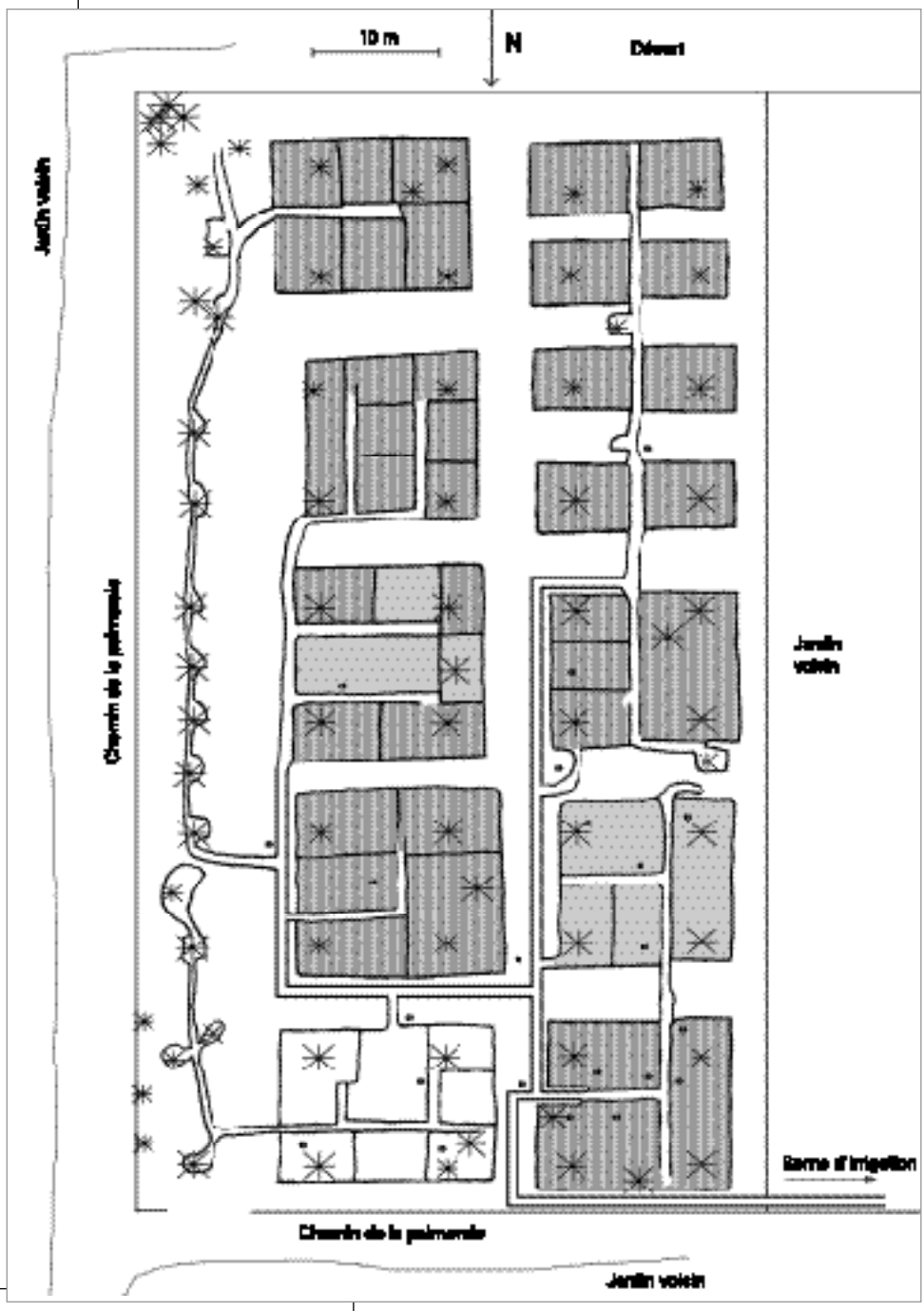


Fig. 24 –
Plan du jardin de Habib (Dghoumes).

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 203

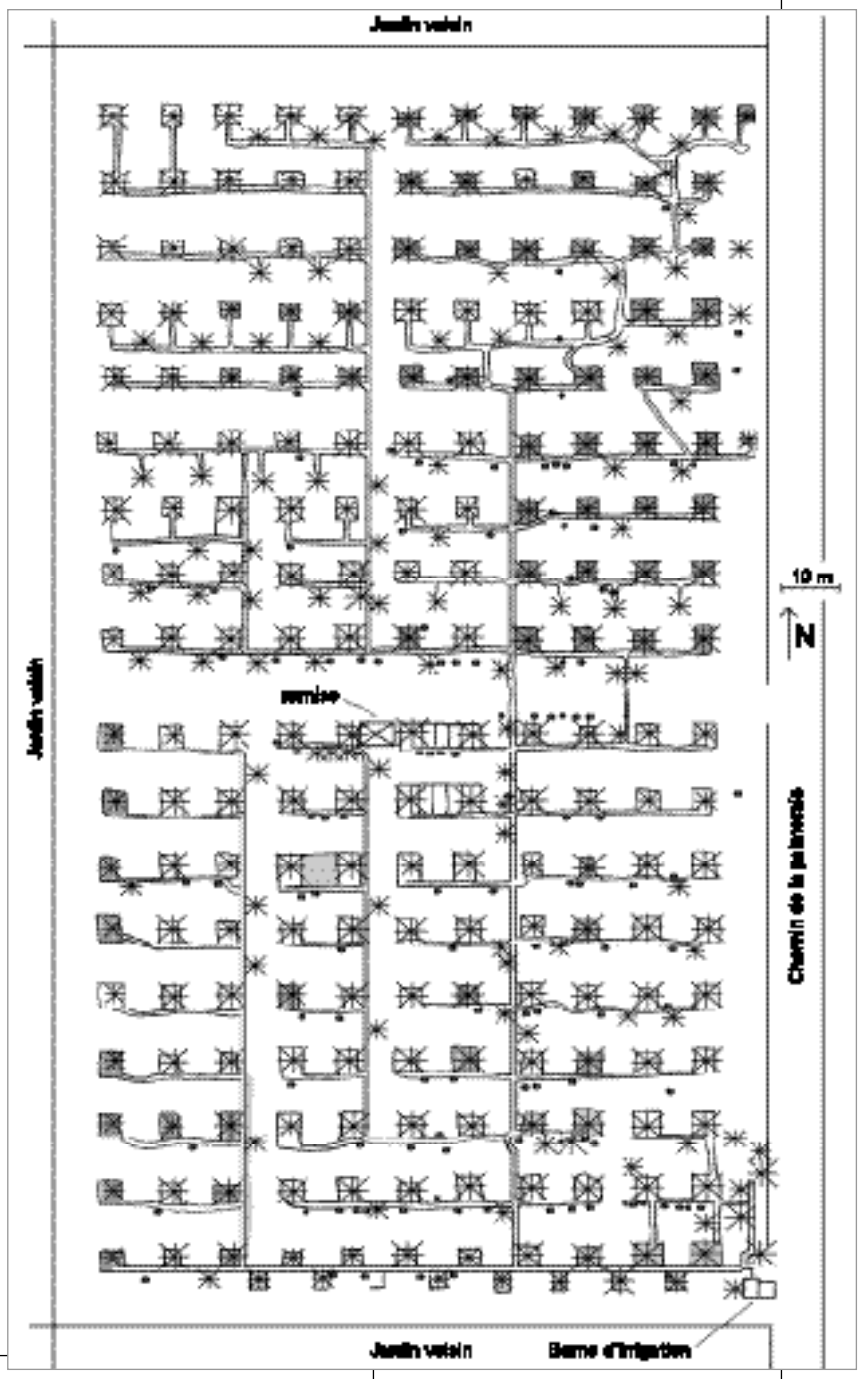


Fig. 25 –
Plan du jardin d'Amara (Ibn Chabbat).

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 204

L'état II : les jardins en installation et en rénovation en exploitation directe

Les parcelles en installation sont par définition récentes. Elles se situent soit dans une palmeraie elle-même de création récente, soit à la périphérie ou à l'intérieur d'une palmeraie plus ancienne, mais dans une zone qui n'était que peu ou pas plantée en palmiers dattiers (possible rénovation également de parcelles plus vieilles). Pour les mêmes raisons qui écartaient le mode de faire-valoir en *khammêsa* des jardins en légère progression (voir *supra*), les exploitations de l'état II sont mises en valeur directement par le propriétaire, ou parfois par un salarié permanent (quand la production n'est pas encore assez bonne pour intéresser un *khammês*).

BECHIR – IBN CHABBAT, fig. 26
Mode de faire-valoir : direct
Superficie totale : 2 ha
Surface cultures basses été 1995 : —
Surface cultures basses hiver 1995/96 : —
Palmiers dattiers : 191
Palmiers dattiers productifs : 121
Deglet en-nûr productifs : 120
Fruitiers : 33
Fruitiers productifs : 4
Animaux : 14 ovins et 28 caprins

Comme aux autres exploitants de cette palmeraie nouvelle, une parcelle a été attribuée à Bechir dans le cadre du projet social. Reçu en 1983, ce jardin fait partie de la première tranche du projet (qui en a eu trois). Cet exploitant fait partie des déçus du projet. Alors qu'il entendait tirer profit de cette exploitation, à 35 ans, il est aujourd'hui endetté et regrette en partie de s'être lancé dans cette aventure. Il reproche à l'administration agricole de ne pas soutenir les agriculteurs. Le plus gros grief concerne l'eau, toujours insuffisante à son avis. Il est vrai que durant cette année, de nombreuses coupures ont eu lieu, des coupures techniques, mais également coercitives : il faisait partie de ceux qui refusaient de payer la facture d'eau. Bien entendu, la production de dattes en a souffert, en qualité comme en quantité.
Il préfère privilégier les palmiers déjà vigoureux quand il doit choisir où répartir une eau insuffisante pour tout le jardin. Selon la même logique, il ne préfère pas s'investir dans d'autres cultures que le palmier dattier. C'est la raison de l'absence de fourrage, de maraîchage et quasiment de fruitiers. La monoculture dattière a également été choisie en raison de son travail annexe hors l'agriculture : il possède une boucherie qui lui prend beaucoup de temps au marché de Nefta, ville où il réside. Sa tentative de commercialiser lui-même sa production a été en partie un échec. S'il poursuit son effort d'investissement financier (notamment pour le travail du sol et l'amendement), il peut sans doute espérer une bonne production, aujourd'hui faible bien qu'une des meilleures d'Ibn Chabbat.

Le jardin d'Abdel Majid est une ancienne terre habous (*sebkha el-jâma°*, stagnation d'eau de la mosquée), retombée ensuite dans le giron des terres domaniales. Il l'a achetée à l'État en 1986 pour 2 000 dinars. Une partie importante de l'exploitation contient une dépression où stagne de l'eau salée de drainage. La rénovation est rendue difficile par l'abandon depuis fort longtemps du travail de la terre. Le propriétaire, à 53 ans,

mène une (re)conquête de la surface du jardin, tant au niveau de la *sebkha* à recouvrir de tonnes de sable qu'au niveau de la terre abandonnée où est pratiquée par exemple, après défoncement, une rotation particulière de cultures afin de la dessaler. Après avoir débuté comme journalier sur les exploitations coloniales, puis avoir capitalisé comme manœuvre sur les chantiers de construction, il a pu investir dans un élevage bovin assez important (onze vaches laitières) et en revendre ensuite la quasi-totalité pour investir dans ce terrain vierge au sein de la vieille palmeraie. Il est connu à El-Hamma comme un de ces experts de la terre, maniant avec dextérité le savoir cultural local, ce qui lui vaut d'être consulté par les plus jeunes.
Son objectif déclaré est de dégager des bénéfices par des surplus de production mais il vise d'abord l'autosuffisance alimentaire (quasiment atteinte). Il a donc choisi la diversification (le maraîchage, par exemple) et non pas l'intensification de cultures de rente comme la tomate ou le piment. De même, si des *deglet en-nûr* sont présents, d'autres cultivars sont plantés, répondant en cela à deux impératifs, la faible qualité du sol et le choix d'une autoconsommation diversifiée et étalée dans la saison. Il s'agit d'une installation dans le vieux terroir où ce jardinier vise à se constituer un patrimoine (une sorte d'ascension sociale tardive par l'intérieur). Cependant, il ambitionne le projet tout différent d'une extension.

ABDEL MAJID – EL-HAMMA, fig. 27

Mode de faire-valoir : direct

Superficie totale : 1 ha

Surface cultures basses été 1995 : 29 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 31 ares

Palmiers dattiers : 105

Palmiers dattiers productifs : 69

Deglet en-nûr productifs : 44

Fruitiers : 47

Fruitiers productifs : 40

Animaux : 3 bovins et 2 caprins

Dans cet état, les revenus extra-agricoles (ou hors parcelle) sont plus significatifs que ceux de l'état précédent et s'injectent plus facilement dans l'installation, soit que celle-ci est en cours (plantation des rejets ou assainissement du sol comme chez Abdel Majid), soit qu'elle est avancée (les palmiers commencent à produire, mais demandent un important travail du sol et de fertilisation, comme chez Bechir). Les revenus extérieurs à la parcelle de Bechir proviennent de son élevage ovin et caprin et de sa boucherie. Cet élevage est plus orienté vers la boucherie (qui permet une bonne valorisation de la viande) qu'il n'est lié au jardin trop éloigné (Ibn Chabbat), le propriétaire ne disposant pas de moyen de transport pour ramener herbes ou fourrages. Chez Abdel Majid (d'El-Hamma), le revenu extérieur aux cultures proprement dites provient uniquement de son élevage de vaches laitières, revenu qui lui permet de soutenir l'installation d'une parcelle encore peu rentable.

En ce qui concerne la production phœnicicole, la parcelle de Bechir rapporte près de 1 830 DT, soit environ 910 DT/ha. Chez Abdel Majid, la valeur de la production dattière atteint 870 DT (pour 1 ha) ; cette exploitation tire la majeure partie de son revenu de la vente (73 %) de la production de lait bovin. Alors que la stratégie particulière de Bechir conduit à la monoculture du palmier (manque d'eau et éloignement), la stratégie que privilégie Abdel Majid vise à assainir les sols et à pro-

duire maraîchage et fourrage largement autoconsommés (à 84 %) : les valeurs de production (et non les revenus) proviennent pour 52 % de la production laitière, pour 42 % des récoltes et pour 6 % de la viande. Pour confirmer sa bonne réputation technique, cet agriculteur affirme pouvoir diminuer la teneur en sel de son jardin, notamment par une rotation particulière de certaines cultures fourragères et maraîchères.

Pour Abdel Majid, il n'y a pas réellement, en ce moment, d'investissement monétaire (il y en a eu quand il a dû combler le marigot) ou en temps (une rotation particulière de culture ne consomme pas de temps spécifique, et les plantations de rejets ne concernent que 4 % du temps consacré au dattier). La production laitière vient plutôt combler un manque à gagner (sur la production de dattes). Pour Bechir, l'investissement prend un aspect bien plus concret. La totalité de la parcelle de deux hectares a été travaillée et amendée, ce qui a coûté près de 990 DT de travaux extérieurs et près de 770 DT d'engrais (chimiques et organiques).

MAHMOUD – NEFLEYET, fig. 28

Mode de faire-valoir : indirect

Superficie totale : 1,5 ha

Surface cultures basses été 1995 : 29,39 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 34,58 ares

Palmiers dattiers : 220

Palmiers dattiers productifs : 160

Deglet en-nûr productifs : 140

Fruitiers : 84

Fruitiers productifs : 16

Animaux : —

Mahmoud (40 ans), le propriétaire, a acheté une parcelle en 1992 pour 28 000 DT. Il travaille en Europe avec sa femme. Le gérant de la parcelle est son beau-père, un fonctionnaire récemment retraité (60 ans) habitant Tozeur. L'employé (35 ans) qui travaille le jardin touche un salaire (90 dinars/mois) et une partie (non définie) des fruitiers et la totalité des cultures basses (maraîchage et fourrage). Le gérant ne veut pas savoir quel est le montant des récoltes obtenue par l'employé, de peur de le contrarier. Le gérant juge lui-même que son « *khammês* » a un statut intéressant. Celui-ci ne le contredit pas formellement. Le rapport entre le gérant et son employé est assez curieux. Le gérant ne peut pas fournir beaucoup d'informations sur les activités du salarié et celui-ci observe un parfait mutisme lorsque son employeur est présent. Dans cette situation, la concertation entre eux est faible et le salarié agit alors avec l'indépendance d'un *khammês*.
Ce jardin est dans la partie orientée est de la palmeraie de Nefleyet, réputée moins belle que la partie ouest. Cela se vérifie pour ce jardin dont les palmiers ne sont pas très développés. Par ailleurs, une mare (*guelta*) occupe une partie du jardin que le propriétaire et le gérant comptent combler avec du sable. Tardivement, l'installation se poursuit. Le dessein du gérant est l'installation à moyen terme de cette parcelle et non l'obtention immédiate d'un profit. Le propriétaire possède un revenu à l'étranger qui lui permet de ne pas se soucier d'un revenu agricole.

Abdel Razzak, le propriétaire, a acquis sa parcelle en bordure d'oasis en 1980 pour 6 000 DT (17 ares, non irrigués, sont en litige avec un voisin et ne sont pas comptés ici), Il possédait déjà d'autres jardins dans la palmeraie de Degache et Tozeur. Il ne considère pas que la localisation de la parcelle en bordure est préjudiciable : « seul le travail compte ». On ne relève pas

de problème majeur dans cette exploitation. Cette parcelle est en phase finale d'installation. Elle n'a pas encore atteint les pleins rendements qu'elle peut espérer. Le relatif manque d'eau (il en juge la quantité toujours insuffisante, même l'hiver) est comblé semble-t-il par l'irrigation complémentaire à partir d'un puits privé (surtout pour le maraîchage d'été).
Sur le plan financier, l'atout majeur de cet exploitant de 53 ans est sa très bonne intégration aux circuits locaux de commercialisation des produits agricoles, ce qui lui permet de valoriser au mieux sa production. Il est lui-même *ghallêl*, collecteur de dattes, et trouve également les meilleurs débouchés à sa production fruitière (il a une arboriculture développée) et à son maraîchage. S'il ne travaille pas toujours lui-même son jardin (appels occasionnels à une main-d'œuvre salariée), il est cependant tous les jours sur sa parcelle. Son jardin compte proportionnellement peu de dattiers *deglet en-nûr*. Cet agriculteur pense qu'il faut que le jardin soit diversifié, et il souhaite profiter des maturations décalées des différents cultivars. Sa bonne maîtrise technique agricole laisse penser à une augmentation possible encore de la productivité de la parcelle qui n'a pas encore atteint son *optimum* de développement végétal.

ABDEL RAZZAK – DEGACHE, fig. 29, 30

Mode de faire-valoir : direct

Superficie totale : 0,76 ha

Surface cultures basses été 1995 : 8,66 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 8,45 ares

Palmiers dattiers : 164

Palmiers dattiers productifs : 114

Deglet en-nûr productifs : 50

Fruitiers : 190

Fruitiers productifs : 170

Animaux : 1 vache, 10 ovins et 13 caprins

Bien que plutôt intégrés à ces jardins en installation ou en rénovation en exploitation directe, les cas de Mahmoud (à Nefleyet) et d'Abdel Razzak (à Degache) sont un peu particuliers. Abdel Razzak n'atteint pas encore les rendements d'une parcelle installée, mais n'est plus tout à fait en cours d'installation. Le rendement par pied de ses palmiers (11 DT) est très proche de ceux d'Abdel Majid (12 DT) et de Bechir (9 DT). Cependant, sa densité de palmiers est plus forte et produit au total 1 280 DT pour 3/4 d'hectare (soit 1 680 DT/ha). Il mène avec succès des cultures maraîchères destinées (à 77 %) au marché local (courgette, piment, radis, persil…) pour finalement présenter un rendement de sa parcelle de 2 900 DT/ha. Ses seguias sont déjà cimentées, le bassin et le puits construits. Mahmoud est dans une situation similaire. Cette exploitation de 1,5 ha affiche un revenu de 3 350 DT pour un coût de fonctionnement de 2 700 DT. Le revenu commence à être intéressant, mais il est fortement entamé par le coût de la main-d'œuvre : l'exploitant n'est ni directement le propriétaire (un émigré), ni un *khammês,* mais un ouvrier permanent. Celui-ci est payé au mois (90 DT mensuels), ce qui lui procure 1 080 DT/an auxquels s'ajoute le revenu des cultures basses, soit 820 DT supplémentaires en valeur. En tant que *khammês*, il n'aurait droit qu'au cinquième des 2 800 DT de dattes vendues sur pied, soit 560 DT (en plus des 820 DT des cultures basses), somme qu'il juge évidemment trop faible pour changer de statut. Ainsi, il prolonge une situation de salarié qui prévalait et qui prévaut normalement en cas d'installation.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 208

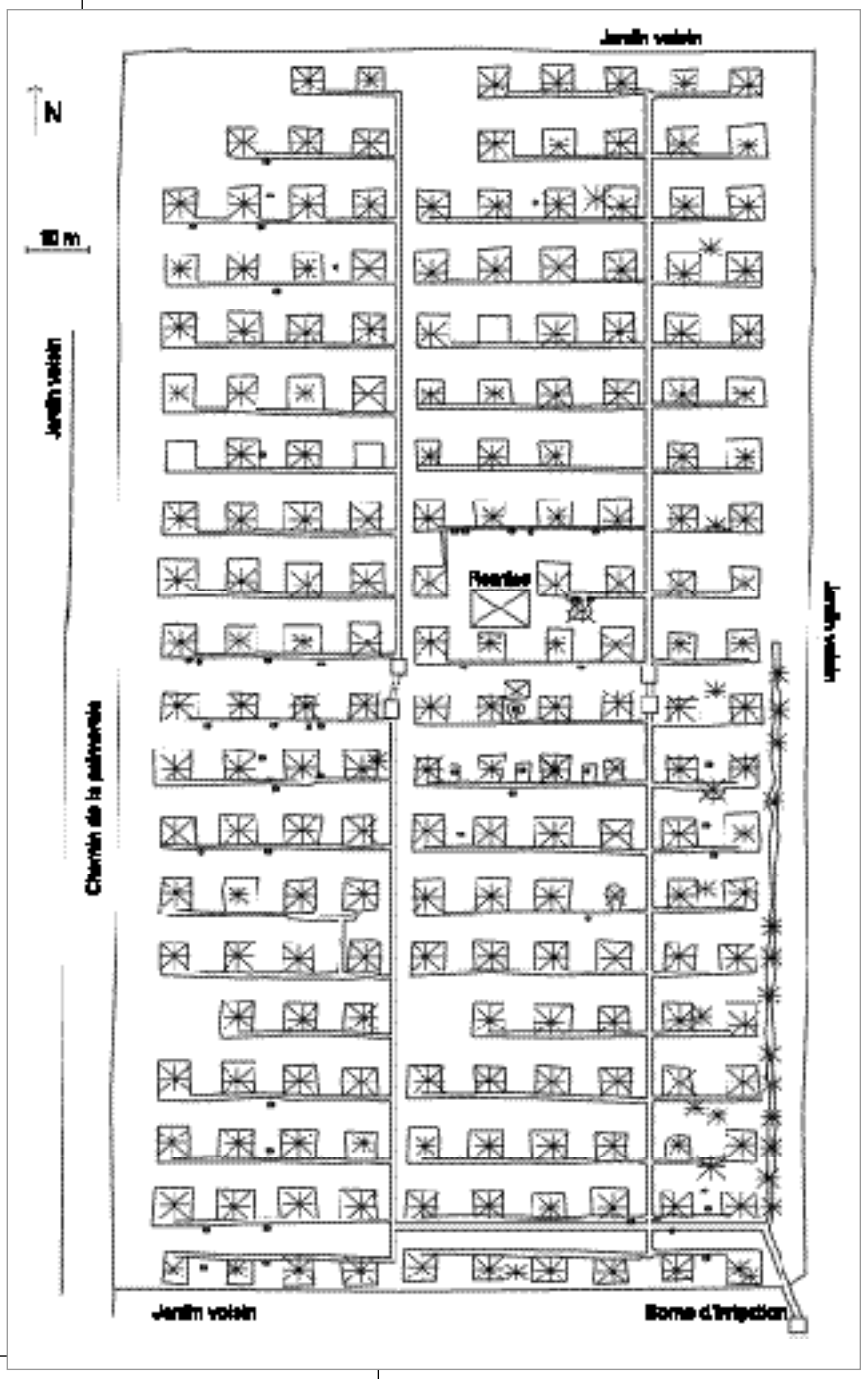


Fig. 26 –
Plan du jardin de Bechir (Ibn Chabbat).

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 209

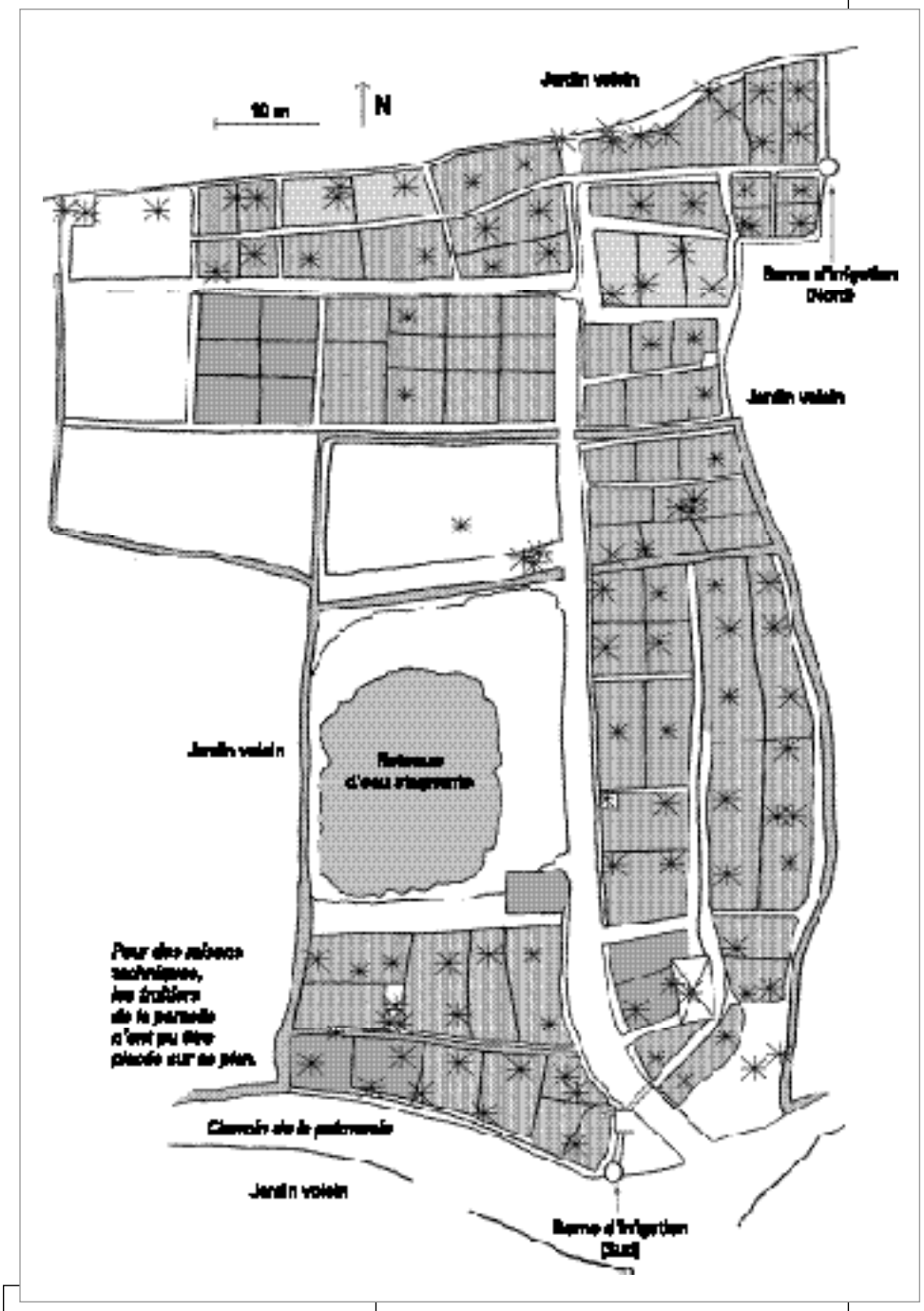


Fig. 27 –
Plan du jardin d'Abdel Majid
(El-Hamma)

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 210

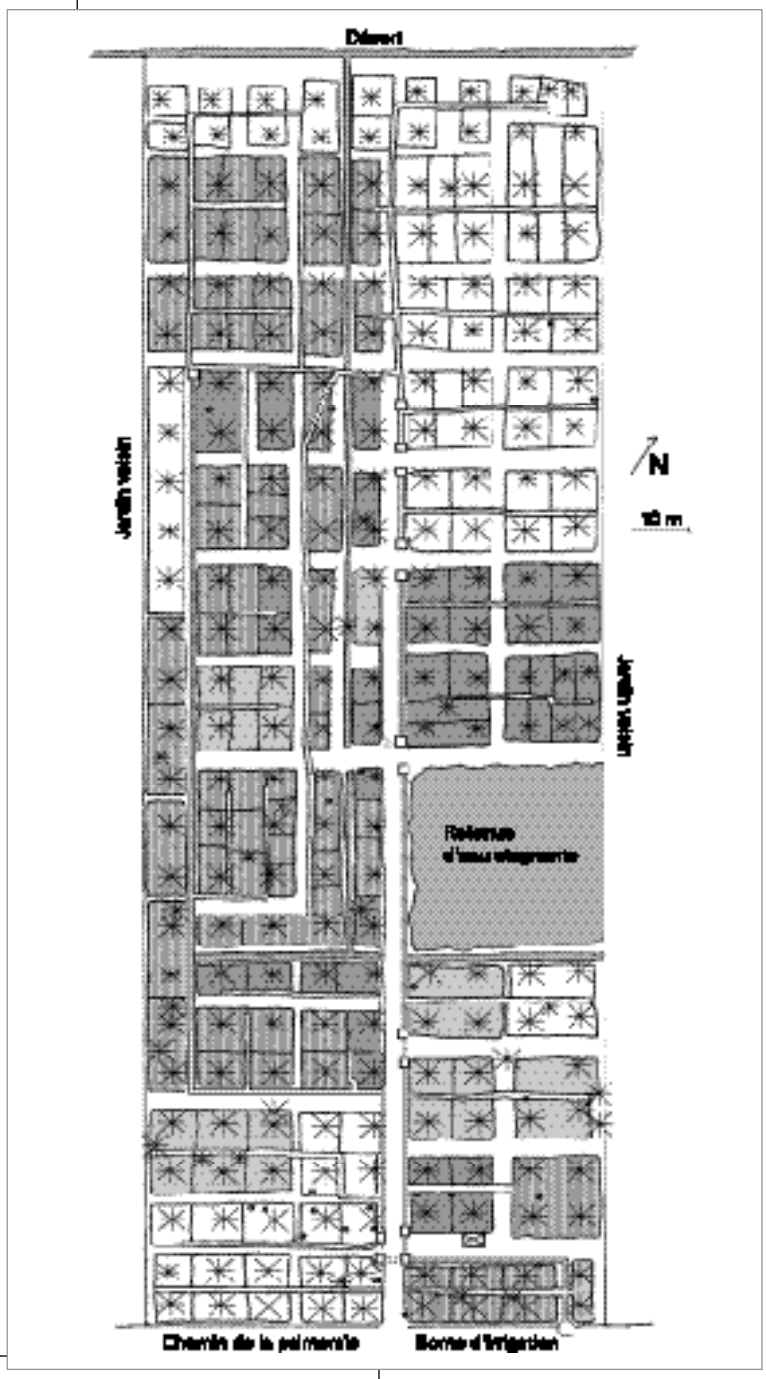


Fig. 28 –
Plan du jardin de Mahmoud (Nefleyet).

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 211

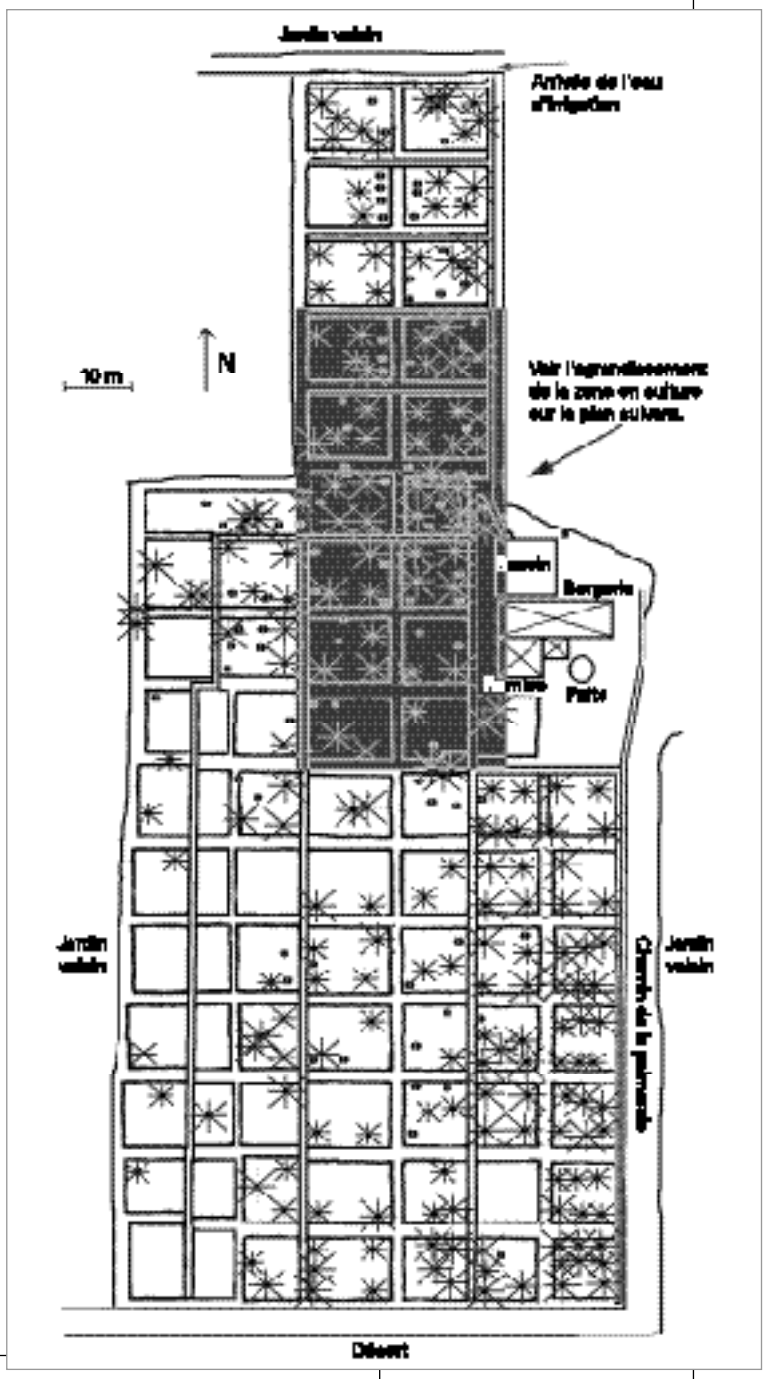


Fig. 29 –
Plan du jardin d'Abdel Razzak (Degache).

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 212

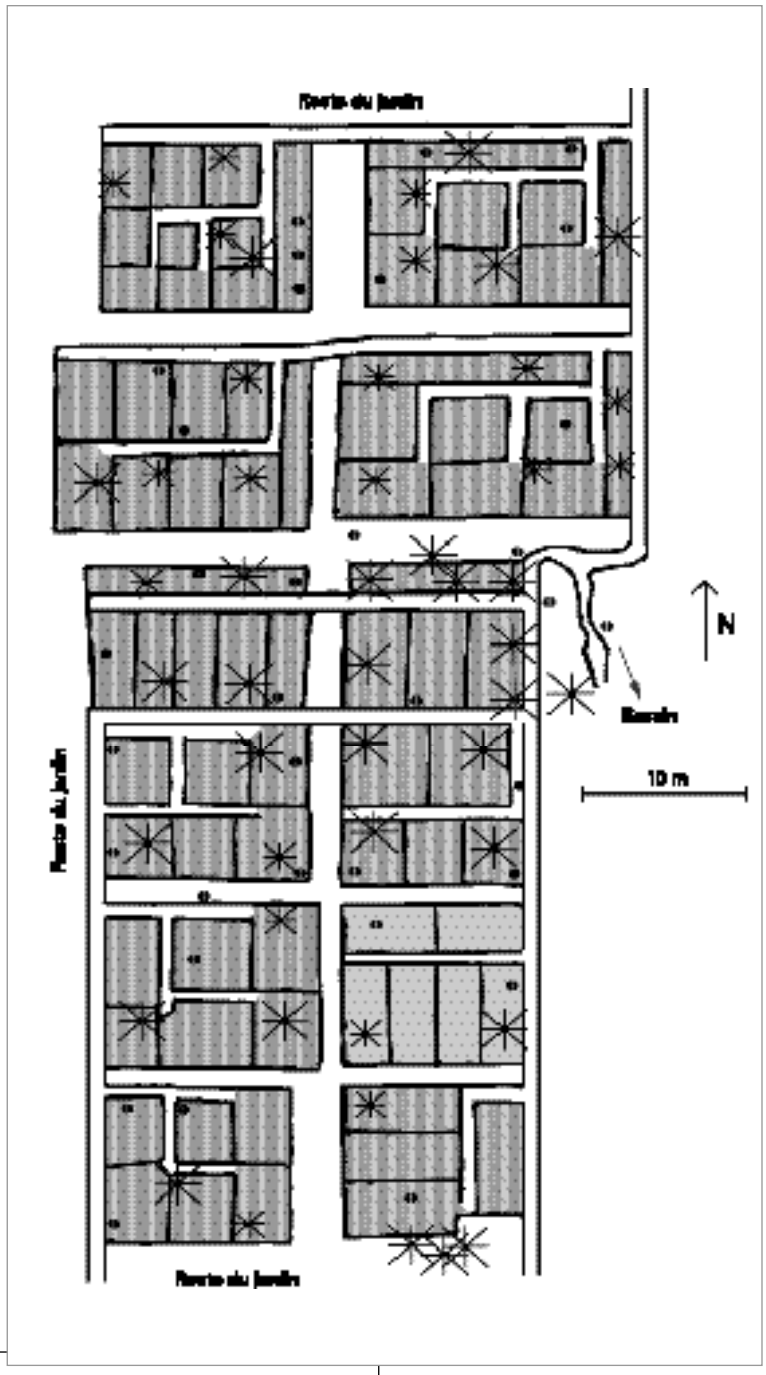


Fig. 30 –
Plan du jardin d'Abdel Razzak (Degache) - zone en culture.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 213

L'état III a : les jardins installés en *khammêsa*

Les jardins installés en *khammêsa* correspondent à la norme classique de l'agriculture oasienne jéridi : une agriculture productive en mode de faire-valoir indirect. Même performante, une parcelle (évidemment plantée en palmiers dattiers) doit atteindre un seuil critique en superficie pour que le cinquième de la production phœnicicole représente un revenu acceptable par le *khammês*, c'est-à-dire une somme compétitive vis-à-vis des traitements de salariés proposés dans l'agriculture ou même de manœuvres en dehors de l'agriculture. Pour simplifier, on peut dire que ce seuil est aujourd'hui de 2 ha, mais cela dépend évidemment à la fois du stade d'installation de l'exploitation, du taux de deglet nour, de la densité de la plantation et du rendement des palmiers, lui-même lié aux conditions pédoclimatiques. Cela n'a rien non plus de définitif puisqu'on peut être *khammês* seulement à mi-temps, n'assurant ainsi qu'une part de ses revenus : c'est le cas de l'exploitation de Sadik à El-Hamma où le *khammês* est salarié de l'exploitation proche de la sodad. On peut également être *khammês* sur plusieurs exploitations.

Le jardin appartient à un fonctionnaire de 80 ans à la retraite. Il réside maintenant à Tunis. Il ne se déplace plus sur le Jérid, mais envoie un fils deux fois par an pour s'occuper des deux parcelles qu'il possède à Nefleyet. Ces deux exploitations sont travaillées par le même *khammês* de 35 ans. Le suivi ne porte que sur l'une d'elles. Le *mâlek* même absentéiste est interventionniste et par exemple décide lui-même de la quantité de fumier à investir et envoie l'argent par mandat. Cela convient au *khammês* qui estime que son employeur connaît bien l'agriculture. Cette parcelle a été acquise gratuitement à l'Indépendance en 1954-1956 (ancien combattant ou Néo-Destourien). Le *khammês* est d'El-Hamma (où il possède un tiers d'hectare partagé avec ses frères). La parcelle de Nefleyet représente une surface de 1,5 ha plus une extension de 0,1 ha en bordure de piste (on peut s'étonner de cette extension alors que toute la parcelle n'est pas en culture). Le jardin ne connaît pas de problème réel, sinon celui lié à la palmeraie : une insuffisance chronique d'eau. Le *khammês* aimerait que le propriétaire envisage le creusement d'un puits. Celui-ci hésite, un parent lui faisant état de la salinité de l'eau du sous-sol.

Le *khammês*, qui a la confiance du propriétaire, jouit d'une bonne liberté d'action. Il organise le travail à sa façon et même la vente des dattes avec accord téléphonique du propriétaire. Le propriétaire laisse au métayer en général tous les fruits et légumes en sus du cinquième des dattes. Il y a peu de luzerne ou de fourrage dans ce jardin. Le métayer organise en fait l'espace de ses cultures sur deux jardins en même temps et en l'occur-

HOUCINE – NEFLEYET, fig. 31

Mode de faire-valoir : indirect

Superficie totale : 1,6 ha

Surface cultures basses été 1995 : 5,37 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 13,28 ares

Palmiers dattiers : 217

Palmiers dattiers productifs : 187

Deglet en-nûr productifs : 150

Fruitiers : 46

Fruitiers productifs : 42

Animaux : 1 vache

rence préfère planter la luzerne sur l'autre parcelle où il juge le terrain plus propice. La situation semble favorable et cette association devrait perdurer. Quant à la parcelle proprement dite, le *khammês* aimerait augmenter la densité de palmiers maintenant que ceux d'origine sont assez hauts et libèrent de la place au sol (c'est-à-dire qu'il voudrait tendre vers le modèle des palmeraies anciennes). Mais « c'est au propriétaire de décider ».

BRAHIM – CASTILIA, de 80 ans, fig. 32, 33

Mode de faire-valoir : indirect

Superficie totale : 4 ha

Surface cultures basses été 1995 : 79,75 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 111,10 ares

Palmiers dattiers : 379

Palmiers dattiers productifs : 319

Deglet en-nûr productifs : 270

Fruitiers : 179

Fruitiers productifs : 31

Animaux : 2 bovins

La parcelle de Brahim a été plantée en *deglet en-nûr* dans les dernières années du protectorat français (1949), comme l'ensemble de la palmeraie de Castilia. L'exploitation est en pleine production. Elle est en indivision entre une sœur et trois frères, héritiers du père décédé. Cette indivision se gère de manière classique : par le frère aîné (un fonctionnaire retraité résidant à Nefta). Cette indivision légale ne nuit pas à l'exploitation : la grande superficie, la bonne gestion entre indivisaires et les bons rapports entre *khammêsa* et propriétaires assurent la bonne marche de l'ensemble. On observe ici un fonctionnement relativement rare à deux *khammêsa* (38 et 40 ans). Les propriétaires ne voient pas de différence : ils cèdent aux deux *khammêsa* autant de rente phœnicicole qu'à un seul ; en revanche, ils ont ainsi moins recours à une main-d'œuvre extérieure. Quant aux *khammêsa*, ils considèrent que la production de dattes est assez importante pour deux (ou que la superficie est trop grande pour la travailler seul).
Les *khammêsa* cultivent presque toute la surface disponible, mais avec une faible rotation des cultures. Il s'agit d'une agriculture plus extensive (ou moins intensive) qu'habituellement dans les jardins d'oasis. Toutefois, la biodiversité est très élevée. Les cultures ne souffrent que de problèmes mineurs (présence d'escargots) et d'une maîtrise incomplète des principes de rotations de cultures (faire suivre des fèves par une jachère, par exemple). Une partie de l'exploitation (1,5 ha) est en fait une extension âgée d'une quinzaine d'années, mais qui a dû être délaissée un moment : les palmiers productifs ont un rendement moindre par rapport à ceux de la partie principale de l'exploitation. La perspective qui intéresse les propriétaires est de toucher une rente agricole. Les bons rapports entre le frère gestionnaire et ses métayers se concrétisent par la mise au point d'un petit élevage bovin à capitaux communs.

Ces deux exemples de jardins installés en *khammêsa*, l'exploitation Brahim à Castilia et celle de Houcine à Nefleyet, ont une composition en cultivar de 100 % de *deglet en-nûr* sauf palmiers surnuméraires (rajoutés par-dessus la trame des palmiers alignés). Toutefois, ce n'est pas une condition nécessaire à l'établissement de ces jardins.

Le niveau d'entretien des jardins est bon : chez Houcine, 340 heures par an sont consacrées au nettoyage et au désherbage, et chez Brahim, 620 heures. Dans les deux cas, les relations entre les propriétaires et les métayers sont bonnes : au minimum confiance et responsabilité (chez Houcine, c'est le *khammês* qui assure la négociation de la vente

sur pied des dattes), voire association (chez Brahim, le lait de l'élevage bovin revient aux *khammêsa*, mais l'achat et la vente des animaux sont partagés entre les *khammêsa* et le propriétaire ; la moitié des cultures basses vendues revient au propriétaire qui assume complètement le coût des intrants).

Le rendement des palmiers est bon, voire très bon. Le maraîchage est développé. Les rendements à l'hectare sont également bons : entre 2 780 (Houcine) et 5 400 DT/ha (Brahim). Chez Brahim, la part en valeur de production destinée aux *khammêsa* est de 4 870 DT sur les 21 740 DT totaux ; à cela s'ajoutent les 470 DT de la production laitière. Au total, partagé entre les deux *khammêsa*, le jardin produit une rémunération de 220 DT par mois. Cela représente une forte somme, due à la masse impressionnante de travail fourni. Les temps de travaux sur l'exploitation représentent 5 100 heures pour l'année dont 951 en travaux extérieurs. Compte tenu de la part du travail imputable aux *khammêsa* et de la part des revenus qui leur est destinée, les *khammêsa* valorisent l'heure de travail à 1,290 DT, ce qui est un peu au-dessus des normes agricoles de la région (1 DT/h). Si on reprend le même raisonnement avec Houcine, le *khammês* gagne 1 020 DT/an sur une sorte de mi-temps (il travaille une autre parcelle) ; consacrant 1 435 h/an à la parcelle, il valorise son heure de travail à 0,715 DT, ce qui est en dessous de la norme du 1 DT/h. Par conséquent, ce que permettent ces systèmes en *khammêsa* n'est pas tant de bien valoriser la force de travail des métayers que de l'exploiter (et cela avec tout de même des différences appréciables). En travaillant sur de grandes exploitations, le travail est assez important pour leur assurer un bon niveau de vie.

Indépendamment de cela, les jardins en mode de faire-valoir indirect doivent créer une inertie plus importante, car une personne de 80 ans peut continuer à gérer la parcelle au-delà de sa possibilité physique, en employant un jeune *khammês*. Cette alternative offre un intérêt : une plus grande possibilité de capitalisation ; et un inconvénient : le risque d'un plus grand manque d'initiative, surtout s'il y a nécessité d'adaptation aux évolutions du marché, par exemple.

Dans les systèmes d'exploitation en *khammêsa*, de très nombreuses variantes existent. Il peut arriver que sur de grandes exploitations un ou des ouvriers travaillent, ils sont alors rémunérés mensuellement et sont placés sous les ordres du *khammês* qui touche un revenu plus important avec le cinquième de la production phœnicicole. Dans un système simple de *khammêsa*, les variantes concernent surtout l'attribution des fruits autres que les dattes et les récoltes du maraîchage.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 216

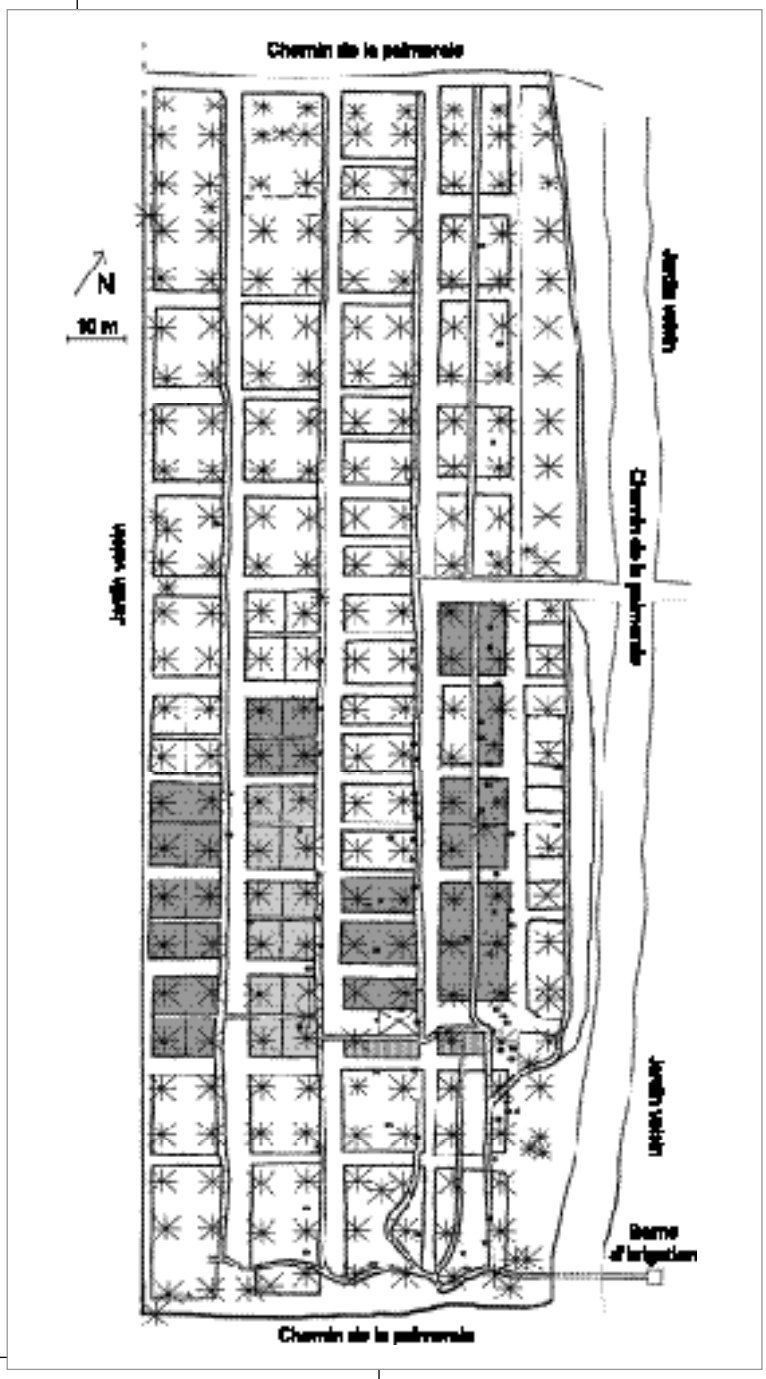


Fig. 31 –
Plan du jardin de Houcine (Nefleyet).

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 217

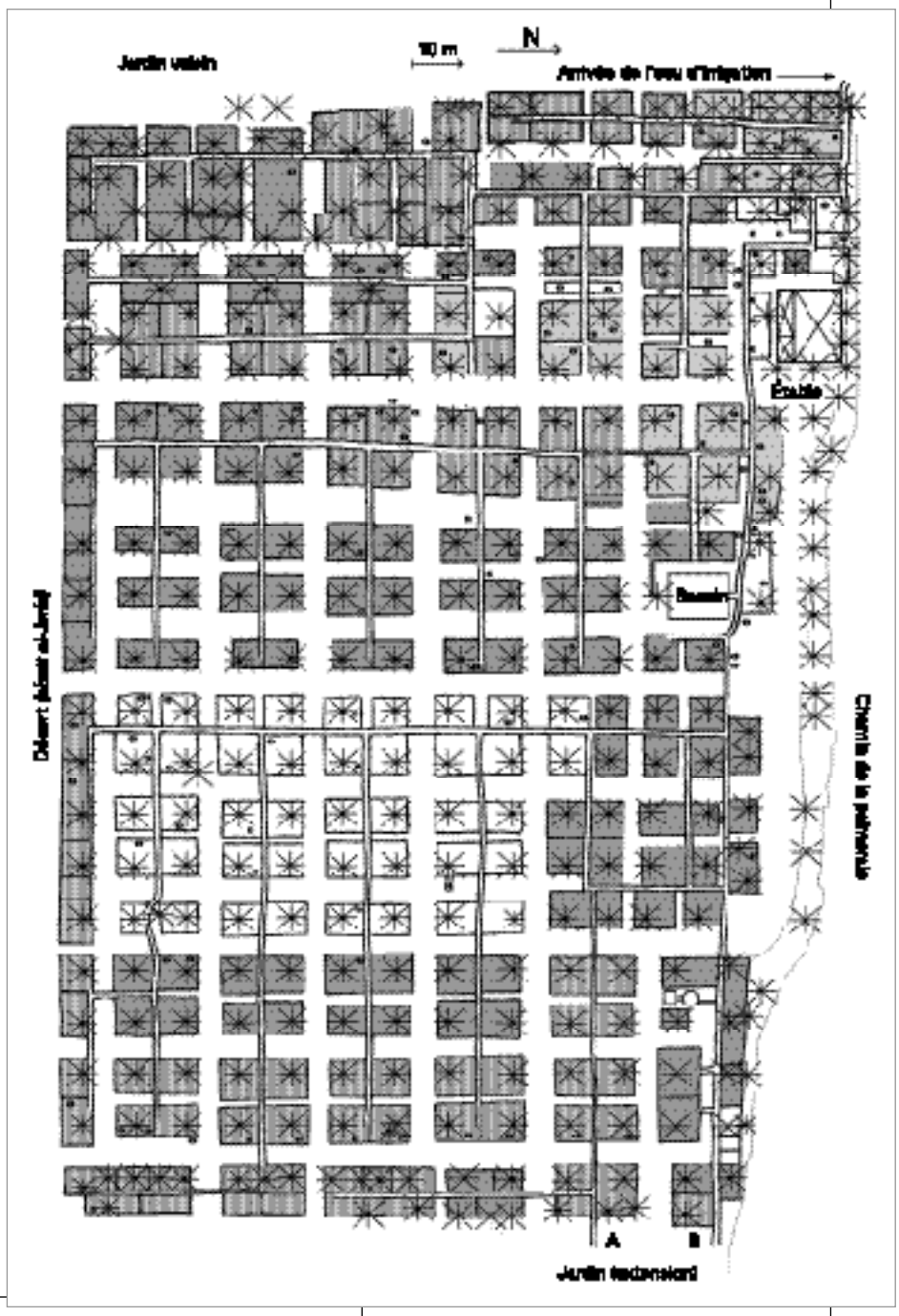


Fig. 32 –
Plan du jardin de Brahim (Castilia) - partie principale.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 218

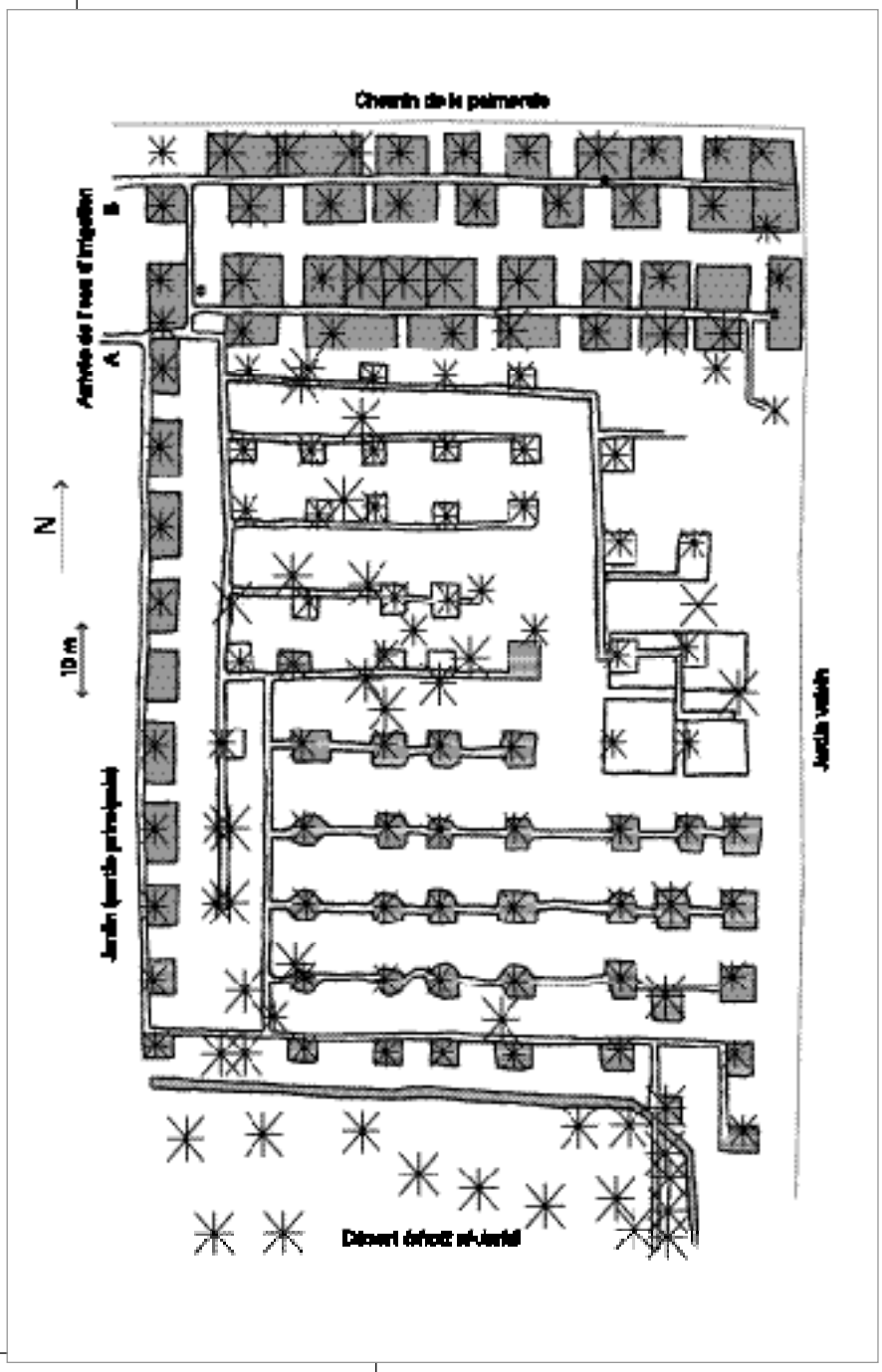


Fig. 33 –
Plan du jardin de Brahim (Castilia) - partie en extension.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 219

Le coût des intrants comme le fumier, l'engrais minéral, les semences, etc., parfois reviennent au seul propriétaire, parfois sont répartis entre le propriétaire et son métayer. Les propriétaires qui font participer leur *khammês* à ces coûts tiennent le raisonnement suivant : puisque ce n'est pas moi qui bénéficie (ou seulement en partie) du maraîchage, ce n'est pas à moi (ou seulement en partie) de financer leurs coûts de production (les semences, coût spécifique, ou le fumier, qui sert, dit-on alors, à 50-50 % aux palmiers et au maraîchage). Par exemple, ce jardin de Tozeur (2 ha) où le *khammês* garde les fruits (peu nombreux) et le produit du maraîchage : il paye 50 % du coût des engrais et la totalité du coût des semences.

L'état III b : les jardins installés en exploitation directe

Les exploitations installées en faire-valoir direct sont globalement du même type que celles confiées en *khammêsa* ; en diffère le mode de faire-valoir. Il s'agit la plupart du temps de parcelles plus petites, à moins que plusieurs exploitants apparentés s'occupent de la même parcelle (cas de Ridha). Il peut également exister des formes transitoires. Le jardin est en général en bon état et productif, relativement à la surface.

Tayeb (41 ans), le propriétaire, a reçu en 1982 de l'État une parcelle déjà âgée de cinq ans (cas général), dans le cadre du projet social (ici de sédentarisation) de Dghoumes. Cette parcelle ne connaît pas de réel problème, sinon des insuffisances de drainage du terrain : située dans un coin assez argileux de la palmeraie qui reçoit l'eau de pluie des reliefs, elle souffre parfois d'un excès d'humidité. Un autre problème propre à l'oasis est l'éloignement des marchés urbains.

Il est difficile de discerner une stratégie agraire. Il ne semble pas que le propriétaire suive un ordre strict de rotation des plantes, sinon qu'il sème de la luzerne et la laisse en place trois ans pour éviter le *nejem*. Le chiendent serait même tué par ce fourrage. La luzerne, culture principale (en termes de biomasse et de temps), est surtout travaillée par la femme (cas classique dans les oasis bédouines). Le propriétaire possède un revenu extérieur en travaillant dans une exploitation de la sodad proche (300 dinars/mois). Son projet est de diminuer la taille de son troupeau ovin et caprin en stabulation (déjà restreint) pour emprunter le modèle *jeridî*. Il pense que l'entretien des animaux occasionne trop de travail (fourrage, entretien…). Il envisage de les vendre pour n'en garder tout au plus que deux ou trois. En diminuant le troupeau, il réduira la surface en fourrage et

TAYEB – DGHOUMES, fig. 34

Mode de faire-valoir : direct

Superficie totale : 0,5 ha

Surface cultures basses été 1995 : 18,51 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 22,16 ares

Palmiers dattiers : 55

Palmiers dattiers productifs : 39

Deglet en-nûr productifs : 38

Fruitiers : 72

Fruitiers productifs : 10

Animaux : 3 ovins et 20 caprins

l'allouera en blette et piment. Par ailleurs, il projette d'acheter une vache laitière dans un but d'autoconsommation (le lait pour les enfants). Il compte par ailleurs entreprendre aussi l'installation de 150 m de rigoles (*swâgî*) en ciment dans le jardin.

RIDHA – NEFTA, fig. 35, 36

Mode de faire-valoir : direct

Superficie totale : 1,3 ha

Surface cultures basses été 1995 : 36,34 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 17,98 ares

Palmiers dattiers : 470

Palmiers dattiers productifs : 400

Deglet en-nûr productifs : 150

Fruitiers : 550

Fruitiers productifs : 270

Animaux : 26 caprins

Parcelle éclatée entre différents héritiers résidant hors du Jérid (Tunis, Paris…), les exploitants actuels la rachetèrent il y a cinq ans. Alors en mauvais état, les deux frères (Ridha, 33 ans, l'aîné) et leur jeune cousin ont depuis planté des arbres fruitiers, amendé le terrain, reformé les planches, etc. Le jardin est bien entretenu. Il fait d'ailleurs la fierté des fonctionnaires du CTV de Nefta qui y mènent les groupes scolaires ou étudiants. Les exploitants sont déjà propriétaires d'autres parcelles sur lesquelles ils répartissent leurs cultures, en attendant de pouvoir les échanger contre des parcelles attenantes pour réunir une propriété d'un seul tenant (difficile, du fait du morcellement élevé du parcellaire de la vieille palmeraie de Nefta). Le nombre de palmiers dattiers du cultivar *deglet en-nûr* est faible, mais la forte densité en cultivars autres (dits « variétés communes ») semble compenser cela en terme de rendement. Les propriétaires possèdent dans le jardin un puits (équipé d'une motopompe) qui sert pendant l'hiver à augmenter le débit de la *nûba* en déversant dans la seguia l'eau de la borne. À partir du mois de mai, ce puits est un moyen d'irrigation à part entière, utilisé pratiquement tous les jours pendant six heures.
Dans un enclos sur la parcelle, ils possèdent par ailleurs un élevage de chèvres. Le jardin contient aussi quelques ruches et deux petits bâtiments aménagés, de nombreuses fleurs (roses, jasmins…), des vérandas de roseaux sur lesquelles poussent des fleurs. Le cadre très agréable a poussé un Français du secteur touristique à leur proposer de réfléchir à l'accueil possible de touristes. Ils commencent d'ores et déjà à accueillir quelques groupes. Ils ont pour projet d'aménager le jardin (tout en lui conservant sa fonction productive) afin d'en faire un « camping », ce terme recouvrant l'hébergement en bungalows et un café (surtout nocturne).

Les deux exploitations de l'échantillon, Tayeb à Dghoumes et Ridha à Nefta, présentent de très bons rendements à l'hectare : la parcelle de Ridha a un rendement d'environ 7 550 DT/ha ; la parcelle de Tayeb produit 5 800 DT/ha. Les palmiers ont de très bons rendements : 28 kg et 22 DT par pied productif chez Ridha, 73 kg et 44 DT par pied productif chez Tayeb.

Cela s'explique en partie par un bon entretien du jardin. De nombreuses heures sont consacrées au nettoyage : 500 chez Tayeb et 600 chez Ridha, soit respectivement 27 et 14 % du temps global (élevage compris) sur l'exploitation. L'investissement en temps est lui-

même important, les propriétaires étant ordinairement présents tous les jours sur l'exploitation. Chez Ridha, le nombre d'heures absorbées par l'exploitation est de plus de 4 400 heures (soit 3 400 h/ha) réparties à 45 % en cultures, 47 % en travaux généraux et 8 % en élevage. Chez Tayeb, le total des temps de travaux est de 1 850 heures (soit 3 700 h/ha) réparties à 51 % en cultures, 39 % en travaux généraux et 10 % en élevage. Ramenée à l'hectare, leur répartition des temps consacrés par poste est très similaire. En ce qui concerne les coûts d'exploitation, les dépenses sont nettement moindres chez Tayeb, même ramenées à l'hectare. En fait, 55 % des dépenses de Ridha sont dues à l'emploi d'une main-d'œuvre extérieure. Les propriétaires — les deux jeunes frères et le cousin — travaillent aussi d'autres parcelles de la famille. Tandis que la surface réduite de Tayeb évite de recourir au salariat pour les grands travaux du jardin (travail du sol, pollinisation ou récolte), celle plus grande de Ridha y contraint ses propriétaires.

Le bilan de Tayeb (ventes effectives, les dépenses déduites) est de 3 670 DT/ha ; celui de Ridha est de 4 440 dt/ha. Cependant, pour ces exploitations, le système technique demeure traditionnel, contrairement, nous allons le voir, aux jardins en « entreprises rurales ». Ces cultivateurs établissent les itinéraires techniques qu'ils connaissent. Cette apparence traditionnelle n'est pas vraiment imputable à une revendication de maintien d'un ordre hérité pas plus qu'à une réelle défiance vis-à-vis des techniques plus modernes : ils n'y ont pas accès.

Dans les deux cas présentés ici, un élevage est lié à la parcelle, valorisant les résidus de l'agriculture et fournissant le fumier, mais consommant du temps.

Les systèmes culturaux de ces deux exploitations sont toutefois différents. Alors que chez Ridha, la culture du palmier dattier (à forte densité dans ce jardin) représente, avec 1 225 heures, plus de 60 % des temps consacrés aux cultures, chez Tayeb, cette culture ne pèse qu'un peu plus de 260 heures (soit moins de 30 % du total). Ici, une autre culture prédomine : la luzerne représente à elle seule 50 % des temps de travaux sur les cultures. Ainsi, le palmier dattier et la luzerne s'approprient 80 % des temps de travaux. Différents systèmes culturaux coexistent donc au sein d'une même région, des systèmes tout aussi efficaces que les jardins installés en exploitation directe.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 222

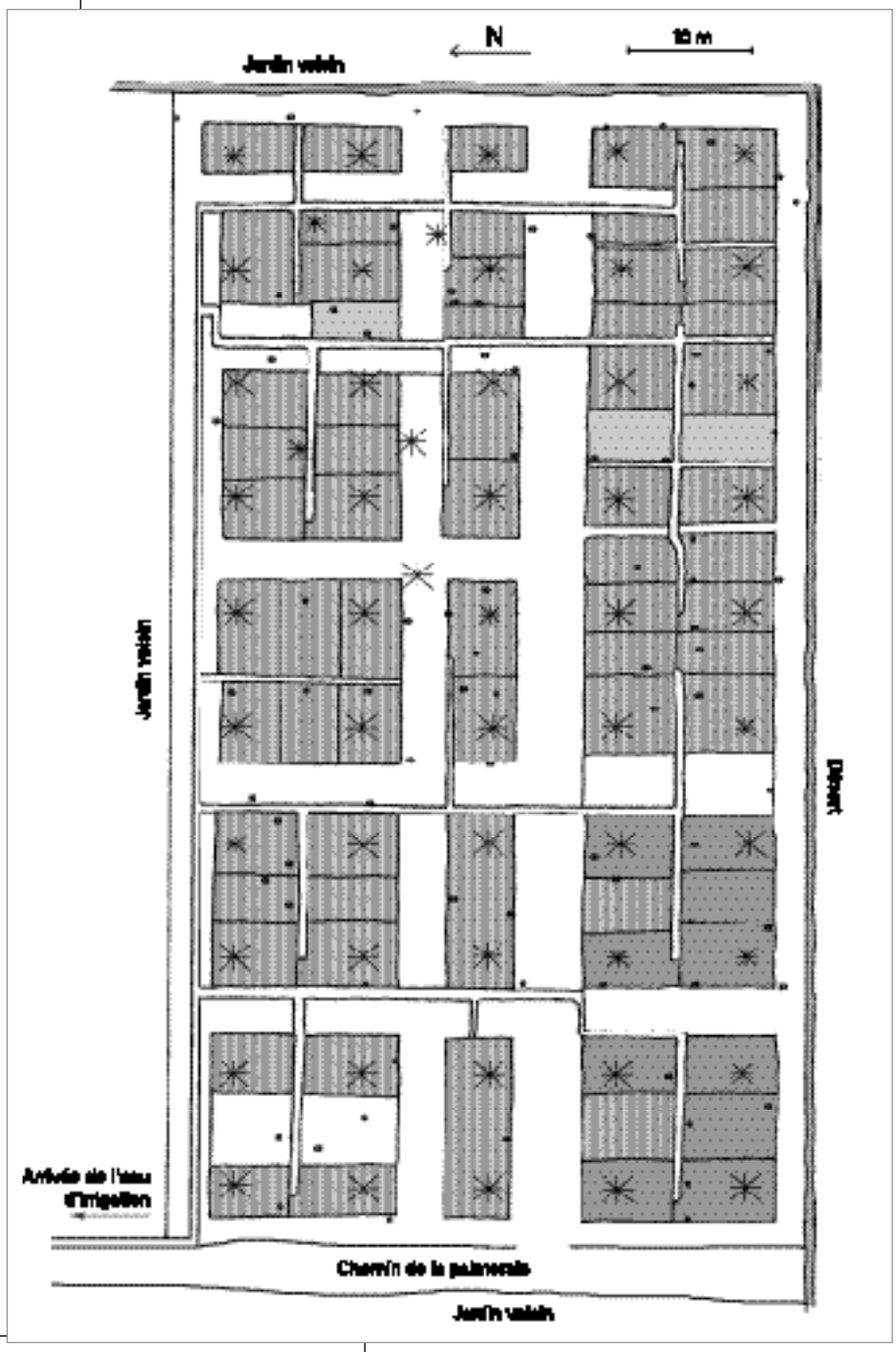


Fig. 34 –
Plan du jardin de Tayeb (Dghoumes).

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 223

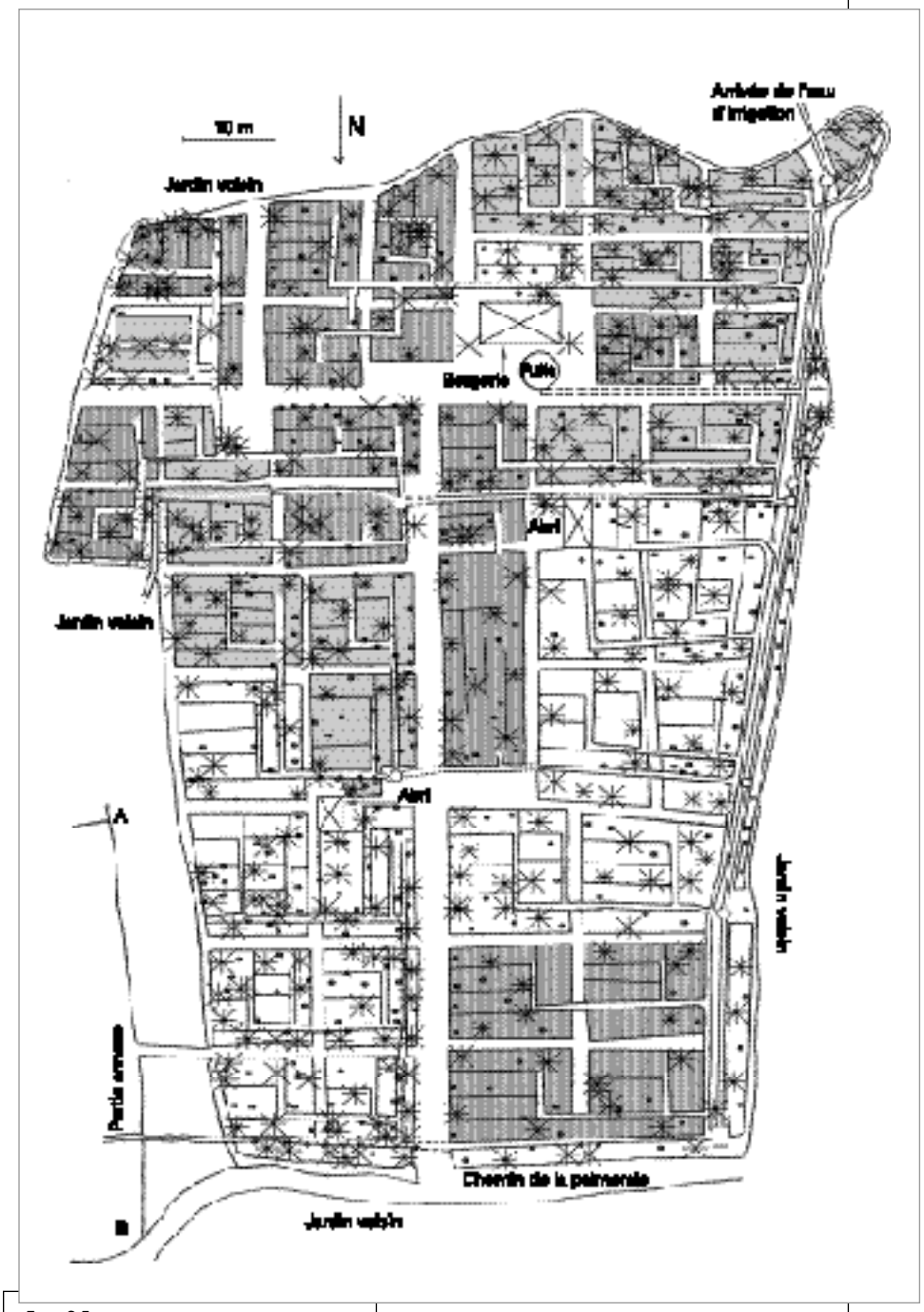


Fig. 35 –
Plan du jardin de Ridha (Nefta)
- partie principale.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 224

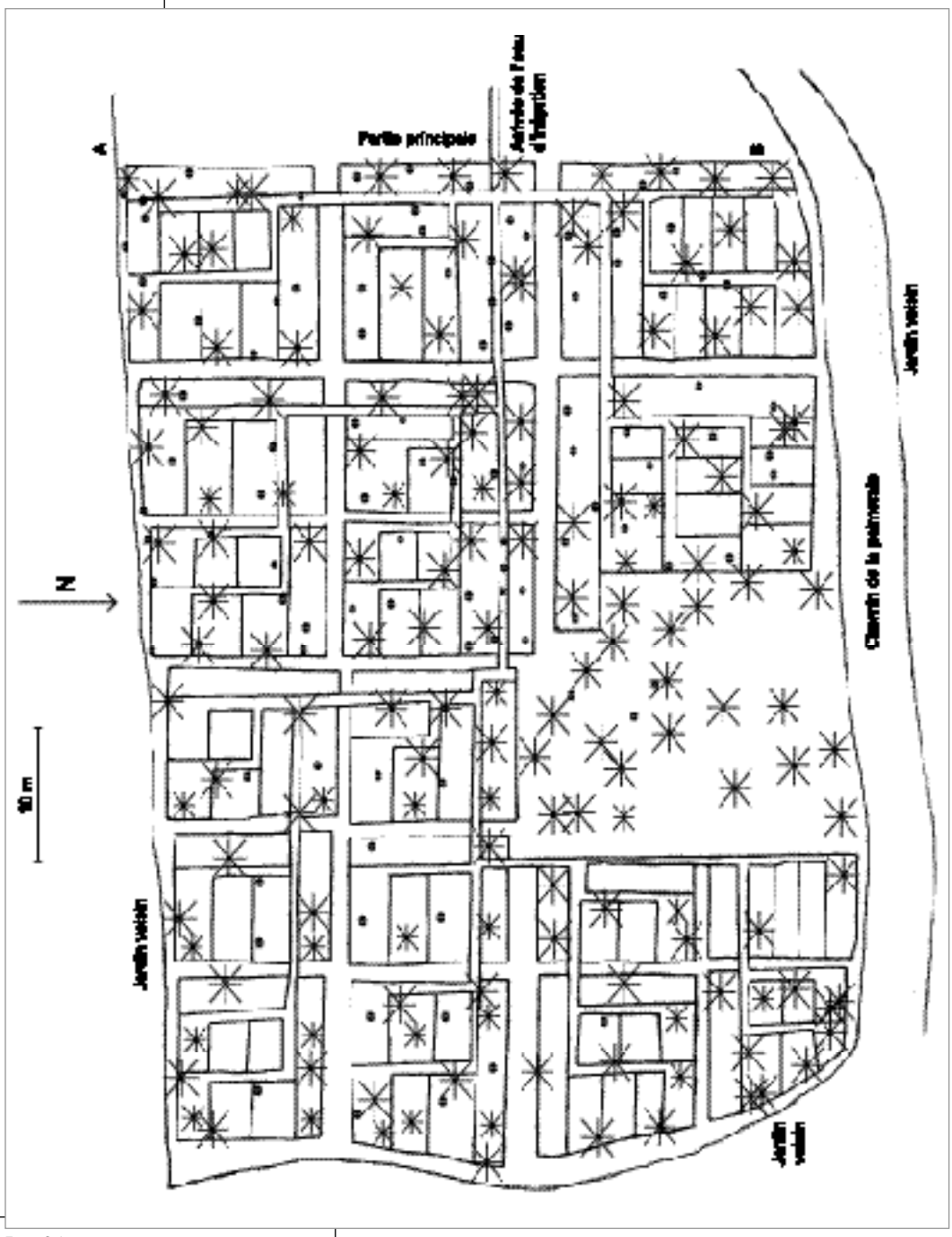


Fig. 36 –
Plan du jardin de Ridha (Nefta)
- partie annexe.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 225

L'état IV : les entreprises rurales

L'entreprise rurale est sans nul doute la forme de jardin la moins bien représentée au Jérid, mais elle est qualitativement importante. Elle est issue du mariage d'un contexte oasien (parfois dénié) et de l'apport revendiqué d'une « pensée moderne » de l'agriculture. Les propriétaires, souvent d'origine aisée, se caractérisent surtout par une volonté forte d'entreprendre (au sens capitaliste) et la disposition des moyens nécessaires à la poursuite de leurs objectifs. Les entreprises rurales peuvent être issues d'une évolution des jardins installés en *khammêsa* ou en exploitation directe.

Le jardin de Taher est situé dans une palmeraie créée sous le protectorat français, avant l'Indépendance, en vue de produire des dattes précoces à proximité de Tozeur. Des lots importants en surface avaient été distribués à des proches des autorités de l'époque. Après la mort du père, propriétaire de cette exploitation, les 4 ha sont restés jusqu'à 1993 en indivision, gérés par un des frères. Aujourd'hui, elle est divisée dans la longueur en quatre lots d'un hectare. Cependant, les frères, tous titulaires de diplômes supérieurs, sont souvent absents (travail en dehors de la région). Le suivi a porté sur l'une des exploitations, celle de Taher, 40 ans, ingénieur en industrie qui travaille en Europe et au Moyen-Orient. C'est un gérant (*waggâf*) de 43 ans, supervisé par un des frères, qui s'occupe des quatre exploitations. Cette parcelle possède avant tout des atouts : elle est proche de Tozeur, donc sans problème de commercialisation, la vente des dattes (uniquement des *deglet en-nûr* profitant de bonnes caractéristiques pédoclimatiques) est organisée en commun sur les 4 ha, il y a donc une possibilité aisée de négociation. C'est une exploitation qui a bénéficié d'investissements importants (grâce à l'origine aisée du propriétaire).
Le gérant est lui-même intéressé par le maraîchage, tout comme le salarié ou le gardien (personnels partagés entre les quatre parcelles), mais il considère que la texture sableuse du sol conduit à fortement irriguer les palmiers et certaines plantes maraîchères en souffriraient (comme le piment qui n'a pas encore donné). Le propriétaire, lui clairement, désire que son personnel ne se consacre pas au maraîchage : il craint que ce travail ne se fasse aux dépens des palmiers dattiers. Les propriétaires envisagent une mécanisation plus poussée notamment pour le travail du sol. Puisqu'ils ne prévoient pas de cultures maraîchères, la seule contrainte selon eux est le système traditionnel d'irrigation et ils pensent le remplacer sans doute par un système plus souterrain.

TAHER – CASTILIA, fig. 37

Mode de faire-valoir : indirect

Superficie totale : 1 ha

Surface cultures basses été 1995 : 19 ares

Surface cultures basses hiver 1995/96 : 2 ares

Palmiers dattiers : 182

Palmiers dattiers productifs : 132

Deglet en-nûr productifs : 125

Fruitiers : 95

Fruitiers productifs : 30

Animaux : 2 bovins et 20 ovins

Les stratégies d'investissement des « entreprises rurales » sont audacieuses et tendent vers la diversification mesurée de la production (surtout quand les palmiers ont atteint leur plein rendement). On peut

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 226

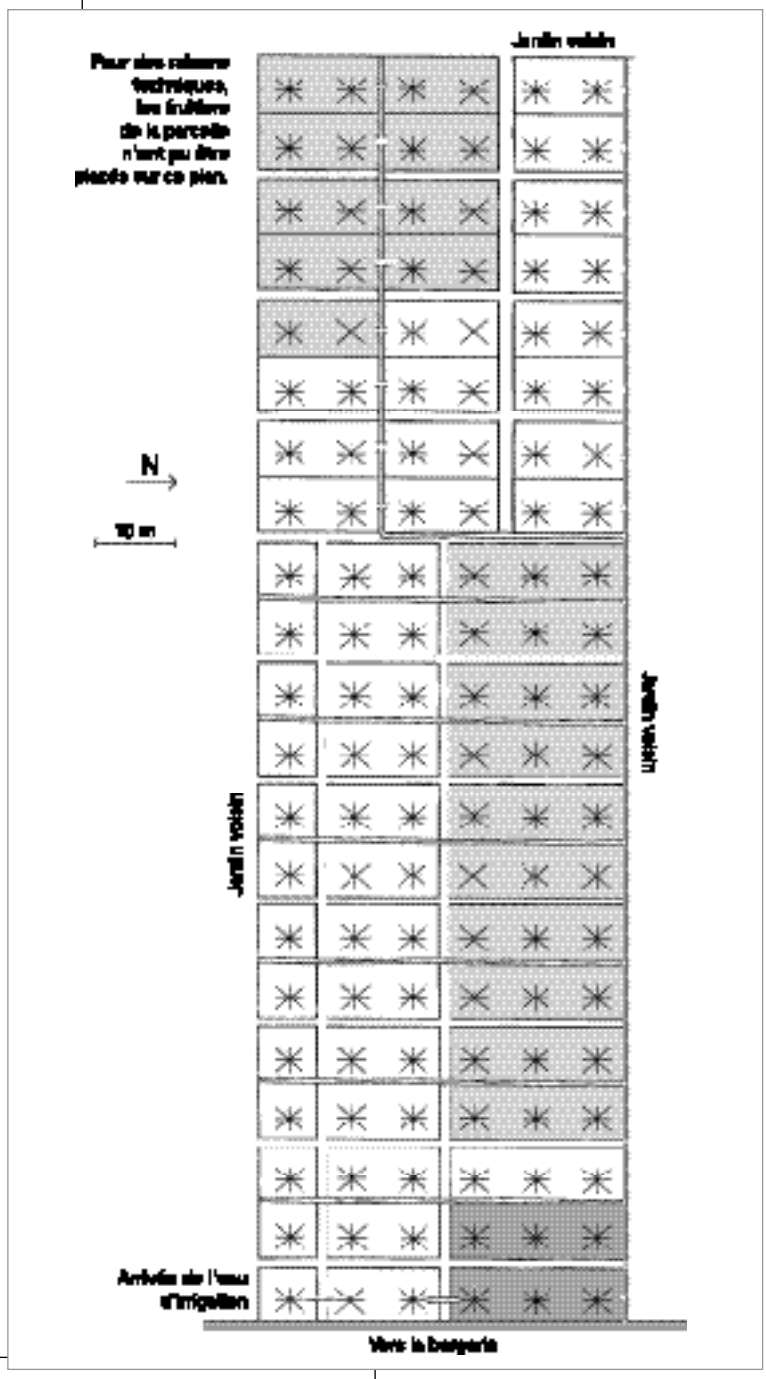
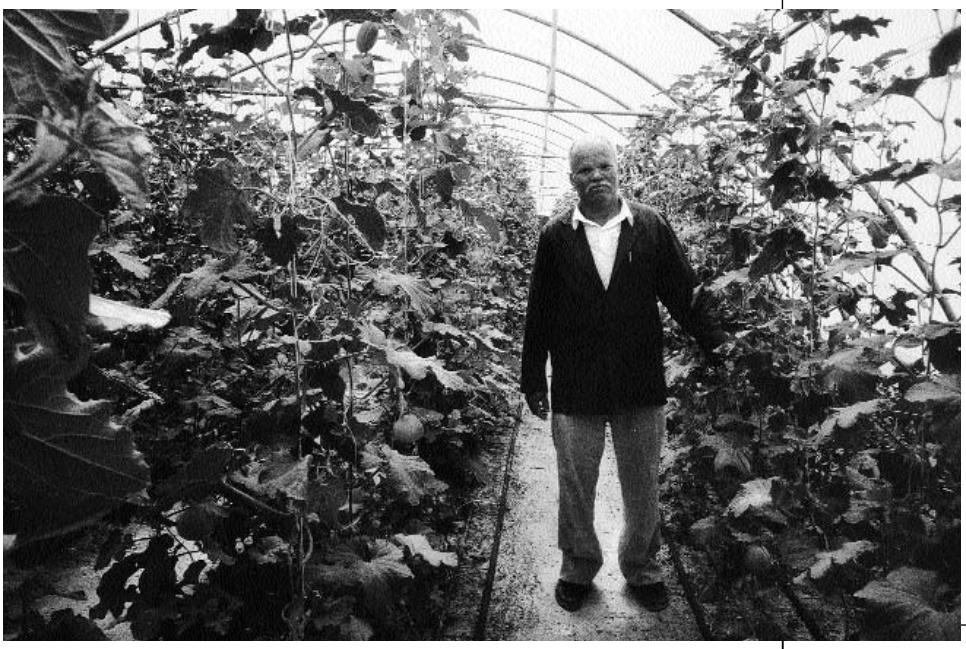


Fig. 37 –
Plan du jardin de Taher (Castilia).

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 227



Serres du projet géothermique.
Avril 1999, près de El-Hamma (Tunisie).
L'utilisation de la chaleur des eaux pompées dans les nappes profondes permet à quelques serres pionnières une production de légumes de primeur.

observer parfois des cultures sous serres produisant des primeurs ou, comme dans notre échantillon, une diversification vers l'élevage bovin laitier et vers l'arboriculture fruitière. Ainsi, chez Taher, l'espèce fruitière développée est le citronnier (qui apparemment s'y plaît). La production en valeur du lait est beaucoup plus intéressante : 1 550 DT pour l'année de suivi, mais l'élevage est mal intégré à la parcelle (bien qu'à proximité) et les coûts en alimentation du bétail recouvrent quasiment le gain de la production.

L'investissement porte aussi sur les infrastructures (seguias cimentées, enclos pour le cheptel) et les équipements (mini-tracteur, remorque). Le niveau technique se dégage du « traditionnel » (objet alors d'un discours plutôt négatif), une émancipation parfois revendiquée qui prend pour modèle une agriculture plus septentrionale.

La production générale en culture est bonne, sinon très bonne. Chez Taher, le rendement est d'un peu plus de 4 800 DT pour un hectare, malgré les mauvaises conditions météorologiques dont a souffert cette exploitation l'année du suivi. L'entretien des parcelles est bon. Toutefois, c'est la qualité de la gestion qui ne suit pas et les erreurs ne sont amorties que parce que les revenus extérieurs du propriétaire sont solides.

L'épilogue de cette diversité des états d'exploitation

Le supposé « choix » d'un agriculteur d'une stratégie d'exploitation résulte d'une « situation », pour un moment donné, par l'intégration des trajectoires d'un jardin et des trajectoires de ceux qui le pratiquent.

La présentation d'états de jardins du Jérid a d'abord permis d'illustrer la variété des situations possibles (et empruntées) dans une même région oasienne. D'exploitations parfaitement installées et rentables à des situations d'abandon, de parcelles de 4 ha à des superficies huit fois plus petites, des itinéraires techniques excellents ou mauvais, classiques ou modernistes… et aucune corrélation simple ne se trace entre ces paires d'oppositions. Ces références technico-économiques montrent que le « choix » pour un exploitant d'adhérer à l'un des différents types de conduite du jardin, c'est-à-dire d'opter pour ce que l'on peut appeler une stratégie d'exploitation, résulte à un moment donné de l'intégration des trajectoires d'un jardin et des trajectoires de ceux qui le pratiquent. Cette intégration, datée et localisée, est une « situation » qui contient des contraintes, des facilités et des marges de manœuvre (plus ou moins fortes et prises en compte). Le milieu est certes écologiquement conditionné par l'aridité, mais les contraintes propres de la situation ne sont pas liées, de façon directe, à l'écologie (toute la région est aride, par exemple). Au niveau de la typologie des états d'exploitation sont concernés en particulier les attentes de cet acteur cultivateur par rapport à son jardin, ses revenus extra-agricoles, son origine sociale, ses motivations personnelles, etc., autant d'éléments non déconnectés de supports sociaux et géographiques. Autrement dit, si l'état d'un jardin (reconnu par son système d'exploitation) transcende les zones d'oasis, il ne s'en affranchit pas non plus entièrement — si l'on peut dire, il y est foncièrement lié.

Prenons un exemple simple qu'illustrera le tableau 9. Il y a une tendance générale assez logique et linéaire à ce que plus les exploitations ont une grosse production de dattes (en valeur et par an), plus leurs rendements (valeur, par an et par hectare) sont également élevés. L'équation qui dessinerait la courbe de tendance serait une sorte d'équation de l'usage de l'espace agricole oasien (au Jérid). Ainsi Brahim et Taher, tous les deux situés à Castilia, ont des rendements très proches et élevés avec pourtant des surfaces différentes (de un à quatre), et des modes de faire-valoir différents, ce qui confirme l'idée d'une linéarité. Toutefois, un exploitant dans le haut du tableau se distingue : Ridha. Sa productivité en dattes à l'hectare est encore plus élevée signant une sorte de climax du caractère intensif de l'agricul-

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 229

Épouvantail dans des cultures maraîchères. Août 1995, Castilia (Tunisie). Pour se jouer des aléas agricoles, les jardiniers recourent à des registres de différentes technicités, chimiques, comportementales ou magiques.

Tabl. 9 – Exemples de productions agricoles en valeur dans des jardins du Jérid.

Nom de l'exploitation	Surface (ha)	Valeur de production dinars/an				Valeur de production dinars/ha et/an			Rapport en valeur de production		
		Dattes	Fruits	Cultures basses	Total	Dattes	Fruits	Cultures basses	Dattes %	Fruits %	Cultures basses %
Abdel Majid	1,00	872,800	28,600	1 409,035	2 310,435	872,800	28,600	1 409,035	38	1	61
Abdel Razzak	0,76	1 276,310	443,250	504,180	2 223,740	1 679,355	583,224	663,395	57	20	23
Tayed	0,50	1 715,400	194,050	996,150	2 905,610	3 430,800	388,100	1 992,320	59	7	34
Habib	0,50	672,100	0,000	437,685	1 109,785	1 344,200	0,000	875,370	61	0	39
Massoud	1,00	879,750	2,000	356,696	1 238,446	879,750	2,000	356,696	71	0	29
Amara	2,00	837,200	103,750	187,420	1 128,370	418,600	51,875	93,170	74	9	17
Sadik	1,00	1 396,150	67,400	356,540	1 820,090	1 396,150	67,400	356,450	77	4	20
Mahmoud	1,50	2 819,600	0,000	603,360	3 422,960	1 879,733	0,000	402,240	82	0	18
Taher	1,00	4 215,000	333,000	267,300	4 815,300	4 215,000	333,000	367,300	88	7	6
Ridha	1,30	8 775,075	107,250	919,300	9 801,625	6 750,058	82,500	707,154	90	1	9
Brahim	4,00	20 433,800	68,750	1 233,570	21 736,120	5 108,450	17,188	308,393	94	0	6
Houcine	1,60	4 292,800	14,500	139,975	4 4470,275	2 683,000	9,063	87,484	97	0	3
Ali	1,45	270,600	0,000	26,200	296,800	186,621	0,000	18,069	91	0	9
Bechir	2,00	1 827,267	0,000	0,000	1 827,267	913,634	0,000	0,000	100	0	0
Hassan	2,00	2,000	0,000	0,000	2,000	1,000	0,000	0,000	100	0	0
MOYENNE		3 353	91	496	3 939	2 117	104	503	79	3	18
MOYENNE DE L'EXTRAIT		4 015	114	618	4 747	2 555	130	627	74	4	22

Dans l'extrait, ont été retirées les exploitations non représentatives : Hassan, Bechir et Ali (qui sont en abandon ou sans cultures basse).

ture oasienne (sans doute rendu possible par l'environnement socioécologique de la vieille palmeraie de Nefta). Ce tiercé en production de dattes est bouleversé si cette fois l'on considère le rendement (en valeur) des cultures basses : Abdel Majid et Tayeb sont en tête. Le jardin d'Abdel Majid est dans un état d'installation qu'il finance par l'élevage bovin, d'où, en rapport à la surface, l'énorme quantité de cultures basses récoltée (pour le fourrage et dans une moindre mesure l'autoconsommation). Le jardin de Tayeb, lui, est dans un état installé : on ne peut lui avancer le même argument. Cela signifie que le jardinier s'est écarté de la norme oasienne classique (en cultivant presque davantage une luzernière qu'une palmeraie puisque ce jardin compte moins de 60 % de sa valeur de production issue des dattes), et cela est rendu possible par l'environnement socioécologique de Dghoumes. Toutefois, Habib, lui aussi de Dghoumes, ne connaît pas le même rendement en cultures basses, non plus qu'Ali en rendement de dattes alors qu'il est situé comme Ridha à Nefta.

Si l'état d'un jardin l'associe à une forme de système d'exploitation, et par là à une orientation dans sa stratégie d'exploitation (les jardins de Tayeb et Ridha partagent le même état, la famille est très impliquée, l'investissement horaire est important, etc.), toutefois l'état ne résume pas les systèmes culturaux. À ce niveau, demeure encore une variabilité stratégique et tactique. Contredisant tout déterminisme strictement écologique, les pratiques oasiennes des jardiniers sont multiples, et mieux encore, les différentes stratégies transcendent les oasis. Il se confirme que si un registre local et unique guidait la relation à l'environnement (à travers l'agriculture) des Jéridis selon une norme oasienne, celle-ci aurait explosé en divers projets et stratégies. La gestion locale des agricultures en jardins d'oasis n'est pas une reproduction d'un modèle unique, mais se diversifie en variations multiples de pratiques oasiennes.

Les systèmes de cultures – états et trajectoires des jardins

Les palmeraies ne sont pas des ensembles homogènes : l'usage d'outils agroéconomiques (et modernistes) a permis d'aller plus loin que la simple dichotomie (pourtant moderne) entre oasis traditionnelles/oasis récentes. La diversité des mises en valeur au niveau du jardin souligne

l'importance des choix dans les modes d'exploitations. Les états dégagés sont transversaux aux palmeraies : les états d'exploitation de deux jardins d'oasis différentes peuvent se ressembler davantage que deux jardins voisins. Ces rapprochements sont le résultat d'un point de vue, le point de vue plutôt agroéconomiste de cette partie, mais ne sont pas appelés à demeurer figés.

Proposition d'une typologie des jardins du Jérid

Il est possible de présenter de façon synthétique une typologie des exploitations oasiennes adaptée à l'ensemble du Jérid et enrichie de données synthétiques issues des cas étudiés.

État I a : les jardins en abandon ou en quasi abandon

Le temps de travail sur la parcelle ne dépasse pas quelques centaines d'heures dans l'année, y compris l'irrigation qui est le gros poste de consommation de main-d'œuvre (80 % des travaux généraux). Le travail du sol n'est pas effectué. L'état général est mauvais. Les palmiers, seules plantes en culture, ne produisent plus beaucoup ou sont morts. Il peut s'agir de vieilles parcelles ou de parcelles récentes qui n'ont pas réussi leur départ. Les causes de l'abandon peuvent être ou le désintéressement ou le manque de moyens (physique, financier, transport, etc.). Les investissements sont faibles dans l'absolu, mais relativement aux gains, ils peuvent paraître importants. En fait d'investissements, ce sont des dépenses.

État I b : les jardins en stagnation

Le mode de faire-valoir est souvent direct. Le jardin est souvent de faible superficie, avec une faible production de *degla*. Le problème majeur de ces exploitations est le manque d'argent des propriétaires pour investir. Leurs revenus extra-agricoles, le cas échéant, ne sont pas assez importants pour une autre allocation que les besoins de la famille. Le bilan comptable ne montre pas de gains significatifs. Les rendements des parcelles sont mauvais, reflet du mauvais rendement des palmiers (moins de 10 DT par pied productif). Fourrage et maraîchage peuvent exister (et être proportionnellement importants), mais ne dégagent pas de revenus conséquents.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 233

État I c : les jardins en légère progression

Les exploitations de cet état fonctionnent généralement selon un mode de faire-valoir direct (pas encore assez de revenus pour un *khammês*) et sont de création récente. Leur potentiel de production est intéressant, mais les rendements des palmiers ne sont pas à leur *optimum* et environ 40 % de la valeur de production de la parcelle proviennent des autres cultures. L'équilibre budgétaire est plus ou moins atteint malgré une stratégie d'investissement rendue possible par un revenu extérieur plus élevé. Il y a aussi recours à de la main-d'œuvre extérieure.

État II : les jardins en installation et en rénovation en exploitation directe

Ce sont des parcelles récentes, plus fréquemment dans les nouvelles palmeraies, mises en valeur par le propriétaire parfois aidé d'un salarié (voire de la famille). À noter que les revenus extérieurs à ces parcelles, indispensables à l'installation, peuvent provenir d'un élevage. Les palmiers ne produisent pas encore beaucoup (moins de 1 000 DT par an et une dizaine de DT par pied productif), mais le potentiel est élevé (cultivar *deglet en-nûr*). Le niveau d'entretien est bon et le jardinier très présent sur la parcelle. Plusieurs stratégies sont envisagées, selon l'éloignement de la parcelle du lieu d'habitation : la monoculture du palmier ou une rentabilisation par les cultures maraîchères. L'investissement peut concerner de grosses sommes (par rapport au revenu agricole) ou tout au moins de grandes disponibilités en temps.

État III. a : les jardins installés en khammêsa

Les exploitations sont installées et ont de bons rendements. Cette situation est propre à intéresser un *khammês*, à condition que la superficie du ou des jardins soit assez importante (au moins deux hectares au total) ou que le métayage ne représente qu'une de ses activités (sinon voir l'état suivant). Le niveau d'entretien est bon. Le maraîchage est développé, les rendements des palmiers sont très corrects et en conséquence le rendement des cultures sur la parcelle peut atteindre au moins 3 000 DT par hectare. Cet état d'exploitation est aussi caractérisé par la masse importante de travail fournie par les métayers.

État III b : les jardins installés en exploitation directe

Cet état d'exploitation ressemble à l'état précédent quant à la situation de la parcelle, mais le mode de faire-valoir est direct : ces exploitations ne sont pas en mesure d'intéresser un *khammês* ou alors le propriétaire estime pouvoir travailler lui-même sa parcelle. Les jardins sont plus petits (ou travaillés en famille). Les rendements sont tout aussi bons et peuvent dépasser 5 000 DT/ha. Même sans être uniquement plantés de *deglet en-nûr*, les rendements phœnicicoles en valeur dépassent les 20 DT par pied. Beaucoup de temps est consacré au nettoyage. Le rendement important de la parcelle n'est pas toujours imputable aux seuls palmiers, mais aussi aux cultures basses comme la luzerne. Le bilan comptable montre que, sans la part du *khammês*, l'exploitation peut dégager environ 4 000 DT/ha.

État IV : les entreprises rurales

Cet état se caractérise principalement par une stratégie audacieuse d'investissement, même si l'exploitation est déjà bien installée et si les ambitions ne sont pas toujours accompagnées des résultats financiers escomptés. Le niveau technique est élevé. Les jardins de cet état tendent surtout vers l'amélioration de leurs moyens hydrauliques, de leurs équipements (tracteur, etc.) et la diversification (cultures fruitières, élevage bovin). Cette diversification devrait consolider ces exploitations en les rendant moins fragiles par rapport aux évolutions du marché. Le mode d'exploitation est direct ou fait intervenir un gérant d'exploitation. Des salariés sont embauchés pour les travaux ponctuels (parfois importants), comme le travail du sol ou l'aménagement d'infrastructures. Le rendement de la parcelle est comparable à l'état précédent.

Les trajectoires des exploitations

Les jardins des palmeraies du Jérid occupent chacun un état représenté par la typologie des jardins (voir ci-dessus). L'utilisation du terme « état » n'est pas innocente : il évoque toujours l'instantané et ne laisse pas augurer de sa pérennité. Un jardin passe d'un état à l'autre, d'un point d'équilibre à un autre. Ce qui est critiqué plus loin est le risque d'une simplification qui fait habituellement dire que le mouvement d'ensemble des jardins va vers la décadence. En fait, il ne faut pas penser la palmeraie comme un ensemble de jardins luxuriants et productifs

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 235

dont, petit à petit, s'effondreraient quelques exploitations abandonnées, comme des fruits trop mûrs. Il y a plutôt, et il y a toujours eu, une circulation des jardins entre différents états toujours transitoires.

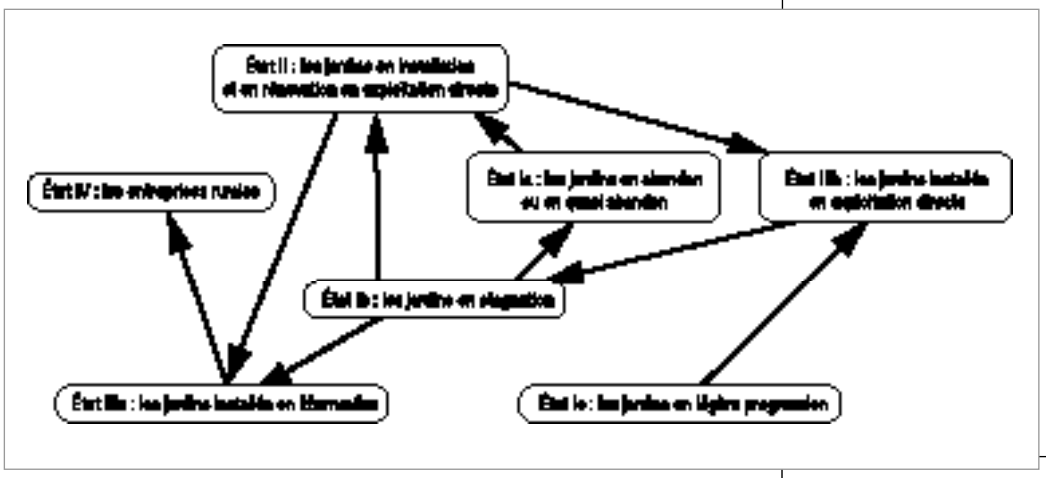


Fig. 38 –
Figuration des trajectoires des exploitations oasiennes.

Une figuration graphique des trajectoires des exploitations entre leurs différents états possibles, même en se limitant à indiquer les plus probables, n'est guère convaincante (fig. 38). J'insiste sur le fait que ce schéma indique les trajectoires « les plus probables », car on pourrait reprocher par exemple que les flèches aboutissent à l'état « entreprises rurales » sans en repartir : cet état n'est évidemment pas un aboutissement définitif. La présentation des différents états d'exploitations des palmeraies rend bien compte néanmoins, je l'espère, des trajectoires possibles en isolant quelques facteurs principaux. Ainsi en est-il de la surface des jardins, croissante et décroissante au rythme des successions, des acquisitions et transactions diverses : le mode de faire-valoir y est intimement lié. Cela n'est encore qu'un facteur, et bien d'autres interagissent entre eux (stratégie, héritage du capital productif, identité des propriétaires, localisation du jardin, etc.). Une typologie n'est vraie (adéquate) qu'à un instant « t » : vraie à ce moment écologique, social et tendue par les actuels registres possibles de la relation au milieu. Les jardins évoluent donc, et l'on peut se représenter ces trajectoires entre grandeur et décadence, décadence et grandeur. Le risque encouru à vouloir rendre lisible l'agriculture jéridi, en la caractérisant (en l'enfermant) sous forme de tableaux, est de la figer alors que tout bouge au contraire dans la réalité. L'ambition même du

développement est de faire évoluer les choses (vers le meilleur, vers le progrès). Les choses évoluent de toute façon d'elles-mêmes ; le développement ne peut qu'espérer favoriser une certaine évolution dans l'éventail des possibles, des possibles mouvants.

Quels résultats permettent de parler d'une « réussite » d'un jardin ?

L'examen (même rapide ici) des exploitations a permis de révéler des exploitants menant une agriculture performante, des réussites. Mais la réussite du jardin est plus difficile à saisir qu'elle en a l'air. Montrer que la palmeraie de Castilia jouit de conditions et d'une production favorables n'étonnera personne au Jérid. Elle bénéficie à cet égard d'une bonne réputation. En revanche, et contre toute attente (pour un Jéridi tout au moins), des parcelles situées dans des palmeraies exploitées par des néo-agriculteurs (anciens éleveurs) peuvent être aussi très performantes. C'est sans doute le bénéfice d'un certain détournement. Cette performance se mesure à l'aune d'une modernité comptable telle que mise en œuvre dans un diagnostic agro-économique : la valeur produite a été estimée. Les Jéridis de vieille souche oasienne n'y voient pas la même réussite : le travail de mise en valeur ne répond pas aux normes locales de l'agriculture, et ils persisteront à dire que décidément ces néo-agriculteurs n'y connaissent rien en jardin. Cela plaide pour une considération plus souple des systèmes d'agriculture mis en place par les cultivateurs. Un exemple semblable : un agriculteur-éleveur (hors suivi) a racheté, avec les dettes qui y sont liées, une parcelle de deux hectares dans la création nouvelle d'Ibn Chabbat, parcelle depuis longtemps abandonnée et sans plus aucun palmier, mais bénéficiant encore de son tour d'eau. Cette personne plantera sûrement des palmiers, mais elle s'est avant tout consacrée au travail du sol (d'abord un hectare, puis viendra le reste) avec l'objectif de produire de la luzerne pour nourrir son cheptel ovin et caprin. Proposer une norme de viabilité d'un système de culture est donc difficile, les motivations intervenant dans les processus d'exploitation du milieu sont très variées, au point (un point que ne rend pas cet examen agronomique, mais la prochaine partie s'y arrêtera) que la production n'est pas toujours le but en soi des activités jardinières *jeridî*.

L'usage de l'eau : le mystère de la valorisation du litre d'eau

Le regard agroéconomiste qui classifie, mesure et juge n'est pas le « regard vrai » enfin trouvé qui saurait réduire idéalement la complexité

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 237

oasienne. L'exemple de l'usage de l'eau et surtout le mystère du rendement du litre d'eau serviront à relativiser la pertinence de cette approche, qui plus est, avec ses armes mêmes.

Depuis la restructuration entamée des palmeraies anciennes ou depuis la création des palmeraies récentes, le droit d'eau des parcelles est au *prorata* de leur superficie. Dans le droit local « ancien » jéridi, l'eau et la terre étaient dissociées de telle manière que l'on pût légalement posséder de la terre sans eau ou, à l'inverse, un droit d'eau sans la terre attenante. Cette situation semble être le fait (ou avoir été le fait) de nombreuses oasis sahariennes. Ce n'est plus le cas au Jérid. Toutefois, nombre de parcelles sont équipées de puits (*bêr*, pluriel de *bîr*) et de motopompes (*ṯromba*) afin de pallier les trop faibles fréquences des tours d'eau pendant la saison estivale très aride, fréquences surtout préjudiciables aux cultures maraîchères (certains cultivateurs choisissent d'ailleurs de ne pas entreprendre ces cultures *ṣayfia*). Le « manque d'eau » n'est pas toujours un manque en volume total d'eau apportée à une parcelle, mais peut correspondre à la mauvaise répartition du volume dans le temps. Les moteurs n'ont pas tous la même puissance et peuvent faire varier notablement les volumes d'eau. De plus, les normes admises pour les calculs des temps impartis aux parcelles sur le tour d'eau varient selon les palmeraies. Par conséquent, il existe d'appréciables variations de volumes d'eau d'irrigation entre les jardins du Jérid.

Pour des exploitations de stade comparable (palmiers adultes en pleine production, par exemple), il devrait être possible de comparer directement les rendements des cultures sans se référer aux volumes d'eau, mais vu les remarques formulées (variabilité de l'épandage d'eau), il devient évidemment intéressant de les confronter aux quantités d'eau répandues sur la surface du jardin, c'est-à-dire de comparer la valorisation du mètre cube d'eau. Pour être plus précis, il serait juste d'établir de telles comparaisons pour les cultures basses, pour les dattes et de manière globale ou encore de le faire selon le rendement en biomasse (kg) ou le rendement en valeur (DT). Les références technico-économiques sont mises ici à contribution dans un rapide tour de la question du rendement du litre d'eau, indice clef des agronomes lorsqu'ils abordent l'agriculture en palmeraie. Comme nous venons de le voir, mais en inversant la question, il serait théoriquement inutile de ramener ces données à l'hectare si l'on tient compte du volume d'eau puisque cette eau est elle-même allouée en fonction de la superficie.

Un seul exemple suffira pour illustrer ceci : la comparaison de l'exploitation Brahim de Castilia (palmeraie nouvelle) et l'exploitation Ridha de Nefta (palmeraie ancienne), toutes deux en plein rendement et appartenant aux états des « jardins installés » (cf. fichiers respectifs des références « Volume d'eau d'irrigation sur la parcelle », BATTESTI, 1997). Un indice important utilisé est le débit fictif continu (ou « dfc ») : c'est une valeur théorique mais commode ramenant l'eau distribuée (exprimée habituellement en débit - fréquence - temps d'irrigation - surface) en une seule expression, celle d'un débit (volume sur le temps, soit litre/seconde) continu pour un hectare, un débit bien sûr fictif. On préconise en général pour l'agriculture oasienne des débits fictifs continus compris — selon les sources bibliographiques — entre 0,7 et 1,0 l/s. Ces chiffres doivent varier aussi, et entre autres, en fonction des conditions pédoclimatiques.

Les quantités d'eau

Chez Brahim, selon mes calculs, l'eau des tours de l'oasis est complétée, surtout l'été, par celle d'un puits privé à raison de 3 % du volume annuel. C'est 102 600 m^3 des tours d'eau qui auraient irrigué la parcelle de 4 hectares (soit un débit fictif continu de 0,81 l/s par hectare) et 106 125 m^3 en incluant l'eau du puits, soit 0,84 l/s en dfc.

Chez Ridha, l'eau des *nûbât* (tours d'eau) est aussi complétée par motopompe à raison cette fois de 44 % du volume annuel. Le volume d'eau de cette parcelle de 1,3 ha pour cette année de suivi est 25 078 m^3, soit 0,61 l/s en dfc, ou 44 797 m^3 avec l'eau du puits privé, soit 1,10 l/s en dfc.

Les rendements en biomasse récoltée globale

Chez Brahim, la récolte pour l'année de suivi est d'environ 33 050 kg de végétaux, soit 311 g par m^3 d'eau. Chez Ridha, la biomasse totale récoltée est de 14 050 kg, soit 314 g par m^3 d'eau. Ces valeurs sont très proches, ce qui peut laisser présumer la validité du calcul.

Les rendements en biomasse récoltée des dattes

Chez Brahim, 27 090 kg de dattes ont été récoltés, soit 255 g de dattes par m^3 d'eau répandue. Chez Ridha, la récolte de dattes est de 11 230 kg, soit 251 g par m^3 d'eau répandue. Une première remarque concerne la logique d'organisation de l'espace différente entre les

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 239

deux jardins : les palmiers de Brahim sont alignés, en faible densité et à 100 % de *deglet en-nûr* ; la plantation de palmiers de Ridha n'est pas linéaire, elle est plus dense et comprend seulement un tiers de *deglet en-nûr*. Pourtant, malgré cette organisation différente, la valorisation du m^3 d'eau, exprimée en biomasse de dattes, est analogue.

Les rendements en valeur globale

En comparant la production en valeur des deux jardins, nous avons chez Brahim une valeur totale et globale récoltée de près de 21 750 DT, soit 0,205 DT par m^3 d'eau ; chez Ridha, cette valeur est de 9 800 DT, soit 0,219 DT par m^3 d'eau. Encore une fois, les valeurs du suivi ramenées au litre d'eau sont très semblables.

Les rendements en valeur des dattes

Enfin, la valeur totale des récoltes de dattes atteint près de 20 450 DT chez Brahim et près de 8 780 DT chez Ridha ; les rendements respectifs par rapport au mètre cube d'eau d'irrigation sont de 0,193 DT et de 0,196 DT.

En regard de ces valeurs obtenues, de réelles convergences existent entre les deux exploitations (sans tenir compte de la surface) alors que leur rendement d'exploitation (c'est-à-dire le rapport de la production en valeur sur la surface) est différent (respectivement 5 450 et 7 550 DT/ha chez Brahim et chez Ridha).

Qu'en conclure ?

Ces deux exploitations partagent un même stade de développement et un même niveau d'entretien. Malgré des différences structurelles (liées aux différences entre les oasis de Castilia et de Nefta), elles valorisent aussi bien l'eau l'une que l'autre, tant en biomasse produite qu'en valeur produite. J'insiste sur leurs différences structurelles : l'une (Ridha à Nefta) pourrait incarner l'archétype de « l'exploitation traditionnelle », tandis que l'autre (Brahim à Castilia) est directement issue du modèle colonial (mais en partie réappropriée, il est vrai), ou si l'on préfère, d'une « conception moderne ».

Il reste à comprendre si ces différences structurelles (surtout par rapport au palmier) n'interviennent pas et si ces exploitations connaissent une espèce de « climax » identique (en écologie, terme final de l'évolution naturelle d'une formation végétale) ou si au contraire ces diffé-

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 240

rences importent, mais sont une adaptation à des conditions pédoclimatiques et hydriques différentes. Ce qu'on peut rapidement constater est que l'exploitation grande/ordonnée/aérée/en *deglet en-nûr* de Brahim à Castilia reçoit moins d'eau (par rapport à la surface et à l'aide de moyens hydrauliques complémentaires) que la petite/« désordonnée »/dense/en variétés communes de Ridha à Nefta (mais le dfc des deux exploitations demeure dans la fourchette préconisée) : le rendement relatif à la surface est moins bon, mais il semble que le rendement relatif au mètre cube d'eau (je souligne, sans tenir compte de la surface) reste identique. Autrement dit, sans altérer la valorisation du mètre cube d'eau, le plus petit jardin (1,3 ha) peut conduire une agriculture plus intensive que le grand jardin (4 ha). C'est une hypothèse qui demande toutefois de ne pas oublier que les exploitations diffèrent autrement que par la surface (notamment sur les questions de main-d'œuvre et autres), ce qui nous interdit d'établir ici une conclusion.

Le jardin ordonné. Palmeraie de Castilia (Tunisie). Malgré l'alignement moderne des dattiers, le dessin des planches, quoique simplifié ici, est clair et soigné.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 241

Il resterait aussi à réitérer ces comparaisons de valorisation de l'eau pour l'ensemble de l'échantillon afin de vérifier et d'expliquer pour quelles raisons certains états d'exploitation valorisent mieux le mètre cube d'eau le cas échéant. Par exemple, on pourra supposer *a priori* que les exploitations en installation aujourd'hui la valorisent très mal, car il y a « stockage » en biomasse (l'incrément des écologues) qu'on ne peut récolter (parties végétatives), c'est-à-dire accumulation dynamique autant de l'eau que des éléments trophiques dans la croissance des palmiers, par exemple.

À considérer les états des jardins et leurs trajectoires, les formes d'exploitation agricole sont relativement autonomes par rapport au milieu.

Il ne s'agit pas de modèles de stations expérimentales : beaucoup de facteurs entrent en jeu comme le laisse voir cet essai d'exploitation des données sur l'eau (la surface, le volume d'eau, la densité, la production, etc., et finalement la manière de conduire le jardin). Encore une fois, le constat s'impose : l'oasis est scientifiquement un objet complexe difficile à saisir et à réduire. L'étude des types ou plutôt des états des jardins et de leurs trajectoires montre que les formes d'exploitation en agriculture s'affranchissent apparemment du milieu : la diversité ne répond pas à des variations du milieu, mais à des modes d'organisations sociales du travail et de stratégies. Le milieu n'intervient-il donc pas ? Si, bien sûr, mais une question plus pertinente est de se demander si notre outil (la typologie des exploitations) nous permet de le voir. Le milieu n'est pas visible à ce niveau, non, mais probablement au niveau supérieur des zones. À travers la typologie, n'est abordé que le niveau des jardins, un reflet du restreint. Le restreint est le niveau de pratique maximale des jardiniers. Il nous reste à tenter une analyse du « large ».

L'ordre des palmeraies

L'échec du jardin ? Il faut bien nous rendre à cette évidence : la typologie des exploitations oasiennes du Jérid témoignait que le jardin, ce domaine du restreint, recèle les possibilités de pratiques individuelles les plus fortes. C'est à ce niveau que doivent être pris en compte les trajectoires individuelles, les choix, les ruptures, les compétences, la richesse des comportements. Mais si ce niveau explique par certains caractères les états des jardins, il ne peut le faire entièrement. Les jardins sont intégrés à des palmeraies qui sont des constructions aussi pleinement sociales : l'ordre des palmeraies est l'approche *aussi* nécessaire et complémentaire pour saisir les socioécologies oasiennes. Autrement, comment pourrait-on expliquer la conduite (quelque peu hétérodoxe) du jardin de Tayeb si on ne sait pas qu'il se situe à Dghoumes ?

Le zonage ou l'échec partiel du jardin

Le zonage peut être une réponse au constat de l'échec (forcément partiel) de saisir les socioécologies oasiennes uniquement à travers le niveau des jardins. Le zonage révèle un assemblage de palmeraies (fig. 39) où le milieu offre des contraintes et des opportunités, sociales et écologiques. Les conditions pédoclimatiques représentent des contributions écologiques évidentes comme l'est, du point de vue social, l'origine bédouine ou sédentaire des populations. Mais encore une fois, de quel milieu parlons-nous ? Ici, au niveau du zonage, ce sera

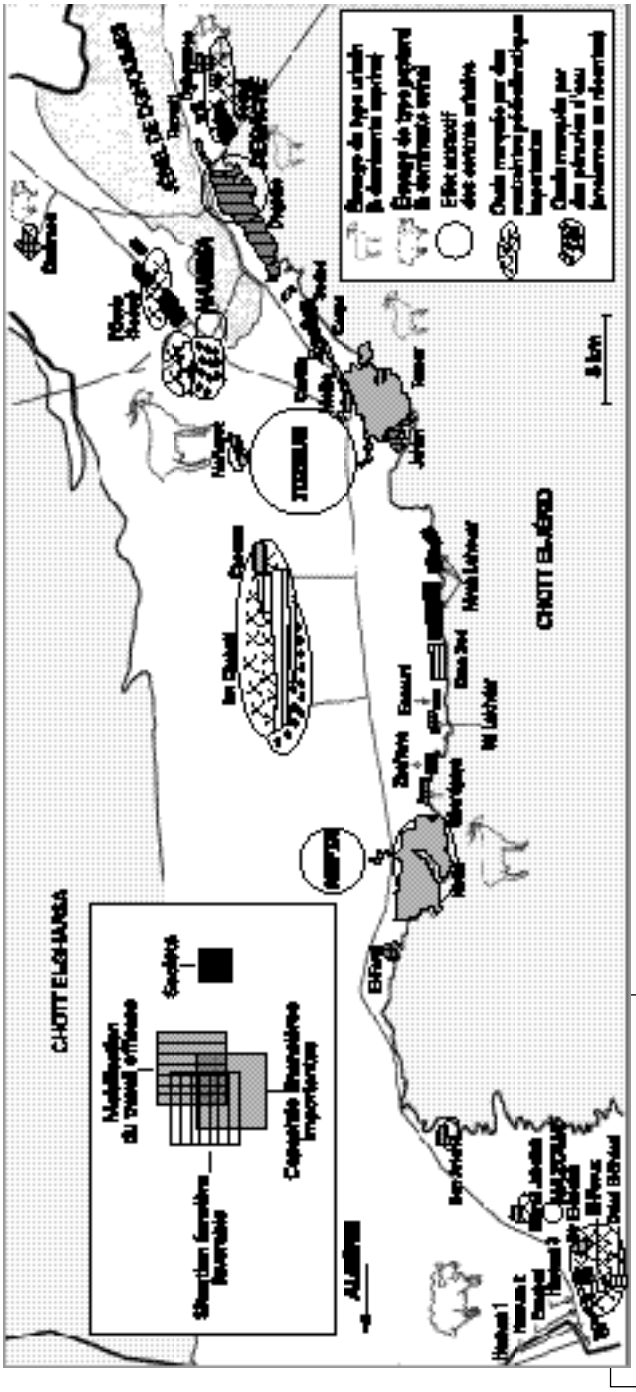
le milieu oasien (y compris l'habitat ou son absence), un environnement socio-économique propre à chaque oasis (ou, disons, propre à chaque zone) du fait notamment de son histoire. Mais le milieu plus large, le désert ou la steppe — c'est-à-dire un environnement aride, sans ou presque sans végétation —, possède sa propre influence qui ne s'exprime pas dans le zonage, sinon partiellement (certaines conditions pédoclimatiques singulières), car les faits anthropiques les masquent encore. Sa révélation se fait sur un plan encore plus large, celui de « oasis en général » (la région). C'est alors que l'on découvre le milieu de la façon la plus marquée, même si ce milieu agissant est tout aussi présent dans chaque geste des jardiniers. Tout s'intègre naturellement, mais c'est au niveau large que la lecture du milieu est rendue possible.

Un découpage de la région en sept zones regroupe entre elles des palmeraies dispersées géographiquement (tabl. 10). Les trois variables synthétiques à l'origine du zonage sont les suivantes. D'abord, l'héritage foncier : cette variable dépend de la taille des propriétés, de la taille des parcelles et de l'importance du cultivar degla. La prise en compte des caractéristiques pédoclimatiques et hydriques n'est pas nécessaire pour une discrimination de premier niveau. Ensuite, les capacités d'investissement : cette variable dépend de l'origine sociale des propriétaires, des modes de faire-valoir, de l'absentéisme des propriétaires, de la proportion de degla, des rendements. Enfin, l'efficience des systèmes de mobilisation de la force de travail : cette variable dépend des modes de faire-valoir, du travail des femmes, de l'éloignement entre parcelles et lieu d'habitation, du niveau général d'entretien des jardins, de l'importance des sous-cultures, de l'absentéisme des propriétaires.

Héritage foncier	Capacités financières	Efficience de la mobilisation du travail	Palmeraies concernées
+	+	+	1. Castilia, Ghardgaya - Sociétés civiles : El-Faraj, Sif Lakhdar, Essouni
		-	2. Nefleyet, Chemsa, Helba - Sociétés civiles : Ben Ariene, Bir el-Melah, Errached, Garret Jaballah
	-	+	3. Chakmou, Dghoumes plaine, Hazoua 1 et 2, Tazrarit
		-	4. Ibn Chabbat, Draa Sud, Hazoua 3, Ouled el-Ghrissi
-	+	+	5. Degache, Jehim 1 et 2
		-	6. Tozeur, Nefta
	-	+	7. El-Hamma

Tabl. 10 – Critères de discrimination des différentes zones.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 245



(d'après CONFORTI, BEN MAHMOUD et TONNEAU, s. d. [1995])

Fig. 39 – Carte de la région du Jérid selon le zonage.

Il ne s'agit pas de définir ces sept zones (nombre trop faible d'individus dans l'échantillon), mais simplement de les illustrer (pour le détail des critères d'identification des zones de palmeraies, se reporter à CONFORTI, BEN MAHMOUD et TONNEAU, s. d. [1995]). Les sept zones illustrées peuvent être ainsi répertoriée :

La zone 1 : des palmeraies qui ont su valoriser des conditions de départ favorables (avec l'exemple de Castilia),

La zone 2 : des palmeraies récentes n'ayant pas pleinement profité d'une situation foncière et financière favorable (avec l'exemple de Nefleyet),

La zone 3 : des palmeraies récentes, éloignées des centres urbains : un système paysan (avec l'exemple de Dghoumes),

La zone 4 : des palmeraies récentes, encore peu productives (avec l'exemple d'Ibn Chabbat),

La zone 5 : une palmeraie riche et bien intégrée au marché (avec l'exemple de Degache),

La zone 6 : des palmeraies anciennes, riches, mais en déclin (avec l'exemple de Nefta),

La zone 7 : une palmeraie ancienne défavorisée ; la difficulté d'investir (avec l'exemple d'El-Hamma).

Le tableau 11 synthétise la répartition de l'échantillon de jardins soumis au suivi technico-socioéconomique entre les différentes zones. Ce tableau permet par ailleurs de souligner la fréquence d'un état de jardin dans la palmeraie (et la zone) concernée (et non pas la distribution des états dans les différentes zones). Ainsi, les entreprises rurales sont partout très mal représentées : elles sont un système d'exploitation peu fréquent au Jérid. Ces fréquences ne sont fournies ici qu'à titre (très) indicatif.

La zone 1 - Des palmeraies qui ont su valoriser des conditions de départ favorables : exemple de Castilia

Échantillons concernés : « TAHER » et « BRAHIM »

Les palmeraies de cette zone ont été créées vers l'Indépendance (cas de Castilia) ou dans les années 1970 à 1980 pour les sociétés civiles.

Tabl. 11 – Croisement entre zonage des oasis et typologie des états d'exploitations.

	Ia - Les jardins en abandon ou en quasi abandon	**Ib** - Les jardins en stagnation	**Ic** - Les jardins en légère progression	**II** - Les jardins en installation en exploitation directe	**IIIa** - Les jardins installés en *khammêsa*	**IIIb** - Les jardins installés en exploitation directe	**IV** - Les entreprises rurales
ZONE 1 Castilia HF : + CF : + EMT : +					Brahim		Taher
ZONE 2 Nefleyet HF : + CF : + EMT : -				[Mahmoud]	Houcine		
ZONE 3 Dghoumes HF : + CF : - EMT : +			Habib			Tayeb	
ZONE 4 Ibn Chabbat HF : + CF : - EMT : -	Hassan		Amara	Bechir			
ZONE 5 Degache HF : - CF : + EMT : +		Masoud		[Abdel Razzak]			
ZONE 6 Nefta HF : - CF : + EMT : -	Ali					Ridha	
ZONE 7 El-Hamma HF : - CF : - EMT : +		Sadik		Abdel Majid			

- HF = héritage foncier - CF = capacités financières - EMT = efficience de la mobilisation du travail -
Plus la case est claire, plus le cas est représenté dans la palmeraie.
[Mahmoud] = cas particuliers, cf. p. 206, 207

Résultant d'un effort d'investissement que rendait possible l'origine aisée des exploitants, les rendements sont très bons et de loin les meilleurs de l'échantillon. Le palmier est la culture de rente par excellence pour ces exploitations (87 % de la valeur de production chez Taher et 94 % chez Brahim). La trame originelle des palmiers était alignée et composée uniquement de *deglet en-nûr*. Pour Taher et Brahim, les rendements sont respectivement de 71 et 85 kg/palmier productif et de 32 et 64 DT/palmier productif. Le mauvais rendement de valeur de Taher s'explique par la dépréciation exceptionnellement forte de sa production de dattes dont les deux tiers n'étaient pas commercialisables l'année du suivi ; ce rendement est potentiellement très fort en année « normale ».

Quand on ramène la valeur totale annuelle de la production de l'exploitation à l'hectare (le rendement de l'exploitation), elle est d'environ 5 000 dinars. Les revenus dans cette zone peuvent être très bons : plus de 17 000 DT (en retranchant la part des *khammêsa*) pour 4 500 DT de dépenses effectives sur 4 ha chez Brahim.

Cette zone se caractérise aussi par une volonté (et les capacités) des propriétaires de valoriser l'héritage et l'investissement en argent et en temps, ce qui se traduit souvent aujourd'hui par une volonté de diversification des productions. Ces deux exploitations possèdent un petit élevage bovin aux revenus laitiers confortables. De plus, Taher diversifie sa production fruitière grâce à des citronniers qui entrent en production (300 DT/an).

L'investissement reste fort dans les deux propriétés, mais les stratégies diffèrent. L'une, de l'état « entreprise rurale », possède un gérant (*waggâf*) et emploie des salariés. L'autre fonctionne avec deux *khammêsa* sur ses quatre hectares. Dans le premier cas, ont été mis en œuvre le labour profond presque complet de la parcelle à l'aide d'un mini-tracteur ainsi que la construction du réseau secondaire de seguias en ciment amenant l'eau directement aux planches de cultures afin de diminuer la quantité de travail de l'irrigation et les pertes d'eau. Cependant, l'emploi de la main-d'œuvre grève les coûts de revient, à concurrence du double du coût estimé d'une seguia en ciment (2 500 DT en tout pour 160 m de conduite).

Ces exploitations d'une palmeraie proche du centre urbain de Tozeur ne connaissent pas de problème de commercialisation, pour les dattes comme pour les cultures maraîchères dans le cas du jardin en *khammêsa*. D'ailleurs, dans cette exploitation, 99 % de la valeur de production est vendue, et chez Taher, 79 % (les mauvaises dattes ont été consommées par le troupeau).

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 249

À noter la forte mobilisation du travail et l'importance de masse horaire absorbée par l'exploitation peut-être dues aussi à la proximité du centre urbain : 5 100 heures de travail chez Brahim (soit, avec l'élevage bovin intégré à la parcelle, 1 450 h/ha) et 2 750 heures dans l'hectare de Taher.

La zone 2 – Des palmeraies récentes qui n'ont pas profité d'une situation favorable : exemple de Nefleyet

Échantillons concernés : « HOUCINE » et « MAHMOUD »

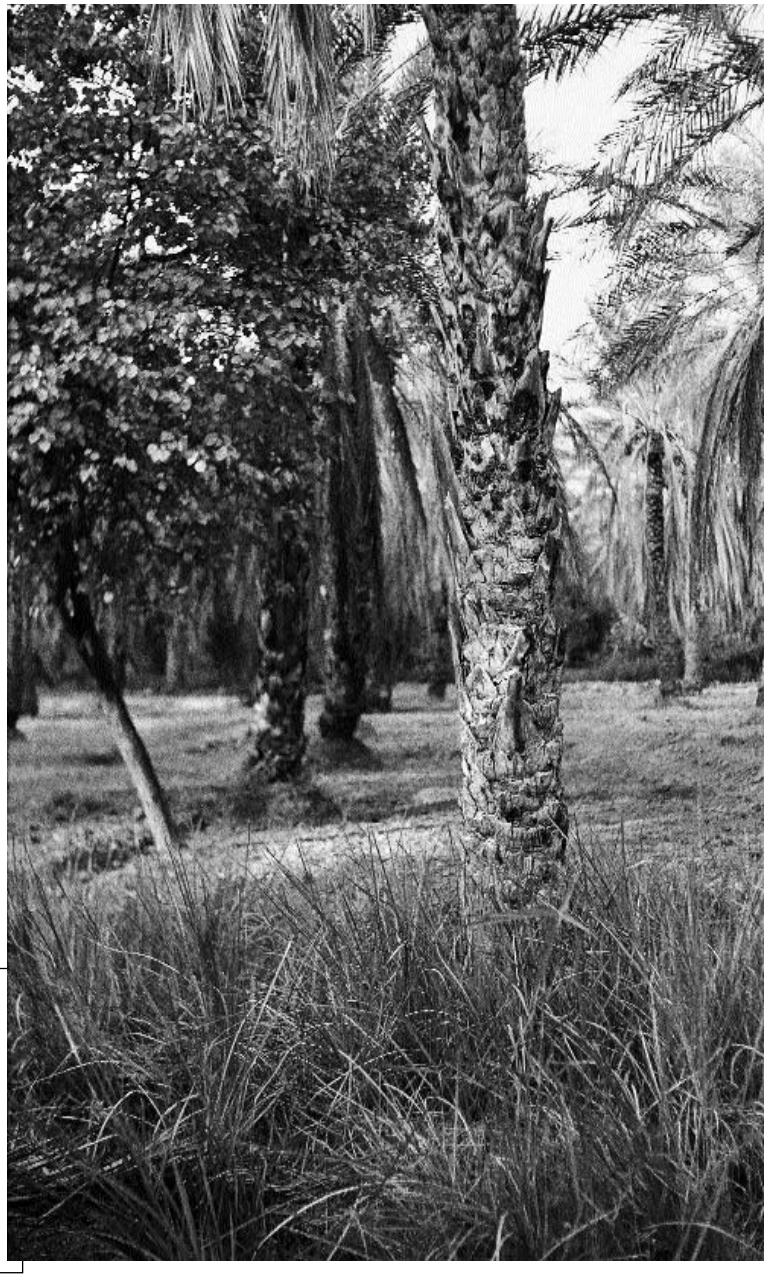
Les palmeraies de cette zone n'ont pas pleinement profité d'une situation pourtant *a priori favorable.* Elles ont été créées vers l'Indépendance (cas de Nefleyet) ou dans les années 1970-1980 pour les sociétés civiles. Les revenus des exploitations de cette zone restent bons malgré un manque d'investissement. Le revenu des cultures de l'exploitation Houcine est de 4 200 DT, moins la part du *khammês,* il reste 3 200 DT ; le coût en dépenses est de 890 DT. Sur la même surface (1,5 ha), Mahmoud a un revenu de 3 350 DT pour un coût de 2 700 DT (avec un ouvrier permanent).

L'investissement en travail est sans doute moins important que dans la zone 1 ; la palmeraie est à mi-chemin de centres urbains (Tozeur et El-Hamma) et ne comporte pas d'habitat attenant. En exceptant les élevages qui appartiennent au *khammês* ou au salarié et qui d'ailleurs ne sont pas dans l'enceinte du jardin, la quantité annuelle de travail est de 1 600 h/ha chez Mahmoud et 800 h/ha chez Houcine. De plus, il convient de noter qu'il s'agit de deux jardiniers qui se déplacent presque tous les jours, ce qui n'est pas le cas de tous les exploitants de cette palmeraie. La raison principale en est la distance qui sépare la palmeraie du plus proche village (et la qualité de la pistes, par ailleurs).

Pour des raisons d'itinéraires techniques ou de conditions pédoclimatiques, les rendements des parcelles sont moins bons qu'en zone 1, alors que, dans les deux cas, les zones sont plantées à 100 % en *deglet en-nûr* (auxquelles s'ajoutent des variétés communes surnuméraires). Chez Mahmoud, les rendements du palmier dattier sont de seulement 18 kg et 18 DT par pied productif et le rendement de la parcelle, toutes productions végétales confondues, est de 2 300 DT/ha. Chez Houcine, les rendements sont de 26 kg par pied productif (23 DT) et de près de 2 800 DT/ha, soit deux fois moins qu'en zone 1.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 250

Les propriétaires, plus éloignés de leur parcelle à tout point de vue, investissent moins. Dans ces deux exemples, il n'y a pas d'élevage intégré.



Vue d'une partie de jardin. Printemps 1995, palmeraie de Nefleyet (Tunisie). Le jardin est bien nettoyé et attend des cultures. Le jardinier laisse pousser les mauvaises herbes dans certaines planches pour le fourrage.

La zone 3 – Des palmeraies récentes, éloignées des centres urbains : exemple de Dghoumes

Échantillons concernés : « HABIB » et « TAYEB »

Ces palmeraies ont toutes été créées après l'Indépendance, des années 1960 à la fin des années 1970 (Dghoumes, 1978) ou au début des années 1980. Elles ont en commun d'avoir été installées par l'État afin de sédentariser (ou d'accompagner une sédentarisation) — en leur livrant les parcelles « clef en main » — les populations de Bédouins nomadisant dans ou autour du Jérid. Elles restent ainsi très marquées par cette origine sociale. L'oasis de Dghoumes au nord-est du Jérid a été établie au profit des Bédouins Awlâd Bu Yahi (Awlâd Yahya). La finalité du projet est partiellement à caractère social : fournir à des familles bédouines pauvres des moyens de subsistance, tout en augmentant la production nationale de *degla*.

Ces palmeraies forment un système à part du système commun du Jérid bien que les fonctionnaires ingénieurs ne les aient pas conçues différentes (sinon la surface des lots qui tire leçon des difficultés d'Ibn Chabbat). Si elles empruntent au Jérid, elles ont su aussi concilier ces apports avec leurs intérêts propres : « Il a vu le blé des autres et il a éparpillé son orge » est ce qu'on tente d'éviter (maxime enregistrée à Dghoumes : à vouloir copier, imiter, être intéressé par ce qui se fait à côté, on risque de perdre son bien et n'avoir finalement ni l'un ni l'autre, le blé ayant plus de valeur que l'orge).

Ainsi, ces populations conservent encore des troupeaux nombreux. Bien qu'une partie de ces troupeaux soit au *sahârâ'* avec des parents, l'autre partie au village est un élevage intégré qui consomme une grande partie de la biomasse du jardin : c'est une donnée socioécologique fondamentale pour comprendre cette zone. Sur ces petites parcelles d'un demi-hectare, une grande place est faite aux fourrages, principalement la luzerne, tant en surface qu'en terme de travail. Ainsi, chez Habib, 450 heures de travail sont annuellement consacrées à cette culture contre 190 heures au palmier, représentant de la sorte 63 % des 720 heures totales de travaux culturaux. Chez Tayeb, la luzerne représente 480 heures contre environ 260 pour le palmier, soit 50 % d'un total de 950 heures.

Dans les deux cas, la valeur de production de la luzerne est juste deux fois moins élevée que celle du palmier dattier. En terme de biomasse

récoltée, elle est deux et demie à trois fois plus importante, au point que l'on peut se demander si ces palmeraies produisent des dattes ou de la luzerne (des luzernières à palmiers ?) et si elles n'ont pas été détournées, par leurs exploitants néo-agriculteurs, d'un des objectifs initiaux que l'État avait fixé : participer à l'augmentation de la production nationale de dattes. Pour ce qui est des dattes, les parcelles ont été plantées uniquement en *deglet en-nûr*. Les rendements sont contrastés : les uns très bons comme pour le jardin installé de Tayeb (70 kg et 44 DT par pied productif), d'autres médiocres comme pour le jardin en légère progression de Habib (32 kg et 15 DT par pied productif). Outre la médiocre qualité des dattes, et par conséquent une commercialisation difficile qu'aggrave la situation excentrée de la palmeraie, loin des circuits des collecteurs de dattes, les *ghallêla*, une tentative de vente directe à la capitale en association avec un voisin s'est soldée par un résultat mitigé (voir aussi le cas de Bechir).

Toutefois, les rendements des cultures au niveau de l'exploitation sont très corrects : 2 200 DT/ha chez Habib, 5 800 DT/ha chez Tayeb, c'est-à-dire dans le meilleur des cas très comparables à ceux de la zone 1 (mais sur de plus petites surfaces), sans pour autant que les techniques oasiennes soient bien maîtrisées (comme en témoigne le grand nombre de cultures « mortes » en cours de production). On peut se demander dans quelle mesure la luzerne (une légumineuse) contribue à bien fertiliser la terre de ces jardins (azote fixé par les racines), en sus du fumier largement disponible.

Le régime original de la zone 3 fonctionne grâce à une forte disponibilité de la main-d'œuvre (liée à l'absence d'activités concurrentes), à laquelle se combinent la possibilité de travail fourni par les enfants et l'investissement essentiel des femmes (le village est attenant à la palmeraie). Ce sont ces dernières, dans nos deux exemples, qui s'occupent seules de la coupe de la luzerne (qui représente plus de 95 % du temps consacré à cette culture) et du désherbage/nettoyage, ce qui permet de dire que ces jardins sont bien entretenus, le désherbage répondant à un souci de nettoyage, mais surtout à une nécessité de nourrir un cheptel important. Ainsi, le travail féminin, hors élevage, représente au moins 56 et 58 % du travail agricole. De fait, globalement, l'exploitation d'Habib compte 2 000 heures de travail, soit 4 000 h/ha, et l'exploitation de Tayeb, 1 850 heures de travail, soit 3 700 h/ha. De fait, les Bédouins sédentarisés fournissent clairement les plus grosses quantités de travail à l'hectare rencontrées dans les zones oasiennes étudiées.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 253

Les faibles surfaces relatives des jardins à Dghoumes (un demi-hectare) font que ceux-ci sont pleinement exploités et de manière intensive. Seule la rotation avec une légumineuse comme la luzerne évite que la terre ne s'épuise, en plus des amendements faciles en fumier. Dans le meilleur des deux cas, les données de l'hiver 1996 montrent une occupation du sol par les cultures de 22,16 ares (8,23 ares pour les maraîchères et 13,93 ares pour les fourragères) pour une surface totale disponible dans les planches de cultures de 23,25 ares, soit un taux de recouvrement de 95 % ! le taux le plus fort de nos exemples jéridis (la surface totale disponible peut sembler faible pour une parcelle de 0,5 ha à qui ne connaît pas l'organisation oasienne, mais le système des planches de cultures en fait un chiffre tout à fait normal).

Finalement, la main-d'œuvre abondante rend ce système peu dépendant d'investissement financier. De toute manière, les capacités financières des cultivateurs de Dghoumes semblent limitées. L'eau représente le principal poste de dépense avec 40 % des dépenses effectives de Tayeb et 47 % (avec l'investissement dans une seguia en ciment) de Habib. Cette économie peu monétarisée est attestée aussi par la faible vente des produits au profit de l'autoconsommation. Y compris les dattes, la vente représente 36 % de la valeur de production chez Habib et 56 % chez Tayeb ; si l'on excepte les dattes, seulement 10 % de la production (en valeur) est vendue chez ce dernier et absolument rien chez Habib. Ce peut être le reflet de l'éloignement de cette palmeraie des centres urbains et d'une économie paysanne autocentrée.

La zone 4 – Des palmeraies récentes, encore peu productives : exemple d'Ibn Chabbat

Échantillons concernés : « HASSAN », « AMARA » et « BECHIR »

Toutes les palmeraies de cette zone ont vu le jour dans les années 1980 dans le cadre de projets sociaux destinés à aider des jeunes sortant des écoles agricoles, des fils d'éleveurs et des chômeurs (proches du pouvoir…). Ce sont des palmeraies récentes encore peu productives dont les bénéficiaires sont confrontés à la difficulté d'investir et de mobiliser le travail.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 254

Issu de l'enthousiasme du PDES (Plan directeur des eaux du Sud), Ibn Chabbat est la palmeraie qui décourage le plus les cultivateurs qui y travaillent (voire les cadres administratifs de l'Agriculture) : les conditions pédoclimatiques et hydriques y sont les plus défavorables. Les lots d'Ibn Chabbat, dont l'établissement s'est déroulé en trois phases distinctes, sont tous identiques, deux hectares plantés de palmiers en ligne, uniquement le cultivar *deglet en-nûr*, et d'une densité réglementaire de cent pieds à l'hectare. Même si ces palmeraies sont jeunes, on s'accorde néanmoins à dire qu'elles enregistrent un grand retard d'entrée en production. Exposées en plein *saharâ'* (Ibn Chabbat est aussi éloigné de Tozeur que de Nefta) et créées *ex-nihilo*, le microclimat oasien (« effet oasis ») n'y prend pas, la densité de palmiers étant sans doute trop faible. L'augmenter pourrait être une solution, mais ce projet agricole souffre déjà d'un manque d'eau d'irrigation (en partie à cause de la nature très sableuse du sol ; l'État a entrepris en début d'année 1996 d'autres forages). De fait, la production des palmiers demeure très faible… quand les rejets ont survécu.

Hassan fait partie de la troisième tranche du projet, la plus récente. Sa production est nulle cette année, le propriétaire est vieux et réclame en vain un crédit afin de remplacer ses palmiers, morts dans la très grande majorité. L'exploitation d'Hassan, en situation de quasi-abandon et sans recette, est automatiquement en déficit. Le seul poste de dépense est la main-d'œuvre extérieure, qui assure l'irrigation sur la fin du suivi (ses fils présents dans la région ne sont pas toujours disponibles pour le remplacer).

Dans la seconde tranche, la parcelle d'Amara affiche des rendements en datte de 10 kg et 5 DT par pied productif. En fait, de deux hectares plantés, seuls 1 500 kg de *deglet en-nûr* de mauvaise qualité ont pu être vendus pour 800 DT. Le rendement de son exploitation, toutes cultures confondues, est de 630 DT/ha.

Dans la première tranche où les palmiers sont les plus avancés, la production totale de Bechir est de 2 800 kg, soit 14 kg et de 9 DT par pied productif. À noter que cette année est plus mauvaise que d'habitude, les dattes ayant beaucoup souffert de dessèchement. Si la production est double de celle de l'exemple de la tranche II d'Ibn Chabbat, elle n'en demeure pas moins des plus mauvaises du Jérid : le rendement de son exploitation est légèrement supérieur à 900 DT/ha. Le propriétaire pratique la phœniciculture exclusive, pensant disposer ni d'eau suffisante ni de temps (éloignement), pour des cultures basses ou l'arboriculture.

Au total à Ibn Chabbat, la production est faiblement diversifiée (et il n'a pas été conçu originellement qu'elle le soit). Amara est le seul de nos exemples à assurer un maraîchage avec une biodiversité relativement élevée. Son exploitation dégage pour l'ensemble de la production un peu moins de 1 100 DT en vente effective, soit 85 % de la valeur totale de production : c'est tout juste de quoi couvrir les frais des intrants. L'emploi d'une main-d'œuvre salariée (aide au labour) grève son budget si bien que le total des dépenses excède celui des recettes : l'exploitation est fortement déficitaire alors que son exploitant est d'origine modeste (statut préféré par l'Administration lors de l'allocation des parcelles) ; il survit en travaillant parallèlement dans la maçonnerie. Ce rapide calcul ne tient compte ni de la valorisation de ses 1 380 heures de travail sur le jardin ni de la facture d'eau (que d'ailleurs aucune des exploitations d'Ibn Chabbat ne paye faute de moyens évidents, malgré les requêtes coercitives des services de l'Agriculture).

Quant à la plus productive des trois exploitations, celle de Bechir, la recette du jardin ne couvre que 40 % des 2 800 DT de dépenses, sans compter la valorisation du travail. Le résultat est le même en incluant le gain de production de son élevage, par ailleurs peu alimenté par le jardin, car trop éloigné de Nefta et le propriétaire/exploitant ne possède qu'un cyclomoteur ; en conséquence, le coût en alimentation (achetée) des animaux est élevé. Ce relatif investissement dans le jardin est assuré par le transfert de fonds provenant de son échoppe au marché de Nefta.

Les problèmes soulevés par l'éloignement de la zone agricole des centres d'habitations et des marchés ou par l'origine modeste des agriculteurs ne sont pas propres à Hassan, Amara et Bechir. La distribution des lots d'Ibn Chabbat ayant ciblé des catégories sociales pauvres, celles-ci ne peuvent investir plus qu'elles ne font déjà, c'est-à-dire assez faiblement en général. Les exploitants ont bénéficié pour leur installation dans ces lots de crédits et sont aujourd'hui lourdement endettés. Ces difficultés sociales et financières n'en sont que plus criantes quand elles s'ajoutent à des conditions naturelles particulièrement défavorables et à la localisation géographique qui entrave les possibilités de complémentarité (agriculture intégrée).

Les exploitations d'Amara et de Bechir présentent respectivement une masse horaire pour l'année de 800 heures (dont un huitième en main-d'œuvre extérieure) et 1 000 h/ha (dont les trois quarts en main-d'œuvre extérieure), ce qui en fait des surfaces faiblement exploitées

et comparables à Nefleyet de la zone 2. Le cas de Hassan en tranche I, en situation de quasi-abandon avec à peine plus de 450 h/ha/an, n'est pas un cas isolé : cette tendance à la sous-exploitation est imputable en fait autant à l'éloignement des lieux d'habitations qu'au découragement des cultivateurs qui ne tirent aucun revenu de leur exploitation et de leur travail. L'État avait construit un « village » à proximité des lots et proposé les habitations aux agriculteurs de la tranche I, village aujourd'hui utilisé en grande partie comme caserne par l'armée. Une des nombreuses raisons de cet échec patent est la configuration même des maisons qui ne tenait pas compte de celle de l'habitat régional (l'absence de cour notamment).

La zone 5 – Une palmeraie riche et bien intégrée au marché : exemple de Degache

Échantillons concernés : « MASOUD » et « ABDEL RAZZAK »

Degache est une oasis ancienne, à tel point qu'on ne sait plus depuis quand elle existe. On la dit le fleuron de l'agriculture oasienne jéridi, sans être sous les projecteurs touristiques. Et de fait, elle connaît moins de problèmes structurels que les autres palmeraies anciennes de la région (Tozeur ou Nefta en particulier qui subissent par ailleurs la concurrence de l'offre d'emploi du secteur touristique) ; elle bénéficie de bonnes conditions pédoclimatiques et hydriques. Mais comme les autres vieilles palmeraies du gouvernorat, son parcellaire est particulièrement complexe et la taille des exploitations est souvent inférieure au demi-hectare. La densité des pieds de palmiers dattiers est élevée, souvent plus de trois cents pieds à l'hectare.

Degache jouit d'une réputation de richesse, mais aussi d'un savoir-faire reconnu de ses cultivateurs. Son taux en cultivar *deglet en-nûr* est le plus élevé des anciennes oasis (plus de 60 %), mais cette conversion s'est souvent faite aux dépens de l'olivier très présent autrefois dans la palmeraie et dont le reliquat en fait encore sa spécificité. Ces oliviers produisaient notamment de l'huile (*zeît*) et, il y a encore quelques décennies, les quartiers de Degache comptaient plusieurs huileries, *ma˚âsr*, pluriel de *ma˚sra*.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 257

La palmeraie de Degache est en fait une partie d'un ensemble plus vaste appelé la palmeraie d'el-Wedian (ou El-Ouediane). Cette oasis est à la porte du Jérid, région devenue un cul-de-sac depuis la fin du commerce transsaharien. (Regim Martoug est un ambitieux projet oasien — sédentarisation de Bédouins — construit au sud du chott el-Jérid ; pour l'instant, on s'y rend surtout par l'autre région, le Nefzaoua, mais une vraie route reliant les deux régions est en projet qui désenclavera la nouvelle création et rouvrira le Jérid vers le Sud.) L'argent extérieur du commerce et de l'émigration a pu s'investir dans les jardins, tout proches du village comme c'est le cas dans les oasis anciennes. Cette proximité, l'absence de concurrence réelle avec d'autres secteurs d'activité et le lien affectif liant les Degachi à leurs terres peuvent expliquer un investissement important en temps de travail et en présence dans le jardin. Bien qu'Abdel Razzak ait développé une activité parallèle de commerce de dattes, l'exploitation absorbe plus de 2 150 heures par an pour moins d'un hectare (2 850 h/ha). L'exploitation de Masoud s'est vue consacrer 3 370 heures de travail pour un hectare, soit une valeur relative très proche de celles qu'on rencontre à Dghoumes (mais sans l'investissement féminin). Dans ces deux jardins degachi, respectivement 25 et 50 % de ces heures sont assurées par une main-d'œuvre extérieure salariée et temporaire. La disponibilité en main-d'œuvre agricole qualifiée, plus importante qu'à Tozeur semble-t-il, permet un bon état général des parcelles.

Des jardins plus ou moins intensivement cultivés. Octobre 1995, Degache (Tunisie). Ce jardin est bien entretenu, mais le sol est dégagé de cultures maraîchères. Les priorités des propriétaires varient avec le nombre de leurs parcelles ou de leurs autres activités.

Cet investissement en travail s'explique aussi par le caractère spécial de ces deux parcelles : elles sont en bordure d'oasis et plus ou moins en phase d'installation. D'ailleurs, le rendement des palmiers n'est pas à son *optimum* (seulement 17 kg et 9 DT par palmier productif de douze ans d'âge chez Masoud et 21 kg et 12 DT par palmier productif chez Abdel Razzak). On peut espérer à Degache des rendements plus proches des 30 ou 40 kg par pied. De fait, la diversification en maraîchage (et en fourrage chez Masoud ou en fruitiers chez Abdel Razzak) permet d'accroître les rendements respectivement à 1 250 DT/ha et 2 900 DT/ha.

Les débouchés des cultures maraîchères ou fruitières sont assurés et facilités par la proximité du souk. Ainsi, chez Masoud, 80 % de la production en valeur est vendue (40 % en exceptant les dattes). Chez Abdel Razzak, ces proportions sont de 90 % et 77 %. La diversification se constate également au niveau de l'élevage : en sus du classique élevage caprin ou ovin (important chez Masoud), les deux exploitations ont essayé l'élevage bovin. L'investissement est important aussi dans les infrastructures : les deux parcelles possèdent une pièce en dur (magasin) et une étable/bergerie (construites dans l'année de suivi chez Masoud), un puits avec motopompe, un bassin/réservoir et des seguias cimentées.

La zone 6 – Des palmeraies anciennes, riches, mais en déclin : exemple de Nefta

Échantillons concernés : « RIDHA » et « ALI »

Les deux palmeraies de cette zone sont attachées aux deux grands centres urbains du Jérid, Tozeur et Nefta. Même si l'agriculture s'est étendue sur de grands périmètres irrigués (presque le millier d'hectares pour chacune d'elles), elle n'est pas la seule activité qui fit la renommée de ces deux centres. Outre l'aspect religieux et intellectuel, le commerce a sans doute été leur grande raison d'être du temps des routes transsahariennes. Ce temps révolu, ces deux villes tentent une percée touristique aux résultats encore mitigés (plus réussie à Tozeur) et font partie des plans de développement nationaux prioritaires de ce secteur (le « tourisme saharien »), les villes côtières atteignant la saturation. Tozeur bénéficie par ailleurs de sa nouvelle situation politique

(depuis 1981) de capitale régionale, siège du gouvernorat (le Jérid était partie auparavant du gouvernorat de Gafsa). L'ensemble de ces facteurs peut expliquer une certaine désaffection vis-à-vis de l'agriculture, en particulier de la part des plus jeunes. Le renouvellement de la main-d'œuvre agricole risque d'être difficile si ce secteur d'activité ne devient pas plus attrayant.

Ces oasis jouissent de conditions pédoclimatiques plutôt favorables, mais Nefta a souffert récemment de pénuries d'eau lors de longues restructurations. La proportion du cultivar *deglet en-nûr* est faible (environ la moitié des pieds à Tozeur et un peu moins d'un quart à Nefta). Ces palmeraies présentent les faciès les plus divers en termes de systèmes de production et l'héritage foncier est plutôt négatif du point de vue de la productivité (comme déjà à Degache) : forte densité des palmiers, parcellaire complexe et exploitations de petites tailles. Le taux de jardins à l'abandon ou en quasi abandon à Nefta est particulièrement élevé (cas de Ali) : les responsables de la cellule locale de vulgarisation considèrent même sa fréquence à près de 40 % des exploitations… À l'opposé, le cas de Ridha est intéressant en ce qu'il représente localement le jardin oasien idéal.

En effet, en terme de variété de faciès, l'exploitation de Ridha, gérée et surtout travaillée en famille (jardin installé en mode de faire-valoir direct), totalise une masse horaire de travail de plus de 4 400 heures pour 1,3 hectare (3 400 h/ha), tandis que l'exploitation d'Ali (jardin en quasi abandon) totalise 420 heures pour 1,45 hectare (290 h/ha) ! Si les coûts de production sont quasi nuls chez ce dernier (excepté la facture d'eau représentant 80 % des dépenses), le dynamisme de Ridha rénovant une partie du jardin durant l'année de suivi se traduit par une dépense bien plus importante de 3 000 DT où le coût en eau (marche de la motopompe comprise) ne représente plus que 15 %.

Le revenu tiré des dattes à Nefta en général est évidemment très variable. Nous avons là par ailleurs deux cas opposés : chez Ali, le rendement est de 5 kg et 1,5 DT par palmier productif (270 DT pour l'exploitation) et chez Ridha, ces rendements atteignent presque 30 kg et 22 DT par pied productif, ce qui au demeurant reste relativement faible malgré une production de plus de 8,5 t/ha (inclues les récoltes des dattes immatures *belah* du mois de juillet). Cela peut s'expliquer par la forte densité, ainsi que la timide présence de *deglet en-nûr* (un tiers sur le total productif). C'est un cas très performant (6 750 DT/ha de dattes), mais qui atteint ses limites tant que la proportion de *deglet en-nûr* n'est pas augmentée, ou tant que les variétés dites « communes »

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 260

ne sont pas mieux valorisées, aussi bien par le producteur que par les circuits de commercialisation.

Une diversification significative existe en maraîchage ou en fruitiers. Chez Ridha, elle représente à peine 10 % (face à l'importante production de dattes) et est commercialisée à 60 %. Curieusement, la part autoconsommée reste forte malgré la proximité du marché.

Le bilan d'Ali en abandon est prévisible : les 300 DT de récolte ne couvrent pas même la facture d'eau, et 80 DT (avec la récolte d'un peu d'oignon et de salade en fin de suivi) vont de droit au *khammês* qui assure les travaux minimums d'irrigation et à peine de pollinisation. Quant à Ridha, le rendement de la parcelle atteint 7 540 DT/ha : avec un total de dépenses d'un montant de 3 000 DT et un ensemble de recettes de 8 800 DT (vente effective), le bilan est positif même en valorisant le coût du travail, ce qui monterait le total des coûts de production à plus de 6 100 DT. Autre calcul possible : la bonne marche de ce jardin de Nefta permet de valoriser le travail des propriétaires-exploitants à 1,860 DT/h (au lieu de la moyenne régionale de 1 DT/h).

Jardin de rente, exploitation d'agrément. Juillet 1995, Nefta (Tunisie). Ce jardin de palmeraie ancienne a des allures de jardin d'agrément ; il s'agit pourtant de piment en culture de rente.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 261

La zone 7 – Une palmeraie ancienne défavorisée ; la difficulté d'investir : exemple d'El-Hamma

Échantillons concernés : « ABDEL MAJID » et « SADIK »

Des vieilles oasis, il s'agit de la plus excentrée, politiquement, économiquement et aussi des circuits touristiques. Si on confère à Degache une réputation de richesse, ce serait plutôt la pauvreté qui serait associée à El-Hamma. Le travail est fortement tourné vers l'agriculture, à défaut, mais les conditions pédoclimatiques sont moins bonnes que dans les palmeraies de la zone 6 (Nefta et Tozeur) et de la zone 5 (Degache) notamment pour des raisons de salinité de l'eau d'irrigation. Comme Nefta, cette palmeraie est caractérisée par un taux de *deglet en-nûr* faible (environ 35 %) et elle a également souffert de pénuries importantes en eau.

Le rendement des palmiers dattiers est faible. Chez Abdel Majid, le rendement par pied productif est de 32 kg et 12,5 DT et chez Sadik de 28 kg et 8 DT. Pour la parcelle de Sadik, la forte densité des dattiers compense en partie ce faible rendement de manière à présenter une valeur de production de 1 400 DT pour un hectare de superficie. Chez Abdel Majid, plutôt en phase d'installation sur une ancienne *ard beyda* (« terre blanche » à l'intérieur de l'oasis), la densité est inférieure, mais la maturité des palmiers aussi et la parcelle produit pour un peu plus de 870 DT/ha.

Le faible revenu des dattes influe significativement sur le rendement de la parcelle. Ainsi, le jardin de Sadik présente le rendement global de 1 800 DT/ha en valeur de production en incluant les cultures maraîchères. Plus intéressant est le cas d'Abdel Majid dont le revenu en valeur de production des cultures se monte à 2 300 DT pour l'hectare malgré une plus petite production encore de dattes. Cela s'explique par la forte diversification en fourrage opérée par l'exploitant, principalement en luzerne (qui n'est pas destinée à la vente, mais à son élevage bovin). Sa production laitière constitue en fait le principal revenu. Si en vente effective les cultures représentent 1 000 DT, la vente effective de lait atteint près de 2 600 DT pour l'année.

Cette oasis ne propose pas beaucoup d'autres secteurs de travail que l'agriculture. Les deux parcelles se distinguent par leur mode de faire-valoir. Sadik est en *khammêsa* partiel (le *khammês* a une activité sala-

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 262

Les planches de cultures dans un jardin d'une ancienne palmeraie. Février 1996, El-Hamma (Tunisie). Les palmiers ombragent le sol nettoyé des mauvaises herbes. La terre a été amendée en fumier et irriguée. Ordre et sérénité.

riée plus importante dans l'exploitation de la sodad et le propriétaire tient un petit magasin) ; Abdel Majid fonctionne en mode de faire-valoir direct. Dans ce dernier cas, l'investissement en temps de travail est très élevé : près de 4 000 heures sur l'année pour un hectare, réparties en 30 % de travaux culturaux, 25 % de travaux généraux et 45 % d'élevage (bovin), et cela, sans l'intervention de main-d'œuvre extérieure. Chez Sadik, la pluriactivité induit une masse horaire plus faible : près de 1 500 h/an pour un hectare (47 % en cultures, 46 % en travaux généraux et 7 % en élevage).

L'épilogue de cette diversité des palmeraies

Ces illustrations offrent un aperçu général de la diversité, mais aussi des handicaps comme des avantages des sept différentes zones de palmeraies du Jérid pour les jardins qui s'y rattachent au niveau spatial. À ce niveau d'observation, ce sont des facteurs géographiques qui encadrent leur système d'exploitation ; facteurs géographiques, pas uniquement environnementaux, mais aussi de géographie humaine.

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 263

Après la diversité individuelle des stratégies, nous savons que des groupes sociaux — par exemple les Bédouins de Dghoumes — peuvent se démarquer de la gestion classique (et ses variantes) du jardin d'oasis. L'idéologie même qui accompagna la fondation d'oasis comme Ibn Chabbat conditionna aussi en partie leur échec : éloignement pour faire table rase des terroirs anciens, mais peu de débouchés sur les marchés et une main-d'œuvre peu mobilisable ; accès à la propriété d'agriculteurs d'origine modeste, mais qui n'ont pas les moyens d'assumer le coût d'installation de la parcelle. Dans les vieilles palmeraies, comme Nefta, le taux d'abandon ou plutôt le taux de jardins demeurant à l'état d'abandon peut partiellement et paradoxalement s'expliquer par l'attachement des sédentaires jéridis à la terre : même si l'on ne cultive plus sa parcelle, on ne peut se résoudre à s'en séparer, à revendre son patrimoine à un agriculteur plus entreprenant. Cependant, les savoirs locaux en agriculture oasienne dans des palmeraies comme Nefta sont importants et potentiellement mobilisables. En passant d'un niveau d'observation (et de mesure) à l'autre, des jardins aux palmeraies, nous avons donc la démonstration que l'état d'exploitation en jardin oasien n'est pas la pure adéquation à un environnement physique, et pour reprendre le modèle bédouin (qui n'est pas revendiqué pourtant comme tel), que le système traditionnel jéridi n'est pas « la » réponse adaptative qu'il « fallait » mettre en œuvre, mais qu'il existe des options, des choix — Marcel Mauss parlerait de « modalités » — de société.

Il y a des cohérences internes aux zones. Elles sont de deux ordres, écologique et sociologique. Il y a des cohérences internes aux états d'exploitation. Elles sont de deux ordres, un état du jardin et une stratégie globale. La socioécologie des pratiques oasiennes est à chercher à cette intersection : l'intégration de choix et de contraintes, de devoirs et d'opportunités, du restreint au large.

La forme que prend l'agriculture oasienne à l'échelle d'une palmeraie se dessine dans la conjonction de facteurs pédoclimatiques et écologiques certes, mais aussi de géographie humaine.

La hiérarchie oasienne

Si c'est l'intersection entre le « large » de l'ordre des palmeraies et le « restreint » des jardins qui est intéressante, comment relier ces niveaux d'observation (et d'organisation) dont les facteurs explicatifs semblent différer ? D'un point de vue de sciences sociales, la question

n'est pas tout à fait nouvelle, mais reste partiellement irrésolue. On sait depuis Durkheim et son énoncé de l'irréductibilité du social, que l'enjeu de la sociologie et de l'anthropologie est d'user d'une méthodologie consistant en l'étude à une échelle inférieure de répercussions ou de correspondants de phénomènes d'échelle supérieure. Le problème que soulève constamment cette voie méthodologique est le raccordement entre ces différentes échelles : est-ce que l'observation au niveau du sous-système des jardins vaut par extrapolation inductive pour l'ensemble du terroir oasien ? En effet, cela n'a rien de sûr : quand des objets à un niveau donné se combinent pour former des ensembles de niveaux supérieurs (jardin, parcellaire, palmeraie), apparaissent certains phénomènes nouveaux que l'on peut dire « émergents », dans le sens qu'ils sont à jamais irréductibles à des causes touchant les phénomènes au niveau des parties.

Ainsi, selon J. BAUDRY (1992 : 110), les vitesses apparentes d'évolution de l'utilisation des terres agricoles varient selon les échelles temporelles et spatiales considérées. En accord avec la théorie hiérarchique, plus les échelles temporelles sont grandes (un pas de temps court) et plus les échelles spatiales sont fines et plus les vitesses moyennes d'évolution sont élevées. Il découle de cela un point extrêmement important : la vitesse d'évolution d'un ensemble spatial est inférieure à la vitesse moyenne d'évolution des ensembles qui le composent. Une approche statistique basée sur des taux moyens de changements extrapolés linéairement est clairement inadéquate. Les trajectoires sont des fractales. Au Jérid, pour un même praticien du développement, sont à sa disposition d'un côté des statistiques régionales des services de l'Administration agricole se penchant sur la production, la taille moyenne des parcelles, etc., et de l'autre un terrain réel sur lequel il va tenter de saisir des dynamiques à travers des objets à sa dimension, c'est-à-dire les jardins (comme le jardin est la dimension de l'agriculteur). (Cela vaut pour le praticien de sciences sociales, quand bien même son ambition est un niveau de généralité supérieur.)

Ainsi, la dynamique observée au sein des exploitations est *a priori* plus rapide que celle de la palmeraie, et plus encore que celle de la région du Jérid. Une hypothèse peut être posée en accord avec Baudry : au niveau de l'ordre des jardins, ce sont les caractéristiques des cultivateurs et de leurs exploitations (telles que nous les avons définies) qui vont déterminer les évolutions, alors qu'au niveau régional, ces variables auront peu d'importance du fait de l'organisation hiérarchique de l'espace qui donne une certaine autonomie aux différents

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 265

niveaux. Au plan régional, les variables déterminantes sont vraisemblablement les évolutions des techniques, des ressources naturelles, du marché, des activités entrant en concurrence avec l'agriculture. Au niveau des palmeraies, nous venons de le voir, les variables déterminantes seront l'origine sociale des propriétaires (bédouins ou sédentaires, pauvres ou aisés), les caractères pédoclimatiques des zones (conditionnant en partie la productivité), et leur insertion sur les circuits commerciaux. Les causes des changements à intégrer dans les modèles des dynamiques des exploitations sont, entre autres, la composition du jardin, la capacité d'investissement, le mode de faire-valoir et la prépondérance d'usage de tel ou tel registre de pratique du milieu (sujet que nous allons aborder dans la partie suivante). Les facteurs pertinents explicatifs des dynamiques varient selon l'échelle considérée ; il y a certes corrélation, mais ils n'appartiennent pas au même niveau d'organisation.

La théorie hiérarchique pose qu'un niveau d'organisation ne possède pas les mêmes dynamiques d'évolution (ni les mêmes variables déterminantes) que le niveau qui l'englobe, tout en subissant son contrôle.

En terme de prédiction, l'observation de la dynamique d'un hectare de terre au sein de la palmeraie ne peut pas permettre d'extrapoler et de s'avancer sur la dynamique de la palmeraie. En d'autres termes, l'hypothèse de l'existence d'une organisation hiérarchique est posée : il existe des niveaux d'organisation, entités spatio-temporelles (région, zone, oasis, quartier d'oasis, groupe de jardins, jardin) ayant une certaine autonomie au sein d'une hiérarchie. Une « certaine » autonomie, car l'existence hiérarchique implique aussi que les niveaux supérieurs exercent un contrôle sur les niveaux englobés. De fait, pour le Jérid, s'il est possible d'examiner les statistiques régionales donnant, par exemple, l'évolution de la production de dattes ou celle d'un mode de faire-valoir, la région est si diverse quant aux « états » rencontrés au niveau des exploitations qu'il est impossible de prédire les évolutions à ce niveau d'organisation. Il y a une sorte de révolution permanente à l'intérieur des oasis du Jérid : pour une exploitation donnée, à la fois toutes les trajectoires peuvent être prises (caractère imprévisible) et ne peuvent l'être qu'en réponse à un contrôle de niveaux englobants.

Les seuls facteurs influents pour l'avenir dont nous pouvons faire état se situent au niveau de la palmeraie, sinon de la région. Ce sont, entre autres facteurs, le développement (ou le re-développement) d'activités en concurrence avec l'agriculture (autrefois le commerce et le religieux, aujourd'hui le tourisme et la mobilité interrégionale) et la reconsidération du rapport à cette nature domestiquée de la population par ses différentes composantes (notamment avec l'apport transformant d'une vision « moderne » d'une terre qui produit).

*3/PARTIE 2 9/01/07 16:42 Page 266

Ces agricultures oasiennes se comprendront mieux quand seront abordés les regards qui se posent et les pratiques qui se donnent sur le jardin comme globalement sur l'oasis : comment pratique-t-on le jardin, comment parcourt-on la palmeraie, quelles idées traversent aujourd'hui l'oasis, quels sont les enjeux des notions de progrès et de moderne, et quels sont les conflits de représentations sur la scène oasienne ? Et enfin, doit-on forcément parler d'agriculture quand on évoque les palmeraies ? Au risque de s'éloigner d'une agriculture définie étroitement, il convient d'entrer de manière plus intime dans la vie des palmeraies, ces natures oasiennes.

Jardin à Zagora (Maroc). Septembre 1996. Dans les anciennes oasis, la polyculture et une organisation de la végétation en strates sont des constantes.

Les natures de l'oasis se croisent

Partie 3

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 268

Les oasis ne sont pas que des taches de verdures entretenues par le labour opiniâtre des hommes *(Soustelle cité par* GAUDIO*, 1960 : 104). Elles mobilisent autrement choses et gens. Elles ne sont pas perdues et isolées en terra incognita, elles sont l'enjeu de puissants discours et pratiques de la part des hommes. L'oasis se construit avec les jardiniers qui non seulement l'entretiennent, mais l'inventent aussi, la transforment, la conservent, la vendent ; elle se construit également de l'extérieur, par des acteurs volontaristes, mais aussi par des pratiques qui semblent exogènes (par rapport à la « norme oasienne ») que l'on peut identifier par des registres. L'oasis est une nature construite et, si l'on définit la nature comme un milieu naturel qualifié (dit, pratiqué) d'une façon, l'oasis est une nature qui se construit de nombreuses natures.*

Les pratiques de l'espace, les espaces pratiqués

Dans ces espaces oasiens aux rythmes de changement différents, comment les groupes s'approprient l'espace ? Comment, au niveau des pratiques et des représentations dans le cadre du quotidien, créent-ils des lieux qui font sens ?

Marc AUGÉ (1992 : 104), qui commente Michel DE CERTEAU (1990), remarque qu'il fait de l'espace un « lieu pratiqué » opposant « le lieu à l'espace comme la figure géométrique au mouvement, le mot tu au mot parlé, ou l'état au parcours ». Ici, nous adoptons cette définition, sinon que nous inversons espace et lieu à la manière de M. Augé, afin de prendre en compte l'usage de l'espace. Le lieu est l'espace pratiqué : l'usage est producteur « d'espace, ou, plutôt de lieux, de territoires, c'est-à-dire d'espaces qualifiés, féminins ou masculins, appropriés par des dénominations, des utilisations, des représentations, des fréquentations, un entretien ou une absence d'entretien… » (DEPAULE, 1995 : 27)

Le premier groupe de ces pratiquants d'espaces oasiens venant à l'esprit est les jardiniers dans leur *ghâba* (jardin), à travers leurs pratiques solitaires ou collectives du quotidien. Pourtant, l'oasis n'est pas exempte d'un modelage en lieux par d'autres groupes, eux sans rapport direct à la production agricole, comme les femmes (hors oasis de sédentarisation) et les touristes, par exemple.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 270

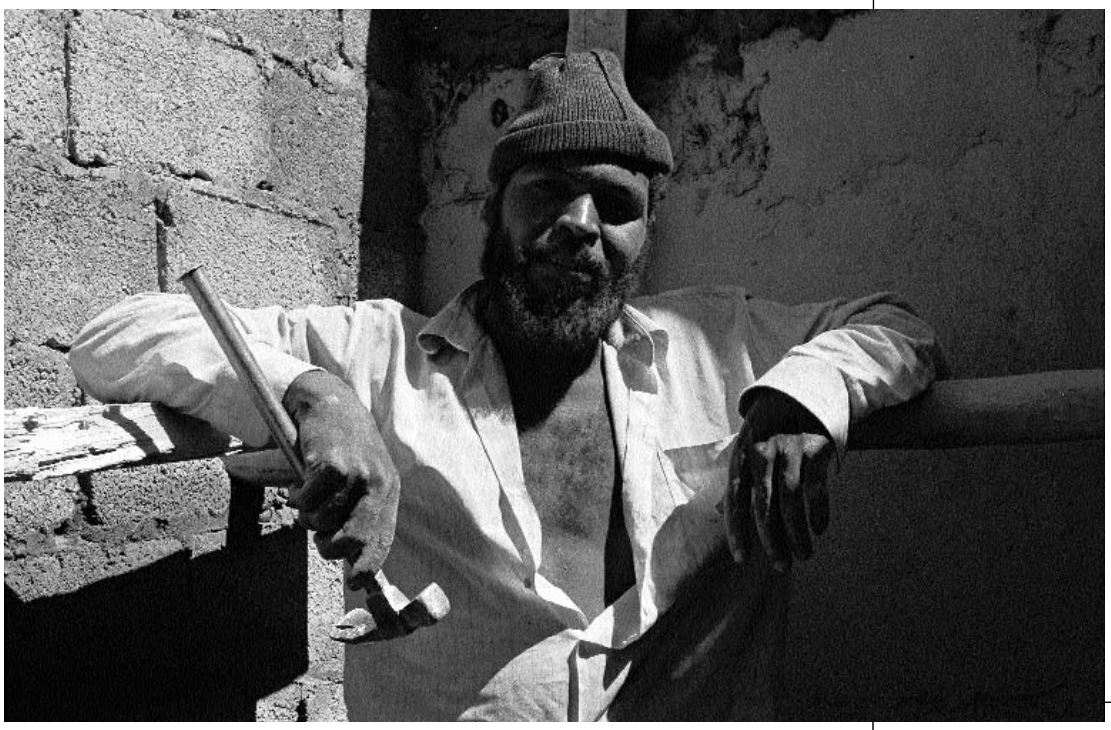
Solitude et sociabilité : le jardinier dans le *ghâba*

Travaux et plaisirs solitaires

De manière un peu caricaturale, pour les *Jrîdî,* la maison est l'espace féminin que l'homme n'investit pas, et les espaces publics ou de travail sont masculins. Sauf à El-Hamma ou dans les oasis récentes attribuées aux anciens pasteurs, on ne rencontre jamais de femmes dans la palmeraie. Bien souvent, même si ce n'est pas pour y travailler, l'exploitant passe tous les jours, sinon tout le jour, sur sa parcelle, laissant la maison à la femme et aux personnes âgées. De vieux agriculteurs témoignent qu'il serait *˚aîb* (déshonorant, honteux) de rester à la maison après le lever du soleil ou de passer dans leur quartier pendant la journée (vrai surtout autrefois) : honte qu'on les croit paresseux, ou ayant perdu leur jardin. Le fils apportait à manger le midi sur la parcelle : lait, pain, *shakshûka*…

Le *khammês* (métayer) ou le propriétaire (*mâlek*, exploitation en mode de faire-valoir direct) passe la journée complète au jardin à moins qu'il exerce une pluriactivité au niveau familial ou individuel, système qui permet souvent le maintien de l'activité oasienne. Cette forme d'agriculture à « temps partiel » est assez répandue au Jérid, ce qui pose la question de la définition de l'agriculteur comme catégorie socioprofessionnelle. Je considère toutefois comme agriculteur ou jardinier, toute personne travaillant dans les jardins d'oasis. La double activité, selon Jean Bisson (1996 : 67), est « à l'origine des formes de survivance de l'agriculture oasienne ». Bisson ne voit dans l'agriculture qu'une activité historiquement secondaire pour les oasis (cf. « Le (re-)Développement » p. 326). Le temps passé dans le jardin est très souvent solitaire. Le jardinier a là toute latitude d'organiser son temps et son travail à sa manière. Il est maître à bord, si l'on veut. Ou presque, puisque les agriculteurs aussi se justifient très souvent sur ce qu'ils font ou ne font pas (ce qui allonge passablement les temps d'enquête !), comme si le regard extérieur était très important et avait une réelle efficacité de surveillance et de censure. Le jardinier demeure seul à s'occuper des cultures, de l'élevage le cas échéant ; un temps loin d'être négligeable est aussi consacré au nettoyage méticuleux de la parcelle, une réelle préoccupation esthétique confirmée par la présence de fleurs culti-

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 271



Un ouvrier et jardinier. Septembre 1996, Zagora (Maroc). La pluriactivité est une règle courante dans les oasis sahariennes. Cet homme est maçon en même temps que jardinier.

vées ou d'arbres ornementaux. On trouve ainsi cultivés entre autres des rosiers (*Rosa* sp., Rosaceae, au Jérid *werda*, plur. *werd*), du jasmin (*Jasminum officinale*, Oleaceae, au Jérid *yâsmîn*), des géraniums citronnelle (*Geranium* sp., Geraniaceae, au Jérid *˚atarshîya*).

L'aspect du jardin peut rapidement informer sur la plus ou moins grande présence quotidienne des exploitants. Outre les fleurs qui rendent le cadre plus agréable, ce sont le lit, le feu aux braises toujours actives, parfois le *kânûn* (brasero, plus souvent à la maison) et sa théière, nombre d'objets hétéroclites dispersés autour de la cabane ou du jardin, les photographies de magazine accrochées, qui sont autant de marqueurs de la socialisation du jardin (des photographies de pleine page souvent de stars féminines arabes du cinéma ou de la variété ; ces mêmes photographies sont aux murs des cafés populaires et des coiffeurs, autres lieux de sociabilités masculines). « Regarde comme il est beau ce jardin », m'ont souvent dit les jardiniers. Il s'effectue sur le beau, selon des critères locaux, un travail qui n'est pas toujours spécifique, car il peut être inclus dans le travail « ordinaire » : les dessins du *tafsîl*, l'appréciation de la terre propre et

nue, le semis disposant des fèves, par exemple, en pourtour de planches cultivées… Cette pratique quasi épicurienne du jardin renvoie à une « esthétique fonctionnelle » dans laquelle « le sentiment esthétique réside dans la relation satisfaisante entre le sujet et le monde qui l'entoure » (LEROI-GOURHAN, 1956).

Si les activités agricoles du jardin absorbent d'importantes masses horaires, cependant le travail n'occupe pas toute la journée du jardinier ; assis ou allongé, cigarettes, siestes, repas et thés bien sûr, en occupent parfois une bonne partie. Le jardin est aussi l'espace qui permet de se soustraire à certaines pressions sociales du village, seul ou avec des amis. « Dans l'oasis, [le jardinier] se sent protégé, dans le calme et humide retrait clos d'un lieu fermé, à l'abri du monde » (à propos de l'oasis de Chébika au Jérid, DUVIGNAUD, 1994 a : 52), loin du village dans cet espace privé ceint d'une haie de palmes sèches (*zarab* à Tozeur ou *ṯâbîa* à Degache) ou d'une frontière (*ḫadd*, plur. *ḫodûd*) marquée par une buttée de terre (*ridif*), un espace quasi intime défendu quelquefois par un crâne d'animal accroché à un arbre comme un paratonnerre contre le mauvais œil (*ʿaîn*, l'œil). Le jardin est plus qu'un simple lieu de travail ou qu'un lieu à vocation purement agricole. D'ailleurs, une grande partie de la production est tournée vers l'autoconsommation, avec une consommation des fruits souvent sur le lieu même, un grappillage (*tinegya*) au jour le jour. Il n'est pas absurde pour le cultivateur de rester dans son jardin même si la nécessité de travaux ne se fait pas sentir. Le jardinier y vit durant la journée et la soirée également pendant la saison chaude. En quelque sorte, il habite son jardin, en dehors d'un temps précis. Se précisent les jours quand on emploie des salariés à la journée, se précisent les heures au moment de la *nûba* (tour d'eau), pas exactement pour l'heure qu'il est (on règle sa montre sur celle de son voisin), mais pour l'écoulement d'une durée.

Pour son jardinier, le jardin de vieille palmeraie est à la fois un espace socialisé de « non-travail » et un espace de production agricole, mais pas selon des critères de pure productivité économique.

Le jardin de vieille palmeraie est donc pour le jardinier à la fois un espace socialisé de « non-travail » et à la fois un espace de production agricole, mais selon des critères qui ne tiennent pas toujours de la pure productivité économique. Ainsi en est-il du maintien actif (on plante encore) de cultivars « non rentables » d'un point de vue économique (par rapport à la *deglet en-nûr* ou à la *allig*) ou de palmiers dits *sheken* ou *khalṯ* qui participent à une biodiversité *in situ* (ces derniers ne sont pas encore des cultivars). Ces variétés dites communes sont certes diminuées par le marché de la datte initié par les colons, mais même aujourd'hui ce ne sont pas de simples produits d'agréments, ils sont récoltés. Leurs intérêts résident dans des goûts différents et en un étalement du calendrier de la production, donc de la consommation.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 273

Technique de protection d'un projet agricole. Octobre 1995, Ibn Chabbat (Tunisie). Ce crâne, même si le propriétaire ne l'avouera pas volontiers, sert à protéger du mauvais œil son projet moderne d'extension.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 274

Nous parlions du beau, celui-ci ne vaut aussi que parce que le jardin est soumis au regard des autres, apprécié ou jalousé (mauvais œil). Le jardin possède également une dimension collective. Mis à part les petites « fêtes » au *qêshem* dans les jardins, il n'existe pas de manifestation au niveau de l'oasis en son entier, même à l'occasion des grandes opérations agricoles (récoltes de dattes ou autres). Tout semble se focaliser sur le jardin.

Planche de cultures.
Octobre 1996, Zagora (Maroc).
Espaces à vocation agricole de faibles superficies, les parcelles sont « jardinées » minutieusement. Au premier plan, un régime de dattes du cultivar majoritaire *bu-sthammi*.

Le collectif dans le jardin

L'accueil et le devoir d'hospitalité dans le jardin sont systématiques, même si journellement les voisins sont surtout concernés. Il est bien rare que l'on puisse refuser l'entrée du jardin à un visiteur, au Jérid comme à

Djanet. Le jardin est pourtant bien fermé. Aujourd'hui au Jérid, les accès aux parcelles sont larges, afin de laisser entrer les charrettes. Mais dans quelques recoins des palmeraies, surtout à Degache et El-Hamma, la porte (*bâb*, plutôt prononcé *bêb*) demeure à échelle humaine, c'est-à-dire de la dimension de la porte d'une pièce de maison. Les portes de jardin sont ainsi à Zagora (Maroc) et à Djanet (Algérie) où les charrettes sont peu nombreuses dans la première et absentes dans la seconde. Dans ces palmeraies, l'âne prévaut, surtout à Zagora, équipé d'un bât (dit *shuari* et *zembîl* au Jérid). Le jardin est bien un espace privé. Les visiteurs sont accueillis dans la petite zone non agricole, dans ou à côté de la cabane. Parfois le partage du repas, mais surtout du thé (*têy*), sont l'occasion d'échanges, de discussions. Pour honorer ses visiteurs, le thé est parfois parfumé de menthe (*na˚nâ˚*), de fleur de bigaradier (*bigaradî*) ou de géranium citronnelle (*˚atarshîya*).

« Ce* qâshem, *c'est du whisky ! » ou comment une sociabilité des jardins s'accomplit dans une fermentation locale.

Certains jardins accueillent les buveurs de *lêgmî* (sève du palmier). « *Lêgmî* » est souvent un doux euphémisme désignant le *qêshem* (ou *qâshem*), du *lêgmî* fermenté par de l'orge (*she˚îr*) ou de la semoule de blé (*gamah* ; ou de blé vert, semoule dite alors *frîk*) ; on y ajoute parfois comme ferment de la gomme arabique (*lûbân*). Les oasis rivalisent entre elles pour la réputation de la meilleure production de cet alcool. Interviennent pour critères le goût (même si l'alcool est bu cul sec et non savouré) et le degré d'alcool estimé. Le mot *wîskî* (whisky) désigne l'alcool fort en général : « ce *qâshem*, c'est du *wîskî* ». Les participants à ces « clubs *lêgmî* » (parfois payants, mais extrêmement rares) peuvent provenir d'un cercle débordant la palmeraie (fonctionnaires, commerçants…). C'est toujours collectivement et dans l'enceinte du jardin que le *qêshem* est consommé, en général en soirée à la tombée de la nuit, après la journée de travail. Il est servi dans la *batya*, une amphore réservée à cet usage, fabriquée notamment par les potiers. Les hôtes sont assis sur le sol, souvent en cercle, chacun buvant l'un après l'autre, se passant la même tasse (usuellement, ce n'est pas un verre classique *kâs*, mais une tasse spécifique, assez plate en poterie dite *dûr*, de « tour » ou « tourner »). La tasse est bue toujours d'un trait (« Ce n'est pas du thé ! » qui se boit, lui, du bout des lèvres). Ce *qêshem* se fait appeler aussi à Tozeur, pour être discret, *bû namûsa*, mot à mot « père du moustique » (c'est-à-dire lié aux *namûs*, signifiant « moustique » et plus généralement tout insecte que l'on trouve dans le seau qui récolte la sève sur le palmier, puis dans la *batya*, attiré par le sucre du *lêgmî*). D'ailleurs, une boule de *fibrillum* (le *lîf* du palmier) est placée dans l'ouverture de la *batya* pour en obturer (mais avec une efficacité relative) l'entrée des insectes. Un autre

nom connote sa qualité de manière péjorative : « *ma' u sukkar* », c'est-à-dire « eau et sucre ». Certains y ajoutent de l'eau et, pour fermenter plus rapidement, du sucre, particulièrement quand la boisson est destinée à la vente (toujours informelle). « Octobre et mars donnent la meilleure qualité de *lêgmî*. Comme les femmes qui allaitent, les palmiers donnent du lait. Il existe des saisons. Les autres saisons, on rajoute eau et sucre : *ma' u sukkar* » (jardiniers, octobre 1995 à Nefta).

> **U**n jardinier et son ami, près de Bled el-Hadar (palmeraie de Tozeur), nous invitèrent un ami français et moi à entrer sur la parcelle. Au même moment, sa vieille tante maternelle pénétrait dans le jardin, juste à quelques pas. Il est surprenant de voir une femme dans la palmeraie. Elle a demandé deux ou trois choses, l'une d'elles était pourquoi des dattes *degla* au sol étaient sèches. Le jardinier a donné le nom de la maladie (*bôrid*) et elle s'en est contentée. Elle a demandé à son neveu qu'il nous coupe des roses et elle s'en est allée enveloppée dans son voile noir. Une fois la tante partie, le neveu a sorti la bouteille de *qêshem*, cachée derrière un palmier et nous avons bu. Belgacem s'est offusqué que je dise que le *qêshem* de Degache était bon : « ils rajoutent du sucre pour l'alcooliser là-bas », alors qu'ici « c'est naturel, c'est le laboratoire naturel, goutte-à-goutte dans l'arbre ». (Tozeur, le 14 avril 1999)

Ces activités, bien que connues de tous, sont entourées d'une discrétion certaine. La Tunisie est contrée musulmane ; l'alcool y est moralement interdit (*hrâm*). Le problème moral que représente cette boisson du terroir est détourné, et par là nié, en n'accordant pas le statut d'alcool au *qêshem* (bien qu'évidemment on s'en saoule). L'explication est que le jardinier maîtrise toutes les étapes de cette production et sait bien, en toute bonne foi, qu'il ne rajoute pas la moindre goutte d'alcool (on s'accorde à penser que de l'alcool de pharmacie est rajouté dans la composition des « vrais » alcools commerciaux). Une autre possibilité (minoritaire) est de nier que le vin fût *hrâm*. D'après certains jardiniers, entrent dans cette catégorie le *hallûf* (le porc), « les morts », *dem* (le sang) bien entendu, mais le vin ne serait pas interdit formellement par le Coran. L'interprétation est que l'on « peut en boire jusqu'à ne plus pouvoir penser » [tant qu'on peut garder sa raison]. Entre le *hrâm* (prohibé) et le *hlâl* (autorisé), il y a le *mankûr*. C'est le domaine du toléré, comme l'est la consommation du *qêshem* et du *takrûrî* (le cannabis). Par ailleurs, on trouve beaucoup de raisons de boire le *qêshem*. À en croire les buveurs, il s'agit même d'une panacée. Ces soirées à boire peuvent se produire chaque soir dans certains jardins : il s'agit d'une véritable institution interne à la palmeraie jéridi. Il demeure encore dans les mémoires le souvenir du temps où les *khammêsa* n'étaient pas acceptés dans les cafés du village, tacitement ou explicitement, des cafés aujourd'hui

investis par tous et véritables places publiques (masculines). Ce refuge au jardin était, pour la classe laborieuse de l'oasis, le pendant sous les palmiers de la réunion au café des commerçants et des notables.

L'alcool du palmier n'est pas l'unique plaisir collectif qu'on trouve au jardin. On y jouit de légumes, de fruits, de l'ombre, de musique (chants et percussions improvisées ou sur *derbûka*) et autrefois de l'essentiel *takrûrî* (*Cannabis sativa*, Cannabinaceae). C'est un idéal d'abondance qui répond habilement à l'eschatologie musulmane : implicitement, les bienfaits que le jardin procure renvoient à l'idée de *jenna* (paradis ; l'étymologie du mot paradis donne une origine du latin ecclésiastique *paradisus*, du grec *paradeisos* — jardin —, de l'avestique persan *pairidaeza* qui est formé de *pairi* « entour » et *daeza* « rempart » : le paradis est bien un « enclos »). Être bien, c'est apprécier le lieu, un confort visuel, auditif, olfactif ; être bien ensemble, dans la consommation, la communication (les discussions, voire les chants).

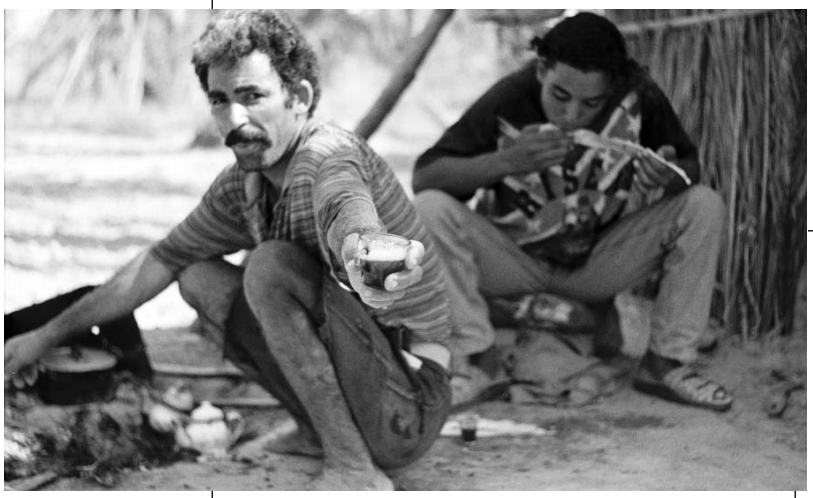
> **V**oilà ce que des jardiniers à Degache tentent de faire saisir à l'étranger : « Tu vois, c'est joli l'oasis, tu vois comme c'est bien, il y a à manger, les fèves, les fruits, les piments, et aussi à boire… ».

Voilà ce que des jardiniers à Degache tentent de faire saisir à l'étranger : « Tu vois, c'est joli l'oasis, tu vois comme c'est bien, il y a à manger, les fèves, les fruits, les piments, et aussi à boire… ».

Le jardin est un lieu de convivialité et aussi un avant-goût sur terre des plaisirs du Paradis, « Voici quel sera le jardin promis à ceux qui le [Dieu] craignent : le jardin où coulent les fleuves ; il leur fournira une nourriture et une ombre inépuisables. » (Coran, Sourate XIII, verset 35). Le lecteur patient pourrait multiplier les exemples, qui sont très nombreux dans les textes coraniques (sourate XX, versets 77-78 ; S. XXII, v. 14 & 23 ; S. XXIX v. 58 ; S. XLVII v. 13, etc.). Il est indéniable que cette qualité de la jouissance n'est pas déniée par les Écritures. Il ne s'agit pas là de religion, mais peut-être d'une impression (au sens d'empreinte) ou plus sûrement d'une ressource. Il est loisible à l'Oasien de puiser ses références dans ces textes. La lecture qu'il en fera ne contredira ni sa conception ni son expérience. L'impression sera d'autant plus efficace que ces textes jouissent du statut de Vérité. Dès l'enfance à l'école coranique, l'imaginaire de chacun sur le jardin peut se nourrir encore de versets tels que ceux-ci :

> « **C**eux qui craignent la majesté de Dieu auront deux jardins. […] Ornés de bosquets. […] Dans chacun d'eux jailliront deux fontaines. […] Dans chacun d'eux croîtront deux espèces de fruits. […] Ils [les croyants] s'étendront sur des tapis brochés de soie et brodés d'or ; les fruits des deux jardins seront rapprochés, aisés à cueillir. […] Outre ces deux jardins, deux autres s'y trouveront encore. […] Deux jardins couverts de verdure. […] Où jailliront deux sources. […] Là, il y aura des fruits, des palmiers et des grenades. » (Sourate LV, versets 46-68).

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 278

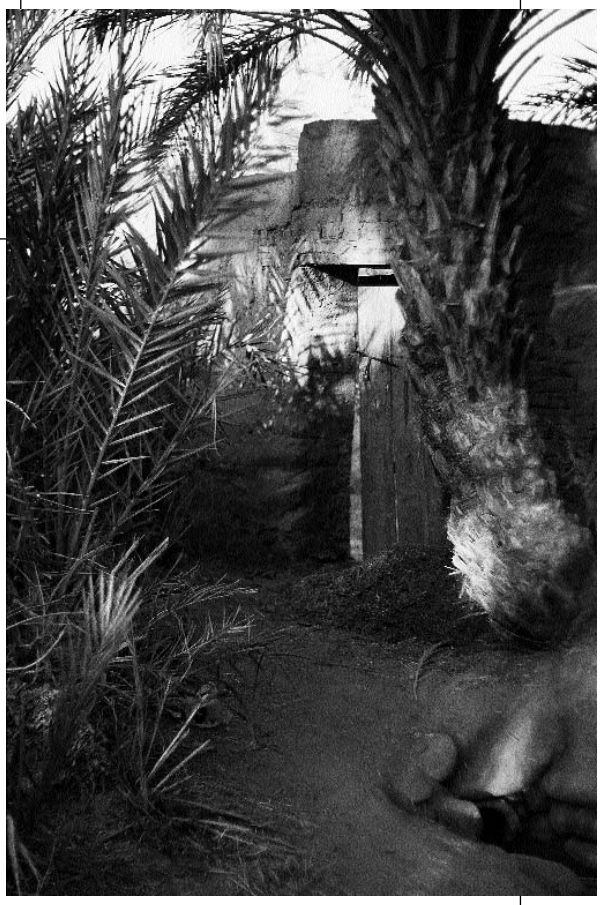


Jardin privé, accueil du visiteur. Septembre 1995, Nefleyet (Tunisie). Autant le jardin est conçu comme un espace privé voire domestique, autant l'accueil du visiteur est prévu, et il lui est toujours offert thé et fruits.

Le champ de l'eschatologie dans le Coran est singulièrement révélateur de la valeur de l'eau, de la douceur des jardins opposées à la sécheresse et la stérilité du désert sur terre, et à l'enfer dans l'au-delà : *Les habitants du feu crieront aux habitants du paradis : Répandez sur nous un peu d'eau ou un peu de ces délices que Dieu vous a accordées* (Sourate VII, verset 48). Le jardin est aussi l'arrière-goût d'un paradis perdu, celui des origines, où Dieu disait : *Toi, Adam, habite avec ton épouse le jardin, et mangez de ses fruits partout où vous voudrez ; seulement n'approchez point de l'arbre que voici* (Sourate VII, verset 18). Nous connaissons la suite, la faute commise : *Descendez, leur dit Dieu, vous serez ennemis l'un de l'autre. Vous trouverez sur la terre un séjour et une jouissance temporaires* (verset 23). Le jardin d'oasis est ce jardin de jouissance temporaire, entre les deux autres. De cette sorte, le musulman dispose symboliquement, comme l'écrit avec justesse CHEBEL (1993 : 266), d'une étendue chronologique inaugurée par un jardin, le « jardin primordial » et parachevée par un autre, celui du Paradis. Entre les deux pôles, est une étendue, spatiale cette fois-ci, réelle et non imaginaire, le jardin terrestre, le jardin de la jouissance immédiate. Nous verrons plus loin que cette acception du jardin est partagée par le tourisme, mais en d'autres termes et avec une dimension exclusive.

Apprécier le jardin, c'est consommer et communiquer ensemble. Le jardin est un centre où les constructions de l'espace entourent le jardinier. Le jardin est un centre intime et pourtant partagé. Cet esprit n'est pas l'apanage du Jérid, et on le retrouve par exemple « dans la culture japonaise, [où] l'appréciation des beaux sites est indissociable du

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 279



La porte d'un jardin. Septembre 1996, Zagora (Maroc). Les jardins sont des espaces privés et ouverts sur l'espace public par une simple porte.

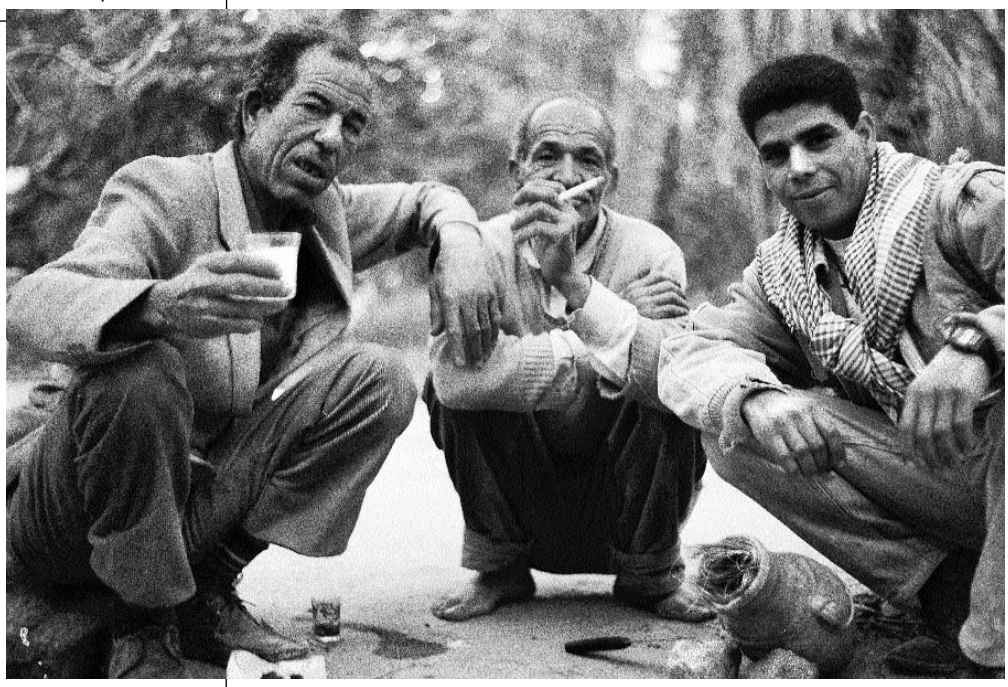
commerce humain (échange de poèmes, banquets, cérémonies du thé) » (BERQUE A., 1993). Entre le jardinier jéridi et le touriste, on trouve peut-être l'opposition qu'Augustin Berque fait entre « le paysage sociable » et le « paysage contemporain solitaire » inspiré de l'Occident romantique (le touriste et le coucher de soleil par exemple). Dans les oasis du Jérid, fleurissent toujours ce que DUVIGNAUD (1994a) nomme les « parleries » et dénommées au Jérid *halga* et *ga˚da* ; les *Jrîdî* sont connus en Tunisie pour ces parleries. Le terme *halga* vient de « cercle » en dialecte ou *halaqa* en arabe littéraire (quand un *sheikh* enseigne à ses disciples) et *ga˚da* a rapport à la position assise (verbe dialectal *ga˚ad* s'asseoir). On y conte par exemple la *˚antriya*, l'histoire de la vie du héros ˚Antara (*˚anter* localement, poète et guerrier antéislamique) et de ses aventures, mais ce sont surtout des moments où tout

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 280

peut se dire : politique, police, femme. Ces réunions masculines sont les occasions de transgressions verbales certes, mais aussi d'échanges des savoirs. Les normes esthétiques se communiquent, le collectif sanctionne l'individuel, les connaissances se transmettent : sur le fond commun en agriculture, des recettes, les essais, les commentaires sont échangés ; on écoute, on se souvient de récits, des histoires locales. Une partie de l'existence collective se joue là, dans le jardin.

Le travail agricole lui-même nécessite cette intervention du collectif dans le cadre de l'entraide ou du salariat. Et cela particulièrement autour du palmier dattier dont les activités qui lui sont dédiées rythment l'année : pollinisation (*dhokar*) au printemps, suspension des régimes (*imferza*) en été et récolte (*gattâ°a*) en automne. Si deux ou trois personnes suffisent parfois pour s'acquitter des deux premières tâches, la récolte est effectuée par des équipes nombreuses. Ces moments du travail collectif, avec les soirées au *qêshem*, sont l'occasion d'interprétation de chants, surtout lorsque les jardiniers sont à l'ouvrage dans la tête du dattier dans la haute strate de la palmeraie alors sonore. Lors des récoltes, les chants des ouvriers sont orchestrés souvent par le *gattâ°* (le « coupeur » de régime). On s'appelle de palmier à palmier, de jardin à jardin. À cette altitude, les frontières entre propriétés s'évanouissent.

Le jardin comme lieu de sociabilité. Avril 1995, Degache (Tunisie). Le jardin n'est pas uniquement un espace de travail. Outre les pauses, thé et discussions, de nombreuses soirées s'y déroulent entre hommes, en particulier dans les anciennes palmeraies.



*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 281

> **U**n *khammês* chante en montant aux palmiers pour la pollinisation. Je demande à celui qui m'accompagne :
> « Que chante-t-il ?
> « Il chante pour sa copine, il lui dit qu'il l'aime.
> « Et les paroles ?
> « Ma chérie, ma bien-aimée, tes yeux sont pareils à ceux du buffle…
> « Du buffle ?
> « Oui, la vache sauvage […]
> « C'est un compliment … ? C'est gentil ou ce n'est pas gentil ?
> « Oh oui ! c'est gentil ! Et il chante encore, tes joues sont roses comme les roses […] »

L'ambiance sonore est une partie intégrante de la qualité d'un espace.

Ces ambiances sonores, chants, percussions, rires et éclats de voix, constituent une des structurations de cet espace, certes volatile et donc moins « visible » que les trajets par exemple, mais non moins importante : il y a une ambiance (*jaw*) du jardin, impalpable mais identifiable.

On ne peut comprendre le jardin si on l'aborde uniquement comme espace agricole productif. C'est dans le même mouvement un lieu de solitude et de forte sociabilité ; même seul, le jardinier n'y fait pas que travailler. C'est un lieu de communication où s'échangent et s'éprouvent des normes et représentations techniques et sociales. Sur l'espace de la palmeraie, on partage une connaissance des lieux hors du jardin (toponymie, nouvelles…) pour s'y déplacer. D'autres trajets par d'autres usagers plus occasionnels donnent lieu à des représentations différentes de la palmeraie.

Parcours, représentations dans la palmeraie

Les espaces deviennent lieux lorsqu'ils sont vécus, pratiqués. Une des façons de pratiquer un espace géométrique est d'en mesurer l'étendue, d'en faire le tour, de l'arpenter, le traverser, bref de le parcourir. Les trajets sont aussi une forme de pratique qui fait vivre les espaces.

Mais il ne s'agit pas seulement de parcourir le jardin. L'étendue traversée par l'eau ou les hommes est à l'échelle de la palmeraie, c'est-à-dire au niveau large et non restreint, au niveau vraiment collectif et non individuel. En élargissant le cadre à l'ensemble de la palmeraie, on observe des pratiques de la nature plus variées : à ce niveau, les groupes sont plus nombreux, ce qui appelle plus de perceptions différentes.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 282

Le parcours de l'eau

Le parcours de l'eau semble immuable dans les oasis. Le flux est conduit, enserré entre les berges des oueds. L'homme, après avoir rassemblé les petits écoulements en oued (*wêd*, plur. *widyên*), le divise avec les partiteurs entre quartiers de l'oasis, groupes de jardins, puis entre jardins ayants droit. L'eau est d'abord divisée en volume, puis en temps de main d'eau pour chaque jardin. C'est ainsi que cela se passait par exemple à Nefta et Tozeur.

Ce parcours de la « corbeille » des sources *râs el-ʿayûn* (« tête des sources ») aux jardins n'avait en fait rien d'immuable : à Tozeur, l'eau coule toujours, mais son trajet est amputé. Le lit de l'oued est aujourd'hui le déversoir de canalisations d'eaux tirées des nappes profondes *via* les motopompes entretenues par les techniciens du CRDA et alimentées en électricité par la Steg (l'eau provient de forages pompant dans le Complexe terminal et de forages artésiens dans le Continental intercalaire, mais l'artésianisme disparaît et l'on tend là aussi à pomper cette eau plus profonde). Depuis que l'eau ne sourd plus sur les pentes de la corbeille, précisément à cause de ces motopompes (cf. « L'intervention de l'État » p. 315), la gestion collective de l'eau a échappé aux Oasiens. À Nefta, le changement est encore plus « visible » (si l'on peut dire). Avec la collaboration d'un projet allemand, toutes les canalisations d'eau ont été enterrées afin de réduire au minimum les pertes par infiltration et évaporation. De fait, les oueds n'y existent plus. Ces changements ont signé, à notre époque, la fin de la gestion collective de l'eau pour devenir une gestion par la collectivité, au travers des administrations, représentantes de l'intérêt national. Désormais aussi, terre et eau sont indissociables alors qu'elles pouvaient faire l'objet de droits de propriété distincts autrefois. Cela est tellement vrai aujourd'hui que nombre de jardiniers expriment la surface de leur jardin en temps de main d'eau auquel ils ont droit (cette durée est au *prorata* de la surface, mais le rapport varie entre oasis). Les travaux collectifs sont aujourd'hui cantonnés à l'entraide entre jardiniers (*mâlek* ou *khammêsa*) ou à l'emploi de salariés temporaires.

Ces travaux collectifs avaient pourtant dans le passé une importance vitale pour la survie de la palmeraie en se manifestant surtout à l'occasion de l'entretien annuel des systèmes hydrauliques. Les *mâlek* envoyaient leur *khammês* au curage des drains et des sources (afin de maintenir les débits). Aujourd'hui, les sources n'ont plus à être nettoyées (puisqu'elles sont définitivement taries) et le nettoyage des

drains ainsi que l'entretien des puits sont impartis au CRDA. Bref, aujourd'hui les Oasiens du Jérid ne peuvent plus agir sur l'eau dans la palmeraie ; la question de l'eau se cantonne uniquement au registre revendicatif. Cela est particulièrement vérifié dans les palmeraies récentes. La naissance de ces nouveaux périmètres irrigués est directement liée et conçue à travers une maîtrise technique non locale ; « non locale », car les agriculteurs n'ont aucun pouvoir sur elle. Ils ont à payer la facture d'eau et c'est tout. C'est dans la palmeraie d'Ibn Chabbat que les problèmes sont les plus aigus. Puisque les agriculteurs de la première tranche ne payaient pas l'eau qu'ils jugeaient trop insuffisante et irrégulière, l'Administration a suspendu la distribution. Les discours des jardiniers ont été virulents : « On dirait que l'on n'est pas des Tunisiens : on ne nous aide pas, on nous coupe l'eau. » ; « Même Israël ne fait pas ça [aux Palestiniens] » (jardiniers d'Ibn Chabbat, le 29 février 1996). L'eau est le point émergent de rencontre entre l'État et les jardiniers. Ces mêmes cultivateurs diront en colère : « Nous sommes fatigués de ce projet. Il y a deux solutions : ou brûler Ibn Chabbat, ou l'État travaille avec les agriculteurs. » Le discours sur l'eau est le prétexte d'une expression politique ; on en vient à regretter le « temps des Français [dont] les puits de trente-cinq ans marchent encore, pas comme ici » (30 août 1995).

La perte locale du contrôle sur l'eau réduit la question hydraulique au registre de la revendication.

Nous avons vu qu'au Jérid le *jar* désigne autant la palmeraie que le quartier d'oasis ; parfois, certains auteurs comme Paul PENET (1912) l'orthographient *jerr*. G. Bédoucha donne au Nefzaoua pour *jerr* le sens d'oasis, de terroir oasien, de quartier d'oasis, c'est-à-dire les mêmes sens qu'au Jérid. Mais elle lui rajoute la signification suivante : « temps de parcours de l'eau » (BÉDOUCHA, 1987 : 399, 355, 336). Pour elle, cela rappelle le lien intime de la terre et de l'eau, l'étroite dépendance de l'une par rapport à l'autre (elle le dit sans doute pour l'aspect agroécologique et non juridique). Ce mot *jerr* tirerait son origine du verbe « courir » et, spécifiquement pour l'eau, « couler », « s'écouler ». « Qu'est la terre en milieu désertique, sans cette force de l'eau qui la parcourt, en même temps la dessine, la délimite ? L'eau donne son nom à la terre et cela est juste puisqu'elle lui donne la vie. » Certes. J'ai tenté de vérifier cette hypothèse au Jérid : cette étymologie n'a jamais reçu l'agrément des Oasiens. Il s'agit pourtant bien du même terme. On m'a plutôt avancé l'explication suivante : ce mot viendrait de *jâr*, « voisin » insistant alors sur la constitution en puzzle de la palmeraie : le terroir est un ensemble aggloméré de jardins voisins, on passe d'un voisin à l'autre, *min aj-jâr lil-jâr*.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 284

Les exercices sur les étymologies sont toujours une gymnastique périlleuse. Mais qu'en déduire ? Si les *Jrîdî* éludent une acception hydraulique de ce mot pour se concentrer sur la signification foncière, c'est soit que Geneviève Bédoucha s'est trompée dans l'interprétation, soit que cette acception avait cours autrefois également au Jérid, mais sa disparition marquerait alors le déclin de l'eau comme axe majeur de l'oasis. Si l'eau demeure au centre des discours revendicatifs et qu'elle n'a pas perdu bien sûr son importance agroécologique, néanmoins il y aurait là le reflet de l'impuissance des communautés oasiennes à agir sur l'eau. Pour paraphraser Bédoucha, l'eau au Jérid ne serait plus « première techniquement, économiquement, mais aussi symboliquement ».

L'eau a-t-elle disparu ? On en revoit pourtant resurgir la thématique ailleurs : les Oasiens cultivateurs n'ont plus réellement à s'occuper de son parcours, sinon dans leur jardin, mais l'intérêt des oueds s'inaugure une nouvelle fois comme symbole du paysage oasien. En effet, le ministère du Tourisme tunisien investit dans la renaissance d'un oued dans la palmeraie de Nefta afin d'attirer de nouveau les touristes (et rentabiliser les infrastructures construites) : une oasis sans eau (apparente) ne répond plus à ce que notre imaginaire d'Européen en attend (ou est censé en attendre). À Tozeur, les personnes proches de l'activité touristique voudraient, eux, qu'on leur préserve intact et si possible « authentique » leur oued (voir sur ce sujet « La séduction extra-agricole »).

Les trajets des hommes

Dans cet ensemble aggloméré de jardins se dessine, outre les systèmes d'irrigation, le tracé des chemins qui relient les parcelles cultivées. Ces axes sont les armatures du conglomérat. De la véritable petite route goudronnée au sentier qui ne laisse passer guère qu'un homme, la variété des chemins est élevée. Chacun est connecté à l'ensemble par tout un réseau d'accès. Tous ces chemins permettent des visites qui sont habituelles dans la palmeraie : on est toujours prêt à servir du thé aux gens de passage dans le jardin et leur offrir des fruits, voire les légumes de saison (bottes de radis, de salade, un peu de piment, de gombo, etc.). D'ailleurs, beaucoup de fruitiers, en général peu considérés dans la production agricole par les jardiniers, ont leurs fruits dits « pour les passants », « les visiteurs », c'est-à-dire que les jardiniers n'envisagent en aucune manière de les commercialiser ni d'en mesurer la production, ces produits font partie des dons aux gens

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 285

de passage. À Zagora, certains bas-côtés de chemins ne sont pas clôturés de gros murs en terre crue (*hayot*, pluriel de *het*) qui cernent tous les jardins. Ce sont de petites zones de palmiers (quelques pieds non entretenus) sans propriétaire, que l'on dit appartenir à la collectivité, donc non privatives. On nomme de telles zones *jnan sbil*, ce qui signifie littéralement « jardin pour les voyageurs ou les passants » : les fruits, en vérité peu nombreux, sont au tout venant.

Les réseaux intra-oasiens

Seuls les jardiniers et peut-être les pompistes (dits « *bonbist* », les salariés du CRDA ou des AIC qui assurent ouverture et fermeture des vannes d'irrigation) connaissent bien les divers recoins du dédale que forme le réseau de chemins dans les anciennes palmeraies, plus particulièrement les vieux *khammêsa* qui ont eu l'occasion de travailler dans diverses propriétés. Ce réseau est tortueux, épousant les contours irréguliers des parcelles. Nombre de sentiers se rapetissent au fur et à mesure que l'on s'y engage pour finir en un cul-de-sac. Les palmeraies les plus récentes, dont les jardins (*nwâmâr*, pluriel de *nûmrô*) sont des lots de forme identique rectangulaire, ont leurs allées claires : elles sont droites, larges et perpendiculaires les unes aux autres (palmeraies de Dghoumes, d'Ibn Chabbat, etc.). Ce n'est plus le même processus de connaissance spatiale, car le trajet est alors visible et « prévisible ».

La connaissance du réseau dans les vieilles palmeraies s'acquiert par la pratique. Pour désigner un endroit ou indiquer une direction, les Oasiens se réfèrent à tel jardin dont le toponyme est connu, ou telle tombe de saint. Certains des jardins qui servent de repères ont leur histoire propre, mais se comptant par centaines, il arrive que leur localisation soit malaisée. Les tombes des saints, elles, sont des balises éprouvées. On les rencontre en grand nombre dans les vieilles palmeraies, mais elles sont totalement absentes des récentes et rares dans le désert (Sidi Bu Hlel intéresse essentiellement les Bédouins). Jocelyne DAKHLIA (1990 : 96), pour qui « la palmeraie de Tozeur abrite une nébuleuse de tombes de saints », note que « les saints, porteurs de Baraka, sont les seuls morts qui puissent être admis dans les jardins ». S'ils sont rarement établis en fait au sein même des jardins, on les trouve plus fréquemment ponctuant les chemins, espaces collectifs de la palmeraie.

Ces sanctuaires des saints locaux (les *wilî* ou *welî*) se nomment *qubba*. Ils tiennent ce nom de leur coupole, généralement couleur de la chaux

blanche, signifiant général du sacré. L'identification collective des *qubba* est d'autant plus facile que chaque saint a son histoire (tel saint fut fondateur de l'oasis, tel autre fut son élève, à tel autre encore sont attribués des miracles), sinon c'est le toponyme même de la tombe qui est évocateur.

> **P**ar exemple, Sidi-Kabûya est le nom d'une *qubba* connue de la palmeraie de Tozeur : le saint enterré là ne s'appelait pas « Kabûya », ce qui signifie « potiron » (*Cucurbita maxima*), mais le toponyme s'est créé tardivement avec une action *post-mortem* du saint. L'histoire raconte qu'en un temps de famine au Jérid, une personne s'enfuyait d'un jardin, poursuivi par le *sherîk* parce qu'il y avait dérobé un potiron pour se nourrir. Passant près de cette *qubba*, le voleur y cacha son larcin. Le potiron s'y changea en pierre. Ce fruit « pétrifié », présume-t-on par le saint, « on peut encore le voir » aujourd'hui sur la pierre tombale. À la fin des années 1980, Jocelyne DAKHLIA (1990 : 95) récoltait une version légèrement différente de cette histoire : « Un pauvre homme avait volé une citrouille pour nourrir ses enfants, mais on l'a surpris. On allait l'attraper, mais il a invoqué Dieu et la citrouille s'est pétrifiée. Dieu l'a sauvé, on ne pouvait plus lui faire de mal. Quand il est mort, on l'a enterré ici ». Si Dakhlia s'est intéressée à cette histoire, c'est qu'elle illustrait la « dépolitisation du souvenir de la présence ottomane dans la région ». Cette histoire est l'une des rares traces que la mémoire collective jéridi ait conservées d'une domination turque de quatre siècles sur le pays. Mais où est le Turc ? Dans la citrouille ! Les seules tombes qui ne soient pas néfastes dans la palmeraie sont celles des saints. Cette « *qubba* » est le tombeau d'un Turc, tombeau profane et insolite qui a été métamorphosé pour cela par la tradition locale en un tombeau de saint, et le turban turc qui l'orne s'est changé en citrouille.

À Djanet, ces lieux de *baraka* existent également, mais en moins grand nombre (l'oasis est aussi plus petite). Il existe de ces réseaux également dans le désert, qui rythment les déplacements : les stations sont presque obligées pour les Touareg. Les monuments, parfois juste un amas de pierres, sont marqués également de blanc, qui provient parfois, à Djanet, d'une argile blanche que l'on trouve dans la falaise au-dessus d'Adjahil et que l'on nomme *tabariak*.

Ce réseau des *qubba*, porteurs de *baraka*, est l'inscription du sacré dans la palmeraie, une prolongation de celui du *blêd* (ville, village). Ces sanctuaires se visitent. Le groupe pratiquant le plus ce réseau est sans doute celui des femmes. Si naturellement elles adressent leurs vœux aux saints du *blêd*, on peut les voir parcourir occasionnellement les chemins qui mènent aux saints immergés sous les dattiers. C'est d'ailleurs la seule occasion de leur présence dans le *jar*. Quoi qu'on en dise, il n'est pas question de « croyances de femmes », mais ce sont

les Oasiennes qui pratiquent en majorité le sacré dans la palmeraie. Pour que l'homme s'y engage, il faut qu'un sacrifice (*qorbên*, plur. *qarâbîn*) soit rendu en remerciements d'un vœu exaucé et que l'animal sacrifié soit un bélier ou un bouc ; les femmes procèdent elles-mêmes aux sacrifices des poules.

À El-Hamma, exception déjà soulignée, les femmes se rendent parfois dans les jardins pour y travailler et plus fréquemment encore pour laver le linge dans les petits bassins où, à certaines heures, coule l'eau d'irrigation des canalisations.

Les trajets dans les espaces collectifs de la palmeraie créent divers réseaux de circulation différenciés.

Ailleurs, en dehors de ce rapport au sacré, les trajets des femmes (j'entends toujours les femmes du Jérid) effleurent seulement le *jar*. Elles se rendent par exemple à Tozeur vers le site dit du Belvédère (*râs el-˚ayûn*, l'ancien site des sources) pour y prendre des bains dans les petits bassins publics aménagés agréablement par les hommes (consolidés de stipes de palmier) au sortir des conduites de forages profonds (l'eau y est chaude). Sans ses sources, le site est aujourd'hui presque nu : la plupart des forages débouchent plus loin, directement dans la palmeraie, le couvert se dédensifie à vue d'œil, une eau trop chaude n'est pas favorable aux plantes. Les habitants de Tozeur se souviennent bien de la « jungle que c'était dans le passé », quand l'eau suintait de toute la terre en mille *nebebi˚a* (pluriel de *niba˚*, source, mot dialectal à Tozeur qui correspond à *˚aîn,* plur. *˚ayûn*). C'était l'endroit des rendez-vous, où la densité de la végétation garantissait la discrétion et l'impunité des flirts. Ce lieu s'appelait *el-oshrqa*. Aujourd'hui, le site est plutôt disputé par les groupes de touristes venus contempler le coucher du soleil. Malgré les tranches horaires qui séparent l'occupation des bassins par les hommes ou par les femmes, comme au *hammâm* (bain public du *blêd*), l'occupation de cet espace tend à complètement échapper aux femmes devant l'envahissement touristique désordonné de *râs el-˚ayûn* à toute heure, méconnaissant ces règles empiriques.

Une dernière opportunité pour les femmes de circuler sur les marges du *jar* est la promenade de la fête du printemps, sonnant la fin de l'hiver (Degache, Tozeur, le 28 février 1995). Elle est l'occasion d'y cueillir un bouquet de fleurs (*meshmûm*, *yazûl* à Tozeur). Cette fête, sans festivité autre que cette promenade, est marquée dans les maisons par un plat dit *zrêga* (surtout à Tozeur : du pain de la maison, coupé en petits morceaux, mélangé à de l'huile d'olive, du sucre, du beurre salé, parfois du miel, et qui est consommé également après la *dakhla*, la nuit de noces). Cette fête du printemps n'est plus que l'esquisse de la fête de mai (*mâyu*) ou encore fête du Pharaon, où les jeunes femmes et jeunes filles allaient jouer sur les balançoires accrochées aux palmiers par les *khammês* et se baigner la journée dans l'oued. L'histoire que

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 288

La palmeraie essentiellement masculine. Septembre 1996, Zagora (Maroc). Du fait d'un habitat intra-oasien à Zagora, les femmes peuvent circuler dans la palmeraie, mais elles ne font que passer.

rapporte Jocelyne DAKHLIA (1990 : 52) et qui serait justificatrice de la pratique d'une fête antéislamique (la femme du pharaon accusée d'être infidèle et sauvée pour ne pas être ni debout, ni couchée, ni assise, mais suspendue en l'air sur une balançoire), je l'ai retrouvée mêlée cette fois par des jardiniers au récit de fondation de Degache (voir « Les histoires larges des oasis » p. 79).

Les circuits des touristes

L'occupation touristique, si elle est accrue singulièrement aux périodes de vacances, est effective toute l'année. Que les touristes viennent d'Europe (Français, Allemands et Italiens pour la plupart) ou du Nord tunisien, les espaces parcourus ainsi que les pratiques de ces espaces ne sont pas marqués d'une différenciation sexuelle. Ces voyages touristiques s'effectuent conventionnellement en couple sinon en famille. Les touristes sont rares à se risquer seuls sur les routes de la palmeraie ou à s'écarter des grandes artères urbaines (à Nefta ou Tozeur). La palmeraie leur semble, sans guide, aussi peu abordable

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 289

que l'intérieur des quartiers (peur de se perdre, peur de l'inconnu), une gêne exploitée par les conducteurs de calèches dans ces deux oasis. Les touristes monnayent un trajet sûr dans la palmeraie. Ce terroir est alors un objet de consommation olfactif et visuel dont la pratique se cantonne au parcours de trajets bien définis, sur une route goudronnée et éclairée. À Tozeur, c'est une boucle dont un commencement est le lieu dit « *Berka* », un partiteur (appareillage destiné à diviser le débit d'un canal d'irrigation) de l'oued (et un café), plus loin, un arrêt est prévu dans un jardin spécialement ouvert à ces *gwerra* (étrangers, sing. *gâûrî*), où ils apprécieront la touche pittoresque d'un jardinier escaladant un palmier, un autre arrêt enfin peut se faire au zoo avant la fin de la boucle (connu pour son dromadaire qui sait boire les bouteilles de coca-cola).

La pratique effective du touriste dans la palmeraie est somme toute superficielle. Superficielle, mais non sans effet. Car en même temps que ses valises, le touriste porte avec lui une vision du terroir et une esthétique de la nature (« un regard équipé ») toutes différentes de la « norme » oasienne du Jérid à laquelle elles se superposent. La pratique des Jéridis implique une conception de cet espace comme trajet, intervalle entre deux points, un peu à la manière de ce que l'on a pu décrire des nomades (bien entendu, l'analogie s'arrête là) ; celle des touristes et visiteurs occasionnels devrait être similaire sur ce point. C'est bien au niveau large de la palmeraie que se croisent les modes de relation à l'environnement les plus variés. La constitution des lieux investis de sens dans l'espace, nous l'avons décrite du social vers l'espace : le milieu limite les pratiques, les pondère, les indique, les mesure, les circonscrit, etc., mais le champ des pratiques est vaste et le choix élevé, comme le montrent les exemples des jardiniers, des femmes jéridies et des touristes. Avant d'approfondir le sujet des *gwerra* et autres acteurs du monde oasien, la réflexion portera sur la manière dont les *Jrîdî* apprécient l'oasis et ce que cela signifie d'y travailler.

Esthétique, travail et *farniente*

Le jardin des Jéridis est plus qu'un simple espace de production (Battesti et Puig, 1999). Il est un espace de solitude et de convivialité, l'espace masculin de travail et de *farniente*.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 290

Dimensions de l'esthétique

Le visiteur qui se présente au jardin est rarement éconduit. Qu'il s'agisse d'un voisin, d'un cadre administratif voire d'un touriste, on l'accueillera toujours (même avec réticence !) dans l'enceinte privée du jardin au moins pour lui offrir le thé. Si c'est le *khammês* qui est présent, il agira comme si le jardin était sa propriété (privative) : plus qu'un simple espace de travail, il habite le jardin, l'organise, le fait vivre, en un mot, le socialise. Et parce qu'il y a investissement personnel du jardinier dans cette création, le regard du visiteur est un regard qui sanctionne, qui apprécie. Une mesure dans l'expression du jugement cependant est codifiée. Si le passant est civilisé, il ne signifiera pas de manière directe qu'un jardin est beau même si cela est son idée ; le propos peut se laisser entendre, mais de manière subtilement allusive. Implicitement, cette manière de faire protège de l'°*aîn*, l'œil (le mauvais œil, même si beaucoup considèrent qu'un Occidental ne peut en être porteur — voir annexe).

Il y a de beaux jardins et de moins beaux. Un ordonnancement aligné des palmiers dans les plantations sera apprécié, non pour sa beauté, mais pour cette couleur « moderne » que l'on relie au profit, à l'efficacité économique. Dans les conceptions du jardin, l'agencement moderne a son efficacité propre. L'effet attendu est un effet producteur de valeurs marchandes : l'efficience de la ligne droite (voir fig. 37). Les quelques serres (tunnels plastiques) installées au Jérid sont intéressantes à ce titre : pas de planches de cultures, mais de longues tranchées pour y cultiver notamment laitue romaine, tomate et piment, productions toutes destinées à être vendues en primeur (hors de la région souvent). La rigueur géométrique du jardin nouveau, et de façon générale des palmeraies de création récente, l'alignement de ces armées de dattiers, la sculpture en lignes et colonnes de l'espace, relèvent d'une esthétique qui le distingue nettement du jardin « classique » de vieille palmeraie, mais n'interdit pas le passage de l'un à l'autre. Si un propriétaire veut s'enrichir, il ne rénove pas son ancienne parcelle, mais en crée une nouvelle moderne, qui sera, elle, à même de posséder les vertus efficaces.

Le beau dans le jardin classique est le « plus », on pourrait dire le « trop » si ce concept pouvait s'exprimer en arabe local : des palmiers, il y en a *barsha* (beaucoup), pas trop. Ce qui importe est la sensation de profusion dans l'élément vert planté et cultivé, ce qui importe est que

soit disponible tout ce dont on peut avoir besoin : des figues (*karmûs*) quand c'est l'époque, des fèves (*fûl*) quand on fait des grillades, des tomates (*tomâtom*) quand les soirées sont chaudes, des pastèques (*dellâ*) pour se rafraîchir à l'ombre, et de l'ombre quand il fait chaud. Pourquoi planter des fruitiers ? Pour en manger les fruits bien sûr, mais pas uniquement. « Ramassez-vous les grenades ? Ne sont-elles pas encore mûres ? », « Si, mais on ne les ramasse pas. On ne vend pas. [Les grenadiers] sont là pour l'ombre et [c'est] *zîna* (joli). […] Les jardins sans arbres, ce n'est pas joli » (Mahmoud d'El-Hamma, à Nefleyet, le 5 septembre 1995). Il y a cependant une mesure, une limitation du nombre des arbres fruitiers. Personne ne peut avancer de chiffres de densité maximale, mais il y a un moment où « c'est suffisant ». Il existe un idéal de profusion, mais une profusion qui n'est pas anarchique.

La définition du beau paysage : la vue dégagée et panoramique ou la satisfaction du goût, de l'ouïe, de l'odorat, du toucher… ?

> Il est intéressant de souligner qu'au XVIIIe siècle en Europe, les traités savants sur les jardins mettent les jardins potagers ou « utiles » à l'écart des « beaux jardins ». Le beau jardin, de plus, pour se rapprocher des « beaux-arts » se limite à l'architecture et pour combler le « bon goût » ne doit solliciter que la vue, sens « le plus subtil », c'est-à-dire délaissant l'odorat, le gustatif, le toucher, l'ouïe (sur la description du jardin au XVIIIe siècle, voir MANTION, 1995). Seule est préservée et mise alors en valeur la vue, augurant de la mise à distance d'un paysage, que l'on peut embrasser du regard, augurant de la perspective et finalement de la conquête (l'action de s'étendre sur le monde)… en surface. Le regard glisse sur le monde : le regard est un présage du mode de la colonisation.

L'arrêt touristique sur les « points de vue » (au Belvédère de Tozeur, sur la butte des terres issues du curage des sources mortes) est une réification de la mise à distance, conquête et appréciation du monde par le regard : pas un touriste n'échappe à ce coup d'œil sur la région, de préférence au coucher du soleil. Il y a toujours alors l'œil d'une caméra pour enregistrer, garantir qu'il se couche bien (la société « Aéroasis » propose aujourd'hui des excursions en montgolfière au départ de Tozeur). Cette architecture privilégiant et comblant le regard est étrangement le critère moderne du beau pour l'exploitation agricole oasienne rationnelle ; une beauté liée à l'efficacité.

Dans le jardin-verger des palmeraies anciennes, en désordre pour l'œil allochtone, on peut disparaître, l'homme peut s'éclipser : tournez-vous, votre regard ne portera pas au-delà de quelques mètres. Broussailles, densité végétale, treillage, fûts des palmiers, palissades, couronnes basses d'arbres fruitiers. Tout cela semble construit pour s'opposer à l'exploitation moderniste qui libère l'espace, l'épure laissant l'usager toujours visible, comme pour mieux permettre le contrôle. Le jardin-ver-

ger est une sorte de lieu qui doit être domestiqué (rien n'est définitif). À la manière des femmes qui chassent le désordre dans la maison, l'herbe (la mauvaise herbe) est coupée et recoupée, surtout les « sans vitamines » comme le *nejem* (le chiendent, *Cynodon vulgaris*). Évidemment, bien souvent les adventices servent de fourrage aux chèvres ou aux moutons, parfois même on les favorise en connaissance de cause en versant de l'engrais minéral au pied des palmiers… Mais chaque jour, le *hashîsh* est coupé, presque à l'obsession. Une préoccupation esthétique s'allie à une nécessité agroécologique, la concurrence hydrique et trophique entre les plantes cultivées et les adventices. Une autre intention intervient également : les agriculteurs procèdent souvent au nettoyage de leur jardin, surtout début septembre, pour faire bonne impression auprès des *ghallêla*, ceux qui viendront acheter leurs dattes sur pieds ; il est préférable de couper le *diss* quand il existe (*Imperata cylindrica*, Poaceae, une mauvaise herbe), sinon les *ghallêla* verront qu'ils ne peuvent pas ramasser les dattes tombées au sol. Il est bien difficile de pouvoir clairement arguer du primat de la préoccupation sur la nécessité ou l'inverse. Mais il demeure ceci : l'idéal d'une terre travaillée, nue, les formes emboîtées des planches de cultures, nettement dessinées… Il s'agit à la fois de profusion et d'ordre.

Le travail annuel du sol donne l'occasion, souvent avant les semis, d'une épuration horizontale. Cet aplani est particulièrement apprécié des jardiniers. Ils l'expriment en tendant la main et caressant leur paume lustrée. Le temps consacré au désherbage sur les exploitations oasiennes est énorme ; entre 12 et 30 % des temps totaux de l'exploitation (sans comptabiliser le nettoyage des cultures) et une moyenne d'environ 20 % sur l'échantillon observé sont consacrés au nettoyage/désherbage.

Cette obsession esthétique sur le jardin et la palmeraie en général, sans arrêts domestiqués, l'ordre minutieux intérieur (malgré les apparences de désordre dans le mélange des genres de cultures) dénotent la tentative de perpétuation du contrôle de ces espaces anthropisés. Le sauvage (*wahshî*) serait peut-être les marges incontrôlées : mauvaises herbes, *hallûf* (sangliers), les *eshbâh* (invisibles, fantômes, sing. *shabah*), les *jnûn* (esprits) souvent tapis dans les trous, les drains et les eaux. Le sauvage serait cette fin de l'ordonné dès que l'attention des Oasiens se relâche, une négligence dont les jardins abandonnés, les réseaux d'irrigation envahis de végétations spontanées sont les manifestations.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 293

Le jardin est-il pour le travail ? Un patrimoine

L'oasis peut rapidement cristalliser des discours très contradictoires. La notion de travail, par exemple, semble intéressante pour aborder une réalité oasienne du Jérid tunisien. Rappelons-nous que l'oasis est un terroir agricole, mais aussi un écosystème qui ne doit son existence qu'à l'homme : la palmeraie est au sens strict anthropique. Le travail dans la palmeraie a ceci d'intéressant qu'il est en effet soit minimisé par le touriste (par exemple), qui ne verrait qu'un paysage spontané sans agriculture, un havre de repos (une connotation du terme « oasis » en français, « une oasis de bonheur, de repos »), soit exagéré par l'Administration (par exemple), qui ne verrait que des terres agricoles. Il semble donc utile de tenter de redonner au travail, à l'action sur la terre et sur le matériel biologique, sa juste place. L'oasis sous sa forme productive ne survit que par l'apport de l'énergie du travail humain, mais qualitativement il est faux d'affirmer que cet apport se fait exclusivement selon des vues productivistes. Autrement dit, l'agriculteur ne cherche pas à « maximiser son profit ». Que fait-il donc dans son jardin ?

Nous l'avons vu, il y travaille, mais c'est aussi un lieu de *farniente*. Ce n'est pas une métaphore que de dire que les Jéridis ancrent les racines de leurs identités dans la terre des oasis. Posséder des palmiers ou une parcelle ne répond pas absolument à une volonté de rente. D'ailleurs, les prix des terrains plantés sont très élevés ; ils sont fixés en fonction de la production annuelle en dattes (et non directement de la surface), ils représentent dix, ou plus couramment vingt ans de production, c'est-à-dire une rentabilité de l'investissement plus tardive encore si l'on tient compte des intrants, de l'eau, du travail… Encore, pour certaines personnes, il est difficile de vendre un jardin, une « honte » (*˚aîb* ou *hishma*), honte de liquider ce qui constitue un véritable patrimoine que plusieurs générations ont travaillé, sans compter la honte de la perte du statut de *mâlek*, propriétaire (à moins de raisons très valables « comme être opéré, [d'une] question de vie ou de mort ») : parce que « vendre comme ça, c'est mal vu, c'est ses racines, son cordon ombilical avec son milieu, avec ses origines…, parce que pour être Jéridi, il faut avoir des palmiers » (Degache, le 23 octobre 1995). Avec un autre jardinier : « Était-ce une honte de vendre son jardin avant ? » « Oui, les gens mangeaient beaucoup de dattes. On dit :

quand quelqu'un a fini les dattes et commence à faire le feu [c'est-à-dire à cuisiner, donc qu'il n'y a plus de dattes], on se moque alors de lui » (Masoud à Degache, le 15 février 1996). Un lien affectif particulier attache l'Oasien à ses jardins, peut-être parce que ce sont bien plus que des lieux de production, tout particulièrement dans les vieilles parcelles et dans les oasis proches des villages. Mais cela peut être également vrai dans de nouvelles créations avec une dimension non plus d'héritage mais de « paternité » :

> « **V**ous avez changé d'avis par rapport au mois d'octobre où vous vouliez vendre [votre parcelle] ? demandais-je.
> « Un exemple : toi, si tu es père, peux-tu jeter ton fils ? C'est pareil. C'est moi qui ai planté tout ça. Au début, même le vent effaçait à chaque fois les seguias qui apportaient l'eau aux rejets. » (Bechir de Nefta, à Ibn Chabbat, le 08 décembre 1995)

Les jardins ont une forte valeur symbolique qui détermine aussi le statut social. Travail, *farniente*, mais également structuration du corps social de l'oasis. Les travaux agricoles créent les jardins, mais ceux-ci supportent aussi le repos, la récréation et l'investissement esthétique d'une grande partie de la population oasienne.

Espace domestiqué et hérité, le jardin de palmeraie est aussi un patrimoine.

Le jardin classique est un jardin de travail, mais aussi de jouissance, espace de plaisir individuel et de convivialité et un patrimoine transmis. Toutefois, les parcelles du Jérid ne se conforment pas toutes à cette description. On peut ainsi distinguer entre deux catégories de jardins qui, pour être exact, ne découlent pas systématiquement de la dichotomie palmeraies anciennes/récentes (voir zonage), mais bien mieux de celle relative à l'approche que l'on a du jardin « classique »/« moderne » (voir typologie) : classiques, c'est-à-dire des jardins « conviviaux » à fonction de production mais surtout sociale ; modernes, c'est-à-dire des jardins « spartiates », clairs et organisés, à fonction ostensiblement productive. Certains jardins de palmeraies anciennes parviennent parfois à se réformer et à tendre vers le moderne, tandis que des parcelles de palmeraies récentes sont parfois détournées des fins prévues par les ingénieurs au moment de leur création et réinvesties des valeurs classiques.

Les espaces de palmeraies sont l'objet d'un travail de qualification ; des espaces devenant des lieux multiples construits par les regards variés qui s'y posent et les pratiques hétérogènes qui y sont conduites. Cette variété se module selon les acteurs, les Oasiens, mais également d'autres groupes que l'on penserait *a priori* plutôt extérieurs, dont il reste à restituer les pratiques et les regards.

Les acteurs des natures oasiennes et leurs ressources

La nature oasienne se construit par le collectif des jardiniers, mais aussi par les services techniques agricoles, les trajets des villageois et des touristes… Le travail agricole et l'appréciation du paysage sont tributaires de regards divers qui ne sont pas sans s'influencer mutuellement. Les acteurs extérieurs interviennent directement dans la vie oasienne (mais sont-ils alors vraiment extérieurs ?). Il ne s'agit en aucun cas d'une nouvelle et inédite « perturbation » qu'endureraient plus ou moins bien l'oasis et son agrosystème en particulier. Si on s'accorde à démontrer que l'oasis est aujourd'hui en relation avec le monde extérieur à ses frontières, sans doute ne dit-on pas assez qu'il n'en a jamais été autrement : l'origine biogéographique du palmier dattier l'illustre bien (voir « Les plantes des jardins : le palmier dominant » p. 85). Une opération courante dans la littérature pourtant est de confiner l'oasis dans un cocon atemporel (cela devient paradoxal pour des travaux à dimension diachronique) et d'entériner la perfection du système traditionnel dans le même mouvement.

Les acteurs du Jérid tunisien que j'identifie ci-après sont ceux que j'ai pu observer. Il ne m'est pas donné ici d'exploiter les données historiques afin de reconstituer la fabrication de l'oasis jusqu'à nos jours, cependant l'exposé de ces catégories ne doit pas être lu comme l'émergence d'une nouveauté de l'ascendance du monde « hors oasis » (que je ne crois pas nouvelle dans leur essence). Nul doute que ces catégories ont dû évoluer ou parfois radicalement changer, ce que ne fera pas oublier cette présentation des « forces en action » conjuguée au présent dans ce chapitre.

Les acteurs évidents et les autres

Les acteurs du monde des palmeraies sont, bien entendu, ceux qui y travaillent, plantent, récoltent, façonnent collectivement un paysage et transforment des espaces en lieux par leurs pratiques. Les propriétaires (*mâlek*), les *khammêsa* et de manière générale les travailleurs de la palmeraie (cf. « Les jardiniers des oasis et l'organisation du travail » p. 163) sont les personnes que l'on croise sur les chemins et dans les jardins des oasis : ils sont les acteurs de leurs propres lieux de travail et aussi lieux de vie (« Les pratiques de l'espace » p. 269).

Les oasis n'ont jamais été isolées et leurs acteurs locaux n'ont jamais été les seuls à les façonner.

Mais l'oasis n'est jamais tout à fait isolée. On pensera aux relations connues entre agriculture sédentaire et élevage transhumant des steppes avoisinantes, notamment à travers l'envoi des animaux d'élevage (caprins et ovins du *blêd*) confiés à des pasteurs vers les pâturages ; la continuelle situation de demande d'engrais organiques des exploitations des palmeraies ; l'achat en revanche de produits des oasis par les gens de la steppe. De manière très concrète, des jardiniers et des Bédouins sont en commerce, dans tous les sens du terme. La présence des pasteurs transhumants dans les bourgades des oasis n'est pas récente, mais elle s'est sûrement accentuée avec les incitations à la sédentarisation.

Les oasis du Jérid se situent aussi dans le monde et font d'abord partie d'un État qui a droit de regard sur elles. Des politiques agricoles volontaristes sont menées, des restructurations sont décidées. La présence de l'État est d'autant plus forte que c'est lui dorénavant qui contrôle (la composante « eau », les crédits bancaires, les infrastructures sanitaires, etc.) et qu'il est validé comme acteur local (le mot et le concept d'« État » sont utilisés par tous). L'État, une institution qui en elle-même ne pense pas, est présent à travers mille relais qui lui donnent corps et âme et c'est à l'évidence un acteur de poids dans la région.

En élargissant chaque fois le cadre d'observation, sans nul doute on pourrait dresser une longue liste d'acteurs au Jérid qui ne manquerait pas d'étonner le touriste qui s'y trouve d'ailleurs consigné. Différentes sphères d'influence se distinguent selon l'intentionnalité (intentionnel/non intentionnel), la trajectoire (direct/indirect) ou la force (faible/fort). Ainsi, les cultivateurs sont des acteurs d'une sphère d'influence proche de la palmeraie qui est intentionnelle, directe et forte. Le touriste agit comme acteur de manière non intentionnelle, indirecte

et dont la force est difficile à évaluer. Pour exemple, l'infrastructure touristique mise en place pour l'attirer et l'accueillir (cafés, hôtels, piscines…) est consommatrice de main-d'œuvre locale et d'eau et entre ainsi en concurrence avec l'agriculture. En discutant avec des jeunes de la région qui ne manquent pas d'aller à sa rencontre, le touriste « contamine » (sans considération péjorative à ce terme) par les idées ou les perceptions qu'il a de l'oasis. Les « banals » palmiers du quotidien ne seront plus regardés de la même manière, ils deviennent une ressource exotique, ce qui a des répercussions très concrètes tels les aménagements touristiques de jardins. Un décalage peut apparaître par ailleurs entre ce que voudrait et ce que concrètement travaille un acteur. L'État (les dynamiques des acteurs qui le constituent) se veut acteur intentionnel (politique volontariste) et préférentiellement direct et fort (surtout quand la politique est planifiée et centralisée), mais finalement son éloignement physique et social le rend plutôt indirect et sa force est diminuée. Que dire alors de projets de développement ? Exercent-ils une influence non intentionnelle ? Les cultivateurs eux-mêmes me l'ont fait remarquer. Fait classique d'ethnographie, ils m'affirment qu'à force de revenir inlassablement leur poser les mêmes questions sur leur travail (pour l'établissement de références technico-économiques), certains d'entre eux ont commencé à repenser leur travail agricole, notamment dans son rapport au « combien ? » (combien de temps, de récoltes, d'argent, de personnes). Ce fut ainsi une entrée du chiffre dans des domaines où l'on ne le pensait pas toujours.

Il y a une difficulté à classer les acteurs oasiens selon les paramètres d'intentionnalité, de trajectoire et de force. Le décalage volonté/résultat est en effet difficile à apprécier. De plus, cela élude la qualité de l'action (qu'elle soit désirée/non désirée, effective/non effective) et sa motivation. Si l'action des agriculteurs et l'action des agents de l'État sont toutes deux intentionnelles, elles ne relèvent absolument pas des mêmes logiques. Encore faut-il que l'on puisse accorder une logique à « des » agriculteurs. La diversité des situations ne semble pas plaider pour une homogénéité des pratiques et des logiques qui les sous-tendent pour l'ensemble d'une catégorie d'acteurs (pourrait abonder en cela une analyse marxiste qui distinguerait des intérêts et des pratiques divergentes et antagonistes selon les moyens de production, propriétaires du capital foncier et productif *versus* masse laborieuse). L'acteur étatique lui-même pose problème : si le Jérid est tunisien, comment l'État peut-il être éloigné physiquement et socialement ?

Vu du Jérid, l'État se confond souvent avec Tunis la capitale du pays, voire, dans un amalgame généreux, avec toutes les villes plutôt littorales à la civilisation urbaine et aux mœurs que l'on décrirait quasi européennes. L'État, malgré ses multiples incarnations locales en agents et en infrastructures, demeure un ailleurs pour le Jérid. Dans les discours locaux, l'État se révèle également un ailleurs politique et les citoyens semblent se sentir peu engagés dans sa construction. Cette place presque géographique accordée à l'État vient faciliter le passage d'une énonciation de « l'État » à sa réification comme acteur. Et la politique et la communication présidentielle couronnent cette démarche par une personnification saisissante du pouvoir. Le Nord tunisien est loin, géographiquement, politiquement, socialement. La capitale est déjà une figure de l'altérité. S'agissant d'un État fortement centralisé, la légitimité du pouvoir national n'est représentée qu'au nord. La construction de l'histoire locale compose, au moins quand elle traite des origines, avec « l'ailleurs » (les groupes locaux se disent souvent originaires de l'Est, l'Arabie prophétique). Cela n'empêche pas le Jérid d'avoir une lecture géographique, même géopolitique, très autocentrée. Au nord, Tunis ; à l'ouest, le territoire algérien est aujourd'hui distant (bien qu'il fût jusqu'à la première moitié du XXe siècle un partenaire commercial important du Jérid) ; le Sud n'existe pas pour les Oasiens, ce n'est qu'un vaste désert sur des milliers de kilomètres et au-delà une Afrique noire mystérieuse et arriérée ; et l'Est, par-delà le grand chott el-Jérid, est une région d'oasis secondaire (le Nefzaoua), que les Jéridis connaissent très mal. Cette autre région de palmiers n'intéresse pas les *Jrîdî*, la *vraie* agriculture oasienne se pratiquant dans leur région. Cette vision de supériorité est corroborée par les agriculteurs du Nefzaoua à en croire G. BÉDOUCHA (1987 : 5, 7) : « La référence au prestigieux Jrîd [Jérid], à ses antiques cités, à ses hommes illustres, à la qualité de ses productions, est presque constante, en tout cas inévitable dans le discours villageois. » « Que ce soit pour réformer le système d'irrigation ou pour introduire de nouvelles cultures, la tradition locale dit que c'est du Jrîd qu'on s'est toujours inspiré, de ses hommes d'expérience qu'on a puisé les conseils. »

D'où le Jérid tire-t-il ses réformes ? La tradition locale ne le dit pas. Et rien dans l'histoire passée du Jérid ne permettait par exemple de présumer aujourd'hui le développement spectaculaire de l'innovation des palmeraies modernes (en termes de surfaces exploitées, ces dernières représentent la moitié de la surface totale des palmeraies du

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 299

gouvernorat). Pour expliquer cette situation, l'intervention d'autres acteurs est nécessaire. Le tourisme a également son influence dans la manière de concevoir l'oasis. Comment expliquer autrement l'aménagement de jardins (avec encore plus de fleurs, plus d'aires de non-travail, un café, etc.) pour l'accueil des touristes et l'investissement du ministère du Tourisme dans un forage et le réaménagement de l'oued de la palmeraie de Nefta, afin que celle-ci retrouve son « cachet traditionnel » ? (Un investissement en argent, mais également en eau puisque le débit risque d'être trop faible pour éviter que l'eau ne disparaisse par évaporation et surtout par infiltration avant sa distribution éventuelle dans les jardins.)

Les registres de relations au milieu oasien

Tous les acteurs des natures oasiennes usent de ressources naturelles et d'idées de façon variée selon les situations.

Les changements d'usages des natures oasiennes ne s'expliquent pas seulement par les pratiques d'acteurs intérieurs à la région. Par ailleurs, il est illusoire de confiner les acteurs, quels qu'ils soient (groupe social, institution…), à un rôle caricatural : l'observation dément trop vite cette « catégorisation ». En revanche, réfléchir en termes de registres de relations aux environnements oasiens semble d'une qualité heuristique plus prometteuse. Définir des registres, leur assigner les fonctions de ressources de référence autorise à concevoir les acteurs comme des usagers de ressources (de pratiques et de connaissances) et non à « être » un rôle, à incarner un type unique de relation à l'environnement. Les acteurs pourront avoir une « tendance » (plus ou moins marquée) à l'usage de telle ou telle ressource et avoir ainsi des coordonnées multiples et non plus uni-référentielles. Les acteurs tiennent des discours souvent polysémiques, sinon toujours. Ils n'ont pas en vérité « une vue » ou « une pratique » du milieu oasien, mais ils manifestent une intégration ou un syncrétisme de discours et de pratiques (comme il est classique de dire que les acteurs se définissent toujours socialement par de multiples appartenances). Les différents registres se trouvent coprésents dans l'espace social, et en des degrés respectifs variables en chaque personne agissant de loin ou de près sur l'oasis. En fait chaque individu acteur du monde oasien est lui-même un syncrétisme de discours et de pratiques non exclusives.

Deux vecteurs historiques pour changer sa relation au monde

La définition de « registres socioécologiques » opérant au Jérid est maintenant nécessaire afin de comprendre et d'expliquer les dynamiques de la fabrication des natures (une nature étant un milieu naturel qualifié). L'élaboration de mes outils de « registres socioécologiques » s'est opérée évidemment pas à pas. Pour en restituer l'essentiel de la logique, il me faut aborder deux vecteurs historiques au Jérid, deux modalités pour lire et pratiquer son milieu, qui sont la science positive et le tourisme.

La modalité « science positive » est sans doute entrée en action avec l'installation de colons européens (dès le début du XXe siècle) et s'est notamment traduite dans le domaine agricole par la création de nouveaux périmètres irrigués qui s'affranchissaient de la répartition habituelle des ressources dans les oasis (de la terre par appropriation, de l'eau par forage, de la main-d'œuvre par salariat). Motivés par une vision positiviste et méliorative, on s'affranchissait, voulait-on, des négociations locales et cela passait effectivement par appropriation de terres qui semblaient n'appartenir à personne. (Contrairement à l'usage général du décret du 14 janvier 1901, au Jérid seules les terres à emblaver ont été considérées comme « territoires collectifs de tribus ou de fractions de tribus », à l'exclusion des terres de parcours.) C'était sans compter avec les revendications postérieures des Bédouins et ce que Nicolas PUIG (2003) appellera leur « saisissement communautaire ». Quant à la modalité « touristique », celle-ci date ici de l'engouement orientaliste : les oasis comme figures pittoresques, comme une ressource contemplative (le paysage comme support esthétique et objet d'appréciation esthétique). La définition de ces modalités et de leurs formes est d'autant plus imprécise que les porteurs caractérisés de ces représentations changent : la science positive passe du colonial au pouvoir national et conjointement au développement ; la modalité touristique du tourisme de luxe (ou d'aventure) à celui de masse (en 1922, est construit à Tozeur le Grand Hôtel de l'Oasis ; aujourd'hui toute une zone dite touristique est dédiée aux hôtels, notamment des chaînes Club Méditerranée, Fram et Palm Beach, l'aéroport est maintenant d'envergure internationale) et conjointement aux jeunes locaux, voire au ministère du Tourisme. Le contenu même de ces vecteurs historiques se transforme aussi radicalement mais sans révolution : la modalité touristique du pittoresque vers une reconnaissance de « l'au-

thenticité » et l'ethnocentrisme vers le relativisme culturel ; la modalité scientifique change également au fur et à mesure que ses outils d'action sur les objets et la nature évoluent. Si on considère qu'historiquement ces vecteurs furent extérieurs à la région, on peut dire que la société locale n'est pas tenue à l'écart de la planète ; elle aussi évolue grandement, notamment (mais pas uniquement) en se nourrissant des discours nationaux et des télévisions, elles, très prisées.

> **A**u Jérid comme à Djanet, l'engouement est très fort pour le matériel vidéo (télévision, magnétoscope, parabole) au point d'être un des gros postes de dépenses dans le budget des familles modestes. Au-delà de la socialisation de ces objets technologiques, il faudrait s'interroger sur l'influence et l'intégration des séries égyptiennes ou brésiliennes ou encore d'émissions telles que « Envoyé spécial » de France 2 (dont on capte quelques heures par jour par voie hertzienne). On est souvent avide de savoir « comment ça se passe ailleurs », et pour cela on a intégré des technologies de communication plus facilement qu'on ne l'a fait en Europe (par exemple, la densité de paraboles à Tozeur — malgré la résistance du pouvoir — doit être supérieure à n'importe quelle ville française). Cela ne doit pas être sans conséquences sur la manière de regarder ensuite les palmiers de son jardin d'oasis.

Une proposition théorique : la définition de registres

Deux des trois registres socioécologiques contemporains au Jérid proposés ici tirent une lointaine origine (dans la mémoire des hommes) de ces vecteurs historiques. Chacun de ces registres correspond à une modalité particulière de conception de la nature d'oasis et d'action sur elle, chacune avec son efficacité propre ; cette distinction s'établit sans hiérarchie d'efficacité entre elles, non seulement parce que leur objet est différent, mais aussi parce qu'elles mettent en œuvre des références idéelles distinctes de l'univers (idées que l'on se fait du monde). Mon propos n'est assurément pas de dire que toutes ces références se valent : elles ne le peuvent puisque, comme nous allons le voir, elles diffèrent (en partie incommensurables) et elles sont mobilisées sur des niveaux d'espaces-temps discernables (ce qui favorise certainement leur coexistence). Ces trois registres locaux seront « instrumental », « relativiste » « classique ». Du point de vue d'une généalogie régionale, le registre « instrumental » se rattache au vecteur « science positive », le registre « relativiste » au vecteur « tourisme » et le registre « classique » à ce que la tradition accorde de « traditionnel » au Jérid

et qui est très mal documenté. Cela correspond globalement à ce que décrit la « norme » oasienne de la première partie, un « local idéal ».

Gísli PÁLSSON (1996) a proposé pour décrire les relations homme-environnement trois paradigmes concernant plutôt l'Europe du Nord : « *orientalism, paternalism and communalism* ». L'auteur rappelle classiquement qu'aux temps médiévaux la dichotomie moderne nature-société n'existait pas, tout évidente qu'elle puisse paraître aujourd'hui : on ne pouvait regarder la nature de l'extérieur puisque l'on pensait la communauté humaine à l'intérieur. La fragmentation du monde médiéval et l'extériorisation de la nature commencent avec la Renaissance : la nature devient quantifiable, un univers tridimensionnel approprié par les hommes, et non plus le « *enclosed univers of Aristotelians* » (la Terre et ses sept niveaux de sphères). La perte de la relation à la Terre-mère (*mother-world*) du Moyen Âge et l'apparition de l'angoisse cartésienne sont compensées par l'objectivité qui permet le contrôle. On rajoutera que depuis, le domaine objectif (un savoir objectif) se restreindra au mesurable (qui s'assujettit aux mathématiques). Pálsson, en suivant un contraste entre domination et protection (figures de ce contrôle), distingue deux types de relations premières : *orientalism* et *paternalism*. Dans les deux cas, l'homme se place comme maître de la nature ; rejetant la séparation radicale entre nature et société, l'objet et le sujet, apparaîtrait un troisième paradigme sans discontinuité, le *communalism*.

Dans l'« *orientalism* », terme que Pálsson emprunte à Edward SAID (1997), l'homme est maître, domine et exploite la nature. Il est en charge d'un monde devenu *tabula rasa* pour une inscription de l'histoire humaine (colonisation). Le vocabulaire de l' « *orientalism* » est : domestication, frontières, expansion, buts de production, consommation, loisirs, sport. La gestion de l'environnement est conçue comme une opération technique, les scientifiques sont les analystes agréés du monde matériel, affectés d'aucune considération éthique, des scientifiques distants des non-scientifiques. La moralité de « *orientalism* » se révèle dans l'ironie : par exemple, l'exploitation forcée entraîne la disparition d'espèces (ce qui met en cause la place du maître) et elle est expliquée comme inévitable au progrès économique.

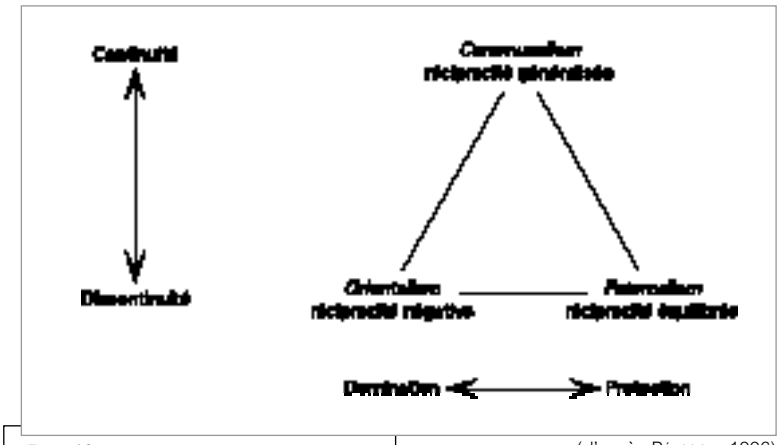
Le « *paternalism* » partage aussi quelques prétentions modernistes comme la maîtrise humaine et la distinction entre experts/non-experts. Il ne suggère plus une réciprocité négative, mais « *a balanced reciprocity* », la responsabilité humaine d'un héritage. Il ne s'agit plus d'une exploitation, mais d'une protection. Une expression en est le mouvement environnementaliste qui tend à fétichiser la nature. On préconise

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 303

la mesure : estimation scientifique, lois de sauvegarde. Le vocabulaire du « *paternalism* » est : mariage, parenté, respect, etc. Dans cette conception, la responsabilité qui incombe aux hommes ne concerne pas uniquement la nature, distante de notre société, mais aussi « eux », les primitifs qui sont encore parmi la nature, la respectent et l'aiment.

Enfin, Gísli Pálsson nomme « *communalism* » (peu traduisible en français) le paradigme qui rejette la séparation entre nature et société et les notions de certitude et monologue pour insister à les remplacer par contingence et dialogue : le but est l'intégration complète du social et de l'écologique. Cette volonté d'additionner la dimension de continuité et discontinuité du social/naturel, sujet/objet est d'ailleurs aussi une des préoccupations de la « Méthode » proposée par Edgar MORIN (1977 : 203), qui suggère que « l'indépendance d'un être vivant nécessite sa dépendance à l'égard de son environnement ». Les relations homme-nature sont décrites en terme de réciprocité généralisée. On pense enfin à intégrer les savoirs locaux et traditionnels, toutefois cette référence tend, selon Pálsson, à reproduire et renforcer les frontières du monde colonial : « *Where does a particular skill or body of knowledge have to be located to be classified as « indigenous » ? How old does it have to be to count as « traditional ?* »

Pálsson considère ces trois paradigmes comme toujours coexistants dans les discours (en Islande), mais aussi dans les études ethnologiques d'une population, ce qui suggère que ces paradigmes ne doivent pas être regardés comme des *bounded regimes or discursive islands in either time and space*. Cela signifie qu'il leur attribue le rôle de ce que j'appelle « registres socioécologiques ».



(d'après PÁLSSON, 1996)

Fig. 40 –
Les paradigmes des relations homme et environnement de Pálsson.

Les registres des oasis du Jérid

Trois registres de conception de la nature d'oasis et d'action sur elle sont inégalement partagés entre acteurs.

Ces propositions de Pálsson résument pour une part les registres actuels jéridis. Ils prennent sens, au-delà de l'Islande, à travers le monde qu'ont traversé des manières occidentales de voir et pratiquer la nature, y compris partiellement dans les oasis du Jérid, du Draa ou celles « perdues » du Sahara central. De fait, ce que j'ai nommé le registre « instrumental » correspond à ce que Pálsson nomme « *orientalism* » : lorsque je donne de l'État (ou de l'administration agricole) l'image d'une institution qui, à travers ses pratiques, ne perçoit et ne conçoit de l'oasis qu'un périmètre de production agricole, qui présume que les agriculteurs ont besoin d'un encadrement technique et scientifique pour maîtriser la nature (et augmenter leur emprise à des fins de productivité), lorsque la politique hydraulique de l'administration est minière et conduit à l'épuisement des nappes fossiles, nous avons bien là une figure incarnée de « l'*orientalism* ». Y participent également les institutions nationales et internationales de développement, les jardiniers quand ils créent de nouvelles exploitations selon le modèle rationnel, et de façon particulièrement convaincante pour certains quand ils tiennent un discours comme celui-ci :

> « **L**es fruits et le maraîchage ? On ne peut pas tout faire, soit les fruits comme dans le Nord, soit une monoculture des tomates. Mais pas avec les dattiers. Sous les miens, je ne veux pas qu'ils [ses ouvriers] en fassent, sinon ils ne s'occuperont plus que de cela et [dès lors] plus des palmiers. Le gros problème est la main-d'œuvre qui devient trop paresseuse. Ce n'est pas comme avant. La mécanisation est presque fatale [inévitable], mais ici c'est très difficile. Il faut changer le système d'irrigation, peut-être l'enterrer, pour pouvoir passer le tracteur et la charrue. De manière traditionnelle, l'oasis n'est pas adaptée sinon. »

Le registre « relativiste » s'identifie assez bien aujourd'hui au « *paternalism* ». Le touriste est une des figures qui en est proche ; il représente ce paradigme lorsqu'un relativisme culturel bien partagé aujourd'hui et la recherche d'une « authenticité » l'engagent à lire la palmeraie comme une « nature naturelle » (à sous-évaluer son caractère anthropique), à lire les sociétés oasiennes comme proches et même au sein de cette nature — une nature enchantée —, à leur attribuer un rapport à la nature (voire une harmonie) perdu pour la société d'origine de ce lecteur. On se préoccupe de sauvegarder et de préserver. Il y a une réduction folkloriste de la différence perçue. Il y a une volonté louable aujourd'hui de mieux comprendre les sociétés différentes, d'aborder

l'altérité équipée d'un relativisme culturel. La démarche tend alors à vouloir saisir ce qu'il y a de plus « authentique » dans la société locale rencontrée, et l'on pense le trouver dans ce qui semble être « pittoresque », comme les « vraies » cérémonies de mariage, ou les « vraies » séances de désenvoûtement. En ce sens, on peut inclure dans « touriste » non seulement les vacanciers européens, mais également les touristes tunisiens du Nord du pays (en fait, du nord et du littoral, et plutôt les élites urbaines) qui généralement ont une profonde méconnaissance de leur propre Sud et un comportement consommateur en beaucoup de points identique à celui des touristes européens. Y participent également des institutions internationales de développement, les personnes des oasis en contact avec le tourisme…

> « **D**ésert passion. […] Ces voyages insolites, s'effectuent par de petits groupes de 6 à 15 personnes, guidés par un accompagnateur spécialisé. Ils requièrent une bonne santé mais aussi l'amour de la nature et le respect du monde qui nous entoure, l'esprit d'équipe et l'acceptation des impondérables inhérents à ce type de voyage. » (Extrait du catalogue de l'agent de voyage Sangho, Tunisie, Hiver 1999-2000 : 8-9)

Une chausse-trape cependant : le *communalism* ne sera pas le registre « classique ». La raison en est que ce paradigme énoncé par Pálsson requiert préalablement un rejet des deux précédents que l'on ne peut espérer aujourd'hui au Jérid : si PÁLSSON cerne ce paradigme, il l'estime lui-même comme une émergence récente (1996 : 79). Cette émergence est proposée aussi par Augustin BERQUE (1991 : 223) : « Je fais ici l'hypothèse que le nouveau paysage prendra la forme d'une synthèse entre d'une part, le post-dualisme qui est né en Occident de la crise du paradigme moderne, et d'autre part le non-dualisme propre à la tradition paysagère d'Asie orientale. » Le registre « classique », s'il représente bien la « norme » que nous avons définie de la relation homme-milieu en oasis ancienne du Jérid, ne correspond ni au *communalism* ni à l'image de son lointain parent prémoderne (qu'il ne faut pas confondre, mais qui lui aussi situait l'homme au sein de la nature). Je ne crois pas que les Oasiens se pensent intégrés à la nature, une attitude que l'on attribue facilement aux « sociétés traditionnelles » (voir le registre relativiste). La surnature n'est pas tout à fait absente du monde oasien jéridi (comme nous le verrons plus loin), cependant les êtres surnaturels et l'homme ont été créés indépendamment de la nature. La cassure est nette entre les Oasiens et leurs chèvres ou leurs palmiers, malgré même les anthropomorphismes complaisants qui indiquent davantage « la manière de » (de traiter le végétal, précautionneusement…) que « l'identité à ».

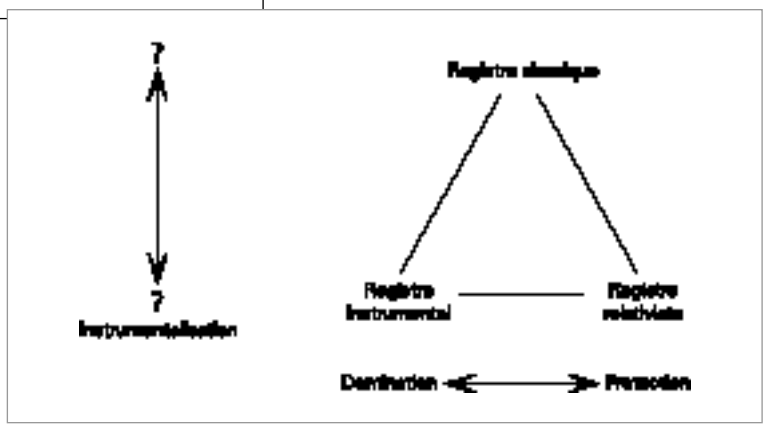
Si le registre socioécologique « classique » ne propose pas un « homme au sein de la nature » tel que le « relativiste » voudrait bien l'y voir, de la même manière, le savoir et la pratique sur la nature qu'il propose ne sont pas non plus empreints d'une infinie sagesse. Dans le cadre classique de la palmeraie, le jardinier oasien se débrouille mieux dans la manipulation d'innombrables facteurs, dira-t-on, que l'ingénieur agronome fraîchement débarqué. Il se repère aisément dans cet ordonnancement qui est fouillis pour un regard étranger. Les tenants du « classique » revendiquent cette aisance, mais reconnaissent eux-mêmes leurs échecs en agriculture. D'ailleurs, l'appel aux forces surnaturelles pour la résolution ou la prévention de problèmes est aveu d'impuissance humaine. Le cas se rapproche des déclarations des agents des services de l'Agriculture (sections de vulgarisations, au Jérid comme au Maroc) qui blâment les jardiniers de ne venir les voir « que pour les problèmes », et non pour se faire éclairer sur la méthode complète de l'agriculture moderne. Et pour ces problèmes, quand on avoue son impuissance, on peut faire appel aux services techniques pour une tentative de résolution. D'après le chef de la CTV de Tozeur, « les gens viennent ici pour les maladies, comme la maladie de la feuille cassante, pour les crédits financiers, pour les insectes du [infestant le] maraîchage, et pour l'eau surtout, le manque d'eau et le curage des drains. Mais c'est seulement quelques agriculteurs qui viennent, pas beaucoup. » Pourquoi ? « Les agriculteurs sont trop fainéants pour venir jusqu'ici » (Tozeur, janvier 1995). L'explication est un peu courte, mais la frustration est vraie : les vulgarisateurs aimeraient sincèrement instruire les jardiniers et leur transmettre leur passion moderniste et technique. Ils ont davantage l'impression d'être ignorés ou de servir de rustine plutôt que de réussir à imposer une vision et un modèle global de production.

Il est tentant de reprendre la figure 40 pour l'adapter au Jérid. Remplacer *communalism* par « classique » demande alors d'évincer l'opposition continuité/discontinuité (homme dans la nature/homme hors de la nature). Mais par quoi la remplacer ? l'instrumentalisation ? Les relations société-nature sous-tendues par ce registre diffèrent de « l'instrumental » et du « relativiste », ce qui demeure problématique est la détermination plus précise de cette différence (fig. 41).

En conclusion, ce découpage ternaire des registres socioécologiques locaux des relations au milieu oasien se veut d'abord une analyse contemporaine des pratiques au Jérid. Autrement dit, ces trois registres peuvent tous trois revendiquer l'étiquette locale, et ce sont

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 307

Fig. 41 –
Les registres des relations société-nature au Jérid.



eux trois que l'on observe en usage aujourd'hui dans le Jérid tunisien. Enfin, il ne faut pas chercher dans la définition du registre « classique » une inversion des deux autres registres : par exemple, si ces derniers permettent de penser une rupture radicale entre nature et culture, ce n'est pas une symbiose avec la nature que permettra d'exprimer le registre « classique ». Il y a déjà longtemps que Margaret Mead nous enjoignait à ne pas chercher à toujours traiter par paires d'inversion les faits culturels, à distinguer « les civilisations en deux catégories ». L'introduction à cet ouvrage, publié en 1935, démontre clairement les limites heuristiques d'un « raisonnement par les contraires », car alors « on ne tient pas compte du fait que les sociétés jouissent d'une liberté de choix beaucoup plus grande à l'égard des aspects de la vie, qu'elles peuvent minimiser, souligner ou ignorer complètement » (MEAD, 1963 : 17). En quelque sorte, cette question « en dehors ou en dedans de la nature » n'a rien de nécessaire.

Du moderne et du traditionnel au Jérid

Progrès et modernité sont des notions récurrentes dans cet ouvrage lorsque sont abordés les pratiques des espaces, l'esthétique et le travail, ainsi que la définition des acteurs du monde oasien.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 308

Le progrès

Un touriste et un cadre de la capitale pourraient s'entendre sur ceci : que ce soit au Jérid, au tassili n'Ajjer ou dans la vallée du Draa, les oasis « retardent ». Les entretiens attestent que les touristes l'expriment en termes de pittoresque, voire d'authenticité (valeurs positives) et les cadres administratifs en termes de sous-développement, sinon d'arriération (valeurs négatives cette fois). Les pays du Sud, et qui plus est les campagnes sud du Sud, accusent-elles un retard vis-à-vis du Nord ? Comment les acteurs oasiens gèrent ces catégories conceptuelles ?

> « **C**es programmes d'initiation au désert vous feront découvrir à votre rythme, des paysages grandioses et hors du temps où surgissent parfois de petites oasis, des troupeaux de dromadaires ou des campements de nomades. » Extrait du catalogue de l'agent de voyage Sangho, Tunisie, Hiver 1999-2000 (p. 4-5).

Tourisme en quête de paysages et « d'authentique culturel ». Septembre 1995, Tozeur (Tunisie). À la recherche d'une forme d'empathie avec le local, les touristes apportent néanmoins dans leurs bagages leurs propres registres de relation à l'environnement.

L'idée de progrès, concept mélioratif, n'est pas partagée de manière homogène par les divers acteurs du Jérid. Si pour les *beznêsa* (pluriel de *beznês* ; les jeunes proches du tourisme, l'interface Étrangers/Jéridis, voir plus bas) et les cadres de l'administration, l'Europe demeure une référence de modernité, leur confiance respective en le progrès diverge profondément. Les cadres administratifs — je suis ici consciemment simpliste — sont plus sensibles (ou feignent de l'être) au discours gouvernemental qui développe une rhétorique constante (on peut dire quotidienne) du Changement (avec majuscule), une politique volontariste tendant à convaincre de l'efficacité du pouvoir. Les *beznêsa* conservent un espoir dans le progrès, mais un espoir dans un projet individuel et non de société. C'est un projet de confort de vie qui s'expatrie hors de Tunisie en se projetant sur l'Europe. Ils partagent au niveau local ce qu'Edgar Morin définit comme sentiment pour l'Occident : une « crise du progrès [qui] a accouché du postmodernisme qui consacre l'incapacité de concevoir un avenir meilleur » (MORIN et WULF, 1997 : 8).

Ainsi et pour beaucoup de jeunes du Jérid au-delà des *beznêsa*, le progrès comme valeur d'espoir individuel ne peut se réaliser, prendre une réalité, qu'en dehors de ce temps et de cet espace oasien. La réussite ne passe pas par l'oasis qui médiatise pour eux la non-modernité, l'archaïsme. Tout au plus, veut-on bien lui consacrer un regard, pour non plus la lire alors comme un cadre de vie et de travail, mais comme un objet touristique qui a à voir avec l'exotisme : on folklorise l'oasis, l'ordre des pères, on désire au mieux la conserver, mais en tenant sa distance. Si l'espace de la palmeraie devient lieu par la pratique, avec le désengagement des jeunes générations, et en particulier des *beznêsa*, la palmeraie risque de se muter en « non-lieu », pour reprendre l'expression de Marc AUGÉ (1992), d'un genre plutôt touristique.

Je posais la question à un cultivateur d'une cinquantaine d'années dans son jardin de la palmeraie d'El-Hamma (Abdel Majid, le 12 septembre 1995) :

> « **J**'ai rencontré un étudiant, originaire d'El-Hamma, qui voudrait développer — et il y travaille — le tourisme ici [aujourd'hui totalement absent]. Il pense que l'on peut attirer des touristes en mettant en place des structures valorisant par exemple l'artisanat local. Qu'en pensez-vous ?
> « Oui, c'est bon, bon pour l'argent [qui viendra], mais mauvais pour les idées [des gens d'El-Hamma]. Au contact des touristes, on perd les traditions. C'est à cause du tourisme qu'il y a moins de gens qui travaillent dans les jardins. (…) [Alors que] avant, tout ce qu'on mangeait venait du jardin, même l'orge, même le blé. Il faut que l'État organise le tourisme, c'est-à-dire qu'il y ait des gens spéciaux avec eux, pas tous les gens. (…) Si on développe le Jérid, ça peut devenir bon. Le développement de l'agriculture, car l'esprit est bon ici. »

« Au contact des touristes, on perd les traditions. C'est à cause du tourisme qu'il y a moins de gens qui travaillent dans les jardins. » (Abdel Majid, El-Hamma, 1995)

On peut lire ici ce que l'on retrouve de temps à autre : une rhétorique de la crainte d'une contamination et la préconisation d'une politique déjà établie dans les faits ; une contamination ou une acculturation sur deux volets : des gens (surtout par les touristes) mais aussi souvent des plantes (les pathologies végétales). Même si on s'accorde à donner une origine non locale aux plantes, on pourra avancer ceci : « Avant, il n'y avait pas beaucoup de maladies. Les chercheurs doivent faire des limites à ces maladies sinon cela va augmenter, il faut trouver des traitements. […] Il faut des protections. Il ne faut pas apporter des arbres du Nord qui ont leurs maladies et les planter près des palmiers. Peut-être ça, c'est la cause » (un propriétaire, août 1995, Tozeur). Il reprend en fait les messages officiels sur l'interdiction de l'importation des rejets d'Algérie, pour raisons phytosanitaires (propagation de la maladie cryptogamique du bayoud), mais l'étend à ce qui vient du « Nord » (l'Algérie est à l'ouest). Avons-nous là une crispation (identitaire diront certains) face à la modernité, au progrès ? Pas tout à fait, et ce même agriculteur qui craignait la perte de traditions de nous conter une fable, une histoire telle qu'on les apprécie ici, à se les échanger autour du thé :

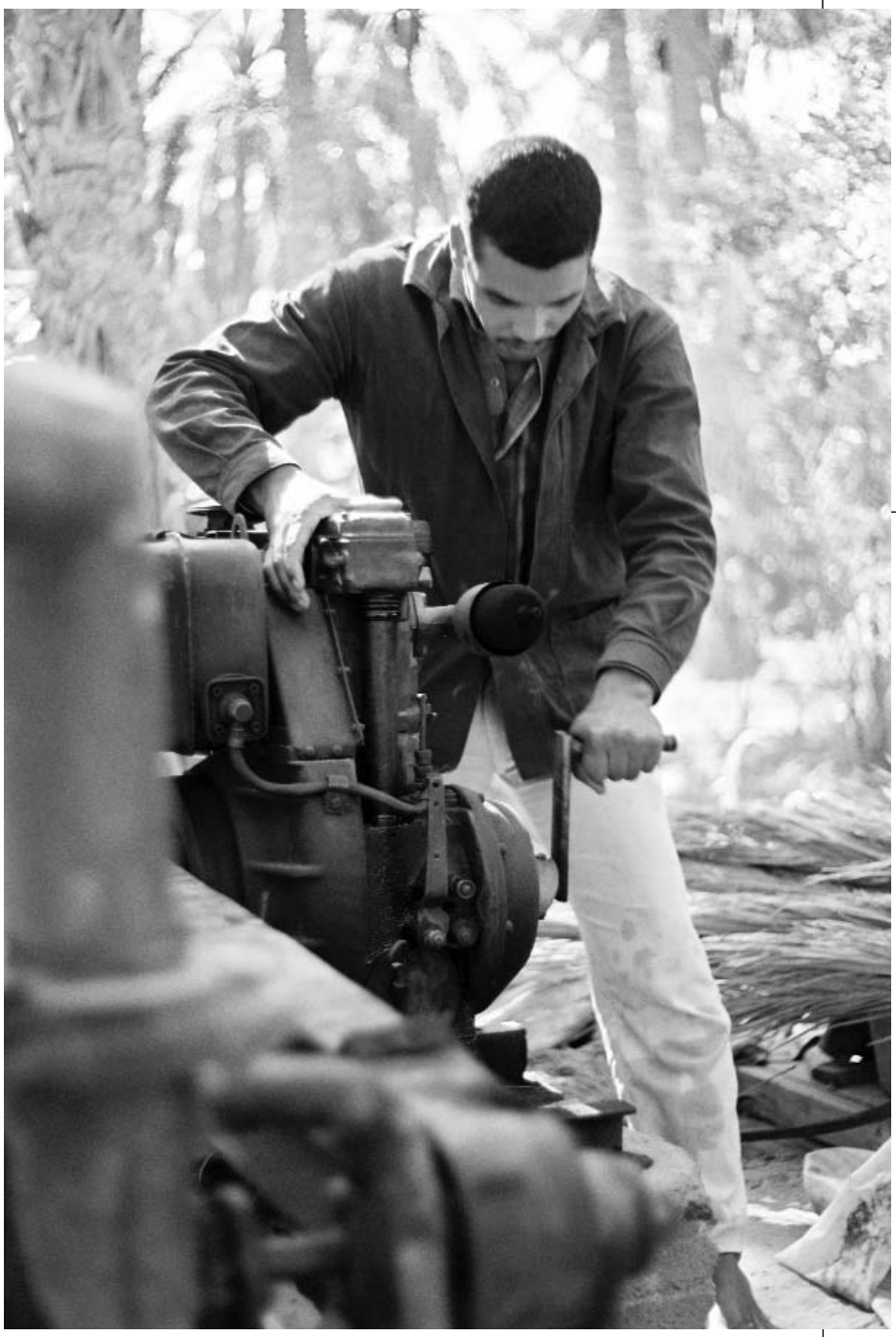
> « **U**n type part en France et travaille pour son patron environ vingt-quatre heures par jour pendant deux ans. Il met de l'argent de côté, mais sa femme tombe malade, il rentre et dépense tout son argent pour la soigner. Il perd tout. Il reste [au pays] et continue à travailler pareillement ici comme *khammês*. Il travaille beaucoup et a un cinquième des dattes. Au bout de deux ans, il a assez d'argent, devient *ghallêl* [collecteur de dattes] et gagne [alors beaucoup] d'argent. Ce qu'il a gagné là-bas, ce n'est pas l'argent, mais c'est dans la tête, c'est la méthode de travail. »

Alors, qu'allons-nous faire de la modernité ? Ce jardinier me brise mon concept en deux, bon et pas bon : un morceau digéré et un morceau recraché. Modernité et tradition : les termes sont-ils bien posés ?

Définir l'objet moderne

Les entretiens menés au Jérid soulignent le vœu de changements, mais sans changer. On souhaite le maintien de « traditions », mais en se modernisant. La tension de ces paradoxes apparents se résout-elle quand on applique ces notions aux objets ? Pour les meilleurs propagandistes d'une modernisation du Jérid, il semble que cela doit passer par l'adoption et l'usage de certaines catégories d'objets techniques. Une bonne illustration concerne le labour retournant le sol des jardins du Jérid.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 311



La pompe Diesel en appoint d'irrigation. Maris 1995, Nefta (Tunisie). Quand leurs moyens le permettent, les agriculteurs investissent dans une pompe auxiliaire pour l'appoint d'irrigation durant la saison chaude, et ce faisant ils s'affranchissent partiellement d'un règlement communautaire du partage des eaux.

Ce labour se pratique à la main (un labour à bras). Cela se passe au début du printemps (au moment de planter la plupart des légumes) ou à l'automne (la récolte de dattes est terminée, le sol est libre et l'agenda du jardinier aussi). Dans un jardin de deux hectares de la palmeraie de Ghardgaya est passée une équipe de responsables de l'Agriculture (le 11 janvier 1995). Il s'agissait d'un essai sur la mécanisation du travail du sol. Un de ces responsables déclarera dramatiquement que « mécaniser, c'est une question de vie ou de mort » pour les oasis jéridies (Tozeur, réunion au CRDA, le 4 février 1995) : entendez-le comme « le moteur à explosion passe ou les palmeraies trépassent ».

En effet, pourquoi ne pas mécaniser ? Les responsables qui participaient à cette démonstration, autant que les quelques jardiniers présents (le propriétaire et ses deux ouvriers, ainsi que des voisins), apprenaient le fonctionnement d'un motoculteur. Il y avait beaucoup de monde, en majorité des vulgarisateurs. Tous ont eu droit à une allocution sur le bien-fondé de la mécanisation par un des responsables, approuvée par les vulgarisateurs. L'essai commence dans le bruit du moteur « comme celui d'une Mobylette » sous les palmiers. D'ailleurs, le guidon ressemble à celui d'une Motobécane. Beaucoup s'essayent à la conduite. Les trois agriculteurs du jardin restent à l'écart, ne jouent pas à essayer de manier l'engin, on ne leur propose pas non plus. Ils regardent le tout, peu convaincus. D'abord entre eux, ils rouspètent… « La machine, c'est bien sur un terrain sans arbre », et puis ce n'est « pas assez profond ». En effet, au premier passage, cinq à dix centimètres de profondeur contre trente au minimum à la sape. Puis, la crise éclate entre un ouvrier du jardin et un technicien agricole, puis avec tous les autres. Il est vrai que tout ce « beau monde » en mocassins n'a jamais travaillé avec une *mes-ha* et n'y connaît sans doute pas grand-chose. Dispute donc. Les jardiniers pensent que la sape fait tout de même un meilleur travail pour moins compliqué. Il faut juste prendre l'habitude de s'en servir pour le mal aux reins et sinon porter une ceinture bien serrée. Et comment pourrait-on se passer des outils habituels ? Comment ne pas utiliser la *mes-ha* qui sert aussi à l'irrigation ? Comment ne pas utiliser la *mahâshsha* ? Elle est tout à fait indispensable pour désherber les cultures, pour retirer la graminée qui vous agace, pour nettoyer un bout du jardin ou couper une pastèque… Un des ouvriers effectue d'ailleurs une contre-démonstration à la sape. Exemple éloquent. L'autre bord entame le second passage au motoculteur. À la fin, les jardiniers baissèrent la tête et la hochèrent, soumission à l'autorité des ingénieurs, mais visiblement non « convaincus » et dès lors même plutôt hostiles au motoculteur. Même s'ils lui concèdent un intérêt, ces outils mécaniques ne remplaceront pas comme ça *mes-ha*, *marshom*, *mahâshsha…* Ces agriculteurs trouvent « bien » ces outils modernes, mais inadaptés à leurs jardins et plutôt destinés aux grandes exploitations de la Stil (ou Sodad, secteur public) où le labour peut se faire presque tout droit comme dans le Nord. Bref, c'est bien, mais pas pour chez eux. On remballe la machine.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 313

Le motoculteur, hors des jardins. Décembre 1995, Jéhim (Tunisie). Une série d'essais d'un motoculteur, devant un public plutôt attentiste face à la mécanisation.

Ailleurs, au cours d'un entretien, je demande à un jardinier :

> « **E**t la mécanisation ?
> « Ça ne marche pas bien.
> « Pourquoi ?
> « Parce que c'est bien pour les plantations modernes. Ici, non, car les palmiers ne sont pas alignés.
> « Et les motoculteurs ?
> « La sape, c'est mieux. C'est plus précis pour éviter les racines surtout des palmiers jeunes. Le tracteur, c'est comme un chantier [de gros travaux]. Quelque chose qui est moderne donne de bons résultats », mais à condition d'être dans un contexte moderne comme la Stil. (Abdel Majid, El-Hamma, le 12 septembre 1995)

La norme que préconisent les jardiniers est exactement liée au travail qu'ils effectuent à la main. La mécanisation demande de changer de logique de travail et non juste de procéder à une substitution d'outil. Bref, c'est un changement de registre de relation à l'environnement qu'il faut entreprendre. En fait, quelques jardiniers utilisent déjà le motoculteur. Le recensement exhaustif ne devrait pas dépasser une dizaine de machines privées dans la région. On a tôt fait également de noter que tous ces promoteurs de la mécanisation ont plus étroitement

partie liée avec le Nord (et plus exposés à l'usage du registre « instrumental ») : ce sont souvent d'anciens émigrés (vers la France) revenus au pays ou autrefois de proches collaborateurs de colons. Les exploitations coloniales demeurent souvent une référence de modernité pour les oasis du Jérid.

> **L**a proclamation de l'Indépendance, le 20 mars 1956, n'a pas provoqué, comme ce fut le cas en Algérie, un exode massif des agriculteurs européens. Jusqu'à la loi du 12 mai 1964 qui nationalisait toutes les terres des étrangers, un grand nombre de colons ont continué à exploiter leurs terres dans les différentes régions de la Tunisie (KASSAB, 1980), ce qui a permis un relais tangible de diffusion d'une façon de concevoir l'agriculture auprès de certains Tunisiens.

Si l'agriculture jéridi n'avait pas été prête à accepter des innovations, les extensions modernes en bordure même des palmeraies anciennes n'auraient pas eu lieu.

L'objet moderne serait donc le nouveau venu dans le monde oasien, une technologie importée ? Bien, mais si c'est cela « être moderne » pour un objet, d'autres se bousculent alors pour obtenir la même qualification. La charrette (*karrêṯa*, plur. *kirârṯ*) est sans doute réellement une introduction récente. Certains Jéridis datent le début de son usage dans la région au départ des colons français, ayant alors remplacé la voiture. Pour d'autres, les premières, à El-Hamma, auraient servi d'ambulances avant d'avoir un usage agricole. La plupart du temps, ce sont des mulets (*baghal*, plur. *abghâl*) qui tractent les charrettes, quelquefois des ânes. Les quelques chevaux (*ḥaṣân*, plur. *ḥṣona*) de la région sont utilisés pour les calèches qui promènent les touristes sur les chemins des palmeraies. Tout aussi moderne et plus courante encore est la motocyclette (Motobécane ou 103 Peugeot), largement utilisée à la ville comme dans les palmeraies, le coût des voitures étant encore bien trop élevé pour la plupart des Jéridis. Outre son conducteur, elle transporte souvent passager(s) et produits du jardin.

Visiblement, ce n'est pas tant la question d'un moderne qui s'oppose à un traditionnel qui serait la question pertinente, mais de savoir pourquoi une innovation est adoptée et d'autres non (et pour quoi et pour quelles fins). La lecture et l'usage d'un objet et sa qualification moderne/traditionnel peuvent aussi varier. Par exemple, si l'on considère l'objet palmeraie. Il y a cette palmeraie moderne comme un parc d'attractions (de distractions) parcouru par les touristes et cette même palmeraie, classique cette fois-ci, comme une somme de jardins travaillés par des dos brisés. Quand les palmeraies sont des objets modernes, elles sont naturelles. Naturelles, cela va de soi puisque les palmeraies sont constituées de terre, d'eau et de plantes. Ce sont les discours et les pratiques relevant du registre « instrumental » qui l'ex-

priment de manière convaincue : la palmeraie est un pur objet, une nature sur laquelle l'homme a toute latitude de faire mille expérimentations, d'en construire aussi de nouvelles. On a alors un peu oublié l'homme il est vrai : quand les autorités ont construit une palmeraie comme Ibn Chabbat de la manière la plus rationnelle qui soit, et également des habitations rationnelles à proximité (mais au milieu de rien) dans lesquelles viendront se nicher les jardiniers (comme l'on construit des ruches pour les abeilles), cela a été un échec. La seconde ressource moderne dans la région est le registre « relativiste ». Lui aussi permet d'appréhender la nature comme un objet, mais l'oasis, c'est un peu différent. Ceux qui font un usage abondant de ce registre vivent par procuration la réconciliation de l'essence objet (naturelle) et de l'essence humaine de l'oasis. Si le registre relativiste permet de penser la nature extérieure à soi, il saisit cependant l'interaction nature-société chez les « traditionnels » (pour ne pas dire prémodernes) que leur structure sociale et culturelle rendrait seule possible. Ce registre permet de louer chez les autres ces amours interdites, mais selon son référentiel, la réponse est claire : l'oasis est naturelle.

Le flou de la notion de modernité accentue la difficulté à définir le moderne au Jérid. Pourtant, le Jérid est pointé du doigt, ça « retarde » ; l'État tunisien, par la voix de son président, exprime cela plus élégamment : c'est une « zone d'ombre » (terminologie officielle) au tableau glorieux du Progrès.

L'intervention de l'État

Si je décerne à l'acteur État le rôle de bon usager du registre « instrumental », il reste d'une part, à montrer comment concrètement cet acteur intervient dans l'oasis et d'autre part, à moduler cette tendance. En effet, comme chaque acteur, son système de référence en usage est un syncrétisme de représentations et combine des pratiques différentes, selon les situations bien sûr, mais également selon ses composantes. Ainsi, l'administration du ministère de l'Agriculture et celle du ministère du Tourisme n'ont pas tout à fait les mêmes objectifs et actions. Cette dernière administration se situerait davantage, s'il fallait la localiser ainsi, comme usagère du registre « relativiste » dans l'espace des registres de relation à l'environnement.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 316

L'oasis pour l'État

Je vais être évidemment provocateur en donnant directement après le titre qui pose la question de ce qu'est l'oasis pour l'État ces tableaux affichés dans le bureau du directeur de la production végétale du CRDA de Tozeur (tabl. 12, 13 et 14).

Tabl. 12 –
Campagne 1994-1995 au Jérid.

Production végétale	Pieds ou superficie	Production en masse
Palmier	1 340 000 pieds	30 000 t
Fruitiers	355 850 pieds	600 t
Maraîchage	350 ha	47 000 t
Fourrage	300 ha	10 000 t

(Tableau original en arabe - CRDA, Tunisie, 1996)

Tabl. 13 –
Tonnages de dattes pour différentes campagnes au Jérid.

Années	*Degla*	*Allig*	*Khwat*	VC	Total
1993/1994	18 500	4 200	1 300	6 000	30 000
1994/1995	17 000	4 000	1 250	5 750	28 000
1995/1996	18 500	4 550	1 350	5 600	30 000

[VC = variétés communes]
(Tableau original en arabe - CRDA, Tunisie, 1996)

Tabl. 14 –
Exportation et rapport en devises des dattes du Jérid.

Années	Exportation en tonnes	Devises, valeurs en DT
1991/1992	7 341	17 966 000
1992/1993	5 300	14 500 000
1993/1994	6 640	17 000 000
1994/1995	6 448	17 200 000

(Tableau original en arabe - CRDA, Tunisie, 1996)

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 317

L'ambition agricole de l'État dans les oasis n'a pas toujours pour objectif premier le développement de l'agriculture pour elle-même.

On comprendra, je l'espère, que ma critique n'est pas celle de la motivation politique de l'État tunisien ; il faut chercher à comprendre son action, à comprendre quel est le modèle suivi (s'il en existe un). Les termes de l'explication peuvent être ceux-ci : son travail sur les ressources en eaux s'inscrit dans un cadre national qui, dès les années soixante-dix, marque l'intervention publique dans le *rîf* (la campagne). Face notamment aux effets de la transition démographique, de l'urbanisation et de la modernisation, il est visé une meilleure exploitation des faibles ressources en eau, l'assurance de l'approvisionnement des agglomérations urbaines, des zones industrielles et des complexes touristiques (tous en croissance). De même, dans le champ agricole, *a priori* quoi de plus légitime que vouloir développer l'irrigation pour l'intensification de la production agricole afin de réduire le déficit alimentaire et créer de nouvelles sources de revenus et d'emplois ? Ne péchons pas non plus par excès de naïveté. Sur le plan de l'aménagement du territoire, l'installation de nouvelles palmeraies par exemple, celles d'Hazoua sur les confins algériens du Jérid, n'ambitionnait pas le seul confort de vie des nomades sédentarisés à l'occasion, mais doit sans doute se lire comme une stratégie d'occupation d'espaces afin de marquer le territoire national tunisien, donc une raison d'ordre géopolitique, peut-être de défense nationale (nous sommes près des frontières), et également la volonté d'exploiter jusque-là une nappe aquifère profonde (le « Continental intercalaire ») que la Tunisie partage avec son voisin.

Dans le cadre du Plan directeur des eaux du Sud (PDES), l'État tunisien a entrepris depuis 1980 la réalisation du projet de rénovation des vieilles palmeraies du Jérid. Sur le plan hydraulique, les réalisations visaient « le comblement du déficit en eau de ces oasis par le remplacement ou la création de forages, leur équipement et la modernisation des réseaux d'irrigation et de drainage » (KASSAH, 1993 : 69). Quant au volet agronomique, en concordance avec ce qu'évoquaient les tableaux ci-dessus, il prévoyait « de réaliser une reconversion agricole [des jardins des palmeraies anciennes] axée sur des plantations à haute valeur marchande » telle la deglet nour, et « d'intensifier les cultures intercalaires, essentiellement maraîchères et fourragères » existantes (*ibid.*). Le lecteur se doutera, au vu de l'analyse présentée dans les chapitres précédents, que cela n'a pas été si facile. En effet, selon le bilan du VIIe plan (1987-1991), les réalisations en matière d'arrachage de vieux palmiers ou de palmiers à faible valeur marchande (les « variétés communes ») n'ont pas dépassé 22 % des prévisions pour l'ensemble des oasis anciennes du Sud tunisien et en matière de

replantation, 15 % seulement des prévisions (MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE, 1991, *ibid.* : 69). Succès mitigé donc, mais à l'échelle de la région les résultats de production sont bien plus présentables, car si la rénovation des anciennes palmeraies a quelque peu échoué, l'extension du domaine agricole par la création de nouvelles palmeraies modernes par l'État tunisien (poursuivant en cela l'effort de l'administration du protectorat français) a pleinement réussi : aujourd'hui plus de la moitié des terres cultivées du Jérid sont des plantations modernes. Elles répondent aux normes qui semblaient les plus productivistes : une monoculture, en fait même des plantations monospécifiques ou monovariétales (rajoutons « monocultivar », un seul et même génotype !) sur des milliers d'hectares. De fait, l'effectif du cultivar deglet nour à haute valeur marchande a subi une évolution spectaculaire au cours du XXe siècle, non seulement au Jérid, mais sur l'ensemble du territoire tunisien (les deux régions du Jérid et du Nefzaoua se partagent 94,20 % des pieds de deglet nour). Cette évolution n'est en rien imputable à des « conversions », mais seulement à de nouvelles plantations : les deglet nour viennent en surplus du parc existant (tabl. 15).

Tabl. 15 –
Évolution de la part des deglet nour sur l'effectif total des dattiers en Tunisie au XXe siècle.

Années repères	1906	1976	1987	1991
Proportion de deglet nour sur l'effectif total	02,30 %	13,72 %	49,04 %	52,20 %

(D'après RHOUMA A., 1994)

Aujourd'hui, la tendance officielle — très récente — est à une sensibilisation pour la conservation de la biodiversité. À considérer seul l'acteur étatique, c'est une révolution ; on peut aussi suggérer une sensibilisation (notamment sous pression d'organismes internationaux) au registre « relativiste ». Dans les plantations organisées par l'État, la directive serait dorénavant d'avoir un rapport maximal de 70 % en *deglet en-nûr*. L'objectif est d'essayer de conserver une diversité de cultivars tunisiens, de sorte aussi qu'en cas de réalisation du scénario catastrophe (le bayoud qui ravagerait les oasis tunisiennes), on puisse conserver au moins l'aspect d'oasis même sans production dattière (pour les cultures sous-jacentes et le tourisme). Il semble prouvé en effet que la résilience (la résistance) d'un écosystème est d'autant plus

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 319

Réseau d'eau étatique bricolé. Juillet 1995, Nefta (Tunisie). Une partie du réseau d'eau installé par l'État à Nefta est enterrée, une autre aérienne. Les jardiniers se les réapproprient partiellement en les « bricolant ».

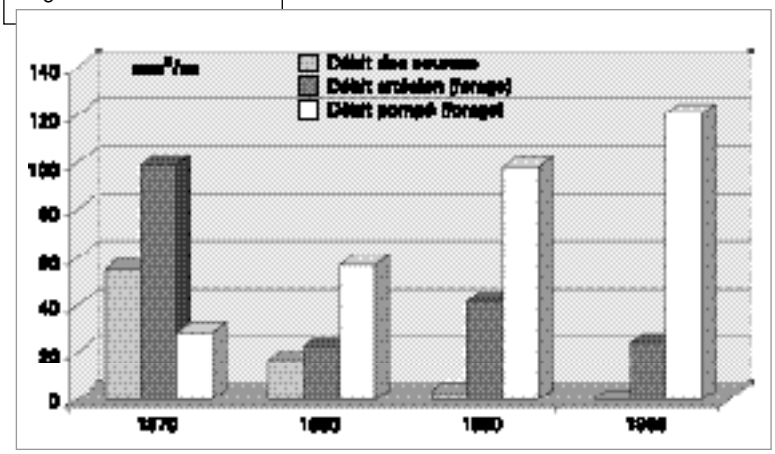
grande que sa biodiversité est élevée. De fait, Abdelmajid RHOUMA (1994) œuvrait déjà dans ce sens en mettant sur pied une collection variétale régionale du dattier au Centre de recherches phœnicicoles de Degache qu'il dirige.

Le tarissement des sources naturelles par les forages des colons français puis de l'État tunisien est un petit jeu coûteux de déplacement de l'origine de l'eau : l'épuisement des ressources est en vue.

Quant au volet hydraulique, les résultats les plus significatifs de l'usage unique du registre « instrumental » par les agents de l'État sont sans doute encore à attendre : les sources taries ont été compensées par des forages puisant dans le Complexe terminal qui, du fait de l'épuisement continu, deviennent eux-mêmes de moins en moins efficaces et il faut toujours plus d'énergie (et donc un coût croissant) pour tirer une même quantité d'eau qui venait d'elle-même à la surface il y a cinquante ans. On a pu temporairement atteindre un gain de surface utile avec les forages, mais maintenant le maintien de ces nouvelles parcelles et même l'entretien des anciennes est de plus en plus difficile. Les réserves aquifères plus profondes encore du Continental intercalaire ont alors été mises à contribution. Selon Michæl RICHTER (1995 : 42), les conséquences n'en sont pas des moindres. En effet, les sources de ce bassin aquifère qui jaillissaient naturellement (région de Timimoun et du Touat, Algérie) sont aujourd'hui sèches. Avec les forages de profondeur, on enlève la substance de laquelle vivaient les vieilles oasis sur sources naturelles. Il n'y a donc pas de vrai gain, seulement un petit jeu coûteux de déplacement. Pas de chance ou épuisement programmé ? On peut se poser légitimement la question, puisque le constat de Richter en 1995 était formulé presque dans les mêmes termes dès 1925 en Algérie française (RIVIÈRE et LECQ, 1928 : 192) « où nous nous sommes montrés bien moins avisés que les indigènes », voire dès le début du siècle par J. BRUNHES (1902 : 297), car « on a perdu d'un côté ce qu'on gagnait de l'autre et la prétendue extension des cultures de palmiers n'a abouti qu'au désordre et ne marque aucun progrès » : on perd d'un côté ce que l'on gagne de l'autre. Ce déplacement de l'origine de l'eau s'effectue donc également entre les sources (dites souvent « naturelles », bien qu'elles dussent être entretenues pour être abondantes) et les forages, initialement artésiens (c'est-à-dire que l'eau jaillissait seule sous pression), puis progressivement équipés de pompes. Un puits par forage au Jérid se dit *bîr*, tout comme le puits privé du jardin. Ce qui les différenciera sera que le premier donne de l'eau « de l'État » (*dixit* des jardiniers) et payante. La figure 42 illustre ce déplacement en moins d'un quart de siècle, avec une perte nette en 23 ans des débits totaux (débits additionnés des sources, des forages artésiens et des forages pompés) qui passent de 183,2 millions de mètres cubes en 1970 à 144,7 en 1993.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 321

Fig. 42 –
Évolution de l'exploitation des nappes profondes pour le gouvernorat de Tozeur.



(d'après les données de MAMOU, 1995)

Le Jérid fait très souvent allusion à son passé heureux où l'eau était « gratuite ». Le diagnostic proposé en 1984 par le Commissariat général au développement agricole sur le Sud tunisien en prend acte. « La facturation de l'eau est de date récente, elle rentre à peine dans sa deuxième décennie d'application. […] Cette facturation ne se passe pas sans problèmes dans la mesure où pour une population d'exploitants pauvres ou moins pauvres dans les oasis traditionnelles le prix payé pour l'eau, quel qu'il soit, constitue une charge de plus, d'autant que cette population d'exploitants a pris l'habitude de recevoir une eau gratuite — l'eau des sources —, héritée des ancêtres qui l'ont eue par une "grâce Divine". » (SLIM, BOU ALI et LIERDEMAN, 1984 : 51). Autrement dit, l'État aurait volé l'eau et la redistribuerait payante. En fait, l'eau n'était pas libre de charges autrefois. D'une part, les propriétaires « payaient » leur accès à l'eau dans le cadre d'une participation aux entretiens collectifs (des réseaux d'irrigation, des drains, du curage des sources) — si le propriétaire n'avait pas à débourser directement d'argent, il s'en acquittait en nature, en force et temps de travail de son *khammês*. D'autre part, la répartition de la ressource en eau était très inégalitaire et détachée de la terre. Il se trouvait que certains propriétaires de tour d'eau n'en avaient pas besoin, ou pas d'autant, et en vendaient à ceux qui en étaient plus dépourvus. Aujourd'hui, la vente d'eau est interdite puisque théoriquement la répartition de l'eau est fonction de la superficie (sauf dans le cas d'extensions de jardin, elles-mêmes illégales). D'après PENET (1912), autrefois : « Il n'y [avait] aucun rapport entre le droit d'eau et la surface du sol irrigué. Peu importe si

l'eau est insuffisante pour tel ou tel jardin, surabondante pour tel autre. Ces différences finissent d'ailleurs par s'équilibrer par le jeu des ventes de *gadûs*, c'est-à-dire d'un temps déterminé d'écoulement d'une seguia. L'irriguant qui ne profite pas de son eau peut la prêter à un autre ou la laisser tomber dans le système de drainage. Son tour révolu, le suivant prend l'eau à l'heure indiquée. »

En Tunisie, les ressources en eaux sont gérées par le ministère de l'Agriculture. Dire que l'exploitation de l'eau est aujourd'hui minière n'est pas un vain mot : outre que « le renouvellement des eaux de réserves géologiques des nappes profondes est tellement faible qu'il y a lieu de les considérer comme fossiles » (MAMOU, 1995 : 73), il s'agit donc de ressources dans leur ensemble non renouvelables, cette exploitation a été techniquement rendue possible par l'adoption de méthodes de forage du domaine de l'exploitation minière proprement dite, puis pétrolière avec l'emploi du forage à battage et ensuite du forage par rotation (*ibid.*). Hélas ! il y a plus d'un demi-siècle, on commençait déjà à se décourager : « En dépit du miracle de l'eau multipliée par la technique européenne, les oasis algériennes demeurent des centres de vie chétive et de production déficitaire. » (CAPOT-REY, 1944)

Pourquoi s'évertuer à développer ces zones oasiennes qui ne font pas partie du « Maghreb utile » ? Des raisons d'ordre politique et des motifs touristiques, certes, mais une autre raison encore est l'attention portée au maintien des populations rurales dans les campagnes. Elles permettront, on l'espère, de maintenir, sinon d'augmenter la production agricole nationale (on vise l'autosuffisance alimentaire), mais également de répondre au souci d'équilibre entre ville et *rîf*, évitant les exodes ruraux trop massifs « menaçant » la ville.

L'exercice du pouvoir

Depuis les Indépendances, les politiques gouvernementales des pays maghrébins ne se sont pas départies d'un volontarisme économique à base de mesures technologiques, hérité des politiques interventionnistes de l'administration coloniale d'après-guerre. Elles se font aujourd'hui moins ambitieuses face aux exigences du FMI qui conduisent à l'application de plans d'ajustement structurel sur le mode économique néo-libérale, dominant aujourd'hui. Mais les gouvernements n'ont pas baissé les bras, et celui de Tunisie maintient l'idée du développement des « zones d'ombre ».

Entre ce que l'État désire et ce qu'il parvient à imposer dans le domaine agricole au Jérid, il y a un décalage en quelques domaines. Ce décalage est imputé de manière générale à la mauvaise volonté des agriculteurs à suivre les conseils des délégués des services agricoles de l'État, les vulgarisateurs (*morshed*). Ce n'est pas un cas isolé et, au contraire, tout porte à croire que c'est la situation générale des régions rurales que l'on veut développer. L'exercice du pouvoir par l'État rencontre une « résistance » aux changements. Avec Étienne VERHAEGEN (au Burundi, 1993), on peut dire que cette résistance aux changements ne peut s'expliquer pourtant ni par un attachement borné des paysans aux routines du passé ni par un manque d'encadrement ou d'infrastructure. Elle est l'expression de l'appréciation par les paysans des risques que comporte pour eux toute participation au modèle de développement conçu en dehors d'eux et dont la finalité n'est pas, on s'en doute, le seul développement agricole de la région. L'installation de nouvelles palmeraies modernes, au-delà du bien-être des populations locales, répondait pour beaucoup à la volonté d'accroître les exportations nationales de dattes en particulier et agricoles en général. Pour s'en convaincre, il suffit de lire dans les bureaux de l'administration agricole les tableaux affichés aux murs, où la production locale est directement convertie en exportation (en tonnes et en dinars — cf. tabl. 12, 13 et 14). On ne peut blâmer ce volontarisme pour l'économie nationale, mais les réticences des agriculteurs, qui cherchent où sont leurs intérêts propres, sont compréhensibles. De plus, l'idée qu'ils se font du pouvoir, un pouvoir centralisateur et éloigné au nord, les rend plus que méfiants vis-à-vis des incitations de la vulgarisation. On se souvient que les oasis du Jérid ont été objet de convoitise : avant l'occupation française, la région a été soumise à une ponction fiscale lourde de l'État central sans pour autant bénéficier d'une protection suffisante contre les incursions (*rezzu*) bédouines et contre l'arbitraire et l'injustice des notables locaux. L'attitude circonspecte des cultivateurs jéridis ne tient ni d'un traditionalisme forcené ni d'un égoïsme complet vis-à-vis des projets nationaux.

La résistance aux changements ne peut s'expliquer ni par un attachement borné des paysans aux routines du passé ni par un manque d'encadrement ou d'infrastructure.

Comment s'effectue cet exercice du pouvoir ? Tout d'abord par le développement de la région. Et d'ordinaire, dans le registre « instrumental », développement se conjugue avec nouvel apport technologique. Savoir s'il est justifié n'est pas ici la question. Il l'est toujours pour les objectifs que se sont fixés ses introducteurs. Ainsi, les premières pompes motorisées de la région pour l'exhaure de l'eau sont le fait des colons : savoir s'ils épuisaient les nappes aquifères est une question

qui ne se posait pas ; la nature désertique, on le savait, était pleine de « promesses », terme indissociable du milieu saharien dans la littérature, des promesses à matérialiser. Le « Que sais-je ? » sur le Sahara (VERLET, 1958 : 9) le dit : « Sur son sol s'affrontent, se heurtent, deux civilisations, deux mondes. D'un côté, un ensemble d'expériences et d'adaptations millénaires, héritage […]. De l'autre, une violente et rapide intrusion des méthodes techniques et occidentales, fondamentalement étrangères à la vie du désert, mais cherchant à en surmonter les difficultés par la force mécanique. […] D'un côté la tradition, de l'autre l'évolution. » Aujourd'hui, ce ne sont plus les forces coloniales qui exploitent, mais les forces nationales d'un État indépendant qui développent. Les façons et surtout les motivations sont sensiblement différentes, mais l'impression qui se dégage d'entretiens avec des jardiniers est que le maître (de la nature) n'a que changé de nom.

Pour bien saisir cette situation du maître, voici un cas exemplaire : la protection des régimes de dattes (sources : entretiens en mars et en avril 1996, jardiniers et responsables du CRDA de Tozeur, et la « *Journée d'études sur la protection des dattes* » du 23 avril 1996 à Tozeur, par la Direction générale de la production végétale et le Groupement interprofessionnel des dattes). La volonté d'asseoir une autorité passe par des faits foncièrement pratiques (où l'autorité ne se mesure qu'engagée dans les actions) ; politiques et scientifiques se disputent le sujet. Le fond du problème ? : « s'il pleut d'août à septembre, la pluie brûle les dattes. En octobre, il faut qu'il pleuve, c'est bien qu'il pleuve, ça lave les dattes » (*dixit* les jardiniers). C'est une attention particulière accordée à la météorologie, *ṯaqs*. Les régimes de dattes aux derniers stades de leur maturation — et singulièrement du cultivar *deglet en-nûr* — sont sensibles aux variations d'humidité et de température. La pluie est indésirable durant une période critique aux environs de septembre (cela dépend des palmeraies) et qui dure dit-on quarante jours. Elle correspond au début de maturation des dattes. La pluie a pour effet de provoquer des craquelures sur le péricarpe du fruit. Ces gerçures augmentent la probabilité d'installation de champignons ascomycètes (*Alternaria niger* et A. *phœnicis*) entraînant les pourritures du fruit. L'histoire de cette protection des régimes, qui a pris des allures quasiment nationales, débute avec la visite du ministre de l'Agriculture au Jérid. Il tient à savoir pourquoi cette protection ne se fait pas ici, alors qu'il l'a vue pleinement adoptée dans la région dattière voisine du Nefzaoua, des milliers et des milliers de régimes entourés de papier kraft ou plastique luttant contre l'humidité (et depuis une dizaine d'années). La question se mue rapidement en un souhait : que la protec-

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 325

La protection des régimes de dattes. Septembre 1995, Degache (Tunisie). La protection des régimes de dattes sur l'arbre a été encouragée au Jérid par l'Administration agricole. Cet agriculteur est un des rares à la mettre en œuvre.

tion se fasse. Les agriculteurs locaux sont incités à utiliser le papier kraft, mais le verdict commun tombe : « Le papier kraft, ce n'est pas bien, des agriculteurs [d'autres agriculteurs] ont essayé. » Le directeur d'alors de la production végétale du CRDA estime pour Tozeur à cinq millions le nombre de régimes dont seulement 50 000 sont protégés (soit 1 %), et ce, malgré la propagande. Son calcul est que 1 kg de plastique est nécessaire pour 15 régimes, donc un coût de 0,950 à 0,600 DT par palmier. Les agriculteurs, ici, savent que la probabilité de [mauvaises] pluies est d'une année sur sept, donc ce n'est pas considéré comme rentable. Ils n'adhèrent donc pas à la volonté (et rationalité) de l'État et de son représentant gouvernemental.

Pour être clair, ces bâchages ne sont pas seulement une histoire de protection et d'intérêt des agriculteurs, car ce sera une décision ministérielle promue… même si elle a un impact négatif (il n'avait pas été encore prouvé par les scientifiques que cette protection était efficace ; le risque étant que cette protection conserve l'humidité plus qu'elle n'en protège). Ce qui est en jeu est la démonstration que le pouvoir, par le bras armé des techniciens, peut imposer sa marque, donc contrôler la société civile, et surtout le *rîf* (la campagne). C'est avant tout pour les hommes de l'Autorité s'assurer de la pérennité de leur pouvoir, mais aussi « tenir » la campagne, cette campagne toujours crainte des villes arabes comme l'expose Albert HOURANI (1993 : 191). L'intervention de l'État dans les oasis jéridies, à travers le vénérable Développement pour une marche vers le Progrès, est une démonstration d'exercice du pouvoir.

Le (re-)Développement

Les façons dont une société exploite et gère son milieu, les manières selon lesquelles elle compose avec les contraintes naturelles (notamment climatiques, édaphiques et hydrologiques) et actualise certaines de ses potentialités (hydrauliques, par exemple) sont largement dépendantes de son histoire politique et sociale (en oasis comme ailleurs). Cela vaut tant pour les sociétés dites traditionnelles que pour celles dites modernes. Au Jérid, on ne peut nier que la forme d'exploitation actuelle des palmeraies modernes est directement issue du modèle colonial de la première moitié du XXe siècle. Ce qui ne veut pas dire que cette forme globale de gestion dite rationnelle ne serait pas advenue sans l'événement colonial. Mais il s'agit bien, pour cet exemple, d'un des événements de cette histoire politique et sociale qui

aura orienté de manière décisive les projets de création par l'État de nouveaux périmètres irrigués et par des jardiniers d'extensions privées. Ainsi, la forme de développement choisie par l'État pour le Jérid, répondant à des objectifs de sédentarisation, d'équilibres commerciaux, n'est pas sortie du néant. L'histoire des événements passés pèse sur les orientations à prendre dans la gestion du milieu. Le « milieu n'est pas davantage une enveloppe vierge sur laquelle la société imprime sa marque que la société n'est libre, à une période de sa trajectoire historique, d'en user selon une logique qui serait purement consubstantielle à ses structures » (LENCLUD, 1988). Il ne faut pas pourtant, en écho à l'excès de libre arbitre des sociétés, accorder trop de validité aux déterminismes sous prétexte qu'on diversifie, qu'on redéploie ces déterminismes non plus sur l'unique « milieu naturel », mais également sur l'histoire sociopolitique.

Qu'est-ce que cela signifie ? Que le développement, ou disons l'évolution des régions d'oasis comme le Jérid n'est pas à inventer. Leurs évolutions n'existent pas qu'en germes, leurs racines sont profondes. Les oasis s'inscrivent pleinement dans l'histoire qu'elles se sont en partie construites. Quel est alors le rôle du Développement ? L'État qui préside à la destinée du Jérid, la Tunisie, s'inquiète de la marche en contretemps de cette région et de son moteur agricole, ou autrement dit de son « retard » (selon une perspective linéaire de l'histoire). Si on s'en tient à la « définition opératoire minimale » de ce mot piège, selon Boiral et Olivier de Sardan (cité par DUPRÉ, 1991 : 19), « par développement rural, on entendra l'ensemble des opérations volontaristes de transformation des sociétés rurales, opérées à l'initiative d'institutions extérieures à celles-ci ». L'État est perçu au Jérid (à Djanet et Zagora également) comme un agent extérieur, une entité étrangère aux subtilités locales : les *Jrîdî* n'ont l'impression de participer ni aux transformations opérées par cette entité ni aux choix de transformations. Au mieux, on s'accorde à faire confiance au volontarisme technologique, au pire on s'en méfie, mais tout cela demeure étranger. On ne participe pas apparemment aux choix politiques.

Nous avons dit le Développement empreint de mesures du registre « instrumental », mais il serait trop caricatural et faux de limiter le Développement à ce seul paradigme. Comme les oasis, les institutions nationales et internationales qui pratiquent ce développement ne sont pas à l'écart des mouvements de pensée : elles sont parcourues par la tendance actuelle (conforme au relativisme culturel en vogue) de la relation homme-environnement, c'est-à-dire le registre « relativiste ».

Ainsi, la gestion des terroirs, qui est un thème du Développement devenu classique de l'approche systémique, « est un ensemble qui n'est pas à limiter à la seule production mais doit inclure les aspects socioculturels et la préservation des ressources naturelles » (*La gestion du terroir…*, 1994). Pour les palmeraies du Jérid, le Développement change également de perspective quand l'eau passe de facteur limitant au facteur de développement de l'agriculture (voir le PDES, Plan directeur des eaux du Sud) et du tourisme (voir l'aménagement ou le réaménagement des oueds déjà mentionné). Mais les formes touristiques du développement régional restent secondaires, ou plus exactement détachées de l'agriculture et des palmeraies.

Pour l'instant, le Développement au Jérid s'envisage surtout et avant tout au travers de l'agriculture. Le développement du secteur touristique est indéniable, mais il n'est qu'excroissance commerciale qui vient s'ajouter à la matrice première qu'est le terroir agricole, pour espère-t-on revitaliser les oasis. C'est ainsi qu'on le conçoit dans le Développement. Car « ainsi l'oasis [l'espace agricole de la palmeraie] a représenté la source de richesses de Tozeur et de son rayonnement à travers l'histoire mais aussi la cause des soucis et de l'inquiétude de ses habitants. Malgré ce paradoxe, Tozeur vivait en symbiose totale avec son oasis [sa palmeraie]. Autant l'agglomération tirait profit de la proximité d'un espace agricole hautement productif, autant l'oasis [la palmeraie] bénéficiait de l'existence d'un lieu de consommation et de redistribution tout proche. C'est le rapport idéal qui puisse exister entre une ville et sa campagne. » Et Abdelfettah KASSAH (1993 : 52) de continuer, selon un schéma désormais classique : « Cependant cet équilibre dans les rapports entre Tozeur et son oasis commença à basculer avec l'accroissement des fonctions urbaines de Tozeur et particulièrement depuis qu'elle est devenue chef-lieu de gouvernorat (1980). » L'analyse de Kassah est directement contredite par l'appel de BISSON (1995 : 18-19) à une certaine vigilance sur la nature de l'oasis : qu'est-elle réellement ?, uniquement un espace à vocation agricole ? Jean Bisson s'attache à rappeler que, même dans le passé, l'activité agricole n'était qu'annexe. Le regard biaisé qu'on leur porte oublie de se souvenir de l'activité intellectuelle et marchande (intégrée au commerce transsaharien) d'oasis comme Nefta et Tozeur, voire Degache.

En fait, cet auteur va plus loin : selon lui, les premiers officiers européens partis en reconnaissance qui visitèrent ces villes oasis, aussi bien que les détachements militaires qui les occupèrent, tous furent étonnés de leur déclin. On avait oublié que l'une des raisons majeures

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 329

était que la conquête en avait écarté les commerçants. La palmeraie aurait ainsi été, indûment, privilégiée et l'on crut que les oasis vivaient exclusivement de leurs jardins. Pour Bisson, il s'agit d'un contresens, car l'agriculture n'était destinée qu'à assurer la subsistance de propriétaires riches d'une activité autre qu'agricole : l'activité commerciale. Les coloniaux français pouvaient alors faire ce constat en 1910 : « D'exploitation coloniale à proprement parler, il ne saurait être jusqu'ici question pour le Sahara. Le pays n'a par lui-même qu'une valeur économique très médiocre ; seules les oasis ont des cultures qui suffisent à peine à leurs habitants. Il n'y a pas d'autres produits d'exportation que les dattes et le sel » (BUSSON, FÈVRE et HAUSER, 1910 : 112). Ces mêmes auteurs toutefois peuvent en partie contredire la naïveté que leur prête Bisson. Ainsi écrivent-ils (p. 116), forts d'une légitimité civilisatrice, que le « commerce saharien, qui se fait par caravanes de chameaux porteurs, a d'ailleurs perdu beaucoup de son importance depuis que l'occupation des oasis algéro-tunisiennes par la France en a éliminé l'élément le plus rémunérateur, le trafic des nègres enlevés au Soudan ».

Aujourd'hui pourtant, au Jérid cette agriculture oasienne peut payer (voir Partie II) pour prendre le contre-pied de R. CAPOT-REY (1953) qui écrivait : « Cette culture est une culture qui ne paie pas. […] Il n'y a pas de région au Sahara où la culture assure à celui qui en fait son occupation exclusive un niveau de vie décent. » Les exploitations agricoles des oasis recèlent en fait une très grande hétérogénéité technico-économique, de trajectoires, de résultats agronomiques et de stratégies. Il reste à comprendre les enjeux actuels dans les palmeraies. Maintenant que tous nos acteurs sont en place sur le théâtre oasien, et qu'ils sont équipés de paradigmes de relations à la nature, et avant de pouvoir observer les dynamiques qui en résultent, il reste à mieux cerner cette composante temporelle des oasis.

Crises et temporalités de l'oasis

Lorsqu'à l'espace est appliqué un regard avec une conscience de temps, il est permis alors d'appréhender le changement. Les Oasiens abordent cette intersection de l'espace et du temps pour la juger et ils la qualifient dans les discours. La palmeraie actuelle est confrontée à la palmeraie d'hier et le verdict tombe : c'est la crise.

La coexistence de temporalités

Les palmeraies jéridies sont l'objet de pratiques et de discours non seulement locaux mais extérieurs. En outre, ces pratiques et discours locaux ne sont pas homogènes. Trois possibles registres de la relation à l'environnement oasien coexistent (« instrumental », « relativiste » et « classique »). Les pratiques issues des deux premiers registres se rejoignent sur un point important : une discontinuité cartésienne très marquée qui propose nettement l'homme comme maître de la nature. Cette distance sujet/objet est un des fondements de la « modernité » de ces registres. La proposition cohérente contenue est qu'en pensant maîtriser de façon totale la nature, l'homme peut penser maîtriser l'histoire ; le temps peut être également considéré comme déshumanisé (indépendant des hommes), comme un flux orienté rectiligne, une flèche du temps pointée droit devant, et éventuellement vers le progrès si l'homme est pris en compte ; cette construction conceptuelle et sociale s'accompagne d'une nécessité sociale élevée d'exactitude, d'autodiscipline, de comput, de mesure du temps qui s'écoule. Quand des acteurs (locaux ou extérieurs à l'oasis) puisent dans ces registres, ils peuvent présenter des discours proposant les sociétés oasiennes comme faisant partie du passé. C'est le cas fréquent des agents du gouvernement : au Jérid, techniques, croyances, mœurs sont « dépassées ». « Ils ne se sentent pas éloignés du Moyen Âge par un certain nombre de siècles, mais séparés de lui par des révolutions coperniciennes, des coupures épistémologiques, des coupures épistémiques qui sont tellement radicales que plus rien ne survit en eux de ce passé — que plus rien ne doit survivre en eux de ce passé » (LATOUR, 1991 : 93). Le XXe siècle est au XXe siècle, les outils du XXe siècle se doivent à la pratique du XXe siècle. Le temps ainsi perçu, les oasis jéridies semblent alors anachroniques.

Les oasis font partie du passé par effet de glissement, de contagion d'un objet du passé sur l'ensemble du système. Comment expliquer autrement que des observateurs européens comme René POTTIER (1945 : 181) puissent considérer dans la première moitié du XXe siècle que le néolithique perdure à Djanet dans le Sahara algérien ? Pour Djanet, c'est la contagion d'une agriculture considérée comme archaïque, et plus précisément la contagion des pierres à moudre le blé ou l'orge (*timunt* pour ceux qui sont animés d'un mouvement avant/arrière et *ewiderer* pour ceux qui sont animés d'un mouvement tournant) sur l'ensemble de la culture technique des Kel Djanet. Les

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 331

temps ne pouvant qu'être homogènes (ou le temps ne pouvant qu'être unique) dans une perspective moderne, la présence du passé lue dans les oasis renvoie les Oasiens au passé.

Au Jérid, le passé est arriération et à éliminer pour aller vers le progrès pour les uns ; il est pittoresque, folklorique et à protéger et muséifier pour les autres.

À travers les discours des divers acteurs du Jérid tunisien, on décèle une variété de valeurs accordées au passé. Lorsque les acteurs semblent utiliser un registre proche de « l'instrumental », le passé incarné dans l'oasis « traditionnelle » est archaïsme tandis que pour ceux qui semblent utiliser un registre proche du « relativiste », il est retour aux sources, sources du vrai savoir-vivre avec la nature, le passé mythifié comme harmonie avec l'environnement. Le passé est arriération et à éliminer pour aller vers le progrès pour les premiers ; il est pittoresque, folklorique et à protéger (voire « muséifier ») pour les seconds. Les uns qualifient ce passé de négatif, les autres de positif, et cela est rendu possible par la distance (qui leur semble évidente) entre le présent (*a fortiori* le futur) et le passé. Dans le registre « classique », l'émergence du passé dans le présent est davantage acceptée (ou n'est pas remise en cause) sans que cela soit une réelle question. Toutes les formes de transition entre ces positions existent localement, et sans doute n'existent chez les acteurs du champs oasiens que ces formes de transitions, puisqu'ils combinent dans leurs pratiques ces registres en des degrés divers. Toutefois, en se laissant impressionner (*stricto sensu*) par les discours locaux (sinon scientifiques), l'idée viendrait vite que la grande époque des oasis du Jérid est révolue, tandis que le présent n'est plus que le reflet d'une crise à la fois vive et languissante. L'eau ne coule plus comme *bikrî* (autrefois). Les récoltes sont moins abondantes que *bikrî*. Le système traditionnel d'exploitation en *khammêsa*, *bikrî*, permettait des superficies plus importantes ; la gestion du patrimoine familial était collective, sans problème de morcellement des propriétés ni d'indivision… Ce sont là les grands thèmes de la construction des discours sur le passé : un âge d'or.

Un âge d'or

L'expression « âge d'or » semble surtout employée dans les textes scientifiques. On peut y voir une manifestation du registre « relativiste » mais peut-être faut-il se méfier des regards « ethnologisants » sur une société. Certes, la perspective historique est utile, mais trop souvent l'observateur scientifique recherche davantage le passé dans le présent plutôt que le présent pour ce qu'il est. Et de fait, c'est souvent un

regard nostalgique qui décrit, plus passéiste que la réalité mouvante : la société évolue, semble-t-il, plus vite que les études qui lui sont consacrées. Les interlocuteurs locaux s'indignent parfois de cette quête de la survivance d'un passé traditionnel ; ce refus d'une telle lecture de leur société est très clair chez ceux qui font le plus grand usage du registre « instrumental ». Les conflits de représentations n'expliquent pas tous les « oublis » des acteurs oasiens. Lors de renseignements demandés sur les *˚arûsh* (pluriel de *˚arsh*, la famille lignagère) ou le *rahn* (pratique d'emprunt qui laissait l'usufruit du jardin à celui qui prêtait l'argent au propriétaire), on s'exclame souvent « mais, c'était avant, ça ! » avec un air de « laissez-nous un peu avec ça ! » Et effectivement, sans doute il n'y a pas volonté de cacher, mais tout au plus de ne pas en parler : cela fait partie d'un passé, certes remanié, mais du passé tout de même. Le poids effectif des *˚arûsh* est moindre aujourd'hui (chez les populations de vieille sédentarité, tandis que chez les Bédouins, sédentarisés ou non, c'est un critère distinctif fort) et le *rahn* ne se pratique plus. Cela intrigue notamment les agriculteurs que pour décrire le présent, on s'intéresse outre mesure aux choses enterrées.

La référence au passé sert au Jérid de trame d'explication du supposé mauvais fonctionnement d'aujourd'hui. La construction du passé, que l'on doit distinguer de la construction de l'histoire parce qu'elle se réfère à « l'état » et non à « l'évolution », n'est cependant pas aisée, et ce pour des raisons politiques : dire que des problèmes d'aujourd'hui n'existaient pas hier n'est pas la même chose que dire qu'hier était mieux qu'aujourd'hui. Car de quoi relève « hier » ? du passé de la politique de Bourguiba, qu'aujourd'hui le « Changement » efface, et, plus loin encore, de la période du protectorat français. Il arrive parfois que des discussions flirtent avec ces époques dans l'atmosphère d'une douce nostalgie, mais c'est pour brusquement s'interrompre : affirmer que le passé était meilleur serait une insulte à la marche vers le progrès que la Tunisie a entreprise depuis 1987.

Pourtant, ce sentiment de crise demeure latent au Jérid. Au pire c'est une dégradation, au mieux c'est une stagnation qui passe pour une dégradation en contraste avec la marche du monde. Quelles sont les raisons de ce sentiment ? Tout d'abord, il est possible qu'un objet-système important comme une oasis puisse avoir une inertie donnant une fausse apparence d'immobilité alors qu'en son sein, les choses bougent. Par ailleurs, on doit tenir compte de l'adaptation du discours des Oasiens.

La crise ? Les agriculteurs adaptent leur discours à leurs interlocuteurs (comme toujours et comme tout le monde). Cette situation a cependant

quelque chose en propre : ce que les jardiniers pensent pouvoir attendre de personnes perçues comme détentrices du pouvoir dans le domaine de l'agriculture. Ils tiendront opportunément un discours un peu alarmiste pour obtenir — on ne sait jamais — quelque chose. La division des jardins à la suite des héritages est l'explication courante de la taille jugée trop exiguë des jardins. La palmeraie est émiettée ou plutôt : la palmeraie s'est émiettée, car ce ne pouvait être ainsi *bikrî*, puisque cet univers révolu tenait de l'achèvement. C'est encore une manière de trouver une réponse adaptée aux questions que se pose l'interlocuteur extérieur (des questions qu'on ne se posait pas forcément) sur le « comment ça marche » et de lui fournir une réponse logique au « pourquoi ça ne marche pas comme ailleurs ». Les explications les plus faciles sur la taille des jardins sont expressément mises à contribution pour éviter de tenir un discours sur les techniques de l'agriculture locale qu'ils ressentent bien souvent eux-mêmes comme « archaïques ». Cette attente d'un bénéfice extérieur est aussi, pour le Jérid, la manifestation d'un sentiment d'être en dehors des choses. On se trouve en Tunisie, certes, mais loin de la capitale, les interlocuteurs seront toujours des étrangers. La représentation du pouvoir est fortement connotée géographiquement : c'est le rapport du Nord au Sud (autant dans le cadre tunisien que dans celui de la Méditerranée), c'est le rapport du monde « civilisé » au monde de la « misère » (pour reprendre des termes maintes fois entendus au Jérid). On pourrait dire, comme A. KASSAH (1995), que les sociétés oasiennes de la Tunisie présaharienne n'ont jamais été aussi bien intégrées qu'aujourd'hui à l'espace national, par les différents projets de développement économique et social, par un encadrement administratif plus poussé, par la scolarisation, par l'amélioration de l'infrastructure routière, par les progrès de la motorisation et la mobilité croissante des hommes, marchandises et capitaux. Mais c'est certainement cette intégration-ci qui permet alors une mise en « relation à », qui permet de calculer la distance séparant par exemple le Jérid de la capitale, qui autorise la comparaison et inévitablement le constat de marginalité.

Au Jérid tunisien, les* beznessa*, jeunes désœuvrés, sont les meilleurs tenants locaux de l'opposition entre traditionnel et moderne : ils l'expriment par l'opposition de la misère et du civilisé.

Il est curieux d'observer combien les Tunisiens étrangers au Jérid nient l'existence de sens particuliers et locaux de certains mots. Conflits de représentations, mais aussi conflits sur la manière de dire les choses de l'oasis, une violence symbolique sur la légitimité du vocabulaire, avec en toile de fond l'autorité de l'arabe littéraire. Par exemple, on n'accordera pas qu'ici *ghâba* puisse signifier jardin, puisque ça veut dire forêt ! Ou *freza* : c'est le seul mot que l'on doit utiliser… bien qu'il

ne désigne que des fruits en général non consommables (tandis qu'un terme local, *maghmâgh*, désigne spécifiquement les dattes impropres et destinées à l'alimentation animale). En fait de discours, on touche là au plus concret. La situation de marginalité et d'infériorité alimente le discours opportuniste d'une crise et d'un âge d'or révolu.

La réforme des jardins

Dans l'action concrète (du développement, par exemple), l'intérêt d'un rejet de cet âge d'or peut éviter de poser l'axiome du passé heureux et permettre de dépasser la tentation de reconduire une structure passéiste. Car si l'on veut vraiment se tourner vers le passé, sans doute verra-t-on, en accord avec Bisson (1995 : 18), que l'oasis n'a pas toujours placé l'agriculture au centre de son activité : il ne s'agissait, plus vraisemblablement, que d'une activité annexe. Avec une histoire vieille d'au moins deux millénaires, la région a connu bien des vicissitudes et les crises ne sont pas nouvelles. Il reste que le système traditionnel (en particulier, la gestion des terres) semble avoir sombré, laissant un Jérid malade de ses palmeraies anciennes qui s'émiettent… Dans quelle mesure ce système « traditionnel » n'est pas un système idéel ? Certes, on ne peut nier que l'indivision peut représenter une situation de blocage (quant aux décisions d'investissement, par exemple), mais le problème n'est certainement pas nouveau et il est difficile de savoir s'il s'est aggravé ou non. On ne peut oublier non plus que la pression démographique peut induire une division des jardins. Si la population des propriétaires augmente et celle des travailleurs diminue (concurrence avec les activités extra-agricoles), la main-d'œuvre devient, comme l'eau, un facteur limitant : les choix stratégiques de production privilégieront sans doute alors une intégration au marché, par une spécialisation des cultures (concentration des activités), par exemple. Dans ce cas, le système tendrait à être moins vivrier. Le raisonnement inverse peut également se tenir : l'augmentation du nombre de propriétaires conduit à la diminution de la surface des parcelles qui tendra vers l'abandon ou la transformation en potager. Il est facile de spéculer sur l'avenir… Et le présent ?

Les discours locaux sur la dégradation de la palmeraie oublient que les grandes exploitations de plus de deux hectares couvrent aujourd'hui près de la moitié de la surface cultivée. On oublie également que cette classe est concentrée entre les mains d'une petite proportion des

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 335

exploitants : 48 % de la surface cultivée de la palmeraie de Tozeur l'est par 16 % des exploitants (fig. 43). Par contre, les très petites exploitations de moins d'un demi-hectare concernent 36 % des exploitants. Ce que l'on se « rappelle » alors est plutôt ce que l'on « oublie » du présent : une inégalité dans la répartition des terres.

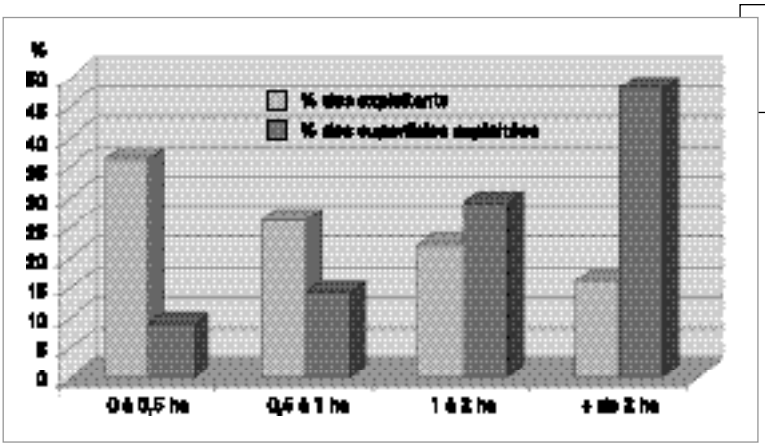


Fig. 43 – Répartition des terres dans la palmeraie de Tozeur.

(d'après les données de KASSAH, 1993)

À partir du simple constat des vicissitudes que connaissent parfois les propriétés, il est difficile d'affirmer que l'oasis évolue vers la désagrégation. Les divisions de jardins sont réelles, mais dans le même temps, des agriculteurs déploient des stratégies contraires de concentration des terres, rachetant des parcelles disséminées puis les revendant au profit d'autres parcelles proches de la plus grande qu'ils possèdent. Outre cette dynamique que les observateurs apprécient fréquemment en sens unique, il n'est pas dit que, d'une part, cette évolution vers la division soit plus perceptible aujourd'hui qu'hier. D'autre part, ce qui se passe au niveau du jardin ne se répercute peut-être pas de manière linéaire au niveau de l'oasis, car les mêmes paramètres ne sont pas alors en jeu. Ce phénomène, déjà évoqué, est celui qu'induit la théorie hiérarchique. Le niveau inférieur de la parcelle est l'ordre du jardinier. C'est à ce niveau que son action est possible et se concrétise : celui du temps court et de l'espace étroit ou limité. C'est véritablement le cadre de sa *praxis*. Le jardinier oasien sait qu'est hors de sa portée l'ordre supérieur régional vers lequel les services de l'Agriculture et le développement ont le regard tourné (statistiques régionales). Les observateurs posent donc leur regard à des niveaux différents d'orga-

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 336

nisation. Or selon la théorie hiérarchique, les explications des phénomènes varient selon le niveau d'observation.

Le passé était différent du présent, sans aucun doute. Pour apprécier l'évolution de la palmeraie, il faudrait mener une étude foncière poussée permettant de mettre à jour les mouvements des jardins et des propriétés à l'aide, par exemple, des archives de cadastres, et de vérifier si la taille moyenne des propriétés diminue ou augmente, si cette moyenne est pertinente (analyse des écarts-types), etc. La revendication d'un âge d'or, toujours révolu, n'est pas particulière au Jérid. Mais jouer le jeu du *bikrî*, l'autrefois, permet aussi aux *Jrîdî* de placer leurs revendications quand ils ont rarement la parole. Quant à la transformation des jardins, on peut la considérer comme cyclique et y voir des révolutions permanentes. Cela serait un mécanisme rodé d'autoreproduction des jardins préservant de l'immobilisme et de la sclérose. Le temps de réforme des jardins ne correspond pas nécessairement à celui de la palmeraie englobante. On peut se demander s'il y a vraiment crise ou si c'est d'une crise permanente dont il s'agit.

Jardin enclos. Septembre 1996, palmeraie de Zagora (Maroc). Le dessin des planches n'est pas complexe, mais bien visible ; un jardin est adossé à du bâti parfois dispersé dans cette palmeraie.

Conflits de représentations ou dynamiques locales ?

Les divers acteurs et, de manière plus efficace, les registres en présence sur le théâtre oasien, les conceptions variées, mais pas toujours exclusives, de la nature oasienne et leurs modes de socialisation d'une nature singulière ont été répertoriés. Mais quelles sont les enjeux ? Si des acteurs contemporains des oasis revendiquent la modernité de leur action sur la nature, leur outil privilégié en agriculture (le rendement) est-il soluble dans le jardin jéridi ? Par ailleurs, quelle place est laissée aujourd'hui dans un Jérid qui se modernise à d'autres ressources qui ont pendant longtemps fait leurs preuves ?

Résistance et séduction : les jeux sur l'*ethos* oasien

On peut avancer une lecture classique en sciences sociales d'un espace investi par divers acteurs sociaux : l'oasis constitue un champ de pouvoir. « La nature ne prend pour l'homme forme et réalité que pour autant qu'il la pose comme objet d'intérêt humain, et la nature comme objet d'intérêt humain c'est, quoi qu'il en dise, l'objet du désir de l'autre. » (DELBOS et JORION, 1988). La notion même de nature perd son caractère matériel pour n'être guère plus qu'une grille topologique sur un monde continu, selon l'expression de LEACH (1964) — « *a topological grid imposed upon a continuous world* ». Les trois registres de relations à l'environnement oasien ont une cohérence interne propre

(mais pas forcément entre eux) dont l'usage tend à pratiquer le milieu oasien de certaines façons, à « façonner » donc « des natures oasiennes ». Ces registres de pratiques ont des programmes quelque peu inconciliables ; mais inconciliables en tant que registres et non chez des acteurs concrets. Si le registre « classique » semble faire une synthèse entre travail et jouissance de l'oasis, contrairement aux projets qui animent respectivement les deux autres registres, ce n'est là qu'une illusion. Un touriste idéal (qui se limiterait au seul registre relativiste) ne cherchera pas à jouir, et ne jouit pas, de l'oasis à la façon d'un jardinier idéal (qui se limiterait au registre classique). Nous avons d'ailleurs vu au début de cette partie (« Les pratiques de l'espace » p. 269) que concrètement les espaces de leurs pratiques respectives ne sont pas les mêmes, autrement dit : ils ne se créent pas les mêmes lieux. De même, si un scientifique ou un fonctionnaire idéal (qui se limiterait au registre instrumental) voyait dans la palmeraie un espace de production, il n'y verrait strictement que cela, et d'une manière plus productiviste qu'un jardinier « idéal ».

Les représentations qui sous-tendent l'action n'existent concrètement que dans leurs usages.

En résulte-t-il des conflits de représentations ? Dans un sens oui, car en qualité de registres, leurs contenus s'opposent. Mais ce seront toujours en réalité des pratiques qui seront en jeu et non directement ces contenus. Les représentations qui sous-tendent l'action, en effet, n'existent concrètement que dans leurs usages. En parlant de rencontres ou de conflits, il ne faudrait pas s'imaginer des affrontements sur la scène oasienne : ce ne sont pas des « représentations » qui se cognent et se bousculent, mais au contraire des références discontinues à des registres. Et puisque les acteurs sociaux ont la capacité de l'apprentissage (plus ou moins bien partagée) de l'usage de différents registres (lot quotidien de toute vie sociale), le changement peut trouver ici une explication de son glissement facilité : on ne réforme pas vraiment, on s'enrichit de compétences nouvelles.

Le nouveau maître

Le registre « instrumental » offre les outils pour poser la nature oasienne comme un objet d'exploitation technique. Le développement et l'avenir agricole de la région ne devront son salut qu'à l'importation d'un support technique moderne : forages, tracteurs, protection des régimes de dattes avec bâches de plastique. En outre, que l'oasis soit cet objet d'exploitation n'est possible que dans la mesure où elle est

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 339

représentée comme ressource, une ressource en eau qui permet d'accéder à une autre ressource, financière celle-ci : la production dattière.

La nature oasienne représente une ressource pour ce registre (comme pour les autres d'ailleurs, mais différemment), c'est-à-dire un bien convoité, justifiant pour le coup la peine que l'on se donne pour se l'approprier. La nature est à coloniser, le désert à fertiliser : cette persistante extériorité de l'objet légitime l'étude scientifique, présumée seule capable d'une exploitation rationnelle. Le CRDA, qui siège pour la région à Tozeur, est cette courroie de transmission entre d'une part, l'élaboration scientifique et l'application sur le terrain à travers notamment l'équipement, et d'autre part entre la volonté gouvernementale et les agriculteurs à travers notamment les vulgarisateurs (*morshed*). Cette administration a pour objet l'accompagnement de l'agriculture vers la voie rationnelle.

L'idéal colonial de la* tabula rasa*, c'était de se dégager des palmeraies indigènes, des négociations locales sur le foncier, les modes de main-d'œuvre ou de partage de l'eau.

Cette façon de voir la nature oasienne et les moyens de la pratiquer tiennent en apparence beaucoup de la façon coloniale. En Algérie (comme en Tunisie), l'autorité coloniale a incité à la création de nouveaux périmètres irrigués permettant la culture du palmier dattier. Il s'agissait pour elle du moyen de mise en valeur de ces Territoires du Sud qui ne présentaient sinon guère d'intérêt (avant le pétrole). « Les plantations de palmiers dattiers qui sont, pour l'Algérie, une source très appréciable de richesse, se sont développées d'une manière rapide et continue depuis l'occupation française. » (*Les produits algériens*, s. d. [1922] : 14, ainsi que les citations suivantes). L'exploitation de la richesse potentielle du palmier dattier est considérée comme un progrès pour le Sud et cet effort européen de mise en valeur n'est rendu possible, pour ses « développeurs », qu'avec l'introduction de la modernité technologique qui se propage comme un réseau : particulièrement les équipements hydrauliques et le chemin de fer. Ainsi, au début du XXe siècle peut-on dire que « le jour où le rail s'en ira plus au sud, jusqu'à Ouargla, la colonisation européenne pourra s'étendre encore par là en creusant de nouveaux puits dans cette région riche en eaux jaillissantes ». Et c'est bien ce qui s'était déjà passé au Jérid lorsque la voie ferrée atteignit Tozeur en 1913 et qu'au même moment (1911) se réalisait le premier forage de la région (à Tozeur également).
L'idéal en Algérie comme en Tunisie consistait à se dégager des palmeraies préexistantes, qui appartenaient aux indigènes, afin de s'inscrire dans un pays neuf, vierge : si le colon cultive le palmier comme l'autochtone, la « Civilisation » cependant les sépare. De manière déclarée, les méthodes, les moyens techniques, la main-d'œuvre, la finalité du travail, tout distingue les nouveaux colons de leurs homologues indigènes ; « les Français s'intéressent aussi directement depuis une quarantaine d'années à la culture du dattier en région saharienne et c'est ainsi que l'on a vu naître dans le Sud constantinois principalement, plusieurs *oasis nouvelles magnifiques*, *créées* pour ainsi dire *de toutes pièces* en pleine région désertique » (je souligne).

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 340

Fig. 44 – Sondage n° 3. Trente-sept photos de la mission des chotts du commandant Roudaire en 1878-1879 en Tunisie : paysages, forages, portraits d'habitants de cette région, du commandant Roudaire, de l'ingénieur Jegou, du docteur André, du médecin-major Dufour, membres de cette mission. (BNF)

C'est l'attrait de l'objet neuf, qui exige de faire table rase de l'encombrant passé traditionnel et de se constituer uniquement d'éléments modernes : l'État tunisien n'a pas procédé autrement au Jérid. L'établissement des nouveaux périmètres considère implicitement l'agriculture coloniale comme un modèle. L'État agit en maître, car le progrès moderne doit se construire au-delà de la paysannerie locale jugée toujours comme une force d'inertie et un frein à la modernisation. Faire table rase du passé et reprendre à zéro comme une page blanche, bâtir « sur un espace propre est l'utopie fondamentale et

généralisée de l'Occident moderne » (CERTEAU, 1990 : 200). Les bons usagers du registre « relativiste » reprochent à l'État de régner comme un maître qui ignore à la fois les savoirs locaux et les aspirations propres des Oasiens.

Lorsqu'on opte pour la ligne droite du jardin ou de la palmeraie moderne, c'est l'efficacité qu'on recherche (cela vaut autant pour les ingénieurs de l'Agriculture que pour les jardiniers jéridis) : les gens d'Ibn Chabbat qui s'installèrent dans les lots attribués par l'Administration attendaient le rendement et le revenu financier qui ne pouvaient qu'advenir : le dispositif non seulement s'y prêtait, mais il a été conçu pour cela. Les résultats promis n'étant pas au rendez-vous, les jardiniers ressentent fortes déception et rancœur qu'ils ne manifesteront pas pour leur éventuel jardin dans la palmeraie ancienne. Outre le mécontentement à propos des questions d'eau sur lesquelles se cristallisent les discours, il a existé de la part de ces cultivateurs une véritable action de résistance par le refus de payer la redevance d'eau, notamment pendant l'hiver 1995-1996 : l'État a réagi en 1996 en poussant vigoureusement à l'organisation concrète des AIC (Association d'intérêt collectif) à Ibn Chabbat, prévues par la loi et déjà présentes dans les autres palmeraies (plusieurs pour les grandes palmeraies comme El-Hamma, Tozeur, Nefta). Les AIC sont chargées de traiter elles-mêmes avec la Steg (Société tunisienne d'électricité et de gaz) qui alimente en électricité les installations de pompage des eaux. Plus aucune source d'irrigation des palmeraies ne coule « naturellement » ni à Tozeur, ni à El-Hamma, ni à Degache, ni à Nefta, depuis que la concurrence des forages a abaissé le niveau de la nappe. Donc clairement, l'irrigation dépend de la fourniture de l'électricité de la Steg ; la Steg signe un contrat avec les AIC : si les AIC ne payent pas la facture, la Steg est en droit de couper l'électricité, c'est-à-dire de couper l'eau ; le montant de la facture est réglé par les contributions des propriétaires de jardins qui doivent s'organiser entre eux. L'administration agricole s'est ainsi désengagée et ne peut plus payer l'eau pour les agriculteurs ; à ce niveau, elle a limité son rôle à l'entretien des forages, la Steg n'est plus que prestataire de service. C'est-à-dire que la coercition autrefois exercée par l'État (et en particulier par le CRDA) par coupure de la main d'eau aux agriculteurs récalcitrants est un rôle qui revient aux agriculteurs eux-mêmes et entre eux, rassemblés en « syndicat de l'eau ».

« Syndicat de l'eau » ou encore « syndicat de l'oasis » (mais découpée en quartiers) : c'est ainsi que les agriculteurs appellent en arabe

ces AIC, cela renvoie à l'ancienne *jamâ˚a* (assemblée) composée des grands propriétaires de l'oasis (cette fois dans son intégralité). Cette *jamâ˚a* se disait à Tozeur « *˚ashra kbâr* », c'est-à-dire « les dix grands » (propriétaires de cinq à dix hectares). En fait, à Tozeur, un décret du 8 février 1913 (1912 à Nefta) substituait déjà à l'ancien conseil du « *miy˚âd* » (le caïd et quelques amis intimes) une nouvelle « association syndicale des propriétaires de l'oasis de Tozeur » (ATTYA, 1957). Ces groupes de direction des palmeraies étaient les résultantes peut-être nécessaires des incessants conflits autour de la gestion des ressources en eau, conflits qui opposaient des individus, mais principalement les lignages de l'oasis. Comparé à l'agencement des palmeraies aux cadastres parfaits, aux jardins aux palmiers fidèlement alignés, pouvons-nous dire du modèle des anciennes palmeraies que « le désordre est l'ordre sans le pouvoir » ? Pas tout à fait. Qu'un pouvoir (autorité coloniale ou étatique, qui a usé majoritairement d'un registre de pratique assimilable à « l'instrumental ») se soit imposé aux oasis implique qu'il en a chassé un autre, plus local celui-ci. Le pouvoir autochtone qui s'accommodait du désordre apparent des jardins et des oasis, s'il n'en est pas à l'origine, intervenait plus sûrement sur l'organisation du travail agricole.

> **L**e symptôme visible encore aujourd'hui de ce transfert, ou plutôt, de cette dépossession du pouvoir, a été très clairement ressenti dans une série d'entretiens avec l'un des anciens responsables du syndicat de l'oasis de Tozeur (en août 1995). Son discours entrait en parfait écho avec celui de son *alter ego*, trois quarts de siècle plus tôt, quand on regrettait déjà ce temps où « l'union entre les habitants était parfaite, l'utilité générale était le lien commun ; ils s'entraidaient tous pour l'accomplissement des œuvres utiles, de même qu'ils se coalisaient contre l'injustice et l'égoïsme » (BOU-ALLÈG, 1921). Outre l'usage du registre de la nostalgie passéiste (« c'était alors une sorte de socialisme, *ishtirâkya*, tous les agriculteurs étaient réunis… », le 18 août 1995), cet ancien responsable se plaignait que le nouveau pouvoir ne le consulte plus, lui ou ses pairs. Il regrettait explicitement que le Centre de recherches phœnicicoles à Degache de l'Inrat (Institut national de la recherche agronomique de Tunisie) ne lui demande pas conseil et ne le convie pas lors des réunions. Se posant comme représentant de l'agriculture locale millénaire, il peut intelligemment épouser la tendance « relativiste » qui demande une meilleure prise en compte des savoirs locaux des Oasiens au plus près de la nature.

L'État est-il rendu sourd par les usages du registre « instrumental » ? Pas tout à fait, puisque aujourd'hui l'acteur étatique est forcément dualiste : d'un côté, ses experts lui demandent des plans de rénovation, de

modernisation des oasis afin d'accroître la production nationale et exportable et de l'autre côté, les yeux fixés aussi sur les finances, d'autres experts réclament que l'Éden touristique soit préservé. Comment s'en sort-on ? Dans le meilleur des cas, comme le rapporte Sophie CARATINI (1994, à propos d'un projet franco-algérien d'aménagement agricole de la wilaya d'Adrar) pour le Touat : « Ordre a été donné aux aménageurs de développer sans détruire ». Un rapport de mission de ce projet signe parfaitement les diverses conceptions concomitantes du rapport à l'environnement. Caratini en remarque un, la mort apparente du « classique » (plus certainement l'ostracisme dont il est victime), le second est remarquablement synthétisé dans cette phrase du rapport de D. Dubost (Rapport de mission, cité par CARATINI, 1994 : 124) : « Compte tenu de l'importance historique et culturelle de ces foggaras [qui alimentent la palmeraie en eau], on assurera la protection d'environ mille hectares de jardins traditionnels en liaison avec la conservation génétique des variétés de palmier dattier et autres espèces originales, dans le cadre d'activités touristiques et culturelles. » Cette position a le don de ménager à la fois les tenants du registre « instrumental » (qui bénéficiera aussi de la création de 10 000 ha de nouvelles palmeraies et de 25 000 ha de grands périmètres céréaliers) et les tenants du registre « relativiste » de la préservation et du tourisme. Nul doute qu'il faille peu de temps au Jérid pour s'engager dans cette voie et peut-être désigner et réduire les jardiniers « traditionnels » au rôle du maintien du « capital nature » à la base (aussi) de l'industrie touristique. C'est un mouvement qui peut s'appeler « patrimonialisation » et qui se dessine en Europe avec ses paysans.

La séduction extra-agricole d'une patrimonialisation

J'ai désigné les touristes européens (voire tunisiens) comme de bons usagers du registre « relativiste ». L'importance locale de ce registre serait faible s'il se cantonnait à cette masse passante d'étrangers (à Tozeur, pôle touristique de la région, les touristes ne s'attardent qu'un jour et demi en moyenne dans les hôtels, particulièrement en raison du climat difficile et du faible nombre d'activités pouvant les concerner). Les registres de relation à l'environnement proposés ne valent que pour ce qu'ils sont : des ressources, c'est-à-dire des possibilités de pratiques qui ne sont jamais mises en usage de façon univoque (pure)

par un acteur. Ces registres ne sont pas figés mais évolutifs et forcément adaptatifs puisqu'ils n'existent que dans leurs mises en pratique en situation. La question de la diffusion de ces registres (c'est-à-dire de leur mise à disposition auprès des acteurs oasiens) peut être éclairée par l'utilisation de l'idée de contamination au sens de DUVIGNAUD (1994 b). Il s'agit d'une « contamination » qui a perdu son sens péjoratif et sans rapport avec la rhétorique ou la médecine. La « contamination » ou les acculturations réciproques sont particulièrement faciles à saisir dans le cas de la diffusion du registre « relativiste » dans le cadre d'échanges interpersonnels, d'acteur à acteur.

Les jeux de séductions entre touristes et Jéridis sont marchands et sexuels, certes, mais portent aussi sur les idées.

Pour s'attacher à Tozeur, il existe tout un jeu innocent de séduction, en particulier lors des contacts entre touristes et Jéridis. Même si à terme l'agriculture oasienne s'en trouvera transformée, tous les *Jrîdî* ne sont pas concernés par ce contact. C'est comme si une marge de la population était désignée pour servir d'interface entre les étrangers de passage et la population dans sa globalité. Plus qu'une interface, c'est un tampon local. Comme on peut s'y attendre, cette interface/tampon est le milieu des salariés du secteur touristique (hôtellerie, restauration), mais également des *beznêsa*. Ces *beznêsa* sont considérés comme mineurs par la population (on en parle souvent en les traitant de « clochards » et en suggérant leur prostitution). En fait, cette marge revêt une importance considérable. Les *Jrîdî* les plus attachés à la tradition (comme opposée à la modernité européenne) peuvent les regarder comme ceux qui font entrer les loups (les idées) dans la bergerie. Ils incarnent la croisée des chemins et figurent le dilemme de toute une jeunesse :

> « **O**n trouve qu'on veut vivre libre, avec des bonnes chaussures, un bon pantalon, des vêtements signés [de marque]. D'autre part, nous avons une religion, des règles de société ici qu'il faut respecter. » (Un jeune homme de Tozeur, le 14 avril 1999)
>
> « Tu ne peux pas leur donner de respect : ils ne sont pas français, tu vois qu'ils sont tunisiens, mais ils ne sont pas comme des Tunisiens, les cheveux longs, avec des queues de cheval, le ticheurte n'importe comment, des jeans déchirés exprès… Ils ne viennent pas discuter avec toi pour l'amitié, pour poser des questions, mais tu sais pourquoi… [argent et sexe] » (un jeune artisan de Tozeur, le 14 avril 1999). (De fait, existe au Jérid une prostitution masculine et une forme de tourisme sexuel européen lui répond.)

Les *beznêsa* sont essentiellement de jeunes garçons (mais se rencontrent aussi quelques vétérans), souvent sans travail déclaré et refusant en général celui qu'on pourrait leur proposer dans l'agriculture : ils déconsidèrent ce secteur d'activité, comme on a pu le faire en Europe

(pour être clair, c'est une activité de « plouc »). Le travail de leur père dans la palmeraie leur semble venir d'un autre âge ; eux sont tournés vers le « progrès », c'est-à-dire ce qui fait l'Europe : ils désirent plutôt aller vivre en milieu urbain, ils tentent de saisir les modes européennes (musicales ou vestimentaires), ils aimeraient vivre leur vie comme ils imaginent qu'elle se vit en Europe, c'est-à-dire avec disponibilités sexuelle et financière. Les jeunes et le travail dans l'oasis ? On s'y fatigue trop pour peu d'argent : un travail qui ne permettra jamais de s'acheter des Nike, des Levi's, une voiture, bref, d'accéder à cette culture matérielle qu'affichent les touristes, ostensiblement ou naïvement. Ce refus du travail agricole soulève par ailleurs une incompréhension chez les jardiniers plus âgés : « Les enfants ici sont *dalûl* [gâtés] : ici, [il n'y a] pas de chômage, [c'est] juste qu'ils ne veulent pas travailler. Pourquoi ils ne viennent pas dans le jardin pour couper le *hashîsh* pour cinq dinars ? » (Des jardiniers à Nefta, le 21 octobre 1995)

Même si le phénomène des paraboles fleurissant comme des champignons dénote une volonté d'ouverture (elles captent les chaînes télévisées étrangères par satellites ; l'État a tenté en vain de limiter cette explosion par divers moyens), le Jérid s'accommode fort bien de ce tampon humain entre lui et le monde extérieur. Vraisemblablement s'agit-il moins d'une ouverture qu'une volonté de regard vers le dehors. L'attitude de l'État semble aller dans le sens de la préoccupation jéridie, mais de manière plus restrictive encore. Pour lui, le touriste doit être bien accueilli (autre entrée de devises, avec les dattes), l'interface doit être correctement formée dans les écoles hôtelières (il en existe une à Tozeur). L'État interdit aux *beznêsa* l'exercice de leurs contacts, officiellement pour protéger les touristes des « faux guides », et cela désigne dans les faits toute personne se promenant avec un touriste sans la carte professionnelle de guide (des procès-verbaux d'un montant d'une centaine de dinars sont distribués par la police touristique).

> « […] **Q**u'est-ce que vous faites ici ? Vous vous promenez juste ? vous travaillez avec les touristes ?
> « On fait la chasse.
> « La chasse à quoi ? [rires]
> « Non, pour moi, autre problème. La jeunesse peut profiter les filles, la jeunesse peut profiter quelques touristes pour l'emmener, pour le guider.
> « Oui…
> « Comme ça, quelqu'un cherche des cigarettes, l'autre de l'argent, l'autre du plaisir, l'autre des adresses, pour un stylo, quelque chose comme ça, chacun a ses idées… » (Extrait d'entretien avec Ahmed, 50 ans, jardinier d'un grand hôtel, qui regardait les touristes se baigner au Belvédère, Tozeur, le 18 avril 1999)

Ce nom de « *beznês* » qu'ils se donnent eux-mêmes vient que la plupart d'entre eux cherchent à vendre aux touristes tous ces objets souvenirs dont on présume qu'ils sont friands (*beznês* vient évidemment du mot anglais *business*). Ils ne sont pas forcément salariés d'un magasin puisqu'un système de commissions fonctionne de manière informelle et laisse à chacun l'opportunité de s'improviser vendeur. Quand nombre de touristes lisent l'intérêt que leur personne suscite auprès des jeunes de la région, c'est avant tout pour ceux-là une relation intéressée. Leur attrait pour les touristes tient avant tout à l'espoir de tirer un bénéfice financier ou (et) sexuel, avec les femmes, mais les hommes également. Tozeur est connu pour l'homosexualité qui s'y tolère (cette tolérance à l'homosexualité masculine est facilitée par les considérations qui veulent *primo* qu'il existe un partenaire passif et un actif et *secundo* que le partenaire « passif » seul — toujours le touriste dans les discours des *beznêsa* — soit stigmatisé d'homosexuel ; le partenaire « actif » conserve sa virilité). Mais au pire, espèrent-ils au moins tromper leur ennui d'oisifs (on pourrait dire comme à Alger « qu'ils tiennent les murs »). Malgré une méfiance de règle, il y a aujourd'hui une demande de communication avec les « locaux » de la part des visiteurs du Jérid : le tourisme colonial disparaît, et c'est davantage vers un tourisme culturel que la tendance s'oriente. On parle aujourd'hui d'écotourisme comme on parle d'éco-développement : dans une perspective de « développement durable » (*sustainable development*), on cherche à préserver et à protéger dans un même mouvement les ressources et les milieux naturels ainsi que les populations et les cultures autochtones. Gabriel WACKERMANN (1999) le résume ainsi : une proportion croissante des touristes, curieux de connaissances et avides d'insolite, ne saurait se satisfaire d'un lieu d'accueil qui n'offrirait pas une palette d'attractions socioculturelles et ne témoignerait pas d'une véritable identité culturelle. « Pour cette catégorie de clientèle, la station hypermoderne invitant au dépaysement total par une atmosphère architecturale et récréative stéréotypée, dans laquelle la touche autochtone n'apparaît plus qu'artificiellement, est peu appréciée. » On veut aujourd'hui découvrir le pittoresque des régions aussi dans sa dimension humaine : rencontrer des « locaux ». Cependant, les longues discussions qui conduisent immanquablement à la vente travaillent à la séduction et à la contamination. Elles tournent souvent sur les sujets d'intérêt des touristes : la vie locale, la différence culturelle (religion, statut des femmes, etc.). Si, fort classiquement, les discours de *beznêsa* n'innovent pas et conduisent plutôt à conforter le touriste dans ses vues, néanmoins petit à petit une couche de la

population du Jérid se sensibilise à une pratique de la nature telle que la conçoivent les Européens de passage : une vision de l'oasis comme objet de consommation touristique exotique.

> **L**es *beznêsa* jugent souvent qu'il est dans leur intérêt de conforter les vues du touriste et de s'y adapter. J'ai rencontré un Français quittant Tozeur, ravi de son séjour au Jérid parmi « les Berbères à bien des égards meilleurs que les Arabes du reste du pays » et il faisait connaître son sentiment aux « Berbères ». Bien entendu, il n'existe pas de Berbères au Jérid (personne ne se revendique Berbère) comme quasiment dans toute la Tunisie. J'ai assisté à quelques entretiens (février 1996) entre lui et des *beznêsa* : qu'il veuille croire que ses interlocuteurs étaient berbères ne dérangeait en rien ces derniers. Si le touriste veut croire cela, qu'il le croie, et l'on ira même jusqu'à le conforter dans ses positions pour se voir accorder la confiance tant recherchée pour le commerce (communications de *beznêsa* à Tozeur, en partie le 20 mars 1996). Ce qui est aussi amusant est que ce mensonge devient un argument de vente auprès d'autres touristes crédules (comme ça l'est, de façon plus fondée, au Maroc). Pourtant cet argument de la berbérité au Jérid est en parfaite contradiction avec une identité oasienne revendiquant au contraire l'arabité prestigieuse qui la relie à la Révélation et l'éloigne de l'Ignorance (cf. « Les histoires larges des oasis »). L'*addendum* de cette anecdote est qu'au mois d'avril 1999, j'ai pu vérifier une véritable contagion de la berbérité au Jérid. En quelques années semble se confirmer le marché porteur (en direction des touristes) de la revendication identitaire berbère. Bien sûr, cela reste cantonné aux franges de la société parcourue par le tourisme, mais le fait est indéniable (artisanat, excursions, restaurant et gastronomie, etc.)

Tout d'abord, ces gens viennent à Tozeur voir l'oasis et le désert. Le désert n'étant pas ce qu'ils en attendent (ils seront comblés par celui de Douz et Zaafrane dans le Nefzaoua, dunes et dromadaires, bordant le Grand Erg oriental), on opte généralement pour la visite de l'oasis en calèche. Les conducteurs de ces engins à chevaux savent être persuasifs. La palmeraie est une nature « pittoresque » pour les touristes, ce qui ne veut pas dire grand-chose, mais marque un sentiment de différence de nature. Pour beaucoup, la palmeraie est presque une forêt sauvage ; nous pourrions dire une « nature naturelle ». C'est joli et exotique avec tous ces palmiers : une vision fort romantique. Les descriptions d'oasis par les prédécesseurs, les voyageurs du XIXe siècle et du début du XXe, ont sans doute grandement facilité cette imagerie (voir par exemple, « Forêt de palmiers », tableau d'Eugène Fromentin, 1820-1876), assurant aux touristes d'aujourd'hui l'équipement de leur regard. On s'extasie sur la luxuriance de la végétation, les ramifications de l'oued, on aime la touche couleur locale des ânes bâtés ou des

mulets tirant les charrettes qui vont s'abreuver à même le courant. Cette vision de « non-lieu » déjà soulignée plus haut est assimilée en même temps que trahie inévitablement par l'interface locale.

Bétonner un lit d'oued commence à ne plus être « réduire les pertes en eau » mais « gâcher le paysage ».

Des jeunes qui refusent vigoureusement de mettre un pied dans les planches de piment de leur père vont défendre l'oasis, ou plutôt militer pour la préservation d'une esthétique de l'oasis. Ils opèrent en fait une purification de l'oasis en excluant les pratiques compromettantes (vivre l'oasis de l'intérieur comme leur père) et en ne valorisant que son esthétique, alors que la façon « classique » permet de jouer sur les deux tableaux (mais différemment). Quand l'administration agricole a entrepris le projet de bétonner les lits d'oued de la palmeraie de Tozeur afin de réduire les pertes par infiltration (février, mars 1996), cet événement a été ressenti de manière fort négative par les fils du souk (*wild sûq*, fils du centre-ville est un autre terme qui désigne le jeune désœuvré qui y passe ses journées) : on gâche le paysage. Ce qu'on entend parfois est « qu'on devrait le faire que dans les coins cachés de l'oasis », là où le touriste et le non-travailleur de la palmeraie en général ne vont pas. La critique porte sur le « moins joli » et la perte du cachet de « l'authenticité » (qui agglomère ici « traditionnel » et « ancien » ou « immuable »). C'est à la fois une défense de l'objet, un objet qui amène les touristes, et à la fois un sentiment réel de la nécessité de sauvegarder un patrimoine en l'état. Cette opération n'est rendue possible que par l'extériorisation de l'objet oasien (comme système socioécologique) pour ceux qui tiennent ce discours. Ils ont dû auparavant se figurer la représentation qu'en ont les étrangers à la région. Nous verrons très probablement la municipalité accentuer prochainement cette patrimonialisation du terroir agricole, dans une perspective de développement touristique. Je ne connais pas l'état d'avancement du projet, mais venant le soutenir, il était question récemment de forages dans la palmeraie de Nefta (où aujourd'hui le parcours de l'eau est souterrain dans les canalisations) afin de réalimenter les lits à sec des oueds. Au vu des débits attendus, l'eau qui coulera à travers la palmeraie ne devrait que très peu arriver aux jardins ou les irriguer de façon satisfaisante : l'eau se sera infiltrée ou évaporée avant cela. Mais le but recherché était plutôt une sorte de réenchantement visuel et auditif de l'oasis. Pour lui redonner pleinement ses attributs de palmeraie oasienne, il importait, probablement pour le tourisme, que Nefta ait de l'eau qui coule dans ses veines, à l'image de Tozeur (selon certains officiels, le financement des forages devait relever du ministère du Tourisme).

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 349

La promenade des touristes. Septembre 1995, Nefta (Tunisie). À Nefta, mais plus encore à Tozeur, les touristes européens sont promenés en calèche selon un parcours immuable à travers la « forêt » de palmiers.

Cette forme de contamination illustre de façon exemplaire le dynamisme des représentations et des pratiques ; elle n'est bien sûr pas propre au Jérid. Un autre exemple de la diffusion du registre relativiste concerne la petite palmeraie d'Ihérir au sud-est de l'Algérie. Elle est située dans un creux des plateaux du tassili n'Ajjer, la ville la plus proche est Djanet à quelques centaines de kilomètres de piste. L'État a entrepris de désenclaver cette petite zone de culture et d'habitats et à plus long terme d'y rénover l'agriculture (la région est classée par l'Unesco au titre du programme MAB — *Man and Biosphere*). Pour l'instant, les militaires goudronnent la piste. L'électricité y est installée depuis le mois de juillet 1996. On n'imagine guère de troubles fêtes qui puissent se plaindre de l'arrivée de la fée électrique, et pourtant j'ai entendu le propriétaire d'une des petites agences locales de tourisme (excursion en dromadaire ou véhicules tout terrain) exprimer son mécontentement : « [les poteaux électriques] cassent le paysage » et globalement « ça fait moins pittoresque » (à Paris, octobre 1996). Touareg, enfant du pays, il se fait pourtant la voix des touristes qui payent ses services de dépaysement, avec conviction autant qu'avec le sens des affaires. Les habitants d'Ihérir ? il ne se pose pas la question de leur envie légitime d'avoir accès à la modernité technique qu'il a lui-même adoptée. Pour lui, « ils sont contaminés », deviennent « habitués aux touristes »…

L'incertitude

Et les agriculteurs ? Les cultivateurs des jardins oasiens combinent séduction et résistance, et cela depuis toujours. Les paysans ont souvent en commun une réticence à entrer dans la logique productiviste que leur propose l'État. C'est une résistance que certains expliquent comme la réification d'un système de pensée traditionnel profondément enraciné. Pourtant, l'agriculteur peut parfaitement expliquer, et selon une logique indiscutable, pourquoi il ne suit pas un plan d'agriculture qui avait été calculé selon la rationalité de critères scientifiques. L'opinion que les développeurs se font des cultivateurs oscille entre deux pôles, sans beaucoup de transitions : soit le cultivateur est borné (réfractaire au progrès), soit il est considéré comme un représentant de l'*Homo œconomicus*, chéri par quelques théories économiques réductionnistes. Si une position intermédiaire n'est pas pensée, en revanche l'agriculteur peut se voir chargé des deux sentences en même temps.

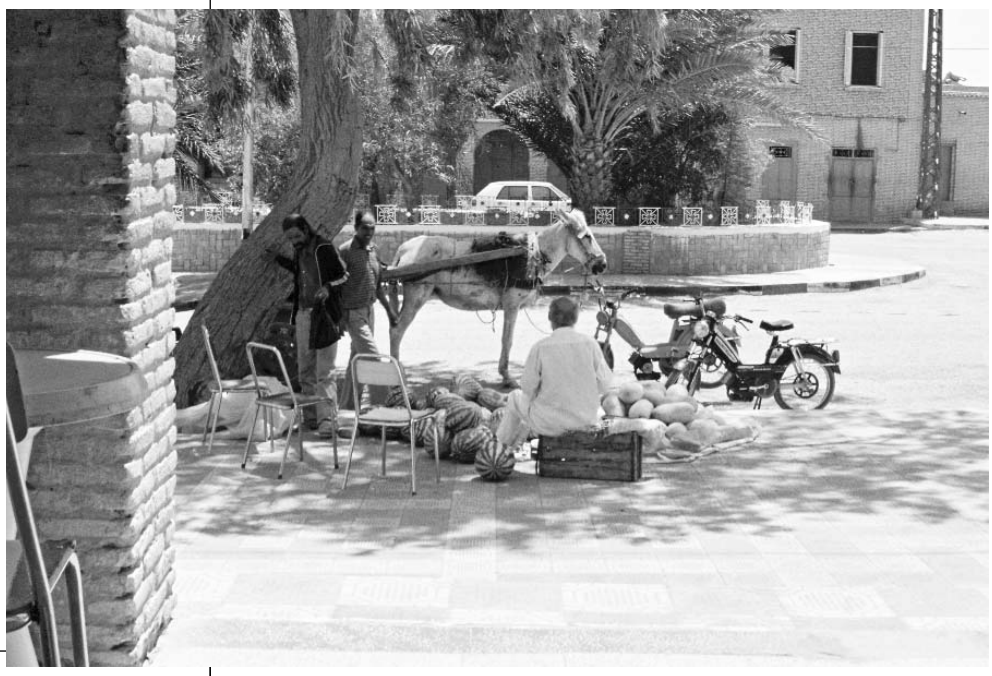
Les jardiniers se laissent séduire en même temps qu'ils résistent. À propos des détournements et réappropriations de projets agricoles d'origine étatique, j'ai montré des réussites comme la conversion (imprévue) de jardins phœnicicoles à la production de luzerne (par exemple, à Dghoumes ou Hazoua — voir Partie II). Il s'agissait pour les jardiniers sédentarisés de reprendre aux concepteurs scientifiques leur objet, un objet alors vécu et intégré. Cependant, cette « réussite » n'a pas été toujours lue avec autant d'optimisme comme le montre cet extrait de Mohammed FAKHFAKH (1987) sur quelques échecs de la politique de l'État : « premier exemple : Ouled Gherib, oasis de Hezoua. L'objectif de cette opération est la fixation des nomades. […] Le plan est réalisé sans problème. Mais on a constaté qu'au bout de quelques années certaines normes fixées à l'origine des exploitations ont changé ; ainsi, on a constaté une tendance au morcellement, ce qui met en cause la fiabilité de l'exploitation ». Un autre exemple intéressant que j'ai pu suivre est Ibn Chabbat : les jardiniers qui ont acquis une parcelle de cette nouvelle palmeraie, ont accepté aussi la configuration de la parcelle : le jardin a été conçu sur une base de deux hectares maillés par un quadrillage parfait d'un rejet de palmier tous les dix mètres, soit cent palmiers à l'hectare, uniquement de la variété deglet nour (fig. 26). Cela était considéré scientifiquement à ce moment comme la densité et l'organisation optimale. Or, tous ces palmiers commencent à produire des rejets au même moment et il est dif-

ficile de les écouler : surproduction et éloignement des acheteurs potentiels pour cette palmeraie au milieu de nulle part. Il est difficile aux agriculteurs de se résoudre à les brûler, et l'on préfère les insérer en surnuméraires dans le maillage originel, malgré le manque d'eau (fig. 25). Ainsi, certains jardins voient leur nombre de palmiers passer des deux cents pieds réglementaires à près de trois cents (et ce n'est qu'un début). Des ingénieurs du service Agricole viennent le leur reprocher dans leur propre jardin (j'ai assisté ainsi à une scène à forte « violence symbolique »), les accusés résistent et s'expliquent si on veut bien les écouter. Devant la déception d'un système moderne qui ne fait pas ses preuves, on tend généralement à revenir au modèle oasien classique pour les dattiers : le désordre apparent, des âges différents, une densité plus forte, une diversification des cultivars.

Ce sont autant de moyens classiques de pallier les aléas de la phœniciculture. Le dattier est un arbre, comme l'olivier, qui « saisonne », c'est-à-dire qui donne rarement deux bonnes récoltes successives. Après une bonne récolte, on doit s'attendre à une récolte faible, sinon médiocre. Cela explique aussi l'attachement des jardiniers à élargir la palette des cultivars présents dans le jardin afin de répartir entre eux les risques de mauvaises années (les cultivars n'ont pas les mêmes exigences climatiques, par exemple). Il faut y voir une gestion de l'incertitude. Comme le dit PÉRENNES (1993 : 20), « Le fellah, "homme de l'aléa", recherchera dès lors plutôt la sécurité que la maximisation de son produit. » À devoir choisir, je ne peux qu'être « plutôt » d'accord avec cette généralité quand on entend professer ailleurs que « l'agriculteur cherche toujours la maximisation de ses profits ».

Au-delà de la composition en cultivars de palmier sur laquelle l'État entendait bien peser (incitations diverses au remplacement en deglet nour comme les primes à l'arrachage), une réalité plus générale apparaît dans la tendance à une dépossession des paysans de leurs choix et maîtrises techniques (eau, semences…). « Dépossession », car les agriculteurs en se laissant séduire par les modèles ou les outils extérieurs deviennent en partie assujettis à de « nouveaux maîtres » (État, technologie…). Les planches de cultures des palmeraies oasiennes permettent encore aux populations végétales d'évoluer (le blé à Djanet est un bel exemple), car ce sont les graines de la production qui sont utilisées et non un hybride sélectionné par un laboratoire de génétique (amélioration des plantes) ou un semencier. L'agriculteur en oasis sélectionne empiriquement les pieds, cette sélection, et donc la composition génétique des planches, varie d'un jardinier à un autre et

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 352



Vente directe des produits agricoles. Juillet 1995, Nefta (Tunisie). Une partie de la production des jardins est destinée à la vente, produits de (petite) rente essentiellement (comme les pastèques), par les grossistes ou directement par les jardiniers au souk.

dépend de sa propre technique, la décision lui revient. Les jardiniers de l'oasis maîtrisent encore la biodiversité de leurs cultures, mais le désengagement est sensible. Petit à petit et sous l'incitation de vulgarisateurs, les jardiniers achètent leurs graines. Des études, principalement marxistes, ont développé la notion de dépendance du tiers-monde vis-à-vis de l'Occident et elle est pertinente ici. J'ai déjà mentionné la question hydraulique dans une partie précédente : l'agriculture locale ne maîtrise plus directement la ressource en eau qui dépend effectivement d'un maître étatique, sinon de l'Occident (pour les moteurs).

À partir d'un système oasien classiquement semi-généralisé, l'autorité coloniale puis l'administration veulent développer un système spécialisé (monostrate, monospécifique, monovariétal). Cette orientation officielle est timidement en train de changer avec les sensibilisations aux patrimoines génétiques et à la biodiversité, en particulier avec les développements de la recherche sur les moyens de contrecarrer le bayoud (on demeure pour l'instant dans une phase de contradiction). Les encouragements économiques ou les pressions administratives n'ont pas suffi à la conversion. Le passage à un système spécialisé

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 353

implique aussi une spécialisation des temps de travaux agricoles et une esthétique différente. D'un traitement individuel au traitement de masse, de l'*hortus* à l'*ager*, du verger/potager au champ de palmiers : il ne s'agit pas seulement de l'entêtement des agriculteurs ne voulant rien entendre au « progrès », non plus uniquement de la puissance formelle de l'esthétique, il s'agit d'un choix d'agriculture. On réfléchit dans les jardins des vieilles palmeraies le plus souvent en termes de production et non de productivité.

Le rendement et le jardin : une incompatibilité localisée ?

« Là-bas, en France, les agriculteurs font des calculs sur tout. » (Abdel Majid, à El-Hamma, le 12 juin 1995). Et, effectivement, pas « ici ». Le chiffre a difficilement sa place dans l'agriculture jéridie. Se demander si le rendement et le jardin sont incompatibles, ou si la notion de rendement même a un sens dans la région du Jérid, n'est peut-être pas si anodin.

Le non-usage d'un concept

Au cours des enquêtes de terrain, je me suis souvent heurté à la difficulté d'exprimer la notion de rendement, non seulement dans la traduction, mais aussi dans l'expression des cultivateurs. Par exemple (El-Hamma, 20 mars 1996), je soulignais à un agriculteur l'importance de sa surface consacrée aux cultures fourragères (pour son élevage bovin) aux dépens de cultures comme le piment ou la tomate qui peuvent représenter des cultures de rente. Selon lui, le problème résidait dans le manque de place : cette formule était meilleure que la formule inverse consistant à acheter du fourrage et à faire pousser des tomates. Une autre question sur l'absence de cultures de pois chiche dans la région (*Cicer arietinum*, que je savais pouvoir pousser ici) alors que la population en est grande consommatrice : le jardinier essayait de me faire comprendre qu'il ne gagnerait pas assez en récolte et en argent ou encore qu'il faut une grande superficie plantée pour avoir une récolte, etc. Le terme « rendement » n'a pas été employé dans la

conversation ; l'agriculteur tentait de manipuler ce concept qui était présent dans la discussion, mais il manquait le mot pour formaliser ou concrétiser l'idée.

En fait, le mot « rendement » aurait son équivalent en arabe littéraire, mais la population du Jérid ne l'emploie jamais : il serait inconnu à la plupart. En arabe dialectal (local, du Jérid), ce terme n'existe pas. On ne présente jamais non plus de chiffre correspondant à une récolte par unité de surface, par exemple. On entend parfois « l'an dernier, j'ai eu trente dinars avec deux *hawâdh* en blette », ou un autre dira « j'ai vendu une *darja* de tomates à dix dinars », mais on ne monte jamais (ou rarement) au niveau d'abstraction supérieur qui consiste à exprimer le gain par l'unité de surface qu'est la *hôdh*, encore que celle-ci est infiniment variable en la convertissant dans le système métrique, comme toutes les unités de mesures en pratique (sauf le kilogramme). Au mieux peut-on parler d'un nombre de tonnes de dattes par hectare, mais ce n'est encore qu'une notion découlant de la modernité concrétisée par les plantations nouvelles : beaucoup d'agriculteurs ignorent la surface de leur jardin exprimée en hectare, mais font état d'un nombre d'heures d'irrigation sur les tours d'eau, une correspondance plus ou moins valable à l'intérieur d'une même oasis (mais plus du tout entre oasis).

Cette absence de la notion de rendement déconcerte, car l'agriculteur doit trancher entre différents choix, entre diverses tactiques et stratégies pour l'occupation d'une surface irriguée qui n'est pas du tout extensive. Certes, les anthropologues savent que l'absence d'un terme dans un vocabulaire ne signifie pas l'absence du concept, mais l'on voit au Jérid que c'est davantage qu'une simple lacune lexicale. En fait, si l'on pousse la question plus loin, d'une certaine manière le calcul est proscrit. Si un cultivateur envisage d'entreprendre une culture, il ne considère pas forcément la spéculation possible (exemple à Degache, le 9 avril 1996). L'objectif est la consommation. Pour comprendre cela, il faut replacer la majorité des exploitations dans un contexte plutôt de jardinage que d'agriculture productive. Par exemple, le gombo (*ganâûya*) est très apprécié, tellement qu'il peut valoir en début de saison (juillet) jusqu'à huit dinars le kilogramme (un ouvrier agricole gagne 7 ou 8 DT par jour de travail ; une famille achètera environ 500 g de gombo par semaine). Pourtant, bien souvent l'agriculteur ne le vendra pas, mais le conservera pour sa consommation personnelle et le don aux voisins ou aux gens de passage, sans estimer ni la valeur marchande perdue du produit, ni le travail, ni l'eau, ni les intrants dépen-

sés. Cela n'entre pas en ligne de compte. D'ailleurs au Jérid en général, les fruits, comme fréquemment les légumes, sont peu vendus bien que cela soit une tendance qui s'amorce aujourd'hui significativement au souk : classiquement, cela ne viendra pas à l'esprit de nombreux jardiniers. Des tableaux comme le tableau 9 leur sont incompréhensibles. Pourtant, celui-ci montre que les productions non dattières représentent une part peu négligeable en terme comptable (en moyenne un quart de la valeur de production — ce n'est qu'un ordre de grandeur).

Mon étonnement face au mystérieux défaut du rendement doit être situé ici. Le rendement est organiquement lié au capitalisme moderne et fait partie de mon système de référence d'observateur dans les oasis. Or, il n'est pas évident que ce système puisse s'appliquer de la même manière ici à tous les acteurs oasiens. On parle de « dispositions face au monde nécessaires pour participer au capitalisme comme cosmos » (BOLTANSKI et CHIAPELLO, 1999 : 46) qui sont les adéquations moyens-fins, une rationalité pratique, une aptitude au calcul, les autonomisations des activités économiques, le rapport instrumental à la nature. À les prendre ainsi, en un cumul opératoire, ces dispositions ne sont pas inhérentes au registre « classique ».

Le don et le calcul économique rationnel

On entend souvent que *bikrî* (avant), « les voisins donnaient les légumes, les fruits. Les relations entre les gens ont changé. Aujourd'hui, chacun pour soi, avant c'était la solidarité. Avant, il n'y avait qu'un peu de légumes au marché, pour les gens qui venaient d'ailleurs » (Tozeur, le 25 août 1995). On explique localement ce système de dons (même au-delà de l'aumône) par la religion : « Dieu récompense plus ceux qui sont avec lui », c'est ce que l'on s'entend dire alors.

> **D**ans cet ordre d'idées, nombre d'histoires sont là pour attester cette transcendance : « […] il y avait deux serres de concombres et tomates avec une récolte incroyable (rapportant beaucoup d'argent) alors qu'en dehors elle était nulle. Le [patron] était généreux, il donnait beaucoup (aux ouvriers). Il y a eu un changement [de patron], et lui n'était pas généreux : " vous paierez tout ce que vous prendrez comme légumes ! " On monta dix serres : le résultat fut nul. La conclusion, c'est que Dieu récompense les bons » (Degache, le 17 juillet 1995). Cette décision qui refusa la distribution par le don, qui récusa la répartition d'une partie des richesses

offertes par le jardin, s'élève contre les valeurs locales proclamées. Ceux qui ont un beau jardin productif sont donc avec Dieu. Un proverbe, par ailleurs, vient soutenir le don : « Donne pour les pauvres, c'est Dieu qui vous donne. ». On sait que le don, ou plutôt l'aumône aux pauvres, est un des piliers de la pratique de l'islam. Dans l'idéal, la *sadaqa* doit se faire « cachée et sans raison » (avec humilité et sans calcul). C'est l'affaire personnelle de chacun. Toutefois, des ordres de grandeur existent, qui seraient au Jérid 1/20 de la production de dattes si la récolte est supérieure à 720 kg (et pour le blé et l'orge, 1/10, mais la région est peu concernée). Les discours locaux convoquent souvent Dieu pour régler et expliquer des pratiques. Une autre histoire illustre cela : « Un agriculteur donnait toujours un dixième de sa production aux pauvres. Son jardin est près d'une source où les gens venaient avec un seau chercher de l'eau. Au moment de la récolte, ils repartaient non pas avec de l'eau mais avec des dattes [que leur donnait cet agriculteur]. Un jour, cet homme est parti en voyage au moment de la récolte. Quand il est revenu, il s'est rendu compte que l'aumône n'avait pas été faite par sa famille. Mécontent, il a repris toute sa production vers son jardin en la pesant avant. Il a distribué la part aux pauvres. En repartant, il a pesé de nouveau ce qui lui restait et a obtenu le même poids qu'au départ ! » (Tozeur, le 21 août 1995)

Justifier d'un point de vue moral de son rapport à la nature.

À mettre bout à bout les énoncés locaux des jardiniers, il ressort qu'avoir un beau jardin tient de la grâce de Dieu ; que pour être agréable à Dieu, il faut donner ; et qu'il faut donner aussi pour éviter l'*°aîn* (le mauvais œil, il existe des sourates contre) attiré justement par le beau jardin. Une analyse durkheimienne de la pratique religieuse énoncerait qu'il s'agit non pas d'une croyance dans le contenu même du système de croyance, mais d'un acte d'obédience envers les valeurs centrales de cohésion de la société et l'ensemble de ses normes sociales. Nous touchons là aussi un point important pour une recherche de distinction entre les rapports à la nature, en particulier entre le registre instrumental et le registre classique (et peut-être relativiste) : la justification morale. Dans le premier registre, les justifications des actions sont présentées comme non idéologiques, non affectives et seulement liées aux faits scientifiques (que l'on soit dans le domaine scientifique proprement dit ou des sciences économiques), et régies par des lois positives. Nous venons de voir ce qu'il en est d'un registre classique. Dans le registre « relativiste », les arguments tendent à réinjecter l'humain et le social dans la justification des relations au milieu, en particulier pour les relations reçues comme destructives et préjudiciables ; la question d'établir la « Nature » comme sujet de droit est une question tout à fait sérieuse dans certains cercles philosophiques et juridiques (voir ROGER, 1991).

Ces faits sur la notion de rendement et sur le calcul en général ne doivent pas pour autant nous laisser croire à un détachement des *Jrîdî* vis-à-vis de l'argent : cette population a malgré tout un grand sens du commerce, notamment sur la spéculation. Âpres en affaires, les histoires d'argent occupent beaucoup de discussions jéridies. Cela montre qu'en partie le jardin et ses produits n'entrent pas dans ce domaine commun. Une explication parfois avancée tient de la dialectique marxiste. Pour le responsable technique d'un projet de développement au Maroc (Proludraa, 1 et 3 octobre 1996, Zagora, communication personnelle), que les gens méconnaissent leur environnement [désertique] et n'exploitent pas davantage les opportunités offertes par le milieu — c'était son constat —, cela se traduisait effectivement par l'absence d'une recherche du rendement, et c'était l'héritage de l'origine servile (esclave) des agriculteurs qui ne faisaient rien pour accroître leur production, autrement la pression/prélèvement des nomades « protecteurs » augmentait elle aussi. Une autre explication, historique encore, mais plus iconoclaste, est proposée par BISSON (1995) qui soutient que le manque d'intérêt pour la productivité agricole tient au fait que les jardins n'ont jamais été qu'un complément à l'activité économique (cf. *supra* « Le (re-)Développement », p. 326).

La rentabilité en terme économique d'une unité productive ne peut s'envisager qu'avec l'emploi de la notion de rendement. La seule histoire a toutefois du mal à expliquer son absence. Le tort fréquent envers les Oasiens et la palmeraie est d'oublier la dimension affective. Ce n'est pas seulement un outil de travail (cassé par de la vieille histoire de classes ou relégué aux accessoires), mais un lieu de vie actuel, le cadre de discussions, de rencontres, de repas et d'alcool partagés. C'est un lieu où se font et défont et refont les relations sociales, dans un cadre plusieurs fois millénaire. Rationaliser l'eau. C'est le mot d'ordre en ces temps de développement où le palmier n'est plus que machine à fabriquer des dattes exportables et des devises. « Rationaliser l'eau ? Et mes roses ? Et mes fleurs, faut-il que je les déracine ? », pourrait demander l'Oasien. Les roses (*werd*, pluriel de *werda*) rouges et roses qu'on offre au tout venant sont belles et au profond parfum réveillant des plaisirs oubliés. On aime les fleurs ici. Hommes et femmes ne se lassent pas d'en porter avec eux, de les mettre dans une vieille canette de bière et d'en orner leur table, leur tapis ou simplement le sable quand ils prennent le thé. Des fleurs partout. Est-ce bien rentable tout cela ? Non, mais cette « conception du travail est inséparable d'un autre trait caractéristique de cet "esprit" tra-

ditionaliste, à savoir l'absence de "calcul économique rationnel". […] le souci de productivité qui conduit à l'évaluation quantitative du temps étant ignoré, c'est le travail à faire qui commande l'horaire et non l'horaire qui limite le travail […]. Cela ne signifie pas que le calcul économique soit totalement absent » (BOURDIEU, 1958 : 103), mais il n'est pas exclusivement tourné vers le seul rendement, ou si l'on veut, vers le « calcul économique rationnel ».

Une lecture classique en sciences sociales d'un espace investi de divers acteurs sociaux, l'oasis en l'occurrence, consiste à l'interpréter comme un champ de pouvoir. Le test du « rendement » montre qu'une notion aussi primordiale en agriculture moderne (et qui se veut en agronomie applicable à n'importe quel champ) n'a pu être imposée radicalement au Jérid, mais qu'au contraire on note une coexistence d'usage (palmeraie récente et extensions) et non-usage (palmeraie ancienne) de cette notion selon les espaces envisagés. Et la surnature ? Sollicitée par une partie des acteurs locaux, il ne semble pas que ce soit une ressource revendiquée par les registres modernes dans son rapport au milieu naturel.

Les mondes oasiens invisibles : esprits, êtes-vous encore là ?

Les dynamiques locales jéridies, qui concilient si bien des registres inconciliables de rapport à la nature, achoppent sur un point précis (mais non localisable) : les *jnûn* (les esprits, *djinn* au singulier). Si la cosmologie est l'ensemble des croyances ordonnant et régissant les rapports culturels de l'homme ou de son groupe avec son milieu naturel (GAST, 1985), elle nous intéresse particulièrement ici. Le milieu désertique a-t-il engendré une cosmologie spécifique, y a-t-il une originalité oasienne (à défendre, à perdre, à rejeter, à condamner, à négocier, à…) ? La littérature a tendance à répondre par l'affirmative (BATTESTI, 1993 b) quand d'autres se demandent s'il n'y a pas un vaste fond commun à la plupart des populations de l'Afrique de l'Ouest et du Sahara, une vaste « citadelle invisible, intériorisée et méconnue » (GASC, 1985 : 30).

Dans la modernité tunisienne, Dieu est laïc, rejeté loin dans sa transcendance. C'est l'orthodoxie officielle, la vitrine d'une Tunisie moderne,

technicienne et positiviste. Cependant, que penser des *jnûn* ? Pour le moderne, croire à autre chose qu'au Dieu unique (et non interventionniste) s'apparente fort à de la simple croyance, croyances trop quotidiennes pour ne pas être « archaïques ».

Les esprits dans un monde moderne

Le peuple étrange et éthéré des* jnûn *est embarrassant.

Le Coran peut être sujet de discours interprétatif, toutefois nul doute qu'on ne puisse remettre en cause la Vérité des versets — « *Since Divine Revelation is the absolute truth, it can always withstand the challenge of any kind of knowledge including human discoveries in the field of science*. » (Islam is our Birthright, s. d.). Or, si l'on s'en tient aux textes, des versets affirment de façon explicite la présence de ces esprits, bienfaisants ou malfaisants, inférieurs aux anges.

> **N**otamment « 1. Dis : « Mon refuge soit le Seigneur des hommes, […] /4. contre le ravage de l'instigateur sournois ; /5. qui chuchote dans la poitrine des hommes ; /6. (l'instigateur) de parmi les djinns et les hommes ». Sourate CXIV « Les hommes ». (BERQUE, 1995)

Comme le dit Mohammed ARKOUN (1970 : 12), « Tout ce qu'on peut lire sur le sujet [sur la Révélation, la Vérité et l'Histoire] sous la plume de musulmans, ce sont des réaffirmations plus ou moins véhémentes du caractère véridique, éternel, parfait du Message reçu et délivré par le prophète Muhammad. " Apologie défensive " plus que quête d'une intelligibilité, la littérature moderne sur le Coran est inférieure à beaucoup d'égards à la littérature classique ». De plus, on sait peu de choses de ces *jnûn* (sinon des interprétations hétérodoxes) et pratiquement aucun philosophe ne s'est risqué à réfuter leur existence sinon Ibn Sinna (dit Avicenne en français). Où les mettre dans le monde moderne ? La solution n'a pas encore été réellement découverte. On ne peut leur faire le même sort qu'aux saints catholiques : ces derniers sont là-haut comme intercesseurs pour nous auprès du Divin tandis que ce peuple étrange et éthéré des *jnûn* est bien ici-bas, dans les jardins, les maisons et parfois même dans les corps (certaines personnes sont « habitées » par un *djinn* : elles sont *maskûna*) ; si les saints ont été tardifs dans le dogme chrétien et pour les nier on a pu invoquer leur construction artificielle, aucune épuration de l'islam aujourd'hui ne peut rejeter les *jnûn*, du moins tant que le Coran dit infailliblement une vérité qui n'est ni relative ni objet discursif.

Là-dessus, butte le travail d'épuration entre les choses réelles et le discours social. C'est une lacune locale du registre « instrumental » et les explications avancées au Jérid sont alors très évasives : « les *jnûn*, on ne les voit plus aujourd'hui », « ils existent », « ils ont disparu depuis trente ans… ». Ces esprits sont gênants, car on ne sait pas très bien où les ranger. La solution la plus simple consiste encore à ne pas en parler. On finit néanmoins par découvrir l'épaisseur de ce rideau de fumée que le discours officiel réserve aux étrangers. C'est un discours construit par les Oasiens d'une part, mais également par ceux qui se réclament d'une Tunisie moderne qui, sinon pour disqualifier les ignorants de la campagne, feignent de croire à ces échappatoires discursives.

Qualifier d'ignorants les gens de la campagne est classique, mais pas anodin dans ce contexte. Le thème de l'ignorance (*jâhelîya*) est fondamental, car il renvoie directement, sur le plan socioreligieux, à l'hétérodoxie, à l'hérésie et au blasphème avec une référence particulière aux temps d'avant le Prophète. La mémoire collective jéridi élargit ce temps de l'ignorance au temps abjuré d'avant le sunnisme. Les ibadites (*abadhian*, schisme héritier des kharidjites qui s'étend dans le Sud tunisien jusqu'à la fin du XIIe siècle et qui rejetait la domination des califes) ne sont quasiment plus alors des musulmans. Cet extrait d'entretien avec des jardiniers de Nefta (22 février 1996) l'illustre : « Sîdî Bu Ali est venu du pays de *Shem* (Syrie, Palestine, Liban) pour faire la guerre avec les *abadhian*. Les *abadhian* n'étaient pas des musulmans, ils avaient les cheveux longs [signe de non-civilisation], des ignorants. Sîdî Bu Ali les a convertis ». L'ignorance disqualifie et mérite conversion.

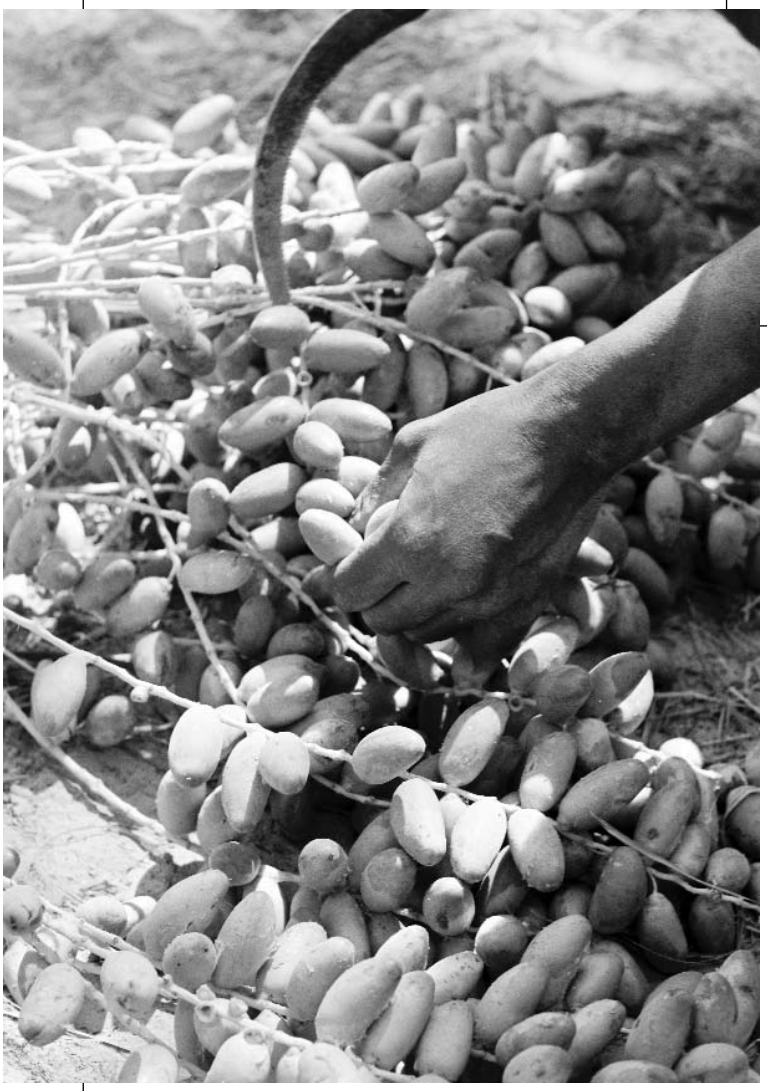
L'activité invisible

L'activité liée à l'existence des esprits au Jérid demeure néanmoins florissante, révélant un décalage entre leur travail social et les discours sur la disparition des esprits. Cette activité ne relève pas directement de la production agricole, mais intervient néanmoins sur l'espace oasien. Le monde surnaturel n'est pas localisé avec précision dans notre réalité. Ce monde couvre autant les espaces habités que cultivés, en fait, il imprègne l'univers sensible. Pour les *Jrîdî*, le monde invisible est un monde ordonné, un univers qui a sa propre spatialité *minima*. Les vieux de la région crachent toujours à gauche, car à gauche sont les mauvais esprits, à droite les bons ; à gauche est l'égarement, l'ignorance, le refus, la rébellion, la damnation, à droite est la prière, la reconnaissance, la connaissance, le salut éternel ; la gauche

et la droite, symétrie symbolique comme Dieu a cette main pour punir et cette autre pour soutenir. Le Coran utilise les expressions de « Compagnons de la gauche » et « Compagnons de la droite ». Les Oasiens savent qu'ils ont leurs propres compagnons d'oasis. Ces compagnons du monde invisible pour l'homme sont d'abord de deux ordres, un dicton réfère à cette trilogie : « les *malêîk dâr* [anges] sont faits de lumière, les *jnûn* de feu et l'homme de sable ».

Les personnages clefs pour comprendre ce monde invisible en interférence sont le *˚azzêm* et le *sahhâr*. Le *˚azzêm* est un praticien magico-religieux lié à certains esprits, ce qui lui permet d'agir sur les deux mondes : les ennuis viennent justement de ce que le monde des *jnûn* est le miroir du nôtre, cette population invisible est composée tout pareillement que le Jérid d'individus noirs (*hajam*) et d'autres blancs (*bîdh*) ; les méchants et les gentils sont répartis dans les deux catégories, et, dans certaines versions, les noirs sont les esclaves des blancs. Le recours au *˚azzêm* est défensif et réparateur. Cet homme est capable de certains faits miraculeux mettant en scène des objets du monde sensible ; un pouvoir issu de sa collaboration avec les esprits. Par ces intermédiaires, il a aussi pouvoir de diagnostic, notamment sur les troubles que peuvent connaître les unités domestiques ou les jardins. Ces troubles, qui se traduisent dans notre monde par la malchance, la maladie, etc., sont toujours causés par une perturbation initiale chez les esprits. Il cherche à connaître la composition des *jnûn* à l'origine des problèmes et à discuter avec eux de leurs exigences, pour les contenter et les calmer. Il existe des jours plus propices à l'action magique et à la conciliation que d'autres (par exemple, lundi et jeudi soir). La réparation pour contenter les esprits perturbés est une prestation individuelle de l'affecté ou collective. Individuelle, elle peut être le sacrifice d'une chèvre noire ou l'utilisation d'encens, *bkhûr*, de genres différents en dosages d'apothicaire, myrrhe, oliban, du *bkhûr* noir, dit *jahui*, pour les *jnûn* noirs, etc. Collective, elle peut être l'organisation d'un *hadra*, cérémonie religieuse soufie ou dans sa variante spécifiquement noire, une *banga*. Les chefs de ces formations, les *shaûsh*, sont eux-mêmes en commerce avec les *jnûn*. Il arrive que les esprits s'expriment par leur bouche. Certains membres possèdent le don de glossolalie (ou d'être polyglottes puisqu'il est affirmé qu'ils parlent le turc — un langage déroutant compris des seuls initiés qui se répondent. Le contrepoids maléfique du *˚azzêm* est le *sahhâr* (de *sihr*, magie noire et sorcellerie) dont l'identité est toujours présumée ou inconnue, mais à coup sûr l'instigateur volontaire du désordre ; il est lui aussi épaulé d'esprits. Sans détailler davantage ces circuits, on peut dire qu'à Tozeur, El-Hamma, Degache et sans doute plus encore à Nefta, l'existence de cette économie du magique (presque systématiquement occultée et niée dans les discours officiels) n'est pas sans incidence sur la manière de saisir le monde sensible de l'oasis et plus spécifiquement des jardins.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 362



Aléas des récoltes de dattes. Septembre 1995, Nefleyet (Tunisie). Ce jardinier vient de couper les régimes d'un palmier contaminé par le champignon désigné comme *bôrd* qui laisse une pellicule blanche sur les fruits.

Si l'avenir au Jérid est *mektûb*, destin ou littéralement, « ce qui est écrit », il n'est cependant pas fermé, il n'y a pas de résignation à un destin inflexible. Quand un agriculteur d'El-Hamma (Abdel Majid, le 19 juin 1995) dit que « le tour d'eau est long [longue période entre les irrigations], pour les cultures de l'été, la récolte c'est selon la chance », cela ne signifie pas qu'il ait déjà abdiqué. Il tentera de mener à terme ses cultures, par le jeu des irrigations et peut-être également par un

soutien que nous dirons surnaturel. Ce même jardinier dira (le 17 juillet 1995) : « Chaque chose du jardin, les récoltes, c'est avec Dieu. Si [il y a une] mauvaise récolte de dattes (champignons, pluie), c'est une cause de Dieu », mais avec cette nuance capitale que « Dieu a donné une certaine intelligence à l'Homme, ce qui lui permet d'avoir de bonnes récoltes en coupant des régimes [éclaircie] pendant l'*imferza* [suspension des régimes] ». Voilà pour l'aspect technique, mais d'autres diront encore que « l'homme a une connaissance incomplète même si Dieu l'a créé intelligent : *Allah wa âlam*, Dieu sait, sait le plus » (Degache, le 13 octobre 1995) et aussi que « Dieu récompense plus ceux qui sont avec lui ».

Quelques fêtes votives sont réservées aux saints locaux (*welî*) les plus illustres (sîdî Bu Ali à Nefta, sîdî Bu Hlel dans le Djebel Dghoumes…), fêtes dites spécifiquement *zerda* (qui donnent lieu à un sacrifice et à la consommation de l'animal sacrifié). On demande au saint d'intercéder pour la prospérité de la communauté et de lui accorder un peu de sa *baraka*. Ces fêtes sont souvent annuelles. Une autre institution encore est la visite au saint, dite *ziyâra* (la « visite ») : ce recours aux saints est plus quotidien et personnel. Des *wa˚da* sont proposées aux saints intercesseurs dans les dizaines et dizaines de sanctuaires (*qubba*) qui conservent leurs restes : une bougie, de l'encens, un petit drapeau, un nœud dans un tissu. La *wa˚da*, terme dialectal du verbe « promettre », désigne plutôt l'action de remerciement, véritable *ex-voto* adressé surtout par les femmes et rappelant le contrat qui les lie au saint auquel elles ont adressé leur vœu.

Ainsi, les lieux de *baraka* constellent l'espace oasien et de la palmeraie, des réseaux lient les hommes à ces lieux et ces lieux entre eux. Les réseaux existent entre les *qubba* ; par exemple, un *wilî* à El-Hamma est « cousin de sîdî Bu Hlel » près de Kriz. Ce jardinier d'El-Hamma a vu une fois de la lumière « comme une bougie qui va d'El-Hamma vers là-bas ». Il a demandé aux vieux qui lui ont expliqué le lien de parenté entre les deux, l'un salue l'autre ainsi chaque soir (employé de Mahmoud à Nefleyet, le 21 février 1996). Ce sont des lieux de l'invisible qui structurent l'espace et le temps, permettent l'explication, la possibilité, l'ouverture/fermeture sur l'avenir, mais aussi le recours dans le travail. L'activité invisible paraît véritablement fourmiller au Jérid. Il suffit de gratter la surface pour découvrir un surprenant réseau souterrain. Tout le monde a son histoire de *djinn*, de sainte intercession et d'ange.

Les esprits ne peuplent pas seuls les paroles sur le merveilleux. De nombreuses histoires effrayantes que l'on se raconte dans les *ga˚da*

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 364

mettent en scène d'autres personnages tout aussi éthérés ; les fantômes, ou disons plus exactement les invisibles, *eshbâh* (pluriel de *shabah*) et en version plus en chair, l'ogre qui effraie encore les enfants, *el-ghûl*. Les *ghûl* (*ghûli*) sont féroces, vivent dans le *sahârâ'* comme les sangliers, mangent tout, viennent d'Afrique noire (*manghûlya*), ils ont de grands ongles, de grands cheveux tombants, ils sont grands et larges. On dit aux enfants (sans doute à travers tout le Maghreb) : « *khud bêllik, el-ghûl yeklik* », c'est-à-dire « attention à toi, [sinon] l'ogre te mangera ». On parle aussi d'un oiseau géant et anthropophage, l'°*anqâ'*. Mais un proverbe cité par un jardinier d'El-Hamma (22 mai 1995) dit qu'il y a trois choses qui n'existent plus : l'°*anqâ'*, le *ghûl*, et les vrais amis.

La parade du bouc et la collecte pour la *zerda* de sîdî Merzug. Avril 1995, Degache (Tunisie). Cette troupe passe de maison en maison au son de la musique ; cette habitante leur a donné de la semoule et les a aspergés de parfum.

Comme les esprits, les fantômes embarrassent les *Jrîdî*. Le débat interne au Jérid ne porte pas sur l'existence ou non des fantômes, d'ailleurs il n'y a pas débat : on biaise la question en racontant des « histoires ». Chacun peut ensuite faire ce que bon lui semble de cette histoire. On ne se prononce jamais définitivement ni pour ni contre, mais on utilise cette ressource de l'invisible quand elle est nécessaire.

> « **C**e n'est que des paroles [il crée la distance entre lui et l'histoire : il n'est pas assez crédule pour y croire]. Mais il existe une histoire que même à Degache on connaît [il ne l'invente pas, elle est connue et ce qui confirme sa légitimité]. C'est à Tozeur. Un *khammês* devait irriguer le jardin (la *nûba*) à quatre heures du matin, et pour y aller, un ami *khammês* l'accompagnait pour la route. À deux heures, mais le *khammês* ne savait pas l'heure, on frappe à sa porte : " Réveille-toi, on doit aller. " C'était son ami. Ils partent ensemble dans la palmeraie. Mais soudainement, alors qu'ils cheminent, il voit son ami qui grandit, ses pieds, ses mains, il devient long, grand comme un géant. Le *khammês* prend peur et s'enfuit chez lui. Une heure plus tard, on frappe à sa porte : " C'est Salah ! réveille-toi, on doit y aller ! " Ils partent ensemble pour le jardin. Au milieu de la route, il dit à son ami : " J'ai vu tout à l'heure un *shabah* ici, et exactement il te ressemblait. " Et l'autre répond : " Comment ? comme ça ? " Et il se met à grandir, grandir, et devenir long. L'autre s'enfuit chez lui une seconde fois, épouvanté. Une heure après, à quatre heures, on frappe à sa porte. Son ami lui dit : " Viens, c'est moi, il faut aller. " Et l'autre de répondre : " Non, non ! je reste chez moi, tant pis pour la *nûba*, je ne quitte plus chez moi !" » (un jardinier, Tozeur, le 12 octobre 1995)
>
> Ces invisibles ne se cantonnent pas aux espaces de la palmeraie. Une autre histoire raconte qu'il y avait « une femme [qui] travaillait les burnous [*barnûs*, plur. *barânis*] le jour et même la nuit. C'était à Getna [quartier de Tozeur]. C'est un quartier connu pour la boucherie ; les hommes sont à la boucherie et les femmes font les burnous. C'est un quartier connu pour les burnous avant, entre le chemin de fer et *Bâb el-awa*. La femme travaillait la nuit seule. Un homme se présente et lui demande de l'eau. La femme part et revient avec de l'eau pour cet homme. Et l'homme de dire : " Et comment je bois ça ? Comme ça ? " Et il renverse sa tête complètement en arrière, la gorge fendue. La femme s'évanouit. C'était un *shabah* ».
>
> Mais d'où viennent ces fantômes ? « Ce sont des tués, les gens qui sont morts égorgés, des gens assassinés dont la gorge a été tranchée ou qui sont morts d'une lame. » « C'était surtout quand il y a eu la colonisation par les Français. C'était la loi du plus fort. Pour aller à Gafsa, on se faisait attaquer et même tuer, beaucoup de brigands. » (Tozeur, le 12 octobre 1995). Après, le *shabah* demeure sur le lieu du meurtre. Certains rajoutent que si le corps est enterré au cimetière, il devient tout de même *shabah*, à moins d'enfoncer un pieu (de n'importe quel bois) droit dans le sol qui a

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 366

vu l'assassinat, et qu'un *t̲âleb* lise les sourates appropriées. Les invisibles peuvent également prendre la forme d'animaux. Les *khammêsa* connaissent beaucoup de ces histoires, comme l'un qui raconte avoir vu un âne disparaître quand il a voulu l'attraper. Mais en pareil cas, il s'agit souvent d'un *°atrûs* (plur. *°atârîs*), le bélier que l'on égorge préférentiellement pour les sacrifices : *qorbên* (plur. *qarâbîn*, de l'arabe littéraire qui désigne une offrande).

L'activité sur l'invisible est omniprésente, discrète et… peu visible. Le Jérid est une partie, une région de l'État tunisien. Le discours officiel ressasse cette assurance que la Tunisie est un pays moderne, débarrassé des oripeaux de l'obscurantisme et des croyances. L'islam pratiqué est déclaré clair et éclairé, un islam moderne. La pratique religieuse au Jérid n'adhère pas à l'orthodoxie officielle et moderne, on en a un peu honte et l'on préfère alors rester réservé. Le sacrifice jéridi (*qorbên*) n'est pas orthodoxe : Dieu moderne est le plus grand, sa créature, l'Homme, n'a nul besoin d'intermédiaire. Pour l'orthodoxie, on ne peut offrir de sacrifice qu'à Dieu. L'erreur locale serait « soit de penser à un *welî* quand on offre le sacrifice à Dieu (puisqu'on dit *bis-smillah*), soit de l'offrir directement à un *welî* » (Degache, le 29 mars 1995). Ce sont deux types de sacrifices que René POTTIER (1939: 109) distinguait, rendant grâce à cette dichotomie : l'un est « sans autre but que d'honorer le Créateur par l'intermédiaire de sa créature, dans l'autre cas, au contraire, on cherche à s'attirer les bonnes grâces d'esprits inconnus ou à détourner leurs vengeances sur d'autres individus ». Ces sacrifices se font à la *qubba* du saint, mais aussi, dit-on, parfois à la maison ou au jardin. L'objet de sacrifice est un animal (souvent ovin ou caprin, mais un mâle), d'au moins un an (ou qui vaut physiquement un an), qui n'est ni blessé ni mal formé (un œil ou une corne manquante, etc.).

Parler des sacrifices dédiés aux saints locaux et des *zerda* est peu recommandé. Ce sont en fait les frontières du *h̲râm* (le prohibé) et du *h̲ilâl* (l'autorisé) qui sont des sujets de disputes d'ordre très pratique. C'est d'abord un travail discursif dont les enjeux sont de définir les normes de la pratique socioreligieuse. Entre le *h̲râm* et le *h̲lâl*, il y a le *mankûr*, ce qui est localement toléré comme le *takrûrî* et le *qêshem*. Mais en cherchant la voie d'un islam moderne, ses zélateurs ont parfois sacrifié ce jeu central du toléré. Le moderne distribue un jeu plus manichéen d'oppositions tous azimuts, entre le prohibé et l'autorisé (voire le devoir), entre la raison et l'obscurantisme (l'ignorance), entre l'homme et la nature, et la phœniciculture

et le verger-potager (pour en revenir au jardin). Malgré cela, et de plus en plus sous couvert de « folklore », se poursuivent les rites sacrificiels.

> **L**e rite lié à sîdî Merzug au Jérid est particulièrement intéressant, car il montre que ces pratiques n'ont rien d'une spécificité locale. L'animal sacrifié est un bouc noir. Avant d'être immolé, l'animal est promené costumé : un tissu rouge bordé de jaune sur le dos et un foulard rouge sur la tête. Ce sont des jeunes gens de Nefta et Tozeur qui mènent cette procession qui est aussi une parade musicale (tambours et claquettes métalliques — *tshek-tshek*) à travers le Jérid pendant plusieurs jours. Ils quêtent auprès des habitants nourriture et argent pour organiser la *zerda* autour du sacrifice, avec un couscous offert à tous (avril 1995). Sîdî Merzug est un « saint noir de *Sudânî* » (du pays des Noirs, c'est-à-dire l'Afrique noire). On dit à Nefta qu'il était l'élève de sîdî Bu Ali (« Un jour, sîdî Bu Ali a eu des invités, et alors il devait apporter du bois pour le feu. Sîdî Merzug, son élève noir, a mis ses pieds sous la casserole et ils sont devenus du feu ; ils ont pu ainsi préparer à manger. » (Nefta, le 22 février 1996). En fait, il semble que sîdî Merzug ne soit qu'une déclinaison, une des appellations d'un saint par ailleurs nommé sîdî Bilal. L'ensemble des confréries qui relèvent de sîdî Bilal pratique un rituel au printemps à peu près identique, et cela en des lieux très distants les uns des autres, tels Gabès, Tunis, Batna, Alger, Tlemcen, Aïn Salah… Selon la tradition donnée par Marceau Gast (1985 : 373), sîdî Bilal ben Hamama était un Noir abyssin, parmi les premiers compagnons du Prophète Mahomet, et qui devint son muezzin ; intercesseur entre Ali et son épouse Fatima, il est considéré comme le père de tous les Noirs et symbolisé par le taureau noir ou le bouc. Sîdî Merzug au Jérid n'est donc pas qu'un folklore local ni même une tradition propre au milieu désertique : du Niger à la Méditerranée, du Fezzan à l'Atlantique, un même système cohérent se retrouve. Il semble être une création des Noirs africains qui furent transportés du Sud vers les régions septentrionales à travers le Sahara, mais aussi celle de populations berbères anciennes. Le contenu et la forme de ce système sont diffusés à partir de confréries de Noirs qui forment une chaîne continue et diversifiée autour des mêmes thèmes sur une grande partie de l'Afrique de l'Ouest.

De la négation complète de la pratique de la magie et de la légitimité des marabouts (« de toute façon, presque personne ne va les voir ») pour les acteurs usant préférentiellement du registre « instrumental », à l'affirmation par tel fils de *khammês* des marges de la société oasienne que toutes les femmes, au moins, vont voir ces magiciens-guérisseurs, que tel saint d'une *qubba* est son « grand-père », et que celui-ci est intervenu dans les affaires du jardin grâce au sacrifice qu'on lui a offert : les discours sont contrastés et variés.

Discours et registres des dynamiques locales

Les jardiniers du Jérid se ménagent divers recours en agriculture : ressources des savoirs techniques locaux ou bien modernes ou encore ressources de la surnature.

Le foisonnement des énoncés locaux au Jérid vise à définir les normes de pratiques, et c'est sans doute davantage cela qu'un processus de légitimation, par la distinction au sens bourdieusien, de normes sociales. Le *djinn*, le *welî*, le *shabah* et autre *ghûl* sont les membres d'une cohorte encombrante de l'invisible. Même s'ils ne prennent pas beaucoup de place — ils sont discrets de fait — ils s'avèrent aujourd'hui tout de même mal adaptés à ce que devrait être un Jérid moderne. Qu'en faire ? la société locale n'a pas encore vraiment résolu cet embarras. Ils ont été pourtant de bons et loyaux serviteurs, et ils le sont encore, officieusement. Ils présentent toujours une possibilité de recours : les jardiniers s'en servent pour peupler la palmeraie, l'enchanter pourrait-on dire ; ils s'en servent aussi comme une ressource fiable permettant l'accès à d'autres systèmes de causalités. Quand on ne peut compter tout à fait sur la nature et ses résultats aléatoires, il reste la surnature. Non pas que la surnature soit plus prédictive, mais si une méthode ne marche pas, on peut en essayer une autre. Des jardiniers confrontés à un problème de production dans leur maraîchage peuvent qualifier cet ennui comme « *mektub* » et essayer une autre astuce de jardinier, ils peuvent aussi le qualifier de « question phytosanitaire » et consulter un technicien du CTV, ils peuvent encore le qualifier « d'obscur mais négociable » en rendant visite au saint d'une *qubba* locale. La polyphonie des discours et des pratiques renvoie directement aux registres de la relation homme-environnement. La puissance des discours n'aboutit pas à un vaste conflit, mais surtout à des jeux plus subtils de contaminations et de séductions, mêlées de violences et résistances ; cela est d'autant plus compréhensible qu'un même acteur peut, selon les circonstances (situation sociale, interlocuteur, etc.), changer de registres et donc en apparence changer d'opinion. Il alterne en fait les ressources.

Les différents acteurs, s'ils sont tous tournés vers le monde oasien, ne traitent cependant pas tout à fait avec le même objet selon la situation dans laquelle ils se trouvent, c'est-à-dire qu'ils ne s'adressent pas aux mêmes niveaux selon leur usage des registres socioécologiques. Le registre « classique » permet une portée pratique des actions sur le restreint, les registres « instrumental » et « relativiste » sur le large. Le discours des jardiniers, dont la pratique est fondée sur le restreint

(même en ce qui concerne le magique et le religieux : l'aide surnaturelle est demandée aux saints locaux, enracinés dans le terroir) tend vers le large pour prendre la parole politique (avec une revendication pour le restreint). Le discours des agents des administrations, dont la pratique est cadrée sur le large, tend vers le restreint pour appliquer de façon linéaire ce qui est conçu pour le niveau du large. La limitation de l'efficacité des efforts des uns et des autres tient à une limitation des compétences qui tend à l'usage d'un registre unique.

Par ailleurs, les différentes perspectives que permettent ces registres ne semblent pas entrer en franc conflit au Jérid. Plus que de conflits de représentations, peut-être faut-il parler de dynamiques locales. En effet, à consulter le *Petit Robert*, un conflit se définit soit par une rencontre d'éléments, de sentiments contraires, qui s'opposent (ce qui n'est pas tout à fait le cas du Jérid puisque les acteurs additionnent les ressources plus qu'ils ne les excluent), soit par la rencontre de plusieurs lois, textes, principes qui se contredisent et, de ce fait, ne peuvent être appliqués (tandis qu'au Jérid les ressources coexistent et sont appliquées). Le terme de conflit de représentation est très employé dans la littérature, en particulier ces dernières années sur les problématiques du paysage. Il n'est finalement qu'assez peu utile à propos du Jérid, en particulier parce qu'il ne s'agit pas tant de représentations que de ressources mises à contribution : les « représentations » sont une vue de l'esprit, ce que l'on peut éventuellement observer de ces représentations sont les actions qu'elles sous-tendent, et elles n'existent alors que dans leurs usages.

Parlons donc de dynamiques locales (pour considérer l'ensemble des forces en interaction et en évolution) dans la pratique des espaces, des temps, finalement dans la pratique des natures oasiennes. Les natures oasiennes sont les résultantes contemporaines et temporaires de ces dynamiques multiples qui ont une histoire.

La construction des natures oasiennes

Conclusion

Les modes de socialisation (ou éco-socialisation) des natures oasiennes s'inscrivent dans les dynamiques des relations au milieu oasien. Ce rapport au milieu naturel n'a pas sombré avec un âge d'or révolu, l'époque d'un mode traditionnel « où l'homme était en symbiose parfaite avec la nature » lit-on ou entend-on parfois. Au contraire, les relations des sociétés oasiennes avec leur environnement font partie de l'histoire : elles la subissent et la construisent. Les différents registres oasiens des pratiques évoluent également sur le long terme, par ruptures et continuités ; les jeux politiques changent, des innovations techniques apparaissent ou disparaissent, des occupants s'installent, des tribus se sédentarisent, des dogmes sont bouleversés, le pouvoir de confréries s'amplifie ou sombre, des plantes nouvelles de continents lointains sont adoptées, des populations s'exilent… Au quotidien, raconter l'histoire de son oasis à un étranger ou avec des amis en buvant le *lêgmî* autour d'un feu, acheter une motopompe, caler avec un vieux tronc un palmier qui penche trop, semer ses graines de tournesol autour des petites planches de piment, chanter en pollinisant ses dattiers, irriguer durant ses vingt-cinq minutes de droit d'eau, négocier une parcelle de terre avec son voisin, couper une rose ou quelques branches de jasmin, demander au propriétaire, quand on est *khammês*, un intéressement à l'élevage ou un « encouragement », promettre à un saint de la palmeraie un chevreau si un vœu se réalise, vendre sa production de dattes au *ghallêl*, planter un crâne de vache sur un palmier, arranger le retrait d'un procès-verbal du service des eaux : tout cela, pensées et actions, réitère, réifie et révolutionne les procès socioécologiques de l'oasis.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 372

Palmier décapité pour la production de *lêgmî, boisson fermentée.* Octobre 1995, El-Hamma (Tunisie). Habituellement, les palmiers décapités pour récolter leur sève sont vieux, donc hauts. Le cal est régulièrement éliminé à l'aide d'un couteau spécifique pour laisser le palmier exprimer sa sève qui s'écoule dans un seau ou une amphore.

L'indétermination

L'instauration de l'économie de l'oasis a été possible sans avoir été nécessaire. L'idée vaut également pour le quotidien du cultivateur oasien dans la pratique de son jardin. Il demeure toujours une indétermination. Le phénomène « socioécologique » dépend du contexte et des intentions de l'acteur. La reproduction des schémas de jardins, et nous en avons vu les déviances, ne tient ni d'une unique adaptation au contexte écologique ni même au contexte social, mais sans doute davantage à une adéquation à une situation socioécologique d'oasis. Ce qui est visible aujourd'hui n'a pas été prévu : l'indétermination qui répond aux situations socioécologiques au jour le jour prévaut. Toute la difficulté de l'analyse est de saisir la subtilité, une subtilité des conjonctures. Dans un monde complexe sans réponse simple, il n'y a que des degrés de possibilités et de réalisations. Les mouvements d'ensemble des procès socioécologiques sur la trame espace-temps restent peu clairement déterminés. Ce n'est qu'en se rapprochant de cette trame que des organisations apparaissent plus nettement.

Ainsi, les caractères qui expliquent les zones des oasis du Jérid sont-ils les mêmes que ceux qui rendent compte des types de jardins ? Nous avons vu que non, des niveaux d'organisation différents sont concernés. Il s'agit d'une articulation du global et du local avec la juxtaposition de plusieurs niveaux d'espaces-temps, allant du large-collectif-moins-décisionnel (donc plutôt d'assujettissement écologique) au restreint-individuel-décisionnel (donc plutôt de choix socio-individuel). Par exemple, pour le large : la forme arrondie d'oasis (visible en vues aériennes : les palmeraies sont souvent ponctiformes et non longiformes, sauf lorsqu'elles suivent un fleuve ou un oued, elles sont compactes et non dispersées) n'est pas un choix, mais un ajustement écologique assimilé, digéré avec le temps, l'histoire, qui diminue l'échange extérieur sur un plan. L'homme n'intervient pas directement ici, il n'y a pas d'accès sur une construction pourtant complètement artificielle, anthropique. La forme arrondie de l'oasis, quand on s'intéresse au bâti cette fois, peut paraître surprenante : pourquoi s'entasser quand il fait déjà trop chaud ? Les raisons sécuritaires (l'ennemi venant d'ailleurs) me semblent historiquement une bonne réponse (voir ROMEY 1992 : 81-90), mais c'est aussi une concentration de la main-d'œuvre auprès de son lieu de travail : la palmeraie est une concentration « surnaturelle » de la biomasse productive, à l'opposé d'une situation d'*open-farm* qui permet la dispersion de l'habitat.

Quant à l'emplacement géographique des oasis, il répond de divers facteurs dont la topographie, la présence d'eau, la connaissance de son exploitation, mais également de critères commerciaux, politiques et de disponibilité en main-d'œuvre. Ces critères ont toujours été déterminants, mais selon des mesures variables. Aujourd'hui, la technicité des groupes créateurs d'oasis (populations locales ou États) leur permet de s'affranchir davantage des difficultés d'exploitation des nappes aquifères. Ce qui entre alors en ligne de compte est tour à tour la situation politique globale, la présence d'un marché local (ou de voies de communications efficaces avec le national ou l'international) et de main-d'œuvre (les colons européens entreprirent les premières créations autour des palmeraies anciennes) ou des impératifs géopolitiques (création récente des palmeraies de Regim Martug, au sud du chott el-Jérid, occupant un espace national proche de la frontière algérienne et sédentarisant des nomades de la zone Sud). Ces exemples attestent l'entremêlement de réponses à des thèmes aussi écologiques que sociaux, cela pour le choix très ponctuel de l'emplacement.

On pourrait s'attarder à faire un inventaire presque similaire pour la décision d'un jardinier de créer un nouveau jardin : presque, car si les critères entrant en ligne de compte se ressemblent, ils ne concernent pas le même niveau d'organisation (pas au même niveau politique, géographique, technique, etc.). Autrement dit, les procès socioécologiques s'articulent sur la théorie hiérarchique. Cela est difficile à saisir comme réalité : il faut cependant croiser différents niveaux d'organisation du réel — et pas uniquement, en fait, ces deux archétypes que j'oppose — pour faire apparaître cette articulation. C'est l'occasion de redire que la quête du primat de la culture ou de la nature, de l'écologique ou du social dans les processus de socialisation de la nature est une quête stérile, puisqu'il s'agit d'articulations de niveaux d'organisation à l'intérieur desquels écologique et social ne s'opposent pas mais sont en situations circulaires ou dialectiques pour finalement se confondre : des causalités réciproques.

Ressources socioécologiques

Le concept « d'habitus » de Pierre Bourdieu est un mécanisme structurant qui opère de l'intérieur des agents, bien qu'il ne soit à proprement parler ni strictement individuel ni à lui seul complètement déterminant des conduites (BOURDIEU et WACQUANT, 1992 : 25). Il laisse place à ce que j'appelle la marge de manœuvre créatrice d'une société composée de la somme du libre arbitre de ses acteurs. Il s'agit du principe générateur des stratégies et tactiques qui permet aux agents d'affronter des situations très diverses (*ibid.*), les continuelles mises en situations des facteurs écologiques et sociologiques : dans une exploitation inhabituellement moderne comme la palmeraie d'Ibn Chabbat, un jardinier jéridi ne reste pas bloqué et incapable d'initiatives. Simultanément, il réifie partiellement les schèmes intériorisés de la relation d'exploitation de la nature telle qu'elle est formalisée dans le registre « classique », et brode, bricole et innove à partir des matériaux nouveaux que l'on met à sa disposition, des matériaux qui sont biologiques (la trame organisée de deux hectares à 100 % de *deglet ennûr*) et conceptuels (les relations à la nature formalisées dans le registre « instrumental »). Les stratégies d'exploitation dans les jardins ne sont donc pas *toujours* que des choix délibérés dont le résultat est

projeté dans l'avenir : elles sont *aussi* inconscientes mais cohérentes et aboutissent parfois à des inventions, parfois des innovations. La compétence, notion développée en sociologie et géographie urbaines (BERRY-CHIKHAOUI et DEBOULET, 2000) et réinterprétée ici, permet à l'agent d'agir en situation. Pour Joëlle BROCHIER-PUIG (2004 : 129), ce concept de compétence permet « d'envisager aussi les actions qui n'entrent pas dans le cadre de la stratégie », c'est-à-dire l'ensemble des « gestes ou réalisations qui ne correspondent pas à un calcul mais plus à des logiques locales, [inscrites dans l'air du temps], des actions perçuent comme des " évidences " par les acteurs », et les actions qui mobilisent des compétences qui ne sont pas toujours discursives, mais de nature tacite.

Avec l'exemple Ibn Chabbat, je peux introduire l'idée des « ressources ». Les ressources sont d'abord définies classiquement comme les « éléments du milieu naturel », mais « qui ne deviennent signifiants qu'à partir du moment où ils font partie intégrante du système culturel » (BLANC-PAMARD, 1991). Cependant, je définis ici les « ressources » avec un sens élargi jusqu'aux manières (et aux idées) d'exploiter les ressources naturelles. En un sens, l'idée que des registres de relation à l'environnement ont leurs plans de pratiques différenciés sur des niveaux distincts d'organisations nous rapproche de la notion « d'environnement utile ». C'est une notion proposée par des anthropologues qui s'intéressaient aux façons qu'ont les sociétés d'exploiter un milieu naturel, aux techniques et aux savoirs dont elles disposent pour l'exploiter (c'est-à-dire que pour un même environnement deux sociétés n'ont pas obligatoirement le même environnement utile). Cela s'entendait techniquement mais je propose d'étendre cette notion : un acteur use de façon variée non seulement de ressources proprement physiques du milieu, de niveaux d'organisation du monde (temporalités, lieux), mais il use également de différentes manières de traiter le monde qui orientent ses pratiques selon divers registres. C'est alors de « ressources socioécologiques » dont il faut parler, des ressources qui sont à la fois matérielles (naturelles) et idéelles (BATTESTI, 2004 c). Autrement dit, les agents ont des actions imprévisibles sur le monde (plus que ne souhaiterait celui qui s'engage à les décrire !), mais ce sont des actions qui ont une certaine régularité et qui se rapprochent de registres définis au nombre de trois au Jérid. Les nombreuses références d'un acteur à tel ou tel registre ne sont pas un donné, mais elles sont mobilisées comme ressources selon les situations. C'est un déploiement de ressources qui est conjoncturel.

Les ressources socioécologiques expriment la synthèse des ressources matérielles (naturelles) et idéelles.

Brahim ben C. quitte tôt son travail aujourd'hui pour se rendre dans son jardin. Il est *mâlek* (propriétaire) par héritage d'une parcelle d'un hectare dans l'ancienne palmeraie d'El-Hamma du Jérid. Il possède en plein cette parcelle : il y est maître. Il trouvera là son *khammês* qui y travaille tous les jours ; il gère également un petit élevage caprin. À ce titre, il se prévaut d'être *sherîk* (associé). Ce jardin est complexe et, entre autres techniques, l'irrigation demande ici un savoir-faire et une connaissance parfaite de l'espace et des plantations du jardin pour être efficace, ainsi qu'une disponibilité de temps, car la *nûba* (tour d'eau) peut choir en pleine nuit comme en pleine journée. C'est la collectivité des jardins qui décide des rotations des irrigations. Brahim sait la somme que lui a rapportée l'an dernier la vente des dattes, mais il ignore si cela couvre les frais : en fait, Il n'est pas très sûr que cette activité soit rentable. Ce qui importe davantage pour lui est le mantien en bon état de cette terre reçue de son père. Lui-même la laissera à ses enfants. Il est aussi propriétaire d'un jardin de même surface, mais qui s'étiole en indivision entre plusieurs héritiers. Brahim a voulu placer, il y a un an et demi, l'argent qu'il a économisé. Il a voulu « investir ». Il s'était alors tourné une fois de plus vers l'agriculture. Cette fois, il a entrepris la création d'une nouvelle parcelle. Il s'agit en fait d'une extension illicite sur les marges de la palmeraie, empiétant sur le désert : après tout, puisqu'il aménage un bout de désert, qu'il s'approprie un terrain qui n'appartient à personne, il va de soi qu'il en devient le propriétaire. Pourquoi une extension ? c'est que la terre nouvelle possède une *qûwa*, une énergie, une force issue du soleil que n'a plus la vieille palmeraie. C'est aussi que son ambition, cette fois-ci, est financière : il entend bien gagner de l'argent avec ce jardin (*sênia*). Pour l'autre jardin (*ghâba*) dans la vieille palmeraie, ce n'est pas pareil. Ce n'est pas pour l'argent. Son nouveau jardin, c'est un « projet ». Ce ne lui a pas semblé très compliqué au départ : il suffit naturellement de planter comme rejets de dattier uniquement des *deglet nûr*, de disposer les rejets selon le maillage rigoureux de dix mètres sur dix comme cela se fait dans les palmeraies coloniales et étatiques. Comme il est en dehors du réseau de distribution des eaux de l'oasis, il a creusé son propre puits qu'il a équipé avec une motopompe à essence. Depuis un an et demi, il note dans son grand cahier rouge, qu'il a acheté spécialement pour son projet, chaque somme dépensée. Il embauche des jardiniers avec des salaires à la journée. En faisant ses additions, le soir, il est un peu inquiet des sommes qu'engouffre ce projet : fertilisants, désherbants… Il est aussi un peu inquiet que la police ne vienne un jour lui arracher ses palmiers : « il paraît que ça s'est fait à Nefta » lui a dit un voisin. Ça ne l'empêche pas d'aller demander aux ingénieurs du service de l'Agriculture d'El-Hamma des renseignements pour installer peut-être une serre pour les primeurs.

En passant dans la même journée de son vieux jardin à son « projet », Brahim ben C. change non seulement de ressources naturelles exploitées, mais également de registre de relation avec son environnement :

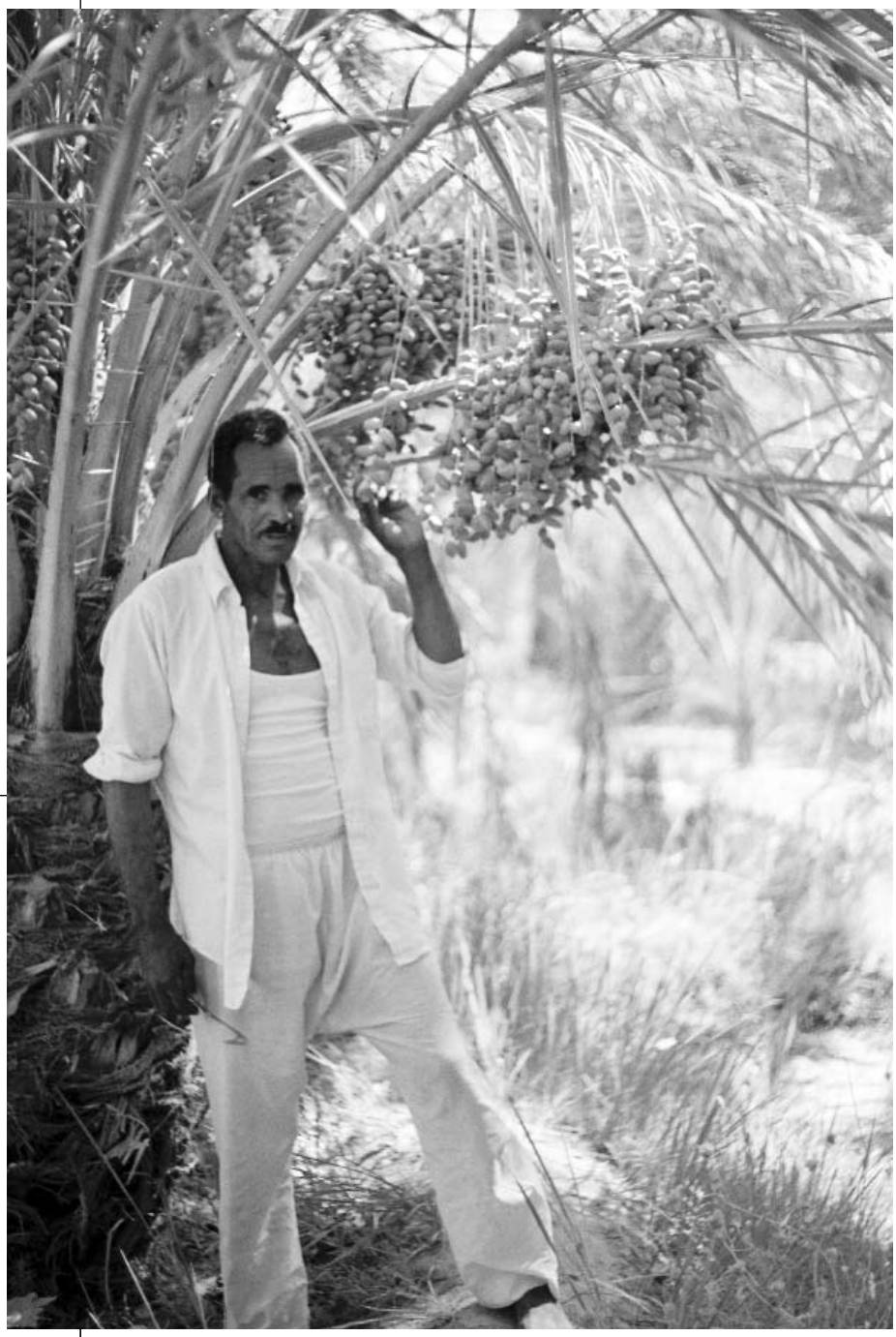
*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 377

il passe d'un registre classique à un registre instrumental. Il le fait avec une telle aisance qu'il devient presque difficile de comprendre pourquoi le langage de la modernité ne s'applique pas à l'ensemble de ses jardins. On ne pourra pas dire de Brahim qu'il ne sait pas arranger son jardin de façon rationnelle, dessiner un jardin aux angles droits, penser en termes de rendements et productivité. Du vieux *ghâba* au « projet », ce qui change est la situation géographique, sociale, écologique, etc. À situations et ambitions données, sont mises en œuvre des ressources données, des ressources qui sont à la fois matérielles et idéelles, des ressources socioécologiques. Ce qui demeure inexpliqué est la pérennité relative ou la reproduction de ces registres, leurs évolutions et les principes de leurs modifications.

En résumé, le milieu oasien (et non la nature) n'est pas plus structurant en lui-même qu'il n'est le simple réceptacle de pratiques structurantes : il est simultanément les deux. Les résultats de ces processus sont les natures oasiennes, en ce qu'elles ont de physique et biologique, mais aussi de conçu, de perçu et de dit.

La palmeraie moderne d'Ibn Chabbat (Tunisie) en vue aérienne. Mars 1995. Vue du ciel, cette palmeraie révèle sa stricte architecture ordonnée.

*4/PARTIE 3+conclusion 9/01/07 16:47 Page 378



Connaissances sans savoirs institutionnels. Juillet 1995, El-Hamma (Tunisie). Au contraire des fonctionnaires de l'agriculture qui fondent leur légitimité sur le savoir de corpus agronomiques, le savoir des jardiniers, indéniable et appris en situations de pratiques, n'est pas une tradition fixée.

Bibliographie

AL-IDRÎSÎ, 1866 — *AL-IDRISI – Description de l'Afrique et de l'Espagne*. Leyde, E.J. Brill, trad. de R. Dozy et M.J. de Goeje, 391 p.

ARKOUN M., 1970 — « Comment lire le Coran ? ». *In* Kasimirski M. (éd.) : *Le Coran*. Paris, Garnier – Flammarion : 11-36.

ATTIA H., 1965 — Modernisation agricole et structures sociales : exemple des oasis du Djérid. *Revue Tunisienne des Sciences Sociales* (2) : 59-79.

ATTYA H., 1957 — L'organisation de l'oasis. *Les cahiers de Tunisie* (17-18) : 39-43.

AUGÉ M., 1992 — *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Éditions du Seuil, La librairie du XXe siècle, [4], 149 p.

BARABAN L., 1887 — *À travers la Tunisie, Études sur les oasis, les dunes, les forêts, la flore et la géologie*. Paris, J. Rothschild Éditeur, VIII, 227 p.

BARDIN P., 1944 — Les populations arabes du Contrôle Civil de Gafsa et leurs genres de vie. *Revue IBLA*, Tunis, Publications de l'Institut des Belles Lettres Arabes, vol. extrait, 2e, 3e et 4e trimestre 1944 : 64.

BAROIN C., PRET P.-F., 1993 — Le palmier de Borkou, végétal social total. *Journal des Africanistes*, LXIII (I) : 5-20.

BARRAU J., 1978 — « Domesticamento ». *In* Romano R. (éd.) : *Enciclopedia*. Turin, Einaudi, vol. V : 49-71.

BARRAU J., 1981 — « Les fondements écologiques des pratiques sociales : intérêt de leur connaissance dans la gestion des ressources ». *In* : *Les connaissances scientifiques écologiques et le développement et la gestion des ressources et de l'espace,* Journées scientifiques « Écologie et développement » 19-20 sept. 1979. Paris, Éd. CNRS et Inra : 385-389.

BATTESTI V., 1993 a — *Approche ethnobotanique d'une oasis saharienne : Djanet (Algérie)*. Mémoire principal de DEA de Sciences sociales, université R. Descartes-Sorbonne (Paris-V), Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 96 p.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 385

Islam is your Birthright, s. d. — Riyadh (Saudi Arabia), World Assembly of Muslim Youth, *Wamy Series on Islam* n° 14.

JUSSERAND Y., 1994 — *Gestion de l'eau dans l'oasis de Nefta Beni Ali*. Mémoire d'école d'ingénieur en agronomie tropicale, Cnearc, Montpellier.

KASSAB A., 1980 — *Études rurales en Tunisie*. Publications de l'université de Tunis, Impr. officielle de la République tunisienne, faculté des lettres et sciences humaines de Tunis, deuxième série, Géographie, vol. VI, 436 p.

KASSAH A., 1993 — Tozeur et son oasis : problèmes d'aménagement d'une ville oasienne. *Les cahiers d'Urbama* (8) : 51-75.

KASSAH A., 1995 — Le Marzougui, le touriste et la degla. *Peuples Méditerranéens* (72-73, Monde arabe, Le retour du local) : 161-176.

KILANI M., 1992 — *La construction de la mémoire, Le lignage et la sainteté dans l'oasis d'El Ksar*. Genève, Éd. Labor et Fides, coll. Religions en perspective, 5, 337 p.

KRAIEM M., 1973 — *La Tunisie précoloniale*, t. II, *Économie - société*. Tunis, SID, 475 p.

LABONNE M., HIBON A., 1978 — *Futur agricole et alimentaire de la Méditerranée arabe*. [s. l.] Paris, Inra, série Économie et sociologie rurales, 145 p.

LACOSTE Y., 1990 a — « Oasis ». *Encyclopædia universalis*. Paris, vol. XVI.

LACOSTE Y., 1990 b — *Paysages politiques, Braudel, Gracq, Reclus….* Paris, Librairie générale française, Le Livre de poche, Biblio essais n° 4117, vol. 4117, 284 p.

LATOUR B., 1991 — *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, Éditions La Découverte, coll. L'Armillaire, 210 p.

LEACH E. R., 1964 — *Political systems of highland Burma : a study of Kachin social structure*. London, G. Bell, The London School of Economics and Political Science, 324 p.

LEGENDRE M., 1958 — *Survivance des mesures traditionnelles en Tunisie*. Paris, Publications de l'Inst. des hautes études de Tunis, Presses universitaires de France, Mémoire du Centre d'études de sciences humaines, vol. IV, 90 p.

LENCLUD G., 1988 — « Note critique, milieux et sociétés : la médiation de l'Histoire ». *In* Cadoret A. (éd.) : *Chasser le naturel….* Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, vol. 5 : 137-143.

LEROI-GOURHAN A., 1956 — « Les domaines de l'esthétique ». *In* Leroi-Gourhan A. (éd.) : *Encyclopédie Clartés, L'homme, races et mœurs*. Paris, Clartés, vol. 4 bis, fasc. 4870 : 1-13.

LEROI-GOURHAN A., 1965 — *Le Geste et la parole,* 2e partie*, La Mémoire et les rythmes*. Paris, Albin Michel, Sciences d'aujourd'hui, vol. 2, 285 p.

LEROI-GOURHAN A., 1971 — *L'homme et la matière. Évolution et techniques*. Paris, Albin Michel, Sciences d'aujourd'hui, 348 p.

LÉVI-STRAUSS C., 1962 — *La pensée sauvage*. Paris, Plon, Presses Pocket, Agora, 2, 349 p.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 380

BATTESTI V., 1993 b — *Les relations au désert des religions monothéistes*. Mémoire secondaire de DEA de Sciences sociales, université R. Descartes-Sorbonne (Paris-V), Paris, 43 p.

BATTESTI V., 1997 — *Les oasis du Jérid : des révolutions permanentes ?* Montpellier, Cirad-Sar Gridao, CRPh, Inrat, 244, 250 p.

BATTESTI V., 1998 — *Les relations équivoques, Approches circonspectes pour une socioécologie des oasis sahariennes*. Th. Anthropologie sociale, université René Descartes-Sorbonne Paris-V, Muséum national d'histoire naturelle, Paris, 357 p.

BATTESTI V., 2000 — Les échelles temporelles des oasis du Jérid tunisien. *Anthropos*, 95 : 419-432.

BATTESTI V., 2004 a — « Odeur *sui generis*, Le subterfuge dans la domestication du palmier dattier (Tassili n'Ajjer, Algérie) ». *In* Bonte P., Brisebarre A.-M., Helmer D., Sidi Maamar H. (éd.) : *Anthropozoologica — Domestications animales : dimensions sociales et symboliques (Hommage à Jacques Cauvin)*. Paris, Publications scientifiques du Muséum, vol. 39 (1) : 301-309.

BATTESTI V., 2004 b — « The Power of the Disappearance, Water and the Jerid in Tunisia ». *In* Tvedt T., Ostigaard T. (éd.) : *A History of Water :* Vol. 3, *The World of Water*. Londres, New-York, I.B. Tauris : 20.

BATTESTI V., 2004 c — « Les oasis du Jérid, des ressources réelles et idéelles ». *In* Picouët M., Sghaier M., Genin D., Abaab A., Guillaume H., Elloumi M. (éd.) : *Environnement et sociétés rurales en mutation, approches alternatives*. Paris, IRD Éd., coll. Lattitude 23 : 201-213.

BATTESTI V., PUIG N., 1999 — Le sens des lieux, Espaces et pratiques dans les palmeraies du Jérid (Sud-Ouest tunisien). *JATBA, Revue d'ethnobiologie*, XLI (2) : 19-44.

BAUDRY J., 1992 — « Dépendance d'échelle d'espace et de temps dans la perception des changements d'utilisation des terres ». *In* Auger P., Baudry J., Fournier F. (éd.) : *Hiérarchies et échelles en écologie*. s. l., Naturalia publications, ACCT, ministère de l'Environnement, Comité français Scope : 101-113.

BÉDOUCHA G., 1987 — *L'eau, l'amie du puissant, el-Mâ' sâhib al-sultân, Une communauté oasienne du Sud tunisien*. Paris, Édition des Archives contemporaines, coll. Ordres sociaux, [17] pl., xiv, 427 p.

BERLIN B., 1992 — *Ethnobiological classification : principles of categorization of plants and animals in traditional societies*. Princeton, N.J., Princeton University Press, xvii, 335 p.

BERQUE A., 1991 — « La transition paysagère comme hypothèse de projection pour l'avenir de la nature ». *In* Roger A., Guéry F. (éd.) : *Maîtres & protecteurs de la nature*. Seyssel, Champ Vallon : 217-237.

BERQUE A., 1993 — *Du geste à la cité, Formes urbaines et lien social au Japon*. Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 247 p.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 381

BERQUE J., 1995 — *Le Coran, Essai de traduction*. Paris, Albin Michel, Spiritualités, 842 p.

BERRY-CHIKHAOUI I., DEBOULET A. (éd.), 2000 — Les compétences des citadins dans le monde arabe, Penser, faire et transformer la ville. Paris, Tours, Tunis, Karthala, Urbama, IRMC, 406 p.

BISSON J., 1995 — « Les marges sahariennes : lieux d'affrontement des spatialités ». *In* : *Les oasis au Maghreb, Mise en valeur et développement*. Actes du séminaire Gabès, 4, 5 et 6 nov. 1994, Tunis, *Cahier du Cérès* : 13-28.

BISSON J., 1996 — Paysannerie du Sahara maghrébin, Dynamiques locales et politiques du Développement. *Les cahiers d'Urbama* (12) : 63-80.

BLANC-PAMARD C., 1991 — « Milieu naturel ». *In* Bonte P., Izard M. (éd.) : *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France : 478-480.

BOIS D. G. J. M., 1928 — *Les plantes alimentaires chez tous les peuples et à travers les âges*, vol. II, *Phanérogames fruitières*. Paris, Paul Lechevalier, Encyclopédie biologique, 3, vol. 2, 637 p.

BOLTANSKI L., CHIAPELLO È. 1999 — *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris, Gallimard, NRF essais, 843 p.

BONNEMAISON J., 1996 — *Les fondements géographiques d'une identité, L'archipel du Vanuatu. Essai de géographie culturelle*, Livre I, *Gens de pirogue et gens de la terre*. Paris, Orstom éditions, 12 pl., 460 p.

BONTE P., 1991 — « Sahara ». *In* Bonte P., Izard M. (éd.) : *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France : 646-648.

BOU ALI S., 1982 — *Le Djérid (Tunisie) : un essai d'analyse régionale*. Th. Géographie, université de Toulouse, 244 p.

BOU-ALLÈG M., 1921 — Réflexions d'un Saharien sur les anciens habitants de Tozeur. *Revue tunisienne*, XXVIII : 41-44.

BOUNAGA N., BRAC DE LA PERRIÈRE R. A., 1988 — Les ressources phytogénétiques du Sahara. *Annales de l'Inst. Nat. Agro. El-Harrach*, 12 (1, t. I) : 79-94.

BOURDIEU P., 1958 — *Sociologie de l'Algérie*. Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, 802, 126 p.

BOURDIEU P., WACQUANT L. J. D., 1992 — *Réponses, Pour une anthropologie réflexive*. Paris, Éd. du Seuil, Libre examen. Politique, 267 p.

BOYER T., 1995 — *Mécanisation et travail du sol dans les oasis du Jérid*. Rapport de stage, Cirad-Sar/Inrat.

BRÉHIER E., 1983 — *Histoire de la philosophie, I. Antiquité et Moyen Âge*. Paris, Presses universitaires de France, Quadrige, 21, vol. 1, 702, vi p.

BRIANT P. (éd.), 2001 — *Irrigation et drainage dans l'Antiquité, qanâts et canalisations souterraines en Iran, en Égypte et en Grèce*. Paris, Thotm Éditions, Persika, 2, 190 p.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 382

BROCHIER-PUIG J., 2004 — Les usages de l'eau dans les oasis en voie d'urbanisation. Le cas du Nefzaoua (Sud tunisien). *Territoire en mutation*, Revue du CNRS, vol. 11, nouvelle collection : 206.

BROUIN G., 1950 — « Notes sur les Ongulés du Cercle d'Agadez et leur chasse ». *Contribution à l'étude de l'Aïr, Mémoires de l'Inst. français d'Afr. noire* nº 10. Paris, Lib. Larose : 425-455.

BRUNHES J., 1902 — *L'irrigation, ses conditions géographiques, ses modes et son organisation dans la Péninsule ibérique et dans l'Afrique du Nord*. Paris, C. Naud, xvii, 579 p.

BUSSON H., FÈVRE J., HAUSER H., 1910 — *Notre empire colonial*. Paris, Félix Alcan éditeur, Bibliothèque d'histoire contemporaine, 272 p.

CAPOT-REY R., 1944 — *Problèmes des oasis algériennes*. Alger, Publications du CNRS, 35 p.

CAPOT-REY R., 1953 — *Le Sahara Français*. Paris, Presses universitaires de France, 564 p.

CARATINI S., 1994 — Dialogues sahariens. *Le métis culturel, Internationale de l'imaginaire*, n° 1, nouvelle série. Paris, Éd. Maison des cultures du monde, Éd. Babel : 107-126.

CERTEAU M. D., 1990 — *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*. Paris, Gallimard, collection Folio/essais, vol. 146, 349 p.

CHAMPAULT F. D., 1969 — *Une Oasis du Sahara nord-occidental, Tabelbala*. Paris, Éditions du CNRS, Études et Documents de l'Institut d'ethnologie, [41], 486 p.

CHEBEL M., 1993 — *L'imaginaire arabo-musulman*. Paris, Presses universitaires de France, coll. Sociologie d'aujourd'hui, 388 p.

CHEVALIER A., 1932 — Les productions végétales du Sahara et de ses confins Nord et Sud. Passé, présent, avenir. *Revue de botanique appliquée et d'agriculture tropicale* (133-134, contenant les Actes et comptes rendus de l'Association Colonies-Sciences) : 171-192, 669-924.

CLEUZIOU S., COSTANTINI L., 1982 — À l'origine des oasis. *La Recherche*, 13 (137) : 1180-1182.

CONFORTI J., BEN MAHMOUD O., TONNEAU J.-P., 1994 — « Zonage des oasis du Jérid ». *In* Séminaire : *Agriculture oasienne,* 1-2-3 février 1994, Degache-Tunisie, Gridao/Inrat : 121.

CONFORTI J., BEN MAHMOUD O., TONNEAU J.-P., s. d. [1995] — *Zonage des oasis du Jérid*. Montpellier, Cirad, Gridao / Inra de Tunisie, 135 ; 118 p.

CORCUFF P., 1998 — Justification, stratégie et compassion : Apport de la sociologie des régimes d'action. *Correspondances* (Bulletin d'information scientifique de l'Institut de recherche sur le Maghreb contemporain) (51) : 9.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 383

DAKHLIA J., 1990 — *L'oubli de la cité, La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le Jérid tunisien*. Paris, Éditions La Découverte, textes à l'appui, Série Anthropologie, 325 p.

DELBOS G., JORION P., 1988 — « La nature ou le réel forclos ». *In* Cadoret A. (éd.) : *Cahiers des Études rurales*. Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, vol. 5, *Chasser le naturel…* : 15-21.

DEPAULE J.-C., 1995 — « Anthropologie de l'espace ». *In* : *Cahiers PIR villes, histoire urbaine*. Paris, CNRS : 17-73.

DESCOLA P., 1986 — *La nature domestique : symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Fondation Singer-Polignac, 450 p.

DJERBI M., s. d. [>1990] — *Diseases of the Date Palm*. Pnud, FAO, Regional Project for Control of Bayoud Disease in North Africa, Pnud/FAO/RAB/88/024, 112 p.

DOZY R. P. A., 1967 — *Supplément aux dictionnaires arabes*. Leyde, Paris, E.J. Brill ; G.P. Maisonneuve et Larose.

DUPRÉ G., 1991 — « Introduction ». *In* Dupré G. (éd.) : *Savoirs paysans et développement (Farming knowledge and development)*. Paris, Éditions Karthala, Éditions de l'Orstom : 17-35.

DUVEYRIER H., 1881 — *La Tunisie*. Paris, Hachette, 143 p.

DUVIGNAUD J., 1994 a — *Chébika*. 1re édition, Gallimard, 1968. Tunis, Cérès Éditions, Idéa, 360 p.

DUVIGNAUD J., 1994 b — *La contamination. Le métis culturel, Internationale de l'imaginaire,* n° 1, nouvelle série. Paris, Éd. Maison des cultures du monde, Éd. Babel : 11-18.

ELIAS N., 1996 — *Du temps*. Paris, Fayard, Agora, 253 p.

ERROUX J., 1962 — *Les blés des oasis sahariennes*. Alger, Inst. de Rech. saharienne, mémoire nº 7, éd. Typo-Litho, 179 p.

EVANS-PRITCHARD E. E., 1994 — *Les Nuer, Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*. Paris, Gallimard, Collection Tel, vol. 247, [12] pl., xviii, 312 p.

EVREINOFF V. A., 1956 — Contribution à l'étude du dattier. *JATBA* : 328-333.

L'Évolution du machinisme agricole durant la dernière décennie (depuis 1973), 1982 — Rép. tunisienne, min. de l'Agric., dir. du Génie rural, service du Machinisme agricole, 17 p. *multigr.*

FABRE J. P., 1994 — *Rapport agro-économique (2)*. Ministère de l'Agriculture et de la mise en valeur agricole, ORMVA Ouarzazate, Proludraa, Coopération Royaume du Maroc/RFA, Rapport nº 18, 41 p.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 384

FAKHFAKH M., 1987 — « Du pastoralisme à l'agriculture saharienne » *In* : *Perspectives de l'agriculture saharienne.* Actes du Colloque d'Adrar, 23-26 fév. 1986 ; Univ. d'Oran (Algérie), Ursac : 52-64.

FRIEDBERG C., 1991 — « Ethnoscience ». *In* Bonte P., Izard M. (éd.) : *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France : 252-255.

FURET F., RICHET D., 1973 — *La Révolution française*. Paris, Fayard, L'Histoire sans frontières, 544 p.

GARDEL G., 1961 — *Les Touareg Ajjer*. Alger, Baconnier ; université d'Alger, Inst. de recherches sahariennes, doc. n° 1, 388 p.

GAST M., 1985 — « Croyances et culture populaires au Sahara ». *In* Akoun A. (éd.) : *Mythes et croyances du monde entier,* t. 2, *Le monothéisme*. Paris, Lidis-Brepols : 370-382.

GAUDIO A., 1960 — *Le Sahara des Africains*. Paris, Éditions René Julliard, Collection d'Histoire et Voyages, 297 p.

GÉNY P., WAECHTER P., YATCHINOVSKY A., 1992 — *Environnement et développement rural : guide de la gestion des ressources naturelles*. Paris, ministère de la Coopération et du Développement, Frison-Roche, Agence de Coopération culturelle et technique, Bureau pour le développement de la production agricole, France, Scetagri, 418 p.

La gestion du terroir : un défi écologique, 1994 — *SPORE, bull. bimestriel du Centre Techn. de Coop. agricole et rurale* (53) : 1-4.

GUILLE-ESCURET G., 1989 — *Les sociétés et leurs natures*. Paris, Armand Colin, Anthropologie au présent, 182 p.

GUILLE-ESCURET G., 1996 — La niche écologique contre l'écosystème et l'intervention négligée des faits techniques. *Anthropologie et Sociétés*, 20 : 85-105.

HALLÉ F., OLDEMAN R. A. A., TOMLINSON P. B., 1978 — *Tropical trees and forests : an architectural analysis*. Berlin, New York, Springer-Verlag, xvii, 441 p.

HAUDRICOURT A.-G., 1962 — Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui. *L'Homme*, II (1) : 40-50.

HAUDRICOURT A.-G., HÉDIN L., 1987 — *L'homme et les plantes cultivées*. Paris, Éditions A.-M. Métailié, collection Traversées, 281 p.

HAVARD C., 1986 — « Sahara ». *Encyclopédie française*. Paris, Librairie Larousse, vol. 17.

HÉNIA A., 1980 — *Le Grîd : ses rapports avec le beylik de Tunis (1676-1840)*. Tunis, Publications de l'université de Tunis, Publications de l'École normale supérieure de Tunis, Section A, Lettres et sciences humaines. 3e série, Histoire, vol. 1, 442 p.

HOURANI A., 1993 — *Histoire des peuples arabes*. Paris, Éditions du Seuil, Points. Histoire, vol. H175, 732 p.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 386

MAMOU A., 1995 — « Développement des zones sahariennes en Tunisie et son incidence sur les ressources en eau ». *In* : *Les oasis au Maghreb, Mise en valeur et développement*. Actes du séminaire Gabès, 4, 5 et 6 novembre 1994, Tunis, *Cahier du Cérès*, vol. 12 : 71-86.

MANTION J.-R., 1995 — La terre évaporée, Le jardin en reste (s). *JATBA, revue d'ethnobiologie*, 37 (1) : 17-29.

MAROUF N., 1980 — *Lecture de l'espace oasien*. Paris, Sindbad, La Bibliothèque arabe, collection Hommes et sociétés, 281 p.

MASSELOT F., 1901 — Les dattiers des oasis du Djérid. *Bulletin de la Direction de l'agriculture et du commerce, Régence de Tunis* (18) : 114-161.

MAUSS M., 1967 — *Manuel d'ethnographie*. Paris, Éditions Payot, Petite bibliothèque Payot, 102, 262 p.

MEAD M., 1963 — *Mœurs et sexualité en Océanie*. Paris, Plon, Presses Pocket, 3003, Terre humaine, 608 p.

Mémento de l'agronome, 1991 — Paris, ministère de la Coopération et du Développement, collection « Techniques rurales en Afrique », 1 635 p.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE, 1991 — *Analyse rétrospective du VIIe plan, Le palmier dattier*. Rép. tunisienne, 12 p.

MORIN E., 1977 — *La méthode*, T. I, *La Nature de la Nature*. Paris, Éd. du Seuil, 398 p.

MORIN E., WULF C., 1997 — *Planète : l'aventure inconnue*. Paris, Arte éd., Éd. Mille et une nuits, 47 p.

MOSCOVICI S., 1994 — *La société contre nature*. Paris, Éditions du Seuil, Points, Essais, vol. 289, 414 p.

MUNIER P., 1973 — *Le palmier-dattier*. Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, Coll. Techniques agricoles et Productions tropicales nº XXIV, 221 p.

NACIB Y., 1986 — *Cultures oasiennes, Essai d'histoire sociale de l'oasis de Bou-Saâda*. Paris, Publisud, Coll. Espaces méditerranéens, [55] pl., 505 p.

NESSON C., ROUVILLOIS-BRIGOL M., VALLET J., 1973 — *Oasis du Sahara algérien. Les oasis de l'Oued Righ*. Paris, Institut géographique national, Études de photo-interprétation, vol. 6, vii, 110 p.

ODUM E. P., 1959 — *Fundamentals of ecology*. Philadelphia, Saunders, 546 p.

OUHAJOU L., 1993 — *Étude des structures socio-spatiales du groupe cible*. Coopération Royaume du Maroc/RFA, Office régional de mise en valeur agricole de Ouarzazate, Proludraa, Rapport nº 10, 90 p.

OZENDA P., 1985 — *Flore du Sahara*. Paris, Éditions du CNRS, 16 pl., 622 p.

PÁLSSON G., 1994 — Enskilment at sea. *Man (Journal of the Royal Anthropological Institute)*, 29 (4) : 901-927.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 387

PÁLSSON G., 1996 — « Human-Environmental Relations : Orientalism, Paternalism and Communalism ». *In* Descola P., Pálsson G. (ed.) : *Nature and Society, Anthropological Perspectives*. London, New York, Routledge : 63-81.

PENET P., 1912 — *Tableau d'eau de Tozeur.* Régence de Tunis, Protectorat français, Direction générale de l'Intérieur.

PÉRENNES J. J., 1993 — *L'eau et les hommes au Maghreb, Contribution à une politique de l'eau en Méditerranée*. Paris, Karthala, Coll. Hommes et sociétés, 646 p.

PLIEZ O., 2000 — *Dynamiques urbaines et changements sociaux au Sahara. Le cas Libyen*. Thèse de doctorat en géographie, université d'Aix-en-Provence, Aix-en-Provence, 279 p.

POTTIER R., 1939 — *Initiation à la médecine et à la magie en Islam*. Paris, Fernand Sorlot, 122 p.

POTTIER R., 1945 — *Au pays du voile bleu*. Paris, Nouvelles éd. latines, Fernand Sorlot, 213 p.

Les produits algériens, Les dattes, s. d. [1922] — Alger, Imprimerie algérienne, Gouvernement général de l'Algérie, Direction des Territoires du Sud, 19 p.

PUIG N., 1995 — *Espaces, techniques et mécanisation de l'agriculture dans les palmeraies du Jérid (Tunisie), Pratiques et discours*. Rapport de stage, Cirad-Sar/Inrat, 35 p.

PUIG N., 1998 — *"Derrière le cimetière". Un lignage Awlâd Sîdî Abîd à Tozeu, Nouvelles civilités et dynamiques communautaires du Sud tunisien*. Th. doctorat nouv. régime en anthropologie option ethnologie, université de Provence Aix-Marseille I, Aix-en-Provence/Marseille, 453 p.

PUIG N., 2003 — *Bédouins sédentarisés et société citadine à Tozeur (Sud-Ouest tunisien)*. Paris, IRMC/Karthala, Hommes et Sociétés, 282 p.

PUJOL R., 1975 — « Définition d'un ethnoécosystème avec deux exemples : étude ethnozoobotanique des cardères (*Dipsacus* sp.) et interrelations homme-animal-truffe » *In* : *L'homme et l'animal*, 1er colloque d'ethnozoologie, juin 1975, Paris : 91-114.

QUÉZEL P., SANTA S., 1962 — *Nouvelle flore de l'Algérie et des régions désertiques méridionales, Tome I*. Paris, Éditions du CNRS, vol. 1, 565 p.

RAPPAPORT R. A., 1984 — *Pigs for ancestors : ritual in the ecology of a New Guinea people*. New Haven, Yale University Press, [16] pl., xviii, 501 p.

RAYNAUT C., 1981 — Outils agricoles de la région de Maradi (Niger). *Cahiers Orstom, sér. Sci. Hum*, XX (3-4): 606-626.

REBOUR H., 1968 — *Fruits méditerranéens autres que les agrumes*. Paris, la Maison rustique, vi, 330 p.

RÉTAILLÉ D., 1986 — Les oasis dans une géographie méridienne Sahara-Sahel. *Cahiers géographiques de Rouen* (26).

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 388

RHOUMA A., 1994 — *Le palmier dattier en Tunisie, I. Le patrimoine génétique*. Tunis, Arabesques, Inra Tunisie, Gridao France, Pnud/FAO, vol. 1, 254 p.

RICHTER M., 1995 — « Les oasis du Maghreb : typologie et problèmes agro-écologiques ». *In* : *Les oasis au Maghreb. Mise en valeur et développement.* Actes du séminaire Gabès, 4, 5 et 6 novembre 1994, Tunis, *Cahier du Ceres*, vol. 12 : 29-56.

RIVIÈRE C., 1995 — Le temps en Afrique noire. Concept, comput et gestion. *Anthropos* (90) : 365-376.

RIVIÈRE C., LECQ H., 1928 — *Traité pratique d'agriculture pour le nord de l'Afrique, Algérie - Tunisie - Maroc – Tripolitaine*. Paris, Soc. d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, vol. 1, 662 p.

ROGER A., 1991 — « Maîtres et protecteurs de la nature : contribution à la critique d'un prétendu "contrat naturel" ». *In* Roger A., Guéry F. (éd.) : *Maîtres et protecteurs de la nature*, Seyssel, Champ Vallon : 7-19.

ROLLAND G., 1898 — Les progrès récents de l'agriculture au Sahara. Extrait du *Bull. de la Soc. Nat. d'Agr. de Fr.* (juin 1898) : 15.

ROMEY A., 1992 — *Histoire, mémoire et sociétés. L'exemple de N'Goussa : oasis berbérophone du Sahara (Ouargla)*. Paris, L'Harmattan, Awal, 174 p.

SAADOU M., 1993 — Les plantes médicinales du Niger : premier supplément à l'enquête ethnobotanique de 1979. *Revue Méd. Pharm. Afr., ACCT-GRIPJ*, 7 (1) : 11-24.

SAID E. W., 1997 — *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Paris, Éditions du Seuil, La couleur des idées, 422 p.

SEBILLOTTE M., 1989 — « Digressions sur le risque en forme de dialogue [Postface] ». *In* Eldin M., Milleville P. (éd.) : *Le risque en agriculture*, Paris, Éditions de l'Orstom : 601-619.

SETHOM H., 1992 — *Pouvoir urbain et paysannerie en Tunisie. Qui sème le vent récolte la tempête*. Tunis, Cérès productions et Fondation nationale pour la Recherche scientifique, 393 p.

SGHAIER M., s. d. [1994] — « Les agrosystèmes de production oasiens en Tunisie. Fonctionnement, rôle et adaptation aux changements écologiques et socio-économiques ». *In* Tonneau J.-P., Rhouma A. (éd.) : *Agriculture oasienne : quelles recherches ?* Actes du séminaire franco-tunisien, 1-2 février 1994, Degache, Tunisie, Montpellier, Cirad : 85-99.

SIGAUT F., 1982 — Techniques et sociétés chez les cultivateurs de tubercules : quelques réflexions critiques. *JATBA*, XXIX (3-4) : 355-364.

SIGAUT F., 1984 — Essai d'identification des instruments à bras de travail du sol. *Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.*, 20, n° 3-4: 359-374.

SLIM H., BOU ALI S., LIERDEMAN J.-L., 1984 — *Note de synthèse sur le secteur agricole dans le Sud tunisien*. Commissariat général au développement agricole, Plan régional de développement du Sud, 79 p.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 389

TONNEAU J.-P., 1993 — *Rapport de mission du 17 au 30 novembre 1993. Projet de recherche pour le développement de l'agriculture d'oasis*. Gridao, Inrat.

TOUTAIN G., 1979 — *Éléments d'agronomie saharienne, de la recherche au développement*. Paris, Cellule des zones arides, Institut national de la recherche agronomique, Groupe de recherche et d'échanges technologiques, [5] pl., ix, 276 p.

TOUTAIN G., DOLLÉ V., FERRY M., 1990 — « Situation des systèmes oasiens en régions chaudes ». *In* Toutain G., Dollé V. (éd.) : *Les systèmes agricoles oasiens*. Actes du colloque de Tozeur (19-21 nov. 1988), Paris, CIHEAM : 7-18.

TRUFFAUT G., HAMPE P., 1957 — *Comment on soigne son jardin*. Versailles, Éditions des établissements et laboratoires Georges Truffaut, 543 p.

TUNISIE, MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE, 1985 — *Étude d'exécution de sauvegarde d'oasis dans le Jérid, Avant-projet, Oasis de Nefta*. Rapport d'étude, Direct. du génie rural, Centre national des études agricoles, Tesco, UIZITERNV, 110 p.

VERHAEGEN É. 1993 — « La logique conflictuelle du changement d'une agriculture traditionnelle, Cas de l'agriculture burundaise ». *In* : *Innovation et sociétés, Quelles agricultures ?, Quelles innovations ?* Actes du 14e séminaire d'économie rurale 13-16 sept. 1993, vol. I *(Dynamismes temporels de l'innovation),* Montpellier, Inra, Cirad, Orstom : 177-186.

VERLET B., 1958 — *Le Sahara*. Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, 766, 116 p.

VERMEL P., 1973 — *Écologie saharienne et pénétration de l'islam*. Thèse de 3e cycle, EPHE, Paris, 162 p.

VIDAL DE LA BLACHE P., 1921 — *Principes de géographie humaine*. Paris, Colin, 295 p.

WACKERMANN G., 1999 — « Tourisme ». *In* : *Encyclopædia universalis* version 5, Paris.

WACQUANT L. J. D., 1992 — « Introduction ». *In* Bourdieu P., Wacquant L. J. D. (éd.) : *Réponses, Pour une anthropologie réflexive*. Paris, Éd. du Seuil : 13-42.

WUTTMANN M., GONON T., THIERS C., 2000 — The Qanats of 'Ayn-Manâwîr (Kharga Oasis, Egypt). *Journal of Achaemenid studies and Researches*, 1 (1) : 11.

ZIMMERMAN F., s. d. [1994] — « Anthropologie et Histoire des sciences dans le monde indien ». *In* : *Annuaire, Comptes rendus des cours et conférences 1993-1994*. Paris, l'EHESS : 383-386.

Annexes

Annexe 1 : l'inventaire des plantes cultivées en oasis

Dans les tableaux suivants, est proposé l'inventaire des plantes cultivées en oasis au Jérid (en Tunisie) et au tassili n'Ajjer (en Algérie, Djanet, en particulier). Le nom français est suivi de son nom botanique (et entre parenthèses sa famille botanique), puis du nom vernaculaire utilisé au Jérid et celui enfin qui est utilisé à Djanet, tassili n'Ajjer. Le signe (–) signifie que la plante n'y est pas cultivée même si elle possède localement un nom (donné alors entre parenthèses). Cependant, pour qu'une plante soit présente dans le tableau, il faut qu'elle soit cultivée dans l'une au moins des régions. Entre crochets est donné le nom au pluriel si celui-ci diffère du singulier. Il est rappelé que ne sont présentés, en particulier pour le Jérid, que les noms vernaculaires locaux (et pas les noms arabes ou autres en usage dans le reste du pays). Il y a des risques, il est vrai, de confusions : par exemple, le concombre est dit en arabe et dans le nord de la Tunisie *khiyâr* ; à Djanet (où il n'existait sans doute pas de nom spécifique en tamahâq à cette plante), c'est ce mot arabe qui a été adopté, sous la forme usuelle pour les mots arabes, c'est-à-dire accolé de l'article et déformé (*el-khiar*), tandis qu'au Jérid un autre nom, *faggûs*, est utilisé localement.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 392

Étage en fruiticulture (arbres fruitiers)

		Jérid	tassili n'Ajjer
Abricotier	*Prunus armenica* (Rosaceae)	*bargûg* ou *meshmêsh*	*el-mishmesh*
Amandier	*Prunus amygdalus* (Rosaceae)	*lôza*	—
Bananier	*Musa x paradisiaca* (Musaceaea)	*mûza* ou *banân*	*el-banan*
Bigaradier	*Citrus aurantium* (Rutaceae)	*bigaradî ou rangî*	—
Cerisier	*Prunus avium* (Rosaceae)	*habb melûk*	—
Citronnier	*Citrus limon* (Rutaceae)	*shemmêm qârs* ou *qârs*	kars
Figuier	*Ficus carica* (Moraceae)	*karma [kram]*	*tazert*
Grenadier	*Punica granatum* (Punicaceae)	*rommâna*	*ar-rommân*
Jujubier	*Ziziphus jujuba* (Rhamnaceae)	*nabga*	—
Jujubier épine du Christ	*Ziziphus spina-christi* (Rhamnaceae)	—	*korna*
Mandarinier	*Citrus reticula* (Rutaceae)	*bordgên*	—
Mûrier blanc	*Morus alba* (Moraceae)	*tût*	—
Néflier (du Japon)	*Eriobotrya japonica* (Rosaceae)	—	*azeghklo*
Olivier	*Olea europea* (Oleaceae)	*zeîtûn*	*tezitunt*
Oranger (doux)	*Citrus sinensis* (Rutaceae)	*shemmêm* ou *bordgên*	*tshina*
Pêcher	*Prunus persican* (Rosaceae)	*khûkh*	*el-khukh*
Poirier	*Pyrus communis* (Rosaceae)	*enzâs*	—
Pommier	*Malus domestica* (Rosaceae)	*tuffâh*	*et-tuffâh*
Prunier	*Prunus* sp. (Rosaceae)	*°awîna*	—
Vigne	*Vitis vinifera* (Ampulidaceae)	*°ineb*	*az-zebîb*

Autres ligneux

		Jérid	tassili n'Ajjer
Acacia nilotique	*Acacia scorpioïdes* ssp. *nilotica* (Mimosaceae)	—	*tadjaght*
Cotonnier	*Gossypium herbaceum* (Malvaceae)	*qoton*	*tabdughk*
Cyprès d'Italie	*Cupressus sempervirens* (Cupressaceae)	terme non relevé	*senubagh*
Éthel	*Tamarix aphylla (= T. articulata)* (Tamaricaceae)	–	*tabarakat*
Eucalyptus	*Eucalyptus globulus* (Myrtaceae)	*kalatûs*	*safsaf*
Filao, casuarina	*Casuarina equisetifolia* (Casuarinaceae)	*safsâf*	—
Henné	*Lawsonia inermis* (Lythraceae)	*henna*	*anela*
Lilas des Indes	*Melia azedarach* (Meliaceae)	terme non relevé	—
Tamaris	*Tamarix* sp. (Tamaricaceae)	*tarf*	—

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 393

Étage des herbacées

Herbacées maraîchères

		Jérid	tassili n'Ajjer
Ail	*Allium sativum* (Liliaceae)	*thûm*	*teshkart*
Arachide	*Arachis hypogaea* (Fabaceae)	— *(kôwkôw)*	*el-kowkow*
Aubergine	*Solanum melongena* (Solanaceae)	*denjel*	—
Blette, bette, poirée	*Beta vulgaris* (Chenopodiaceae)	*silq*	—
Carotte	*Daucus carota* (Apiaceae)	*sfennêria*	*(i)zrudi [t(u)zrudit]*
Céleri	*Apium graveolens* var. *dulce* (Apiaceae)	—	*el-bisbas*
Céleri	*Apium graveolens* var. *secalinum* (Apiaceae)	*krâfs*	—
Chou pommé	*Brassica oleracea* var. *capitata* (Brassicaceae)	*krom*	terme non relevé
Citrouille, potiron	*Cucurbita maxima* (Cucurbitacea)	*kabû* ou *kabûya*	*kabiua*
Concombre	*Cucumis sativus* (Cucurbitacea)	*faggûs*	*el-khiar*
Corette potagère) (mauve des juifs)	*Corchorus olitorius* (Tiliaceae)	*kablû* (ou *mlôkhîya* en poudre)	—
Coriandre	*Coriandrum sativum* (Apiaceae)	*têbel*	—
Courge éponge, c. torchon, luffa	*Luffa ægyptiaca* (Cucurbitacea)	—	kayasa
Courgette	*Cucurbita pepo* (Cucurbitacea)	*bushok(a)* (Tozeur) ou *bû<u>t</u>ozîna* (Degache, Nefta)	—
Épinard	*Spinacia oleracea* (Chenopodiaceae)	*sebnâkh*	—
Fenugrec	*Trigonella fœnum-grecum* (Fabaceae)	*helba* ou *hilba*	—
Fève	*Faba vulgaris* var. *major* (Fabaceae)	*fûl*	*ibabawen*
Gombo	*Hibiscus esculentus* (Malvaceae)	*ganâûya*	*meloghia*
Gourde, calebasse	*Lagenaria siceraria* (Cucurbitacea)	—	*tetakalt*
Haricot	*Phaseolus vulgaris* var. *nana* (Fabaceae)	—	*tadelaghk*
Laitue romaine	*Lactuca sativa* var. *longifolia* (Asteraceae)	*khas* ou *slâ<u>t</u>a*	*shlata*
Lentille	*Ervum lens* (Fabaceae)	—	*laghadis*
Margose	*Momordica balsamina* (Curcubitaceae)	—	*<u>t</u>etikaralt*
Melon	*Cucumis melo* (Cucurbitacea)	*be<u>tt</u>îkh*	*akasaiu* ou *el-bettikh* ou *el-mekhum*
Menthe	*Mentha* sp. (Lamiaceae)	*na°nâ°* ou *habak*	*na°na°*
Menthe pouliot	*Mentha pulegium* (Lamiaceae)	*flêyû* ou *flêyû rodran*	—
Navet (blanc)	*Brassica rapa* ssp. (Brassicaceae)	*khardel*	—
Navet (rouge)	*Brassica rapa* ssp. (Brassicaceae)	*lift*	—

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 394

Herbacées maraîchères (suite)

		Jérid	tassili n'Ajjer
Oignon	*Allium cepa* (Liliaceae)	*bsal*	*ifeleli [ifelelan]*
Pastèque	*Citrullus vulgaris* (Cucurbitacea)	*dellâ°*	*telejest*
Patate douce	*Ipomea batata* (Convolvulaceae)	—	*donkeli*
Persil	*Petroselinum crispum* var. *foliosum* (Apiaceae)	*ma°dnûs*	—
Petit-pois	*Pisum sativum* var. *vulgare* (Fabaceae)	*jelbêna*	*demshi*
Piment	*Capsicum frutescens* (Solanaceae)	*felfel* (ou *hârr à* Nefta, à El-Hamma)	*shetta*
Pomme de terre	*Solanum tuberosum* (Solanaceae)	*batâtâ*	*— (batata)*
Pourpier	*Portulaca oleracea* (Portulacaceae)	*bortleg*	—
Radis	*Raphanus sativus* var. *sativus (radicula)* (Brassicaceae)	*fijûl*	—
Tabac	*Nicotiana rustica* (Solanaceae)	—	*tabak*
Tomate	*Lycopersicum esculentum* (Solanaceae)	*tomâtom*	*at-tomatom*
Tournesol	*Helianthus annuus* (Asteraceae)	*qlûb ou zerrê°a*	—

Herbacées fourragères

		Jérid	tassili n'Ajjer
Avoine	*Avena* sp. (Poaceae)	*gusiba*	—
Canne de Provence	*Arundo donax* (Poaceae)	*— (qsaba)*	*almis*
Courge fourragère	*Cucurbita* sp. (Cucurbitacea)	*bela°*	—
Luzerne	*Medicago sativa* (Fabaceae)	*fassa*	*el-qadeb*
Orge en vert	*Hordeum vulgare* (Poaceae)	*gisil* ou *she°îr* (grains)	voir céréale
Sorgho	*Sorghum bicolor* (Poaceae)	*dra°*	—

Herbacées céréalières

		Jérid	tassili n'Ajjer
Blé	*Triticum* sp. (Poaceae)	*— (gamah)*	*ert*
Maïs	*Zea mays* var. *saccharata* (Poaceae)	*mastûra*	*dawa* ou *dawa masar*
Orge	Hordeum vulgare (Poaceae)	voir fourrage	timzen
Petit mil	*Panicum miliaceum* (Poaceae)	—	*ineli ou enele [idabideberen]*
Sorgho	*Sorghum bicolor* (Poaceae)	voir fourrage	terme non relevé

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 395

Annexe 2 : l'inventaire des animaux d'élevage en oasis

		Jérid	tassili n'Ajjer
Chèvre	*Capra hircus*	*ma°za [ma°îz]*	*teghse [wili]*
Bouc		*°atrûs*	*ajulagh*
Chevrette		*jeda [jedât]*	*teghe(i)det*
Chevreau		*jedî [jidiyên]*	*ere(i)t*
Chevrette/+ 6 mois		*bershniya [brîshînêt]*	
Chevreau/+ 6 mois		*bershnî [brêshin]*	
Mouton	*Ovis longipes*	—	*tikarwaten*
Mouton	*Ovis aries*	*na°aja [na°âj]*	*tagelbit [tijilbiwen]*
Brebis		*na°aja [na°âj]*	*teale*
Bélier		*kabesh [ekbêsh]*	*ekrar [akraren]*
Agneau		*°allûsh [°alâlish]* *kharûf [kherfên]*	*akarwat [ekarwaten]*
Agnelle		*°allûsha [°allûshêt]*	
Agneau/+ 6 mois		*berkûs [barâkis]*	
Agnelle/+ 6 mois		*berkûsa [berkûsêt]*	
Vache	*Bos taurus*	*bagra [bgar]* *bagra [bagarât]*	— *(tisut)*
Taureau		*tôr ou thôr [athwâr]* *thôr [thîrên]*	—
Génisse		*gendûza* [gendûzêt]	—
Taurillon		*gandûz [ganâdiz]*	—
Veau		*°ajel [°ajûl]*	—
Velle		*°ajla [°ajûl] ou elkha [elakhî]* (à Dghoumes)	—
Cheval	*Equus caballus*	*hasân [hsona]*	—
Jument		*farsa [farsât]*	
Âne	*Equus asinus*	*bihîm [behêym]*	*ejiot [ijiodan]*
Mulet	*[E. asinus x E. caballus]*	*baghal [abghâl]*	—
Mule		*baghla [baghlêt]*	—
Dromadaire	*Camelus dromedarius*	*jmel [jmaêl]*	amis
Dromadaire femelle		*nêga [niêg]*	*talemt*
Lapin	*Lepus* sp.	*arnab*	*temarwelt [timaghwalen]*
Poule	*Gallus* sp.	*djêja [djêj]*	*yekehit [ikahan]*
Coq		*serdûk*	*ekehi*
Canard		*jermâna*	—

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 396

Annexe 3 : les levés des plans de jardins

Les plans de jardins proposés dans le texte sont ceux d'une partie des exploitations de l'échantillon de référence technico-économique. Ces références sont issues d'un travail de suivi que j'ai effectué tout au long d'une saison agricole sur des exploitations de sept palmeraies oasiennes du Jérid. Les treize plans de jardins donnent l'organisation interne des planches de cultures, du réseau d'irrigation et de drains ainsi que les chemins et la disposition des palmiers et arbres fruitiers.

Le relevé est scrupuleux tant pour les dimensions (surfaces, distances) que pour l'organisation des planches de cultures, des seguias et l'emplacement du matériel végétal. Toutefois, pour des raisons d'ordre technique, la strate des arbres fruitiers (autres que les dattiers) n'a pu être placée sur certains plans : cette absence est alors précisée sur le plan. Par ailleurs, il peut exister de légères variations entre le nombre de dattiers ou fruitiers données dans le texte (issu d'un comptage en début de suivi) et leur nombre représenté sur les plans de jardins (qui date de la fin de l'année de suivi).

Sont distingués les seguias normales des seguias cimentées, les drains normaux des drains cimentés, les bâtiments du jardin normaux et ceux cimentés (en dur, en général aggloméré). Sont aussi distingués les palmiers dattiers productifs, les non productifs et les arbres fruitiers. Enfin, les motifs remplissant les planches de cultures permettent de distinguer les planches en culture l'été (1995), celles en culture l'hiver (1995-1996) et celles en culture l'été (1995) et l'hiver (1995-1996).

Annexe 4 : les stupéfiants des oasis

Pour le Jérid tunisien, j'ai abondamment évoqué dans cet ouvrage le *qêshem* (ou *qâshem*) qui est du *lêgmî* fermenté, c'est-à-dire la sève d'un dattier étêté (à Siwa en Égypte berbérophone, on utilise le mot *leqbî* pour désigner cette boisson fermentée). Il s'agit d'une boisson à usage socialisant, mais consommée uniquement au sein des jardins et le soir. Certes des fonctionnaires ou des commerçants peuvent participer à ces réunions masculines, élargissant le champs des sociabili-

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 397

La récolte de la sève du palmier. Avril 1995, Degache (Tunisie). Cet agriculteur monte chaque jour vérifier l'écoulement de la sève du palmier qu'il a étêté et donc sacrifié à la production de *lêgmî*.

tés des jardiniers, mais elles ne concernent que très peu les plus jeunes (sauf quand ce sont des *besnêsa* qui veulent faire découvrir « l'authenticité » de leur terroir, de nuit, à de jolies touristes). Pour le reste, les jeunes consomment de plus en plus d'alcool (désœuvrement, chômage) et surtout du vin (principalement la marque-phare et bon marché, le « Mornag », qui est devenu presque synonyme de « vin »). La bière (la « Stella ») est également consommée. Dans les oasis tunisiennes, quelques débits officiels en vendent ainsi que quelques bars d'hôtel, dont l'un, très décati et donc populaire par sa fréquentation, en centre-ville de Tozeur. Mais ces alcools commerciaux et non locaux sont plus marqués du sceau de la réprobation dans les discours que le très local *qêshem*, produit du travail des jardins des palmeraies ; ils ne sont pas consommés non plus dans le même esprit.

À Djanet, en Algérie, pour éviter de tomber en transe lors des soirées musicales, on prenait des excitants comme cette sève de dattier fermentée. Cet alcool s'obtenait en perçant un trou circulaire dans le tronc du palmier et en récupérant la sève qui s'en écoulait. Mais cette prise d'alcool ne se fait plus depuis « au moins dix ans », car, selon certains,

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 398

l'extraction de la sève du palmier dattier était mauvaise pour la plante. Un autre cultivateur reconnaît avoir produit de cet alcool dont il appréciait le goût, mais il ne pense pas que cela eût une quelconque répercussion sur la santé du palmier et « ignore » pourquoi cela ne se fait plus. La vente d'alcool est tout à fait légale mais le produit totalement introuvable à l'achat sur Djanet, et bien qu'il existe un trafic d'alcool acheté aux touristes de passage (quand il y en avait), peu avoueront en consommer.

Un autre stupéfiant important est le cannabis (*Cannabis sativa*, Cannabinaceae). Le cannabis, on le dit au Jérid *takrûrî*, mais aussi *za<u>t</u>la* ou *<u>h</u>ashîsh*. Jean DUVIGNAUD (1994 a) donne une bonne description de son usage dans l'oasis de Chébika, administrativement située dans le gouvernorat du Jérid. L'usage du cannabis a été sévèrement prohibé depuis l'Indépendance (1956) par le président Bourguiba qui aurait accusé les Européens coloniaux d'en avoir développé la culture afin « d'endormir le peuple ». Les souvenirs nostalgiques de vieux jardiniers demeurent au Jérid. Il semble que la plupart des jardins en possédait au moins quelques pieds dans un coin pour la consommation personnelle, ce qui ne semble plus du tout être le cas aujourd'hui. Certains jardiniers pensent que sa culture n'a pas perduré au-delà de 1960. Il y a eu beaucoup de mécontentement lors de sa prohibition : « avant on fumait gratuit, maintenant on achète des cigarettes avec l'argent ». On fumait le cannabis en cigarettes (*gâro*) et ou dans de petites pipes (*sebsî*) au fourneau en argile (*<u>t</u>în*) et au tuyau en canne (*Arundo donax*, Poaceae, au Jérid *q<u>s</u>aba*). À Djanet, il semble que sa consommation soit très marginale et récente, et importée du Niger. On en cultive depuis peu quelques pieds, clandestinement. La situation est tout autre au Maroc, bien que peu en soit cultivé à proprement parler dans les oasis : les régions montagneuses du Rif au nord ont trouvé là leur spécialité.

Au titre des plantes stupéfiantes en usage au Jérid, on comptera aussi la datura stramoine (*Datura stramonium*, Solanaceae) qui est dite *<u>h</u>ashîsh fedda,* de herbe (*<u>h</u>ashîsh*) et asthme (*fedda*), affection pour laquelle il est connu que cette plante possède des vertus curatives. Ce fut aussi un succédané au cannabis lors de son bannissement. Comme narcotique, on consommait ses graines en infusion dans le thé ou l'on fumait ses fleurs. Sa culture n'existe plus aujourd'hui, même si elle n'a pas été l'objet d'une mesure d'interdiction. On en trouve toujours quelques pieds spontanés ici ou là dans les jardins. À Djanet, cette plante ne semble pas utilisée aujourd'hui, elle est nommée par les Kel Ajjer, *rakhama* ou *boghzak*. Certains affirment qu'absorber du datura peut rendre fort et gros, mais tout aussi sûrement fou. Son

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 399

usage n'est pas très clair, il semblerait toutefois qu'elle entre dans la composition de certaines préparations médicamenteuses *isfaran* (pluriel de *asafar*).

Une dernière plante classée comme stupéfiant est le pavot (*Papaver somniferum*, Papaveraceae). Elle est nommée à Tozeur comme *khash-khâsh* (en rapport au bruit que font les graines quand on secoue le fruit sec), à l'usage local inconnu, sinon que les femmes en utilisaient dans les *˚abûd* pour grossir. On en cultivait en cachette, dit-on, avant l'Indépendance.

Annexe 5 : les mesures en usage au Jérid

Les jardins d'oasis du Jérid sont-ils rentables ? La question serait pertinente si le contexte oasien amenait les jardiniers jéridi à exprimer la notion de rendement (voir « Le rendement et le jardin : une incompatibilité localisée ? » p. 353). C'est une question encore différente de traiter de la production. Les jardins produisent ; on peut même avancer que les jardins d'oasis ont une structure favorable à l'optimisation du litre d'eau pour ne considérer que ce critère, de manière certes

Vente de bottes de fourrage au marché. Octobre 1995, Tozeur (Tunisie), marché du centre-ville. Les jardiniers viennent vendre, souvent eux-mêmes, des légumes et des bottes de mauvaises herbes coupées au jardin (celles qu'ils ont en surplus s'ils ont eux-mêmes un élevage).

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 400

très limitative (voir « L'usage de l'eau : le mystère de la valorisation du litre d'eau » p. 236). Ces jardins produisent, les cultivateurs récoltent les fruits de leur travail. Une partie est destinée au marché (*sûq*), l'autre à la consommation familiale ou aux dons divers. Mais quelles que soient la destination et la distribution de la production, le jardinier est amené à la mesurer. On distingue aujourd'hui au Jérid trois catégories de mesures en usage : les mesures pondérale, volumétrique et unitaire.

La mesure pondérale

L'unité utilisée est celle du système universel, le kilogramme (*kîlo*) ou son millième, le gramme (*gram*). Elle est appliquée à beaucoup de fruits et légumes (tomate, piment…) qui ne peuvent être comptabilisés en bottes. On peut observer aujourd'hui la conquête de cette unité sur les marchés au détriment de la mesure volumétrique. On nomme *kantâr* l'unité valant 100 kg (le quintal).

La mesure volumétrique

Son usage semble en effet régresser, elle demeure toutefois d'un usage courant surtout dans la distribution des produits agricoles en circuits informels. Au marché du centre-ville, les commerçants agréés — les grossistes qui écoulent les produits des jardiniers avec une marge fixe, les *habbât* — vendent les fruits et légumes, mais à l'écart, de petits cultivateurs écoulent également leur production, trop faible pour intéresser le grossiste. Ces petits revendeurs vendent leurs fruits principalement au volume. C'est le cas également des petits échanges commerciaux effectués dans le jardin. Les trois grands standards admis localement sont le *guffa*, le *gâjo* et la *gelba*. Le *guffa* (le mot français « couffin » vient du mot arabe) est un panier tressé en folioles (*sa˚f*) de palme de dattier et muni d'une anse souple en fibrillum (*lîf*) du même palmier. Il s'agit d'une vannerie spiralée dont la tresse est de type « 2 pris 2 sautés » selon la terminologie de LEROI-GOURHAN (1971). Le *guffa* est une unité de capacité d'environ 3,5 litres et mesure surtout les dattes (variétés communes) et les fruits comme les abricots ou les figues. Il semble qu'à Zagora (Maroc), les dattes ne sont même jamais vendues au kilo, mais uniquement en *abra*, mesure volumétrique d'environ 16 ou 17 kg. Le *gâjo* (du français « cageot ») est une caisse en plastique (souvent jaune) utilisée par les petites industries de conditionnement de dattes de la région et les exploitations d'État (la Sodad).

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 401

Le *gâjo* est essentiellement l'unité de mesure des dattes immatures (*belah*) destinées à l'alimentation des animaux (chèvres surtout). Le *gâjo* de *belah* équivaut à une masse de 25 à 30 kg pour 1 dinar tunisien. Son emploi comme mesure n'est pas son unique usage : il est fixé sur le porte-bagages des motocyclettes et des bicyclettes (surtout des jardiniers) pour le transport d'outils ou de petites récoltes.

Enfin, la *gelba* est une mesure que l'on retrouve dans plusieurs localités de Tunisie, mais dont le volume en litres varie beaucoup (du simple au quadruple). Au Jérid, la *gelba* vaut deux décalitres (cela semble identique au Nefzaoua) et correspond à quatre *rbo°* (en fait, ce terme signifie « quart », c'est-à-dire la traduction de son fractionnement, mais en tant que mesure c'est toujours le « quart de *gelba* »). Un *rbo°*, dit parfois aussi *luha*, et que l'on dit à Degache égaler une *saa°*, vaut donc un demi-décalitre. Il est matérialisé par un récipient métallique et cylindrique muni d'une anse. On l'utilise pour les mesures par exemple d'orge, de graines et d'olive (dans ce cas, un *rbo°* vaut 2,5 à 3 kg et une *gelba* peut valoir 5 DT). Pour la mesure des dattes, on dit que l'on préférait autrefois l'unité *rbo°* (dite alors *luha*) à la *gelba*. Une autre unité est le *gifiz*, qui n'a pas d'objet support, et qui équivaut à 8 *rbo°* ou *luha*. Ce qui voudrait dire, si la *luha* correspond bien à un *rbo°*, que le *gifiz* équivaut à 2 *gelba* et donc à une capacité de 40 litres. À noter enfin, une mesure volumétrique particulière aux semences, la boîte métallique de la marque Nestlé (de 250 g de lait concentré), couramment employée chez les grainetiers. Les agriculteurs font les correspondances suivantes : 1 *rbo°* vaut 16 boîtes de Nestlé, c'est-à-dire qu'une *gelba* vaut 64 boîtes Nestlé. Ces boîtes sont aujourd'hui utilisées aussi et surtout entre cultivateurs (par exemple, pour le gombo, les carottes…).

La mesure unitaire

La mesure unitaire procède par décompte d'unités, mais n'en est pas moins une forme de mesure puisqu'elle permet au jardinier par exemple une gestion comptable (approximative) des récoltes et des ventes par surface ou par pied. La plus simple est un décompte des objets élémentaires comme les régimes de dattes (*°arjûn*). On compte aussi des unités de lots de deux ou trois ou quatre selon le produit concerné : ainsi, un jardinier qui achète des figues pour polliniser ses figuiers les achètera (à un autre jardinier) par lots de quatre figues à la fois — le figuier domestique. *Ficus carica* (Moracaeae) a une biologie

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 402

complexe, sa reproduction (pollinisation, fécondation) passant par une symbiose avec les *Blastophaga*, hyménoptères fécondateurs, ce qui requiert pour des pieds isolés l'apport de figues porteuses de cet insecte. Il n'existe pas de règle mais des constantes par type de produit. Plus complexe est l'unité de la botte, qui se dit *hazma* pour celles de fourrages et *rabta* pour celles de légumes. Sa traduction en unité de masse internationale est malaisée, car elle est infiniment variable. Non seulement les bottes de luzerne, d'herbe, de carottes ou de persil n'ont pas la même traduction en grammes ou kilogrammes (variation interspécifique), mais pour une même plante, la valeur pondérale varie géographiquement d'une palmeraie à une autre (variation intraspécifique spatiale) et dans le temps dans une même palmeraie (variation intraspécifique temporelle), notamment selon la loi de l'offre et de la demande du marché local. Ainsi, un cultivateur augmentera le poids de ses bottes pour parvenir à les écouler (à prix inchangé) auprès des revendeurs détaillants (*habbât*) du marché. En outre, le prix varie lui-même selon les saisons et les marchés. Ainsi, il est reconnu que les souks de Nefta présentent globalement des prix inférieurs à ceux proposés à Tozeur (à 25 kilomètres de là), en particulier parce que la population détachée de la terre (fonctionnaires, commerçants…) est plus importante dans la « capitale » du gouvernorat du Jérid. De même entre Tozeur et El-Hamma, un exemple seulement : à la mi-juin (1995), les prix des tomates y étaient respectivement de 0,500 contre 0,250 DT/kg.

Il faut donc se contenter d'ordres de grandeur. Est donné ci-dessous le poids des bottes que l'on trouve au marché. Les bottes autoconsommées ne sont plus du même ordre de grandeur, mais deux, trois, voire quatre fois plus grosses. L'agriculteur les déclare pourtant sous la même désignation, *rabta*, la botte. Les ordres de prix sont ceux proposés aux clients (au Jérid). Mais, pour une botte vendue 100 millimes (0,100 DT), l'agriculteur l'aura vendue lui-même au commerçant à 80 millimes (0,080 DT).

blette : la botte vendue pèse en général 500 g pour 0,100 DT
céleri (variété petite) : comme le persil
corette : la botte vendue pèse en général 8 kg pour 1 DT
luzerne : la botte vendue pèse souvent 2,5 kg pour en moyenne 0,090 DT/kg
menthe : la botte vendue pèse en général 150 g pour 0,100 DT
persil : la botte vendue pèse en général 150 g pour 0,100 DT
radis : la botte vendue pèse en général 300 g pour 0,100 DT

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 403

salade : la botte vendue pèse en général 400 g pour 0,100 DT
abricot : le kilo vendu vaut en général 0,150 DT
citron : le kilo vendu vaut en général 0,500 DT
datte (commune) : le kilo vendu vaut selon le cultivar entre 0,200 et 0,600 DT
datte (deglet nour) : le kilo vendu vaut en général entre 1 et 1,300 DT
figue : le kilo vendu vaut en général 0,500 DT
grenade : le kilo vendu vaut en général 0,100 DT

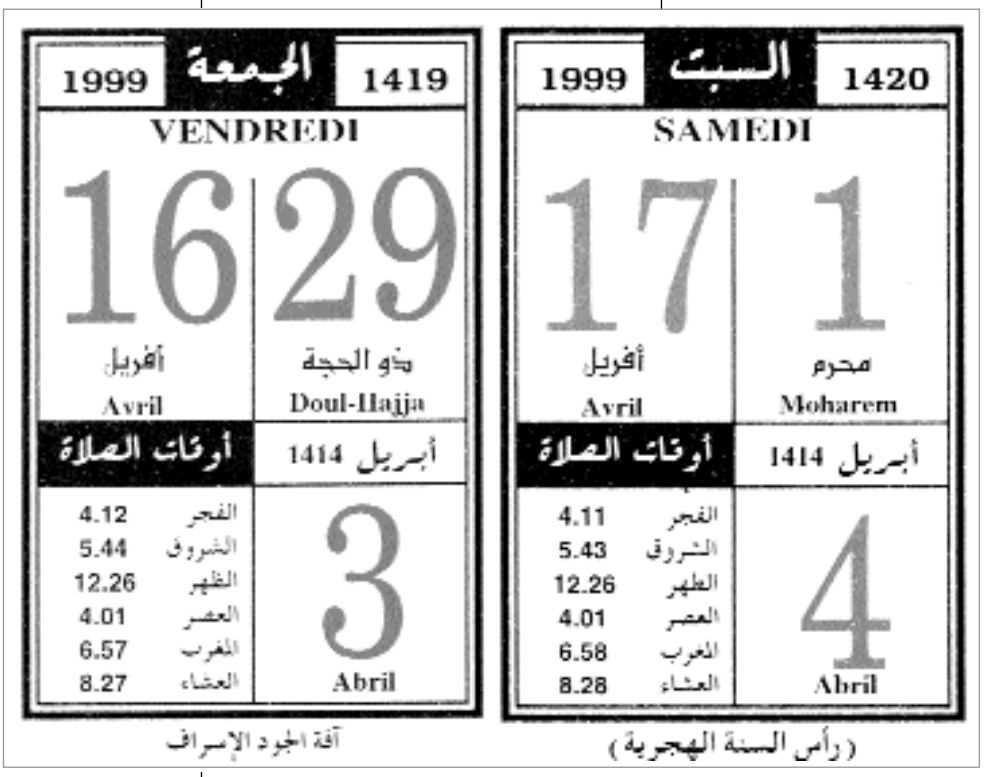
Annexe 6 : les calendriers en usage au Jérid

Dans les pages consacrées aux temps du Jérid, la coexistence de diverses temporalités locales qui se vivent et se pensent certainement en rythmes multiples a été mise en évidence, des rythmes entremêlés qui ne s'excluent pas mutuellement. Le plus évocateur à ce niveau est la coexistence de divers calendriers. Le calendrier officiel et universel (le grégorien) n'a pas supplanté les précédents en se généralisant avec la colonisation, il n'a su que se surimprimer aux autres. S'agissant du Maghreb, on ne s'étonnera pas d'avoir aujourd'hui au Jérid les deux calendriers grégorien et musulman (de l'hégire). Ces deux calendriers ne se correspondent pas (sinon par un calcul), car le premier tourne sur des mois solaires, *shuhûr shemsîya* (de *shahr*, mois et *shems*, soleil) et l'autre sur des mois lunaires (son année est plus courte), *shuhûr qamarîya* (de *shahr*, mois et *qamar*, lune).

Précisons que l'année musulmane (ou de l'hégire) diffère de l'universelle en ce qu'elle est composée de 12 mois lunaires. L'hégire (de l'arabe *hijra*, fuite, exil) est l'ère de l'islam, qui débute en 622 de l'ère chrétienne, date à laquelle le prophète Mohammed s'enfuit de La Mecque à Médine. Le calendrier chrétien (l'origine en est le Christ) actuellement en usage exclusif en Europe par exemple possède une base solaire, ce qui le fait coïncider avec les saisons (le mois de mai s'écoule toujours au printemps, par exemple), tandis que celui de l'islam se fonde sur les lunaisons (et il y a alors rotation de l'année par rapport aux saisons). La tradition coranique semble dire que c'est le Prophète qui inaugure ce décalage par rapport aux saisons. La sourate IX, versets 36-37, dit « Oui, le nombre de mois, pour Dieu, est de douze mois inscrits dans le Livre de Dieu […]. Le mois intercalaire n'est qu'un surcroît d'infidélité […] ». Ce qui est évoqué et remis en cause est le mois intercalaire que les Juifs ajoutaient pour rétablir périodiquement la concordance entre l'année solaire (365 jours) et l'année lunaire (354 jours).

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 404

Fig. 45 – Reproduction de deux pages du calendrier de 1999.



C'est le cas également à Djanet : le calendrier universel basé sur le soleil (*tafuk*) et un calendrier musulman basé sur la lune (*ayor*). En fait de calendrier musulman, il s'agit bien d'un rythme lunaire, mais contrairement à l'usage général en islam, ce sont des mots tamahâq qui dénomment les mois. Ainsi en est-il de *talit satafet* (mois noir, dangereux par la présence des *kel isuf*, équivalents des *jnûn* arabes), *talit talghat* (mois jaune, couleur positive, mois de naissance du Prophète), ou encore *tag azum* (précédant *azum*), *azum* (ramadan), *tesese* (boire) ou *tetete* (manger) [en contraste avec l'ascèse d'*azum*, et qui commence avec la fête *amud wen tesese* ou *amud wen tetete*, soit en arabe *˚aid sghaier*], *djermuden*, mois entre les deux fêtes, c'est-à-dire avant la fête *amud wan tafaske* (fête du sacrifice, soit en arabe *˚aid el-kabîr*, où l'on égorge le mouton), etc. Le « vrai calendrier » musulman (avec mots arabes algériens) est également aujourd'hui en usage parallèle.

En Tunisie, tous les documents officiels sont aujourd'hui datés de la façon internationale, le calendrier musulman se trouve réduit au seul

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 405

domaine religieux (particulièrement pour le Ramadan et le *˚aïd el-kebîr*, les deux grands moments de l'année religieuse). Pendant longtemps, et au moins jusqu'à l'indépendance du protectorat, les datations des actes administratifs du gouvernement tunisien devaient comporter la référence à ces deux calendriers. Toutefois, les jardiniers des oasis du Jérid ne maîtrisent parfaitement aucun de ceux-ci et le glissement de l'un à l'autre s'en trouve même facilité. Un troisième calendrier ajoute à la confusion : le calendrier julien. Il s'agit du plus ancien et il renvoie sans doute à l'occupation romaine de l'Afrique du Nord. Néanmoins, il est en usage dans beaucoup de campagnes maghrébines et est le plus familier des cultivateurs jéridis, semble-t-il. Au cours de mes enquêtes dans les jardins, j'ai rarement entendu de jardiniers référer à tel ou tel calendrier pour la détermination précise des mois, mais quand ce fut le cas, c'était avec une très nette préférence pour le calendrier julien (quant aux noms d'années, ils ne semblent pas servir beaucoup au quotidien, quel que soit le calendrier). Le calendrier julien a été créé en l'an 708 de Rome, par Jules César qui voulut mettre le calendrier romain de douze mois lunaires en accord avec le cours du Soleil ; on pensait l'année alors durer exactement 365 jours 1/4. Ce calendrier est en retard aujourd'hui de treize jours sur le grégorien ; les noms des mois (de racines latines) ressemblent fortement à ceux du grégorien, ce qui n'a rien d'étonnant puisque ce dernier en est issu. Cependant, on le dénomme aussi curieusement *hadjimi* ou persan au Jérid. Le calendrier en illustration (fig. 45) se trouve très couramment dans la région. La première date en haut à gauche est donnée selon le calendrier grégorien, la deuxième en haut à droite selon le calendrier de l'hégire, et la troisième en bas à droite selon le calendrier julien (en bas à gauche sont les heures des cinq prières musulmanes de la journée).

L'énumération des mois de ce calendrier par un jardinier (lorsqu'il est connu) s'associe dans le discours aux conditions météorologiques et aux activités agricoles.

âyunar (janvier) : au début *nar*, très froid, à la fin *nuar*, les fleurs poussent, le temps change ;

furâr (février) : le jour et la nuit sont de taille identique, c'est le temps de fécondation ;

mârs (mars) : c'est le moment des oiseaux (*izeft*), car c'est le moment où l'on plante les graines ; si la pluie tombe, c'est bien pour les plantes, « *mârs*, c'est l'or pur » (la pluie est de l'or) ;

âbril (avril) : si la pluie tombe en avril à la place de mars, toutes les plantes poussent (c'est-à-dire même le *hashîsh*) ;

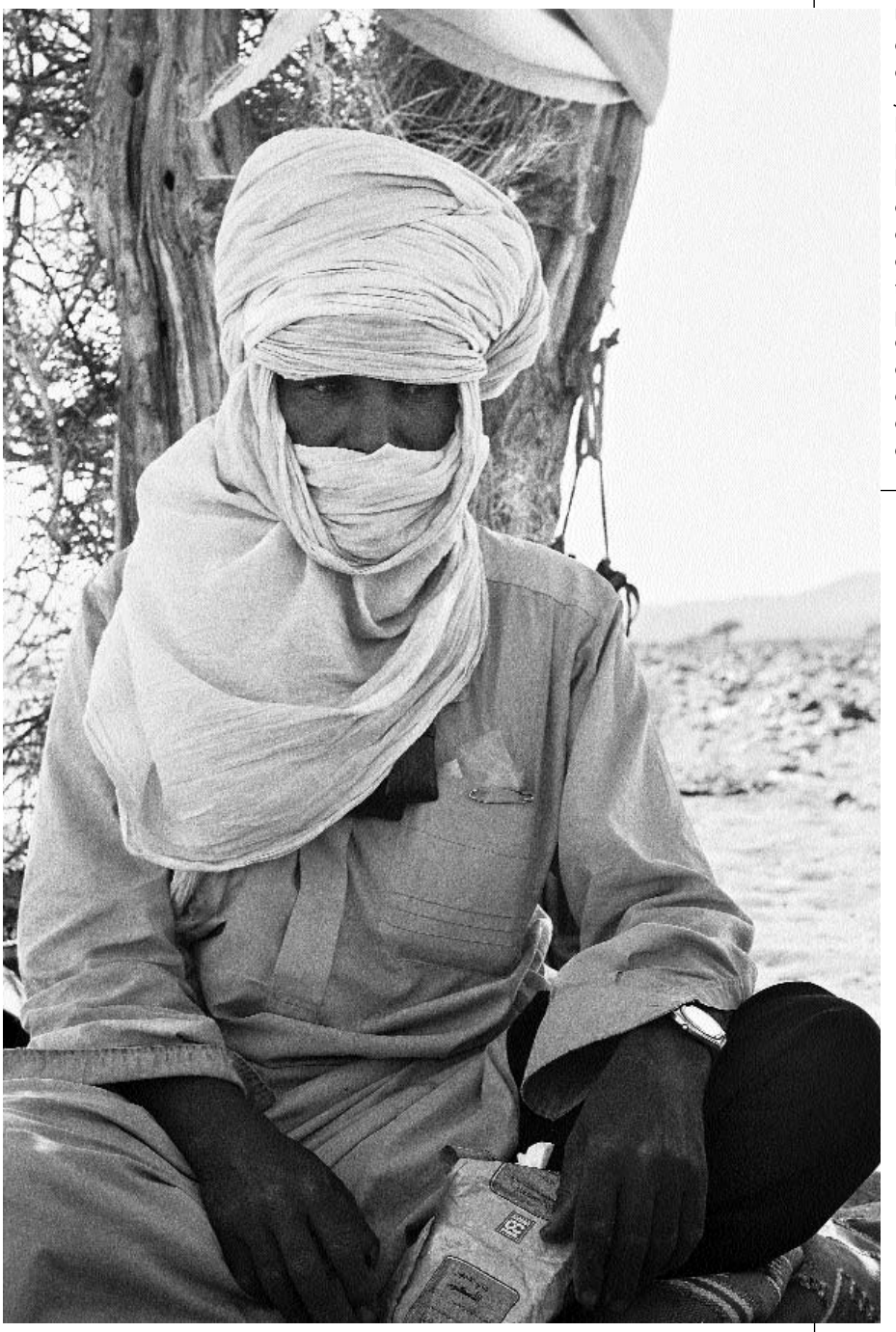
*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 406

mây (mai) : le mois de mai appelle les agriculteurs pour couper le blé ou l'orge (pour Métlaoui ou Gafsa) ; en ce mois, les agriculteurs savent si les plantes (sauf le palmier) vont donner une bonne récolte ou non, et s'il faut donner de l'eau ;
yunâr (juin), *yuliû* (juillet) : durant ces deux mois, les agriculteurs savent si la récolte de dattes sera en avance ou tardive ; si la pluie tombe quand les dattes sont vertes, pas de problème, il y a problème si la pluie tombe les trois mois suivants ;
rusht (août), *ishtamber* (septembre), *oktûber* (octobre) : durant ces trois mois, donc, les agriculteurs craignent pour la récolte de dattes ;
nuvamber (novembre), *dodjamber* (décembre) : durant ces deux mois, rien de particulier, les dattes sont mûres et c'est le temps de la (dernière) récolte.

Annexe 7 : le mauvais œil

Pour le dire vite, le mauvais œil, le plus souvent involontaire, est la traduction d'une relation de cause à effet qui, d'une jalousie (*ghîra*) ou simplement du constat de la réussite d'une chose (jardin, enfant, maison…) fait dépérir l'objet regardé ou envié. Au Jérid, par exemple, on ne dit pas directement à un père que son fils est grand et fort, car ce jugement positif peut être défavorable à la santé du fils. Le mauvais œil se retrouve sans doute dans toutes les cultures méditerranéennes (*malocchio* dans le sud de l'Italie) et les oasis sahariennes (à Djanet, *tujut*, l'œil, *°aîn* au Jérid). Plusieurs moyens existent pour parer l'action du mauvais œil. Le plus courant dans le jardin consiste en l'installation de « paratonnerres », le plus souvent des crânes d'animaux : morts, ils ne craignent plus rien tout en étant remarquables (ils attirent l'œil). La technique usuelle dans l'espace habité, sur les portes des maisons, est différente : le dessin d'une main, le *khamsa*, c'est-à-dire « cinq » comme les doigts de la main et (rajoute-on parfois) les cinq piliers de l'islam. Il s'agit probablement de pratiques généralisées à toutes les oasis sahariennes. Au Jérid, le symbole du poisson semble aussi paré des vertus prévenant de l'*°aîn*. La relation logique qui existe entre esthétique du jardin et mauvais œil n'est pas évidente pour l'observateur étranger. Dans le contexte oasien cependant, cette relation est immédiate : le mauvais œil touche la réussite et la beauté du jardin est une réussite. À demeurer dans la perspective abstraite d'un œil efficace sur la destinée d'un jardin, on peut considérer la chose sous l'angle somme toute assez poétique d'une belle métaphore de la sanction collective.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 407



Un *ṯâleb* lors d'une prescription d'amulette. Juillet 1994, Djanet (Algérie). L'homme porte lui-même des amulettes autour du cou. L'économie de l'invisible est florissante, et est partie prenante des systèmes d'explications de l'échec, de la réussite et des aléas.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 408

Cas de Djanet, le tujut

La conviction que le regard de l'homme peut influer sur le plan de la chance et de la malchance est très prise en compte chez les Touareg Kel Ajjer de Djanet. Les moutons, les chèvres et les dromadaires, comme les hommes, portent une amulette autour du cou. Cette amulette est nommée *telet* ; elle est à visée défensive, de protection, et se porte souvent en collier (contrairement au *hisha khawen*, ingéré, qui est offensif) : d'ordinaire en cuir, il contient certains versets du Coran, sinon de l'armoise (contre le mauvais œil et les *kel isuf*, ces derniers détestent l'armoise). Cette armoise, *Artemisia judaica* ssp. *sahariensis* et A. *herba-alba* (Asteraceae) est une composée aromatique spontanée, dite *teharadjeli* (le *shegh* arabe, plutôt A. *vulgaris*), capitale à Djanet dans la manière d'envisager le rapport des hommes aux arbres fruitiers (voir le processus de « domestication », p. 104). Quand, par exemple, on dit d'un dromadaire installé dans un jardin, « il est beau, il est fort », cela peut être fort préjudiciable à l'animal en termes de santé et de chance. L'amulette joue le rôle de « médicament » (*asafar*) préventif : le sujet ou la chose protégée ne craint plus la méchanceté et la jalousie qui entraînent le malheur de l'objet ou de l'être jalousé, le plus souvent de manière involontaire. Chaque jardin possède également un *telet* (avec extrait de Coran) enterré à droite ou à gauche de la porte. Il est confectionné par un « *ṯâleb* », connaisseur des Écritures. Les objets savants ne sont pas les seuls à assurer une protection face au *tujut*. Des crottes de chameaux, d'ânes ou de chèvres, enfilées en colliers, sont pendues sur un arbre de manière à capter le *tujut*. Le même effet est accordé aux cornes de mouflon accrochées comme un trophée aux murs des maisons (le mouflon du tassili n'Ajjer est un mouflon à manchettes, *Ammotragus lervia*, ou *udad* en tamahâq ; ce n'est pas à proprement parler un mouflon puisque le mouflon est proche du mouton et le mouflon à manchettes est apparenté aux caprins).

Tous les objets utilisés contre le mauvais œil peuvent être considérés comme des analogues de paratonnerres, appareil destiné à protéger des objets (bâtiments) des effets de la foudre. De la même manière, les cornes du mouflon se remarquent en premier lieu en entrant dans une maison, c'est pourquoi elles « captent » le mauvais œil. Il est intéressant de remarquer le rôle déterminant (*stricto sensu*) de l'œil dans cette opération : c'est sur ce que l'œil voit que se reporte le mal. D'où l'objectif d'attirer l'intérêt de l'œil vers des objets qui capteront le mal. Cela explique le port d'un collier ou la présence d'objets insolites dans un jardin, comme une cuvette de toilettes en faïence sur un piquet, des casseroles accrochées aux stipes des palmiers, de même que les tissus, plastiques et crânes d'animaux que l'on retrouve aussi dans les planches de cultures. Leur présence sur les arbres peut, dans certains jardins, être systématique au point qu'aucun ligneux n'échappe à cette protection.

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 409

Annexe 8 : une lacune, les femmes

Cet ouvrage aborde très peu les actrices des mondes oasiens. Il y a deux raisons à cela. La première tient à ma qualité de chercheur masculin. Au Jérid, cela ne me donne pas le droit d'accéder aux sphères domestiques. Secondement, mon travail porte non pas sur les espaces domestiques, mais sur les espaces extérieurs (à défaut d'être toujours publics), très peu pratiqués par les femmes du Jérid. Même dans les administrations qui interviennent sur le paysage oasien, les femmes occupent rarement des postes supérieurs à ceux de secrétariat.

Cela dit, et je l'ai déjà évoqué dans « Et les femmes ? » (p. 172), je ne pense pas que les femmes n'aient pas leur mot à dire sur les jardins des palmeraies. Par ailleurs, si elles sortent peu des espaces domestiques, plusieurs mouvements contradictoires coexistent. D'une part, on aurait tendance à dire que les femmes sortent plus aujourd'hui qu'autrefois, du fait, par exemple, qu'un certain nombre travaille. C'est une tendance assez timide, mais sans doute assurée par les générations les plus jeunes. D'autre part, on pourrait arguer au contraire que les femmes sortent moins, car autrefois les quartiers étaient « homogènes », c'est-à-dire occupés par une même *˚arsh* (famille, lignage), d'où un climat de confiance (les hommes savaient les femmes en sécurité et hors convoitise) qui laissait les femmes aller de maison à maison. Lors des sorties, le port du grand voile (*melhafa*) noir, ou blanc dans certaines familles, ne semble cependant pas perdre son importance. Il est caractéristique de la région surtout pour sa manière d'être porté, ne laissant d'apparent que les pieds dans sa configuration la plus fermée. Les filles ou jeunes femmes habillées à l'européenne souvent ne sont pas de la région (ou stigmatisées comme telles). De fait, les femmes sortent peu au-delà du *sgifa* (vestibule de la maison) et il n'est pas rare qu'une mère ne voie pas sa fille mariée plus d'une fois l'année, même en habitant la même bourgade, quand elle a quitté le *harîm* (gynécée) parental.

Aujourd'hui, il n'est pas une femme à travailler dans les jardins du Jérid (si l'on exclut le cas des oasis de sédentarisation des Bédouins, comme à Dghoumes, par exemple). Cependant, certains témoignages localisés assurent que ce ne fut pas toujours le cas. Par exemple, un vieil agriculteur d'El-Hamma (Abdel Majid, 13 février 1996) témoigne : « Avant, El-Hamma n'était pas comme le reste du Jérid, les femmes

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 410

aussi travaillaient dans les oasis avec les hommes, [c'était] nécessaire pour la survie. Aujourd'hui, [elles travaillent] seulement à l'automne dans les usines de [conditionnement des] dattes, et c'est tout.

- « Pourquoi, selon vous, ont-elles arrêté de travailler ?

- « La vie est plus facile aujourd'hui, mais elle n'a pas un goût. Les gens possèdent de l'argent sans travail.

- « Le travail des femmes n'est plus nécessaire, alors ?

- « Un seul suffit [l'homme] pour travailler. Maintenant, on dépense pour rien : maquillage, photo… Les gens veulent juste vivre leur temps, sans penser à l'avenir.

- « Si les femmes travaillaient avant, c'était qu'El-Hamma était plus pauvre que les autres oasis, comme Tozeur ou Degache ?

- « Ils vivaient mieux que Tozeur ou Degache. Ils vivaient une vie de *saharâ'*, de Bédouins. Ils élevaient les chameaux, allaient à Hodia pour cultiver [le blé et l'orge], et pour les Bédouins les femmes travaillent. Avant, on se moquait des gens qui allaient au souk acheter un kilo de viande, ou du pain aussi. »

Sigles et acronymes employés

- AIC : Association d'intérêt collectif (Tunisie)
- Cirad : Centre de coopération international pour la recherche agronomique et le développement (France)
- CMV : Centre de mise en valeur agricole (Maroc)
- CRA : Cellule de rayonnement agricole (CRDA)
- CRDA : Commissariat régional au développement agricole (Tunisie)
- CRPh : Centre de recherches phœnicicoles (Inrat)
- CTV : Centre technique de vulgarisation (CRDA)
- DA : Dinar algérien (Algérie)
- DFC : Débit fictif continu
- DH : Dirham (Maroc)
- DT : Dinar tunisien (Tunisie)
- FMI : Fonds monétaire international
- GID : Groupement interprofessionnel de la datte (Tunisie)
- Gridao : Groupe de recherche et d'information pour le développement de l'agriculture d'oasis (France)
- GTZ : *Gesellschaft für technische Zusammenarbeit* (Allemagne)
- Inra : Institut national de la recherche agronomique (France)
- Inrat : Institut national de la recherche agronomique de Tunisie (Tunisie)
- MAB : programme *Man and Biosphere* (Unesco)

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 412

- OEP : Office des élevages et des pâturages (Tunisie)
- PDES : Plan directeur des eaux du Sud
- Pnud : Programme des Nations unies pour le développement (ONU)
- Proludraa : Projet de lutte contre la désertification de la vallée du Draa (Maroc/Allemagne)
- RTE : Références technico-économiques
- SAR : Systèmes agroalimentaires et ruraux (Cirad)
- SAU : Surface agricole utile
- SCMVA : Sociétés civiles de mise en valeur agricole (Tunisie)
- Sodad : Société dattière de développement (secteur public, Tunisie)
- Steg : Société tunisienne d'électricité et de gaz (secteur public, Tunisie)
- Stil : Société tunisienne d'industrie laitière (secteur public, Tunisie)

Lexique des termes oasiens employés

Les termes oasiens sont classés dans l'ordre alphabétique. Ne sont présentés que les termes utilisés dans cet ouvrage (il n'y a donc pas une volonté d'exhaustivité). La seconde colonne dit si ce terme est employé au Jérid (J) — donc du vocabulaire en dialecte arabe local —, au tassili n'Ajjer, dont Djanet (D) — donc du vocabulaire en dialecte targui local — ou au Maroc, à Zagora (Z) — donc du vocabulaire en dialecte arabe/berbère local. La troisième colonne donne une signification succincte du terme en français.

˚â'ila pl. *˚â'ilt*	J	famille
˚abbâs	J	nom arabe
˚abd pl. *˚abîd*	J	serviteur, esclave
˚abûd	J	mets à base de céréales et dattes (pour les femmes)
˚adjimî	J	persan, calendrier persan ou julien
˚aîb	J	déshonorant, honteux
˚aîn pl. *˚ayûn*	J	œil, source d'eau, mauvais œil
˚ajel pl. *˚ajûl*	J	veau
˚ajla pl. *˚ajûl*	J	velle
˚allûsh pl. *˚alâlish*	J	agneau
˚allûsha pl. *˚allûshêt*	J	agnelle
˚anqâ'	J	oiseau géant et anthropophage
˚areg pl. *˚arûg*	J	racine
˚arîsh	J	cabane de jardin (en coin)
˚arjûn	J	régime de dattes
˚arsh pl. *˚arûsh*	J	lignage
˚ashra	J	dix

˚atarshîya	J	géranium citronnelle
˚atla	J	ciseau (séparation du rejet de dattier)
˚atrûs pl. *˚atârîs*	J	bouc
˚awîna	J	prunier
˚azzêm	J	praticien magico-religieux
˚ineb	J	vigne, raisin
a˚shâb tfêlîya	J	mauvaises herbes
abadhian	J	ibadites (kharidjisme)
abra	Z	mesure volumétrique (datte)
abrîl	J	avril (calendrier julien)
afaghadj pl. *ifaradjan*	D	jardin de palmeraie
afara pl. *ifaran*	D	limite de jardin en haie de palmes
agetu	D	hampe inflorescence femelle du dattier
ajiua	D	épillet femelle du dattier
ajulagh	D	bouc
akarwat pl. *ekarwaten*	D	agneau
akasaiu	D	melon
alfas	D	pioche
allig	J	cultivar de palmier dattier
almis	D	canne de Provence
amad	D	fourrage
amis	D	dromadaire
amoen	D	automne
amonitr	J	amonitrate agricole azote (engrais)
anela	D	henné
anthal	J	coloquinte
arba˚a	J	quatre
ard	J	terre
ard beyda	J	jardin (terre) blanc, vide
ard demra	J	jardin (terre) fatigué, épuisé
ard hemla	J	jardin (terre) abandonné
ard kebîra	J	jardin (terre) de bonne qualité
ard ramliya	J	jardin (terre) sableux
arnab	J	lapin
ar-rommân	D	grenadier
asafar pl. *isfaran*	D	médicament
asars, asares	D	faucille polyvalente
ashik, ashk pl. *ishkan*	D	plante, au pluriel végétation
atindjer	D	seguia, ruisseau d'irrigation dans le jardin

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 415

atingagh pl. *itindjaghen*	D	planche de culture
at-tomatom	D	tomate
aulis	D	fromage de chèvre de l'oasis
awilen	D	été (saison)
awlâd	J	voir *wild*
ayor	D	lune
âyunar	J	janvier (calendrier julien)
azeghklo	D	néflier
az-zebîb	D	vigne
bâb	J	voir *bêb*
badrî	J	palmier
dhokar primeur		
baghal pl. *abghâl*	J	mulet
baghla pl. *baghlêt*	J	mule
bagra pl. *bgar*	J	vache
bakhala	J	soufre
banân	J	bananier
banga	J	groupe soufi noir
bâr	J	barre de fer
baraka	J	bénédiction
bargûg	J	abricotier
barnûs pl. *barânis*	J	burnous
barsha	J	beaucoup
basal	J	oignon
basra	J	carpelle de la fleur de dattier
batata	D	pomme de terre
batâtâ	J	pomme de terre
batya	J	amphore (*qêshem*)
bêb, bâb	J	porte
bebbûsh	J	escargot
bela°	J	courge fourragère
beldî pl. *beldîya*	J	gens du bled, citadin
belha pl. *belah*	J	datte au stade immature et verte
ben	J	fils (de…)
berkûs pl. *barâkis*	J	agneau de plus de six mois
berkûsa pl. *berkûsêt*	J	agnelle de plus de six mois
bershnî pl. *brêshin*	J	chevreau à plus de six mois
bershniya pl. *brîshînêt*	J	chevrette à plus de six mois
besbês	J	fenouil
beser	J	datte à stade immature et jaune
beth	J	dattes en vrac

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 416

betîkh	J	melon
beyt pl. *byût*	J	chambre ou pièce, trou de semis
beznês pl. *beznêsa*	J	jeune proche du tourisme
bigaradi	J	bigaradier
bihîm pl. *behêym*	J	âne
bikrî	J	passé, avant
bîr pl. *bêr*, *abêr*	J	puits
bisr halû	J	cultivar de palmier dattier
bkhûr	J	encens
blêd	J	village, ville, ou bourgade
bonbist	J	pompiste, ouvrier des vannes d'irrigation
bôrd, bôrid	J	champignon des dattes
bordgên	J	mandarinier, oranger (doux)
bortleg	J	pourpier
borzak	D	datura stramoine
bû	J	père
bû namûsa	J	nom du *qêshem* (Tozeur)
bushok(a)	J	courgette (Tozeur)
bustân, bestên pl. *besâtîn*	J	beau jardin, de petite taille
bu-sthammî	Z	cultivar de palmier dattier
bûtozîna	J	courgette (Degache, Nefta)
dakhla	J	sortie, nuit de noces
dalûl	J	gâté, capricieux (enfant…)
darja pl. *draj*	J	planche de culture, palier, marche
dawa, dawa masar	D	maïs
dawâ'	J	médicament, produit zoo- et phytosanitaire
degla	J	cultivar de palmier dattier
deglet en-nûr	J	cultivar de palmier dattier
dellâ°	J	pastèque
dem	J	sang
demshi	D	petit-pois
denjel	J	aubergine
derbûka	J	tambour (percussion en poterie)
dhfîra	J	tresse de cheveux, vannerie
dhokar	J	palmier mâle, fécondation, pollen
diss	J	*Imperata cylindrica*
djêja pl. *djêj*	J	poule
djerîd	J	palme du dattier
djinn pl. *jnûn*	J	esprit
dodjamber	J	décembre (calendrier julien)
donkeli	D	patate douce

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 417

dra°	J	sorgho
draj	J	unité de temps de cinq minutes
drîjât	J	jardin de la dimension de quelques *darja*
dûa	J	voir *dawa*
dukkana	J	banc, espace non cultivé où se trouve la cabane dans un jardin (Nefta)
dûr	J	tour, tasse pour le *qêshem*
ejiot pl. *ijiodan*	D	âne
ekadiuan	D	petite habitation en chaumes
ekehi	D	coq
ekrar pl. *akraren*	D	bélier
el-banan	D	bananier
el-baraka	D	ruche
el-bettikh	D	melon
el-bisbas	D	céleri
el-ghaghs	D	cultivar de palmier dattier
elkam pl. *ilkemen*	D	rejet de palmier dattier
elkha pl. *elâkhî*	J	velle (Dghoumes)
el-khia	D	concombre
el-khugh	D	pêcher
el-kowkow	D	arachide
el-leîli el-bîdh	J	les nuits blanches
el-leîli sûd	J	les nuits noires
el-lulu	D	cultivar de palmier dattier
el-mekhum	D	melon
el-mishmesh	D	abricotier
el-qadeb	D	luzerne
emes pl. *imasayen*	D	barrage ou porte de planche de culture
emes pl. *imasayen*	D	barrage ou porte de planche de culture
enele pl. *idabideberen*	D	voir *ineli*
enestanef	D	cultivar de palmier dattier
enzâs	J	poirier
erale	D	jus de datte
ere(i)t	D	chevreau
erobî	J	Européen
ert	D	blé
et-tuffâh	D	pommier
ewiderer	D	moulin (mouvements circulaires)
faggûs	J	concombre
farsa pl. *farsât*	J	jument
fassa	J	luzerne

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 418

fatra	J	période, période entre Jésus et Mahomet
fedda	J	asthme
felfel	J	piment
fellâh	J	agriculteur
feni	D	ricin
fermes	J	abricots secs
fijûl	J	radis
fimûn	J	fumier humain
flêyû, flêyû rodran	J	menthe pouliot
freza	J	fruit déclassé
frîk	J	semoule de blé vert
fûl	J	fève
fum, fom pl. *afam*	J	bouche, planche de culture
furâr	J	février (calendrier julien)
fusmat	J	planche de culture (El-Hamma)
ga°da	J	réunion masculine
gadûs	J	clepsydre, unité de temps
gâjo	J	cageot
gamah	J	blé
ganâûya	J	gombo
gandûz pl. *ganâdiz*	J	taurillon
gâro	J	cigarette
gasbî	J	cultivar de palmier dattier (qui ressemble à un roseau)
gatta°	J	couper
gattâ°	J	coupeur, récolteur de dattes
gattâ°a	J	récolte des dattes
gâûrî, gâûrya pl. *gwerra*	J	étranger, étrangère
gayyêl pl. *gayyêla*	J	aide du *khammês*
gdem pl. *agdâm*	J	pied, unité de mesure
gelb pl. *qlûb*	J	cœur, au pl. tournesol
gelba	J	type de mesure volumétrique
gendûza pl. *gendûzêt*	J	génisse
gêsî	J	sèche (datte)
ghâba pl. *ghâbat, ghîb*	J	jardin de palmeraie (forêt en ar. standard)
ghalîb	J	étranger
ghalla pl. *ghilêl*	J	arbre fruitier, fruit, récolte des fruits
ghallêl pl. *ghallêla*	J	collecteur et revendeur de dattes
ghâmrî	J	variété de raisin
ghars, gharsa	J	rejet de palmier dattier

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 419

ghbâr	J	fumier
ghîra	J	jalousie
ghûl	J	ogre
ghumur	J	variété de raisin
gifiz	J	type de mesure volumétrique
gisil	J	orge en vert
gorira pl. *gorirat*	Z	planche de culture
gres matig	J	cultivar de palmier dattier
grîsha	J	cabane de jardin (parallélépipède)
guffa	J	couffin
gundî	J	cultivar de palmier dattier
gusiba	J	avoine
habak	J	menthe
habb melûk	J	cerisier
habba pl. *habb*	J	graine
habbât	J	revendeur détaillant au marché
hadd, hudd pl. *hodûd*	J	frontière, limite de jardin en sable (Nefta)
habûs	J	habous ou terre de mainmorte
haddêd	J	forgeron
hadra	J	cérémonie religieuse soufie
hajamya	J	couteau pour saigner le dattier (et obtenir le *lêgmî*)
halga	J	cercle, réunion masculine
halîb	J	lait
hallûf	J	cochon, sanglier
halû	J	doux, sucré
hammala	J	seguia, ruisseau d'irrigation principal dans le jardin (Nefta), porteur
hammâm	J	bain public
harîsa	J	purée de piment, plat à base de pois chiche
hârr	J	piment (à Nefta, El-Hamma…), pimenté, chaud
harth	J	labour
hasân pl. *hsona*	J	cheval
hashen	J	palmier dattier spontané
hashia pl. *hashiet*	Z	allée du jardin
hashîsh	J	herbe
hashîsh fedda	J	datura stramoine
hashîsh râyb	J	mauvaises herbes
hashma	J	honte
hatab	J	bois

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 420

hayawânêt ehlîya	J	animaux domestiques
hayawânêt wahshîya	J	animaux sauvages
hayawên pl. *hayawânêt*	J	animal
hazma	J	botte de fourrage
helba, hilba	J	fenugrec
henna	J	henné
het pl. *hayot*	Z	mur de briques en terre autour des jardins (Zagora)
het pl. *hayot*	Z	ados de planche de culture
hizân	J	sol dur et inégal du jardin
hlâl	J	autorisé, licite (islam)
hobb	J	amour
hôdh pl. *hawâdh*	J	planche de culture, bassin, cuvette
hofra	J	trou, trou de semis (Nefta)
hôsh, hûsh	J	maison et cour de maison (de type arabe)
hossa	J	part d'héritage
hrâm	J	prohibé (morale)
ibabawen	D	fève
ifeleli pl. *ifelelan*	D	oignon
ifend pl. *ifenden*	D	ados de planche de culture
ifend pl. *ifenden*	D	ados de planche de culture
ighezer	D	oued étroit
imferza	J	suspension des régimes de dattes
imself pl. *imsaalf*	Z	seguia, ruisseau d'irrigation dans le jardin
ineli pl. *idabideberen*	D	mil
intakus	D	cultivar de palmier dattier
isaran	D	bois
ishkan	D	voir *ashik*
ishtamber	J	septembre (calendrier julien)
ishtirâkya	J	socialisme
isuf	D	vide, manque
izrudi pl. *t(u)zrudit*	D	carotte
jabûn	J	planche de culture, long
jâhelîya	J	ignorance, temps de l'ignorance
jâma°	J	mosquée
jamâ°a	J	assemblée
jâr	J	voisin
jar pl. inv.	J	palmeraie ou quartier de palmeraie
jardin, jarden	J	jardin potager (du français jardin)
jaw	J	ambiance, atmosphère

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 421

jeda pl. *jedât*	J	chevrette
jeda˚ pl. *jdû˚*	J	tronc, stipe
jedî pl. *jidyên*	J	chevreau
jêff	J	sec, dattes sèches
jelbêna	J	petit pois
jella	J	fumier de dromadaire
jenna	J	paradis
jenna, jnîna	J	paradis et par extension, un jardin de fleurs ou un jardin public
jêrî pl. *jawarî*	J	serviteur
jermâna	J	canard
jethar	J	racine
jiser	J	pont, ados de planche de culture (Nefta, El-Hamma)
jmel pl. *jmaêl*	J	dromadaire
jnan pl. *jnanat*	Z	jardin de palmeraie
jorah, jurah pl. *jorohа, ajrah*	J	égratignure, planche de culture
jrîdî	J	de la région du Jérid, les Oasiens du Jérid
jummâr pl. inv.	J	cœur du dattier (zone du méristème)
kabesh pl. *ekbêsh*	J	bélier
kabiua	D	courge, potiron
kablû	J	corette potagère (mauve des juifs)
kabû, kabûya	J	courge, potiron, citrouille
kabûl	J	rejet gourmand du dattier (Nefta), bâtard
kalatûs	J	eucalyptus
kalokei	D	coloquinte
kantâr	J	quintal
kânûn	J	brasero
karma pl. *kram*	J	figuier
karrêta pl. *kirârt*	J	charrette
kars	D	citronnier
kâs	J	verre
kayasa	D	luffa, courge éponge
kebîr pl. *kbâr*	J	grand (aussi en qualité)
kel	D	« gens de… »
kel isuf	D	esprits
kenta	J	cultivar de palmier dattier
kentishî	J	cultivar de palmier dattier
khaddêm pl. *khaddêma*	J	travailleur
khalt, khalat	J	mélangé, catégorie de dattier spontané
khammês pl. *khammêsa*	J	métayer au cinquième ou quintenier

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 422

khammêsa	J	métayage au cinquième
khamsa	J	cinq, main ouverte (contre *˚ain*)
khandeg pl. *khanâdeg*	J	drain dans la palmeraie
khardel	J	navet (blanc)
kharûf pl. *kherfên*	J	agneau
kharwa˚	J	ricin
khas	J	laitue romaine
khash-khâsh	J	pavot
khaṯûa	J	mesure du temps avec la portée de l'ombre, pas
khayêl	J	portée de l'ombre
khidma	J	travail
khîṯ	J	planche de culture, fil
khudhra pl. *khudhar*	J	plante maraîchère
khûkh	J	pêcher
khwat allig	J	cultivar de palmier dattier
kîlo	J	kilogramme
korna	D	jujubier
kôwkôw	J	arachide
krâfs	J	céleri
krom	J	chou pommé
kul	J	tout
kûrî	J	étable ou bergerie (du français écurie)
kurshef	J	base de la palme
kûsha	J	four
laghadis	D	lentille
lêgmî	J	sève du palmier dattier
legû	J	cultivar de palmier dattier
lîf	J	fibrillum ou bourre du palmier
lift	J	navet (rouge)
lôza	J	amandier
lûbân	J	gomme arabique
luha	J	type de mesure volumétrique
mâ'	J	eau
mâ'u sukkar	J	eau et sucre, nom de *qêshem*
ma˚dnûs	J	persil
ma˚sra pl. *ma˚âsr*	J	huilerie
ma˚za pl. *ma˚îz*	J	chèvre
maghleg pl. *maghâleg*	J	barrage ou porte de planche de culture (Degache)

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 423

maghloq	J	barrage ou porte de planche de culture (Tozeur)
maghmâgh	J	dattes déchet
maghreb	J	occident (arabe), Maroc
mahâshsha	J	faucille pour les herbacées
mâlek	J	propriétaire
manghûlya	J	pays d'origine (Afrique noire) de l'ogre
manigsha	J	faucille polyvalente
mankûr	J	toléré
mars	J	mars (calendrier julien)
marshom	J	sarcloir
maskûn	J	habité, hanté
mastûra	J	maïs, habillée
mây	J	mai (calendrier julien)
mazabra	Z	faucille pour palmier (Er-Rissani)
mazuzî	J	palmier *dhokar* tardif
mazyûd	J	extension (jardin)
meddâd	J	ouvrier qui passe le régime pendant la récolte
medîna	J	ville
medir	Z	sape, houe
medkhel	J	entrée (du jardin)
mektûb	J	ce qui est écrit, destin
meloghia	D	gombo
memsha	J	allée du jardin
menakher	J	cultivar de palmier dattier, narines
menjel	J	faucille pour les palmiers
menjel	Z	faucille pour les herbacées
mes-ha	J	sape, houe
meshmêsh	J	abricotier
meskba pl. *mesêkeb*	J	planche de culture, déversoir
meskî	J	variété de raisin
mêyda	J	petite table ronde, planche de culture
miftâh	J	clef, barrage ou porte de planche de culture (Nefta)
mirued pl. *merâwid*	J	ados de planche de culture (Tozeur)
mlôkhîya, mlûkhîya	J	corette potagère en poudre
morshed	J	vulgarisateur (fonctionnaire), guide
mûs	J	couteau
mûza	J	bananier
muzâra°a	J	métayage

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 424

mzabra	Z	voir *mazabra*
na°ja pl. *na°âj*	J	mouton
na°na	D	menthe
na°nâ°	J	menthe
nabga	J	jujubier
nakhla pl. *nakhîl*	J	palmier dattier
namûsa pl. *namûs*	J	moustique
nebbî	J	prophète
nebêt roḫha	J	palmier dattier spontané (Degache)
nêga pl. *niêg*	J	dromadaire femelle
nejem	J	chiendent
nejma pl. *nujûm*	J	étoile
nezz	J	eau de drainage (salée)
niba°, *nebebi°a*	J	source d'eau (Tozeur)
nûba pl. *nûbât*	J	tour d'eau, main d'eau, rythme
nûmro pl. *nwâmâr*	J	jardin loti en palmeraie (du français numéro)
nûr	J	lumière
nuvamber	J	novembre (calendrier julien)
nuwâla	J	espace non cultivé où se trouve la cabane dans un jardin (Tozeur)
ohuda	J	bouture
oktuber	J	octobre (calendrier julien)
qabîla	J	tribu
qamar	J	lune
qamarîya	J	voir *shahr qamarî*
qârs	J	citronnier
qêshem, qâshem	J	*lêgmî* fermenté
qlûb	J	tournesol
qorbên pl. *qarâbîn*	J	offrande, sacrifice
qoṯon	J	cotonnier
qsaba	J	canne de Provence
qubba	J	coupole, sanctuaire de saint local
qûwa	J	énergie, force
rabṯa	J	botte de légume
rahn	J	pratique d'emprunt avec usure
rakhama	D	datura stramoine
ramla	J	sable
rangî	J	bigaradier
râs	J	tête
rasheen	J	semis à la volée

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 425

rbo˚	J	quart, type de mesure volumétrique (1/4 *gelba*)
rebât	J	place forte
rebîb	J	rejet gourmand du dattier (Tozeur), enfant d'un premier lit
regâra	J	regard de canalisation d'eau
regêb	J	ouvrier qui passe le régime pendant la récolte
riba	J	allée du jardin
riba el-asâsiya	J	allée principale du jardin
ridif	J	limite de jardin en sable (Tozeur)
rîf	J	campagne, zone rurale
rjêl	J	hommes
rommâna	J	grenadier
rotob, *rtob*	J	mou, catégorie de dattier
ruby˚	J	printemps
rûmî, rûmîya pl. *rwâma*	J	non musulman, non musulmane
rusht	J	août (calendrier julien)
sâ˚a pl. *swâ˚ia*	J	heure
sa˚f	J	foliole de palme de dattier
saa˚	J	type de mesure volumétrique
sâba	J	récolte des dattes
saba˚a	J	sept
sadaqa	J	aumône
safsaf	D	eucalyptus
safsâf	J	filao, casuarina
saha pl. inv.	J	stipe du palmier
sahârâ', sahrâ'	J	désert, steppe
sahhâr	J	praticien magico-religieux
sair fagus	Z	cultivar de palmier dattier
sair jihel	Z	cultivar de palmier dattier
samesh	J	soleil
sârah	J	berger du bled
sayf	J	été (saison)
sayfîya	J	plante maraîchère d'été
sbar	Z	faucille pour palmier
sbâta pl. *sbât*	J	hampe, inflorescence femelle du dattier
sebkha	J	retenue d'eau de *nezz*
sebnâkh	J	épinard
sebsi	J	pipe
sedd pl. *sedûd*	J	barrage, porte de planche de culture (Nefta)

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 426

sêgya pl. *swâgî*	J	seguia, ruisseau d'eau d'irrigation
sêgya pl. *swâgî*	Z	seguia, ruisseau d'irrigation dans le jardin
sêgyat el-umm	J	seguia, ruisseau d'irrigation principal dans le jardin (Tozeur, El-Hamma)
semha	J	belle
senubagh	D	cyprès d'Italie
sênya, sânya pl. *swânî*	J	jeune jardin de palmeraie (champ en arabe standard)
serdûk	J	coq
sfennêria	J	carotte
sgîfa	J	vestibule de la maison
shabah pl. *eshbâh*	J	invisible, fantôme
shahr	J	mois
shahr qamarî pl. *shuhûr qamarîya*	J	mois lunaire
shahr shemsî pl. *shuhûr shemsîya*	J	mois solaire
shakshûka	J	plat (ratatouille aux œufs)
shamlokh	J	dattes branchées
shaûsh	J	chef de groupe soufi
she°îr	J	orge en grains
shehîlî	J	vent sirocco
shejâr, *shajara* pl. *shejera*	J	arbre (et arbre généalogique)
sheken	J	catégorie de dattier spontané
shemêm	J	oranger (doux)
shemmên qârs	J	citronnier
shems	J	soleil
sherîf pl. *shorfa'*	J	notable, en théorie descendant du Prophète
sherîk pl. *shorka'*	J	associé (agriculture)
sherkha pl. *shirâkh*	J	planche de culture, coupure, fente
shetta	D	piment
shetûya	J	plante maraîchère d'hiver
shî°a	J	chiites
shig	J	partie, côté, clan
shlata	D	laitue romaine
shorba	J	type de soupe
shott	J	dépression salée, chott
shtâ'	J	hiver
shuarî	Z	bât
silq	J	blette, bette, poirée

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 427

sîsh pl. inv.	J	datte parthénocarpique
slâṯa	J	salade
smâṯ pl. *smaṯâṯ*	J	outre (sans poils), planche de culture
soṯr	J	ligne, rang, planche de culture
sûdânî	J	d'Afrique noire
sukkar	J	sucre
sûq	J	marché, centre-ville
sûrî	J	syrien, non local
swâgî	J	voir *sêgya*
tabak	D	tabac
tabarakat	D	éthel
tabdughk	D	cotonnier
ṯâbîa	J	limite de jardin en haie de palmes (Degache)
tadagh pl. *tidaghen*	D	graine
tadelaghk	D	haricot
tadjaght	D	acacia
tafrort pl. *tifarhine*	Z	palmier dattier
tafsîl	J	opération du tracé des planches de cultures au sol
tafudagh pl. *tifudaghaen*	D	base de la palme
tafuk	D	soleil
tagelbit pl. *tijilbiwen*	D	mouton
taghzit pl. *tighza*	D	oued large
tagrest	D	hiver
taharik	J	action de mélanger la terre
takamarlt	D	fromage de chèvre des pâturages
takarart	D	palme du dattier
takhfîf	J	démariage (cultures), allègement
takrûrî	J	cannabis
takuba	D	grande épée des Touareg
takula	D	foliole de palme de dattier
ṯâleb	J	étudiant, connaisseur du Coran
talemt	D	dromadaire femelle
talit	D	mois
tamaddun	J	civilisation urbaine
tamar abîdh	J	dattes blanches, catégorie de dattier/dattes
tamar ahmar	J	dattes rouges, catégorie de dattier/dattes
tamar moa'khkhar	J	dattes tardives, catégorie de dattier/datte

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 428

tamasheq, tamahâq	D	langues de Touareg
tamigrest	D	houe
tamra pl. *tamar*	J	datte
tandhîf	J	désherbage, nettoyage
tanghiman	D	cultivar de palmier dattier
tapsit	D	printemps
taqs	J	temps (au sens de climat)
targa	Z	seguia, ruisseau d'irrigation entre les jardins
tasdet pl. *tisdayen*	D	palmier dattier
tasrara	Z	planche de culture
tatau	D	binette
tazert	D	figuier
tazgheft	D	cultivar de palmier dattier
tazuf	D	hache
teale	D	brebis
têbel	J	coriandre
teghe(i)det	D	chevrette
teghse pl. *wili*	D	chèvre
teharadjeli	D	armoise
tekabart	D	grande habitation en chaumes
telejest	D	pastèque
telghusa	D	cultivar de palmier dattier
telrusa	D	cultivar de palmier dattier
temarwelt pl. *timaghwalen*	D	lapin
temskert	Z	faucille pour palmier
tende	D	mortier et tambour
tenere	D	désert
terî	J	mou (datte)
teshkart	D	ail
tetakalt	D	gourde végétale
tetikaralt	D	momordique [?]
tetmelet	D	cultivar de palmier dattier
tewatwat	D	éventail en folioles de dattier
têy	J	thé
teyni pl. inv.	D	datte
tezitunt	D	olivier
thôr pl. *athwâr*	J	taureau
thûm	J	ail
tifinagh	D	écriture lybico-berbère des Touareg
tikarwaten	D	mouton (*O. longipes*)

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 429

timunt	D	moulin (mouvements d'avant en arrière)
timzen	D	orge
tîn	J	argile
tinegya	J	grappillage
tisdayen	D	palmeraie et pluriel de *tasdet*
tishwîk	J	aplanissement
tissut	D	vache
tizalfawen	D	orge grillé
toghza	D	calotropis
tomâtom	J	tomate
tôr	J	voir *thôr*
torbi°a	J	espace non cultivé où se trouve la cabane dans un jardin (El-Hamma)
tozor zeyd	J	cultivar de palmier dattier
trek	Z	chemin de palmeraie
trî	J	voir *terî*
tromba	J	motopompe
tshek-tshek	J	castagnettes métalliques (*karkabus*)
tshina	D	oranger (doux)
tuffâh	J	pommier
tujut	D	mauvais œil
tusfia	J	éclaircie des cultures
tût	J	mûrier blanc
udad	D	mouflon du tassili n'Ajjer
umm	J	mère
wa°da	J	*ex-voto*
wafqa	J	travail à la tâche
waggâf	J	gérant d'exploitation
wâha	J	oasis
wahshî	J	sauvage
waqt	J	temps
was(a)t	J	centre, milieu
wêd pl. *widyên*	J	cours d'eau en région désertique
werda pl. *werd*	J	rose (la plante), fleur
wild pl. *awlâd*	J	enfant, fils
wilî	J	saint local, héritier
wîskî	J	tout alcool fort
yâsmîn	J	jasmin
yâzôk	J	travailler à la sape le sol
yefrez	J	trier les dattes
yekehit pl. *ikahan*	D	poule

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 430

yerush	J	semer à la volée
yeshawik	J	aplanir le sol
yferz	J	suspendre les régimes de dattes
yukhros	J	estimation de production (dattière) sur pied
yuliu	J	juillet (calendrier julien)
yûm pl. *yêm*	J	jour
yunar	J	juin (calendrier julien)
zar°ân	J	semis
zar°ân bel-kâb	J	semis un par un, semis précautionneux
zarab	J	clôture, limite de jardin en haie de palmes (Tozeur)
zarb	Z	limite de jardin en haie de palmes
zatla	J	cannabis
zâwiya	J	fondation pieuse, confrérie religieuse
zebîb	J	raisins secs
zeît	J	huile
zeîtûn	J	olivier
zembîl	J	bât
zerda, zarda	J	fête votive
zerrê°a	J	graines, tournesol
zîn	J	joli
ziyâra	J	visite (au saint)
zoregî	J	serpent fabuleux à Tozeur
zrêga	J	plat de fête à base de pain
zrudi pl. *t(u)zrudit*	D	voir *izrudi*
zwâîlêt	J	animaux, troupeaux

Tables des illustrations et des tableaux

Figures

Figure 1 – Les routes transsahariennes au Moyen Âge 14

Figure 2 – Coupe d'une galerie filtrante (foggara) 15

Figure 3 – Localisation des oasis étudiées en Afrique du Nord 17

Figure 4 – Carte du Sud tunisien 18

Figure 5 – Carte habituelle de la région du Jérid (palmeraies anciennes et récentes) 36

Figure 6 – Le système « organique » de l'oasis 37

Figure 7 – La palmeraie de Tozeur, réseau des seguias et des drains principaux 40

Figure 8 – Exemple du jardin Sânyat Rahîl à Nefta 48

Figure 9 – Plan d'un jardin immergé au sein d'une palmeraie ancienne (Sadik à El-Hamma) 54

Figure 10 – Dessin d'un jardin par une enfant (Djanet) 57

Figure 11 – Plan d'une partie d'un jardin de Nefta et sa terminologie 59

Figure 12 – Plan d'un jardin d'une palmeraie récente (Bechir à Ibn Chabbat) 60

Figure 13 – Description des parties du palmier dattier 92

Figure 14 – Poupée en palme de dattier (Jérid tunisien) 99

Figure 15 – Tripartition des origines à Djanet 107

Figure 16 – Photographies d'outils des oasis 120

Figure 17 – *mes-ha*, manche : 55 cm, fer : 30 cm 121

Figure 18 – *˚atla*, fer : 120 cm 123

Figure 19 – Évolution de la masse horaire consacrée au jardin 134

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 432

150 Figure 20 – Exemple de dispersion de la masse horaire consacrée au dattier sur l'année
154 Figure 21 – Progression d'une irrigation dans un ensemble de planches de cultures
196 Figure 22 – Plan du jardin de Masoud (Degache)
198 Figure 23 – Plan du jardin de Sadik (El-Hamma)
202 Figure 24 – Plan du jardin de Habib (Dghoumes)
203 Figure 25 – Plan du jardin d'Amara (Ibn Chabbat)
208 Figure 26 – Plan du jardin de Bechir (Ibn Chabbat)
209 Figure 27 – Plan du jardin d'Abdel Majid (El-Hamma)
210 Figure 28 – Plan du jardin de Mahmoud (Nefleyet)
211 Figure 29 – Plan du jardin d'Abdel Razzak (Degache)
212 Figure 30 – Plan du jardin d'Abdel Razzak (Degache) - zone en culture
216 Figure 31 – Plan du jardin de Houcine (Nefleyet)
217 Figure 32 – Plan du jardin de Brahim (Castilia) - partie principale
218 Figure 33 – Plan du jardin de Brahim (Castilia) - partie en extension
222 Figure 34 – Plan du jardin de Tayeb (Dghoumes)
223 Figure 35 – Plan du jardin de Ridha (Nefta) - partie principale
224 Figure 36 – Plan du jardin de Ridha (Nefta) - partie annexe
226 Figure 37 – Plan du jardin de Taher (Castilia)
235 Figure 38 – Figuration des trajectoires des exploitations oasiennes
245 Figure 39 – Carte de la région du Jérid selon le zonage
303 Figure 40 – Les paradigmes des relations homme et environnement de Pálsson
307 Figure 41 – Les registres des relations société-nature au Jérid
321 Figure 42 – Évolution de l'exploitation des nappes profondes pour le gouvernorat de Tozeur
335 Figure 43 – Répartition des terres dans la palmeraie de Tozeur
340 Figure 44 – Sondage n° 3
404 Figure 45 – Reproduction de deux pages du calendrier de 1999

Tableaux

42 Tableau 1 – Proportion des extensions dans les vieilles palmeraies du Jérid
60 Tableau 2 – Exemples du lexique spatial de jardins oasiens
93 Tableau 3 – Arbres fruitiers au Jérid
94 Tableau 4 – Cultures basses en superficie au Jérid

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 433

Tableau 5 – Hypothèse de classification à Djanet 111
Tableau 6 – Récapitulatif du classement du palmier au Jérid 116
Tableau 7 – Les faucilles d'oasis et leurs usages 125
Tableau 8 – Temps de travaux consacrés aux dattiers et rapport au temps sur le jardin 145
Tableau 9 – Exemples de productions agricoles en valeur dans des jardins du Jérid 230
Tableau 10 – Critères de discrimination des différentes zones 244
Tableau 11 – Croisement entre zonage des oasis et typologie des états d'exploitations 247
Tableau 12 – Campagne 1994-1995 au Jérid 316
Tableau 13 – Tonnages de dattes pour différentes campagnes au Jérid 316
Tableau 14 – Exportation et rapport en devises des dattes du Jérid 316
Tableau 15 – Évolution de la part des deglet nour sur l'effectif total des dattiers en Tunisie au XXe siècle 318

Table des matières

Les transcriptions des termes oasiens 7

Introduction 9

Des hommes et des oasis dans le désert 10

L'innovation oasienne 12

Réduire les oasis à ce qu'elles ne sont jamais 16

Les oasis étudiées 16

L'approche économique 20

La distinction structurelle 22

L'exploration multifactorielle 23

L'eau, l'oasis 25

Imaginer les origines 25

Le gué fatal ? 27

Au sujet des animaux 30

Partie 1

La description de l'oasis, une norme 33

Des espaces des palmeraies 35

La structure du terroir 37

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 436

37 *Un terroir holiste ?*
40 *Les frontières floues*
43 *Le temps inaccessible*

45 **Le parcellaire**
47 *Un puzzle qui bouge*
49 *Le jardin au pluriel*

51 **La structure des jardins**
52 *L'organisation interne générale*
56 *Les planches de cultures*
58 *L'emboîtement de plusieurs « ordres » spatiaux*

67 Temps et temporalités au Jérid

67 **Le temps historique**

69 **Le temps naturel**

72 **Le temps quotidien**

77 **Les commentaires du jardin et la fondation des oasis**
77 *Les histoires de jardins*
79 *Les histoires larges des oasis*

85 Hommes et plantes, l'agriculture

85 **Les plantes des jardins : le palmier dominant**

90 **Le choix et l'usage des autres plantes**
90 *L'inventaire des plantes*
95 *Le choix*
97 *L'usage des plantes*

100 **Remarques sur les animaux**

102 **La problématique unité classificatoire**
103 *L'origine des plantes d'oasis*
104 Domestication
107 Répartition par origines
110 *Le classement des plantes*
110 À Djanet
112 Au Jérid
114 *Le cas du palmier*

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 437

Les pratiques agraires des jardins 119

Les outils 119

Les matériels et outils mécanisés 126
Puits et motopompes 126
Échecs de la mécanisation et de la motorisation 128

Le travail dans les jardins 133
Du travail horizontal … 135
Le labour 136
Les semis 139
La plantation de palmiers 142
Les soins 142
… Au travail vertical 145
La pollinisation 146
La suspension des régimes 148
La récolte 149
Le savoir 151

Un jardin d'agriculture ou une exploitation horticole ? 158
Le dualisme des mots 158
La transgression oasienne 160

Les jardiniers des oasis et l'organisation du travail 163

Les travailleurs de la palmeraie 163
Le khammêsa 164
Le salariat 167

Ce que l'on ne dit pas 169

Et les femmes ? 172

Les stratégies oasiennes 175
Une stratégie déterminée ? 176
Stratégies, tactiques et qualité des lieux 179

Partie 2
Les révolutions permanentes des jardins 187

Les états des jardins 189

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 438

189 **Développement de l'agriculture des oasis du Jérid : les outils de diagnostic**

191 **Les références et la typologie des exploitations**
192 *L'état I a : les jardins en abandon ou en quasi abandon*
195 *L'état I b : les jardins en stagnation*
199 *L'état I c : les jardins en légère progression*
204 *L'état II : les jardins en installation et en rénovation en exploitation directe*
213 *L'état III a : les jardins installés en* khammêsa
219 *L'état III b : les jardins installés en exploitation directe*
225 *L'état IV : les entreprises rurales*
228 *L'épilogue de cette diversité des états d'exploitation*

231 **Les systèmes de cultures — états et trajectoires des jardins**
232 *Proposition d'une typologie des jardins du Jérid*
234 *Les trajectoires des exploitations*
236 *L'usage de l'eau : le mystère de la valorisation du litre d'eau*

243 L'ordre des palmeraies

243 **Le zonage ou l'échec partiel du jardin**
246 *La zone 1 : exemple de Castilia*
249 *La zone 2 : exemple de Nefleyet*
251 *La zone 3 : exemple de Dghoumes*
253 *La zone 4 : exemple d'Ibn Chabbat*
256 *La zone 5 : exemple de Degache*
258 *La zone 6 : exemple de Nefta*
261 *La zone 7 : exemple d'El-Hamma*
262 *L'épilogue de cette diversité des palmeraies*

263 **La hiérarchie oasienne**

Partie 3
267 **Les natures de l'oasis se croisent**

269 Les pratiques de l'espace, les espaces pratiqués

270 **Solitude et sociabilité : le jardinier dans le *ghâba***
270 *Travaux et plaisirs solitaires*
275 *Le collectif dans le jardin*

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 439

Parcours, représentations dans la palmeraie 281
Le parcours de l'eau 282
Les trajets des hommes 284
Les réseaux intra-oasiens 285
Les circuits des touristes 288

Esthétique, travail et *farniente* 289
Dimensions de l'esthétique 290
Le jardin est-il pour le travail ? Un patrimoine 293

Les acteurs des natures oasiennes et leurs ressources 295

Les acteurs évidents et les autres 296

Les registres de relations au milieu oasien 299
Deux vecteurs historiques pour changer sa relation au monde 300
Une proposition théorique : la définition de registres 301
Les registres des oasis du Jérid 304

Du moderne et du traditionnel au Jérid 307
Le progrès 308
Définir l'objet moderne 310

L'intervention de l'État 315
L'oasis pour l'État 316
L'exercice du pouvoir 322
Le (re-)Développement 326

Crises et temporalités de l'oasis 329
La coexistence de temporalités 330
Un âge d'or 331
La réforme des jardins 334

Conflits de représentations ou dynamiques locales ? 337

Résistance et séduction : les jeux sur l'*ethos* oasien 337
Le nouveau maître 338
La séduction extra-agricole d'une patrimonialisation 343
L'incertitude 350

Le rendement et le jardin : une incompatibilité localisée ? 353
Le non-usage d'un concept 353

*5/FIN 10/01/07 18:53 Page 440

355 *Le don et le calcul économique rationnel*

358 **Les mondes oasiens invisibles : esprits, êtes-vous encore là ?**
359 *Les esprits dans un monde moderne*
360 *L'activité invisible*

368 **Discours et registres des dynamiques locales**

371 Conclusion : la construction des natures oasiennes

372 **L'indétermination**

374 **Ressources socioécologiques**

379 Bibliographie

Annexes
391 Annexe 1 : l'inventaire des plantes cultivées en oasis
395 Annexe 2 : l'inventaire des animaux d'élevage en oasis
396 Annexe 3 : les levées des plans de jardin
396 Annexe 4 : les stupéfiants des oasis
399 Annexe 5 : les mesures en usage au Jérid
403 Annexe 6 : les calendriers en usage au Jérid
406 Annexe 7 : le mauvais œil
409 Annexe 8 : une lacune, les femmes

411 Sigles et acronymes employés

413 Lexique des termes oasiens employés

431 Tables des illustrations et des tableaux